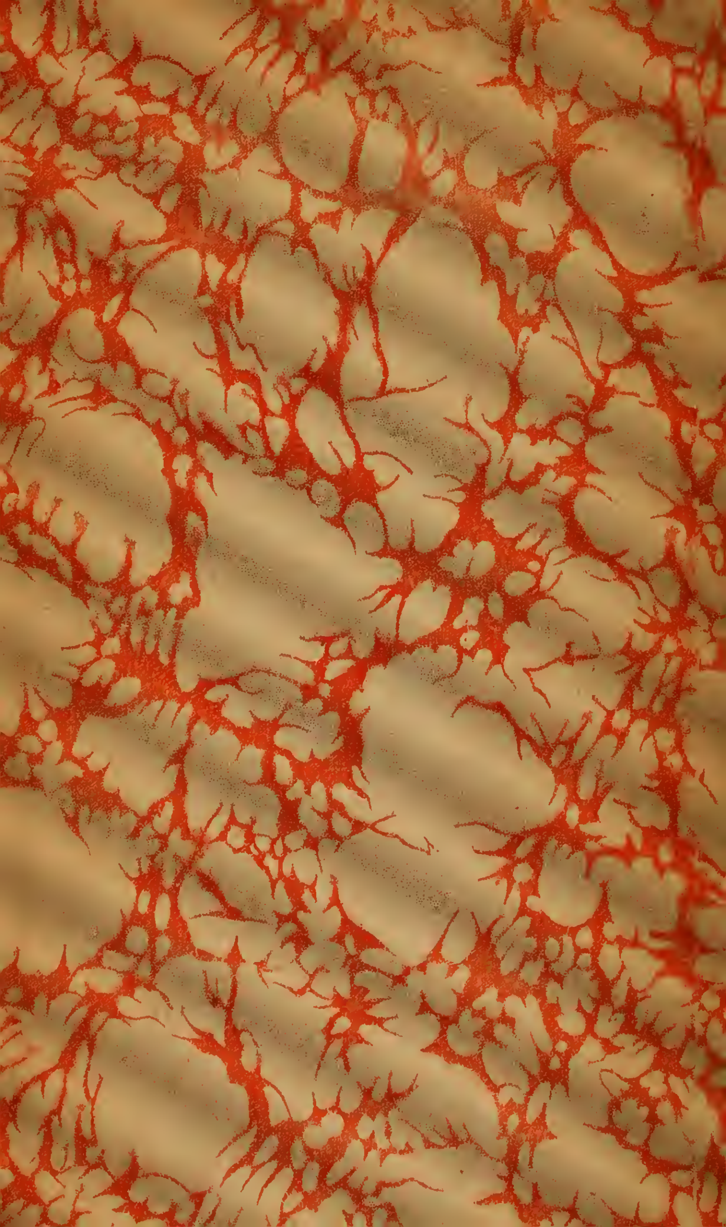
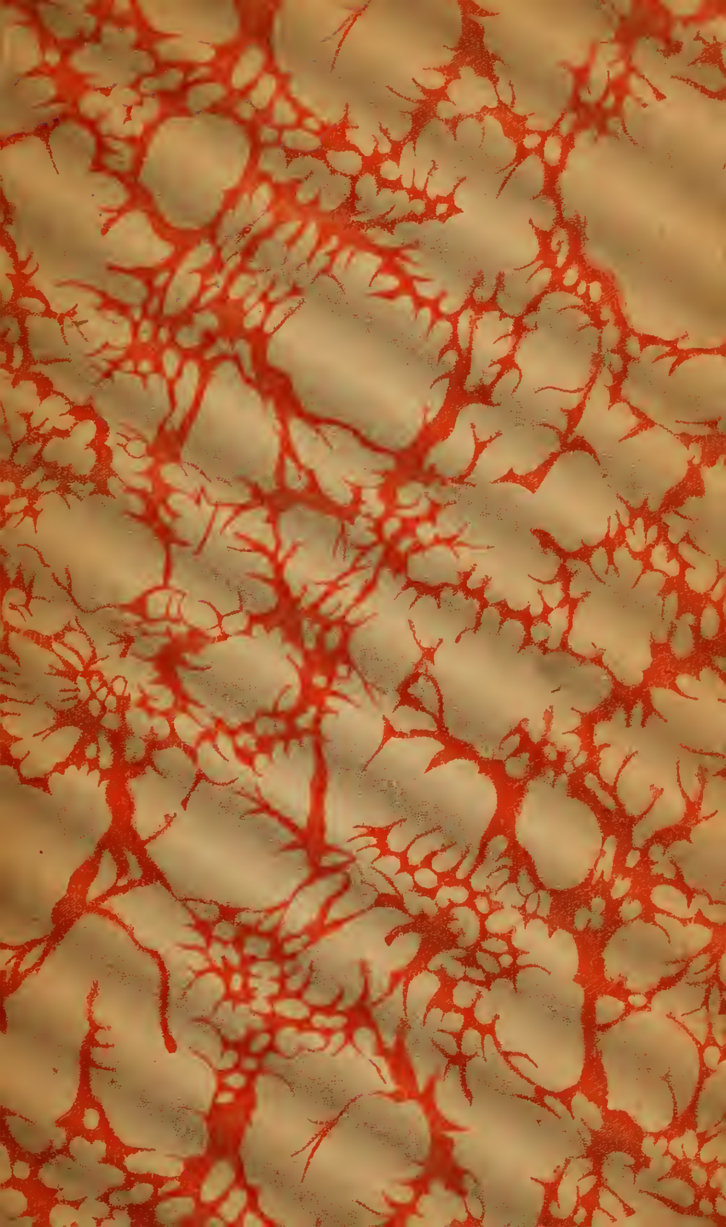

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01722877 6





COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ

POUR PARAITRE DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ

UN VOLUME PAR SEMAINE

LES MÉMOIRES DU DIABLE.	2 vol.
CONFESSION GÉNÉRALE.	2 —
LES DEUX CADAVRES.	1 —

Les autres ouvrages paraîtront successivement.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.

LES MÉMOIRES
DU DIABLE

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ

I



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858

LES

MÉMOIRES DU DIABLE

I

LE CHATEAU DE RONQUEROLLES.

Le 1er janvier 182., le baron François-Armand de Luizzi était assis au coin du feu, dans son château de Ronquerolles.

Quoique je n'aie pas vu ce château depuis vingt ans, je me le rappelle parfaitement. Contre l'ordinaire des châteaux féodaux, il était situé au fond d'une vallée; il consistait alors en quatre tours liées ensemble par quatre corps de bâtiments; les tours et les bâtiments étaient surmontés de toits aigus en ardoises, chose rare dans les Pyrénées. Ainsi le château vu du haut des collines qui l'entouraient paraissait plutôt une habitation du seizième ou du dix-septième siècle qu'une forteresse de l'an 1327, époque à laquelle il avait été bâti.

Dans mon enfance, j'ai souvent visité l'intérieur de ce château, et je me souviens que j'admirais surtout les larges dalles dont étaient pavés les greniers où nous jouions. Ces dalles, qui faisaient honte aux misérables carreaux de ma maison, avaient défendu les plates-formes de Ronquerolles quand c'était un château fort; plus tard on les avait recouvertes de toits pointus comme ceux qu'on voit sur la porte de Vincennes, mais sans toucher à la construction primitive.

On sait aujourd'hui que de tous les matériaux durables le fer est celui qui dure le moins. Je me garderai donc bien de

dire que Ronquerolles semblait être bâti de fer, tant l'action des siècles l'avait respecté; mais ce que je puis affirmer, c'est que l'état de conservation de ce vaste bâtiment était très-remarquable. On eût dit que c'était quelque caprice d'un riche amateur du gothique qui avait élevé la veille ces murs dont pas une pierre n'était dégradée, qui avait dessiné ces arabesques fleuries dont pas une ligne n'était rompue, dont aucun détail n'était mutilé. Cependant, de mémoire d'homme, on n'avait vu personne travailler à l'entretien ou à la réparation de ce château.

Il avait pourtant subi plusieurs changements depuis le jour de sa construction, et le plus singulier était celui qu'on remarquait lorsqu'on s'approchait de Ronquerolles du côté du midi. Des six fenêtres qui occupaient la façade de ce côté, aucune ne ressemblait aux autres. La première à gauche, lorsqu'on regardait le château, était une fenêtre en ogive, portant une croix de pierre à arêtes tranchées, qui la partageait en quatre compartiments garnis de vitraux à demeure. Celle qui suivait était pareille à la première, à l'exception des vitraux qu'on avait remplacés par un vitrage blanc à losanges de plomb, porté dans des cadres de fer mobiles. La troisième avait perdu son ogive et sa croix de pierre; l'ogive semblait avoir été fermée par des briques, et une épaisse menuiserie, où se mouvaient ce que nous avons appelé depuis des croisées à guillotine, tenait la place du vitrage à cadre de fer. La quatrième, ornée de deux croisées, l'une intérieure, l'autre extérieure, toutes deux à espagnolette et à petites vitres, était en outre défendue par un contrevent peint en rouge. La cinquième n'avait qu'une croisée à grands carreaux et une persienne peinte en vert. Enfin la sixième était ornée d'une vaste glace sans tain, derrière laquelle on voyait un store peint des plus vives couleurs; cette dernière fenêtre était en outre fermée par des contrevents rembourrés. Le mur uni continuait après ces six fenêtres, dont la dernière avait frappé le regard des habitants de Ronquerolles le lendemain de la mort du baron Hugues-François de Luizzi, père du baron Armand-François de Luizzi, et le matin du 1er janvier 182., sans qu'on pût dire qui l'avait percée et disposée comme elle l'était.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la tradition rapportait que toutes les autres croisées s'étaient ouvertes de la même façon et dans une circonstance pareille, c'est-à-dire

sans qu'on eût vu exécuter les moindres travaux, et toujours le lendemain de la mort de chaque propriétaire successif du château. Un fait certain, c'est que chacune de ces croisées était celle d'une chambre à coucher qui avait été fermée pour ne plus se rouvrir du moment que celui qui eût dû l'occuper toute sa vie avait cessé d'exister.

Probablement, si Ronquerolles avait été constamment habité par ses propriétaires, cet étrange mystère eût grandement agité la population ; mais, depuis plus de deux siècles, chaque nouvel héritier des Luizzi n'avait paru que durant vingt-quatre heures dans ce château et l'avait quitté pour n'y plus revenir. Il en avait été ainsi pour le baron Hugues-François de Luizzi, et son fils François-Armand de Luizzi, arrivé le 1er janvier 182., avait annoncé son départ pour le lendemain.

Le concierge n'avait appris l'arrivée de son maître qu'en le voyant entrer dans le château ; et l'étonnement de ce brave homme s'était changé en terreur lorsque, voulant faire préparer un appartement au nouveau venu, il vit celui-ci se diriger vers le corridor où étaient situées les chambres mystérieuses dont nous avons parlé, puis ouvrir avec une clef qu'il tira de sa poche une porte que le concierge ne connaissait pas encore et qui s'était ouverte sur le corridor intérieur comme la croisée s'était ouverte sur la façade. On remarquait pour les portes la même variété que pour les croisées. Chacune était d'un style différent, et la dernière était en bois de palissandre incrusté de cuivre. Le mur continuait après les portes dans le corridor, comme il continuait à l'extérieur après les croisées sur la façade. Entre ces deux murs nus et impénétrables, il se trouvait probablement d'autres chambres ; mais, destinées sans doute aux héritiers futurs des Luizzi, elles demeuraient, comme l'avenir auquel elles appartenaient, inaccessibles et fermées. Celles que nous pourrions appeler les chambres du passé étaient closes aussi et inconnues, mais elles avaient gardé les ouvertures par lesquelles on y pouvait pénétrer. La nouvelle chambre, la chambre du présent, si l'on veut, était seule ouverte ; et, durant la journée du 1er janvier, tous ceux qui le voulurent y pénétrèrent librement.

Ce corridor, qui nous paraît un peu fantastique, ne parut qu'humide et froid à Armand de Luizzi, et il ordonna qu'on allumât un grand feu dans la cheminée en marbre blanc de

sa nouvelle chambre. Il y resta toute la journée pour régler les comptes de la propriété de Ronquerolles. En ce qui concernait le château, ils ne furent pas longs : Ronquerolles ne rapportait rien et ne coûtait rien. Mais Armand de Luizzi possédait aux environs quelques fermes dont les baux étaient expirés et qu'il voulait renouveler.

Des gens, autres que les fermiers, qui fussent introduits dans la chambre d'Armand, auraient été fort surpris de sa moderne élégance. Cette chambre était complétement *Louis quinze*, c'est-à-dire que l'ameublement était à la fois grotesque et incommode. Quelques vieilles maisons des environs ayant gardé des souvenirs originaux de cette époque, il arriva que la nouveauté de l'élégant Luizzi passa pour une vieillerie chez nos bonnes gens de la campagne, et qu'ils mirent toute la rocaille et tout le rococo de la chambre neuve bien au-dessous de la commode et du secrétaire d'acajou de la femme du notaire.

Du reste, la journée entière se passa à discuter et à arrêter les bases des nouveaux contrats, et ce ne fut que le soir venu qu'Armand de Luizzi se trouva seul.

Comme nous l'avons dit, il était assis au coin de son feu ; une table sur laquelle brûlait une bougie était près de lui. Pendant qu'il restait plongé dans ses réflexions, la pendule sonna successivement minuit, minuit et demi, une heure, une heure et demie. Au coup qui annonça cette dernière heure, il se leva et se promena avec agitation. Armand était un homme d'une taille élevée ; l'allure naturelle de son corps dénotait la force, et l'expression habituelle de ses traits annonçait la résolution. Cependant il tremblait, et son agitation augmentait à mesure que l'aiguille approchait de deux heures. Quelquefois il s'arrêtait comme pour surprendre un bruit extérieur, mais rien ne troublait le silence solennel dont il était entouré. Enfin il entendit ce petit choc produit par l'échappement de la pendule au moment où l'heure va sonner. Une pâleur subite et profonde se répandit sur le visage de Luizzi ; il demeura immobile, et ferma les yeux comme un homme qui va se trouver mal. Le premier coup de deux heures résonna alors dans le silence. Ce bruit sembla tirer Armand de son affaissement ; et, avant que le second coup fût sonné, il avait saisi une petite clochette d'argent posée sur sa table et l'avait violemment agitée en prononçant ce seul mot : VIENS !

Tout le monde peut avoir une clochette d'argent, tout le monde peut l'agiter à deux heures précises du matin en prononçant ce mot : Viens! mais vraisemblablement il n'arrivera à personne ce qui arriva à Armand de Luizzi. La clochette qu'il avait secouée vivement ne rendit qu'un son faible et ne frappa qu'un coup unique qui vibra tristement et sans éclat.

Lorsqu'il prononça le mot : Viens! Armand y mit tout l'effort d'un homme qui crie pour être entendu de loin, et cependant sa voix, chassée avec vigueur de sa poitrine, ne put arriver à ce ton résolu et impératif qu'il avait voulu lui donner; il semblait que ce fût une timide supplication qui s'échappât de sa bouche, et lui-même s'étonnait de cet étrange résultat, lorsqu'il aperçut, à la place qu'il venait de quitter, un être qui pouvait être un homme, car il en avait l'air assuré; qui pouvait être une femme, car il en avait le visage et les membres délicats; et qui assurément était le Diable, car il n'était pas entré, il avait simplement paru. Son costume consistait en une robe de chambre à manches plates, qui ne disait rien du sexe de l'individu qui le portait.

Armand de Luizzi observa en silence ce singulier personnage, tandis que celui-ci se casait commodément dans le fauteuil à la Voltaire qui était près du feu. Le nouveau venu se pencha négligemment en arrière et dirigea vers le foyer l'index et le pouce de sa main blanche et effilée; ces deux doigts s'allongèrent indéfiniment comme une paire de pincettes et prirent un charbon. Le Diable, car c'était le Diable en personne, y alluma un cigare qu'il trouva sur la table. A peine en eut-il aspiré une bouffée, qu'il le rejeta avec dégoût et dit à Armand de Luizzi :

— Est-ce que vous n'avez pas de tabac de contrebande?..

Armand ne répondit pas.

— En ce cas, acceptez le mien.

Et il tira de la poche de sa robe de chambre un petit porte-cigares d'un goût exquis. Il prit deux cigarettes, en alluma une au charbon qu'il tenait toujours, et le présenta à Luizzi. Celui-ci le repoussa du geste, et le Diable lui dit d'un ton fort naturel :

— Ah! vous êtes bégueule, mon cher; tant pis!

Puis il se mit à fumer, sans cracher, le corps penché en arrière et en sifflotant de temps en temps un air de contre-

danse, qu'il accompagnait d'un petit mouvement de tête tout à fait impertinent.

Luizzi demeurait toujours immobile devant ce Diable étrange. Enfin il rompit le silence, et, s'armant de cette voix vibrante et saccadée qui constitue la mélopée du drame moderne, il dit :

— Fils de l'enfer, je t'ai appelé...

— D'abord, mon cher, dit le Diable en l'interrompant, je ne sais pas pourquoi vous me tutoyez : c'est de fort mauvais goût. C'est une habitude qu'ont prise entre eux ce que vous appelez les artistes : faux semblant d'amitié qui ne les empêche pas de s'envier, de se haïr, de se mépriser ! c'est une forme de langage que vos romanciers et vos dramaturges ont affectée à l'expression des passions poussées à leur plus haut degré, et dont les gens bien nés ne se servent jamais. Vous qui n'êtes ni homme de lettres ni artiste, je vous serai fort obligé de me parler comme au premier venu, ce qui sera beaucoup plus convenable. Je vous ferai observer aussi qu'en m'appelant fils de l'enfer, vous dites une de ces bêtises qui ont cours dans toutes les langues connues. Je ne suis pas plus le fils de l'enfer que vous n'êtes le fils de votre chambre parce que vous l'habitez.

— Tu es pourtant celui que j'ai appelé, répondit Armand en affectant une grande puissance dramatique.

Le Diable regarda Armand de travers et répliqua avec une supériorité marquée :

— Vous êtes un faquin. Est-ce que vous croyez parler à votre groom?

— Je parle à celui qui est mon esclave, s'écria Luizzi en posant la main sur la clochette qui était devant lui.

— Comme il vous plaira, monsieur le baron, reprit le Diable. Mais, par ma foi ! vous êtes bien un véritable jeune homme de notre époque, ridicule et butor. Puisque vous êtes si sûr de vous faire obéir, vous pourriez bien me parler avec politesse, cela vous coûterait peu. D'ailleurs, ces manières-là sont bonnes pour les manants parvenus, qui, parce qu'ils se vautrent dans le fond de leur calèche, s'imaginent qu'ils ont l'air d'y être habitués. Vous êtes de vieille famille, vous portez un assez beau nom, vous avez très-bon air, et vous pourriez vous passer de ridicules pour vous faire remarquer.

— Le Diable fait de la morale ! c'est étrange, et...

— Ne faites pas, vous, de la discussion comme un mi-

nistre; ne me prêtez pas des mots stupides pour vous donner le mérite de les réfuter victorieusement. Je ne fais pas de morale en paroles, c'est un délassement que j'abandonne aux fripons et aux femmes entretenues; je hais les ridicules. Si le ciel m'avait fait la grâce de m'accorder des enfants, je leur aurais donné deux vices plutôt qu'un ridicule.

— Tu dois être en fonds pour cela?

— Beaucoup moins que le plus vertueux bourgeois de Paris. Profiter des vices, ce n'est pas les avoir. Prétendre que le Diable a des vices, ce serait avancer que le médecin qui vit de vos infirmités est malade, que l'avoué qui s'engraisse de vos procès est un plaideur, et que le juge qu'on appointe pour punir les crimes est un assassin.

Ce dialogue avait eu lieu entre ce personnage surnaturel et Armand de Luizzi sans que l'un ou l'autre eût changé de place. Jusqu'à ce moment Luizzi avait parlé plutôt pour ne point paraître interdit que pour dire ce qu'il voulait. Il s'était remis peu à peu de son trouble et de l'étonnement que lui avaient causé la figure et les manières de son interlocuteur, et il résolut d'aborder un autre sujet de conversation, sans doute plus important pour lui. Il prit donc un second fauteuil, s'assit de l'autre côté de la cheminée et examina le Diable de plus près. Il vit mieux alors et put admirer l'élégante ténuité des traits et des formes de son hôte. Cependant, si ce n'eût été le Diable, on n'aurait pu décider aisément si ce visage pâle et beau, si ce corps frêle et nerveux appartenaient à un jeune homme de dix-huit ans que dévorent des désirs inconnus, ou à une femme de trente ans que les plaisirs ont épuisée. Quant à la voix, elle eût paru trop grave pour une femme, si nous n'avions pas inventé le contralto, cette basse-taille féminine qui promet plus qu'elle ne donne. Le regard, ce don de l'organe qui trahit notre pensée toutes les fois qu'il ne nous sert pas à plonger dans celle des autres, le regard ne disait rien. L'œil du Diable ne parlait pas, il voyait. Armand acheva son inspection en silence, et, persuadé qu'une lutte d'esprit ne lui réussirait pas avec cet être inexplicable, il prit sa clochette d'argent et la fit sonner encore une fois.

A ce commandement, car c'en était un, le Diable se leva et se tint debout devant Armand de Luizzi dans l'attitude d'un domestique qui attend les ordres de son maître. Ce mouvement, qui n'avait duré qu'un dixième de seconde, avait ap-

porté un changement complet dans la physionomie et le costume du Diable. L'être fantastique de tout à l'heure avait disparu, et Armand vit à sa place un rustre en livrée avec des mains de bœuf dans des gants de coton blanc, une trogne avinée sur un gilet rouge, des pieds plats dans de gros souliers, et point de mollets dans les guêtres.

— Voilà, M'sieur, dit le nouveau paru.

— Qui es-tu? s'écria Armand blessé de cet air de bassesse insolente et brute, caractère universel du domestique français.

— Je ne suis pas le valet du Diable, je n'en fais pas plus qu'on ne m'en dit, mais je fais ce qu'on me dit.

— Et que viens-tu faire ici?

— J'attends les ordres de M'sieur.

— Ne sais-tu pas pourquoi je t'ai appelé?

— Non, M'sieur.

— Tu mens!

— Oui, M'sieur.

— Comment te nommes-tu?

— Comme voudra M'sieur.

— N'as-tu pas un nom de baptême?

Le Diable ne bougea pas, mais tout le château se mit à rire depuis la girouette jusqu'à la cave. Armand eut peur, et, pour ne pas le laisser voir, il se mit en colère : c'est un moyen aussi connu que celui de chanter.

— Enfin, réponds, n'as-tu pas un nom?

— J'en ai tant qu'il vous plaira. J'ai servi sous toute espèce de noms. Un gentilhomme émigré, m'ayant pris à son service en 1814, m'appela Brutus pour humilier la république en ma personne. De là j'entrai chez un académicien qui changea le nom de Pierre que j'avais en celui de *La Pierre*, comme étant plus littéraire. Je fus chassé pour m'être endormi dans l'antichambre, tandis que monsieur faisait une lecture dans son salon. L'agent de change qui me prit voulut me donner à toute force le nom de Jules, parce que l'amant de sa femme se nommait Jules et que le mari trouvait un plaisir infini à dire devant sa femme : Cet animal de Jules! ce butor de Jules! ce drôle de Jules, etc. Je m'en allai de moi-même, fatigué que j'étais de recevoir des injures en fidéicommis. J'entrai chez une danseuse qui entretenait un pair de France...

— Tu veux dire chez un pair de France qui entretenait une danseuse?

— Je veux dire ce que j'ai dit. C'est une histoire assez peu connue, mais que je vous raconterai un jour, s'il vous plaît jamais de publier un traité de morale humaine.

— Te voilà encore revenu à faire de la morale?

— En ma qualité de domestique, je fais le moins de choses que je peux.

— Tu es donc mon domestique?

— Il l'a bien fallu. J'ai essayé de venir vers vous à un autre titre, vous m'avez parlé comme à un laquais. Ne pouvant vous forcer à être poli, je me suis soumis à être insolenté, et me voilà comme sans doute vous me désirez. M'sieur n'a-t-il rien à m'ordonner?

— Oui, vraiment. Mais j'ai aussi un conseil à te demander.

— M'sieur permettra que je lui dise que consulter son domestique, c'est faire de la comédie du dix-septième siècle.

— Où as-tu appris cela?

— Dans les feuilletons des grands journaux.

— Tu les as donc lus? Eh bien! qu'en penses-tu?

— Pourquoi voulez-vous que je pense quelque chose de gens qui ne pensent pas?

Luizzi s'arrêta encore, s'apercevant qu'il n'arrivait pas plus à son but avec ce nouveau personnage qu'avec le précédent. Il saisit sa sonnette; mais avant de l'agiter, il dit au Diable:

— Quoique tu sois le même esprit sous une forme différente, il me déplaît de traiter avec toi du sujet dont nous devons parler tant que tu garderas cet aspect. En peux-tu changer?

— Je suis aux ordres de M'sieur.

— Peux-tu reprendre la forme que tu avais tout à l'heure?

— A une condition: c'est que vous me donnerez une des pièces de monnaie qui sont dans cette bourse.

Armand regarda sur la table et vit une bourse qu'il n'avait pas encore aperçue. Il l'ouvrit, et en tira une pièce. Elle était d'un métal inestimable, et portait pour toute inscription: UN MOIS DE LA VIE DU BARON FRANÇOIS-ARMAND DE LUIZZI. Armand comprit sur-le-champ le mystère de cette espèce de payement, et remit la pièce dans la bourse, qui lui parut très-lourde, ce qui le fit sourire.

— Je ne paye pas un caprice si cher.

— Vous êtes devenu avare?

— Comment cela?

— C'est que vous avez jeté beaucoup de cette monnaie pour obtenir moins que vous ne demandez.

— Je ne me le rappelle pas.

— S'il m'était permis de vous faire votre compte, vous verriez qu'il n'y a pas un mois de votre vie que vous ayez donné pour quelque chose de raisonnable.

— Cela se peut, mais du moins j'ai vécu.

— C'est selon le sens que vous attachez au mot vivre.

— Il y en a donc plusieurs ?

— Deux très-différents. Vivre, pour beaucoup de gens, c'est donner sa vie à toutes les exigences qui les entourent. Celui qui vit ainsi se nomme, tant qu'il est jeune, *un bon enfant* ; quand il devient mûr, on l'appelle *un brave homme,* et on le qualifie de *bonhomme* quand il est vieux. Ces trois noms ont un synonyme commun : c'est le mot dupe.

— Et tu penses que c'est en dupe que j'ai vécu ?

— Je crois que M'sieur pense comme moi, car il n'est venu dans ce château que pour changer de façon de vivre et prendre l'autre.

— Et celle-là, peux-tu me la définir ?

— Comme c'est le sujet du marché que nous allons faire ensemble...

— Ensemble ?... Non, reprit Luizzi en interrompant le Diable ; je ne veux pas traiter avec toi, cela me répugnerait trop. Ton aspect me déplaît souverainement.

— C'est pourtant une chance en votre faveur : on accorde peu à ceux qui déplaisent beaucoup. Un roi qui traite avec un ambassadeur qui lui plaît, lui fait toujours quelque concession dangereuse ; une femme qui traite de sa chute avec un homme qui lui plaît, perd toujours cinquante pour cent de ses conditions accoutumées ; un beau-père qui traite du contrat de sa fille avec un gendre qui lui plaît, laisse le plus souvent à celui-ci le droit de ruiner sa femme. Pour ne pas être trompé, il ne faut faire d'affaires qu'avec les gens déplaisants. En ce cas le dégoût sert de raison.

— Et il m'en servira pour te chasser, dit Armand en faisant sonner la clochette magique qui lui soumettait le Diable.

Comme avait disparu l'être androgyne qui s'était montré d'abord, de même disparut, non pas le Diable, mais cette seconde apparence du Diable en livrée, et Armand vit à sa place un assez beau jeune homme. Celui-ci était de cette espèce d'hommes qui changent de nom à tous les quarts de

siècle, et que, dans le nôtre, on appelle fashionables. Tendu comme un arc entre ses bretelles et les sous-pieds de son pantalon blanc, il avait posé ses pieds en bottes vernies et éperonnées sur le chambranle de la cheminée, et se tenait assis sur le dos dans le fauteuil d'Armand. Du reste, ganté avec exactitude, la manchette retroussée sur le revers de son frac à boutons brillants, le lorgnon dans l'œil et la canne à pomme d'or à la main, il avait tout à fait l'air d'un camarade de visite chez le baron Armand de Luizzi.

Cette illusion alla si loin, qu'Armand le regarda comme une personne de connaissance.

— Il me semble vous avoir rencontré quelque part ?

— Jamais ! je n'y vais pas.

— Je vous ai vu au bois à cheval ?

— Jamais ! je fais courir.

— Alors c'était en calèche ?

— Jamais ! je conduis.

— Ah ! pardieu ! j'en suis sûr, j'ai joué avec vous chez madame...

— Jamais ! je parie.

— Vous valsiez toujours avec elle.

— Jamais ! je galope.

— Vous ne lui faisiez pas la cour ?

— Jamais ! j'y vais, je ne la fais pas.

Luizzi se sentit pris de l'envie de donner à ce monsieur des coups de cravache pour lui ôter de sa sottise. Cependant, la réflexion venant à son aide, il commença à comprendre que s'il se laissait aller à discuter avec le Diable, en vertu de toutes les formes qu'il plairait à celui-ci de se donner, il n'arriverait jamais au but de cet entretien. Il prit donc la résolution d'en finir avec celui-ci aussi bien qu'avec un autre, et il s'écria en faisant encore tinter sa clochette :

— Satan, écoute-moi et obéis.

Ce mot était à peine prononcé, que l'être surnaturel qu'Armand avait appelé se montra dans sa sinistre splendeur.

C'était bien l'ange déchu que la poésie a rêvé : type de beauté flétri par la douleur, altéré par la haine, dégradé par la débauche, il gardait encore, tant que son visage restait immobile, une trace endormie de son origine céleste ; mais, dès qu'il parlait, l'action de ses traits dénotait une existence où avaient passé toutes les mauvaises passions. Cependant, de toutes les expressions repoussantes qui se montraient sur

son visage, celle d'un dégoût profond dominait les autres. Au lieu d'attendre qu'Armand l'interrogeât, il lui adressa la parole le premier.

— Me voici pour accomplir le marché que j'ai fait avec ta famille et par lequel je dois donner à chacun des barons de Luizzi de Ronquerolles ce qu'il me demandera ; tu connais les conditions de ce marché, je suppose?

— Oui, répondit Armand ; en échange de ce don, chacun de nous t'appartient, à moins qu'il ne puisse prouver qu'il a été heureux durant dix années de sa vie.

— Et chacun de tes ancêtres, reprit Satan, m'a demandé ce qu'il croyait être le bonheur, afin de m'échapper à l'heure de sa mort.

— Et tous se sont trompés, n'est-ce pas ?

— Tous. Ils m'ont demandé de l'argent, de la gloire, de la science, du pouvoir, et le pouvoir, la science, la gloire, l'argent, les ont tous rendus malheureux.

— C'est donc un marché tout à ton avantage et que je devrais refuser de conclure ?

— Tu le peux.

— N'y a-t-il donc aucune chose à demander qui puisse rendre heureux ?

— Il y en a une.

— Ce n'est pas à toi de me la révéler, je le sais ; mais ne peux-tu me dire si je la connais ?

— Tu la connais ; elle s'est mêlée à toutes les actions de ta vie, quelquefois en toi, le plus souvent chez les autres, et je puis t'affirmer qu'il n'est pas besoin de mon aide pour que la plupart des hommes la possèdent.

— Est-ce une qualité morale ? Est-ce une chose matérielle ?

— Tu m'en demandes trop. As-tu fait ton choix ? Parle vite, j'ai hâte d'en finir.

— Tu n'étais pas si pressé tout à l'heure.

— C'est que tout à l'heure j'étais sous une de ces mille formes qui me déguisent à moi-même et me rendent le présent supportable. Quand j'emprisonne mon être sous les traits d'une créature humaine, vicieuse ou méprisable, je me trouve à la hauteur du siècle que je mène, et je ne souffre pas du misérable rôle auquel je suis réduit. Il n'y a qu'un être de ton espèce qui, devenu souverain du petit royaume de Sardaigne, ait l'imbécile vanité de signer encore roi de

Chypre et de Jérusalem. La vanité se satisfait de grands mots, mais l'orgueil veut de grandes choses, et tu sais qu'il fut la cause de ma chute ; or, jamais il ne fut soumis à une si rude épreuve. Après avoir lutté avec Dieu, après avoir mené tant de vastes esprits, suscité de si fortes passions, fait éclater de si grandes catastrophes, je suis honteux d'en être réduit aux basses intrigues et aux sottes prétentions de l'époque actuelle, et je me cache à moi-même ce que j'ai été pour oublier, autant que je le puis, ce que je suis devenu. Cette forme que tu m'as forcé de prendre m'est donc odieuse et insupportable. Ainsi hâte-toi, et dis-moi ce que tu veux.

— Je ne le sais pas encore, et j'ai compté sur toi pour m'aider dans mon choix.

— Je t'ai dit que c'était impossible.

— Tu peux cependant faire pour moi ce que tu as fait pour mes ancêtres ; tu peux me montrer à nu les passions des autres hommes, leurs espérances, leurs joies, leurs douleurs, le secret de leur existence, afin que je puisse tirer de cet enseignement une lumière qui me guide.

— Je puis faire tout cela, mais tu dois savoir que tes ancêtres se sont engagés à m'appartenir avant que j'aie commencé mon récit. Vois cet acte : j'ai laissé en blanc le nom de la chose que tu me demanderas, signe-le ; puis, après m'avoir entendu, tu écriras toi-même ce que tu désires être ou ce que tu désires avoir.

Armand signa.

— Et maintenant, dit-il, je t'écoute. Parle.

— Pas ainsi. La solennité que m'imposerait à moi-même cette forme primitive fatiguerait ta frivole attention. Écoute : mêlé à la vie humaine, j'y prends plus de part que les hommes ne pensent. Je te conterai la leur.

— Je serais curieux de la connaître.

— Garde ce sentiment; car, du moment que tu m'auras demandé une confidence, il faudra l'entendre jusqu'au bout. Cependant tu pourras refuser de m'écouter en me donnant une des pièces de monnaie de cette bourse.

— J'accepte, si toutefois ce n'est pas une condition pour moi de demeurer dans une résidence fixe.

— Va où tu voudras, je serai toujours au rendez-vous partout où tu m'appelleras. Mais songe que c'est ici seulement que tu peux me revoir sous ma véritable forme.

— Je te demande le droit d'écrire tout ce que tu me diras ?

— Tu pourras le faire.

— Le droit de révéler tes confidences sur le présent?

— Tu les révéleras.

— De les imprimer?

— Tu les imprimeras.

— De les signer de ton nom?

— Tu les signeras de mon nom.

— Et quand commencerons-nous ?

— Quand tu m'appelleras avec cette sonnette, à toute heure, en tout lieu, pour quelque cause que ce soit. Souviens-toi seulement qu'à partir de ce jour, tu n'*as que dix ans* pour faire ton choix.

Trois heures sonnèrent, et le Diable disparut. Armand de Luizzi se retrouva seul. La bourse qui contenait ses jours était sur la table. Il eut envie de l'ouvrir pour les compter, mais il ne put y parvenir, et il se coucha après l'avoir soigneusement placée sous son chevet.

II

LES TROIS VISITES.

Le lendemain de ce jour, Luizzi quitta Ronquerolles. Quoiqu'il eût demandé au Diable un assez long délai pour trouver le bonheur, il agit comme un homme qui a des idées arrêtées d'avance, car il s'empressa de retourner à Toulouse pour en repartir immédiatement pour Paris. Paris est la grande illusion de tout ce qui pense que vivre c'est user la vie. Paris est le tonneau des Danaïdes : on y jette les illusions de sa jeunesse, les projets de son âge mûr, les regrets de ses cheveux blancs; il enfouit tout et ne rend rien. O jeunes gens que le hasard n'a pas encore amenés dans sa dévorante atmosphère, s'il faut à vos belles imaginations des jours de foi et de calme, des rêveries d'amour perdues dans le ciel ; s'il vous semble que c'est une douce chose que d'attacher votre âme à une vie aimée pour la suivre et l'adorer, ah ! ne venez pas à Paris ! car la femme que vous suivrez ainsi mènera votre âme dans l'enfer du monde, parmi les hom-

mages insultants de rivaux qui parleront debout à celle que vous regardez à genoux, qui lui tiendront de joyeux propos, légers, insouciants et qui la feront sourire, quand vous tremblerez en lui parlant, si vous osez lui parler. Non, non, ne venez pas à Paris, si un son harmonique du cantique éternel des anges a vibré dans votre cœur; ne jetez pas à la foule le secret de ces délires poignants où l'âme pleure toutes les joies qu'elle rêve et qu'elle sait n'être qu'au ciel : vous aurez pour confidents des critiques qui mordront vos mains tendues en haut, et des lecteurs qui ricaneront de vos croyances qu'ils ne comprendront pas. Non, mille fois non, ne venez pas à Paris, si l'ambition d'une sainte gloire vous dévore ! Si puissant que vous soyez, ne venez pas à Paris : vous y perdrez plus que vos espérances, vous y perdrez la chasteté de votre intelligence.

Votre intelligence ne rêvait en effet que les belles préoccupations du génie, le chant pur et sacré des bonnes choses, la sincère et grave exaltation de la vérité : erreur, jeunes gens, erreur ! Quand vous aurez tenté tout cela, quand vous aurez demandé au peuple une oreille attentive pour celui qui parle bien et honnêtement, vous le verrez suspendu aux récits grossiers d'un trivial écrivain, aux folies hystériques d'un barbouilleur de papier, aux récits effrayants d'une gazette criminelle ; vous verrez le public, ce vieux débauché, sourire à la virginité de votre muse, la flétrir d'un baiser impudique pour lui crier ensuite : Allons, courtisane, va-t'en ou amuse-moi; il me faut des astringents et des moxas pour ranimer mes sensations éteintes; as-tu des incestes furibonds ou des adultères monstrueux, d'effrayantes bacchanales de crimes ou des passions impossibles à me raconter? alors parle, je t'écouterai une heure, le temps durant lequel je sentirai ta plume âcre et envenimée courir sur ma sensibilité calleuse ou gangrenée ; sinon, tais-toi, va mourir dans la misère et l'obscurité. La misère et l'obscurité, entendez-vous, jeunes gens ? la misère, ce vice puni par le mépris ! l'obscurité, ce supplice si bien nommé ! l'obscurité, c'est-à-dire l'exil loin du soleil, quand on est de ceux qui ont besoin de ses rayons pour que le cœur ne meure pas de froid ! la misère et l'obscurité ! vous n'en voudrez pas, et alors que ferez-vous, jeunes gens? vous prendrez une plume, une feuille de papier, vous écrirez en tête : *Mémoires du Diable*, et vous direz au siècle : Ah ! vous voulez de cruelles choses

pour vous en réjouir; soit, monseigneur, voici un coin de ton histoire.

Que Dieu nous garde toutefois de deux choses que le monde pourrait nous pardonner, mais que nous ne nous pardonnerions pas : qu'il nous garde de mensonge et d'immoralité! Le mensonge, à quoi bon? La vie réelle n'est-elle pas plus insolemment ridicule et vicieuse que nous ne saurions l'inventer? L'immoralité, les petits et les grands s'en repaissent à l'ombre de leur solitude; les femmes du monde et les grisettes se pâment au livre immoral que l'une cache dans son boudoir, l'autre dans son galetas; et, lorsque leur conscience est à l'abri avec le volume sous un coussin de soie ou dans une paillasse de toile, elles jettent l'insulte et le mépris à qui a causé un moment avec elles de leurs plus douces infamies. Toutes les femmes agissent vis-à-vis d'un livre immoral comme la comtesse des *Liaisons dangereuses* vis-à-vis de Préval : elles s'abandonnent à lui tout entières... puis sonnent leur laquais pour le mettre à la porte comme un insolent qui a voulu les violer. Que Dieu nous garde donc, non pas d'être coupables, mais d'être dupes! Être dupes, c'est la dernière des sottises à une époque où le succès est la première des recommandations. Ce que nous vous dirons sera donc vrai et moral; ce ne sera pas notre faute si cela n'est pas toujours flatteur et honnête.

Cependant, malgré les desseins de Luizzi, les récits de son esclave commencèrent plus tôt qu'il ne pensait. Malheur à qui l'enfer accorde le pouvoir d'arracher aux choses humaines le voile des apparences! il n'a pas de repos qu'il n'ait tenté cette dangereuse épreuve. Deux fois malheur à celui qui a succombé une fois à cette tentation! Il trouve la soif dans la coupe où il croyait se désaltérer. Du reste, le besoin qui naît de l'aliment même qu'on lui donne m'a été admirablement exprimé par un ivroge à qui j'offrais, en croyant le railler, d'essayer encore de quelques bouteilles de bordeaux, et qui me répondit candidement :

— Je le veux bien; car je ne connais rien qui altère comme de boire.

Toutefois ce ne fut pas un désir bien ardent qui poussa Luizzi à demander cette première gorgée du poison dévorant que le Diable lui versa ensuite avec tant d'abondance. Une aventure qu'il était bien loin de prévoir détermina cette curiosité qu'il croyait sans danger et qui le mena si loin.

Luizzi avait un grand nom et une grande fortune. Les conséquences de cette position furent pour lui d'être recherché par les premières familles de Toulouse, ville féconde en haute noblesse, et d'avoir affaire à plusieurs commerçants de bonne souche. Des liens de parenté éloignée unissaient Armand à M. le marquis du Val. Ce nom, si bourgeois quand il est écrit sans particule, était celui d'une branche cadette d'une ancienne famille princière du pays. L'usage du nom primitif s'était peu à peu perdu, et chacune des branches de cette famille avait gardé, comme nom patronymique, la désignation qui d'abord l'avait fait seulement distinguer des autres. Mais le jour où il fallait faire preuve de bonne ascendance, on produisait dans les contrats ce nom presque oublié, et les H... du Val, les H... du Mont, les H... du Bois se trouvaient de meilleure race, avec leurs noms de marchands, que les marquis et les comtes à qui des surnoms de terres ou de châteaux donnaient un air de grande qualité. D'un autre côté, Luizzi était lié d'intérêt avec le négociant Dilois, marchand de laines : c'était ce Dilois qui achetait d'ordinaire les tontes des magnifiques troupeaux de mérinos qu'on élevait sur les domaines de Luizzi. Avant de livrer la gérance de ses affaires à un intendant, Luizzi voulut connaître par lui-même l'homme qui devenait tous les ans son débiteur pour des sommes considérables, et le jour même de son arrivée à Toulouse, il alla le voir.

Il était trois heures lorsque Armand se dirigea vers la rue de la Pomme, où demeurait Dilois ; il se fit indiquer la maison de ce négociant, et entra, par une porte cochère, dans une cour carrée et entourée de corps de logis assez élevés. Le rez-de-chaussée du fond de la cour et ses deux côtés étaient occupés par des magasins ; celui du corps de bâtiment qui donnait sur la rue renfermait les bureaux ; on voyait, en effet, à travers les barres de fer et les carreaux étroits de ses hautes fenêtres, reluire les angles de cuivre des registres et leurs étiquettes rouges. Au-dessus de ce rez-de-chaussée régnait une galerie saillante avec un balustre de bois à fuseaux tournés ; des portes s'ouvraient sur cette galerie, qui était le chemin forcé de toutes les chambres du premier étage de la maison. Le toit descendait jusqu'au bord de ce corridor intérieur et l'enfermait sous son abri.

Quand Luizzi entra, il aperçut sur cette galerie une jeune femme. Malgré l'intensité du froid, elle était simplement

vêtue d'une robe de soie; ses cheveux noirs descendaient en boucles le long de son visage, et elle tenait à la main un petit livre qu'elle lisait, tandis que cinq ou six garçons de magasin remuaient des ballots en s'excitant avec cette profusion de cris qui est la moitié de l'activité méridionale. C'était un tapage à ne pas s'entendre. Personne n'aperçut Armand : les garçons étaient tout entiers à leur ouvrage; madame Dilois, car c'était elle, avait les yeux fixés sur son livre, et un jeune homme aux beaux cheveux blonds, qui était dans la cour, avait, de son côté, les yeux fixés sur elle. Luizzi demeura à l'entrée de la cour et se mit à observer cette scène. Madame Dilois releva la tête, et le jeune homme qui la considérait si attentivement poussa un cri singulier.

— Hééahouh!

Tous les ouvriers s'arrêtèrent; il se fit un silence profond, et la voix douce et pure de la jeune femme se fit entendre.

— Les ballots en suin 107 et 108.

— Dans le magasin numéro 1, répondit la voix forte du jeune homme.

— Ce soir, au lavoir de l'île, dit doucement madame Dilois.

— Les soies 107 et 108 au lavoir de l'île! cria le jeune homme d'un ton impérieux.

La jeune femme reprit la lecture de son livret; le commis demeura les yeux fixés sur son beau visage, et les ouvriers se mirent à exécuter les ordres reçus en s'excitant encore par de nouveaux cris. Un moment après, madame Dilois releva les yeux.

— Hééahouh! s'écria le commis.

Le silence se rétablit comme par enchantement. La voix pure de la gracieuse femme dit paisiblement :

— Cent cinquante kilos, laines courtes, à prendre dans le magasin 7 et à envoyer à la filature de la Roque.

Le commis répéta l'ordre avec sa voix vibrante et impérative. Puis, s'approchant de l'une des fenêtres grillées, il frappa du doigt à un carreau. Un petit vasistas s'ouvrit. Luizzi vit une jeune tête blonde et blanche; le commis répéta d'une voix qu'il modéra timidement :

— Facture pour la Roque, de cent cinquante kilos.

— J'ai entendu; vous criez assez fort, répondit une voix d'enfant.

Le vasistas se referma, et Luizzi, en relevant les yeux sur madame Dilois, vit qu'elle regardait attentivement à cette

fenêtre, et qu'un faible et triste sourire, adressé sans doute au doux visage qui avait paru au carreau, était demeuré sur ses lèvres qu'il avait émues.

A ce moment madame Dilois aperçut Luizzi, le commis de même. Il fit un pas pour s'approcher de l'étranger; mais il jeta en même temps un coup d'œil sur la maîtresse de la maison, et un signe le rappela à son poste sous la galerie.

Madame Dilois consultait encore son livret; elle le ferma, le mit dans la poche de son tablier, puis s'accouda sur la galerie en faisant un signe de tête imperceptible. Le jeune homme grimpa rapidement sur quelques ballots de marchandises, de manière à arriver assez près de madame Dilois pour qu'il pût l'entendre malgré le bruit des ouvriers. Elle lui parla bas. Le commis fit un signe d'assentiment, et il se retournait pour obéir, lorsque madame Dilois l'arrêta et ajouta quelques mots en indiquant Luizzi du coin de l'œil. Le commis fit une nouvelle et muette réponse, et, du haut de sa pile de ballots, il cria :

— Trois cents kilos, laines mérinos, Luizzi, au roulage de Castres.

Tous les ouvriers s'arrêtèrent, et l'un d'eux, au visage dur, répondit brusquement :

— Vous ferez la pesée vous-même, monsieur Charles, je ne m'en charge pas; jamais le compte n'est juste avec ces laines du Diable ; on en expédie cent kilos, et il en arrive quatre-vingt-dix.

— Le Diable a bon dos, répliqua le commis; tu pèseras les marchandises et le compte y sera, entends-tu ?

— Vous les pèserez, Charles, dit madame Dilois, qui avait vu l'ouvrier se redresser d'un air insolent et le commis le regarder avec menace.

Celui-ci ne répondit que par ce signe d'obéissance qui semblait être son premier langage vis-à-vis de cette femme; et madame Dilois lui ayant montré Luizzi du regard, il sauta d'un bond jusqu'à terre, puis, s'étant approché du baron, il lui demanda avec politesse ce qu'il désirait.

— Je voudrais parler à monsieur Dilois, répondit Luizzi.

— Il est absent pour toute la semaine, Monsieur. Mais s'il s'agit d'affaires, veuillez entrer dans les bureaux, monsieur le caissier vous répondra.

— Il s'agit d'affaires, en effet ; mais, comme celle que je

viens lui proposer est très-considérable, j'aurais voulu en traiter directement avec lui.

— En ce cas, répliqua le commis, voici madame Dilois, avec qui vous pourrez vous entendre.

Le commis montra à Luizzi madame Dilois, qui, voyant qu'il s'agissait d'elle, s'empressa de descendre et s'avança gracieusement à la rencontre du baron.

— Que désirez-vous, Monsieur? lui dit-elle.

— J'ai à vous offrir, Madame, de continuer un marché que je considère déjà comme fort avantageux, puisque je puis le faire avec vous.

Madame Dilois prit un air gracieux, et le commis, qui avait entendu cette phrase, fronça le sourcil. Madame Dilois lui fit signe de s'éloigner, et répondit d'un ton plein de bonne humeur :

— A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Je suis le baron de Luizzi, Madame.

A ce nom, elle recula d'un pas, et Charles, le beau jeune homme, examina Luizzi avec une curiosité craintive et mécontente. Cela ne dura qu'un moment, et madame Dilois indiqua à Luizzi la porte des bureaux en lui disant :

— Veuillez vous donner la peine d'entrer, Monsieur; je suis à vos ordres.

Luizzi entra. Charles, qui le suivit, approcha une chaise du poêle énorme qui chauffait tout le rez-de-chaussée, et alla prendre une place à un bureau où l'attendait la correspondance du jour. Luizzi examina alors l'intérieur de cette maison, et aperçut, assise devant une table, la jolie enfant qui avait ouvert le carreau : elle écrivait avec attention. Elle pouvait avoir de neuf à dix ans, et ressemblait à madame Dilois de manière à ne pas permettre de douter qu'elle ne fût sa fille. Malgré sa beauté, quelque chose de triste et de résigné vieillissait cette jeune tête. Madame Dilois serait-elle sévère? se demanda Luizzi. Il y avait cependant bien de l'amour, pensa-t-il, dans le regard qu'elle lui a jeté. Cette enfant ne leva les yeux de dessus son papier que pour dire à un vieux commis qui écrivait dans un autre coin :

— A quel prix les laines envoyées à la Roque?

— Toujours à deux francs.

— C'est bien, dit Charles en intervenant; donne-moi la facture, je mettrai le prix moi-même.

Si le Diable eût été là, il aurait expliqué à Luizzi le sens

intime de cette interruption. Luizzi y supposa de l'humeur. Ce beau Charles, si complétement obéissant aux moindres signes de madame Dilois, était, selon la pensée d'Armand, un amant, ou pour le moins un amoureux; l'apparition d'un élégant baron avait dû l'alarmer, et Luizzi attribuait à la crainte que pouvait inspirer sa personne la colère qu'il avait cru voir dans les paroles du commis. Luizzi se trompait : c'était l'âme du marchand qui avait parlé dans cette interruption. Devant un homme qui venait pour faire un marché de ses laines, il était inutile de dire combien on pouvait les revendre. Voilà ce que voulait dire Charles.

Bientôt madame Dilois arriva. Luizzi put la regarder de plus près : c'était une charmante créature, et le cadre où elle était placée faisait encore mieux ressortir les rares perfections de sa personne. Grande, svelte, fragile, ayant des yeux languissants recouverts de longues paupières brunes, voile voluptueux qu'il semble que la forte main de la colère peut seule relever entièrement; laissant voir à plaisir des pieds effilés, des mains blanches aux ongles roses, elle avait l'air si étrangère parmi les rudes figures de ses ouvriers et les physionomies registrales de ses commis, que Luizzi eut le droit de penser que madame Dilois était une charmante fille descendue d'une noblesse indigente à une opulente mésalliance. Il prit donc avec elle un ton d'égalité qui parut, aux yeux du vaniteux baron, la plus adroite des flatteries.

Sans répondre autrement que par un sourire gracieux aux lieux communs de sa politesse, madame Dilois pria le baron de vouloir bien la suivre, et, ouvrant une porte dont elle tira la clef de la poche de son tablier, elle l'introduisit dans une pièce séparée. L'aspect, les mouvements, la langueur de cette femme étaient tellement amoureux, que le baron s'attendait à un boudoir bleu et parfumé, enfermé dans la poudreuse enceinte des bureaux comme une pensée d'amour au milieu des préoccupations arides des affaires. Le boudoir était encore un bureau. Le demi-jour qui y régnait venait de la mousseline de poussière entassée sur les carreaux à travers lesquels on voyait encore les épaisses barres de fer qui protégeaient la croisée. Un bureau noir, une caisse de fer à triple serrure, un fauteuil de bureau en maroquin, un cartonnier, quelques chaises de paille, tel était l'ameublement de cet asile que Luizzi s'était figuré si suavement mystérieux. Sans doute cet aspect aurait dû détruire la belle illusion de Luizzi ; mais, à

défaut du temple, la divinité demeura pour continuer la foi du baron, et madame Dilois, doucement affaissée dans son fauteuil de bureau, sa belle main blanche posée sur les pages griffonnées d'un livre courant, les pieds timidement posés sur la brique humide et froide, parut à Luizzi un ange exilé, une belle fleur perdue parmi des ronces. Il éprouva pour elle un sentiment pareil à celui qu'il ressentit un jour pour une rose blanche mousseuse qu'un savetier avait posée sur sa fenêtre entre un pot de basilic et un pot de chiendent. Luizzi acheta la rose et la fit mettre dans un vase de porcelaine sur la console de son salon. La rose mourut, mais elle mourut dignement. Luizzi conquit la réputation d'être quelque peu chevaleresque.

Le baron ne pouvait guère acheter la fleur penchée qu'il avait devant lui ; mais peut-être pouvait-il la cueillir (je vous demande pardon de la pensée et de l'expression, Luizzi était né sous l'empire). Il lui prit donc la fantaisie ou plutôt le désir d'être comme une étoile dans le ciel voilé de cette femme, de jeter un souvenir rayonnant dans l'ombre froide de sa vie. Luizzi était beau, jeune, parlait avec un accent d'amour dans la voix ; il n'avait ni assez d'esprit pour manquer de cœur, ni assez de cœur pour manquer d'esprit. C'était un de ces hommes qui réussissent beaucoup auprès des femmes : ils ont de la passion et de la prudence, ils sont à la fois de l'intimité et du monde, ils aiment et ne compromettent pas. Luizzi avait vu tant de fois cette médiocrité préférée aux amours les plus flatteurs ou les plus dévoués, qu'il avait le droit de se croire un habile séducteur. La fatuité des hommes n'est en général qu'un vice de réflexion, c'est la sottise des femmes qui la leur donne. Or, Luizzi se laissa aller à regarder si attentivement cette femme posée devant lui, qu'elle baissa les yeux avec embarras, et lui dit doucement :

— Monsieur le baron, vous êtes venu, je crois, pour me proposer un marché de laines ?

— A vous? non, Madame, répondit Luizzi. J'étais venu pour voir M. Dilois. Avec lui j'aurais essayé de parler chiffres et calculs, quoique je m'y entende fort peu ; mais je crains qu'avec vous un pareil marché....

— J'ai la procuration de mon mari, repartit madame Dilois avec un sourire qui achevait la phrase de Luizzi, le marché sera bon.

— Pour qui, Madame?

— Mais pour tous deux, je l'espère.

Elle s'arrêta un moment, et reprit avec un regard souriant :

— Si vous vous entendez peu aux affaires, Monsieur, je suis... honnête homme, j'y mettrai de la probité.

— Cela vous sera difficile, Madame, et assurément je perdrai quelque chose au marché.

— Et quoi donc ?

— Je n'ose vous le dire, si vous ne le devinez pas.

— Oh ! Monsieur, vous pouvez parler : dans le commerce on est habitué à de bien singulières conditions.

— Celle dont je veux parler, Madame, c'est vous qui l'imposez.

— Je ne vous en ai fait aucune encore.

— Et cependant, moi je l'ai acceptée, et cette condition est celle de se souvenir peut-être trop longtemps de vous comme de la femme la plus charmante qu'on ait rencontrée, d'une femme à laquelle on voudrait laisser de soi la pensée qu'elle vous a donnée d'elle.

Madame Dilois rougit avec une pudeur coquette, et répliqua d'un ton de gaieté émue :

— Je n'ai pas procuration de mon mari pour cela, Monsieur, et je ne fais point d'affaires pour mon compte.

— Vous y mettez de l'abnégation ou de la générosité, repartit Luizzi.

— Je ne suis pas seulement honnête homme, répliqua madame Dilois d'un ton assez sérieux pour couper court à cette conversation.

En même temps elle ouvrit un carton, y chercha une liasse, la défit, en tira un papier et le présenta à Luizzi avec un air qui semblait lui demander pardon du mouvement de sévérité auquel elle s'était laissée aller.

— Voici, lui dit-elle, le marché passé il y a six ans avec monsieur votre père ; à moins que vous n'ayez le projet d'améliorer la race de vos troupeaux ou bien d'en réduire la qualité, je crois que le chiffre de ce marché peut et doit être maintenu. Vous voyez bien qu'il est signé par monsieur votre père.

— Est-ce avec vous qu'il a traité ? répondit Luizzi, toujours galant ; c'est que, s'il en était ainsi, je ne m'y fierais pas.

— Rassurez-vous, Monsieur ! repartit madame Dilois en se

mordant doucement la lèvre inférieure et en montrant à Luizzi l'émail humide de ses dents éblouissantes ; rassurez-vous, il y a six ans je n'étais pas mariée, je n'étais pas madame Dilois.

Elle n'avait pas achevé sa phrase, que la porte s'ouvrit et qu'une voix d'enfant dit timidement :

— Maman, monsieur Lucas veut absolument vous parler.

C'était la jeune fille de dix ans que Luizzi avait remarquée dans le bureau.

Cette apparition, au moment où madame Dilois venait de dire qu'il n'y avait pas encore six ans qu'elle était mariée, fut comme une révélation pour Luizzi. A ce nom de maman adressé à madame Dilois, et qui cependant pouvait s'expliquer naturellement si cette enfant était la fille de monsieur Dilois, Luizzi regarda vivement la charmante marchande. Elle était toute rouge et tenait les yeux baissés.

— C'est votre fille, Madame ? dit Luizzi.

— Je l'appelle ma fille, Monsieur, répondit d'un air simple madame Dilois.

Puis elle reprit :

— Caroline, je vais aller parler à monsieur Lucas ; laissez-nous.

Madame Dilois se remit tout à fait, et dit à Luizzi :

— Voici le marché, Monsieur, veuillez l'examiner à loisir. Mon mari revient dans huit jours, il aura l'honneur de vous voir.

— Je pars plus tôt : mais j'ai tout le temps d'examiner ce marché. Je le signerais sur-le-champ si le délai que vous m'imposez ne me donnait le droit de revenir.

Madame Dilois avait repris toute sa coquette assurance.

— Je suis toujours chez moi, répondit-elle.

— Quelle heure vous semble la plus convenable ?

— Ce sera celle que vous choisirez.

Après ces mots, elle fit au baron une de ces révérences avec lesquelles les femmes vous disent si précisément : « Faites-moi le plaisir de vous en aller. » Luizzi se retira. Tout le monde était à son poste dans le premier bureau. En reconduisant Luizzi, madame Dilois tendit la main à un gros rustre qui était près du poêle, et qui lui dit jovialement :

— Bonjour, madame Dilois.

— Bonjour Lucas, répondit-elle avec le même sourire avenant qui avait tant charmé Luizzi.

Le baron trouva ce sourire sur les lèvres de la marchande au moment où il se retournait pour lui présenter son salut ; il en fut sensiblement humilié.

En sortant de chez le marchand Dilois, Luizzi se rendit chez le marquis du Val. M. du Val n'était pas à Toulouse. Luizzi demanda madame la marquise. Le domestique répondit qu'il ne savait pas si Madame était visible.

— Eh bien! tâchez de vous en informer, répliqua Luizzi avec ce ton qui fait comprendre à un valet que celui qui parle a l'habitude d'être obéi. Dites, ajouta Armand, que M. de Luizzi désire la voir.

Le valet resta un moment immobile sans sortir de l'antichambre ; il semblait chercher un moyen d'arriver jusqu'à sa maîtresse. Une femme vint à passer ; le domestique courut à elle et lui parla vite et bas comme enchanté de rejeter sur un autre la commission dont il était chargé. La chambrière lança de côté un coup d'œil parfaitement insolent sur Luizzi ; elle le considéra avec une espèce de ressentiment qui semblait annoncer que le nom qu'on venait de prononcer lui était connu et lui rappelait de cruels souvenirs, puis elle reprit d'une voix aigre :

— Tu dis que Monsieur s'appelle ?...

— Mon nom ne fait rien à l'affaire, Mademoiselle... J'ai à parler à madame du Val et je veux savoir si elle est visible.

— Eh bien ! monsieur de Luizzi, elle ne l'est pas.

C'était trop dire au baron que sa visite dépendait de la bonne volonté d'un domestique pour qu'il se retirât. Il répliqua donc :

— C'est ce dont je vais m'informer moi-même.

Il marcha droit vers le salon, dont la porte était ouverte. Le valet s'écarta, mais la chambrière se plaça fièrement devant la porte.

— Monsieur, quand je vous dis que vous ne pouvez voir Madame ! Il est bien étonnant que quand je vous dis...

— Mademoiselle, reprit poliment Luizzi, je vous supplie d'être moins impertinente et d'aller prévenir votre maîtresse.

— Qu'est-ce donc? dit une voix de l'autre côté du salon.

— Lucy, dit le baron à haute voix, à quelle heure vous trouve-t-on ?

— Ah ! c'est vous, Armand, repartit madame du Val avec un cri d'étonnement ; et elle s'avança vers lui, après avoir

fermé derrière elle la porte de la chambre qu'elle avait entr'ouverte.

Armand courut vers la marquise, lui baisa tendrement les mains, et tous deux s'assirent au coin du feu. Lucy regarda le baron d'un air de surprise charmée et protectrice. Madame du Val était une femme de trente ans, Luizzi en avait vingt-cinq, et cette manière de l'examiner était permise à une femme qui avait vu jadis jouer près d'elle un enfant de quatorze ans, devenu un beau jeune homme. Cet examen fut silencieux, et, par une transition rapide, la figure de madame du Val prit un air de tristesse profonde ; une larme furtive lui vint aux yeux. Luizzi se trompa sur la cause de cette tristesse.

— Vous regrettez sans doute comme moi, lui dit-il, que le bonheur de nous revoir vienne d'une cause si triste, et que la mort de mon père...

— Ce n'est pas cela, Armand, repartit la marquise ; je connaissais à peine votre père, et vous-même, éloigné de lui depuis dix ans, vous n'avez pas dû éprouver, à la nouvelle de sa mort, ce chagrin profond qu'occasionne la perte d'une affection à laquelle on s'est longuement habitué.

Luizzi ne répondit pas, et la marquise reprit après un moment de silence :

— Non, ce n'est pas cela ; mais votre arrivée est venue dans un moment... un moment bien singulier en effet.

Un rire triste erra sur les lèvres du Lucy, puis elle continua, comme s'excitant à ce rire :

— En vérité, Armand, la vie est un singulier roman. Êtes-vous pour longtemps à Toulouse?

— Pour huit jours.

— Vous retournerez à Paris ?

— Oui.

— Vous y trouverez mon mari.

— Comment ! député depuis huit jours, il est déjà en route? la session ne commence que dans un mois. Je pensais que vous partiriez ensemble.

— Oh ! moi, je reste : j'aime Toulouse.

— Vous ne connaissez point Paris ?

— Je le connais assez pour ne pas vouloir y aller.

— Pourquoi cette antipathie ?

— Oh ! elle ne tient qu'à moi. Je ne suis plus assez jeune pour briller dans les salons, je ne suis pas encore assez vieille pour faire de l'intrigue politique.

— Vous êtes plus belle et plus spirituelle qu'il ne faut pour réussir partout.

La marquise secoua lentement la tête.

— Vous ne croyez pas un mot de ce que vous dites. Je suis bien vieille, mon pauvre Armand, vieille de cœur surtout.

Armand s'approcha doucement de sa cousine et lui dit en baissant la voix :

— Vous n'êtes pas heureuse, Lucy?

Elle jeta un regard furtif sur sa chambre, et répondit rapidement et très-bas :

— Revenez à huit heures souper avec moi, nous causerons. Et, d'un signe de tête, elle le pria de s'éloigner; il lui prit la main, Lucy serra la sienne avec une étreinte convulsive.

— A ce soir, à ce soir, reprit-elle tout bas. Et elle rentra rapidement chez elle.

La porte ne s'ouvrit pas tout de suite. Il y avait derrière assurément quelqu'un qui écoutait et qui ne s'était pas retiré assez vite. Luizzi, demeuré seul, fut tellement frappé de cette idée qu'il ne s'éloigna pas sur-le-champ, et il entendit aussitôt le bruit d'une voix d'homme qui paraissait parler avec colère. Cette découverte le déconcerta; il sortit tout préoccupé. Un homme enfermé dans la chambre d'une femme, et qui parle avec le ton que Luizzi avait entendu; cet homme, quand ce n'est ni un mari, ni un frère, ni un père, cet homme est un amant. Un amant! la marquise du Val! Luizzi n'osait le croire. Ces deux idées ne pouvaient s'associer dans sa tête. Il avait tant de souvenirs qui protégeaient la jeune femme contre une pareille supposition, qu'il songeait à découvrir quels chagrins nouveaux avaient pu atteindre la malheureuse Lucy. Car il avait connu Lucy malheureuse, Lucy, jeune fille de dix-neuf ans, en proie à un amour profond, auquel elle avait su résister de toutes les forces d'une vertu chrétienne. Luizzi se remettait tous ces souvenirs en mémoire, en se dirigeant vers la demeure de M. Barnet, son notaire, avec lequel aussi il désirait faire connaissance. Il arriva bientôt chez lui. C'était le jour des maris absents. Il fut reçu par madame Barnet, petite femme maigre, sèche, les cheveux châtains, l'œil bleu terne, les lèvres minces.

Quand la servante ouvrit la porte de la chambre à coucher

et annonça un monsieur, la voix criarde de madame Barnet répondit :

— Quel est ce monsieur ?

— Je ne sais pas son nom.

— Faites entrer.

Luizzi se présenta, et madame Barnet alla vers lui, le bras gauche enfilé dans le bas de coton blanc qu'elle reprisait.

— Qu'est-ce que vous voulez? dit-elle en clignant des yeux : car madame Barnet avait la vue très-basse, et il est probable que, sans cela, la tournure distinguée de Luizzi aurait adouci le ton grossier dont ces paroles lui furent adressées.

— Madame, répondit Armand, je suis le baron de Luizzi, un des clients de M. Barnet, et j'aurais été charmé de le rencontrer.

— Monsieur le baron de Luizzi ! s'écria madame Barnet en déchaussant son bras gauche de son bas troué, et en plantant son aiguille sur sa poitrine avec une intrépidité qui eût fait deviner à Luizzi que le bouclier qui la protégeait devait avoir plus d'une triple mousseline et d'une triple ouate ; prenez donc un siége. Pas cette chaise, je vous prie, un fauteuil. Comment ! il n'y a pas un fauteuil dans ma chambre ? Pas de fauteuil dans la chambre d'une femme, c'est bien provincial, n'est-ce pas, monsieur le baron? mais nous avons des fauteuils, je vous prie de le croire. Marianne, Marianne ! apportez un fauteuil du salon; ôtez la housse.

Luizzi essayait d'interrompre tout ce remue-ménage en disant à madame Barnet qu'une chaise était plus qu'il ne fallait, car il allait se retirer. Mais la notairesse n'écoutait point les excuses de Luizzi ; elle se démenait, tout en jetant derrière les rideaux des croisées de vieilles culottes, des fichus crasseux épars à travers la chambre. Bientôt Marianne parut avec un fauteuil en bois peint et recouvert d'un vénérable velours d'Utrecht chauve de toute laine; elle l'établit au coin d'une cheminée où il ne manquait que du feu, et madame Barnet s'écria de nouveau :

— Marianne, une bûche !

— Mon Dieu, Madame, vous prenez un soin inutile, je me retire ; j'avais fort peu de chose à dire à M. Barnet, et...

— M. Barnet ne me pardonnerait jamais de vous avoir laissé partir, car j'espère que monsieur le baron voudra bien accepter la soupe.

— J'ai accepté une autre invitation, Madame, je vous suis fort obligé ; je reviendrai demander à M. Barnet les renseignements que j'attends de lui.

— Des renseignements, monsieur le baron ! Ce n'est pas la peine d'attendre mon mari : ah ! je connais la ville de Toulouse de la cave au grenier. Ma famille a toujours été dans les charges (le père de madame Barnet était huissier) ; j'en sais plus qu'on ne croit et plus qu'on ne voudrait assurément. Asseyez-vous, monsieur le baron. Quelques renseignements dont vous ayez besoin, je suis toute prête à vous les donner.

Luizzi ne pensa pas d'abord à profiter des offres empressées de madame Barnet ; mais il s'assit, espérant pouvoir se lever après quelques phrases insignifiantes. Il était cependant assez embarrassé des renseignements qu'il voulait demander, mais son hôtesse ne lui donna pas le temps de faire une maladresse.

— Peut-être monsieur le baron veut-il acheter une propriété? S'il désire placer ses fonds dans une usine, mon mari pourra lui guetter la fonderie de MM. Jasques : les propriétaires ont eu trente et un mille francs de remboursement fin novembre, et trente-trois mille sept cent vingt-deux fin décembre ; trois maisons, dont deux de Bayonne, avec lesquelles MM. Jasques font d'immenses affaires, ont manqué simultanément ; ils ne peuvent pas aller au delà de février, et, comme ce sont des gens d'honneur, je suis sûre que, s'ils trouvaient de l'argent comptant, ils céderaient leur usine à bon marché, à moins que la femme de M. Jasques le jeune ne veuille s'engager pour son mari : elle a cinq belles métairies au soleil, qui lui viennent de sa mère, vous savez? la femme Manette, pour qui le comte de Fère s'était ruiné ; c'est du bien qui ne lui a pas coûté cher, ni à sa fille non plus, mais enfin elle l'a. Mais madame Jasques a le caractère de sa mère, elle économiserait une omelette sur un œuf, et certes elle ne laissera pas prendre pour un sou d'hypothèques sur son bien.

Quand madame Barnet commença à parler, Luizzi ne l'écouta point pour l'entendre ; mais tout à coup le désir de l'interroger véritablement lui vint à l'esprit. Ce fut quand elle passa de M. Jasques à sa femme ; il supposa alors qu'elle pourrait lui dire des choses qu'il n'eût osé demander directement à personne, et sur la trace desquelles il n'avait qu'à

lancer madame Barnet pour qu'elle racontât tout ce qu'il voulait savoir. Il reprit donc, lorsque madame Barnet eut fini :

— Je ne désire point faire d'acquisition, en ce moment du moins ; mais je suis en relations d'affaires avec plusieurs personnes de Toulouse, avec M. Dilois entre autres.

Madame Barnet fit la grimace.

— M. Dilois aurait-il fait de mauvaises affaires ? reprit Armand.

— Ma foi, monsieur le baron, il en a fait une mauvaise, qui dure encore.

— Laquelle ?

— Il a épousé sa femme.

— Est-ce qu'elle le ruine ?

— Je ne suis pas dans le comptoir de M. Dilois ; je ne veux pas dire de mal de sa maison ; le pauvre homme n'en sait pas plus que moi là-dessus ; sa femme et son premier commis, M. Charles, lui font son compte, et pourvu que le bonhomme ait de quoi aller prendre sa demi-tasse et faire sa partie de dominos chez Herbola, il n'en demande pas davantage.

— Mais madame Dilois doit s'entendre au commerce ?

— Elle s'entend à tout ce qu'elle veut, la fine mouche ; une grisette qui avait fait des enfants avec tout le monde, et qui s'est fait épouser par le premier marchand de laines de Toulouse ; ah ! elle en mènerait trente comme son mari par le nez.

— Y compris M. Charles ?

— M. Charles est un autre finot ; je le connais aussi celui-là ; il a été clerc chez nous ; il nous a quittés pour se faire commis chez M. Dilois. C'était dans le temps que nous voyions ces gens-là ; mais j'ai déclaré à mon mari que, s'il recevait encore cette pécore, je lui fermerais la porte au nez. Ah ! Monsieur, avant ce temps, Charles était un jeune homme charmant, attentif, dévoué, prévenant.

— Mais il est peut-être tout cela pour madame Dilois ?

— Mon Dieu ! monsieur le baron, qu'il soit ce qu'il voudra pour elle ; ce n'est pas mon affaire.

— Je l'ai entrevu, ce me semble ; c'est un fort beau garçon.

— C'est-à-dire qu'il a été bien ; mais pas d'âme, monsieur le baron, pas d'âme ! après toutes les bontés que nous avons eues pour lui.....

— M. Barnet l'aimait sans doute beaucoup ? reprit Luizzi d'un air candide.

Madame Barnet s'y laissa prendre et répondit étourdiment :

— Mon mari ! il ne pouvait pas le sentir.

Le baron ne crut pas devoir faire remarquer à madame Barnet la confidence qu'elle venait de laisser échapper, attendu qu'ayant encore à l'interroger, il ne voulait point la mettre sur ses gardes. Il reprit donc d'un air assez indifférent.

— Je profiterai de vos bons avis sur la maison de M. Dilois, avec lequel je n'ai d'autre affaire que quelques ventes de laine ; mais j'ai des capitaux à placer sur hypothèques, et je voudrais savoir l'état des biens d'un homme fort considérable.

— Pour cela, monsieur le baron, il n'y a rien de mieux que le bureau de l'enregistrement.

— Sans doute, Madame; mais je ne puis y aller moi-même, tout se sait à Toulouse, et peut-être M. le marquis du Val m'en voudrait.

— M. le marquis du Val désire emprunter sur hypothèques ? s'écria madame Barnet d'un air de stupéfaction ; ce n'est pas possible; M. le marquis du Val est notre client, et jamais il ne nous a parlé de cela.

— Ah ! dit Luizzi, M. du Val est votre client ?

— Lui et bien d'autres des meilleures maisons de Toulouse, sans faire tort à la vôtre, monsieur le baron, et ce n'est pas d'hier. Les affaires de la famille du Val sont dans l'étude depuis plus de cinquante ans, et M. Barnet a rédigé le contrat du marquis actuel ; c'est un événement qui m'a tellement frappée, que je m'en souviens comme de ce matin ; il me semble toujours voir la figure de M. Barnet quand il rentra de la signature. Il avait l'air d'un imbécile.

— Qu'était-il donc arrivé ?

— Ah ! monsieur le baron, je ne puis vous le dire, c'est le secret du notaire, c'est sacré. Si je le connais, c'est que M. Barnet était si troublé dans le premier moment, qu'il a parlé sans savoir ce qu'il disait.

— Je suis discret, Madame.

— Il n'y a si bon moyen de se taire que de ne rien savoir.

— Vous avez raison, répondit Luizzi ; je ne vous demande rien, mais je suppose qu'à présent madame du Val est heureuse?

— Dieu le sait, monsieur le baron, et Dieu doit le savoir, car maintenant elle est toute en lui.

— Elle est dévote?

— Fanatique, vivant de jeûnes et de pénitences. Ça lui va ; il n'y a donc rien à dire, chacun est le maître de s'arranger comme il veut; mais je crains bien qu'elle ne périsse à la peine.

Luizzi leva les yeux sur la montre enfermée dans le ventre d'un magot en buis qui figurait une pendule sur la cheminée, et vit qu'il était près de huit heures. Il se leva : le peu qu'il avait entendu sur madame du Val avait excité sa curiosité, et cependant il ne tenta point d'en savoir davantage. L'aspect de Lucy avait réveillé dans le cœur de Luizzi de tendres souvenirs d'enfance, et, sans prévoir ce que pourrait lui en dire madame Barnet, il ne voulut pas en entendre parler par elle. Ce n'est pas toujours ce qu'on dit de certaines personnes qui nous blesse, c'est qu'elles soient un sujet de conversation pour certaines gens. Il est des noms harmonieux au cœur que personne ne prononce à notre guise, et que les voix qui nous déplaisent déchirent rien qu'en les prononçant. Luizzi n'en était pas là pour Lucy; mais n'eût-elle pas été sa parente, son amie d'enfance, son rêve de jeune homme, sa fierté de gentilhomme aurait été offensée d'un jugement quelconque porté par madame Barnet sur la marquise du Val. Il salua profondément la notairesse, et, tout préoccupé de la dévotion de la marquise et de ce qu'il avait cru remarquer chez elle, il se dirigea vers son hôtel.

LES TROIS NUITS.

III

PREMIÈRE NUIT : LA NUIT DANS LE BOUDOIR.

Armand était encore assez éloigné de la porte cochère, lorsqu'il fut abordé par une femme qui l'appela par son nom. A la clarté des magasins environnants, Luizzi reconnut la servante qui l'avait reçu d'une manière si impertinente chez la marquise. Cette fille lui dit rapidement :

— Passez tout droit devant l'hôtel, vous me retrouverez à l'autre bout de la rue.

Elle continua son chemin, et Luizzi, qui s'arrêta un moment, la vit prendre une rue détournée. Il ne savait trop que penser de cette injonction; mais, comme il y pouvait obéir sans renoncer à entrer plus tard dans l'hôtel, il se décida à la suivre. Seulement, en passant devant la porte cochère, il jeta à droite et à gauche un regard investigateur, et vit à quelques pas un homme enveloppé d'un manteau, qui semblait surveiller l'hôtel. Luizzi fut tenté d'aller droit à lui et de savoir quel était cet homme. Mais c'eût été un scandale, qu'il n'avait ni le droit légal ni le droit intime de faire; d'ailleurs, il savait que dans toute querelle d'hommes où le nom d'une femme peut être prononcé, c'est elle qui est toujours la victime, l'un des deux adversaires y dût-il périr. Il poursuivit sa marche, et, à une assez grande distance de l'hôtel, à l'angle d'une petite rue, la servante parut, et dit à Armand :

— Vite, suivez-moi.

Elle marcha si rapidement que Luizzi eut peine à la suivre. Ils firent plusieurs détours et arrivèrent dans une ruelle déserte, bordée de murs de jardin. Tout en marchant, la chambrière ajouta :

— Entrez sans vous arrêter.

Et presque aussitôt elle s'élança dans une porte entr'ouverte, qu'elle referma avec une grande précaution dès que Luizzi se fut introduit.

A peine étaient-ils dans le jardin, qu'ils entendirent des pas rapides venir de l'autre extrémité de la ruelle; la servante fit signe à Luizzi de garder le silence, et tous deux demeurèrent immobiles. On s'arrêta devant la petite porte, on écouta un moment, puis on s'éloigna; mais à peine celui qui faisait tout ce manége avait-il fait quelques pas, qu'il revint. La servante, troublée, dit avec un geste d'impatience :

— Folle! j'ai oublié le verrou!

Elle s'élança vers la porte et s'y appuya de toute sa force; elle fit signe à Luizzi de l'aider, et celui-ci obéit machinalement. Il entendit bientôt une clef tourner dans la serrure, et sentit l'effort de quelqu'un qui poussait la porte. Elle avait légèrement cédé, et celui qui voulait entrer avait dû comprendre que ce n'était pas un inflexible verrou qui la retenait; il la poussa donc encore plus vivement en appelant :

— Mariette! Mariette!

Mais Mariette, puisque nous savons le nom de la servante, avait profité du moment pour réparer sa négligence, et le verrou était poussé. Sans attendre davantage, elle prit Luizzi par la main et l'emmena, tandis qu'on tournait et retournait la clef dans la serrure. Le jardin était vaste, et la nuit profonde. Luizzi suivait son guide sans se rendre compte de ce qui venait de lui arriver; il n'avait pas même eu le temps d'être étonné, car l'étonnement demande une certaine réflexion; il ne savait plus même où il allait, ni chez qui il allait, lorsqu'il arriva à l'angle d'un pavillon réuni à l'hôtel par une longue galerie. Une petite porte s'ouvrit. Luizzi monta un escalier tournant garni de tapis, et, au bout d'une douzaine de marches, il entra dans un petit salon faiblement éclairé, puis dans une autre pièce où était suspendue une lampe d'albâtre. Un grand feu brûlait dans la cheminée, une table à deux couverts était servie, et des parfums pénétrants remplissaient ce réduit étroit.

— Restez là, dit Mariette; et elle laissa Luizzi seul.

Par un mouvement machinal, il regarda autour de lui avant de songer à réfléchir sur ce qui lui arrivait. L'endroit où il se trouvait avait de quoi le surprendre. C'était une étrange alliance des objets du luxe le plus voluptueux et des signes de la religion la plus minutieuse : sur des tentures de soie, des images de saints et des calvaires; dans une bibliothèque de quelques rayons, les volumes brochés d'un roman nouveau et des livres de dévotion avec leur magnifique reliure; sur une console, des vases remplis de fleurs merveilleuses; au-dessus, un tableau de *sainte Cécile* dans un cadre surmonté d'un bouquet de buis bénit; enfin, dans une demi-alcôve, un divan chargé de coussins; au fond, une large glace encadrée de plis de moire bleue; à la tête de ce divan, une *Vierge des Sept-Douleurs*, et au pied un christ d'ivoire sur un velours noir. Luizzi regarda ce boudoir ou cet oratoire avec un trouble étrange; puis vinrent les réflexions sur la manière dont il avait été introduit. Cet homme qui surveillait l'hôtel, qui s'était présenté à la petite porte du jardin, qui en possédait une clef, c'était un amant assurément. Mais lui-même, Luizzi, n'avait-il pas l'air plutôt d'en être un? et si quelqu'un l'avait vu entrer chez la marquise du Val comme il y était entré, n'aurait-il pas eu le droit de penser que Luizzi allait en bonne fortune? Cependant ce quelqu'un se fût trompé aux apparences. Armand ne pouvait-

il pas faire de même? Il ne savait donc qu'imaginer en attendant que Lucy lui donnât l'explication de tout ce mystère, lorsque la marquise entra vivement dans le salon. Son air, son aspect surprirent Luizzi : ce n'était pas la femme tristement avenante qu'il avait vue le matin. Il y avait dans son visage une expression hardie et exaltée dont il ne l'eût pas crue susceptible. Ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, et ses lèvres légèrement agitées avaient un sourire amer plutôt qu'heureux.

— C'est bien, très-bien, dit-elle à Mariette, qui l'avait accompagnée et qui sortit en jetant un regard scrutateur sur la marquise.

Lucy prit place dans un fauteuil au coin de la cheminée, et, sans adresser la parole à Luizzi, elle regarda fixement le feu. Armand était fort embarrassé et fort ému. Il voyait qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans la physionomie et dans la tenue de Lucy; mais il ne savait s'il était convenable qu'il s'en aperçût. Cependant, la préoccupation de la marquise se prolongeant, Luizzi l'appela plusieurs fois par son nom.

— Bien, très-bien, répondit-elle sans déranger son regard immobile; oui, oui, très-bien.

— Lucy, qu'avez-vous? dit Armand, vous souffrez, vous êtes malheureuse...

— Moi, répondit-elle en relevant la tête et en essayant de prendre un air plus calme, moi, malheureuse? et de quoi! mon Dieu? Je suis riche, je suis jeune, je suis belle; n'est-ce pas que je suis belle? vous me l'avez dit, Armand. Qu'est-ce donc qu'une femme peut envier avec de tels avantages?

— Rien, assurément. Cependant...

— Cependant! reprit la marquise avec une impatience nerveuse. Elle serra les poings avec vivacité, se mordit les lèvres, et, se contraignant à grand'peine, elle continua : Voyons, Luizzi, ne soyez pas comme les autres, ne me poursuivez pas de questions, d'observations, de doléances parce que j'ai quelque pensée qui m'occupe; vous savez qu'il faut bien peu de chose pour contrarier une femme... Mais je vous ai invité à souper, soupons.

Ils se mirent à table, et la marquise servit Luizzi; elle était manifestement troublée, elle était gauche.

— Vous avez du champagne près de vous, lui dit-elle.

— M'en laisserez-vous boire seul?

Elle hésita, puis tendit son verre et le vida d'un trait. Elle laissa échapper une expression de dégoût. Luizzi crut deviner qu'elle venait de faire un effort pour chasser la pensée importune qui l'obsédait ; mais, après quelques mots de conversation plus suivie sur les projets de départ de Luizzi, elle retomba dans sa pesante tristesse. L'intérêt et la curiosité de Luizzi étaient vivement piqués. Il essaya du moyen qu'elle-même semblait avoir tenté pour chasser ses idées importunes.

— Me ferez-vous encore raison? lui dit-il.

Des larmes vinrent aux yeux de la marquise; elle lui dit :

— Non, Armand, non; cela me fait mal, cela me brûle, cela me tue, et pourtant Dieu m'est témoin que je voudrais mourir.

Elle se leva et s'écria :

— Oh! mourir, mon Dieu! mourir vite!

Elle tomba sur le divan qui était dans la demi-alcôve en se cachant la tête dans les mains. Luizzi se plaça près d'elle et essaya de l'interroger, mais elle ne répondait que par des larmes et des sanglots. Luizzi avait été l'ami d'enfance de madame du Val; il se mit doucement à genoux devant elle, et lui dit :

— Allons, Lucy, parlez-moi. Si vous avez des chagrins, confiez-les-moi. Lucy, vous savez tout ce qu'il y a pour vous dans mon cœur; celui qui a osé vous aimer peut-il vous oublier, et ne doit-il pas être resté votre meilleur ami?

Les larmes de madame du Val s'arrêtèrent convulsivement dans ses yeux, et, regardant Luizzi qui était resté à genoux, elle répondit comme si elle eût essayé d'être coquette :

— En vous voyant dans cette posture, ce n'est point là le titre qu'on vous donnerait.

— Qui oserait en espérer un autre? dit Luizzi en souriant.

— Celui qui aime bien espère tout, répliqua la marquise d'une voix exaltée.

— En ce cas j'aurais trop de droits à espérer, dit Luizzi jouant avec ces banalités de galanterie auxquelles il n'attachait pas grand sens.

Quelle fut donc sa surprise lorsque la marquise lui réponpondit en levant les yeux au ciel :

— Oh! si vous disiez vrai!

Tout le monde sait ce qu'il y a de danger à se trouver engagé malgré soi dans une voie où on ne peut reculer sans blesser quelqu'un pour qui on a de l'intérêt et surtout sans

s'exposer à paraître ridicule. On persiste, en comptant que le hasard, qui vous y a jeté à votre insu, vous en retirera de même : ainsi fit Luizzi.

— Si c'était vrai, dites-vous, Lucy? Oh ! vous aimer est une vérité que tous ceux qui vous connaissent portent dans leur cœur.

La marquise se leva, tourna vivement la tête et reprit avec cette agitation fébrile qui ne la quittait pas :

— Tout cela est folie ! Voyons, remettons-nous à table.

Elle reprit sa place et se mit à souper comme une personne qui a pris le parti de faire quelque chose qui lui déplaît, mais qui l'occupe. Malheureusement pour Lucy, ce qui venait de se passer avait jeté dans l'esprit de Luizzi un désir immodéré de savoir le secret de cette âme en peine, et il résolut de satisfaire ce désir ou d'employer du moins tous les moyens pour y parvenir.

— Vous partez bientôt, n'est-ce pas? lui dit Lucy.

— Dans huit jours au plus tard.

— Vous avez bien soif de votre Paris?

— Ah! Lucy, c'est que la vie est là.

— La vie des gens heureux!

— Non, Lucy; c'est à Paris qu'il faut aller quand on souffre. Quand on a dans le cœur une flamme à éteindre, un désir de feu à contenir, il faut aller à Paris. Là sont toutes les occupations de l'esprit, toutes les fêtes où l'oreille et les yeux sont enchantés; là on effeuille son âme à mille plaisirs inconnus ici, quand on ne peut pas la donner tout entière au bonheur.

— Vous avez raison; ce doit être un grand soulagement que de ne rien garder en soi de soi-même. Avez-vous été amoureux à Paris, Luizzi?

— Pas comme à Toulouse.

Lucy sourit tristement et lui fit signe de continuer.

— Des liaisons dont l'inquiétude fait l'éternel tourment et le seul bonheur, reprit le baron.

— Des maris redoutables, n'est-ce pas?

— Pas du tout, mais des rivaux de tous côtés. Il y a toujours dix hommes que toute femme un peu élégante est obligée de recevoir du même ton et du même visage; parmi ces dix hommes elle cache un amant, quelquefois deux... trois... quatre...

— Oh! vous calomniez les femmes.

— Non, Lucy; et en vérité, quand cela s'est trouvé, je n'ai pas osé leur en vouloir : il y en a de si malheureuses!

— Vous avez raison. Il y a des femmes qui portent dans le secret de leur vie des tortures qu'aucun homme ne peut imaginer, mais ce ne sont pas celles-là qui se consolent avec des amants.

— Oh! vous le savez sans doute mieux que moi, dit Luizzi en souriant.

Cette parole bouleversa la marquise; toute sa préoccupation, toute sa tristesse lui revinrent. Luizzi fut interdit, et, ne sachant comment reprendre la conversation, il se raccrocha à la première chose qui se présenta à lui.

— Vous êtes malade? vous ne mangez ni ne buvez.

— Au contraire, reprit Lucy en se remettant à sourire.

Et, comme pour ne pas donner un démenti à ses paroles, elle but le verre de vin de Champagne que Luizzi lui avait versé. Les yeux de la marquise devinrent plus brillants, et sa voix trembla.

— Oui, reprit-elle avec un accent amer, un amant, cela occupe, cela agite la vie; mais il faut l'aimer, cet amant.

— Quand on ne l'aime plus, on le congédie.

— Un jaloux! un tyran qui vous menace du déshonneur à toute heure, à tout propos; à qui la moindre visite est suspecte, et qui s'irrite même de la familiarité de nos paroles avec un ami ou un parent! un lâche hypocrite, qui arme contre nous toute une famille pour faire exclure celui qui lui porte ombrage... oh! c'est un supplice horrible... Mon Dieu! il faut pourtant qu'une femme en finisse!...

Pendant qu'elle parlait ainsi, la marquise s'était exaltée. Luizzi, demeuré froid, remarqua que ses dents claquaient sous ses paroles; il vit qu'elle se laissait gagner à une sorte de fièvre. L'homme est implacable ; Luizzi remplit négligemment son verre et celui de la marquise; elle prit le sien, le porta à ses lèvres, puis le posa sur la table avec une espèce d'effroi.

— Vous êtes une enfant, Lucy! reprit Armand en s'appuyant sur la table et en la regardant amoureusement. Un pareil homme, s'il se rencontre, est un misérable qu'une femme doit pouvoir faire taire en un instant.

— Et comment?

— Si c'est un lâche, il n'y a pas grand mérite à celui qui prend la défense de cette femme; si c'est un homme brave,

tant mieux! il y a quelque dévouement à risquer sa vie contre lui.

Lucy sourit amèrement, et, comme emportée, elle s'écria:

— Mais si c'est...

Elle s'arrêta en serrant les dents, comme pour briser au passage les paroles qui lui montaient à la bouche; elle devint rouge comme si elle allait suffoquer; elle but un peu pour se remettre, et Luizzi lui dit, en surveillant le trouble croissant qui se montrait en elle :

— Mais, quel qu'il soit, on peut le réduire au silence!

Lucy sourit encore avec la même expression de doute et de désespoir, et Luizzi continua :

— Oui, Lucy, un homme dont on s'assure la tendresse et le dévouement par une longue épreuve, un homme dont on ne peut plus douter, est un confident à qui l'on peut tout dire et qui oserait tout pour celle qui le chargerait de son bonheur.

La marquise fit entendre un rire amer.

— Une longue épreuve, dites-vous? mais je vous ai dit qu'à la première vue cet homme deviendrait suspect.

Elle hésita un moment; puis, attachant sur Luizzi un regard qui semblait vouloir lire au fond de son âme, elle reprit:

— Pour qu'une femme jetée dans une pareille position pût s'en arracher, il faudrait qu'elle trouvât un cœur qui la comprît tout de suite, une générosité qui ne se fît pas attendre.

— Du moment que vous sembleriez le désirer, on se mettrait à vos genoux.

— Folie! les hommes ne font rien que pour obtenir, comme prix de leur dévouement, un amour...

— Qui réponde à celui qu'ils éprouvent, dit Luizzi en s'approchant de la marquise.

— Et quand le dévouement doit être demandé sur l'heure, faut-il que le prix en soit accordé de même?

— Pourquoi ne le serait-il pas? dit Luizzi, entraîné par l'étrangeté de cette conversation, par l'expression presque égarée de madame du Val. Croyez-vous, Lucy, qu'il n'y ait pas un homme capable de comprendre une femme qui se donnerait à lui en lui disant : Je te confie mon bonheur, ma vie, ma réputation, et, pour que tu ne doutes pas que tu es ma seule espérance, prends mon bonheur, ma vie, ma réputation, je les mets à ta merci, tu en seras le maître?

— Oh! si c'était possible! s'écria la marquise.

— Lucy, ce serait impossible peut-être à mille femmes, mais s'il s'en trouvait une belle, noble, comme vous...

La voix de Luizzi était pleine de passion, il s'était encore rapproché de la marquise. Lucy cacha sa tête dans ses mains; ce ne fut qu'un moment, pendant lequel elle froissa avec violence les belles nattes de ses noirs cheveux ; elle se leva soudainement, et Luizzi avec elle.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, je deviens folle.

— Lucy ! dit Armand.

— Folle ! folle ! répéta-t-elle ; eh bien, soit ! je le serai tout à fait.

Et, avec un mouvement qui tenait du délire, elle s'empara des verres pleins restés sur la table et les but avec rage ; puis elle se retourna vers Luizzi, l'œil troublé, le regard perdu, et elle s'écria avec une folle ivresse des sens et de l'esprit :

— Eh bien ! oses-tu m'aimer ?

Pendant toute cette scène, la tête de Luizzi s'était aussi laissé frapper par la singularité de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait. Les circonstances, l'occasion, l'imprévu ont une ivresse qui étourdit, entraîne, égare, et Luizzi répondit à la marquise comme un homme qui croit en ce qu'il dit :

— T'aimer ! t'aimer ! c'est la joie des anges, c'est le bonheur, c'est la vie !

— Oui ! n'est-ce pas, que tu m'aimes ?

Luizzi ne répondit cette fois qu'en attirant la marquise dans ses bras ; elle ne résista pas, elle répéta en balbutiant :

— Tu m'aimes, n'est-ce pas ? tu m'aimes, n'est-ce pas ? Tu m'aimes ? tu m'aimes ? disait-elle sans cesse et pour ainsi dire sans raison.

Et ce mot était si obstinément répété, qu'il semblait ne plus avoir de sens pour la marquise ; elle le murmura jusqu'à ce que Luizzi eût triomphé de cette résistance instinctive que toute femme oppose aux désirs d'un homme.

Le délire d'esprit qui avait emporté Lucy, l'ivresse qui avait égaré sa raison, la folie qui semblait l'avoir poussée à commettre une faute que l'amour même n'excuse pas, tout cela, délire, ivresse, folie, sembla alors s'éteindre en elle ; la fièvre de l'âme ne gagna point le corps ; sa bouche, qui criait et riait amèrement sous l'inspiration de la colère, resta froide et silencieuse pour répondre à des mots d'amour. La femme qui s'était offerte à Luizzi semblait devoir être une folle ou

une débauchée, celle qui se donna était une statue ou une victime. Il y avait là un terrible secret. Déjà Luizzi avait remords et honte de son bonheur. Le boudoir était silencieux; la marquise, assise sur le divan, avait repris ce regard immobile et vibrant qu'elle avait en entrant. Luizzi, cependant, suivait d'un œil inquiet les mouvements convulsifs de sa physionomie; il voulut lui parler, elle parut ne pas l'entendre; il voulut se rapprocher d'elle, elle le repoussa avec une force qui l'étonna ; il voulut s'emparer de ses mains, elle se leva et se dégagea avec violence en s'écriant :

— Oh! c'est infâme!

Et tout aussitôt cet orage du cœur et du corps, qui grondait depuis si longtemps, fit explosion ; la marquise eut une crise nerveuse effrayante. Elle poussait des cris aigus, elle parlait de malédiction, d'enfer, de damnation éternelle. Toutes les fois que Luizzi voulait la toucher, elle se contractait sur elle-même comme si elle eût senti l'horrible attouchement d'un serpent. Armand ne savait que faire, lorsque la porte du boudoir s'ouvrit. Mariette entra, elle haussa les épaules avec impatience en disant :

— J'en étais sûre!

Elle s'approcha de sa maîtresse, la délaça en lui parlant avec un ton d'autorité auquel il semblait que la marquise était accoutumée d'obéir. La crise fut longue et se termina par un affaissement que Luizzi n'osa pas troubler.

— Il est temps de vous retirer, lui dit Mariette ; venez, je vais profiter de ce moment de calme pour vous reconduire.

Luizzi suivit Mariette, qui marcha rapidement, pressée qu'elle était de revenir auprès de sa maîtresse. Luizzi ne voulut pas faire de question à cette servante, il se retira après avoir passé cinq heures dans une suite d'étonnements qui l'avaient entraîné à son insu et hors de tout ce qui lui eût semblé possible. Il traversa ainsi le jardin, sortit, et rentra chez lui tellement plongé dans ses réflexions qu'il ne s'aperçut pas que, depuis la porte du jardin de la marquise jusqu'à son hôtel, il avait été suivi par un homme enveloppé d'un long manteau.

Le lendemain de ce jour, Armand se présenta chez la marquise. Il lui fut répondu qu'elle n'était pas visible. Il y retourna jusqu'à quatre fois dans la même journée et ne put pénétrer jusqu'à elle. Le surlendemain il lui écrivit, sa lettre demeura sans réponse ; il lui écrivit le troisième jour, sa

lettre lui fut renvoyée sans avoir été ouverte. Il savait cependant que la marquise n'était point malade. Elle avait été vue à l'église de Saint-Sernin entendant la messe tous les matins, comme c'était son habitude. Chaque soir elle était allée chez une vieille tante fort dévote, qui devait lui laisser toute sa fortune. Luizzi ne pouvait s'étonner assez ; il y avait en lui un respect de bonne compagnie qui l'empêchait de s'informer de cette femme et surtout de raconter ce qui lui était arrivé. Cependant il ne voulut pas être pris pour dupe, et il se résolut à revoir madame du Val, quelque moyen qu'il dût employer pour arriver à son but. Le hasard lui épargna la peine d'en chercher un : il apprit qu'une réunion très-nombreuse devait avoir lieu dans une maison dont son nom lui ouvrirait facilement l'accès, il sut que la marquise y était invitée et qu'elle avait promis d'y aller. Toutefois, au risque d'une inconvenance, Luizzi ne fit point demander une invitation, il se réserva de se faire présenter le soir même de la réunion, dans la crainte où il était que madame du Val ne tînt pas sa parole si elle était informée qu'elle l'y rencontrerait.

Une fois assuré d'avoir une explication avec elle, il pensa à ses affaires, et par conséquent à madame Dilois. Il examina le marché qu'elle lui avait remis, et ce marché lui parut convenable. Mais Luizzi avait des préventions contre cette femme, dont le ton de coquetterie lui avait inspiré d'abord la belle illusion qu'avaient détruite les demi-confidences de madame Barnet sur son origine et sa vie. Ces préventions donnaient au baron un médiocre désir de conclure avec madame Dilois ; il se présenta donc chez plusieurs autres négociants. Le prix qu'on lui offrit de ses laines était moindre que celui proposé par la maison Dilois. L'intérêt l'emporta sur les préventions, et il retourna chez la belle marchande.

IV

DEUXIÈME NUIT : LA NUIT DANS LA CHAMBRE A COUCHER.

Il y alla le soir, à l'heure où les magasins et les bureaux sont fermés, afin de pénétrer dans la vie de madame Dilois

quand elle cesserait d'être marchande. Il fut introduit par une servante fort polie, qui, sans l'annoncer, le conduisit jusqu'au premier étage, traversa une petite pièce, et, sans avertir, ouvrit une porte et introduisit le baron dans la chambre en disant :

— Voilà un monsieur qui veut vous parler.

Madame Dilois parut suprise et embarrassée de cette visite inattendue. Elle était assise d'un côté de la cheminée, le beau commis en face d'elle. La modeste, mais élégante parure du matin était remplacée par un déshabillé où la propreté seule brillait d'un pur éclat, mais qui attestait qu'on se montrait volontiers à M. Charles dans toutes les toilettes. La chambre était dans ce désordre qui annonce l'heure du repos ; la couverture était faite, deux oreillers dormaient sur le traversin.

Dans les habitudes luxueuses d'un monde élevé, on ignore ce qu'il peut y avoir d'attrayant à l'œil dans le lustre d'une blancheur éblouissante de linge. C'est à peine si l'on voit la finesse et la neige de la toile parmi les plis de soie d'un lit à la duchesse et les dorures d'une chambre élégante ; mais dans l'habitation modeste d'une petite bourgeoise de province, à côté de ces meubles en noyer noircis par le temps, sous les rideaux de couleur sombre qui l'enveloppent, un lit blanc d'albâtre ressort comme une figure virginale. Tout ce qui est là devant vous, tout cet aspect inattendu ou qui a sa grâce particulière, peut donner au plus froid et au plus timide des désirs soudains et hardis : et si, comme Luizzi, on sort d'une aventure où l'on a vu se jeter dans ses bras une femme d'un rang élevé et pour laquelle on avait encore plus de respect que d'affection, il est permis de penser qu'il peut nous en arriver autant avec la petite bourgeoise qu'on estime coquette et facile, et qu'on se dise :

— Pardieu ! voilà une place qui me convient et qu'il faut que j'occupe ce soir.

Ce soir, ce soir même, entendez bien ! Il y a de ces conquêtes qui ne flattent que par leur rapidité. Entre un homme comme le baron de Luizzi et une femme comme la marchande de laine, une victoire après un mois ou deux de cour assidue et de soins amoureux ne pouvait avoir rien de très-flatteur et de bien piquant ; mais triompher en quelques heures d'une femme qui, selon la pensée de Luizzi, devait avoir assez l'habitude de la défaite pour avoir toutes les res-

sources de la défense, cela lui parut original, amusant, désirable. D'ailleurs il y avait là un rival à supplanter, un amant, beaucoup mieux qu'un mari : c'était une vraie bonne fortune. Car persuader à une femme de tromper son mari, c'est la conduire ou la maintenir dans la voie du mariage ; mais la pousser à tromper un amant, la faire faillir à une faute, la rendre infidèle à une infidélité, c'est beaucoup plus difficile, beaucoup plus immoral en amour : cela vaut la peine de réussir.

Toutes ces idées, que nous vénons d'énumérer longuement, expliquent la résolution de Luizzi plutôt qu'elles ne la dictèrent. Armand, en voyant le beau Charles auprès de madame Dilois, en apercevant ce lit entr'ouvert, se sentit pris de l'irrésistible envie d'y tenir la place qu'il supposait que le beau Charles devait y occuper. Il commença par s'excuser sur l'inconvenance de l'heure.

— Pardon, Madame! dit-il après s'être assis entre Charles et madame Dilois; pardon de me présenter si tard! nous autres gens qui ne faisons rien, parce que je crois qu'en vérité nous ne sommes bons à rien, nous commençons la journée si tard, que nous sommes arrivés à la fin sans avoir eu le temps de nous occuper de nos affaires; excusez-moi donc, Madame, de venir vous importuner des miennes, lorsque les vôtres sont finies depuis longtemps.

— Hélas! Monsieur, reprit madame Dilois avec un petit sourire ennuyé, les affaires ne finissent jamais pour nous, et, lorsque vous êtes entré, je recommençais déjà celles de demain; nous cherchions à nous rappeler une erreur de compte qui nous échappe depuis huit jours.

Luizzi jeta un demi-regard sur le beau Charles, dont il trouva les yeux fixés sur lui. Cet homme est un amant, pensa-t-il; l'instinct de la jalousie lui a déjà donné de la haine contre moi. Et cette idée servant d'éperon à celle que le baron avait déjà enfourchée, il alla si vite dans ses désirs qu'il se jura d'en arriver à ses fins et qu'il y engagea son honneur. Cependant cela paraissait difficile; car le commis ne semblait point disposé à se retirer, et quelque bonne opinion qu'on ait de soi ou quelque mauvaise opinion qu'on ait d'une femme, il est difficile de la séduire ou difficile qu'elle se laisse séduire en présence de son amant. Toutefois les femmes ont tant de raisons pour céder à un homme, que l'amour n'entre certainement pas pour un quart dans le nombre

de leurs défaites, et Luizzi n'était pas assez novice pour l'ignorer. Aussi chercha-t-il un endroit par où il pût avertir madame Dilois qu'il avait besoin d'une conversation particulière.

Il répondit donc à ce qu'elle lui avait dit sur la continuelle obsession des affaires :

— Et moi, qui n'ai aucun droit d'être ennuyeux, je viens ajouter encore à la persécution commerciale qui pénètre jusque dans votre retraite. Je ne puis me le pardonner, et je vais me retirer, si vous voulez bien m'indiquer une heure où vous serez plus libre de m'entendre.

— Je ne veux pas vous donner la peine de repasser encore une fois ; je sais, car vous me l'avez dit, que votre séjour à Toulouse est de peu de durée, et, puisque vous ne pouvez attendre le retour de mon mari...

— Oh ! Madame, dit Luizzi en l'interrompant et en reprenant son tour de phrase avec la même inflexion, je savais, car on me l'a dit, qu'en traitant avec vous j'avais affaire au véritable chef de la maison...

— Monsieur, je ne comprends pas ce que...

— Au véritable chef, en ce sens que c'est en vous que se trouve la volonté, la supériorité, l'intelligence qui ont fait la fortune de votre commerce.

— Oui, certes, vous avez raison, reprit Charles ; madame Dilois s'entend mieux aux affaires que le premier négociant de Toulouse, et sans elle la maison Dilois ne serait pas ce qu'elle est.

— C'est absolument ce que me disait il y a deux jours madame Barnet.

— Madame Barnet ! s'écrièrent ensemble Charles et madame Dilois ; vous la connaissez ? ajouta celle-ci.

— M. Barnet est mon notaire, et, m'étant rendu chez lui sans avoir l'adresse de le rencontrer, j'ai eu occasion de voir madame Barnet.

— Ah ! quelle chipie ! dit le commis d'un air de mépris.

— Vous n'êtes pas reconnaissant, Monsieur, reprit le baron ; elle m'a parlé de vous dans les meilleurs termes, elle m'en a fait un éloge...

— Que Monsieur mérite toujours, dit madame Dilois d'un ton piqué.

— Peut-être pas de sa part, reprit Luizzi en commentant ces mots d'un sourire et d'un regard très-significatifs.

Madame Dilois répondit par un regard et un sourire très-railleurs, puis elle ajouta :

— Vous avez beaucoup causé, à ce que je vois, avec madame Barnet?

Quant à Charles, il ne comprit rien; le jeu des physionomies lui fit voir seulement qu'il y avait une finesse dans ce qui venait d'être dit; mais cette finesse lui échappa, et il en devint plus morose. Madame Dilois le regarda en clignant des yeux avec un air de pitié protectrice, et lui dit :

— Je crois, Charles, que vous avez plus envie de dormir que de parler affaires; retirez-vous, demain nous reparlerons du compte en question.

— Oui, Madame, répondit Charles en se levant avec soumission; et, prenant assez gauchement son chapeau, il salua avec tristesse : Bonsoir, dit-il, madame Dilois! Bonsoir, bonsoir. Monsieur, je vous salue.

Madame Dilois se leva pour éclairer Charles et le reconduire. Cela ne fut pas bien long, mais Luizzi entendit quelques mots échangés à voix basse. Madame Dilois rentra, et Luizzi écouta encore; il n'entendit pas se fermer la porte de la rue. Charles logeait-il dans la maison, ou bien s'y était-il caché? Ce n'était pas un obstacle dont le baron eût à s'occuper; il croyait avoir assez bien jugé madame Dilois pour être sûr que c'était une de ces femmes qui se chargent des soins matériels de leurs aventures, qui savent écarter un importun, ouvrir une porte, faire faire des doubles clefs ; une de ces femmes enfin qui portent dans l'amour l'activité prévoyante et adroite de leur esprit. Toutefois, quand madame Dilois eut repris sa place, Luizzi se hâta de lui dire du ton le plus pénétré qu'il put prendre :

— Je vous remercie d'avoir éloigné ce jeune homme.

— Et vous avez raison, car je crois qu'il eût été moins facile que moi dans la discussion du marché qui nous reste à faire.

Ces paroles de madame Dilois furent prononcées d'un ton si doucement railleur, avec des regards si doucement voilés, que Luizzi en fut presque troublé. Il avait une théorie sur les femmes qui les lui représentait comme toujours prêtes à céder quand on savait les attaquer ; il avait d'elles la plus mauvaise opinion possible quand il en parlait; mais il redevenait facilement timide et presque toujours gauche quand il leur parlait. Son esprit avait soufflé sur ses belles illusions

de jeune homme, mais son cœur avait gardé toute son émotion en présence d'une femme. Il sentit donc que la coquetterie de madame Dilois prenait empire sur lui, il voulut le cacher pour en profiter, et il répondit :

— C'est peut-être moi, Madame, que la présence de ce jeune homme eût rendu plus sévère sur les conditions de notre marché.

— Et pourquoi cela, Monsieur?

— Oh! Madame, reprit Luizzi d'assez bonne grâce, j'eusse été sévère pour bien des raisons. La première, c'est que peut-être devant lui je n'aurais pas osé vous dire : Faites comme il vous plaira, je ne veux que votre volonté ; c'est qu'il m'aurait fallu rester marchand devant lui... et puis...

— Et puis? dit madame Dilois.

— Et puis, quand la présence d'un homme est irritante, quand sa vue peut vous donner des idées qui vous blessent, sans qu'on ait le droit d'être blessé ; quand on lui envie ce qu'on payerait de tous les sacrifices, on n'est pas très-porté à être généreux, et il faut oublier cet homme pour être à l'aise avec ses propres sentiments.

Madame Dilois avait écouté avec une extrême attention : sans doute elle avait compris cette phrase entortillée, car elle fit semblant de ne pas la comprendre. Ceci est d'une tactique très-vulgaire, mais très-immanquable, tactique bonne pour les hommes et pour les femmes, et qui arrive toujours à faire dire beaucoup plus qu'on ne l'oserait. En conséquence, madame Dilois répondit :

— Vous avez raison, Monsieur. Charles a un accueil peu aimable; c'est pour cela que nous ne l'avons pas employé dans nos relations avec nos clients. C'est cependant un garçon fort honnête et fort entendu.

— Ce n'est pas à titre de client, Madame, que M. Charles m'eût déplu.

Madame Dilois ne put s'empêcher de rire assez doucement, et, se tournant tout à fait vers Luizzi, elle lui dit comme si elle le défiait de lui répondre franchement :

— Et à quel titre vous déplaît-il?

— Vous ne le devinez pas?

— Vous voyez bien, monsieur le baron, que je ne veux rien deviner, repartit madame Dilois avec un rire si franc de coquetterie, qu'il devait être ou bien hardi ou bien innocent.

— C'est me forcer à tout vous dire.

— C'est donc bien désobligeant à entendre?

— C'est difficile à faire comprendre.

— En ce cas, revenons au marché des laines, car j'ai l'intelligence très-rebelle.

— Si votre cœur n'a pas le même défaut, c'est tout ce que je demande.

— Mon cœur, monsieur le baron! le cœur n'a rien à faire dans ce qui nous occupe.

— Le vôtre, peut-être, mais le mien!

— Le vôtre! est-ce que vous le donnez par-dessus le marché dans la vente de vos laines? repartit la marchande avec cette expression amoureuse des yeux et de la voix qui dans le Midi est une nature qui s'applique à tout.

L'air dont madame Dilois dit cela était en même temps si naïvement railleur, que Luizzi en fut vivement troublé et piqué; mais il eut l'esprit de le cacher et répondit du même ton :

— Non, Madame, quand je le livre, je veux qu'on me paye.

— Et de quel prix?

— Du prix ordinaire. Et il osa prendre tendrement les mains de madame Dilois, et il jeta un regard insolent sur le lit entr'ouvert.

— Et combien donnez-vous de terme? reprit-elle en se défendant mal.

— J'exige que ce soit au comptant.

— Je ne suis pas en fonds, et je raye cet article du marché.

— Mais moi je l'y maintiens : tout ou rien.

— Vous voulez que la bonne marchandise fasse passer la mauvaise? dit-elle d'un ton plein de malicieuse gaieté.

— Je ne suis pas si négociant, je donne la bonne pour rien, pourvu...

— Pourvu qu'on paye la mauvaise, reprit-elle, et d'un prix...

— Bien au-dessus de sa valeur, sans doute? repartit Luizzi d'un air galant.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire; mais, en vérité, je ne puis accepter. Assez de folies, monsieur le baron. J'ai voulu faire de l'esprit avec vous, j'ai été prise au piége...

— Le piége le plus dangereux, c'est votre beauté.

— Taisez-vous, on peut nous entendre. Si quelqu'un entrait, de quoi aurions-nous l'air, si près l'un de l'autre?

— Nous causons de notre marché.

— En effet, il est si avancé!

— Signez-le!

— Est-ce à une femme à commencer?

Le baron prit une plume, signa, et, se retournant vers madame Dilois qui était toute triomphante, et dont les yeux baissés semblaient dire qu'elle n'osait voir ce qu'elle allait permettre, il prit ses mains et lui dit :

— Et maintenant, je compte sur votre probité.

Madame Dilois devint toute rouge, et d'une voix pleine de coquetterie elle répondit :

— Prenez, monsieur le baron.

Elle lui tendit sa joue brune et cerise.

Luizzi resta assez stupéfait ; mais il prit le baiser offert.

— Ce n'est guère, dit-il doucement.

— Vrai? reprit madame Dilois d'un ton dégagé, comme quelqu'un qui vient de payer une grosse dette, il vous faudrait?...

— Un peu de bonheur.

— Comment l'entendez-vous?

— Quand un mari est absent... dit-il en regardant la chambre comme pour s'y installer de l'œil.

— Et quand une servante veille?

— On l'envoie dormir.

— Sans qu'elle ait vu sortir personne?

— Vous avez raison, mais il est possible de rentrer dans la maison d'où l'on est sorti.

— Vous êtes fertile en expédients.

— Sont-ils impossibles!

— Comment donc! mais il y a une petite porte près de la grande.

— Et elle peut s'ouvrir pour laisser entrer?

— Sans doute; mais pour entrer il faut être dehors. Commençons par là.

— Nous finirons...

— Ah! monsieur le baron, dit madame Dilois en jouant un sérieux embarras.

— Oui, oui, dit-il d'un air triomphant, chassez-moi bien vite.

Madame Dilois sourit en se mordant les lèvres. Elle ouvrit

la porte et appela. La servante parut et éclaira Luizzi, qui échangea avec la belle marchande des signes d'intelligence. Toute cette fin de conversation avait eu lieu sur les limites de plaisanterie et de coquinisme impossibles à poser pour un Parisien. Il faut être du Midi, il faut avoir l'habitude de ce langage et de cet air empreints d'amour qu'ont nos femmes, pour savoir que ce qui partout ailleurs est un aveu, n'est souvent parmi nous qu'un badinage. Luizzi, ou tout autre, devait croire que madame Dilois était une de ces femmes à la fois intéressées et amoureuses, qui se distraient des affaires par le plaisir, mais qui, ne lui donnant que le temps perdu sont obligées de le prendre vite. Elle lui plut ainsi ; il lui sut gré de n'avoir mis dans sa chute que le voile de la gaieté et non celui de l'hypocrisie, et il sortit en regardant combien madame Dilois était jolie et agaçante, combien cette chambre était coquette et blanche. C'était un sanctuaire de plaisir, sinon d'amour, et Luizzi était tout joyeux d'idées jeunes, sinon d'émotions amoureuses. Quand il fut dans la rue, il entendit cadenasser et verrouiller la grosse porte ; alors son imagination, peu satisfaite de sa facile victoire, se prit à désirer que c'eût été le mari qui eût rempli cet office. De cette façon, se dit-il, c'eût été vraiment plaisant ! Eh ! ma foi, si c'est l'amant qui est chargé de ce soin, ce n'est pas moins original. Et, sur cette idée, le baron, traversant et retraversant la rue déserte avec ces larges enjambées de l'homme satisfait de lui-même, se laissa aller à rire tout haut. Un petit rire moqueur, un rire frêle et ténu répondit au sien comme s'il avait été jeté dans son oreille. Le baron se retourna, regarda autour de lui, regarda en l'air : tout était silencieux. Cependant ce rire le troubla ; il semblait avoir trop directement répondu au sien pour qu'il n'eût pas une signification, mais d'où venait-il ? Luizzi ne put le découvrir. Il se rapprocha vivement de la petite porte, comme pour dire à ce rire impertinent : Voilà qui va me venger de cette raillerie. Mais la porte n'était point ouverte : ce n'était pas étonnant, il était sorti depuis si peu de temps ! mais la porte ne s'ouvrit point, et il y avait déjà une demi-heure qu'il était dans la rue, où le froid le gagnait ! L'impatience et la colère le réchauffèrent bientôt : était-il dupe, ou bien un obstacle imprévu retenait-il madame Dilois ? Cette supposition fut longtemps à se présenter à lui. Armand avait pour la repousser sa vanité naturelle d'homme, ses succès passés, son aventure

avec la marquise, et surtout le ton de madame Dilois, ce que lui en avait dit madame Barnet et ce qu'il avait supposé de Charles. Il lui fallut encore assez longtemps pour croire que l'on s'était moqué de lui. Mais enfin l'onglée le rendit moins vaniteux. On le laissait à la porte, et peut-être M. Charles le guettait en riant derrière un rideau. Cette odieuse pensée torturait Armand; car la question n'était déjà plus de posséder ou de ne pas posséder cette femme, mais d'avoir été ou de ne pas avoir été bafoué; la question était d'être ou de ne pas être ridicule. Hamlet n'était point si agité. Cependant Luizzi n'osait pas encore se persuader qu'on se fût joué de lui à ce point. Une heure entière se passa dans ce combat de l'orgueil contre l'évidence. L'amour-propre est un animal qui a bien plus de têtes que l'hydre de Lerne, et auquel elles repoussent bien plus vite. Luizzi épuisa toutes les suppositions avant d'arriver à la conviction que madame Dilois s'était moquée de lui. Cependant une bonne demi-heure se passa encore, et alors commença une conviction qu'un accident inattendu vint compléter. La porte s'ouvrit; le baron y courut et se trouva face à face avec le beau Charles, qui sortait. Tous deux, après avoir reculé d'un pas, se regardèrent dans la nuit d'un regard si courroucé, qu'ils s'éclairèrent mutuellement.

— Vous voulez entrer bien tard, dit Charles.

— Pas plus tard que vous ne sortez.

— On vous attend ?

— Après vous, à ce qu'il paraît; mais je vous jure, mon cher monsieur, que vous n'avez rien à craindre.

— Que voulez-vous dire ?

— Que pour une fois par hasard on pouvait bien me laisser la première place.

— Oseriez-vous penser ?

— Ce que j'ose vous dire, que la maîtresse du logis est la maîtresse du...

— Vous ne le ferez pas, je vous le jure! s'écria Charles en saisissant Luizzi au bras.

Le baron se dégagea avec un mouvement de colère indignée :

— Allons donc, Monsieur, vous êtes fou ou enragé !

Le mépris avec lequel le baron prononça ces dernières paroles exaspéra Charles; il s'avança sur Luizzi.

— Savez-vous qui je suis ?

— Un manant qui défend une...

— Monsieur! cria Charles, taisez-vous! savez-vous ce que valent les paroles que vous venez de prononcer?

— Aussi bien que vous ce que vaut une balle de laine.

— Mais je sais aussi ce que vaut une balle de plomb, et je vous l'apprendrai.

— Un duel! oh non! non, Monsieur; c'est assez d'avoir été dupe une fois.

— Prenez-y garde, je saurai bien vous y forcer.

— Vous essayerez.

— Plus tôt que vous ne pensez... Demain au matin je serai chez vous.

— Comme il vous plaira.

Charles s'éloigna rapidement. A peine avait-il disparu, que la porte s'entr'ouvrit et que la voix tremblante de madame Dilois se fit entendre :

— Entrez, entrez, dit-elle tout bas au baron.

Luizzi eut bonne envie de refuser.

— De grâce, entrez, dit madame Dilois.

Charles était déjà loin. Le baron entra. Madame Dilois le saisit par la main : la pauvre femme tremblait. Elle conduisit Luizzi par un escalier dérobé jusque chez elle. Le calme presque virginal de cette chambre avait disparu, le lit était foulé, une lampe de nuit veillait seule. A sa clarté tremblante, Luizzi vit que le déshabillé de madame Dilois était plus complet encore que lorsqu'il l'avait quittée; elle avait seulement un peignoir de nuit, et elle était descendue les pieds nus.

— Ah! Monsieur, s'écria-t-elle, que vous ai-je fait pour vouloir me perdre!

— Vous perdre! dit Luizzi en ricanant, je n'y vois pas de danger, et en tout cas il n'y a pas de ma faute.

Liuzzi était exaspéré; il avait tellement compté sur un triomphe complet qu'il était humilié vis-à-vis de lui-même au plus haut degré. En outre, il était gelé, il se sentait ridicule, il fut sans pitié.

— Quoi! toute cette plaisanterie, tout ce que nous avons dit, vous l'avez pris au sérieux!

— Comment, au sérieux! mais il me semble que tout autre à ma place en eût fait autant?

— Tout autre! mais pour qui me prenez-vous donc?

— Pour une fort jolie femme qui aime à se laisser aimer.

— Vous croyez réellement que je vous attendais ?

— Oui, vraiment, je croyais que vous m'attendiez.

— Quelle opinion avez-vous donc des femmes ?

— Ma foi, Madame, une meilleure qu'elles ne méritent, car je croyais que vous m'attendiez seule.

— Quoi! vous supposez que Charles...

— Allons, allons, Madame : c'est assez d'une plaisanterie, comme vous dites ; être dupe deux fois dans une nuit, c'est trop.

— Oh ! ne parlez pas ainsi, Monsieur, et pardonnez-moi. J'ai été trop loin dans une folie de paroles à laquelle je croyais que vous n'attachiez pas la moindre importance.

Elle s'arrêta, et, haussant les épaules avec une tristesse impatiente, elle ajouta :

— Quoi ! Monsieur, un homme que je ne connaissais pas, que je rencontrais pour la première fois ! et vous avez pu penser... Non, non, c'est impossible...

— C'est tellement possible que je le pense encore.

— Et que vous le direz peut-être, n'est-ce pas ? comme vous en avez menacé Charles ?

— Empêchez ce monsieur de m'y forcer, car assurément je ne me battrai pas avec lui sans en dire la raison a qui voudra l'entendre.

— Et si j'ai assez de pouvoir sur lui pour l'arrêter, que ferez-vous ?

— Oh ! Madame, ceci est une autre affaire ; je ne comprends la discrétion que pour les secrets, et je ne sache pas qu'il y en ait encore entre nous.

— Et il n'y en aura pas, je vous le jure.

— Comme il vous plaira, Madame ; gardons chacun notre liberté.

— Mais je suis mariée, Monsieur !

Luizzi était furieux, il répondit brutalement :

— Et vous avez des enfants, une très-jolie fille, entre autres.

— Ah ! je vous comprends, maintenant. Oui, vous me méprisiez assez, quand vous êtes venu ici, pour oser tout espérer.

— Il me semble que je n'avais pas besoin de cette présomption et que vous avez fait tout ce qu'il fallait pour me l'inspirer.

— Et voilà ce que je ne comprends plus. Vous êtes d'un

monde, Monsieur, où les paroles ont, à ce que je vois, un sens plus réel que dans le nôtre.

— Je suis d'un monde, Madame, où l'on ne fait pas de la coquetterie un moyen de commerce.

— Oh ! Monsieur, s'il en est ainsi, voilà votre marché ; vous pouvez le déchirer.

Madame Dilois tendit le papier à Luizzi en se détournant pour cacher ses larmes. Le baron était implacable, il répliqua :

— En vérité, Madame, j'aimerais mieux l'achever, et alors je vous jure que le silence le plus profond...

Madame Dilois fit un geste d'horreur.

— Alors, reprit Luizzi, permettez-moi de me retirer.

Elle prit une bougie, elle l'alluma ; le baron vit combien la pauvre femme était pâle et défaite ; elle lui fit signe de la suivre après s'être silencieusement enveloppée d'un châle. Luizzi fut cruellement piqué d'être si froidement et si nettement éconduit.

— Réfléchissez-y bien.

— Mon parti est pris.

— Je suis vaindicatif.

— Et moi, je serai innocente, monsieur le baron.

— Adieu donc, Madame.

— Adieu, Monsieur.

Et, sans autres paroles, elle le reconduisit hors de chez elle, et il regagna son hôtel. Il se coucha fort agité, surtout fort inquiet de ce qu'il ferait. Enfin il s'endormit pour ne s'éveiller que fort tard. Dès qu'il eut appelé quelqu'un, il demanda si personne n'était venu le demander.

— Personne.

— Ah! pensa-t-il, le monsieur Charles se sera ravisé, ou bien sa belle maîtresse l'aura ravisé.

Luizzi se leva, déjeuna, en cherchant un moyen de raconter ce qui lui était arrivé. Il n'eut pas un moment le remords de ce qu'il allait faire. Lorsque l'indiscrétion des hommes ne pardonne pas aux femmes le bonheur qu'elles leur donnent, jugez si elle pardonnera le bonheur qu'ils supposent qu'on a donné à un autre.

Mais une confidence à faire n'est pas une chose si aisée qu'on le pense. Il faut y être provoqué, sous peine de ressembler à un parleur manant et grossier. Luizzi ne savait trop à qui s'adresser, lorsque le domestique annonça M. Barnet.

— C'est le ciel qui me l'envoie, dit Luizzi en pensant que M. Barnet devait être le digne pendant de sa femme.

C'était un gros homme réjoui, à l'air fin et spirituel, aux manières avenantes.

— Vous m'avez fait l'honneur de passer chez moi, monsieur le baron, et ma femme m'a dit que vous aviez désiré avoir des renseignements sur la fortune du marquis du Val.

— C'est vrai... c'est vrai... dit Luizzi. Mais ceux que madame Barnet m'a donnés me suffisent; d'ailleurs je n'ai plus les mêmes projets, et je voudrais savoir maintenant...

— Où en est la fortune des Dilois? Ma femme m'a tout dit. Bonne et excellente maison, monsieur le baron, dirigée par une honnête et bonne femme!

— Diable! vous en répondez bien vite!

— C'est la probité en personne.

— Je ne dis pas non, mais est-ce la sagesse en personne?

— J'en jurerais sur ma tête.

— Tant mieux pour votre femme, dit Luizzi en riant. Puis il se reprit et ajouta : Pardonnez-moi, j'ai moins que vous confiance en la vertu des femmes, vous ne les voyez guère que le jour de la signature du contrat, et ce jour-là tout est amour, adoration et serments de fidélité; mais plus tard...

— Auriez-vous quelque raison de croire que madame Dilois?...

— Je vous le donne à juger.

Et là-dessus il raconta tout à Barnet, en riant et en se faisant assez ridicule pour avoir l'air de se sacrifier : infâme adresse qui met le sang de la victime sur les mains du bourreau, comme si c'était celui-ci qui fût blessé! Luizzi raconta, disons-nous, son aventure de la nuit.

— Je ne l'aurais jamais cru, s'écriait Barnet, jamais, jamais. Quoi! Charles?

— Oui, Charles, pendant que je montais la garde...

— Et vous êtes rentré?...

— Oh! pour rien, je vous jure; c'est déjà assez désobligeant de succéder à un mari, pour être peu tenté par la place qu'a occupée d'abord un amant.

— Un amant! madame Dilois, un amant! répétait le notaire avec stupéfaction.

Luizzi était enchanté de ce qu'il venait de faire, et il ajouta en se dandinant dans son fauteuil :

— Ah! mon Dieu! mon cher, depuis trois jours que je suis

à Toulouse, j'en ai appris plus que vous ne pensez sur les femmes irréprochables.

— Qui l'aurait dit? s'écriait Barnet; ce petit Charles! Ah! mon Dieu! mon Dieu! les femmes!

— Il me semble que celle-là avait commencé de manière à faire deviner ce qu'elle serait.

— Vous avez raison : bon chien chasse de race, et elle est née, dit-on, d'une mère... Mais cela est un secret de notaire, c'est sacré.

— Ah! oui, vous avez des secrets de notaire assez curieux, et particulièrement un sur madame du Val?

— Oui, oui; mais personne au monde ne le saura. Pauvre femme! En voici une, par exemple, qui a supporté sa vie avec une vertu et un courage!...

Luizzi ricana, mais il se tut. Il avait trop de gentilhommerie dans le cœur pour jeter la réputation de la marquise du Val à un bourgeois comme Barnet; si celui-ci eût été seulement un petit vicomte, Armand l'eût bien vite désabusé de sa bonne opinion. D'ailleurs, il se souvint qu'il devait, le soir, rencontrer la marquise, et, satisfait de sa première confidence, il se borna à prier M. Barnet de vendre ses laines à une autre maison de Toulouse. Le notaire, de son côté, était venu pour parler de la vente d'une coupe de bois et proposer au baron de conclure l'affaire avec un certain M. Buré.

— Est-il marié? dit Luizzi avec cette fatuité qui fait une insulte de la plus légère question.

— Oui, et a une femme dont je répondrais... Mais, ma foi, monsieur le baron, je ne sais plus que penser et dire des femmes... Celle-ci passe pour la vertu la plus pure.

— Nous verrons, reprit Luizzi, et il renvoya M. Barnet.

Le soir venu, Armand alla dans la soirée où il savait trouver la marquise. Elle devint si pâle en l'apercevant, qu'elle lui fit pitié. Il s'approcha d'elle; ils se retirèrent dans un coin du salon, et c'est à peine si elle put lui répondre. Luizzi crut remarquer qu'on les observait.

— Refuserez-vous de m'entendre? lui dit-il.

— Non, car j'ai une grâce à vous demander.

— Je ne serai pas cruel.

— Je sais l'aventure qui vous est arrivée avec Sophie.

— Qui, Sophie?

— Madame Dilois.

— Madame Dilois!

— Oh! je vous en supplie, au nom du ciel, n'en parlez à personne!

— En vérité, ce n'est pas de madame Dilois que j'ai à m'occuper à vos côtés, et n'ai-je pas quelques droits de m'étonner de vos refus à me recevoir après.....?

Une rougeur pourpre remplaça la pâleur de madame du Val.

— Armand, lui dit-elle, je mourrai bientôt... je l'espère... oh! oui, je l'espère... Alors, vous saurez tout.

Lucy avait un air si pénétré de cette affreuse espérance, qu'elle toucha Luizzi. Elle continua :

— Ne me revoyez jamais!

— Cependant...

— A genoux, c'est à genoux que je vous le demande.

Et cet égarement que Luizzi avait déjà vu dans le regard de la marquise semblait prêt à éclater encore. Il répondit :

— Eh bien! je vous le promets.

— Promettez-moi aussi, reprit-elle avec plus de calme, de ne parler jamais de madame Dilois.

Luizzi se crut assez fort pour arrêter la confidence faite à Barnet, et il le promit de même. Un moment après, Lucy se retira au milieu des saluts profonds de tous les hommes. A la porte du salon où il se pressaient, il lui ouvrirent un passage comme à une noble et sainte personne à qui l'on ne pouvait trop montrer combien on avait de respect pour elle. Luizzi demeura tout pensif. Quelques jeunes gens causaient à côté de lui, tout bas et riant beaucoup de ce qu'ils disaient. En ce moment la maîtresse de la maison s'approcha du baron et l'appela par son nom.

— Eh pardieux! dit l'un de ses voisins, voici le héros de l'aventure Dilois.

Luizzi ne douta plus que ce qu'il avait dit à Barnet ne fût déjà le sujet de toutes les conversations, et, par un sentiment tout nouveau, il éprouva un vif remords de ce qu'il avait fait; puis il se mit à écouter ce qui se disait près de lui, en feignant d'être très-attentif à toute autre chose.

— Ma foi! il a été bien niais, disait l'un, et, à sa place, je n'en serais pas sorti sans avoir prouvé à la petite femme qu'on ne se moque pas ainsi d'un honnête homme.

— Ce Charles me paraît le plus heureux de tous, car la petite marchande est ravissante.

Et la conversation demeura sur ce ton assez longtemps

pour que Luizzi se persuadât qu'il avait était un maladroit et que le remords qu'il avait eu était ridicule. Par un enchaînement assez naturel de pensées, il arriva de son aventure de madame Dilois à celle de Lucy, et se dit encore qu'il avait été joué cette fois par une hypocrisie impudente, comme il l'avait été par une agacerie éhontée. Il en était là de ses réflexions, lorsque l'on se mit à parler de la marquise, et le concert d'éloges qui lui fut prodigué, changeant encore le cours des idées de Luizzi, le plongea dans une anxiété insupportable. Il résolut de la faire cesser, et se retira avec la pensée d'éclaircir ce premier mystère, grâce à son infernal confident.

Luizzi comptait être seul, mais un homme l'attendait chez lui. Cet homme était M. Buré, un très-riche maître de forges des environs de Toulouse, celui dont Barnet avait parlé au baron. M. Buré était un homme âgé ; mais il portait en lui les signes d'une santé ferme et calme, maintenue par une vie sobre et occupée. L'affaire dont il entretint Luizzi, la manière dont il la présenta, donnèrent au baron une haute idée de la capacité de cet homme. Il écouta avec faveur la proposition que M. Buré lui fit de s'associer à une grande entreprise, et consentit de l'accompager à sa forge pour la visiter. Luizzi n'était pas fâché d'ailleurs de ces quelques jours d'absence, afin de prendre parti avec lui-même et de sortir un moment de ce tourbillon de mystères qui l'enveloppait. Il commençait à comprendre, malgré lui, qu'il devait y avoir des causes très-extraordinaires à ce qui s'était passé. Il n'avait encore rencontré ni de tels caractères ni de telles aventures, et il voulut se donner le loisir d'y réfléchir.

Lorsque M. Buré et Luizzi se séparèrent, il était déjà assez tard pour que Luizzi n'eût plus le temps d'avoir l'explication qu'il voulait demander à son diabolique ami ; d'ailleurs il lui fallait partir presque sur-le-champ. Deux heures après, il roulait en chaise de poste, et, vers le milieu du jour, il entrait dans la forge de M. Buré. Sans lui laisser un moment de repos, et après un déjeuner pris à la hâte, M. Buré conduisit le baron dans son établissement et ne le ramena à sa maison d'habitation qu'à trois heures, au moment du dîner.

Toute la famille était assemblée. Luizzi regarda madame Buré : c'était une femme charmante, gracieuse, avenante et pleine d'une douce sérénité. Son père et sa mère, le père et la mère de M. Buré étaient là, et deux jeunes filles de quinze

et de seize ans se tenaient près de leur mère, douces fleurs qui s'ouvraient timidement à une vie pure et sainte, n'ayant aucune idée du mal ; car, dans cette famille, personne ne pouvait la leur donner.

On attendait quelqu'un, c'était le frère de madame Buré : il avait été capitaine sous l'empire et gardait une haine profonde à tout ce qui se rattachait au retour des Bourbons. A ce titre, le baron de Luizzi devait lui déplaire. Cependant, le capitaine l'accueillit avec une franchise pleine de bonhomie. Le dîner se passa à deviser simplement d'affaires. Après le dîner, M. Buré et son beau-frère retournèrent à leurs occupations, et Armand resta seul avec madame Buré, les vieux parents et les jeunes filles. Chacun se livrait, de son côté, à de petits travaux ou à de graves lectures, et Armand, qui s'était emparé d'un journal, put voir avec quel soin de fille et de mère madame Buré s'occupait de tous ceux qui l'entouraient. C'était une prévenance et une protection si empressées, que Luizzi en fut ravi, et que, facile à se laisser aller à toutes ses impressions, il pensa qu'il avait devant lui le modèle d'une vie parfaitement heureuse. Madame Buré surtout lui semblait une douce et ravissante réalisation de la femme à qui toutes les affections abondent au cœur pour le remplir d'amour et le répandre ensuite autour d'elle, comme la large coupe de nos fontaines où l'eau monte sans cesse par des conduits cachés pour en redescendre en nappes fraîches et pures. Luizzi se sentit heureux de ce spectacle, et, quand le soir fut venu, il se retira le cœur content. Cette journée avait si bien contrasté pour lui avec celles qui venaient de s'écouler, qu'il se plaisait à en rechercher les moindres circonstances. Quelle femme que cette madame Buré ! se disait-il ; quelle exquise beauté ! quelle gracieuse simplicité ! Certes, jamais personne ne pensera à troubler une âme si calme, une vie si sereine ; tandis que la marquise et madame Dilois...

Comme il achevait mentalement ces noms, il se souvint de sa résolution d'apprendre le secret de leur conduite. Il balança longtemps ; car, par un secret avertissement, il lui semblait qu'il allait gâter la bonne émotion qu'il avait éprouvée. Mais ce qui eût dû retenir sa curiosité fut ce qui le détermina à la satisfaire. Aurais-je l'air, se dit-il, de trembler devant le Diable? et, lorsque je suis resolu à connaître la vie humaine dans ses secrets les plus ténébreux, reculerais-je quand il s'agit d'apprendre sans doute l'histoire très-vulgaire de deux

femmes perdues? Sur cette raison, il se leva fièrement, et, s'étant enfermé, il fit retentir la magique sonnette. Le Diable parut devant lui. Il avait le costume d'un élégant en visite, de ceux qui sentent bon, qui ne voient qu'à travers un lorgnon, qui parlent avec une parole bâillée, comme des carpes qui happent un moucheron à la surface de l'eau. Il paraissait ennuyé, et il lorgna Luizzi avec un petit ricanement que celui-ci reconnut aussitôt.

— Eh bien! lui dit-il, que veux-tu de moi?

— Je veux savoir l'histoire de madame du Val et celle de madame Dilois.

— C'est bien long!

— Nous avons le temps.

— Et à quoi cela te mènera-t-il?

— A connaître les femmes!

— A savoir le secret de deux femmes, voilà tout. Vous êtes fous, vous autres hommes. Vous vous figurez que toute une vie est dans une aventure. La vertu des femmes, monsieur le baron, est une chose de circonstance. Un hasard peut la faire chanceler et la laisser choir, sans qu'il y ait de leur faute.

— Il me semble que la conduite de madame du Val peut me donner lieu de penser...

— Que c'est une impudente débauchée, n'est-ce pas?

— Eh bien! oui. Se donner en une heure à un homme...

— Qu'elle connaissait depuis longtemps et qui l'avait aimée. Et si elle s'était donnée au premier venu?

— C'est le fait d'une fille publique!

— Pas tout à fait.

— D'une folle!

— Point du tout. Écoute-moi bien : je t'ai trouvé dans l'ébahissement sur l'air de vertu qu'on respire ici; eh bien! je veux te raconter une petite anecdote qui te prouvera que votre manière de juger les femmes est stupide, même dans les idées de votre morale humaine.

— Il s'agit de madame Buré?

— Oui.

— Ce doit être une honnête femme!

— Tu en jugeras.

— Aurait-elle commis quelque faute?

— Je ne sais pas, moi; mais je crois que madame Dilois en a fait une en ne te cédant pas.

— Pour toi, démon?

— Point du tout : pour elle.

— Je voudrais bien savoir comment.

— Je vais te dire l'histoire de madame Buré.

— A propos de madame Dilois ?

— C'est ma manière. Le bon moyen de juger les gens, c'est de les regarder dans les autres. Si tu te fais homme politique, regarde comment tu as jugé le souverain que tu as aimé, et tu seras juste pour celui que tu hais, *et vice versâ*. Si tu prends femme, rappelle-toi ce que tu as supposé sur le compte des femmes de tes amis, et tu ne t'étonneras pas si la tienne te trompe; si tu t'achètes une maîtresse, souviens-toi combien en ont payé pour toi, et persuade-toi que tu entretiens la tienne pour les autres; n'aie pas surtout la sotte manie de te croire une exception : tout homme est né pour mentir à son père, être cocu, et se voir trompé par ses enfants. Ceux qui échappent à la destinée commune sont assez rares pour que tu n'en connaisses pas un.

— Madame Buré a donc trompé son mari ?

— Qu'appelles-tu tromper? elle lui a rendu un service immense.

— En le faisant cocu?

— Je parie que tout à l'heure ce sera ton avis.

— J'en doute.

— Il est vrai que nul être vivant ne pourrait te le persuader. L'aventure qui est arrivée à madame Buré est un secret entre elle et le tombeau, et personne au monde ne pourrait te le raconter, si ce n'est elle ou moi. C'est un petit drame à deux acteurs; car, humainement parlant, je ne compte pas dans la liste des personnages, quoique, à vrai dire, je me mêle toujours un peu au dénoûment de ces sortes de pièces.

— Parle, je t'écoute, répondit Luizzi.

V

TROISIÈME NUIT : LA NUIT EN DILIGENCE.

Et le Diable commença ainsi :

C'était en 1819, dans la cour des messageries de Toulouse, le 15 février, à six heures du soir; la nuit était close, une

foule de voyageurs attendaient l'heure de partir. Le conducteur arrive armé de sa liste et d'une lanterne, et appelle madame Buré. A ce nom, une femme s'avance et monte lestement dans le coupé d'une diligence qui partait pour Castres. Voilà qui est bien. Toutefois, en montant, elle laissa voir à un grand beau jeune homme qui la suivait une jambe d'une élégance parfaite; puis elle se retourna pour recevoir un petit paquet que lui tendait le conducteur, et montra ainsi au jeune homme son visage potelé et rose, son sourire agaçant et ses dents d'une pureté admirable. C'est là que commença le malheur. D'un même geste le jeune homme ôta sa casquette de sa tête, son cigare de sa bouche, et le jeta par terre. Il demanda avec une politesse exquise à madame Buré si on lui avait remis tout ce qui lui appartenait, et, sur sa réponse affirmative, il prit place à côté d'elle et l'examina à la lueur des lanternes, comme pour s'assurer qu'on pouvait tenter en toute sécurité une pareille conquête. En effet, la nuit était parfaitement noire, et une fois en route, il eût été impossible au beau jeune homme de juger de sa compagne de voyage. Comme c'était un officier d'artillerie très-fort sur les principes de la tactique, probablement il n'eût pas fait un pas en avant s'il n'eût reconnu d'avance le terrain où il devait diriger ses batteries, et nul doute que la crainte de tomber dans une vieille femme ne l'eût sans cela rendu très-circonspect. Mais il avait vu de madame Buré qu'elle était jeune, qu'elle était jolie et qu'elle n'avait point l'air farouche. Aussi, dès que la voiture eut dépassé le faubourg et qu'elle roula sur la route isolée de Puylaurens, il commença à se rapprocher de sa voisine. D'abord elle n'était pas assez couverte, et il jeta par terre son beau manteau neuf pour lui envelopper les pieds; puis il l'interrogea, et ne s'aperçut point que c'était lui qui répondait aux questions de madame Buré. En effet, ils n'avaient pas fait une lieue, qu'il avait dit qu'il s'appelait Ernest de Labitte, qu'il était en garnison à Toulouse, et qu'il comptait quitter bientôt cette ville pour aller dans le Nord. L'affaire qui l'appelait à Castres pouvait tout au plus le retenir une heure, et il devait revenir à Toulouse par la voiture de retour.

Toutes ces circonstances bien constatées, madame Buré, qui s'était d'abord montrée assez réservée, reçut les soins de l'officier avec un peu plus de négligence qu'elle n'en avait eu jusqu'alors, c'est-à-dire qu'elle les surveilla un peu

moins. Le froid est un merveilleux auxiliaire en ces sortes d'affaires : Ernest de Labitte en profita assez simplement.

— Mon Dieu ! Madame, vous ne devez pas être habituée à voyager seule ; il est impossible de se mettre en route avec plus d'imprudence. Vous n'avez rien pour vous envelopper le cou. J'ai là quelques mouchoirs de soie que mon domestique a dû mettre dans les poches de la voiture, permettez que je vous en offre un.

— En vérité, Monsieur, on n'est pas plus galant.

— Vous vous trompez, Madame. Je fais peu de cas de cette galanterie qui met un honnête homme aux ordres de la première femme qu'il rencontre.

— Vos manières envers moi prouvent le contraire.

— Elles vous prouvent tout au plus que, lorsque je trouve une femme aussi parfaitement gracieuse et charmante que vous l'êtes, je tâche de lui montrer que je comprends tout ce qu'elle mérite d'hommages.

— Oh ! dit madame Buré en riant, si vous n'êtes pas galant, du moins êtes-vous très-flatteur.

— Flatteur ! moi ? Vous savez bien le contraire, Madame. D'autres vous ont dit sans doute combien vous êtes jolie ; ils vous l'ont dit assez souvent pour que vous n'en puissiez douter. Je ne suis donc pas plus flatteur que galant.

Madame Buré fut assez embarrassée de l'aisance avec laquelle cet inconnu lui faisait en face de si grossiers compliments, et elle ne répondit pas. Ernest attendit un moment, puis reprit :

— Mes paroles vous auraient-elles blessée, Madame, et ma rude franchise serait-elle sortie des bornes du respect ?

— Je ne puis le dire, et cependant je vous serai obligée de changer de langage.

— Madame, l'admiration pour la beauté est aussi involontaire que la beauté elle-même, et lorsqu'elle nous emporte...

— On ne sait plus ce qu'on dit, n'est-ce pas, Monsieur ?

— Je vous demande pardon : on sait parfaitement ce qu'on dit, et, pour vous le prouver, j'ajouterai que je commence à soupçonner que vous n'êtes pas moins spirituelle que jolie.

— Ah ! répliqua madame Buré d'un ton sec, Monsieur me fait l'honneur de soupçonner cela ?

— Prenez garde de vous fâcher, ou j'en douterai.

— Vous conviendrez tout au moins que je suis bien bonne de vous écouter.

— Je vous prierai de remarquer que vous ne pouvez pas faire autrement.

— De façon que vous ne m'en savez aucun gré?

— Je vous sais gré d'être là.

Il s'arrêta un moment, puis reprit d'un ton exalté :

— Je vous sais gré d'être là, comme je sais gré à un beau jour de luire sur ma tête, à un air parfumé de courir autour de moi, à une nuit pure de m'enivrer de son silence; comme je sais gré à tout ce qui m'est étranger de me paraître sous un aspect heureux et céleste.

Tout le commencement de cette conversation avait été jeté d'un coin à l'autre du coupé avec l'intonation railleuse de gens qui font ou veulent faire de l'esprit; mais Ernest prononça cette dernière phrase avec un si singulier enthousiasme, qu'il déplut à madame Buré. Un mouvement involontaire rapprocha Ernest de sa voisine; mais elle ne jugea pas à propos de laisser l'entretien s'engager sur ce terrain, et, voulant le ramener à la familiarité ironique par laquelle il avait commencé, elle répliqua sans bouger de son coin et avec un accent de trivialité qu'elle crut nécessaire pour arrêter la poésie de M. Ernest :

— Je suis en vérité trop heureuse de partager votre reconnaissance avec le soleil et la lune.

La phrase ne manqua pas son effet. Ernest se rejeta dans son coin, et, après un moment de silence pendant lequel il se mordit les lèvres, il dit d'un ton assez peu gracieux à madame Buré :

— Madame, la fumée de tabac vous déplaît-elle?

La question était si saugrenue que madame Buré se retourna pour regarder Ernest, quoiqu'elle ne pût pas le voir.

— Je ne crois pas, reprit-elle froidement, qu'il soit d'usage de fumer dans une voiture publique.

Ernest en fut pour sa sotte demande, et le silence recommença. L'action avait si vivement débuté, qu'Ernest était très-contrarié de la voir cesser si soudainement; il cherchait tous les moyens possibles de renouer la conversation et n'en trouvait aucun. J'ai été un niais, se disait-il : je me suis laissé aller à parler à cette femme avec le sentiment de bonheur que sa rencontre m'avait inspiré, car on n'est pas plus jolie; elle m'a répondu par une plate plaisanterie, et maintenant elle joue la dignité. C'est ma faute à moi, qui fais de la poésie à propos de tout; si j'avais continué à la traiter cavalière-

ment, nous serions les meilleurs amis du monde. C'est quelque petite marchande de Castres, qui n'est si soignée de sa personne que parce qu'elle en profite. Il faut lui montrer que je ne suis pas un nigaud.

Dès qu'Ernest eut pris cette résolution, il jugea à propos de l'exécuter, et, se laissant glisser doucement sur le coussin, il s'approcha de madame Buré jusqu'à ce qu'il rencontrât ses genoux. Elle se retira vivement :

— Oh ! Monsieur ! dit-elle.

Qu'il y avait de choses dans ces deux mots ! que l'intonation triste et digne dont ils furent prononcés renfermait de reproches pour Ernest et de chagrin pour cette femme d'être ainsi traitée ! Cependant cette simple défense montrait aussi que madame Buré ne croyait pas en avoir besoin d'autre vis-à-vis d'un homme qui paraissait distingué. Ernest, honteux et désolé, reprit sa place en silence : il eût voulu parler, et, malgré l'obscurité, il regardait madame Buré d'un air de repentir, comme si elle eût pu le voir. En ce moment, il s'aperçut qu'elle faisait quelques légers mouvements ; mais il n'osa lui faire de questions, et se trouva trop de torts pour oser s'excuser.

Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent au premier relais. Tous les voyageurs des autres compartiments de la voiture descendirent. Madame Buré resta seule immobile; elle paraissait dormir. Ernest n'osa pas remuer. Tout à coup le conducteur de la voiture introduisit sa lanterne par la portière pour prendre quelque chose dans une des poches, et Ernest put voir ce qui avait occasionné les mouvements de sa voisine : elle avait doucement dégagé ses pieds du manteau qui les enveloppait et l'avait repoussé jusqu'auprès d'Ernest. Le mouchoir de soie qu'il lui avait offert et dont elle avait entouré son cou était déposé à côté d'elle. Ernest en fut cruellement surpris. Dans cette liaison d'une heure, c'était comme une rupture, c'était comme des gages de confiance rendus. Ernest fut sur le point de s'écrier ; mais madame Buré dormait, et il n'avait pas le droit de s'excuser au prix de son sommeil. Il demeura immobile à la regarder jusqu'à ce que la voiture partît. Dès qu'elle fut en marche, Ernest ramassa doucement son manteau, et, pli à pli, il le posa si légèrement sur les pieds de madame Buré qu'elle avait bien le droit de ne pas paraître s'en apercevoir. La lune se levait à ce moment et jetait un peu de clarté dans la voiture. Ernest se re-

plaça aussi loin qu'il le put de madame Buré; puis, voyant le mouchoir de soie resté sur le coussin, il essaya aussi de de le remettre autour du cou de la dormeuse; il n'y put parvenir, et, craignant de l'éveiller, il reprit sa place. Comme il se désespérait dans son coin d'avoir forcé cette charmante femme à souffrir du froid, il vit la main de madame Buré qui cherchait sur le coussin. Il y posa doucement le mouchoir; elle le rencontra, le prit et s'en enveloppa sans rien dire.

— Ah ! Madame, s'écria Ernest avec une véritable émotion, vous êtes un ange!

Madame Buré montra qu'elle n'avait point dormi, et achevant d'arranger tout à fait le manteau sur ses pieds, elle répondit avec un ton de reproche charmant :

— Mais pourquoi donc traiter comme une aventurière une femme que vous ne connaissez pas ?

Ernest ne répondit pas. Trop de sentiments étranges s'agitaient en lui. Il n'osait exprimer ce qu'il éprouvait, tant cela pouvait paraître extravagant et par conséquent injurieux pour madame Buré! Il faut remarquer que, comme ils ne se voyaient ni l'un ni l'autre, l'expression des traits ne pouvait rien dire de ce qu'ils sentaient, et qu'il fallait, pour ainsi dire, tout parler. Enfin, Ernest reprit avec une sorte de gaieté en colère :

— Tenez, Madame, je me disais tout à l'heure, à part moi, que j'étais un maladroit, et je vois que je n'ai été qu'un brutal; et maintenant, si je n'ose vous dire tout ce qui me passe par la tête, c'est de peur de vous fâcher encore.

— C'est donc bien étrange?

— Oui, vraiment.

Il s'arrêta et reprit tout à coup :

— En vérité, je crois que je suis amoureux de vous.

Madame Buré se mit à rire aux éclats. Ernest lui répondit avec une bonhomie pleine de tendresse :

— Eh bien! j'aime mieux cela. Moquez-vous de moi, persuadez-moi que je suis ridicule, ce sera plus raisonnable. Mais tenez, là, tout à l'heure, quand j'ai vu mon pauvre manteau et mon pauvre mouchoir que vous aviez repoussés!... c'est bien niais de l'avoir senti et bien niais de vous le dire, mais cela m'a fait de la peine, une peine sincère, je vous le jure. J'étais humilié, mais j'étais encore plus malheureux.

Il y avait dans la voix d'Ernest une émotion qui voulait rire et qui n'attestait que le trouble sincère du cœur. Quant

à madame Buré, elle ne riait plus, elle répliqua doucement:

— Vous avez le cœur bien jeune.

— Et je vous remercie de me l'avoir fait sentir. Voulez-vous que je vous raconte mes pensées d'il y a une heure et mes pensées d'à présent?

— Mais je ne sais pas...

— Oh! vous avez trop de supériorité dans l'esprit et dans le cœur pour vous offenser de ce que je puis vous dire. D'ailleurs, je n'accuserai que moi.

— Eh bien! donc, que pensiez-vous il y a une heure?

— Je pensais... Vous comprenez bien que je ne le pense plus... Je pensais que vous étiez une femme qui n'aviez de compte à rendre de votre conduite qu'à vous-même; une de ces femmes qui donnent un peu au hasard... au caprice... à l'occasion... à un moment d'imagination... qui donnent...

— En voilà assez, dit madame Buré d'un ton où il y avait autant de tristesse que de mécontentement, et c'est dans la catégorie de ces femmes que votre bonne opinion de moi m'avait placée?

— Oh! ne le croyez pas, Madame. Du moment que je vous ai vue, vous m'avez séduit. A quelque titre que ce soit, j'ai désiré sur-le-champ vous laisser un bon souvenir de l'homme que vous avez rencontré par hasard sur la route de Castres. Je dirai même que ce premier sentiment était presque indépendant de votre beauté et de votre jeunesse. Vous auriez eu soixante ans que je vous aurais entourée de soins comme ma mère; mais il s'est trouvé que vous étiez si jolie que j'ai combattu cette première impression; je vous ai descendue de cet autel improvisé, et j'ai espéré, pour oser tenter de vous plaire, que vous étiez moins parfaite que vous ne le paraissiez. Je l'ai essayé, mais votre charme m'a de nouveau dominé malgré moi, et, si vous étiez juste, vous vous rappelleriez qu'au moment où vous avez prétendu que je vous comparais au soleil et à la lune, je vous disais du fond du cœur que votre présence m'avait souri comme un beau jour, comme une belle nuit. Que sais-je? Je parlais avec mon cœur, vous m'avez répondu avec votre esprit, j'ai été blessé; je me suis senti furieux contre moi de m'être laissé prendre à votre grâce, et je viens de vous punir par une grossièreté de la folie de mon cœur. Voyez comme je suis franc! je vous fais un aveu bien sincère, il l'est assez pour vous montrer que j'ai besoin de votre pardon.

Ernest se tut, et madame Buré ne répondit pas. Elle craignait sa propre voix. Il lui eût fallu plus d'art qu'elle n'en avait pour répondre naturellement. Cependant elle ne pouvait garder le silence, et, pour se donner le temps de se remettre, elle offrit encore à Ernest l'occasion de parler longuement.

— Vous m'avez dit vos pensées de tout à l'heure, mais vous ne m'avez pas dit vos pensées d'à présent.

— Oh! celles-ci sont encore plus folles et plus coupables peut-être, mais tout ce que je vous dirai ne peut vous offenser, je le répète : c'est la confidence d'un de ces rêves d'un moment qu'on bâtit dans sa tête et qui ne s'excusent que parce qu'ils s'évanouissent au jour. Dans quelques heures le mien sera fini.

— Voyons ce rêve?

— Imaginez-vous donc que, lorsque j'ai découvert que j'avais été si peu convenable envers vous, je n'ai pas perdu tout espoir, ou plutôt tout désir.

— Comment, vous croyez encore?...

— Laissez-moi vous expliquer ce que c'est que ma tête et mon cœur. Dire que j'ai espéré, ce n'est point vrai ; mais dire que je n'ai pas désiré une chose impossible, ce n'est pas vrai non plus. Et cette chose impossible, c'est que j'ai souhaité en vous quelque folle idée ou quelque enthousiasme plus fort que vous-même et qui vous donnât à moi. Peut-être ne me comprenez-vous pas? et tout ce que j'ai senti a été si fou, que je ne sais vraiment si c'est intelligible. Cette femme qui est près de moi, me disais-je, elle doit aimer quelque chose, elle a une passion ou un goût exclusif. Si elle aimait la poésie, si elle était de ces femmes qui jettent leur cœur à un art de peur de le perdre dans l'amour, si ce magnifique et saint langage de la poésie avait quelquefois endormi ses douleurs ou relevé ses espérances, qu'il serait doux de pouvoir lui dire tout d'un coup : Je m'appelle Byron ou Lamartine; de me trouver en intimité depuis longtemps avec sa pensée; de lui inspirer, dans une heure d'oubli, l'idée d'être un moment à celui qu'elle a rêvé! Si elle était musicienne, me disais-je, je voudrais être Rossini ou Weber. Si elle était peintre, quel bonheur de m'appeler Vernet ou Girodet! Enfin, que vous dirai-je? j'ai bâti entre vous et moi les contes les plus extravagants pour penser que, si j'avais été un homme supérieur, je ne vous aurais pas rencontrée pour

vous quitter et vous dire adieu comme à tout le monde. Tenez, Madame, je crois que je deviens fou ; mais j'ai pensé que si vous étiez dévote, j'aurais voulu être un ange.

— Oui, véritablement, vous êtes bien fou, et tous vos rêves auraient été bien inutiles; car eussiez-vous été Weber, ou Byron, ou tout autre, vous n'eussiez pas trouvé en moi de passion ou de goût exclusif pour vous comprendre. Je ne suis qu'une pauvre femme bien simple et qui ai pris de bonne heure mon parti d'être heureuse de ma médiocrité. Vous le voyez, tous vos beaux rêves sont comme toutes vos mauvaises suppositions, ils s'adressent mal.

— Vous avez raison, Madame, et pourtant vous n'êtes pas une femme ordinaire. Je ne sais, mais il y a autour de vous une atmosphère de charme trop fine, trop subtile peut-être pour les gens qui vous entourent, mais qui m'a saisi au cœur. On vous ignore, et peut-être vous ignorez-vous vous-même... Avez-vous jamais aimé?

— Oh! non.

Cette réponse s'échappa du cœur de madame Buré, soudainement, sans réflexion, et avec un tel accent d'effroi, qu'on voyait que cette femme avait toujours eu peur de son cœur et l'avait gardé tout entier, ne pouvant pas le donner à un amour avoué et craignant de le donner à un amour coupable. Ce mot voulait dire : Je n'ai pas aimé, je m'en suis bien gardée, j'aurais trop aimé. Ernest le comprit ainsi.

— Ah! vous n'avez jamais aimé? s'écria-t-il. Ah! tant mieux! Vous m'aimerez, moi.

— Ceci est plus que de la folie.

— Oh! vous m'aimerez, vous dis-je. Je suis jeune, je suis riche, je suis libre : ma carrière n'est pour moi qu'une occupation sans avenir, je puis la quitter comme je l'ai prise. Tout ce que j'ai donné d'activité à des études fastidieuses, à des plaisirs plus fastidieux que ces études ; tout ce que j'ai d'avidité dans le cœur pour la vie aventureuse, je le mettrai à vous chercher, à vous poursuivre, à vous adorer. Ne voyez-vous donc pas, Madame, que je vais changer ma vie insipide d'exercices, de mathématiques, de revues et de café, contre un beau roman chevaleresque, le seul roman chevaleresque de notre siècle ? Dans ce coupé de diligence, vous êtes la dame châtelaine inconnue qu'un pauvre chevalier errant rencontre par hasard dans une forêt, et à laquelle il se voue corps et âme. Dans quelques heures vous allez m'é-

chapper, et je ne saurai où vous trouver. Je vous laisserai fuir, soyez-en sûre; puis je m'orienterai et j'irai devant moi quêtant vos traces, non plus sur les pas de votre haquenée imprimés sur la route, mais au parfum de distinction et de bonheur que vous aurez laissé sur votre passage. Je ne sonnerai pas du cor à la herse de tous les castels, mais je frapperai à la porte de tous les salons; je ne vous chercherai pas dans quelque beau tournoi, mais je vous attendrai dans toutes les élégantes réunions; je ne demanderai pas votre belle présence à la fenêtre en ogive de quelque haute tourelle, mais il y aura un balcon chargé de fleurs, une fenêtre doublée de mousseline, derrière laquelle je vous verrai un jour après avoir longtemps cherché; et alors il faudra arriver à vous. Vous avez un père, un mari, un frère, qui vous défendront, qu'il faudra tourner, miner, emporter. Herses, tourelles et mâchicoulis qui me séparez de mon héroïne, vous tomberez devant moi, et j'arriverai alors à ses pieds pour lui dire : C'est moi, je vous aime, je vous aime comme un fou, prenez ma vie et donnez-moi votre main à baiser.

— Que de folies! que de belles imaginations!

— Oh! ces folies, je les ferai; ces imaginations, je les mettrai à exécution.

— Laissons cela. Ne pouvez-vous parler raisonnablement?

— Peut-être n'est-ce pas raisonnablement que je parle; mais, à coup sûr, je parle sérieusement.

— Vous ne prétendez pas me le persuader?

— Aujourd'hui? non. Mais bientôt, mais quand je vous aurai retrouvée, quand vous me reverrez à votre horizon aller sans cesse autour de vous comme le satellite esclave d'un si bel astre, alors vous reconnaîtrez que j'ai dit vrai.

— Mais, Monsieur, si j'étais assez folle pour vous croire, savez-vous que je pourrais trouver vos projets plus qu'extravagants?

— Encore aujourd'hui vous avez raison. Mais alors, en voyant que je le fais, vous vous diriez que je ne pouvais faire autrement et que la passion m'a emporté.

— En vérité, Monsieur, nous voilà dans un monde qui m'est tout à fait inconnu. Il faudrait donc que, parce que j'ai eu le malheur de vous rencontrer, je fusse condamnée à voir ma vie persécutée par vous? Et pour parler sérieusement, et à votre exemple, de quel droit, pour donner à votre vie un

intérêt chevaleresque, pour procurer à l'oisiveté de votre opulence l'intérêt d'un roman, de quel droit serais-je troublée, moi, dans ma vie, dans mes habitudes, dans mes devoirs? de quel droit serais-je insultée dans ma réputation? car on ne supposerait pas qu'un homme à qui l'on n'a rien fait espérer fît tant d'efforts pour la seule nécessité de se créer un passe-temps qui lui manque. Vous comprenez donc bien que, si je vous écoute, c'est parce qu'il me semble que vous me lisez tout haut un roman que j'entends les yeux fermés.

— Pensez-vous que je le laisserai sans dénoûment?

— J'y compte bien.

— Sur mon honneur, Madame, vous avez tort : il en aura un tôt ou tard.

— Arrêtez! arrêtez! s'écria madame Buré en ouvrant une glace et en appelant le postillon.

— Que faites-vous, Madame?

— Je veux quitter ce coupé, Monsieur. Il y a, je crois, dans l'intérieur de cette voiture une place vide entre un portefaix et une poissarde; j'y serai plus convenablement qu'ici.

— Vous pouvez descendre, si vous le voulez ; mais mon parti est pris, et, je vous le jure encore sur l'honneur, je vous retrouverai tôt ou tard.

Madame Buré referma la glace, et, affectant un air d'aisance que le son de sa voix démentait, elle reprit :

— En vérité, je deviens aussi folle que vous. Je vous crois... Je m'alarme... Vous me faites peur... J'oublie que nous plaisantons... Allons, Monsieur, achevez votre conte de fée; il est fort amusant.

— Oh! ne raillez pas, Madame, je vous aime déjà assez pour supporter vos injures et vos moqueries. Ne voyez-vous pas que vous n'avez que cette nuit pour douter de moi, et que j'ai tout l'avenir pour vous forcer à reconnaître cet amour?

— Encore, Monsieur?

— Toujours, Madame, toujours, et partout où vous me rencontrerez, ce seront les mêmes sentiments et le même langage.

— Eh bien! Monsieur, ajouta madame Buré d'un ton grave, je veux vous parler sérieusement aussi... quoique j'en aie honte. A supposer que vous disiez vrai, à supposer que vous m'aimiez, ou plutôt que vous soyez assez désœuvré pour

faire tout ce dont vous parlez, pensez-vous que je ne saurais me défendre? J'ai un mari, Monsieur, qui est un homme d'honneur; j'ai un frère qui est un ancien soldat de l'empire : il y aurait peut-être imprudence à les forcer à se placer entre vous et moi.

— Oh! Madame, demandez appui à vous-même, et ne m'opposez pas un obstacle qui, à mon âge, avec l'état dont je suis, ne pourrait être qu'une raison pour moi de persévérer. Menacer un amant d'un mari, un officier de la restauration d'un officier de l'empire, c'est appeler la lutte et le duel, ce serait me forcer à faire ce que j'ai avancé.

Ernest prononça cette parole d'un ton de vérité si modeste, que madame Buré comprit qu'il n'y avait point chez lui de fanfaronnade et qu'elle répondit :

— Ce n'est pas une menace, Monsieur, je n'en ai pas voulu faire. Vous me réduisez à me défendre, je le fais comme je peux; je ne doute pas que vous ne soyez plein de courage et d'honneur et que vous ne sachiez exposer votre vie pour un mot, mais un si frivole amour que le vôtre n'en vaut pas la peine.

— Il en vaut plus la peine qu'un mot, assurément.

— Vous êtes habile et répondez à tout. Eh bien! Monsieur, j'ai une question à vous faire. Me jurez-vous d'y répondre sincèrement?

— Sur l'honneur, je vous le jure.

— Si je vous disais qui je suis, si je vous montrais qu'une folie de jeune homme peut compromettre à tout jamais une femme honorée, que votre apparition dans notre solitude serait un événement, que vos poursuites seraient un scandale où je succomberais assurément sous la calomnie et le ridicule, ne renonceriez-vous pas à vos projets?

Ernest réfléchit longtemps et répondit :

— Non.

— Non?

— Non, Madame; en sortant de cette voiture, vous emporterez ma vie. J'ai droit à la vôtre, c'est la loi fatale de l'amour; je souffrirai par vous, vous souffrirez par moi. Nous serons unis dans la douleur. La douleur est un lien aussi saint que le bonheur : je vous imposerai celui-là.

Madame Buré tressaillit, tant la voix d'Ernest avait de résolution inébranlable; elle se sentit comme prise d'un vertige en pensant à ce qu'elle entendait; elle mesura d'un coup

d'œil tout l'avenir d'inquiétudes, de douleurs, que la folie de cet homme allait lui créer, et, arrivée ainsi à un désespoir réel, elle s'écria :

— Mais comment puis-je me sauver de vous, Monsieur?

L'accent qu'elle mit dans cette question était si vrai et si profond qu'Ernest en fut ému ; mais ce ne fut que le trouble d'un instant.

— En vérité, lui dit-il, je ne puis vous expliquer le désir insensé qui m'a pris au cœur quand je vous ai vue ; mais ce désir est si implacable, qu'il est impossible qu'entre nous il n'y ait pas une prédestination. Vous devez être à moi...

— Monsieur !...

— A moi, parce que je vouerai ma vie à vous obtenir, ou parce qu'ici vous vous affranchirez à tout jamais de mes éternelles poursuites.

— Je n'ose vous comprendre.

— Écoutez, Madame, écoutez. De tous les souvenirs de la jeunesse qui, lorsque nous devenons solitaires et froids dans notre existence, nous jettent de si doux sourires et de si brûlantes chaleurs du passé ; de tous ces heureux enfants de notre bel âge qui dressent leurs têtes blondes près de nos cheveux blancs et qui appuient leurs mains tièdes sur les glaces de notre cœur, de tous ces souvenirs, les souvenirs les plus vivants et les plus enivrants ne sont pas ceux qui, mêlés de joie et de peine, nous ont demandé des années entières pour ne laisser qu'un mot après eux. Les plus puissants sont ces moments de bonheur inouï, qui éclatent dans la vie comme un incendie, qui l'éclairent et la brûlent durant quelques heures, et qui, lorsqu'ils sont éteints, se représentent à nous affranchis de tous les soins endurés pour les obtenir, libres du désespoir de les avoir perdus. Or, ne vous est-il pas arrivé, durant une chaude journée ou durant une nuit silencieuse, seule à l'abri d'une forêt ou assise sur le bord d'un lac, d'entendre passer au loin la mystérieuse harmonie du cor dans les bois ? Ce sauvage concert dont les acteurs vous sont restés inconnus, ces voix qui n'ont duré qu'un moment, ne vous ont-ils point plongée dans une extase plus profonde que toutes celles que vous ont données les musiques les plus parfaites dans des salons illuminés de bougies ou dans une salle comblée de spectateurs? ne vous en êtes-vous jamais souvenue comme d'un bonheur complet demeuré entre le mystère et vous? Eh bien! si cela vous est

arrivé, comprenez-moi maintenant. Je vous aime ; je vous aime assez pour vous poursuivre implacablement de mon amour ; je vous aime assez pour échanger la passion longue et obstinée que mon cœur vous a vouée contre une heure, un moment, un éclair de bonheur. Ou vous serez pour moi la fortune qu'on poursuit sans relâche jusqu'à ce qu'on l'ait atteinte, ou vous serez le trésor oublié que j'aurai rencontré par hasard sur une route où je ne repasserai plus.

Ernest s'arrêta, madame Buré ne répondit point.

— Vous vous taisez, vous vous taisez !...

— Eh ! que voulez-vous que je vous réponde, Monsieur ? Je vous laisse parler, je n'ai pas autre chose à faire ; vos discours, que j'ai traités de folie, sont devenus une insulte directe et une menace odieuse.

— Oh ! ne croyez pas...

— Que voulez-vous donc que je ne croie pas ? Vous trouvez une femme, et il vous prend fantaisie de désirer cette femme ; et parce qu'elle n'est pas ce que vous vous êtes imaginé, parce que vous croyez deviner qu'elle a quelque considération à ménager, vous la menacez dans cette considération et vous lui dites : Parce que vous êtes une femme qu'on peut perdre, donnez-vous à moi comme une femme perdue. Oh ! c'est odieux et méprisable !

Ernest se tut à son tour, et reprit un moment après :

— Vous avez raison, Madame, vous devez me trouver bien coupable, et il me faudra de longs jours d'épreuves, de longues années de persévérance, pour obtenir de vous cette estime qu'on donne malgré soi à toute passion sincère. Eh bien ! soit, Madame : le temps, le temps est moi ; il me justifiera, il faut qu'il me justifie.

Il se fit un nouveau silence, et ce fut madame Buré qui le rompit.

— Vous n'avez pas besoin de justification, dit-elle assez froidement ; promettez-moi de renoncer à vos projets, et je vous pardonnerai. Je ne peux vous en vouloir, vous ne me connaissez pas.

— Mais vous me connaissez, Madame, et je vous ai assez offensée pour que ce pardon que vous m'offrez ne soit qu'un moyen de vous défaire d'un misérable...

— Oh ! quel mot !...

— Pourrez-vous me juger autrement après ce que je vous ai dit ? et puis-je vous laisser cette opinion de moi ?

— Mais mon opinion n'a pas la gravité que vous lui supposez. Voyons, Monsieur, vous m'avez dit que j'étais belle, spirituelle; eh bien! j'accepte vos éloges, je vous ai assez plu un moment pour vous faire perdre la raison, et je ne vous en veux pas. Redevenez ce que vous étiez d'abord, un homme poli et indifférent, et nous nous quitterons bons amis, je vous le jure.

— Je vous crois, mais je n'accepte pas le marché.

— Pourquoi?

— Ne me faites pas vous le dire. Je recommencerais à vous insulter peut-être. Mais si demain, dans quelques jours, plus tard, vous me trouvez sur vos pas, partout où vous serez, ne vous en étonnez pas.

— Quoi! Monsieur, vous ne renoncez pas...

— Non, Madame, non. Mais où vivez-vous donc, je vous prie? Quels hommes vous entourent, qu'il n'y en ait pas un qui vous ait fait comprendre tout ce que vous pouvez jeter de folie dans la tête et dans le cœur d'un homme? Vous croyez peut-être que je joue une comédie? Tenez, mettez votre main sur ma tête et sur mon cœur : ma tête brûle et mon cœur bat avec violence.

Il avait saisi la main de madame Buré, et elle sentait le tremblement convulsif qui agitait Ernest. Elle lui arracha sa main et se prit à trembler aussi, mais d'un effroi insurmontable.

— Vous avez peur? lui dit-il; oh! calmez-vous. Je puis contenir ma tête sans qu'elle éclate, mon cœur sans qu'il se brise, car j'ai une espérance. Je vous reverrai.

— Mais, Monsieur, s'écria madame Buré d'une voix si suppliante qu'on sentait qu'elle croyait à la sincérité des paroles de cet homme; mais si je vous priais, moi, de ne pas le tenter, si je vous le demandais au nom même de cette folie que je vous ai inspirée?

— C'est de l'amour, Madame!

— Eh bien! soit, si je vous le demandais au nom de cet amour, ne me l'accorderiez-vous pas?

— Non, Madame, non.

— Mais ce serait me perdre, je vous l'ai dit, Monsieur.

Elle s'arrêta, et reprit d'une voix tremblante et entrecoupée:

— Voyons, soyez généreux... Je vous crois, vous m'aimez; une fatalité inexplicable vous a inspiré cette folle passion; mais faut-il que moi je la subisse, ou que je devienne aussi insensée que vous pour m'y soustraire?

— Ah ! Madame ! s'écria Ernest en se rapprochant de madame Buré.

— Allons, calmez-vous, réfléchissez. Que penseriez-vous demain de la femme qui s'oublierait à ce point?

— Demain, Madame, ce sera un rêve fini, sinon oublié; demain il y aura entre vous et moi un abîme infranchissable.

— Folie ! Et qui me l'assurera?

— Ma parole que je vous engage, et ma vie dont vous pouvez disposer si je manque à ma parole.

— Écoutez, Ernest ! Tout ce que je viens d'entendre est si nouveau et si étrange, que ma tête se perd et que je ne sais plus ni ce que je dis ni ce que je fais. Ah! jurez-le-moi, n'est-ce pas que jamais vous ne tenterez de me revoir? il y va de mon repos, de ma vie, de mon bonheur. Ernest, jurez-le-moi.

— Oui, je vous le jure : jamais, jamais...

Ernest se rapprocha de madame Buré, qui murmura doucement :

— Jamais, n'est-ce pas, jamais ?

— Jamais! dit Ernest.

— O mon Dieu ! mon Dieu! prenez pitié de moi.

Malheureusement, reprit le Diable, ce n'est pas Dieu qui était en tiers dans le coupé de la diligence, et je n'eus pas pitié de cette pauvre femme.

— Et que fit Ernest quand la diligence fut arrivée à Castres? dit le baron de Luizzi.

— Il tint parole une heure, il laissa partir madame Buré sans la suivre, sans s'informer d'elle.

— Et plus tard?...

— Plus tard, il savait que madame Buré était la femme d'un maître de forges des environs de Quillan; il apprit que le gouvernement avait commandé une fourniture assez considérable dans cette forge, et il se fit nommer par le ministre pour en surveiller la confection. Chemin faisant, il apprit encore que la famille dans laquelle il allait s'introduire était nombreuse, qu'on la citait comme un modèle de ces mœurs patriarcales qui se rencontrent encore loin du monde, dans quelques demeures inconnues; il sut que le frère et le mari de madame Buré étaient deux de ces sévères protestants du Midi qui ont gardé leur foi austère dans l'honneur de la famille. On lui parla même de malheurs étranges arrivés dans

cette maison, et de la disparition d'une sœur de M. Buré, jeune fille trompée qu'on n'avait osé blâmer, tant on l'avait vue malheureuse, jusqu'au jour où on ne l'avait plus vue.

Si Ernest eût appris que la femme qu'il avait épouvantée de folles menaces n'était qu'une aventurière qui ne s'était pas plus compromise avec lui qu'avec un autre, certes il n'eût point sollicité du gouvernement d'aller à la forge dont elle était la maîtresse. Mais c'était une femme à perdre complétement, à qui il n'avait pas suffisamment à son gré appris l'oubli constant de ses devoirs, et il ne voulut pas laisser sa victoire inachevée. Cet orgueil de séducteur se trouva secouru encore par sa vanité de jeune officier. Un frère et un mari terribles! mais c'eût été lâcheté que de renoncer à poursuivre la sœur et la femme de ces deux héros; il y allait de l'honneur d'Ernest, il y allait de son bonheur. Je puis t'assurer qu'il se le persuada. Il se crut assez amoureux pour se pardonner à lui-même son manque de foi, et il compta que madame Buré accueillerait avec la même indulgence un amour assez vrai pour être devenu infidèle à l'amour.

Heureusement pour madame Buré, la nouvelle de la nomination de M. de Labitte arriva avant lui à la forge, de manière que, lorsqu'il se présenta, elle put le recevoir avec une tranquillité si bien jouée, avec une aisance si polie, qu'Ernest eut le droit de penser qu'il aurait eu grand tort de ne pas manquer à sa parole. Ernest logeait à Quillan, mais madame Buré l'invita à dîner. Le jeune officier se trouva tout de suite en présence de cette sainte et nombreuse famille que tu as vue, et où il venait porter le désordre. De vieux parents à cheveux blancs, bons et sereins, ayant derrière eux tout un passé d'honneur, des hommes faits, sérieux et confiants, de jeunes filles candides et discrètes, enfants timides et respectueux, et au milieu d'eux tous, comme le centre par où se touchaient toutes ces affections, madame Buré, bonne et noble, belle et calme. Quoiqu'elle n'eût pas l'air de vouloir faire de ce tableau respectable une leçon pour Ernest, celui-ci n'en fut pas moins touché, et la pensée de repartir immédiatement lui vint au cœur. Mais l'esprit discuta cette pensée et l'eut bientôt convaincue de niaiserie. Ernest fit même tourner toute cette sainteté de famille au profit d'un amour coupable et bien caché à l'ombre de cette pureté générale. L'intrigue en devenait plus piquante.

Le soir venu, les occupations des hommes et les habitudes de retraite des jeunes filles laissèrent Ernest seul avec madame Buré.

— Hortense, lui dit-il, ai-je obtenu ma grâce ?

— En doutez-vous ? répondit-elle. Cependant il est des précautions à prendre pour mon repos. Cette nuit, trouvez-vous à l'extrémité d'un petit chemin qui aboutit à un pavillon situé dans un angle de notre parc ; j'y serai, et je vous ouvrirai la porte. Maintenant retirez-vous ; et, sous prétexte de vous épargner une partie de la route, je vais vous montrer le pavillon et le chemin qui y conduit.

Son bonheur parut si facile à Ernest, qu'il se repentit presque d'avoir tant fait pour y trouver si peu d'obstacles. Cependant il promit d'être au rendez-vous. A minuit, il frappait doucement à la petite porte du pavillon. Une femme ouvrit une fenêtre et demanda :

— Est-ce vous, Ernest ?

— C'est moi !

— Il faudrait escalader cette fenêtre, car je n'ai pu retrouver la clef de la porte.

La fenêtre n'était qu'à cinq ou six pieds du sol, et Ernest en saisit le bord avec facilité. Mais au moment où il s'enlevait à la force des poignets pour achever de la gravir, il sentit comme un anneau de fer glacé s'appuyer sur son front, et il entendit ces seules paroles :

— Vous êtes un infâme, vous avez manqué à votre parole !

Le coup de pistolet partit, et Ernest tomba mort au pied du pavillon.

Dans ce pays de forêts, tout habité par des braconniers, un coup de feu dans la nuit n'étonnait personne. Les ouvriers qui surveillaient les fourneaux écoutèrent, et l'un d'eux s'écria :

— Nous pourrons peut-être bien en manger demain.

— De quoi ? dit M. Buré, qui faisait sa dernière tournée.

— Ma foi ! du lièvre ou du sanglier que sans doute un de nos camarades vient d'abattre dans la forêt.

— Prenez garde ! on finira par vous y prendre, et cette fois je ne payerai pas l'amende.

M. Buré acheva l'inspection de ses ateliers et retourna dans sa maison, où il retrouva sa femme couchée et dormant ou feignant de dormir d'un profond sommeil. On ne découvrit

vrit point les assassins, et la famille de madame Buré a grandi sous ses yeux sans que rien ait jamais troublé les saintes affections qui unissaient la sœur au frère, la femme au mari, la mère à ses enfants.

Le Diable s'arrêta et dit au baron de Luizzi :

— Et maintenant, qu'en pensez-vous?

Luizzi se tut, et, après avoir longtemps réfléchi, il répondit :

— Cette femme a sauvé le repos et l'honneur de sa famille.

— Au prix d'un adultère et d'un meurtre! Est-ce une honnête femme?

— C'est une femme malheureuse.

— Tu trouves? elle est pourtant bien calme et bien belle!

— La marquise et madame Dilois auraient-elles de plus terribles secrets dans leur existence?

— Je te le dirai dans huit jours.

Le Diable disparut, et laissa Luizzi confondu d'étonnement et perdu dans ses doutes.

VI

VISION.

Luizzi, en quittant Toulouse, avait donné l'ordre qu'on lui envoyât à la campagne les lettres qui arriveraient en son absence : il supposait que par ce moyen il serait exactement informé de ce qui adviendrait de son indiscrétion, et il se tint prêt à repartir à tout événement, soit pour démentir, soit pour soutenir ce qu'il avait avancé. Car l'homme est ainsi fait... l'homme, du moins, a été fait ainsi par la société. Si madame Dilois était venue demander grâce à Armand, Armand se serait battu pour prouver que madame Dilois était une honnête femme; si M. Charles avait exigé que M. le baron de Luizzi rétractât une parole calomnieuse, M. de Luizzi se serait battu pour prouver que madame Dilois avait un amant; et si vous demandez aux hommes de cœur ce qu'ils disent de cette conduite, ils répondent qu'ils en feraient autant, ils appellent cela du courage et de la dignité.

Si vous y regardiez de près, vous verriez que ce n'est qu'un petit courage et une épaisse sottise. Du reste, après y avoir longtemps réfléchi, Luizzi avait pensé que ce qu'il avait dit de madame Dilois serait un de ces propos sans conséquence qui murmurent un moment et se perdent bientôt dans les mille bruits d'une ville aussi médisante et aussi tracassière que Toulouse. D'un autre côté, Luizzi s'était laissé dominer par le récit que lui avait fait le Diable. Possesseur pour la première fois d'un secret à travers lequel il pouvait, pour ainsi dire, regarder une femme et la voir sous son véritable jour, il se décida à étudier madame Buré. Il essaya de retrouver sur sa physionomie une ombre de rêverie ou de remords, un de ces retours soudains vers le passé où, l'œil et l'âme attachés à un fantôme invisible, on demeure immobile et tremblant jusqu'à ce qu'une voix qui vous appelle, une main qui vous touche, vous avertisse qu'on observe votre préoccupation et vous fasse jeter sur ce remords, dressé devant vous comme un spectre, un sourire qui le voile, une parole joyeuse qui le cache, linceuls roses et gracieux sous lesquels dorment un cadavre et un crime.

Mais Luizzi ne vit rien de pareil dans madame Buré. La sérénité inaltérable de son visage ne se troubla pas un moment durant les jours pendant lesquels il l'observa. Cette femme était si également calme, bonne, avenante, que Luizzi se prit à douter quelquefois de la véracité de Satan. D'autres fois, cette assurance l'indignait, et au point qu'il fut tenté de jeter à madame Buré le nom de M. de Labitte. Il pouvait en parler comme d'un homme qu'il avait connu, témoigner des regrets sur sa mort malheureuse, et dater ses relations d'une époque qui pouvait faire trembler la coupable. Luizzi résista à cette tentation : le motif qui lui donna cette force, s'il l'avait expliqué comme il croyait le sentir, eût été fort honorable ; mais le Diable n'était pas disposé à lui laisser d'illusions sur son propre compte, pas plus que sur le compte d'autrui, et cela valut au baron une rude leçon sur ce qu'il appelait sa noble discrétion. Voici à quelle occasion il la reçut :

Trois ou quatre jours après son arrivée, il trouva la famille Buré assemblée à l'heure ordinaire, mais un air de mécontentement régnait sur tous les visages. Luizzi craignit d'en être la cause ; la prétention d'être une influence possède tellement certains hommes, qu'ils s'emparent de tout, même

des incidents désobligeants, pour se les attribuer. Luizzi supposa qu'une famille où se trouvaient une femme et deux jeunes filles charmantes pouvait s'alarmer de la présence d'un beau jeune homme comme lui. Les premières paroles qu'il entendit lui ôtèrent cette flatteuse opinion.

— Je suis forcé de vous quitter, lui dit M. Buré. Je pars dans une heure; je reçois à l'instant la nouvelle d'une faillite qui peut me faire perdre cinquante mille francs; ma présence à Bayonne peut sauver une bonne partie de cette somme, je n'ai pas un instant à perdre.

Il laissa Luizzi dans un coin du salon et reprit sa conversation avec sa femme et son père. Tout à coup le frère de madame Buré, le capitaine Félix, entra, le visage pâle et l'air hagard.

— Est-il vrai, s'écria-t-il, que ce misérable Lannois ait suspendu ses payements?

— Oui vraiment, dit madame Buré.

— Enfin! reprit le capitaine avec une joie cruelle. Je pars pour Bayonne, entendez-vous; c'est moi que cette affaire regarde.

— C'est moi avant tout le monde, dit M. Buré.

— Toi! reprit le capitaine.

M. Buré lui fit signe qu'un étranger les écoutait, et tous deux sortirent. Madame Buré était tremblante, les grands parents troublés; les jeunes filles semblaient seules étonnées. A peine les deux hommes étaient-ils sortis que l'on entendit l'éclat de leur voix. Madame Buré quitta le salon, les grands parents la suivirent. Luizzi resta seul avec mesdemoiselles Buré.

— C'est un grand malheur, dit-il, et je conçois la colère de monsieur votre oncle: il est si cruel, quand on est honnête homme, de se voir trompé, que je partage son indignation.

— Pour une si faible somme! dit l'un des enfants.

— Que dites-vous, Mademoiselle? cinquante mille francs!

— Oh! Monsieur, notre maison a subi de bien plus grandes pertes sans que j'aie jamais vu mon père et mon oncle dans cet état.

— D'ailleurs mon oncle devait s'y attendre, dit l'autre jeune fille; je l'ai entendu dire souvent que M. Lannois finirait par faire de mauvaises affaires, et c'était lui pourtant qui poussait toujours mon père à en entreprendre de nouvelles avec lui.

— Oui, c'est étonnant! reprit sa sœur.

Et Luizzi se répéta à lui-même ce mot : C'est étonnant!

La conversation en demeura là, et, le dîner ayant été servi, tout le monde y prit place. La sérénité commune était revenue. Le dîner fut court, parce que M. Buré partait immédiatement. Au moment de s'éloigner, il prit Luizzi et Félix dans une embrasure de fenêtre, et il dit au baron :

— Puisque je pars pour terminer une affaire à laquelle mon frère se croyait bien plus intéressé que moi, il finira pour moi l'affaire que j'avais entamée avec vous, monsieur le baron.

Les deux hommes s'inclinèrent, mais tous deux semblaient répugner à avoir à traiter ensemble.

Quoiqu'on fût en plein hiver, Luizzi sortit après le dîner pour se promener dans le parc. Il vit bientôt passer un domestique avec un cheval qu'il conduisait par la bride. Cet homme dit à Luizzi qu'il allait attendre son maître à la porte d'un petit pavillon ouvrant sur un chemin de traverse qui abrégeait la distance de la forge à Quillan. Cette indication rappela à Luizzi le souvenir du récit du Diable, il pensa que c'était le pavillon au pied duquel avait dû être assassiné M. de Labitte. Quoique nulle trace de ce crime ne dût exister, Luizzi fut pris de l'envie de voir le lieu où il avait été commis. C'est une curiosité si commune qu'il est inutile de la justifier. Tous les ans les châteaux royaux sont encombrés de bourgeois qui se font montrer les endroits où se sont passés les faits mémorables de notre histoire. Il y en a qui disent sentir l'immensité de l'abdication de Napoléon en voyant la misérable table sur laquelle elle a été signée; il se plaisent à observer ce cadre où fut posé un tableau qui n'existe plus; ils le reconstruisent dans cette bordure vermoulue, s'imaginant qu'ils le comprennent mieux ainsi. Luizzi était de cette nature, et, lorsqu'il arriva au pavillon, il sortit, traversa la route, puis, se plaçant en face, il se mit à examiner la fenêtre où l'aventure de madame Buré s'était dénouée par un meurtre.

Luizzi s'était enfoncé de quelques pas dans le bois qui était de l'autre côté du chemin; il s'était appuyé à un arbre, et, de cet endroit, il philosophait en grandes phrases mentales sur cette lamentable histoire. C'est donc là, se disait-il, qu'une femme a osé commettre froidement un crime que le plus résolu des hommes n'aborde qu'avec terreur! Le sentiment de

son honneur, l'orgueil de sa considération, sont donc bien puissants chez elle! Ces sentiments réfléchis, et qui semblent ne devoir agiter l'âme d'aucun mouvement violent, peuvent donc arriver aux mêmes résultats que la haine, la vengeance et la jalousie!

Luizzi eût sans doute bâti une théorie complète sur ces données, s'il avait eu le temps de continuer son monologue; mais il entendit s'approcher le capitaine et M. Buré. A peine furent-ils arrivés à la porte qu'ils renvoyèrent le domestique. M. Buré passa la bride de son cheval dans son bras, et lui et son frère s'éloignèrent lentement.

— Ainsi, disait le capitaine, tu me le jures! point de grâce! point de pitié!

— Fie-toi à ma haine.

— Il faut qu'il meure aux galères!

— J'ai de quoi l'y envoyer.

— Quand Henriette verra sa condamnation dans les journaux, peut-être finira-t-elle par nous croire.

— Je l'espère, dit M. Buré; car son supplice est bien affreux, et si jamais on découvrait...

Un geste du capitaine arrêta sans doute M. Buré; car il se tut tout à coup, et bientôt Luizzi les perdit de vue et n'entendit même plus résonner les pieds du cheval sur le chemin. Il profita de cet instant pour rentrer dans le parc.

Évidemment il y avait sous cet événement, sous ces projets, une histoire cachée et terrible. Ces gens de mœurs si patriarcales, et qui méditaient le déshonneur d'un homme qui n'avait peut-être que le tort d'être malheureux; cette femme d'une si vertueuse apparence, et qui avait deux crimes si abominables à se reprocher; ce nom d'Henriette mêlé à la conversation, tout cela inspira à Luizzi un vif désir de connaître les secrets les plus intimes de cette famille. Ainsi, au lieu de rentrer dans le salon commun, il prit un long détour pour arriver à la maison par une porte qui lui permît de monter chez lui sans être aperçu. L'allée qu'il suivait le conduisit à l'autre extrémité du parc et près d'un pavillon semblable à celui qu'il venait de quitter : c'était le logement du capitaine, de M. Félix Ridaire. Ce pavillon fut un nouveau sujet de méditations pour Luizzi; en effet, il avait remarqué que jamais personne n'allait y visiter le capitaine : celui-ci s'y retirait toujours d'assez bonne heure et s'y faisait apporter son souper. Une idée assez bizarre fit présumer à Luizzi que

ce pavillon, qui dans le parc faisait pendant au premier qu'il avait vu, devait avoir un secret qui, dans l'histoire de la famille, fît pendant à celui de M. de Labitte. Cette idée s'empara tellement de Luizzi, qu'il s'approcha du bâtiment et en fit le tour, écoutant comme si quelque voix accusatrice et plaintive allait s'en échapper. Il n'entendit rien et il se retirait assez désappointé, lorsqu'il se trouva en face du capitaine Félix.

— Vous ici! monsieur le baron, dit le capitaine assez brusquement, et après avoir laissé échapper une sourde exclamation de surprise.

— Oui, répondit celui-ci très-troublé, je souffre un peu, et j'ai espéré que le grand air me ferait du bien.

— Le grand air est un pauvre remède, répliqua le capitaine, qui s'efforça de sourire et de parler avec volubilité pour cacher sa décontenance.

— Pour vous peut-être, dit Luizzi : pour les hommes habitués à vivre sans cesse au milieu des bois et des campagnes, ce remède n'en est plus un, c'est votre état normal, c'est comme la bonne chère pour l'homme riche; mais pour nous autres citadins, qui passons notre vie dans des appartements soigneusement clos dont nous absorbons l'air en quelques minutes, un grand espace libre, où le corps se baigne dans une atmosphère toujours pure, est comme une nourriture salubre pour le misérable. L'air, c'est, après la liberté, la première espérance du prisonnier haletant parmi les miasmes délétères d'un cachot; et l'habitant des maisons basses et des rues étroites de nos grandes villes se promenant à la campagne, c'est le pauvre admis par hasard à la table du riche.

Le capitaine avait écouté Luizzi avec un regard plein d'une sombre défiance; puis, à mesure qu'il parlait, Armand crut remarquer qu'il se troublait. Enfin, à cet éloge outré de la promenade et du grand air, l'expression soupçonneuse des traits du capitaine s'était encore assombrie, et il avait répondu d'un ton amer :

— Sans doute, mais le pauvre admis par hasard à la table du riche se défend rarement d'un excès. Prenez donc garde, monsieur le baron! l'indigestion s'assied à côté du pauvre, et le rhumatisme flotte dans l'air; il est temps, je crois, de quitter le banquet : il fait froid.

— Vous avez raison, reprit Luizzi; je sens que l'humidité me gagne.

Et, sans attendre davantage, Luizzi s'éloigna et rentra dans son appartement. Une fois seul, il réfléchit longtemps sur ce qu'il avait à faire. La première fois qu'il avait consulté le Diable, le récit de celui-ci l'avait passablement amusé, mais il avait dérangé sa vie. Le calme charmant qu'il avait trouvé au sein de cette famille avait réjoui le cœur de Luizzi; puis cette douce sensation d'un moment avait disparu, et, malgré lui, son séjour à la forge était devenu une espèce d'inquisition tacite qui l'avait obsédé.

Cependant l'affaire qu'on lui proposait était assez avantageuse pour qu'il ne la refusât point, et, tout considéré, il pensa qu'il traiterait avec d'autant plus de certitude qu'il saurait mieux avec qui il allait s'associer. Après de mûres réflexions, Luizzi, ayant donné cette raison plausible à la curiosité dont il était dévoré, fit retentir l'infernale sonnette; mais le Diable ne vint pas. Luizzi attendit quelques minutes et recommença. Aussitôt la fenêtre s'ouvrit avec fracas, et un homme d'un aspect hideux se présenta. Il était couvert de haillons, non point de ces haillons du peuple qui dénotent la misère, mais de ces haillons de l'élégance qui sont toujours la livrée du vice. De longs cheveux gras encadraient un visage livide, où l'inflammation d'un sang vineux perçait sur les pommettes rougies; cette chevelure huileuse avait déposé sur le collet d'un frac bleu à boutons de métal une couche de crasse luisante et solide. Cet homme portait un chapeau lustré par une brosse mouillée, qui était parvenue à dissimuler passablement l'absence des poils du feutre, mais qui n'en déguisait point les nombreuses cassures. Un col de velours noir râpé s'unissait à l'habit boutonné de manière à faire douter de l'absence de la chemise; un pantalon, noir aussi, prodigieusement tiré sur une hanche et descendant sur l'autre, laissait voir qu'il n'était soutenu que par une seule bretelle, et les sous-pieds qu'il avait conservés servaient bien plus à maintenir dans ses pieds les souliers éculés du misérable qu'à tendre les plis du pantalon; ce vêtement était tigré de taches profondes; l'encre avait tenté vainement d'en noircir les coutures blanches, et l'aiguille n'avait pas fait rentrer ses bords défaufilés. Cet homme était armé d'un bâton, portant à son extrémité un nœud énorme, rendu encore plus lourd par la multitude de petits clous dont il était orné.

Luizzi recula à son aspect, et un sourire féroce et bas parut sur les traits de l'être qui était devant lui.

— Tu abuses, Luizzi, lui dit-il ; je t'avais dit dans huit jours, et voilà que tu me rappelles déjà. Tu ne sauras cependant rien de la marquise ni de la marchande avant cette époque.

— Ce n'est point d'elles que j'ai à te parler.

— De qui donc?

— Il faut que je sache l'histoire du capitaine Félix, celle de ce Lannois qu'il veut poursuivre avec tant d'acharnement.

— Eh bien, demain.

— Non ! sur l'heure.

— Luizzi, accepte mes confidences comme je te les fais, et ne m'oblige pas à te raconter ce que plus tard tu ne voudrais pas savoir. Tous les secrets ne sont pas si faciles à porter que celui de madame Buré. Tu as encore une conscience, prends garde à ce qu'elle te fera faire.

— La conscience se tait quand on veut, et madame Buré m'en donne un exemple puissant.

— A propos, que penses-tu de cette femme?

— Que c'est un fanatisme de considération qui l'a poussée au crime.

— Non, c'est un sentiment bas et méprisable.

— Lequel?

— La peur.

— La peur ! la peur ! Après m'avoir détrompé sur la vertu de cette femme, tu me désillusionnes jusque sur son crime. Ne me feras-tu voir toujours que les côtés hideux de la vie?

— Je te montrerai la vérité comme elle sera.

— Ainsi, c'est véritablement la peur qui l'a rendue criminelle?

— Oui, la même peur qui a fait que tu n'as pas osé laisser échapper un mot devant cette femme, qui s'assure si bien de la discrétion de ceux qui peuvent la compromettre ; la même peur qui t'a fait te retirer si vite devant le capitaine, lorsqu'il t'a rencontré auprès du pavillon qu'il habite.

— Maître Satan, répondit Luizzi avec mépris, je ne suis point un lâche, je l'ai prouvé !

— Tu es un brave Français, voilà tout ; une épée ou un pistolet dans un duel, un canon dans une bataille, ne te feront pas reculer, je le sais. Mais hors de là, toi comme tant d'autres, vous trembleriez devant mille autres dangers. Vous avez le courage de la mort prompte et en plein soleil ; mais le courage contre une mort lente et ignorée, mais le courage contre la souffrance de tous les jours, le courage qui fait dormir dans

une tombe ouverte qui peut se fermer sur votre sommeil, ce courage tu ne l'as pas.

— Et qui donc peut se flatter de l'avoir?

— Ceux qui n'auraient peut-être pas le tien.

— Un prêtre fanatique?

— Ou un enfant qui aime : la religion et l'amour, les deux grandes passions innées de l'humanité!

— Ce n'est pas de la métaphysique que je te demande, mais une histoire.

— Je te la dirai demain.

— Tout de suite ; je veux la savoir.

— Je n'ai pas le temps.

— Je veux la savoir, repartit Luizzi en saisissant la sonnette.

— Eh bien! dit le Diable, ose donc la regarder.

A ce moment, la fenêtre, qui était restée ouverte, sembla devenir la porte d'une autre chambre donnant de plain-pied dans la sienne. Luizzi ne vit rien au premier abord, car la chambre était faiblement éclairée par une lampe; mais peu à peu il distingua les objets, et bientôt il aperçut dans cette enceinte une femme assise dans un large fauteuil et un enfant endormi sur ses genoux. Luizzi avait vu souvent de ces êtres pâles et maladifs dont l'aspect attriste et fait pitié, il en avait vu qui portaient en eux le principe d'une mort prochaine et qui traînaient un corps en dissolution; mais jamais spectacle pareil à celui qui était sous ses yeux ne l'avait frappé. Cette femme posée devant lui était blanche comme ces statues de cire qu'on n'a pas encore coloriées des teintes roses qui doivent imiter la vie; sur son visage aux contours jeunes et purs une teinte bleuâtre interrompait seulement autour des yeux cette pâleur mate et immobile; l'enfant qu'elle tenait, pâle comme elle, chétif, maigre, affaissé, eût semblé mort (si la mort elle-même peut paraître si inanimée), sans le mouvement lent et doux de sa respiration. La jeune femme ne bougeait point, l'enfant dormait; de façon que Luizzi les contempla à loisir. Ses yeux s'habituèrent bientôt à la clarté sombre de cette chambre, et il vit qu'elle était tendue d'épais tapis sur le sol, aux murs et jusqu'au plafond; du reste, il n'y avait trace ni de fenêtres, ni de cheminées, ni de portes, et cependant il voyait vaciller la lumière de la lampe, comme si un courant d'air assez vif l'avait rencontrée; il reconnut que ce souffle provenait d'une ouverture pratiquée à ras du sol, et qui jetait dans la chambre un air qui

s'échappait par une autre ouverture pratiquée dans le plafond. Un lit et un berceau existaient dans un coin de cette chambre ; elle était garnie de meubles en bon état, et toutes les précautions semblaient prises pour que le séjour en fût le moins cruel possible.

Luizzi regardait attentivement, et, malgré le peu de clarté répandue dans cette sombre retraite, il en voyait les détails les plus imperceptibles ; comme s'ils eussent été illuminés d'une façon particulière ; il lui semblait que son œil, en se dirigeant vers un objet donné, y portait une lumière pénétrante et qui le dessinait nettement à ses yeux. C'était une vision surhumaine, car il voyait même à travers les objets qui auraient pu lui faire obstacle.

Étonné de ce qui lui arrivait, il voulut se retourner pour demander à Satan l'explication de ce douloureux tableau ; mais Satan avait disparu, et Luizzi, irrité de voir lui échapper celui qui s'était fait son esclave, allait ressaisir son talisman souverain, lorsqu'un long soupir, poussé par la jeune femme, ramena son attention dans l'intérieur de cette chambre. Elle s'était levée, avait déposé son enfant dans le berceau, et, après avoir longuement écouté l'horrible silence qui semblait comme un rempart impénétrable entre elle et le monde vivant, elle leva un pan de la tapisserie et en tira un livre ; elle vint ensuite s'asseoir auprès d'une table sur laquelle elle posa sa lampe, et ouvrit le volume ; elle appuya douloureusement son front sur sa main, se pencha vers le livre ouvert et sembla le lire avec attention.

Luizzi, grâce à cette puissance de vision surnaturelle qui lui montrait les moindres objets, put lire le titre de l'ouvrage ; mais il fut plus étonné de ce titre qu'il ne l'avait encore été jusque-là. Ce titre était *Justine*, l'ouvrage immonde du marquis de Sade, ce frénétique et abominable assemblage de tous les crimes et de toutes les saletés. Une pensée douloureuse vint à l'esprit de Luizzi. Cette jeune fille serait-elle un de ces êtres fatalement marqués pour l'infamie et le désordre ? N'était-elle ensevelie dans ce cachot que pour y enfermer avec elle les féroces lubricités d'une nature effrénée ? Avait-elle soustrait ce livre aux regards de ses gardiens pour s'en repaître en secret dans les délires de son imagination, après avoir fait craindre à sa famille de la voir réaliser les épouvantables fureurs versées dans cet ouvrage par une âme où le sang et la boue bouillonnaient comme la lave d'un volcan ? Tant de

corruption pouvait-elle s'allier à tant de jeunesse? Sous l'impression de cette pensée, Luizzi regarda cette jeune femme, et, dans ses traits purs et décorés du calme d'une secrète douleur, il ne vit rien qui pût justifier sa supposition. Elle continuait de lire avec attention ces pages obscènes, et cependant il y avait tant de souffrance dans tout son être, que Luizzi n'osait l'accuser sans la plaindre. Malheureuse! pensa-t-il, si elle est née avec ce frénétique délire que la science médicale explique, mais que notre langue ne peut décrire, elle est la victime de ce besoin d'honneur et de considération qui possède cette famille; si, entraînée par cette fureur amoureuse....

Luizzi pouvait penser à son aise; mais nous qui écrivons, nous n'avons pas la même liberté ou nous n'avons pas la puissance nécessaire. C'est une si pauvre interprète de nos pensées que notre langue! elle manque tellement de mots honnêtes pour les choses les plus vulgaires, qu'il faut proscrire du récit bien des passions qui nous touchent, bien des événements qui nous atteignent de toutes parts. Si la femme qui était là, sous les yeux de Luizzi, eût été une fille de la Grèce, un poëte aurait traduit en vers faciles et harmonieux la pensée de notre baron. « C'est la Vénus de Pasiphaé, de Myrrha et de Phèdre, eût-il dit; c'est la Vénus ardente et courtisane, pour laquelle se célébraient les aphrodisées furieuses de Corinthe et de Paphos; c'est Vénus Aphacite qui a soufflé son haleine enflammée dans la poitrine haletante de la jeune fille; c'est Vénus qui lui a jeté au flanc ce trait empoisonné et brûlant qui l'irrite, la harcelle, l'égare et la précipite dans les amours insensées, comme le taon attaché aux naseaux du noble coursier le rend bientôt indocile, emporté, furieux, et le lance, avec des hennissements sauvages et douloureux, à travers les bois, les ravins et les torrents, jusqu'à ce qu'il tombe déchiré, meurtri, souillé de sang et de boue, se débattant encore en expirant sous l'insecte qui le mord, le brûle et le tue. » Mais nous qui n'avons point de mots français pour ces pensées, nous traduisons mal celles de Luizzi en empruntant ceux d'une nation qui avait une image poétique pour les plus misérables choses de la vie. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il considérait cette jeune femme avec une pitié mêlée d'effroi, lorsqu'il s'aperçut que de ses yeux épuisés tombaient encore quelques larmes chétives qui vacillaient au bord de sa paupière.

Certes, la lecture qu'elle faisait n'avait rien de bien attendrissant, et, si Luizzi avait été surpris du livre que cette malheureuse tenait dans les mains, il le fut encore bien plus de l'effet qu'il produisait sur elle. Cet incident ramena Luizzi sur les pages de cet odieux ouvrage, et à ses premiers étonnements vint se joindre un étonnement plus grand. Il découvrit, après chaque ligne imprimée, une ligne manuscrite; l'écriture était d'autant plus distincte de l'impression qu'elle était de couleur rouge. Luizzi, tout plein de la supposition qu'il avait d'abord adoptée, voulut savoir quel commentaire une femme jeune et belle avait pu ajouter à cette production monstrueuse. Grâce à la puissance de vision que le Diable lui avait donnée, il put lire aisément ces caractères mal formés et imperceptibles, et voici la première phrase qu'il déchiffra :

« Ceci est mon histoire : je l'écris sur ce livre et avec mon sang, parce que je n'ai ni papier ni encre. Si je n'ai pas effacé ligne à ligne le livre abominable sur lequel j'écris et qu'un infâme a mis dans mes mains pour tuer mon âme après avoir tué mon corps, si je ne l'ai pas effacé, c'est que mon sang est devenu rare et qu'à peine il m'en reste assez pour raconter mes malheurs et demander vengeance... »

A cette phrase, toute l'âme de Luizzi tressaillit; une pitié profonde et un remords désolé le remuèrent jusque dans ses entrailles. Sa pensée lui parut une torture ajoutée à l'incessante torture de cette malheureuse. Oh ! quel effroyable supplice infligé à cette âme obligée de verser de chastes pleurs entre ces lignes de boue, et de faire monter sa prière à Dieu entre les blasphèmes débauchés de ces pages dégoûtantes ! La voyez-vous forcée de tenir son œil tendu sur le mot, sur la lettre qui traduit son désespoir, sous peine de rencontrer à côté un mot hideux, infâme, turpide? Oh! comment cette blanche hermine a-t-elle traversé, dans son long et étroit dédale, ce bourbier fangeux ? Comment ce papier si sale de ce que la main d'un misérable y a imprimé est-il coupé de lignes pures et douces où s'est posée timidement l'âme d'une infortunée? Et, pour qu'elle n'ait pas effacé cette vie souillée dont le récit marche à côté de sa vie malheureuse, elle n'a eu qu'une raison : son sang est devenu trop rare. O malheureuse ! malheureuse !

Ainsi pensa Luizzi, ainsi cria-t-il, emporté par la violente émotion qu'il avait éprouvée. Mais sa voix ne retentit qu'au-

tour de lui ; la prisonnière resta immobile, et Luizzi se souvin que ce qu'il voyait était bien loin de lui et qu'une puissance surnaturelle seule l'en avait rendu témoin. Mais une puissance humaine pouvait sauver cette infortunée de cette horrible prison, et, pour y parvenir, Luizzi voulut connaître les causes de ce malheur. Pour les connaître, il fallait lire le manuscrit qu'il avait sous les yeux ; il s'y décida, et voici ce qu'il lut :

MANUSCRIT.

VII

AMOUR VIERGE.

« J'ai déjà fait ce récit deux fois, mon bourreau me l'a enlevé ; je le recommence encore, et puisse Dieu me donner la force de l'achever ! car la vie de mon âme et de mon esprit s'en va comme celle de mon corps. Depuis longtemps je le relisais tous les jours, pour que le souvenir du monde vivant que j'ai connu ne s'effaçât pas entièrement en moi ; et cependant, malgré cet entretien constant avec mes souvenirs, je sens qu'ils se perdent et se confondent. Je me hâte donc, pour qu'il reste quelque chose de mon âme en ce monde, pour qu'on sache combien j'ai aimé, combien j'ai souffert. Ah ! oui, j'ai aimé et j'ai souffert ! Dans le passé perdu de ma vie et dans le présent, voilà les deux seules pensées qui brillent toujours pures au milieu de ce chaos de douleurs où ma tête s'égare : c'est que j'ai tant aimé et tant souffert ! Mon Dieu, mon Dieu ! si le long supplice auquel on m'a condamnée n'a pas tout à fait égaré ma raison et éteint ma mémoire, s'il est vrai que vos saintes paroles ont dit qu'il serait beaucoup pardonné à celle qui avait beaucoup souffert et à celle qui avait beaucoup aimé, prenez-moi en pitié, mon Dieu, et faites-moi mourir, mourir vite ! et que mon enfant...

« Tuerait-il mon enfant si je mourais ?... Oh ! oui, il le tuerait. Je vivrai. Faites-moi vivre, mon Dieu, quoi qu'il arrive ; car je sens que, dussé-je devenir folle, il y aurait

toujours une pensée qui me dominerait : c'est qu'une mère doit mourir pour sauver son enfant. Voilà une chose que je vais écrire en gros caractères au haut de chaque page de ce livre, pour que mon œil le voie sans cesse et ne puisse l'oublier jamais : UNE MERE DOIT MOURIR POUR SAUVER SON ENFANT. »

Et cela était écrit véritablement ainsi, et la malheureuse tourna un regard douloureux vers la chétive créature qui dormait dans son berceau, puis elle posa la tête dans ses mains pendant que Luizzi continuait à lire ce manuscrit qui s'éclairait pour lui à travers les pages déjà lues, comme s'il l'eût tenu dans ses mains et en eût tourné les feuillets à sa volonté.

« J'ai vécu jusqu'à l'âge de dix ans sous la tutelle de mon père et de ma mère. A cette époque mon frère se maria avec Hortense, qui avait à peine quinze ans. Hortense, devenue ma sœur, a toujours été bonne et douce pour moi ; je ne crois pas qu'elle m'ait trahie, je n'ose penser qu'elle soit du nombre de mes bourreaux. Elle tremble cependant devant son frère Félix, et elle n'aura pas osé me défendre ; elle doit bien souffrir ! Elle m'aimait pourtant mieux qu'une sœur, elle m'appelait sa fille. En effet, mon père et ma mère se départirent de leur autorité pour la confier à Hortense, quoique nous fussions tous dans la même maison. Durant six ans, je ne me rappelle rien qui marque dans notre vie. Nous étions heureux. Le bonheur ne laisse pas de traces. Le bonheur est comme le printemps ; quand il est passé, rien ne montre plus comment il a été. L'arbre se dépouille de ses feuilles et reste nu ; mais quand l'orage et la foudre l'ont fracassé, la cicatrice reste toujours, même lorsque le printemps revient.

« J'étais heureuse en ce temps-là, oui, heureuse ; et maintenant je me rappelle comment je l'étais. Je priais Dieu avec foi ; je jouais entre ma sœur, si jeune femme, et mes deux nièces, si beaux enfants ; je voyais le passé et l'avenir de ma vie rire et chanter devant et derrière moi : enfants heureux et aimés comme je l'avais été, femme heureuse et aimée comme je le serais un jour ! Oh ! quel beau rêve adoré ils me faisaient de ma vie ! comme je l'accueillais avec un doux sourire ! comme je lui tendais mon cœur quand il venait me parler le soir tout bas, sous la longue allée de sycomores où je me promenais seule à la nuit tombante ! J'avais seize ans, tout mon être aspirait la vie. Oh ! que c'est beau et doux de se promener le soir, seule dans l'air, avec un rayon de soleil

au bord de l'horizon, avec des oiseaux qui murmurent des chants qui fuient à l'unisson du jour qui s'éteint, et de sentir un être invisible et bon qui marche à côté de vous et qui vous dit : Tu es belle, tu seras heureuse, et tu aimeras, tu aimeras !

« Aimer ! aimer ! quelle joie de la vie, se donner tout âme à un noble cœur, le vénérer pour ce qu'il a de généreux, le chérir pour ce qu'il a de bon, l'adorer pour ce qu'il a de saint ! car celui-là qui vous aime est saint, il est le prêtre de notre cœur ; celui qui en a ouvert le tabernacle est un homme à part entre les hommes, et Dieu l'a touché de son doigt et couronné de sa gloire. Je le rêvais ainsi et je l'avais trouvé ainsi... Léon, Léon, m'aimes-tu encore ?... Mon Dieu ! m'aime-t-il ? Ils ont voulu m'en faire douter : c'est un grand crime, c'est leur plus grand crime !

« J'avais donc seize ans, et je m'enivrais de vivre. Oui, j'étais belle, oui, ma jeunesse était forte et grande. A présent que je suis morte, que mes membres flétris s'affaissent sous leur propre poids, je me rappelle comme un bonheur indicible ce bonheur inaperçu de sentir la vie dans tout son être. Que d'air j'aspirais ! A chaque soupir de la brise du soir, il me semblait que cet air m'enivrait comme le vin d'un festin qui s'achève, il me semblait que cet air m'apportait des espérances et des désirs et m'en inondait la poitrine. Et puis, lorsque j'étais restée immobile et penchée durant de longues heures sur une pensée languissante et secrète, je me mettais à courir, je courais vite, et mes cheveux volaient sous le vent ; mes pieds étaient fermes, je battais des mains, je poussais au ciel des chants joyeux comme ceux de l'alouette, j'écoutais mon cœur murmurer et bondir, je me regardais devenir belle, je me jurais d'être si bonne ! j'espérais, j'espérais. J'étais trop heureuse : cela devait finir.

« Un soir, tout changea. Ce soir-là se dresse devant moi comme si c'était le soir d'hier. Il n'y eut aucun malheur cependant ; mais il y eut une crainte dans mon cœur, une crainte que je n'ai pas assez comprise et que l'on a cruellement étouffée en moi. Oh ! la vanité de la raison égare les hommes ; car Dieu ne les a pas plus laissés sans défense contre leurs ennemis que les plus faibles et les plus grossiers animaux. Ceux-là ont un instinct qui leur dit qu'une plante est vénéneuse, ceux-ci qu'ils sont près d'un ennemi qui les menace : l'agneau se détourne de la fleur qui glace le sang ; le chien frémit à l'approche de la bête fauve qui flaire sa

proie ; l'homme a aussi le pressentiment de l'infortune qui tourne autour de lui. Ce pressentiment, je l'éprouvai ; car moi, innocente et bonne, je détournai ma tête de cet homme quand il entra, je me sentis trembler quand il dit : Je suis le capitaine Félix, et j'arrive de l'armée. Oh ! que n'ai-je suivi cet instinct de mon âme ! pourquoi n'ai-je pas nourri et fait grandir en moi cette aversion qu'il m'inspira ? pourquoi, lorsqu'il nous parlait des grandes batailles de l'empire, des malheurs de sa chute, de toutes ces choses qui me le faisaient écouter, pourquoi ai-je raisonné mon cœur pour lui dire : Mais celui-là est brave ; il est fidèle à ce qu'il a aimé ; c'est l'honneur, la probité et la vertu ! Pourquoi, quand son regard sévère me pesait sur le front comme un rayon glacé, quand son visage dur et froid me rendait dure et froide pour lui, pourquoi me suis-je dit que c'était un enfantillage de croire à ces vaines apparences ? J'étais pourtant bien avertie, car, dès ce moment, l'espérance, cette vie de l'âme, ne vint plus à moi que voilée. Le bonheur ne me sembla plus un asile prochain et ouvert : c'était déjà un lointain pays vers lequel il me faudrait marcher à travers des précipices et de rudes sentiers ; et, lorsqu'en souriant, mon frère dit un jour qu'il fallait resserrer les liens de notre famille par mon mariage avec le frère d'Hortense, n'ai-je pas senti un frisson de mort me saisir des pieds à la tête ? Alors, Dieu me disait pourtant : Voilà le malheur ! Mais je ne l'ai pas cru.

« J'ai écouté toutes ces vaines raisons du monde qui me montraient cet homme comme vertueux, bon, honorable, qui me faisaient honte de mon effroi, qui semblaient m'accuser de méconnaître la vertu, l'honneur, la probité. J'étais folle. On me le disait, je me le répétais sans cesse, et je n'avais rien à répondre ni à moi-même ni aux autres, si ce n'est que cet homme avait fermé mon cœur, coupé les ailes de mes rêves, étouffé les profondes aspirations de ma vie. Pouvais-je dire ce que moi-même je ne comprenais pas ? et ne me pardonnerez-vous pas, mon Dieu ! d'avoir permis, dans le doute où j'étais de moi, sous l'obsession qui m'entourait, d'avoir permis à cet homme de me dire qu'il m'aimait, de lui avoir répondu que je l'aimerais et d'avoir accepté pour un temps éloigné le lien qui devait faire la joie de ma famille ? Oh ! tout cela a été fatal. Car je sentais en moi que je ne l'aimerais jamais. Et lui, comment m'aimait-il ? je ne me l'expliquais pas, et voilà ce qui m'a perdue. Oui, me disais-

e, si cette aversion que je sens pour lui venait de ce que ous nos sentiments sont ennemis, il ne m'aimerait pas, lui : 'antipathie, qui sans raison sépare deux âmes, le dominerait omme elle me domine. C'est que je ne savais pas alors u'un homme peut aimer une femme comme le tigre aime a proie, pour dévorer sa vie, boire ses pleurs, la tenir palitante sous son ongle sanglant. Il l'aime, disent-ils, parce u'il va jusqu'au crime pour l'obtenir. Ah ! mon Dieu, cet mour sauvage et altéré est-il de l'amour? Aimer, est-ce lonc autre chose que donner le bonheur ?

« J'avais donc promis d'épouser Félix, et notre mariage vait été fixé au jour où s'accomplirait ma dix-huitième anıée. Grâce à cette promesse, j'avais acheté deux ans de liberté ; je repris ma sérénité, mais non mes espérances. Oh ! ue n'ai-je alors accompli le sacrifice tout entier, que n'ai-je pousé Félix à cette époque! Je n'aurais pas aimé Léon, ou, i je l'avais aimé, j'aurais reculé devant la pensée de trahir non mari. Mais on a fait de la promesse d'une enfant un lien ussi sacré que le serment fait devant un prêtre. Et pourtant, i j'ai aimé Léon, je n'en suis pas coupable, je ne l'ai pas oulu, j'en suis innocente. Il faut que je dise comment cela n'est arrivé.

« C'était durant un des jours pluvieux du triste été de 181., un dimanche. Il était midi. Seule j'avais osé braver la iède humidité de la journée. J'avais pris la cape de laine et e chapeau de paille de l'une de nos servantes, et, malgré la pluie qui tombait incessamment, j'avais été voir la femme de l'un de nos ouvriers qui était malade. Je venais de quitter la grande route pour gagner leur maison, située à quelque distance dans les terres, lorsque je m'entendis appeler par un cavalier qui, en m'apercevant de loin, avait vivement pressé e pas de son cheval. La manière dont il me parla me fit voir que mon costume l'avait trompé sur ce que j'étais, car il se mit à crier du bout du sentier :

« — Hé ! la fille, la fille !

« Je me retournai, il s'approcha.

« — Qu'y a-t-il pour votre service ?

« Il me regarda en souriant doucement, et me dit d'un air de gaieté suppliante :

« — D'abord, la belle fille, ne me répondez pas : Tout droit, toujours tout droit.

« — Que voulez-vous dire ?

« — C'est que, depuis quatre heures du matin que je suis en route, j'ai demandé trente fois mon chemin, et que l'on n'a pas manqué une seule fois de me répondre : Tout droit, toujours tout droit; et je vous avoue que j'aimerais autant prendre une autre direction.

« — En vérité, Monsieur, cela dépend de l'endroit où vous allez.

« — Je vais à la forge de M. Buré.

« Je ne pus m'empêcher de rire, et je lui répondis :

« — Eh bien, Monsieur, j'en suis fâchée pour vous, mais c'est toujours tout droit.

« Je ne sais pourquoi l'idée de me trouver ainsi amenée à indiquer à ce jeune homme le chemin de notre maison, pourquoi la nécessité de lui répéter ce mot qui semblait si fort lui déplaire, m'inspira de lui parler d'un air de gaieté railleuse; mais il me répondit en prenant à son tour un air de gaieté triomphante :

« — Tu en es fâchée, la belle fille? et moi j'en suis ravi.

« Il sauta à bas de son cheval et se prépara à venir de mon côté. Je compris tout de suite que c'était un compliment qu'il me voulait faire en disant qu'il était ravi de marcher près de moi, mais je l'arrêtai en riant de même.

« — C'est que ce n'est pas toujours tout droit par ici, c'est toujours tout droit par là-bas, lui dis-je en lui montrant du doigt le chemin qu'il venait de quitter.

« A peine lui avais-je répondu ainsi, qu'il devint tout rouge. Il ôta son chapeau et me dit d'une voix émue :

« — Mademoiselle, je vous remercie.

« A cette parole, je demeurai aussi interdite que lui : je baissai les yeux devant le regard craintif et doux qu'il leva sur moi, je lui fis machinalement une révérence cérémonieuse, et je continuai ma route. Pourquoi avais-je frémi à la première vue du capitaine Félix, dont j'avais entendu vanter les qualités? pourquoi avais-je souri à la première rencontre de ce jeune homme que je ne connaissais pas? pourquoi, en m'éloignant, étais-je si attentive à écouter si j'entendrais le pas de son cheval reprendre le chemin que je lui avais indiqué; et lorsque j'arrivai à l'angle d'un sentier qu'il me fallait prendre, comment se fit-il que je me retournai pour voir s'il était parti, et d'où vient que je fus heureuse de le trouver à la même place, son chapeau à la main? Il ne fit pas un mouvement, mais je sentis qu'il me regar-

dait, et que ses yeux ne m'avaient pas quittée. Il demeura encore longtemps ainsi ; je le voyais à travers les buissons qui bordaient le chemin où je marchais; enfin, après avoir regardé autour de lui, il fit des gestes que je ne pouvais bien apercevoir, remonta à cheval et s'éloigna lentement.

« J'avais commencé cette promenade le cœur léger et sans penser à autre chose qu'au but de ma visite; j'arrivai pensive à la chaumière de notre ouvrier, et ce ne fut qu'en voyant la douleur de sa femme Marianne que je me rappelai que j'étais venue voir un malade.

« — J'étais bien sûre que vous viendriez, me dit-elle, je vous guettais de la chambre d'en haut, et je vous ai reconnue quand vous avez quitté la grande route et que vous vous êtes arrêtée à causer avec un monsieur qui était à cheval.

« Je me sentis rougir à cette parole, et je m'empressai de répondre :

« — C'est un étranger qui me demandait le chemin de la forge.

« — Alors il n'était guère pressé d'arriver, car il est resté un bon quart d'heure planté là comme un terme.

« Cette nouvelle observation de Marianne me gêna. La bonne femme continua :

« — Du reste, il s'était bien adressé, et il a dû être bien étonné quand vous lui avez dit qui vous étiez ?

« — Oh ! mon Dieu, je ne lui en ai pas parlé, et il m'a prise pour une paysanne.

« — Ah bien ! il sera fièrement embarrassé s'il est encore à la forge quand vous y arriverez.

« Cela me fit penser que j'allais le revoir, et je me sentis embarrassée aussi, comme s'il avait été devant moi. J'étais si troublée que Marianne s'en aperçut et qu'elle dit :

« — Est-ce que ce Monsieur vous a dit quelque chose de déplaisant ?

« — Rien du tout.

« — C'est pourtant bien drôle ! vous êtes tout émue, et lui lui est resté là, comme cloué à sa place !

« Marianne m'observait en me parlant ainsi ; je crus lire dans son regard qu'elle ne croyait pas à la vérité de ce que j'avais dit, cela me blessa, et je lui dis avec humeur :

« — Tenez, voilà ce que je vous apportais pour votre mari.

« — Merci, merci, ma bonne demoiselle, me dit-elle avec

une reconnaissance si sincère qu'elle effaça tout mon ressentiment ; puis elle ajouta :

« — J'ai surtout une grâce à vous demander. Obtenez de M. Félix qu'il ne donne pas à un autre la place de chef d'atelier; il en a menacé mon mari, si d'ici à huit jours il n'a pas repris son ouvrage.

« — Mon frère ne le permettra pas, lui répondis-je.

« — Oh! Mademoiselle, depuis que M. Buré a laissé la direction des ateliers à M. Félix, il ne veut plus s'en mêler.

« — Eh bien! j'en parlerai au capitaine.

« — Oh! oui, parlez-lui, me répondit-elle avec tristesse et en se laissant aller à causer plus qu'elle ne voulait sans doute, poussée qu'elle était par de cruels souvenirs; parlez-lui pour mon pauvre homme. L'ouvrier n'est déjà pas si heureux avec lui, pour qu'on veuille lui faire perdre son pain parce qu'il a le malheur d'être malade. Il n'est pas bon, M. Félix... La maison est bien changée depuis qu'il est arrivé... Si vous saviez comme il m'a reçue quand j'ai été lui demander une avance !

« Elle parlait en pleurant, et moi je l'écoutais la terreur dans l'âme.

« — Femme! femme! murmura l'ouvrier étendu dans son lit.

« Marianne comprit mieux que moi cette interruption.

« — Oh! pardon, pardon! me dit-elle... j'oubliais que M. Félix... C'est certainement un brave homme... un homme qui vous rendra heureuse.

« Ce dernier mot me fit tressaillir. J'avais deux ans devant moi, j'avais oublié que je devais épouser Félix. Ce souvenir me fut rendu si soudainement après une si naïve révélation sur la dureté de son cœur, qu'il me glaça. Je devins pâle. Je me sentis si troublée, que je me levai pour sortir. Marianne courut après moi.

« — Je vous ai fâchée, me dit-elle; ah! excusez-moi. Voyez-vous, nous sommes si pauvres! et j'ai eu peur.

« La pauvre femme pleurait, je pleurais aussi. Aujourd'hui que je puis étudier dans mon horrible loisir tout ce qui s'est passé en moi, je ne saurais comment expliquer le désespoir qui me saisit tout à coup; je me mis à éclater en sanglots, je venais de voir clairement dans mon cœur que jamais je n'aimerais Félix. Était-ce un avertissement que j'allais en aimer un autre? je ne sais, mais ce moment me révéla tout

le malheur de ma vie. Marianne me regardait, elle ne comprenait rien à ma douleur. Que de fois, quand j'étais enfant, j'ai vu de jeunes filles prises de ces soudains désespoirs, et que de fois j'ai entendu dire d'un air capable à des vieillards qui avaient oublié leur âme : Ce sont des vapeurs, c'est la jeunesse qui la tourmente, cela se passera avec quelques soins ! Et l'on appelait un médecin. Moi-même, à ce moment où le ciel semblait dévoiler mon avenir à mes yeux, devant cette épouvante qui me tenait, je fis comme ces vieillards, je combattis mon désespoir, je rentrai mes larmes, je ne voulus pas croire à mon âme qui se soulevait tout entière, et je répondis :

« — Je suis malade, j'éprouve un malaise horrible ! Comme s'il était plus naturel et plus raisonnable de souffrir de son corps que de son cœur !

« — Voulez-vous que je vous reconduise ? me dit Marianne.

« — Non, non ! m'écriai-je soudainement, je m'en irai seule.

« Seule ! j'avais besoin d'être seule. Avant ce temps, c'était pour marcher plus libre et plus gaie dans mes heureux rêves ; en ce moment, c'était pour pleurer.

« Je repris tristement le chemin de la maison. Arrivée à l'endroit où l'inconnu m'avait parlé, je m'arrêtai involontairement. Cependant je ne pensais pas à lui. Sort-il donc de l'âme des émanations sympathiques qui flottent dans l'air ? Oh ! pauvre enfant que j'étais ! je m'arrêtai et je regardai tristement autour de moi. Cet endroit du chemin avait déjà pour moi un souvenir que je cherchais. Tout cela fut rapide et insaisissable, il n'y avait ni désir ni regret ; mais, quand je rentrai à la maison j'avais le cœur ému et serré, mon désespoir s'était enfui, je n'avais plus envie de pleurer, mais j'aurais voulu encore être seule. Hortense me trouva dans le salon, et me dit :

« — Henriette, il faut penser à t'habiller ; nous avons quelqu'un à dîner.

« — Qui donc ? lui dis-je aussitôt, comme si elle m'annonçait une nouvelle bien extraordinaire.

« — Un jeune homme, M. Lannois, que son père a envoyé passer quelques mois ici pour y apprendre la conduite d'une fonderie.

« — Ah ! il va demeurer plusieurs mois ici ? lui dis-je.

« — Sans doute... Mais qu'as-tu donc avec ton air surpris? est-ce la première fois que cela arrive ? Va t'habiller.

« J'avais seize ans ; toutes mes pensées tristes s'envolèrent, et je me fis une fête de la surprise de M. Lannois. Pour la rendre plus complète, je voulus qu'il vît dans toute son élégance la demoiselle qu'il avait traitée en paysanne : je préparai ma robe la plus fraîche avec les plus belles broderies, je m'apprêtai à lui paraître bien richement vêtue pour que le contraste fût grand : c'étaient mes bonheurs d'enfant qui me ressaisissaient. Mes sensations de jeune fille reprirent bientôt. Pardonnez-moi, vous qui me lisez ; mais seule peut-être et du fond de ma tombe vivante, j'ai le droit de dire les secrets d'un cœur de femme. Ma pensée changea tout à coup. Je reculai devant l'idée de plaisanter même en pensée avec cet inconnu, et je serrai ma belle robe brillante ; je m'habillai modestement, et je trouvai que je lui paraîtrais ainsi plus belle que parée, belle comme doit l'être une jeune fille sérieuse, car j'étais devenue sérieuse. Quand je descendis, on se promenait dans le jardin. Je le reconnus causant avec mon frère. Lorsqu'il me vit, sa surprise fut extrême; il était si troublé que mon frère s'en aperçut et que j'en fus charmée.

« — Qu'avez-vous? lui dit-il.

« Je m'étais approchée avec une assurance triomphante. Je ne puis dire quel naïf mouvement de bonheur j'éprouvai à le trouver si tremblant devant moi.

« — Mon Dieu! Monsieur, répondit Léon en balbutiant, j'ai eu déjà le malheur de rencontrer Mademoiselle.

« — Comment, le malheur! dit mon frère en riant, et je ne pus m'empêcher de rire aussi.

« Léon fut tout à fait décontenancé. A mesure qu'il perdait sa présence d'esprit, je retrouvais la mienne : enfant, joueuse, après avoir senti des émotions inconnues, je riais de bon cœur, sans comprendre qu'il y avait déjà de l'orgueil dans cette gaieté. Le trouble de Léon alla jusqu'à la tristesse ; il était si jeune aussi ! il avait alors dix-huit ans ; il fut blessé de la raillerie qui l'accueillait et ne sut que répondre.

« — Voyons, lui dit mon frère, qu'est-il donc arrivé ?

« Il me plaisait si bien, timide ainsi et embarrassé, que je ne voulus pas l'aider. Enfin il murmura d'une voix douce et suppliante :

« — J'ai rencontré Mademoiselle enveloppée d'une cape, je l'ai prise pour une paysanne, je lui ai demandé mon chemin.

« — D'un ton peu respectueux, sans doute? dit mon frère.

« — Je ne crois pas avoir été grossier... mais vous savez... on dit...

« — Oui, reprit mon frère en riant, dans notre pays on a une façon de parler assez leste, et l'on crie volontiers : Hé, la fille !

« — Oui, Monsieur.

« — Eh bien ! faites vos excuses à la Demoiselle, qui vous pardonne, j'en suis sûr.

« Mon frère s'éloigna d'un air indifférent, et nous restâmes, M. Lannois et moi, en face l'un de l'autre. Léon n'osait lever les yeux sur moi ; son embarras me paraissait aller trop loin et commençait à me gagner ; je le vis relever en rougissant la manchette de son habit et détacher un petit cordon de cheveux qu'il me présenta.

« — A la place où vous vous êtes arrêtée, me dit-il, vous avez laissé tomber ce bracelet, et il faut bien que je vous le rende.

« Sans attacher d'importance à cette restitution, elle me parut si tardivement faite que je ne pus m'empêcher de dire à Léon :

« — Quand l'ai-je perdu?

« — Quand vous avez tendu la main hors de votre cape, je l'ai vu tomber.

« — Et vous ne m'en avez pas avertie?

« — J'étais si troublé ! A votre main, une main blanche et fine, j'ai vu que je m'étais trompé... C'est alors que je vous ai appelée mademoiselle... Puis, après ma grossièreté, je n'aurais plus osé vous parler ; d'ailleurs, quand j'ai ramassé ce cordon, vous étiez si loin !

« — De façon que si vous ne m'aviez pas retrouvée, vous l'auriez gardé ?

« Léon rougit comme un coupable, et répondit en se faisant une excuse d'une chose à laquelle ni lui ni moi ne pensions pas assurément :

« — Ce bracelet n'a pas une valeur telle...

« — Pour vous, peut-être ; mais pour moi!... Je l'ai fait avec mes cheveux pour me parer le jour où ma sœur s'est mariée, et depuis il ne m'a pas quittée.

« Léon regardait ce bracelet d'un regard plein d'une tristesse charmante, et il reprit assez vivement :

« — J'avais bien vu tout de suite qu'il était fait de vos cheveux, et c'est pour cela...

« — Eh bien! dit mon frère en se rapprochant, la paix est-elle faite?

« — Tout à fait, lui répondis-je avec assurance.

« Et je m'apprêtai à passer mon cordon de cheveux à mon bras. Par un de ces avertissements du cœur que, même en ce moment, je ne pourrais expliquer, je levai les yeux sur Léon. Ses regards étaient attachés sur mes mains et suivaient attentivement le bracelet; ses regards m'arrêtèrent, et, au lieu de l'attacher à mon bras, je le mis dans ma poche. Un triste sourire effleura les lèvres de Léon. J'avais donc compris qu'il mettait du prix à ce que ce cordon, qui avait entouré son bras, vînt entourer le mien, et il devina de même que je ne voulais pas lui accorder cette faveur.

« O frêles et doux souvenirs de ce saint amour que je lui ai voué, descendez dans ma tombe, jeunes et tendres comme vous avez été! Revenez tous pour que mon œil, arrêté sur votre ombre légère, s'y repose de ses larmes et de l'aspect glacé de cette prison muette! Faites-moi regarder doucement en arrière, moi devant qui l'espérance ne marche plus! Souvenirs heureux! oh! que vous m'avez doucement bercé le cœur, lorsque je vous ai compris plus tard, lorsque, arrivée à l'aimer de toute la puissance de mon âme, j'ai senti que toutes ces fugitives inspirations avaient été les premiers tressaillements de la passion qui devait s'emparer de moi! Oui, cet amour qui m'a pénétrée et brûlée dans toute la profondeur de mon âme, cet amour qui m'a égarée, c'est lui qui déjà me troublait du vent tiède de son aile. Depuis l'arrivée de Félix j'avais froid hors de moi et en moi, et j'ai fait comme l'enfant qui a froid, j'ai ouvert les plis de ma robe pour me réchauffer le sein à cette chaude haleine, et je l'ai respirée pour m'y baigner le cœur. Oui, c'était l'amour qui déjà, sans me parler, me montrait du doigt un chemin inconnu et qui m'a menée à la mort! Hélas! j'ai suivi ce sentier sans savoir ce que je faisais. Plus tard cependant j'ai compris que, si je l'avais bien voulu, j'aurais su ce que j'éprouvais; car on ne change pas ainsi pour rien en un moment sans qu'il y ait autre chose dans la vie qu'une rencontre indifférente et un nouveau venu qui s'en ira.

« Tout l'effroi profond que m'avait causé Félix ne m'avait poigné le cœur que dans des heures de solitude et de jour;

le léger tressaillement qui m'agita à la vue de Léon m'empêcha de dormir paisiblement toute la nuit. Et pourtant ce n'est pas à lui, à lui Léon, que je pensai, ce n'est pas son image qui passa devant mes yeux fermés, ce n'est pas sa voix qui murmura à mon oreille, c'était un être inconnu, sans forme, qui m'obsédait et me parlait ainsi. Une seule fois en ma vie j'avais senti un trouble pareil : c'était un jour où nous devions aller revoir dans la montagne la grotte des Fées, si merveilleuse et si splendide. Il fallait s'éveiller de bonne heure; je ne dormis pas, et toute le nuit je vis des montagnes et des grottes imaginaires, jamais celle où je devais aller. Ainsi Léon ne m'apparut pas, ce fut quelque chose qui me venait de lui, comme les grands rochers de mon imagination me venaient des rochers de nos enchanteresses. Ce pressentiment d'amour m'atteignait comme un génie ami, comme un sorcier divin qui frappe notre âme de sa baguette magique, qui ouvre toutes les sources de notre amour, les fait couler hors de nous. Puis se présente le voyageur altéré qui tend sa coupe, la remplit des larmes heureuses de notre âme et s'en abreuve.

« Et cela fut ainsi pour moi le matin de cette nuit si doucement agitée. Je me levai avant tous, j'ouvris ma fenêtre, et la première personne que je vis, ce fut Léon arrêté et les yeux levés sur ma chambre. Si alors il ne sentit pas que je devais l'aimer un jour, si alors, comme le voyayeur altéré, il ne tendit pas son âme pour recueillir en lui ce flot d'émotions qui s'échappait de moi, c'est qu'il était timide et bon; car il y eut un moment, le moment d'un éclair, où toute ma joie dut éclater et sourire sur mon visage. Puis, avec la même rapidité, il me sembla que tous ces traits épars de mes rêves, que toutes ces formes indécises de fantômes légers qui m'avaient poursuivie, s'éclairaient, s'assemblaient soudainement, se dessinaient avec netteté, et je reconnus que c'était Léon qui avait erré dans la nuit que je venais de passer. Alors j'eus peur, alors je me retirai de ma fenêtre, je reculai vivement, et je tombai assise sur le bord de mon lit, la main sur mon cœur qui battait comme si j'avais longtemps couru. Avais-je donc fait bien vite un bien long chemin dans l'amour ?

« Cependant, les occupations de la journée, les occupations des jours suivants, apaisèrent bientôt tous ces mouvements tumultueux, et je ne sentis plus d'agitation. Mais déjà ma

vie était comme l'eau de la fontaine où a passé l'orage : l'onde redevient calme, mais elle n'est plus limpide; mon âme n'était plus agitée, mais elle était troublée. Il faut, pour que l'eau de la fontaine laisse dormir au fond de son lit le limon du torrent, que de longs jours paisibles et sereins lui rendent son cristal. Quant à moi, à travers mes pensées troublées, je ne voyais plus le fond de mon cœur, et je n'eus pas le repos qui devait leur rendre leur innocente transparence. Depuis quinze jours je ne voyais plus Léon qu'aux heures des repas, et quelquefois le soir dans les réunions de la famille. Il était respectueux et attentif pour mes vieux parents, gai et empressé avec Hortense, si taquin et si complaisant pour mes petites nièces que les deux enfants l'adoraient. Pour moi seule il était réservé et triste; quand je lui parlais, il rougissait; quand je lui demandais un service, lui si leste, si empressé, si adroit, il se faisait toujours répéter ma demande et faisait toujours quelque maladresse. J'avais entendu parler confusément de l'amour qui avait adouci les caractères les plus farouches ou donné de la grâce aux plus gauches, et je comprenais que c'était le même pouvoir qui enlevait la grâce et donnait de la sauvagerie à Léon. Je sentais que, pour lui, je n'étais pas ce qu'étaient les autres. Que j'aie appelé ce sentiment de son vrai nom, que je me sois dit que c'était de l'amour, non; car il me rendait heureuse, et l'on m'avait fait peur de l'amour, on me l'avait montré comme un ennemi. En aimant Léon, en m'en sentant aimée, je me défendais de regarder ce que j'éprouvais, et lorsque, dans cette solitude où j'ai appris tant de choses, j'ai pu lire dans d'autres livres que mon cœur, je me suis toujours étonnée que Juliette, la fille de Capulet, n'ait pas dit au beau jeune homme qui la charme, comme Léon me charmait : Roméo, ne me dis pas que tu es Montaigu, car il faudrait te haïr.

« Cependant un jour vint où je ne doutai plus de l'amour de Léon, où ce sentiment s'éclaira complétement pour moi : ce fut le jour où je compris qu'il détestait le capitaine Félix. Ce fut à l'occasion de l'ouvrier malade que j'allais voir quand je rencontrai Léon pour la première fois. J'avais obtenu de mon frère qu'on ne le rayerait pas du nombre des ouvriers, mais le capitaine s'était refusé à ce qu'on lui payât le prix des journées manquées. C'eût été, disait-il, d'un fatal exemple pour beaucoup de paresseux qui eussent trouvé commode

de gagner leur argent dans leur lit. Depuis ce temps, je ne pensais plus à Marianne ni à Jean-Pierre, son mari ; déjà je n'avais plus le temps de m'occuper des autres. Voici ce qui arriva :

« C'était à l'heure du dîner : le capitaine et Léon ne se rencontraient guère qu'à cette heure, car celui-ci se retirait presque toujours de nos soirées pour travailler. Le capitaine, s'adressant à Léon, lui dit d'une voix dure :

« — Jean-Pierre est venu à la forge aujourd'hui ?

« — Oui, Monsieur.

« — Il est allé dans les bureaux ?

« — Oui, Monsieur.

« — Il a reçu de l'argent ?

« — Oui, Monsieur.

« — De qui ?

« — De moi.

« — Sur quelle caisse l'avez-vous pris, monsieur Lannois ?

« Léon, en qui je voyais bouillonner la colère, devina sans doute que le capitaine voulait contester le misérable payement qui avait été fait, il répondit avec dédain et en tournant le dos à Félix :

« — Sur la mienne, Monsieur.

« Le capitaine qui avait, à ce que je crois, un parti pris de faire une mercuriale à Léon sur ce qu'il avait osé se permettre, fut si déconcerté de cette réponse qu'il en devint tout pâle. Mais il ne savait comment se fâcher, et, dans son impuissance, il ajouta :

« — Il paraît que Jean-Pierre vous a rendu d'importants services ?

« Le ton dont ces paroles furent prononcées irrita Léon et le fit sortir de sa timidité. Il répliqua avec une exaltation triomphante :

« — Oh ! oui, Monsieur, oui; il m'a rendu un grand service.

« — Durant sa maladie ?

« — Durant sa maladie.

« — Et lequel ?

« Léon sourit ; tout son visage changea d'expression ; de la colère qui l'agitait, il passa à une douce et triste soumission ; il posa la main sur son cœur, et, levant sur moi un regard où, pour la première fois, il osa me parler, il répondit :

« — Oh ! ceci est mon secret, Monsieur.

« — C'est sans doute aussi celui de Jean-Pierre, dit le capitaine, et je serais bien aise de le savoir.

« — Vous pouvez le lui demander.

« — Je me serais fort bien passé de votre permission.

« — Je n'en doute pas, Monsieur.

« Pendant les derniers mots de cette conversation, Félix n'avait cessé de m'examiner, car il avait surpris le regard de Léon, et ce regard m'avait troublée. Je l'avais compris, moi. Il voulait me dire : C'est pendant que vous alliez chez Jean-Pierre que je vous ai vue pour la première fois, et voilà ce service que j'ai récompensé... Le dîner fut silencieux, car cette explication avait eu lieu devant tout le monde, et chacun était gêné. Moi seule, j'affectai une grande aisance. Comme j'avais compris l'aveu de Léon, j'avais compris le soupçon de Félix, et, pour la première fois, j'éprouvai une sorte de joie à le tromper. Léon se retira. Nous restâmes seuls avec mon frère et sa femme. Hortense se plaignit doucement à son mari de la dureté de Félix.

« — Moi, je n'ose lui parler, lui dit-elle ; mais toi, tâche de lui faire entendre raison. Ce jeune homme est bon, laborieux, et Félix le traite mal.

« Je fus si reconnaissante envers Hortense, que ma pensée parut sans doute dans mes yeux, et que mon frère, qui me regardait, secoua doucement la tête.

« — Oui, dit-il, Félix le traite mal, il ne l'aime pas ; et, comme je ne veux pas que ce jeune homme ait à se plaindre de nous, je trouverai un prétexte pour le renvoyer à son père.

« — Oh ! m'écriai-je avec une colère douloureuse, ce serait trop injuste !

« — Ce serait plus raisonnable, répondit sévèrement mon frère en me regardant d'un air scrutateur.

« Je baissai les yeux, et il s'éloigna après avoir fait un signe à Hortense, qui m'examinait aussi. En devinant mon secret, on m'avertit que j'en avais un. Ce fut la première fois que le nom d'amour me vint expliquer la préférence que j'avais pour Léon. Cependant, si Hortense, si ma sœur m'avait tendu la main dans ce moment et m'eût dit : Henriette, l'aimes-tu ? je lui aurais répondu en me jetant dans ses bras, en fondant en larmes, en lui jurant de ne plus l'aimer ; car c'était, selon les idées de notre famille, un crime que l'amour. Mais Hortense, d'ordinaire si bonne et si douce pour

moi, se montra gauchement sévère ; elle crut devoir se ranger du parti de Félix, qu'elle venait de blâmer, parce qu'elle supposa qu'il avait besoin d'être défendu dans mon cœur, et me dit avec autorité :

« — Henriette, je viens d'avoir un tort en blâmant la conduite de mon frère. N'en aie pas un plus grand en le condamnant légèrement.

« Cette admonestation me blessa; et, profitant de ce que je n'avais rien dit qui pût la motiver, quoique assurément je sentisse que je la méritais au fond du cœur, je répliquai avec aigreur :

« — Moi, condamner le capitaine Félix! je n'ai pas parlé de lui, je n'ai pas même prononcé son nom.

« Ma façon de répondre blessa Hortense, et elle me dit sèchement :

« — Vous savez bien ce que je veux vous dire, Mademoiselle.

« — Ce que vous voulez me dire ? répétai-je avec humeur, tant il me semblait injuste de s'en prendre à moi d'une chose où je n'étais pour rien, en vérité, je l'ignore. Qu'ai-je à faire dans l'opinion que vous venez d'exprimer sur votre frère, et vous conviendrait-il de faire croire que c'est moi qui l'ai accusé de dureté ?

« — Vous ne l'avez pas dit, mais vous le pensiez, lorsque vous vous êtes écriée que ce serait une injustice de renvoyer M. Lannois à sa famille.

« — Je ne faisais que répéter ce que vous aviez dit.

« — Vous êtes bien raisonneuse, Henriette, me dit Hortense; c'est le fait des gens qui ont tort.

« — Tort! quel tort? tort en quoi ? lui dis-je en sentant les larmes me gagner.

« Ma sœur, qui jusque-là ne m'avait regardée que d'un air sévère, s'approcha de moi, et, me prenant la main, elle me dit, après un silence assez long, durant lequel elle chercha à pénétrer jusque dans mon âme :

« — Henriette, ma sœur, prends garde d'être imprudente, et souviens-toi de ce que tu as promis. Félix t'aime.

« J'aurais voulu douter de mon cœur, qu'on m'aurait forcée d'y voir clair. Oui, je le pense encore, oui, peut-être sans cet avertissement aurais-je laissé se calmer, dans l'ignorance de ce qu'il était, ce trouble inconnu dans ma vie. Mais quand on lui eut donné un nom, quand on l'eut appelé amour, quand on lui eut mis sur le front sa couronne de feu, quand je sus qui

il était, je fus curieuse de le voir, de le regarder, de le mesurer, ne fût-ce que pour le combattre. Avant ce jour, Léon habitait mon âme sans l'occuper ; à partir de ces paroles, il en devint toute la pensée. J'aimais Léon, on me l'avait dit, était-ce donc vrai? Je me consultai, et alors je fis en moi d'étranges découvertes. Le visage de Léon, ses yeux doux et purs, ses beaux et longs cheveux blonds, sa noble tournure, sa voix suave et chantante, ses gracieux hochements de tête quand il jouait des colères d'enfant contre mes petites nièces, tout cela s'était gravé en moi sans que j'eusse pensé à l'observer. Je le connaissais mieux que je ne connaissais mon père, mon frère ; je le connaissais mieux que tous ceux avec qui je vivais depuis de longues années. Il me semble que j'aurais parlé pour lui, trouvé ses réflexions, fait ses gestes, tant j'étais pénétrée et pour ainsi dire vivante de cette existence qui n'était pas la mienne. Je fus épouvantée d'être ainsi en moi-même au pouvoir d'un autre ; ma fierté s'indigna d'être à la merci d'une vie en qui la mienne n'apportait peut-être aucun trouble, et la peur de n'être pas aimée me prit soudainement.

« L'amour! Oh! l'amour est comme toutes les puissances supérieures : tout lui sert, l'abandon et la résistance. J'aurais aimé Léon si je ne l'avais pas redouté, je l'aimai parce que je le craignis. Eh, mon Dieu! pouvais-je ne pas l'aimer? n'est-il pas des pentes si rapides qu'on y tombe parce qu'on s'agite pour les remonter, et qu'on y tombe aussi parce qu'on ne résiste pas à leur rapidité? Je l'ai éprouvé, moi, car cette image de Léon m'épouvantait ; elle s'asseyait si près de moi dans mes nuits, elle me quittait si peu durant mes jours, que je la trouvais importune, presque audacieuse ; elle s'emparait de moi et me parlait en maîtresse. Je voulus m'arracher à cet entraînement ; mais tout ce qui m'avait soutenu jusque-là, occupations, prières, travail, tout cela semblait me manquer, tout cela fuyait quand je voulais m'y appuyer : c'était comme le sable des bords du précipice, qui cède dès qu'on y cherche un soutien. Il me semblait qu'un soleil de feu eût plané sur ma vie, et réduit tout en poussière en n'y fécondant que l'amour. Hélas! hélas! je m'explique mal. Je ne me rendis pas alors un pareil compte de mon âme. Toutefois je pris une résolution solennelle, je ne voulus pas que Léon me soupçonnât obsédée de sa pensée, et pendant un mois entier je m'appliquai à lui être désobligeante. Il fallait que l'effroi que

j'avais de moi-même fût bien grand pour que je n'eusse pas pitié de sa tristesse. Il était si malheureux! Ah! ce malheur me disait si bien à quel point il m'aimait, que ce malheur me plaisait, et je l'aimais en secret de souffrir ainsi. La seule épreuve qui me fut dure à supporter, et que Dieu me pardonne cette lutte, puisque j'en sortis victorieuse! la seule épreuve où je sentis fléchir mon courage, fut la joie du capitaine. Que Félix fût malheureux de ma froideur, c'était mon droit. Je le sentais, car je souffrais aussi. Je ne le lui disais pas; mais, par un accord tacite avec moi-même, je comprenais que j'avais le droit de blesser celui pour qui j'avais tant de consolations cachées en moi. Mais que Léon eût à subir les regards triomphants et les railleries froides du capitaine, c'est ce qui m'irritait, c'est ce qui m'eût cent fois poussée à dire à Léon : Je mens quand je détourne mes yeux de toi, je mens quand j'évite ta rencontre, je mens quand je te parle sans bonheur et t'écoute sans paraître t'entendre! Oui, je l'eusse averti, si je ne l'avais aimé à ce point que j'éprouvais qu'une fois mon cœur ouvert, toute ma vie s'en serait échappée pour aller à lui. Il m'aimait aussi, lui, et je le savais, moi. Cette aventure de Jean-Pierre m'avait été expliquée par cela seul que personne n'avait pu la comprendre.

« Félix avait interrogé ce pauvre homme, et ce pauvre homme lui avait dit qu'il n'avait rien à répondre à ses questions : non-seulement il n'avait rendu aucun service à Léon, mais lorsque celui-ci lui avait donné de l'argent, il l'avait vu pour la première fois. On attribua la réponse de Léon à une mutinerie d'enfant. Moi seule je savais le service que lui avait rendu Jean-Pierre : n'allais-je pas chez ce pauvre malade lorsque Léon me rencontra?

« Cependant un jour devait venir qui m'arracherait à cette rude tâche de froideur que je m'étais imposée. On ne parlait plus de renvoyer Léon; il était si laborieux, si doux, si soumis! Ce nuage de soupçon qui avait existé sur lui et sur moi s'était dissipé; moi-même je reprenais quelque sécurité, lorsqu'un événement imprévu me montra que je n'avais gagné de repos que hors de moi.

« Parmi les plaisirs de mon enfance, j'avais gardé celui de cultiver de mes mains un coin écarté et bien étroit de notre jardin. Il arriva que, des magasins ayant été construits tout auprès, on voulut faire un chemin pour y conduire nos marchandises à travers le parc. Ce chemin m'enlevait mon petit

parterre, riche de rosiers que j'avais élevés et que j'aimais. Si mon frère m'eût dit simplement ce qui allait arriver, peut-être n'eussé-je pas pensé à me plaindre de ce hasard; mais il advint que j'entendis Félix donner l'ordre au jardinier d'enlever toutes mes fleurs pour que les terrassiers pussent travailler le lendemain. Je voulus résister; il essaya d'abord de plaisanter, je ne répondis que par des reproches sur sa maladresse à faire tout ce qui pouvait me blesser; son naturel l'emporta, il me répliqua durement, et je courus cacher mes larmes dans ma chambre. On m'y laissa; j'entendis murmurer sous mes fenêtres des mots qui me firent pitié pour celui qui les prononçait.

« — C'est un caprice de petite fille, disait le capitaine, j'aime mieux celui-là qu'un autre : qu'elle pleure ses roses, cela n'est pas dangereux.

« Hortense cherchait à lui persuader de monter pour me calmer.

« — Elle tient à ces misérables fleurs, lui disait-elle.

« — Eh bien! répondit Félix, demain ou après-demain je les ferai enlever avec soin et on les plantera où elle voudras; mais que j'aille lui demander pardon de ce que je fais les affaires de la forge! je ne veux pas la mettre sur ce pied.

« Ce ton, ces paroles de Félix ne m'irritèrent pas d'abord : oui, j'eus pitié de cet homme qui se tuait si gauchement dans un cœur où il avait placé une espérance. Puis mon frère étant survenu, il eut le malheur de dire que je serais touchée de de la galanterie du capitaine s'il daignait prendre le soin de conserver mes pauvres rosiers. Avoir une reconnaissance pour Félix, avouer qu'il pourrait faire quelque chose d'obligeant à mon intention, cela me sembla un malheur plus grand que tous les autres. Je ne puis dire pourquoi, mais cela m'irrita, et je n'eus plus qu'une pensée, ce fut, quand la nuit serait venue, d'aller à mon jardin, de le détruire, de le ravager, pour que Félix ne me le sauvât pas; j'aurais haï mes roses s'il les eût conservées. J'étais si exaspérée que je compris qu'on peut tuer son bonheur en des moments pareils, pour ne pas le devoir à des soins qui vous pèsent. J'attendis donc, et, quand l'heure du sommeil eut sonné pour tout le monde, je sortis doucement de la maison, je me glissai comme une fille coupable le long des allées et des massifs, et, pleine d'une émotion colère et triste, j'approchai de l'endroit où j'allais briser ces frêles arbrisseaux, mes compa-

gnons d'enfance. Cette idée m'avait surtout déterminée : Félix était devenu pour moi l'image vivante de mon malheur, et, comme il avait éteint mes beaux rêves, j'aimais à me dire que c'était lui qui dévastait aussi mes belles fleurs, et, par un besoin de souffrir de sa main, je m'écriais en moi-même : Ah ! cet homme est le mauvais génie de tout ce que j'ai aimé !

« J'étais à quelques pas du petit carré vers lequel je me dirigeais, quand j'entendis un léger bruit. La peur d'être surprise dans ce qui m'avait semblé d'abord une vengeance légitime et dans ce qui m'apparut tout à coup comme une colère ridicule, cette peur fit que je me cachai ; mais, le bruit continuant à se faire entendre, j'en voulus savoir la cause. Je parvins à petits pas jusqu'auprès de mon jardin de roses. C'était là qu'on travaillait : un homme était penché vers la terre, il enlevait les fleurs avec soin, les déposait avec une tendre attention sur une brouette qu'il poussa bientôt vers une autre partie du parc. Je le reconnus : c'était Léon. Oh ! comment pourrais-je dire ce qui se passa en moi ? Une joie céleste tomba dans mon cœur, elle le remplit tellement, qu'elle m'enivra et déborda; je fus forcée de m'appuyer contre un arbre, et je sentis des larmes couler sur mes joues. Et mes fleurs, mes belles fleurs, que je les aimai ! qu'elles me devinrent chères et précieuses ! Dès que Léon fut éloigné, je courus vers celles qui restaient encore, je les regardai l'une après l'autre ; mais l'idée de les briser m'eût révoltée, elle m'aurait semblé une odieuse ingratitude. J'étais seule, la nuit m'enveloppait d'ombre ; je pris une rose, la plus belle ; je la coupai, et là, dans une folle extase d'amour, ouvrant un passage à cette passion que je refermais depuis si longtemps, je pressai de mes baisers cette rose ainsi sauvée. Puis, entendant revenir Léon, je la jetai à terre pour lui, comme s'il devait la reconnaître ; j'en pris une autre pour moi, comme s'il me l'avait donnée, et je m'enfuis, la tête et le cœur perdus, comme si cet échange de fleurs, que j'avais fait à moi seule, avait été l'aveu de son amour et du mien.

« Le lendemain, j'étais heureuse et rayonnante. Léon m'aimait, Léon m'avait sauvée du besoin de remercier Félix. Je l'aimais de son amour et de mon aversion pour un autre. Pourtant je n'étais pas méchante. Si Félix eût voulu rester un ami pour moi, je l'aurais apprécié ce qu'il valait ; mais une fatalité cruelle lui inspirait toujours des choses qui de-

vaient le perdre dans mon cœur et me pousser dans une voie où j'aurais voulu ne pas avancer.

« Chacun s'aperçut le lendemain de ce qui était arrivé, et dès le matin on en causait avant que je fusse descendue. Cela se trouvait être un dimanche, de façon que tout le monde était réuni pour le déjeuner. Félix entrait au moment où, après avoir embrassé ma famille, je répondais au salut de Léon. Félix s'arrêta à la porte, me confondit avec Léon dans un même regard ; puis, voulant dissimuler sa colère sous un air de gaieté railleuse, il dit :

« — J'ai du malheur, Henriette! J'avais fait préparer un endroit charmant du parc pour y transplanter vos rosiers, mais une main plus habile et plus prompte m'a prévenu.

« Ce regard de Félix, en nous rassemblant sous une même accusation, m'inspira l'idée soudaine de me faire la complice de ce crime qui le blessait tant.

« — Vraiment! lui dis-je en faisant l'étonnée, qui donc a pu commettre cette galanterie malavisée?

« — Je ne le connais pas encore, répondit Félix d'un ton tout à fait irrité, sans cela je l'aurais déjà remercié, moi, de son attention pour vous.

« Félix avait adressé du regard cette espèce de menace à Léon. Celui-ci semblait prêt à éclater : j'intervins.

« — Vous lui en voulez donc beaucoup? dis-je en riant.

« — Assez, reprit Félix, pour lui donner une leçon.

« — Comme les donnent les capitaines? repris-je en voyant la colère s'allumer sur le front de Léon ; les armes à la main, sans doute?

« — Pourquoi pas? dit Félix en regardant toujours Léon.

« — Eh bien! répliquai-je après avoir pris un paire d'épées suspendues dans la salle à manger, me voici prête à la recevoir.

« Je tendis une épée au capitaine, et je tirai l'autre de son fourreau, en me mettant en garde.

« — Quoi! s'écria Félix, c'est vous?

« — C'est moi, lui dis-je, qui suis la coupable; allons, capitaine, en garde!

« Je m'avançai sur lui l'épée haute; il recula en rougissant de colère. Ma famille, qui n'avait vu dans tout cela qu'un enfantillage, se prit à rire. Mon père et Hortense dirent gaiement :

« — Allons, Félix, défends-toi; elle te fait peur?

« Seule je devinai la colère de Félix, car seule je compris que je venais de le rendre ridicule devant celui qu'il eût voulu anéantir; cependant il se remit, et reprit avec assez de présence d'esprit, car il ne soupçonna pas un moment que je pusse mentir :

« — Vous êtes plus adroite à manier l'épée que la bêche, ma chère Henriette, car vous avez bien étrangement replanté tous ces beaux rosiers que vous aimiez tant.

« Léon fut tout interdit, et moi, qui voulais qu'il fût heureux comme je l'étais, je répondis :

« — Il me plaisent comme il sont.

« — Eh bien! dit mon père, Henriette nous montrera cela après le déjeuner.

« Ce fut mon tour d'être embarrassée; car j'avais bien vu Léon emporter mes rosiers, mais je ne savais où il les avait mis.

« — Volontiers, répondis-je à tout hasard, et comptant m'échapper avant tout le monde pour découvrir cet endroit.

« Pendant le déjeuner j'examinai le visage de Léon. Il n'osait croire sans doute à ce que ma conduite devait lui faire supposer. Peut-être, si je l'avais vu radieux, me serais-je repentie de m'être aussi imprudemment mise dans sa confidence, d'avoir accepté si complétement ce dévouement de bons soins; mais il passait si rapidement d'une joie douce à une incertitude tremblante, que je lui pardonnai mon imprudence. La timidité de son espérance me charma. Moins il osait envers moi, plus je me sentais hardie envers lui.

« Cependant on continuait à me parler de mon jardin, et l'on me demanda quel endroit j'avais choisi pour l'y transporter.

« — Un endroit charmant, vous verrez.

« — Pour m'a part, dit Félix, il m'a fallu suivre la trace de la roue de la brouette pour le découvrir.

« Je pensai que cet indice pourrait me guider, mais Félix ajouta :

« — Et si le jardinier eût eu fini de ratisser les allées comme à présent, je déclare que jamais je n'aurais été chercher un parterre de roses où vous l'avez caché.

« Le parc est assez grand pour que je fusse moi-même embarrassée de découvrir mon nouveau parterre. Je commençai à trembler de mon mensonge.

« — Mais où diable l'as-tu donc caché? me dit mon père.

« — Je vous y mènerai.

« — Félix, dites-moi cela, ajouta mon père.

« — Je ne ferai pas une maladresse de plus, en enlevant à Henriette la surprise qu'elle vous ménage.

« Félix avait du malheur, il repoussait pour m'obliger le seul service qu'il pût me rendre. Quant à Léon, il ne pouvait comprendre mon embarras, puisqu'il ignorait comment je savais que mes rosiers avaient été déplantés. Bientôt on se leva de table, et Léon disparut; j'étais fort en peine de ce que j'allais faire. On me pressait; je pris un parti, et je priai qu'on me suivît. A tout hasard, je comptais faire errer ma famille dans le parc et profiter de l'instant où je trouverais mon parterre comme si j'avais choisi le chemin le plus long. Mais mon père était fatigué, il me prit le bras.

« — Allons, me dit-il, et ne nous fais pas courir, j'ai de vieilles jambes qui ne plaisantent plus.

« Ce fut alors que mon embarras fut à son comble, alors aussi que cette sainte divination qui éclaire les cœurs vint me tirer de cet embarras. A défaut d'un mot du coupable, à défaut d'une trace sur la terre, je cherchai le fil invisible et léger qui avait dû conduire Léon. Léon avait dû choisir l'endroit du parc où je me plaisais le mieux, un lieu solitaire et couvert où j'aimais à m'asseoir seule sur un banc de bois. J'y marchai avec la certitude de ne pas me tromper. On me suit, j'arrive et je découvré mes rosiers disposés autour de ce banc où j'avais tant de fois pensé au bonheur avant de connaître Félix et Léon. Ce fut encore pour moi une nouvelle joie, non parce que Léon avait choisi cet endroit, dans ma pensée il ne pouvait y en avoir d'autre, mais parce que je l'avais si bien deviné.

« Hélas! toutes ces choses qui paraîtront peut-être puériles à ceux qui me liront, ont été les plus grands événements de ma vie. Ce fut ainsi que je marchai seule dans ma passion. Puis vint le jour où nous marchâmes à deux. Car jusque-là j'avais aimé Léon, Léon m'avait aimée; mais il me semble que je n'aurais pas osé dire que nous nous aimions. Ce fut encore à l'occasion de ce jardin que commença notre intelligence, ce fut à cause de ce jardin que notre amour se confondit en une pensée unique. Depuis le jour dont j'ai parlé, mon parterre était devenu le but de notre promenade du dimanche après le déjeuner. Les fleurs en étaient devenues une propriété si exclusive que, par un accord tacite, personne

n'eût osé en cueillir une sans ma permission. Par cela même elles étaient devenues précieuses, c'était une faveur que de les obtenir. Mon père ne manquait jamais de me dire :

« — Allons, Henriette, fais-nous les honneurs de ton parterre.

« Et je donnais une rose à toutes les personnes présentes. Léon était venu plusieurs fois, et comme aux autres je lui donnais une fleur ; mais je la lui donnais devant tout le monde, et je comprenais qu'ainsi je ne lui donnais rien. Un jour il arriva que j'avais fait ma distribution quand il nous rejoignit. Nous quittions le parterre. Je n'aurais osé retourner cueillir une fleur pour Léon. Il s'approcha de moi, qui marchais la dernière avec mon père.

« — Vous êtes venu trop tard, lui dit celui-ci.

« — Je n'aurai donc rien ? dit Léon.

« Je ne répondis pas, mais je laissai tomber la rose que je tenais à la main. Il la ramassa et la serra sur son cœur. J'attendais depuis longtemps ce moment de le payer de ses soins, car je ne puis dire par quel charme inouï il devinait mes pensées et semblait les accomplir avant que je les eusse exprimées. Je vis du bonheur dans ses yeux et je fus heureuse. Depuis ce temps je ne lui donnai plus mes roses, je les laissai tomber ; puis il avait son rosier, un rosier où je ne cueillais de fleurs que pour lui. Dire comment sans nous parler nous nous comprenions, expliquer par quelle intelligence commune nous causions avec la parole des autres, comment un regard furtif donnait à un mot indifférent, prononcé par un indifférent, un sens qui n'était qu'à nous deux, ce serait vouloir écrire l'histoire de notre vie, heure à heure, minute à minute. Cependant tout cela était innocent; ces gages si éphémères qu'il conservait avec tant de soin, je les eusse donnés à un ami, et aucune parole n'avait dit encore à Léon que je les lui donnais à un autre titre. Un jour vint cependant où je reçus et rendis un gage qui délia, pour ainsi dire, le silence de nos cœurs. Qu'on me pardonne ces détails des seuls jours où j'ai senti la vie daus toute sa puissance, qu'on ne rie pas de ces frêles bonheurs qui seuls encore m'aident à supporter le lourd malheur qui m'a frappée : ce sont les seuls moments du passé où je puisse endormir ma peine par le souvenir, et celui-ci me fut bien doux, non pas pour le bonheur qu'il m'apporta, mais pour le bonheur que je pus rendre. Car, j'avais raison de le penser, aimer c'est

rendre heureux. C'était la veille du jour de ma naissance. Mon père, ma mère, mes frères, jusqu'à mes nièces me lutinaient en me menaçant de leurs cadeaux pour le lendemain.

« — Tu ne t'attends pas à ce que je te donnerai, disait l'un.

« — Tu verras si je connais ton goût, disait l'autre.

« Chacun se promettait de me faire un grand plaisir, Léon seul n'osait rien me dire. Il ne se vantait pas, il me regardait. Oh ! que c'est affreux de ne plus voir, de ne plus aimer ! O mon Dieu ! quand ouvrirez-vous ou fermerez-vous tout à fait ma tombe ?

« Léon me regardait. Mon Dieu, quel charme avez-vous donc mis dans les yeux de celui qu'on aime ? quelle lumière si céleste, quel rayon si éthéré en jaillit donc, qu'il pénètre dans l'âme comme un air qui fait vivre et qui parfume la vie ? Léon me regardait, et je sentais mon cœur se fondre en joie sous son regard. J'étais sûre qu'il avait pensé à moi. Le lendemain venu, après que tout le monde fut levé et fut venu m'apporter, ceux-ci des fleurs, ceux-là des bijoux, je descendis dans le jardin. Léon s'y trouvait. J'étais résolue à recevoir ce que son regard m'avait promis. Je m'approchai de lui : il était tremblant, il allait parler, lorsque Félix s'approcha et m'offrit une charmante parure. Léon se retira, mon regard le rappela. Je vis qu'il prenait une résolution, j'attendis.

« — Pardon, me dit-il, j'avais oublié... Ce matin, en courant dans le parc, j'ai trouvé ce mouchoir ; il est marqué à votre lettre, je crois qu'il vous appartient, je viens vous le rendre.

« Je fus blessée d'abord : il avait trouvé un de mes mouchoirs et il ne le gardait pas ! Je le pris sans le regarder et le remerciai sèchement ; il s'éloigna tout confus. En ce moment Hortense vint près de nous, et, m'arrachant vivement ce mouchoir, elle me dit :

« — Voyez la petite sournoise ! elle a fait son beau mouchoir avant moi, elle y a travaillé la nuit afin de l'avoir pour sa fête : ce n'est pas loyal. Mais comme il est joli ! je n'aurais pas cru qu'il vînt si bien, car tu étais bien distraite en y travaillant.

« Je n'avais pas compris d'abord ; mais, en regardant ce mouchoir, je vis qu'il était absolument pareil à celui que je

brodais et qui n'était pas fini. C'était donc le présent de Léon, un présent que je pouvais garder sans le cacher, un mouchoir qui m'appartiendrait mieux que le mien; car seule je saurais d'où il me venait. J'acceptai l'explication donnée par Hortense, et aussitôt je remontai chez moi; je cherchai celui qui n'était pas achevé, je pris une bougie, je le brûlai. Pouvais-je désirer avoir de moi rien qui pût rivaliser avec ce que m'avait donné Léon? Quand je descendis pour déjeuner, il était rêveur, il était triste, il me regarda. Je tenais son mouchoir, je le passai sur mon front; tout son visage s'illumina de joie. J'avais souvent entendu dire qu'il faut redouter les paroles de l'amour. Ce sont ses regards et ses douces extases qu'il faut craindre. Que m'eût dit Léon qui valût ce bonheur que je venais de lui donner? Il me revint au cœur, et je ne parlai pas pour qu'il ne m'en échappât rien. Puis nous allâmes faire notre promenade. Pour la première fois, Félix nous accompagnait. Je fis ma distribution de roses, et Léon eut une des dernières qui restassent sur son rosier. Ce jour-là je la lui donnai en lui disant : Merci. Il la reçut avec transport. A ce moment Félix s'approcha.

« — Et moi, me dit-il, n'aurai-je rien?

« — Si fait, lui répondis-je, et j'allai cueillir une autre fleur.

« — Serai-je moins bien partagé que Léon, et n'aurai-je pas comme lui une de ces belles roses mousseuses qui sont là?

« — Il en reste si peu !

« — C'est pour moi que vous vous en apercevez ?

« J'avais trop de bonheur dans l'âme pour vouloir le compromettre. Je pris la plus belle rose et la donnai à Félix, qui me remercia. Je voulus regarder Léon pour me faire pardonner ; mais il jeta loin de lui la rose que je lui avais offerte, et demeura à sa place immobile et désespéré. Je compris sa colère, car je venais de flétrir notre secret. Félix causait avec moi, je lui répondais à peine. On l'appela et il s'éloigna de quelques pas. J'oubliai toute prudence, je m'approchai de Léon.

« — Vous avez jeté votre rose?

« — Ce n'est plus la mienne, c'est celle de tout le monde.

« — C'est mal ce que vous dites là?

« — C'est mal ce que vous avez fait !

« — Vous qui rendez si bien ce que vous ne trouvez pas, que diriez-vous si j'avais refusé ce qui n'était pas à moi ?

« — Oh ! ne me le rendez pas, reprit-il avec effroi. Il se tut, puis il ajouta tout bas en me regardant : Mais laissez-moi regretter de n'avoir pas gardé ce que j'avais véritablement trouvé.

« Je suivis ses yeux; ils s'arrêtèrent sur ce bracelet de cheveux qu'il m'avait si timidement rendu. Par un mouvement plus rapide que ma pensée, je le détachai de mon bras, et lui dis :

« — Tenez.

« Il jeta un cri. Je m'enfuis aussitôt. Je craignis de voir son bonheur. Hélas ! on prétend que c'est la douleur de ceux qu'elles aiment qui égare les femmes ; ce ne fut pas ainsi pour moi. Toutes les fois que je souriais à Léon, que je le regardais, que je lui parlais, il y avait en lui tant d'ivresse, tant de bonheur, que je ne puis dire quel attrait je trouvais à semer une si puissante félicité près de moi. Oh ! je l'aimais bien, je l'aimais pour qu'il fût heureux. C'est pour qu'il fût heureux que j'ai été coupable; c'est parce que je crois en son bonheur s'il me revoyait que je souffre, et c'est pour cela aussi que je souffre avec courage.

« Les jours qui suivirent celui-là furent les jours vraiment heureux de ma vie. Je sentis, dans toute sa plénitude enivrante, le bonheur d'aimer et d'être aimée. Pourtant je ne me dissimulais point qu'il y avait entre Léon et moi un obstacle qui serait invincible. Je le voyais, je le regardais en face; mais il ne m'inspirait pas de terreur. Je n'avais aucun moyen de changer le sort qui m'attendait, mais je n'en cherchais pas ; j'aimais, j'étais aimée ! ce sentiment tenait tout mon cœur. Cette ivresse était si complète que je n'avais plus besoin de souvenirs ni d'espérances. Le présent était toute ma vie. Ce que j'avais été, ce que je deviendrais ne pouvait parvenir à m'occuper : j'aimais, j'aimais.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! maintenant que la réflexion, la solitude, le désespoir m'ont éclairée sur tant de choses qui se disaient autour de moi, il me semble que ceux qui parlaient d'amour n'avaient jamais aimé, ou bien j'aimais comme les autres n'avaient aimé jamais. Mon Léon était mon âme, ma pensée, ma vie. Je n'étais pas comme ceux qui font des projets d'avenir pour être heureux ensemble ! c'eût été penser hors de ce que j'éprouvais, et je ne le pouvais faire. Je me sentais le cœur suspendu dans un bien-être au-dessus de tous les calculs et de toutes les prévoyances ; les

forces de ma vie et de ma pensée suffisaient à peine à cet enivrement. O mon Léon ! je t'ai aimé, aimé comme tu ne peux le croire, car, maintenant en te donnant ma vie, maintenant en acceptant la torture de mort où je vis pour ne pas renier ton amour, je ne t'aime plus comme alors ; je pense à ma vie perdue, à mon honneur flétri ; je sais ce que je fais, j'ai une volonté. Alors je n'en avais pas ; j'aimais, c'était tout : devoir, honneur, vertu, c'était aimer. Pauvre Léon, que je t'aimais !

« Ce qui se passa entre moi et Léon durant un mois que je fus ainsi, je ne le pourrais dire. Tout me plaisait et m'enivrait. S'il était près de moi, j'étais heureuse ; s'il était loin de moi, j'étais heureuse ; je ne redoutais ni son absence ni sa présence. Quand il me parlait, sa voix vibrait en moi et y éveillait un écho si puissant qu'il murmurait sans cesse, et que je l'écoutais encore quand il ne me parlait plus. Ai-je vécu de la vie des autres durant ce temps ? étais-je de ce monde ? n'ai-je pas été ravie au ciel, dans une atmosphère inconnue ? n'est-ce pas un rêve où veillait l'amour seul, tandis que la prudence et le devoir dormaient dans mon cœur ? Oui, ce fut un rêve, un délire, une ivresse sans nom ; car, lorsque le malheur vint m'en arracher, je n'aurais pu dire ce qui s'était passé, je n'aurais pu préciser une seule circonstance de ces jours si pleins, j'en éprouvais seulement un ressentiment qui avait sa joie douloureuse. Mon cœur était rompu de la céleste étreinte qui l'avait tenu si longtemps. Il me semblait, lorsque je revins à la vie ordinaire, que, si cet état eût duré longtemps, ma force s'y serait doucement fondue comme une cire blanche dans un doux foyer, et que mon âme s'y serait évaporée comme un éther subtil au soleil. C'était ainsi qu'il fallait me faire mourir, mon Dieu ! et non comme je meurs à présent. Je serais retournée à vous sans avoir péché, et vous m'eussiez accueillie, car vous êtes le Dieu de l'innocence. Et pourtant j'espère fermement que vous ne me repousserez pas, Seigneur ! Seigneur ! car vous êtes aussi le Dieu de la douleur.

« J'hésite, j'hésite à commencer le récit de ce qui va suivre ; car maintenant tout y est terreur, désespoir et crime. Oh ! Félix était bien ce que j'ai dit : le tigre qui aime sa proie pour la dévorer, le tigre qui s'accroupit sous les fleurs étincelantes du cactus, où sa robe rayée se mêle et se perd dans les bosquets de ses épais buissons ; c'était bien le tigre qu

veille longtemps et silencieux, pour bondir soudainement sur sa proie et ne lui apparaître qu'avec la mort.

« Un matin, l'hiver était venu, je descendis dans le parc, j'allai me promener dans une allée qu'on découvrait de la fenêtre près de laquelle travaillait Léon. Je ne pouvais guère le voir, mais je savais qu'il me voyait, et je lui apportais ma présence. Le soir, à la veillée, il trouvait mille moyens de me dire entre nous tout ce que j'avais fait, mes moindres gestes, combien de fois j'étais passée: nous avions des signes convenus pour tout cela; nous étions heureux de ces entretiens. Le matin dont je parle, Léon m'arrêta au détour d'un massif.

« — N'allez pas plus loin, me dit-il, le capitaine a fait enlever mon bureau de la fenêtre où il était, il se doute de notre amour. Je l'ai vu se diriger vers notre allée. Il va sans doute vous y espionner. Je me suis échappé pour vous prévenir.

« A ces mots j'aperçus Félix qui venait vers nous.

« — Fuyez! dis-je à Léon.

« — Non, me dit-il, ce serait lui montrer que nous avons quelque chose à cacher. Calmez-vous, et répondez-moi comme je vous parlerai.

« Le capitaine nous avait vus. Cependant il ne hâta pas sa marche. Cette lenteur m'épouvanta : elle m'apprit qu'il était sûr de ce qu'il soupçonnait et de ce qu'il voulait faire. Du bout de la longue allée où il venait d'entrer jusqu'à nous, je crus sentir ses regards durs et glacés sur mon cœur. Lorsqu'il fut à quelques pas de Léon, celui-ci me dit avec calme :

« — Je m'occuperai, Mademoiselle, de copier cette musique nouvelle.

« — Je vous serai obligée, lui dis-je.

« Félix s'arrêta, et nous jeta un sourire de pitié et de mépris.

« — Monsieur Léon, dit-il, voulez-vous me suivre? j'ai quelques ordres à vous donner.

« L'idée soudaine me prit de savoir ce qui allait se dire, et je répondis aussitôt :

« — Je vous laisse ensemble.

« Je feignis de me retirer rapidement, comme si je fuyais; mais, grâce à l'épaisseur de nos charmilles d'if, je pus me rapprocher de l'endroit où Léon et Félix étaient restés. Le

capitaine ne prit pas la parole sur-le-champ : il voulait sans doute me laisser le temps de m'éloigner. Ce fut Léon qui parla le premier ; sa voix me fit un effet étrange, ce n'était pas la voix dont il me parlait. Autant celle que j'aimais avait de douceur et de soumission, autant celle que j'entendais en ce moment avait de fierté et d'assurance.

« — Quels ordres le capitaine Félix a-t-il a me donner ?

« — Un seul, Monsieur, répondit celui-ci avec un calme qui m'étonna, c'est celui de vous tenir prêt à partir demain.

« — Je ne suis pas entré dans la fonderie de M. Buré pour faire les affaires extérieures.

« — Aussi n'est-ce pas pour ses affaires que vous partirez, ce sera pour les vôtres. Vous êtes assez instruit, monsieur Lannois, et je pense qu'il est temps de vous renvoyer à monsieur votre père.

« Cette nouvelle me foudroya. Je fus obligée de m'appuyer à la charmille ; j'étais près de m'évanouir, quand la voix de Léon me rassura en m'épouvantant.

« — C'est-à-dire que vous me chassez, Monsieur ?

« — Je ne me suis pas servi de cette expression, reprit le capitaine d'un ton parfaitement calme.

« — Soit, Monsieur, répondit Léon d'un ton légèrement railleur ; je n'ai pas le droit de vous faire plus grossier que vous ne l'êtes.

« — Vos injures sont inutiles, mon petit Monsieur, repartit Félix d'un ton méprisant.

« — Et vos ordres sont également inutiles, mon terrible capitaine, répéta Léon en ricanant.

« — Il faudra pourtant obéir.

« — Quand celui qui est le maître ici me les aura signifiés.

« — Le maître ici, c'est moi !

« — Pas encore, pas encore ! s'il vous plait ! le maître, c'est M. Buré. Je sais bien que vous avez la promesse d'être associé à la maison quand vous aurez touché la dot d'Henriette. C'est si commode de faire sa fortune en épousant une jeune fille riche ! Mais le mariage n'est pas encore fait. Jusque-là vous êtes commis, commis comme moi, monsieur le capitaine, et, s'il vous plaît de donner des ordres, il ne me plaît pas à moi de les recevoir.

« Je m'attendais à une explosion de colère de la part de

Félix. Je reconnus, au son de sa voix, qu'il y avait chez lui un parti pris de se modérer.

« — Tous vos vœux seront satisfaits, Monsieur, et je vais prier M. Buré de vous répéter ce que je viens de vous dire.

« — C'est-à-dire, s'écria Léon hors de lui, que vous allez me dénoncer !

« — Vous dénoncer! monsieur Léon, et pourquoi? Je vous crois un fort honnête homme, vous ne manquez ni d'assiduité ni d'intelligence ; mais, que voulez-vous, c'est peut-être un caprice, mais votre figure ne me revient pas, elle m'agace les nerfs.

« — Savez-vous, capitaine, que je peux prendre ceci pour une insolence ?

« — Et à quoi cela vous mènera-t-il ?

« — A vous en demander raison.

« — Je ne pourrai vous la rendre, mon bon ami. Quand votre père vous a envoyé chez d'honnêtes négociants, nous vous avons reçu en bon état de santé; nous vous retournerons de même, comme d'honnêtes négociants que nous sommes. Puis, quand monsieur votre père nous aura avisés que vous êtes arrivé sans avaries, s'il vous convient de venir vous promener par ici, alors je vous rendrai toutes les raisons qu'il vous plaira de me demander.

« — J'y compte, répondit Léon avec un dédain qui, au milieu de mon désespoir, me fit plaisir, car il devait humilier Félix ; j'y compte, mon bon ami, comme vous dites ; mais en attendant, je vous avise, mon très-bon ami, que vous êtes un sot.

« Toute la résolution du capitaine céda à cette injure.

« — Misérable ! s'écria-t-il.

« — Eh ! venez donc, capitaine, venez donc ! il y a des épées chez moi.

« — Non, reprit Félix, qui se remit aussitôt, non, il faut d'abord vous chasser.

« Et craignant sans doute de céder à sa colère, il s'éloigna rapidement. Je voulus faire quelques pas pour aller vers Léon ; la force qui m'avait soutenue me manqua tout à coup, et je tombai évanouie. Quand je revins à moi, j'étais dans le salon de notre maison, entourée de toute ma famille. Les regards qu'on jetait sur moi étaient tous empreints d'une farouche sévérité. Mon frère seul me regardait avec quelque

bonté. Je n'étais pas remise encore dans ma raison, que mon frère me dit presque avec douceur :

« — Henriette, es-tu coupable ?

« Ah! malheur, malheur et malédiction sur ceux qui parlent aux cœurs innocents un langage qui suppose le crime ou le vice ! Ces mots : Es-tu coupable? avaient sans doute pour ma famille un autre sens que pour moi, car la réponse que je leur fis eut aussi une signification que je n'ai comprise que plus tard. Pauvre enfant qui aimais, mais qui aimais encore comme un enfant ! je ne pensais qu'à celui qu'on allait chasser, et je répondis à cette terrible question : Es-tu coupable? par ces mots :

« — Grâce, grâce pour Léon !

« — Malheureuse ! s'écria mon père en se levant.

« — Oh! Henriette! me dit Hortense tout bas.

« Mon père, que ma mère avait peine à contenir, poussait de sourdes malédictions. Je restai stupéfaite. J'avais la conscience de ma faute, car j'avais désobéi au vœu de ma famille ; mais j'avais aussi celle de mon innocence. Sans savoir ce qu'étaient les crimes de l'amour, je comprenais bien que je n'avais pas oublié tous mes devoirs. Je me levai donc aussi à mon tour, et, m'adressant avec force à mon père, je répondis :

« — Vous m'avez demandé si j'étais coupable ; coupable de quel crime? coupable d'aimer M. Lannois, c'est vrai; coupable de le lui avoir dit, c'est vrai ; coupable d'avouer qu'il m'aime, c'est vrai. S'il y a des crimes au delà de ceux-ci, je les ignore.

« Aussitôt je sortis du salon, mécontente envers tous de ce que je n'avais trouvé que des visages sévères et accusateurs lorsque le bonheur de ma vie venait d'être brisé, désespérée en moi seule de la profondeur de peine où je me sentais tomber, comprenant par la douleur cet amour que j'avais compris par la joie : amour immense, amour qui était le centre de ma vie, ou qui la tuera ou me rendra folle si on l'en arrache ! Cependant la colère se mêlait à mon désespoir. N'avoir pas trouvé un mot de pitié dans tout ce monde qui m'entourait et qui était heureux, cela m'irritait. J'accusais autant que j'étais accusée, lorsqu'un incident inouï vint pousser ce sentiment au dernier degré de violence. J'ouvre la porte de ma chambre, et je vois Félix devant mon secrétaire ouvert, Félix fouillant les tiroirs, examinant mes papiers.

« Je poussai un cri d'horreur et de mépris.

« — Qu'y a-t-il? s'écria mon frère, qui m'avait suivie avec sa femme.

« — Un laquais qui force les meubles, m'écriai-je dans la fureur de mon indignation.

« — Henriette ! s'écria Félix, à qui la violence de mon injure ne laissa pas le temps de rougir de son infâme action.

« — Sortez, lui dis-je, sortez de chez moi ; je vous chasse de cette chambre.

« A ma voix, à mon aspect, mon frère et sa femme restèrent immobiles sur le seuil de ma porte. Leur rougeur attesta à Félix qu'ils étaient honteux pour lui de ce qu'il venait de faire. Et puis la colère avait dû me prêter un accent bien souverain, car le capitaine sortit sans prononcer une parole, la pâleur sur le front, la rage dans les yeux. Le regard que nous échangeâmes alors portait notre destinée à tous deux : ma haine et mon mépris éternels pour lui ; sa vengeance et sa haine éternelles pour Léon et pour moi. A peine Félix fut-il sorti, que je fermai ma porte, et que je pus l'entendre dire à mon frère :

« — Je n'ai pas trouvé une preuve.

« Une preuve ! Une preuve de quoi ? de mon amour? il n'en était pas besoin ! je l'avouais, je le proclamais. C'était donc des preuves de mon déshonneur? De mon déshonneur? Oh ! vous qui lisez ce misérable récit, n'oubliez pas sur quel livre il est écrit; comprenez par quel effroyable calcul il a été laissé, après beaucoup d'autres, à côté de ma solitude. D'abord ç'a été des pages moins horribles, d'abord un livre qui s'appelait *Faublas,* puis d'autres, beaucoup d'autres, corrupteurs assis au chevet de mon cercueil pour y infecter mon âme, et dont quelques pages ont sali mes regards jusqu'au moment où j'ai entrevu ce qu'ils voulaient dire. Aujourd'hui, je sais quelles preuves Félix cherchait, je sais ce que voulait dire ce mot déshonneur ! Mais alors, Dieu le sait, la virginité de ma pensée était aussi pure que celle de mon corps, et cet amour, dont ils me faisaient une honte, était un ange du ciel aux ailes blanches, qui n'avait pas encore touché la terre.

« Cependant, tout me disait que l'accusation de ma famille ne s'arrêterait pas où s'était arrêtée ma faute, et dans l'irritation où la sévérité des uns et l'audace insultante de l'autre m'avaient plongée, je cherchais cette faute ; je regrettais de

ne pas l'avoir commise; j'enviais aux miens, et à Félix surtout, la consolation qu'ils éprouveraient à me savoir innocente; je leur donnerais donc une joie pour une pudeur qu'ils ne m'avaient pas même supposée! Cet état de colère et de fièvre était trop violent, il se calma bientôt, et la douleur vint me soulager. Je perdais Léon; je le perdais soudainement, sans lui dire adieu, sans lui rien jurer, sans que nous nous fussions dit : Souffrons et espérons. C'était affreux! Plusieurs fois je voulus descendre pour voir mon père, mon frère, Hortense, pour leur dire que j'étais innocente, pour leur demander de ne pas laisser partir Léon ou de me permettre de le voir : j'étais folle de douleur comme je l'avais été de colère. D'autres fois aussi je voulais sortir et aller au hasard dans la maison, dans le parc, pour le rencontrer, pour le voir de loin. Je ne l'eusse pas fait assurément : arrêtée à la première marche de l'escalier qu'il me fallait descendre, j'aurais reculé, je le sens, je le jure. Mais dans un moment où cette idée s'était tout à fait emparée de moi, je voulus sortir, ma porte était fermée! fermée en dehors par eux!

« Oh! que Dieu leur pardonne mon crime! mais ils m'y ont poussée de tout leur pouvoir. Quoi! pour une douleur innocente, je n'avais pas trouvé une consolation; pour une douleur qui pouvait devenir coupable, pas un conseil, pas un appel à ma tendresse pour eux, pas une prière de ne pas les affliger, pas même un ordre de respecter leur nom! Un verrou! un verrou! comme sur un coupable endurci! une prison comme sur une fille condamnée! Oh! oui, mon Dieu, ils méritaient mon crime, et, du fond de mon châtiment, je ne puis encore en avoir le repentir; ils me perdirent! Prisonnière du côté de ma porte, j'ouvris ma fenêtre. Ils n'avaient pas encore emprisonné mes regards, et, malgré eux, je vis Léon, mais Léon qui partait, Léon à cheval qui passait au bout du chemin qui s'étendait devant moi. Ainsi, l'exil pour lui, la prison pour moi : tout cela en une heure! Les bourreaux vont moins vite.

« Je ne sais ce qui l'eût emporté alors, de mon désespoir ou de mon indignation, mais tous deux auraient eu le même résultat; je me serais jetée par cette fenêtre, si un signe de Léon ne m'eût dit : Espère! J'espérai, et je le regardai résolûment s'éloigner, bien décidée à lutter contre tous et à défendre mon bonheur par tous les moyens. A peine avais-je

perdu de vue celui qui s'éloignait ainsi, que j'entendis ouvrir les verrous qui me tenaient enfermée ; on me rendait la liberté parce qu'on avait cru qu'elle était protégée maintenant par l'absence de celui que j'aimais. Je refusai leur liberté. Oh ! la mienne ne m'eût conduite qu'à de vaines espérances ; je n'eusse pas revu Léon si on eût laissé mes pas libres d'aller le trouver. Ils n'avaient pas compris cela, ils ne comprirent pas non plus pourquoi je m'obstinai à ne pas descendre ; et sûrs qu'ils étaient de mon innocence, car j'ai su depuis que les nobles protestations de Léon les avaient éclairés, sûrs de mon innocence, ils ne revinrent pas à moi me consoler de leurs soupçons ; ils me laissèrent sous la flétrissure d'une accusation d'infamie, parce que Félix leur disait qu'il ne fallait pas céder à une passion de jeune fille, à une colère d'enfant. Je restai donc avec cette pensée qu'ils me croyaient coupable ; rassurés sur mon honneur, ils dédaignèrent de me rassurer sur leur pardon. Peut-être j'aurais dû aller l'implorer ; mais demander pardon, c'était une justice pour Félix, et je ne le pouvais pas. Oh ! j'ai bien accompli dans toute leur force les deux grandes passions du cœur des femmes, l'amour et l'aversion. J'aimais Léon jusqu'à mourir pour lui, et je serais morte pour ne pas donner une joie à mon bourreau.

« Bientôt cependant vint l'heure des repas. On pouvait me faire appeler, on me tint en pénitence. J'étais si jeune ! Ils oubliaient que j'aimais et que l'amour est la suprême croissance du cœur. Je ris de leur châtiment. Personne ne veut donc se souvenir ? et Hortense, qui à seize ans avait épousé mon frère, ne voulait donc pas se rappeler qu'elle était femme et mère à un âge où elle me laissait traiter comme un enfant capricieux ? On vint cependant chez moi, une servante se présenta pour me servir ; j'allais la renvoyer, lorsqu'elle me glissa furtivement un papier dans la main. Quelques mots étaient tracés au crayon : « Je pars, mais je reviendrai ce soir. Il faut que je vous parle, il faut que nous soyons sauvés. A dix heures, je serai à la petite porte du parc ; y serez-vous ? j'attends. » Par un hasard étrange, jamais je n'avais vu l'écriture de Léon. Cette lettre n'était pas signée ; cependant je ne doutai pas un moment qu'elle ne fût de lui, et je répondis au bas de ce billet : « Oui ; » et je le remis à la servante.

« Je dois l'avouer : cette action qui a décidé de ma vie, je

la fis sans réflexion. Cette servante était devant moi ; Léon attendait ; et j'avais besoin de voir Léon, non pas pour son amour dans ce moment, non, je le jure, mais pour lui dire ce que je deviendrais, pour lui demander ce qu'il comptait faire. C'était comme un conseil à tenir pour notre avenir, au moment d'une catastrophe. Mon billet parti, je compris que c'était un rendez-vous que je venais de donner ; et pourtant ce n'était pas ce qu'on appelle un rendez-vous d'amour. La veille de ce jour Léon me l'eût demandé à genoux, je l'aurais refusé. Ce jour-là, je lui eusse fait dire de venir s'il ne m'avait devancée. Nous avions déjà le malheur comme sauvegarde. Une autre crainte vint m'agiter : c'était peut-être un piége que Félix m'avait tendu ! Mais à quoi bon ? à me faire commettre une faute ? eh bien ! j'y étais décidée, et, sur le salut de mon âme, qui est ma seule espérance dans mon désespoir, cette faute que je commettais n'était qu'une désobéissance de plus, une révolte contre Félix, un moyen de tenter de lui échapper ; l'amour y était oublié, et s'il m'avait fallu écrire d'avance tout ce qui eût dû se dire dans cet entretien, le mot « Je t'aime » y eût été à peine prononcé, et on n'y eût trouvé que des résolutions de faire intervenir la famille de Léon et de fléchir la mienne. Oui, je le jure encore, je n'avais aucune idée d'un amour coupable, je calculais ce qui me restait de chance de ne pas mourir, je ne savais pas que l'allais hasarder d'autres dangers.

« Le temps se passa ainsi, et, la nuit venue, j'attendis sans terreur le moment où j'allais m'échapper de ma chambre. Seulement alors un frisson me prit ; de vagues images d'une fille séduite, qui fuit la maison paternelle, me passèrent devant les yeux comme des fantômes, pendant que je descendais l'escalier qui criait sous mes pas. J'avais entrevu des tableaux où cela était représenté, et ils se dessinaient dans l'ombre en prenant ma figure. Plus instruite que je ne l'étais, j'aurais peut-être reculé devant ces sombres avertissements ; mais j'avais contre moi la pureté de mon âme et l'ignorance de mes sens. Pauvre enfant que j'étais ! toute ma vie s'était portée au cœur, et je ne comprenais pas que le cœur pût être déshonoré. Je traversai le jardin, j'arrivai à la porte du parc, je l'ouvris : Léon était là. Il entra, il me prit la main ; c'était la première fois qu'il me touchait. Je n'éprouvai aucune émotion, tant j'étais troublée !

« — Viens, me dit-il, viens dans ce pavillon ; là nous se-

rons à l'abri de toute rencontre ; le capitaine peut errer dans le parc, viens.

« Je suivis Léon, car j'avais peur de Félix. Nous entrâmes dans le pavillon, au milieu d'une obscurité complète. Léon me fit asseoir sur un canapé, et se plaça près de moi. Si j'avais parlé la première, le mot que j'eusse prononcé eût été celui-ci : « Et maintenant, qu'allons-nous devenir ? »

« Ce fut Léon qui me parla. Il semblait avoir oublié notre malheur, lui, car il me dit :

« — Oh ! que voilà longtemps, Henriette, que je mourais du besoin de te parler ! Depuis six mois que je t'aime, depuis six mois que ton regard me brûle et me ravit, ne pas t'avoir rencontrée une fois, ne pas t'avoir dit mes tortures, c'était un bien horrible malheur !

« Ces paroles, l'accent dont elles furent prononcées, me troublèrent et me firent peur. Je n'étais pas venue pour qu'il me dît qu'il m'aimait : je le savais si bien ! je l'aimais tant ! Pour la première fois qu'il me dit librement ses pensées, nos cœurs ne se trouvèrent point d'accord. M'aimait-il donc moins que je ne l'aimais, puisqu'il avait besoin de me le dire ? Je ne fis point ces réflexions.

« — Léon, c'est ce qui nous arrive qui est un malheur.

« — Non, me dit-il en baissant la voix ; non, si tu m'aimes comme je t'aime. Je pars, car il le faut ; mais je reviendrai bientôt. La fortune de mon père est immense ; sa tendresse pour moi n'a pas de bornes ; je lui dirai tout, et il reviendra avec moi demander ta main ; ils n'oseront me la refuser.

« — En êtes-vous sûr ?

« — Oui, je suis sûr de l'obtenir, si je puis être sûr que tu te conserves à moi.

« — Léon, lui dis-je en lui prenant la main, je vous jure que, dussé-je mourir, nul autre que vous ne sera mon mari.

« — Il serra mes mains, et, m'attirant vers lui, il me dit :

« — Oh ! tu m'aimes donc, Henriette !... tu m'aimes... tu seras à moi, tu me le jures ?

« Je venais de le lui dire de moi-même. Il me sembla qu'après, la manière dont il venait de me le demander, je ne devais plus lui répondre. Puis il s'élevait en moi un trouble étrange. Mon cœur se serrait à me faire mal ou se dilatait à m'étouffer ; je sentais mes mains trembler dans celles de Léon, mon corps frisonner, ma respiration haleter ; et lui, il me disait en m'attirant toujours près de lui :

« — Tu m'aimes, n'est-ce pas? tu m'aimes?

« Un trouble inouï me monta du cœur à la tête; il me sembla que ma pensée s'en allait, qu'un vertige me prenait et allait me faire tomber. Je répondis d'une voix que j'arrachai avec effort de ma poitrine.

« — Laissez-moi... laissez-moi.

« Il ne tint compte de ma terreur, et me prit dans ses bras. Je le repoussai sans le comprendre.

« — Non, lui dis-je, non!

« — Tu m'aimes, et tu seras à moi, reprit-il, à moi, mon Henriette bien-aimée, à moi alors, à moi maintenant, et je croirai à ton amour, et je croirai que tu m'aimes comme je t'aime, que ta vie m'appartient comme la mienne est à toi?

« — Oui, lui dis-je, je vous l'ai juré ; je serai à vous, Léon, Léon, n'est-ce pas assez?

« — Pourquoi me repousser ainsi? reprit-il en se servant de sa force pour tenir mes mains captives, et je sentis ses lèvres sur les miennes.

« Je me levai tremblante, éperdue.

« — Non, non, non! lui dis-je, refusant à mon trouble plutôt qu'à ses désirs; car, j'en jure Dieu, j'ignorais ce qu'il me demandait.

« — Henriette! Henriette! reprit-il.

« — Ah! m'écriai-je en exprimant un sentiment inouï d'épouvante, Léon, Léon, vous ne m'aimez pas.

« Et je me pris à pleurer.

« — Oh! qu'as-tu dit, Henriette? s'écria-t-il tristement en me ramenant près de lui. Je ne t'aimes pas! et pour cet amour cependant j'ai suporté six mois l'insolence de cet homme à qui tu dois appartenir! pour ne pas élever un obstacle de sang entre nous, je ne l'ai pas tué, cet homme, qui a osé me dire que tu serais à lui!

« — Jamais!

« — Jamais, dis-tu? mais il reste, et moi je pars, et toute ta famille sera autour de toi, qui te suppliera, qui te menacera, qui te dira que je ne t'aimais pas, qui te parlera contre moi. Et qui sait, peut-être, si, dans un jour de doute, de terreur et de faiblesse, tu ne succomberas pas, tu ne me trahiras pas?

« — Léon, jamais!

« — Oh! tu es trop forte contre mon amour pour ne pas être faible contre leur haine.

« — Léon, grâce et pitié, je t'aime.

« — Henriette, mais tu ne sens donc pas ton cœur qui bout, ta tête qui s'égare? Oh! tu ne m'aimes donc pas comme je t'aime?

« Et je sentais ce qu'il me disait : mon cœur bouillonnait, je frissonnais de tout mon être; ma pensée, ma raison s'égaraient. J'étais dans ses bras; son haleine brûlait mon visage, ses lèvres retrouvèrent les miennes, et, quoique la nuit fut profonde, je fermais les yeux. Je me laissais entraîner vers un crime que j'ignorais, mais qu'il me semblait que je ne devais pas voir; je n'étais pas évanouie, mais j'étais dans les mains de Léon comme un corps inerte. Un anéantissement douloureux du corps et de l'esprit me livrait à lui sans défense, il eût pu me tuer sans que j'en éprouvasse de douleur. Je ne sentais plus rien; il étreignit vainement ce corps sans âme, il chercha vainement un battement de mon cœur, il appela vainement un mot de ma bouche : je me sentais mourir, voilà tout. Et j'étais coupable, déshonorée et flétrie que je ne savais pourquoi j'étais coupable, déshonorée et flétrie!

« Ce fut le cri de son bonheur qui m'éveilla de cet engourdissement; je voulus le repousser et le maudire, mais ma parole demeura étouffée sous ses lèvres, et mes larmes se perdirent dans ses baisers. J'étais à lui! je pleurai : je venais de perdre une illusion, je venais d'apprendre ce que les hommes appellent le bonheur. Le bonheur! est-ce donc la profanation de l'amour? Pauvre ange déchu, je venais de tomber du ciel. Car j'étais un ange, moi; car si j'eusse été une femme seulement, une femme comme tant d'autres, ou j'aurais résisté, ou j'aurais été heureuse aussi; mais j'ignorais l'amour des hommes, et j'y succombai.

« Cependant le délire de la joie de Léon me calma, et je laissai mon âme redescendre jusqu'à lui, lorsqu'à genoux devant moi il me dit :

« — Ah! merci, âme de ma vie! Tu m'appartiens maintenant comme l'enfant à la mère. Maintenant ils me donneront ta main, ou nous mourrons ensemble. Henriette, Henriette, dis-moi que tu me pardonnes.

« Je crus comprendre son ivresse; il venait d'être sûr que je l'aimais. Oh! misérable gage d'amour que l'honneur d'une femme! Je renfermai mon remords, je ne voulus rien retenir de la félicité que je venais de lui donner.

« Ce fut alors, alors seulement, qu'il me parla d'avenir et

de projets; je le laissai dire. Je n'avais plus qu'à me confier à lui, j'avais perdu le droit de lui donner un conseil, de lui demander une espérance; je n'avais plus de souci à prendre de moi ; il avait voulu ma vie, je la lui avais donnée, je sentais qu'il en était seul responsable. Nous nous quittâmes alors : il partit, je rentrai chez moi. Ce fut une nuit de larmes suivie d'un jour d'affreuses tortures.

« Oh ! peut-on s'imaginer une plus horrible peine ? Le secours qui eût pu me sauver me vient quand j'étais perdue. Hortense, mon père, ma mère, alarmés de mon obstination à rester chez moi, vinrent le matin dans ma chambre, et là ils me dirent que la jalousie de Félix les avait égarés, qu'ils savaient que je n'étais coupable que d'amour, qu'on me pardonnait, qu'on me laissait la liberté de pleurer, de souffrir, et qu'on espérait que le besoin de rendre la paix et le bonheur à ma famille m'aiderait à combattre cette passion plus imprudente que coupable. Le lendemain, mon Dieu ! le lendemain, mon père, un vieillard, ma mère si vertueuse, ma sœur si bonne, mon frère si juste, assemblés autour de mon lit, me disaient cela avec des larmes dans les yeux et de l'indulgence dans la voix, et je ne leur ai pas crié : Insensés et bourreaux, il est trop tard, vous avez laissé tomber votre enfant dans la fange, et vous venez lui tendre la main ; je n'en ai plus besoin ! Je ne leur ai pas dit cela. Je ne fis que pleurer et me tordre sous leurs consolations ; ils crurent que j'allais mourir, et me laissèrent seule. Oh ! dans ce moment, oui, si j'avais su où retrouver Léon, je me serais échappée de notre maison, je serais allée à lui, et je lui aurais dit : Tu m'as voulue, prends-moi donc tout entière, donne-moi un toit, une famille, du pain, un nom, car j'ai honte du nom de ma famille, du toit, du pain que j'ai : tout cela, je le vole impudemment, tout cela n'est plus à moi, je l'ai renié.

« La maladie me sauva du désespoir, la fièvre me prit et me tint vingt jours durant. Quand elle me quitta, je n'avais plus de force que pour être lâche, je n'avais plus de courage que pour mentir et trembler. Je ne redevins digne de vivre que lorsqu'un sentiment inouï, un sentiment plus fort, plus saint, plus ineffable que l'amour, vint me retremper le cœur : j'étais mère, je le devinai avant de le sentir. Avant que les signes accoutumés de la grossesse fussent venus m'avertir de mon état, je ne sais quelle intuition de mes entrailles me cria que je n'avais plus le droit de mourir. Ce n'était cepen-

dant qu'un vague sentiment d'espérance qui me prenait ainsi dans mes heures de solitude. Je ne sais pourquoi je regardais avec une curiosité nouvelle les enfants de ma sœur. Je me remettais en mémoire leur visage et leurs cris aux premiers jours de leur naissance. Je les prenais avec amour sur mes genoux, je les y berçais en cherchant à me rappeler les chansons de leurs nourrices. Puis, un soir, comme j'étais à genoux dans ma chambre, priant Dieu dans toute la ferveur du désespoir, lui demandant de détourner de moi le malheur que je pressentais, lui promettant en mon âme de racheter ma faute par une vie de pénitence et de vertu, je sentis une autre vie s'agiter dans la mienne.

« O grâce du Seigneur, qui avez mis tant d'amour dans le cœur des femmes, vous en avez mis encore plus dans leurs entrailles! Misérable fille perdue que j'étais, je ne puis dire de quel cri d'amour je saluai cet être vivant en moi pour devenir le témoin irrécusable de mon crime; je ne puis dire ce que je me sentis de saints devoirs à remplir envers cette créature qui ne pouvait naître que pour me déshonorer ou me tuer. Ce furent ces devoirs qui me rappelèrent à la vie en m'arrachant à l'horrible abattement auquel je me laissai aller. Depuis deux mois que Léon était parti, je n'avais point de ses nouvelles et l'on évitait de me parler de lui, quoique je devinasse à certains chuchotements que mon sort était sans cesse en discussion parmi ceux de ma famille. Je m'étais préparée à ce qui m'arrivait, je savais qu'on me cacherait toutes les démarches de Léon jusqu'à ce qu'il eût triomphé des obstacles qui nous séparaient; j'étais patiente parce que j'avais foi en lui. Mais quand je ne fus plus seule, quand je dus craindre pour deux existences frappées du même malheur, mes angoisses devinrent affreuses, mes inquiétudes dévorèrent mon sommeil, et je cherchai à percer le mystère qui m'entourait. Un mois entier se passa ainsi, un mois sans que rien m'avertît que les intentions de ma famille fussent changées à mon égard. J'étais au milieu d'elle comme une jeune fille triste d'un fol amour, et à qui on laisse par pitié la liberté de sa tristesse. On était affectueux avec moi, on allait au-devant de mes désirs quand le hasard me faisait prononcer un mot qui avait l'air d'un désir; mais on ne venait pas à mon cœur.

« Ni ma mère, ni mon père, ni Hortense ne s'approchaient jamais de moi pour me tendre la main, en me disant que

je devais avoir autre chose dans le cœur qu'une passion d'enfant, pour souffrir ce que je souffrais.

« Cette position, à laquelle je m'étais soumise parce que je ne m'en étais pas aperçue, me devint alors insupportable. Que faisait Léon? Comment n'avait-il pas trouvé un moyen de m'avertir de ses démarches? Comment moi-même ne l'avais-je pas prévenu de ma position? Tout cela me donna l'agitation du malheur, après que j'en avais subi l'accablement. La servante qui m'avait remis la lettre de Léon m'évitait et semblait craindre la responsabilité d'une intelligence avec moi. J'appris un jour qu'un mot de pitié qui lui était échappé lui avait valu la menace de la chasser. « Pauvre demoiselle! avait-elle dit, elle leur mourra dans les mains sans qu'ils s'en aperçoivent. » Quand cette femme disait cela, elle avait raison : oui, je serais morte si l'on m'avait laissée mourir; mais on a voulu me tuer, et je me suis défendue; j'ai résisté, je résiste encore. Combien cela durera-t-il?

« Cependant le temps se passait, et rien ne venait m'avertir que je n'étais pas abandonnée. Oh! quels jours et quels nuits de tortures, quels effrois soudains, et quelles lentes et profondes terreurs! Si un mot sans intention venait heurter par hasard à ma position, je me sentais défaillir; puis, dans ma solitude, je me figurais le moment où il faudrait dire la vérité, ou bien celui où la vérité serait découverte, et alors c'étaient, dans mes insomnies, d'effroyables tableaux, où j'étais à genoux, criant et pleurant au milieu des malédictions de ma famille. Mais, par une étrange circonstance qui se retrouvait également dans les rêves de mes insomnies et dans les rêves de mon sommeil, jamais Félix ne m'apparaissait dans ces épouvantables délires : seulement il me semblait qu'un fantôme inconnu planait sur ma tête avec un rire hideux. Était-ce donc que mon âme comprenait que menacer et maudire n'était pas assez pour lui, et que mon imagination était en même temps incapable de se représenter un supplice qui fût digne de la cruauté de cet homme? Je souffrais tant alors que je croyais être arrivée au dernier terme de mon courage. Je ne connaissais pas cette misérable faculté de l'âme qui lui fait trouver des forces pour toutes les douleurs, de manière à ce qu'elle sente toutes les atteintes avant de mourir ou de devenir insensible. Bientôt je commençai ce fatal enseignement. Il m'arriva par de brûlantes

blessures qui me dévorèrent le cœur, et par des étreintes glacées qui le serrèrent au point de l'arrêter dans ma poitrine. Aujourd'hui je ne sais pas si je voudrais sortir de ma tombe pour passer par de telles épreuves. La première, et la seule où se trouvât une espérance, me vint à une de ces heures où l'âme est tellement basse, que lui donner même un bonheur, c'est la torturer. C'est comme ces heures où le sommeil pèse sur nos yeux d'un poids si invincible qu'on refuserait de les ouvrir, fût-ce pour voir son enfant.

« Nous étions tous dans le salon, triste réunion où la joie des enfants était devenue importune, tant mon aspect y jetait de morne désespoir ! Un domestique en ouvre la porte avec crainte, et dit assez timidement :

« — La voiture d'un monsieur vient de s'arrêter à la grille, et ce monsieur vient par ici.

« — A-t-il dit son nom ? demanda mon frère.

« — Oui, Monsieur.

« — Eh bien ! comment se nomme-t-il ?

« Le domestique hésita, puis il répondit lentement et en me regardant :

« — Il se nomme M. Lannois.

« — Léon ! m'écriai-je en bondissant.

« — C'est monsieur son père, dit le domestique en se retirant.

« Tous les regards s'étaient tournés vers moi au cri que j'avais poussé.

« — Mais vous ne faites pas attention que vous devenez folle ? me dit mon père d'un air de mépris courroucé. On annonce M. Lannois, et vous, devant un domestique, vous criez Léon ! Retirez-vous dans votre chambre... retirez-vous... il est temps de mettre ordre à tout ceci.

« Je vis, à l'expression de mon père, qu'il contenait sa colère à grand'peine. Je sortis en baissant la tête et en murmurant :

« — Ah ! c'est vous, c'est vous qui ne faites pas attention que je deviens folle.

« Puis, à peine étais-je hors de leur présence, que je voulus voir M. Lannois ; M. Lannois, le père de Léon, envoyé par Léon, mon second père, ma dernière espérance ; je voulus voir cet homme, que je me figurais un vieillard vénérable et bon, un vieillard portant l'indulgence et la protection avec lui.

« Je me glissai dans un cabinet, et là, à travers un rideau, je vis M. Lannois, j'entendis son entretien.

« M. Lannois était un homme très-jeune encore ; son visage était joyeux et rouge, sa taille petite et épaisse, sa tournure grotesque et prétentieuse, sa voix aigre et commune. Qu'on ne s'étonne pas si de ce premier moment je le remarquai si bien : c'est que chacun de ses traits dont je viens de le peindre ne m'apparut que pour me glacer le cœur. Oh ! si c'eût été un homme au visage austère et implacable, j'aurais tremblé, j'aurais désespéré aussi, mais pas de ce désespoir honteux qui comprend d'avance que sa prière sera plutôt méconnue que repoussée. On peut s'agenouiller devant la mort, mais il faut se taire devant la face enluminée de la sottise heureuse. Dût la dureté de ces paroles retomber sur moi, je les maintiens ; car, il faut le dire, cet homme me donna le plus extrême de mes malheurs, il ôta sa dignité à ma souffrance, il me fit rougir, non de honte, mais de dégoût. Oui, lorsque j'ai entrepris ce récit, j'ai cru que le tableau des tortures que je souffre serait le plus cruel à tracer, et maintenant je vois qu'il en est qu'il m'est, pour ainsi dire, impossible de faire comprendre. Oui, quand je dirai qu'on m'a enfermée dans une tombe, loin de l'air et du sommeil, quand je donnerai les horribles détails de cette captivité où je meurs, on me plaindra, on me devinera ; mais pourrais-je faire sentir à d'autres les horreurs d'une brutalité qui écrase et pétrit le cœur et la vie d'une malheureuse sous ses doigts insensibles? N'importe ! j'essayerai de le dire, car il faut que toutes mes douleurs soient connues, et peut-être, lorsqu'elles le seront, y aura-t-il un cœur de femme qui me comprendra, me pleurera, et priera le ciel pour que les douleurs de ce monde me soient comptées dans un autre.

« D'abord, ce fut entre M. Lannois et ma famille un échange de politesses, puis une conversation d'affaires ; et enfin il s'écria en s'étendant sur son fauteuil :

« — Ah çà ! voyons, il me semble qu'il manque quelqu'un ici ?

« — Qui donc?

« — Eh ! eh ! pardieu, l'adorée Henriette.

« — Monsieur... dit mon père.

« — Allons, gros papa, ne faites pas l'enflé de dignité. Le gars Léon m'a dit l'affaire : il aime la petite drôlesse et elle l'aime en retour, ce qui est assez probable, vu qu'il est de

ma fabrique et qu'on n'en fait pas tous les jours comme ça. Aussi, je vous conseille de le prendre : le moule est perdu, ma femme est morte.

« — Monsieur, reprit mon père choqué de ce ton, une pareille proposition dans des termes...

« — Eh non ! pas de termes, répondit M. Lannois d'un air triomphant, comptant, toujours comptant; cinquante mille écus au gars Léon.

« — Nous avons d'autres projets pour Henriette, répondit mon père.

« — C'est possible ; mes les deux jeunes gens s'aiment, entendez-vous bien? et, pour parler par calembour, ceux qui s'aiment (sèment) finissent par récolter.

« Certes, de tous ceux qui écoutaient les étranges paroles de cet homme, j'étais l'esprit le plus innocent et le plus inaccoutumé à la grossièreté de pareilles équivoques, et cependant je compris cette grossièreté. Ne pouvant en entendre davantage, je m'enfuis dans le parc. J'allais comme une folle ; ma dernière chance de salut venait de m'être ravie. En ce moment, je voyais que ma famille devait refuser des propositions faites ainsi ; et telle était la dignité des manières auxquelles j'étais accoutumée, que je ne pouvais en vouloir à personne de ce refus. Que dirai-je? mon Dieu ! Oui, si moi je n'eusse pas été coupable, je ne sais si cet homme ne m'eût pas fait détourner la tête d'un bonheur auquel il aurait donné la main. En ce moment où j'écris les mots grossiers qui étaient le langage du père de Léon, je me sens rouge et honteuse.

« Mais il faut que je dise ce qui amena mon malheur, et comment j'ai pu être effacée de ce monde, sans que personne s'en soit informé.

« J'étais dans le parc, pleurant, et prise de ce vertige qui mène au suicide. Hélas! si dans ce moment un gouffre, une mer s'étaient offerts à mes pas, je m'y serais précipitée. Mais j'errais parmi des fleurs et sur des gazons, meurtrissant mon sein et pressant ma tête qui éclatait en larmes, lorsque tout à coup j'aperçus M. Lannois qui sortait de la maison et qui, d'un air agité et colère, se dirigeait vers la grille où était restée sa voiture. Quelque cruelle et brutale que fût son assistance, c'était la dernière qui me pût venir en aide. Je m'élançai vers lui, et, emportée par ma douleur, je lui criai :

« — Quoi ! vous partez, Monsieur?

« J'étais si désespérée, mon accent avait quelque chose de si déchirant, que M. Lannois recula et me considéra un moment avec étonnement; puis il reprit de ce ton mortel qui brisait toute espérance, comme la roue d'une machine qui broie indifféremment le fer qu'on lui jette ou le malheureux qui est pris dans son implacable mouvement :

« — Pardieu, si je m'en vais! que voulez-vous que je fasse d'un tas de pécores qui font les sucrées? des protestants et des bonapartistes, c'est tout dire.

« — Monsieur, Monsieur! m'écriai-je, oubliez-vous qu'il faut que je meure, si vous partez?

« — Vous? qui êtes-vous donc, vous?

« — Je suis Henriette, Monsieur.

« — Ah! oui, l'Henriette, la chérie, la bonne amie, la princesse à Léon! Merci, mon cœur! allez demander un mari à vos gros bouffis de parents.

« Et me repoussant de la main, il s'éloigna. Je l'arrêtai.

« — Monsieur, Monsieur! lui dis-je en joignant mes mains, mais Léon m'aime, et j'aime Léon!

« — Eh bien, mettez ça en réserve pour vous établir chacun à part, ça vous fera une belle avance.

« Toutes ces paroles tombaient sur mon cœur, et, comme le coup de poing implacable d'un portefaix qui frappe une femme, elles me renversaient à chaque coup; à chaque coup je me relevais sous cette meurtrissure, et je criais encore. Enfin, une dernière fois je regardai cet homme, cet homme qui suait la vie, la santé, la joie; et moi, pauvre fille mourante et éperdue, je le saisis par ses vêtements, et, m'attachant à lui de toute ma force, je lui dis d'une voix basse et désespérée :

« — Mais je suis coupable, Monsieur, mais je suis mère, mais...

« Et je tombai à ses pieds. Cet homme me regarda pendant que j'étais haletante, et, se détournant de moi, il se mit à siffler en chantonnant :

Je ne savais pas ça, dérira,
Je ne savais pas ça.

« Je tombai la face contre terre, et j'espérai mourir tant je me sentais suffoquée d'affreux sanglots.

« Cependant on m'avait vue de la maison. Mon frère, mon

père, Félix accouraient pour mettre un terme à cette scène qu'ils devinaient dégradante pour eux et pour moi; ils arrivèrent jusqu'à nous, tandis que M. Lannois continuait à chantonner.

« Lorsque Félix me releva, M. Lannois s'écria avec un ricanement triomphant :

« — Doucement, doucement ! prenez garde à l'enfant !

« — Qu'est-ce à dire, Monsieur ? reprit mon frère.

« — Ça veut dire, repartit M. Lannois répétant son hideux jeu de mots, qu'entre jeunes gens, lorsqu'on s'aime on récolte.

« Je retombai à terre, et je vis alors penché sur moi le visage effayant de ce fantôme inconnu qui avait traversé mes rêves. C'était Félix qui me regardait ainsi. Il y eut sur son visage une contraction effrayante, puis il se releva, et, regardant M. Lannois en face, il lui dit :

« — Vous êtes un infâme et un calomniateur ! et vous venez de mentir impudemment !

« M. Lannois pâlit et trembla. Cet homme si brutal était lâche.

« — Ma foi, c'est elle qui me l'a dit.

« — Ne voyez-vous pas, repartit Félix, que cette malheureuse est folle?

« — Je ne le savais pas, dit M. Lannois; je le dirai à mon fils, ça le guérira de sa sotte passion. Une femme folle, bon ! bon ! ça le rendra plus raisonnable.

« Je tentai un effort pour me relever et crier, car M. Lannois avait l'air convaincu de la vérité des paroles de Félix, et sans doute ma conduite ne pouvait qu'aider à cette opinion... Je me traînai sur les genoux, et j'allais parler lorsque la force me manqua, et......... »

VIII

DEMI-CONCLUSION.

Luizzi lisait ce récit avec une attention extrême ; rien jusque-là ne l'en avait distrait, ni les mouvements d'Henriette, ni les plaintes de son enfant, pauvre et chétive créature, née

sans doute dans cette effroyable prison. L'œil fixé sur le manuscrit, il le suivait avec l'âpreté d'une cuisinière ou d'une belle dame attablée à un roman de Paul de Kock qu'elle dévore, lorsque tout à coup la malheureuse prisonnière saisit son manuscrit et le cacha rapidement dans l'endroit d'où elle l'avait tiré. Un moment après, Luizzi vit se mouvoir un des pans de la tapisserie qui recouvrait le mur en face de lui, et aussitôt entra Félix portant un panier. Un mouvement de colère s'empara du cœur de Luizzi en apercevant le capitaine. Il fut prêt à s'écrier, mais il se souvint par quel prodige surhumain il assistait à une scène qui se passait loin de lui, et il s'apprêta à la regarder avec l'attention d'un homme qui ne veut pas perdre un seul détail.

Le capitaine tira du panier des mets qu'il disposa sur la table, et Luizzi comprit alors pourquoi Félix ne soupait jamais avec sa famille et pourquoi on le servait tous les soirs dans le pavillon. Les premiers moments qui suivirent l'entrée de Félix furent silencieux; cependant il avait en lui un air de triomphe qui ne semblait attendre qu'une occasion d'éclater.

— Eh bien! Henriette, dit enfin le capitaine, chaque jour aura-t-il donc le même résultat?

— Chaque jour, dites-vous? Y a-t-il donc encore des jours et des nuits, Monsieur? Il y a pour moi une lueur et une ombre éternelles, un malheur qui ne connaît ni veille ni lendemain. Je souffre comme je souffrais, comme je souffrirai; je pense comme je pensais, comme je penserai toujours. Dans la vie vivante, la nuit qui passe et le jour qui vient peuvent être un motif de changer de résolution; mais moi, je n'ai ni jour ni nuit, ni matin ni soir; ma vie, c'est toujours la même heure, toujours la même douleur, toujours la même pensée.

— Henriette, reprit Félix en se posant devant elle comme pour saisir une émotion sur ce visage pâle où la douleur semblait être pour ainsi dire immobilisée, Henriette, ce n'est pas le jour ou la nuit qui peut apporter un changement dans une résolution aussi inébranlable que la vôtre. Voilà six ans passés depuis le jour où, profitant de votre évanouissement, notre famille a caché la honte de votre faiblesse à tous les yeux dans cette prison, dont un mot peut vous faire sortir, et ce mot, vous ne l'avez pas encore prononcé.

— Et ce mot, je ne le prononcerai jamais, répondit Hen-

riette. La seule espérance de ma vie a été l'amour de Léon, la seule espérance de ma tombe est encore son amour.

— Et cependant, il l'a trahi, lui, repartit Félix, une autre est devenue sa femme.

— Non, Félix, vous mentez. Léon n'a pas donné son cœur à une autre tant que je vis.

— Oubliez-vous que vous êtes morte pour lui et pour l'univers?

— Alors Léon ne m'a pas trahie, et vous seul êtes coupable envers nous deux.

— Soit, j'accepte ce crime, puisqu'il rend votre espérance impossible.

— D'ailleurs, je l'ai dit, Monsieur, je ne vous crois pas; non, Léon n'est point marié. Celui qui a pu me plonger vivante dans ce tombeau, celui qui s'est rendu plus coupable que les assassins et les empoisonneurs, celui que la loi réserve à l'échafaud, celui-là n'aura pas reculé devant des mensonges écrits, des lettres supposées, pour m'apporter une douleur de plus.

— Il y a des choses, Henriette, qu'il est impossible de falsifier, ce sont les jugements des tribunaux. Bientôt je vous apporterai celui qui condamne Léon Lannois aux travaux forcés, et alors nous verrons si vous garderez cet amour dont vous faites une vertu.

— Ce que vous me dites fût-il vrai, s'écria Henriette, je mourrais dans cette tombe et avec cet amour; et si quelque hasard devait m'arracher d'ici, dussé-je trouver Léon infidèle et déshonoré, je l'aimerais à côté de sa nouvelle épouse, je l'aimerais dans les fers honteux dont il serait chargé.

— Henriette, reprit Félix d'un air sombre et en promenant autour de lui un regard farouche, ne comprenez-vous pas que l'heure de la patience est près de finir, et qu'il faut que votre destinée s'accomplisse?

— L'heure de la patience n'a pas été plus longue que celle de la douleur, et si ma destinée est de mourir sans revoir le jour, faites qu'elle s'accomplisse à l'instant même; car si vous êtes las ne me torturer, je suis lasse de souffrir, et la mort sera sans doute le seul terme où s'arrêtera cette souffrance.

— Henriette, reprit Félix, écoutez-moi bien! Une dernière fois je vous offre la vie; je vous ai trompée quand je vous ai dit que vous passiez pour morte; le mot que j'ai dit de-

vant M. Lannois fut recueilli et répété par lui ; on vous crut folle, et nous profitâmes de cette opinion pour répandre le bruit que nous vous avions fait quitter la France. On vous croit enfermée dans une maison de fous d'Amérique ou d'Angleterre, et, de même que vous pouvez n'en revenir jamais, vous pouvez en arriver demain. Mais vous devez comprendre, Henriette, qu'il y a entre vous et moi un trop grand crime pour que je n'enchaîne pas votre silence par des liens que vous n'oseriez briser. Vous reparaîtrez dans le monde, mais pour être ma femme, mais en me laissant cet enfant comme otage contre votre vengeance.

— Vous avez raison, Félix, répondit Henriette, il y a un grand crime entre nous ; mais ce crime sera plus grand que vous ne le pensez ; ce crime, je veux que vous le commettiez tout entier. Le supplice que je souffre est le plus horrible qu'on puisse imaginer, mais moi, je vous le jure, je ne l'abrégerai pas d'un jour, pas d'une heure ; il faudra me tuer, Félix, il faudra paraître devant les hommes et devant Dieu avec mon sang sur vos mains ; car moi aussi je vous ai trompé, je ne crois plus à l'amour de Léon, et ce n'est plus pour lui que j'ai le courage de mon désespoir. Ce courage, je ne l'ai que pour ma vengeance. Ne vous fiez pas à un moment de faiblesse. Oui, j'ai souvent rêvé de me donner à vous, de vous égarer jusqu'à vous faire croire à mon amour, et d'acheter ainsi une heure de liberté, une heure durant laquelle j'aurais été vous dénoncer à la justice humaine ; j'ai reculé, non devant le crime, mais devant la crainte de ne pas vous tromper assez bien. J'aime mieux m'en rapporter à la justice du ciel, j'aime mieux vous rendre assassin.

Félix avait écouté Henriette avec un de ces regards implacables qui semblent mesurer l'endroit où ils pourront frapper assez sûrement la victime pour s'épargner la lutte et les cris. Alors il détourna les yeux et s'approcha de la porte par laquelle il était entré ; puis la fermant comme pour ensevelir plus profondément encore dans le silence le secret de cette tombe, il revint vers Henriette, et lui dit d'une voix sourde :

— Henriette, le crime ne sera pas plus grand, le remords ne sera pas plus affreux, mais la terreur sera moins incessante. Un homme est ici, un homme que j'ai surpris errant autour de ce pavillon et s'étonnant sans doute en lui-même de ce que personne n'en pût franchir le seuil. Il faut que cet homme y puisse entrer demain, pour que le soupçon ne

germe pas dans son esprit; il faut qu'il puisse y entrer sans qu'aucun cri l'avertisse, sans qu'aucune plainte lui révèle que ces murs renferment un être vivant. Henriette, pour cela il faut être à moi ou il faut mourir.

— Mourir! mourir! s'écria Henriette.

— N'oublie pas, malheureuse, que mon crime est celui de ta famille, qu'après en avoir été les complices involontaires, ils en ont été les complices forcés; qu'après avoir permis qu'on te cachât ici durant quelques jours, ils ont laissé s'écouler des semaines, puis des mois, puis des années. Mon crime passé est donc devenu le leur: le crime que je pourrais commettre, ils le partageront de même. N'oublie pas que ce n'est pas moi seulement que tu enverrais à l'échafaud, mais ton père, ta mère, ton frère!

— Eh bien, soit! s'écria Henriette. Que ceux qui ont commencé ma mort par tes mains, achèvent ma mort par tes mains! Sans pitié pour eux comme sans pitié pour toi, je traînerai père, mère, frère sur l'échafaud, si je le puis. Ne comprends-tu pas que tu viens de relever mon espérance abattue? un homme est ici, un homme que tu soupçonnes, un homme qui erre peut-être autour de ce pavillon, un homme qui peut m'entendre. Oh! si Dieu veut qu'il en soit ainsi, qu'il vienne, et puissent mes cris percer les murs de cette prison... A moi! à moi!

Henriette se mit à pousser des cris si aigus, que Luizzi, emporté par cet horrible spectacle, fit un pas en avant comme pour répondre à ce douloureux appel. Félix, épouvanté, poursuivait Henriette en lui criant:

— Silence! malheureuse, silence!

A ce moment, Henriette se trouva devant la porte qui conduisait hors de cette affreuse prison; elle l'ouvrit par un mouvement rapide et désespéré, puis s'élança en redoublant ses cris. Dans un moment indicible de colère et de terreur, Félix prit sur la table un couteau qu'il y avait placé, et déjà il était près d'atteindre Henriette sur les premiers degrés d'un escalier étroit et tortueux, quand Luizzi, oubliant par quelle illusion surnaturelle il assistait à cette terrible scène, se précipita sur Félix:

— Arrête, misérable! lui cria-t-il, arrête!

Au moment où il lui semblait qu'il allait saisir le capitaine, Luizzi trébucha et tomba en éprouvant une commotion violente. Des douleurs aiguës se mêlaient au lourd étourdisse-

ment qui avait suivi cette chute. Peu à peu, Armand revint à lui et rouvrit les yeux. Tout avait disparu. Il était au pied de la fenêtre de sa chambre, par laquelle il s'était précipité, en se laissant emporter par une émotion dont il n'avait pas été le maître. Il voulut faire un effort pour se relever et courir vers le pavillon où se passait cette sanglante tragédie, mais la force lui manqua, et il retomba évanoui sur la terre.

IX

NOUVEAU MARCHÉ.

Quand Luizzi revint de son évanouissement, il se trouva couché dans la chambre qu'il occupait chez M. Buré; une lampe veillait près de lui, un domestique était assis au chevet de son lit. Le malade fut longtemps avant de rassembler assez précisément ses souvenirs pour s'expliquer la position où il se trouvait. Peu à peu son accident et les causes de cet accident lui revinrent en mémoire, ou plutôt se présentèrent à lui comme un rêve affreux qu'il avait subi et dont la réalité ne ressortait pas encore bien nettement dans son esprit. Il se leva sur son séant pour regarder autour de lui, il sentit que la force lui manquait. Peu à peu il découvrit, aux bandages qui entouraient ses bras, qu'il avait été saigné, et, se rappelant confusément la hauteur de la fenêtre par laquelle il s'était précipité, il s'étonna de ne pas s'être tué, et craignit de s'être brisé quelque membre. Il se tâta, se remua, fit jouer les articulations, et vit avec une certaine joie qu'il n'avait souffert aucune fracture. Après ce soin donné à lui-même, Luizzi revint à penser à l'horrible scène dont il avait été témoin et dont il avait voulu prévenir l'épouvantable dénoûment. Cloué dans son lit par la douleur et la faiblesse, il chercha à voir quelque chose dont il pût s'aider, ou quelqu'un à qui il pût s'informer et donner au besoin des ordres. Ce fut alors qu'il aperçut le domestique assis au chevet du lit. Le drôle s'occupait très à son aise du soin qu'on lui avait sans doute confié de veiller sur les moindres mouvements du malade, car il lisait fort attentivement un journal, tout en se grignotant les ongles qu'il avait d'une beauté remarquable.

Luizzi eût tout le temps de l'examiner, et ne le reconnut pour aucun des domestiques de la maison de M. Buré. L'air impertinent et insoucieux du faquin lui déplut souverainement. D'ailleurs, les malades sont comme les femmes, ils détestent qu'on s'occupe d'autre chose que d'eux. L'humeur de Luizzi monta au plus haut degré, quand ledit valet, qui lisait son journal avec un petit sourire *blagueur* sur le bout des lèvres, à travers lequel il faisait glisser un petit sifflotement, se mit à murmurer ce mot : Très-drôle, très-drôle ! — Il paraît que ce que vous lisez là est fort amusant? dit Luizzi avec colère.

Le valet regarda Luizzi de côté en clignant les yeux, et répondit :

— Jugez-en vous-même, monsieur le baron.

« Hier un duel a eu lieu, un duel entre M. Dilois, marchand de laines, et le jeune Charles, son commis. Celui-ci, atteint d'une balle dans la poitrine, a succombé ce matin. On se demandait quelles pouvaient être les causes de ce duel, lorsque le départ subit de madame Dilois est venu les expliquer à tout le monde. »

— Grand Dieu! s'écria Luizzi en se levant sur son séant, Charles tué ?

Le domestique continua sa lecture.

« On prétend que les propos de la femme d'un de nos plus riches notaires ne sont pas étrangers à la découverte que M. Dllois a faite des rapports intimes que sa femme entretenait avec le jeune Charles. »

— Quoi! c'est écrit dans ce journal ? s'écria Luizzi stupéfait. — Oh ! ce n'est pas tout, répondit le domestique, écoutez :

« Dix heures du soir. Nous apprenons un accident peut-être encore plus affreux. Madame la marquise du Val vient de mettre fin à ses jours en se précipitant de l'étage le plus élevé de son hôtel. Une circonstance extraordinaire de ce suicide, et qui semble se rattacher par des liens inexplicables à l'affaire de M. Dilois, résulte d'un billet trouvé dans la main de la marquise. Voici les quelques lignes de ce billet : « Cet « A.... est un infâme, il n'a pas tenu la promesse qu'il t'avait « faite, il a parlé. Il m'a perdue, moi.... Et toi, toi!... Pauvre « Lucy, que je te plains ! Signé : Sophie Dilois.» Chacun se demande quel est l'infâme désigné par l'initiale A..... Est-ce celle d'un nom de baptême ou d'un nom de famille? D'un autre côté, on s'étonne de ce tutoiement entre deux femmes

qui n'étaient pas du même monde et qui n'avaient pu même se connaître dans leur enfance comme camarades de pension, puisque la marquise n'avait jamais quitté sa mère (l'ancienne comtesse de Crancé) jusqu'au jour de son mariage, et que d'un autre côté madame Dilois a été élevée par la charité d'une vieille femme qui l'avait recueillie dès son plus bas âge. »

La stupéfaction de Luizzi, son désespoir le rendirent immobille et muet durant quelques minutes. Madame Dilois, Lucy, Henriette, madame Buré, toutes ces femmes, pareilles à des fantômes blancs, semblaient voler et tourner autour de son lit.

— J'ai tué celle-ci et j'ai laissé assassiner celle-là, se disait-il, comme si une voix surhumaine lui eût soufflé cette phrase qu'il se répétait sans cesse.

Il portait des regards épouvantés autour de lui, sans force pour agir, n'ayant personne au monde à qui confier ce qu'il avait appris; il se sentit désespéré, et tournant vers le ciel ses mains jointes, il s'écria :

— Oh ! mon Dieu! mon Dieu! que faire?

A peine avait-il prononcé ce peu de mots, qu'il reçut sur les doigts une chiquenaude vigoureuse de la main du valet qui veillait près de lui.

— Qu'est-ce que c'est que cela? lui dit-il, vous passez à l'ennemi au jour du danger, mon seigneur? ce n'est ni d'un gentilhomme ni d'un Français. — Ah! c'est toi, Satan. — C'est moi. — Qui t'a appelé, esclave? — Toi, qui m'as demandé l'histoire de madame Dilois et celle de la marquise. — Tu as refusé de me la raconter. — Non, mais je t'ai remis à huit jours. Les huit jours sont passés.—Ainsi, je suis dans ce lit?... — Depuis quarante-huit heures. — Et Henriette? — Plus tard, mon maître, tu sauras le dénoûment de cette histoire. — Félix a tué la malheureuse? — S'il l'a fait, il a eu raison pour elle et pour lui ; tous deux sont délivrés d'un supplice, elle surtout, qui commençait à se lasser dans le cœur du rôle qu'elle jouait encore par orgueil.—Peux-tu dire celà? elle aimait ce Léon d'un amour que le monde ignorera toujours. — Eh non! mon maître. Elle n'aimait plus Léon, et, à vrai dire, ce n'est pas précisément ce Léon qu'elle avait aimé. — Satan, Satan, tu flétris tout! — Non, j'explique tout. Henriette n'aimait pas Léon ; elle a aimé l'amour qu'elle éprouvait Ce jeune homme qu'elle a rencontré est venu à point pour

ouvrir son cœur et donner un but à ses rêves ; il s'est trouvé là, devant elle, au moment où son âme demandait à s'élancer à quelque chose qui la soutînt. Mais Léon était bien au-dessous de la passion qu'il a fait naître ; s'il l'eût connue, il ne l'eût pas comprise. Léon a oublié Henriette qu'il croit morte. Léon est marié, Léon a des enfants qu'il appelle Nini et Lolo, Léon engraisse, Léon a du ventre, Léon boit deux petits verres d'eau-de-vie après son dîner, Léon vient d'assurer sa fortune en faisant faillite ; si Henriette avait été libre de donner sa vie à Léon, elle eût été plus malheureuse que dans la tombe, car dans la tombe elle n'a vu mourir que les espérances d'un bonheur qu'elle croyait au ciel, et dans la vie elle eût vu s'éteindre la religion de son cœur et sa foi dans l'amour.

Satan prononça ces paroles avec une sorte d'amertume, et Luizzi, le contemplant avec attention comme si son regard eût pu pénétrer dans l'infernale pensée du démon, lui dit :

— Tu considères comme un malheur de perdre sa foi et sa religion ? — C'eût été un malheur pour Henriette, voilà tout ce que j'ai voulu dire ; car je méprise fort les théories générales avec lesquelles on pose des principes absolus qui ne vont pas plus à tout le monde que le même habit à toute une population. C'est comme si tu voulais juger de madame du Val par madame Buré, parce que toutes deux se sont données à un homme en quelques heures. — Oh ! reprit Luizzi, est-il vrai que Lucy soit morte, et cet article de journal...? — Tout cela est vrai. — Et je l'ai assassinée ! — L'arme était chargée, tu as tiré la détente. — Elle était donc bien à plaindre ? — Oh ! oui, celle-là a été bien à plaindre ! s'écria Satan, et tu vas en juger. — Pas ce soir, reprit Luizzi, plus tard. — Non, baron, tu m'entendras, je t'ai prévenu. Une fois que tu auras demandé une confidence, t'ai-je dit, il faudra la subir jusqu'au bout. — Je le sais, mais je puis m'exempter de cette obligation. — En me donnant quelques-unes de ces pièces renfermées dans cette bourse. — Un mois de ma vie ? — Non, non, oh ! ce n'est pas pour si peu de chose que je t'épargnerai le récit du mal que tu as fait. — Tu vois bien que je n'ai pas la force de t'entendre. — Je te la donnerai. — Je cacherai ma tête dans mes mains et je boucherai mes oreilles. — Ma voix percera tes mains. — Satan, tais-toi, je t'en supplie ; je ne refuse pas d'écouter ces lamentables histoires, mais plus tard. — Et que m'importe

de te les apprendre quand le temps aura durci ton cœur et cicatrisé ton remords? c'est pendant que l'un souffre et que l'autre saigne qu'il faut que tu les apprennes. Suis-je donc ton esclave pour t'obéir? Ne sais-tu pas, malheureux, que celui qui achète un assassin lui est vendu? Toi qui as acheté le Diable, tu m'appartiens.

En disant cela, Satan, dont la forme perdue dans l'ombre de la chambre avait repris quelque chose de son infernale majesté, Satan souriait de ce bel et effrayant sourire qui fait pitié à Dieu, tant il lui rappelle la grandeur de son bel ange chéri qu'il a été obligé de punir, et qui a laissé en son cœur divin une blessure éternelle, l'impossibilité de lui pardonner jamais. La pauvre et misérable nature de Luizzi n'était pas capable de soutenir ce sourire; il lui entrait dans le cœur comme ferait une vis dentelée qui tourne et déchire.

— Grâce! dit-il, grâce! Je t'entendrai quand tu voudras.
— Soit, je choisirai l'instant. Et que me donneras-tu? — Un mois de ma vie.

Le Diable se prit à rire, et répliqua :

— Es-tu sûr d'avoir un mois de reste dans ta bourse, pour l'offrir si fièrement? — Dieu, mon Dieu! s'écria Luizzi en cherchant le coffre-fort de sa vie sous son oreiller.

Il le trouva, et il lui parut presque vide.

— Suis-je donc si près de mourir? — L'avenir n'est pas compris dans notre marché, et je n'ai rien à te répondre; il n'y a que le passé, et le passé je vais te le dire.

Il commença alors d'un ton dégagé :

— Cette madame du Val que tu as assassinée... — Assez, assez! dit Luizzi d'une voix mourante.

Un horrible vertige tournoyait dans la tête d'Armand, la fièvre battait dans son cerveau, des fantômes pâles et décharnés se pressaient autour de lui, sa raison s'en allait. Il eut encore plus peur de la folie que de la mort, et il dit au Diable :

— Tiens, prends, et laisse-moi.

Le Diable s'empara de la bourse et l'ouvrit. Armand, à cet aspect, s'élança pour la ressaisir; mais il resta cloué à sa place, il vit les doigts du Diable se glisser dans la bourse et prendre une des pièces. A ce moment un froid de glace saisit Luizzi au cœur, toute vie s'arrêta en lui, il ne sentit plus rien.

Trois heures sonnaient.

LA VOITURE PUBLIQUE.

X

RETOUR A LA VIE.

Trois heures sonnaient. Luizzi se sentit tirer par les jambes, et une rude voix d'homme lui cria :

— Allons, houp, en voiture!

Luizzi s'éveilla et se vit dans une chambre inconue, une chambre mésirable; il sauta à bas de son lit, et se trouva plein de vigueur et de santé. Il regarda et vit sa bourse et sa sonnette sur une table ; mais où était-il? pourquoi l'éveillait-on? Il ouvrit la croisée. Dans une immense cour on attelait les chevaux d'une diligence. La nuit était froide. Le souvenir du passé lui revenait, et le souvenir de son marché avant tout. Armand reconnut qu'il n'était plus chez M. Buré, qu'il n'était plus à Toulouse. L'hiver durait encore, mais était-ce le même hiver et n'y en avait-il pas déjà beaucoup de passés? Luizzi prit la misérable chandelle qu'on venait de lui apporter, et son premier soin fut de se regarder dans le petit miroir suspendu par un clou au-dessus de la petite commode en noyer de la chambre où il se trouvait. Il n'était pas trop changé, si ce n'est qu'il portait des favoris. Combien de temps le Diable m'a-t-il pris? se dit Luizzi.

— Allons! en voiture, en voiture! cria la voix qui avait éveillé Armand.

Puis un homme entra.

— Comment! pas encore habillé, vous qui étiez si pressé de partir! Vous n'avez plus que cinq minutes. Tant pis pour vous si vous n'êtes pas prêt!

Luizzi s'habilla machinalement, avec l'instinct qu'il y avait dans sa vie une lacune dont il ne pouvait se rendre compte, mais dont il ne devait pas paraître étonné. Un domestique vint prendre son sac de nuit, et Armand le suivit en se promettant d'observer et d'agir en raison des circonstances. La nuit était parfaitement noire, et Luizzi, en montant dans la

diligence, vit seulement qu'elle était occupée par trois personnes, deux hommes et une femme enveloppée de châles, bonnets et voiles de manière à étouffer.

A l'époque dont nous parlons, on avait encore la fatale habitude de coucher en route, et il en était alors du sommeil comme aujourd'hui des repas. On était à peine au lit qu'il fallait repartir. Aujourd'hui l'habitué de la diligence se trouble peu des interruptions destinées à supprimer le dîner, il mange vite et met le dessert dans ses poches; alors l'habitué de la diligence savait se lever sans s'éveiller, et il emportait, pour l'achever dans la berline, le sommeil commencé dans l'auberge. Cela fut heureux pour Luizzi, car il se trouva libre de réfléchir sur sa position. Combien de temps avait-il vécu? comment se faisait-il que lui, riche et accoutumé aux choses confortables de la vie, se trouvât voyager en diligence? d'où venait-il? où allait-il? Toutes ces questions se pressaient si vite dans sa pensée, qu'il se décida à les faire résoudre par celui qui avait seul ce pouvoir. Il tira donc sa sonnette, la fit retentir, et tout aussitôt le Diable se trouva assis à côté de lui sous la forme d'un commis voyageur qu'il lui semblait avoir vu monter sur l'impériale. Luizzi le reconnut à l'éclat particulier de ses yeux, qui brillaient dans les ténèbres.

— C'est toi? lui dit-il; combien de temps ai-je vécu? — Tu as vécu six semaines. Tu vois que je ne t'ai pas volé. J'ai fait comme un habile homme d'affaires. A la première j'ai été loyal, pour pouvoir te voler impudemment à la seconde. Je t'en préviens; ainsi tiens-toi sur tes gardes. — Et de quelle vie ai-je vécu durant ces six semaines? — De ta vie ordinaire. — Qu'ai-je fait? — Je n'ai pas à te raconter ta propre histoire. — Quoi! il ne me restera nul souvenir de ce temps? — Tu peux l'apprendre par d'autres que par moi. — A qui veux-tu donc que je le demande? — Ce n'est pas mon affaire. — Dis-moi du moins où je suis. — Dans une voiture des messageries royales. — Où vais-je? — A Paris. — Où suis-je? — A une lieue de Cahors. — Pourquoi suis-je parti en diligence? — Ceci est ton histoire, je n'ai rien à t'en dire. — Mais enfin, je ne puis vivre avec cette ignorance de mon passé? — Tu peux t'en faire un. — Un passé? — Rien n'est plus aisé. La plupart des hommes s'en arrangent un, tu sais cela mieux que personne. Te souviens-tu de cette petite actrice grivoise et fringante, dont tu eus la niaiserie

de devenir sentimentalement amoureux? Tu as eu cent occasions d'être un de ses mille amants, tu les as toutes laissées passer parce que tu l'aimais de cœur. Une fois dégrisé de ce mauvais amour, tu as vu que l'opinion de tes amis t'avait donné cette femme, ils n'imaginaient pas que ta niaiserie eût été si loin que de ne pas avoir été jusque-là. Tu t'es regardé, tu t'es trouvé ridicule : tu as vu que cette femme t'avait donné trois rendez-vous, et qu'elle t'avait appartenu de droit sinon de fait ; et tu as laissé croire, puis tu as dit, et aujourd'hui tu es persuadé que tu as eu cette femme. Elle compte dans le nombre de celles dont tu te pares, n'est-ce pas vrai ?

Luizzi fut assez piqué de cette petite leçon du Diable, d'autant plus qu'il n'y avait pas à discuter avec lui sur des sentiments où son œil infernal pénétrait si bien. Il se contenta de répondre :

— Est-ce que je ne l'aurais pas eue si je l'avais voulu?

— Est-ce qu'on a la femme que l'on aime ? repartit le Diable ; sur dix liaisons cela n'arrive pas une fois. Les femmes se laissent toujours prendre par les hommes qui les aiment assez peu pour ne pas trembler devant elles. Je ne connais pas deux femmes qui aient pris pour amant celui qui les aimait ; puis elles sé plaignent qu'on les trompe ! C'est toujours leur faute. Les femmes ont une tactique de défense criarde ou majestueuse qui n'impose qu'à ceux qui croient en elles. Une femme qui, au lieu de se laisser prendre, oserait se donner, serait la femme la plus distinguée de la création, et la plus aimée aussi : ce qui ne laisse pas d'être une assez belle distinction. — Messire Diable, dit Luizzi, qui sentait en lui une assurance toute nouvelle, est-ce que parmi les raisons qui ont forcé le Tout-Puissant à vous précipiter dans l'enfer, votre manie de faire des théories n'a pas été une des premières? —Entre nous soit dit, repartit le Diable d'un ton assez bonhomme, il n'en a pas eu d'autres. — Alors, j'ai bien envie de faire comme lui. — Et pour la même raison sans doute ? — Oui, pour ton bavardage éternel. — Hé non ! parce que je ne dis pas ce qui te convient. Si je te racontais les six semaines de vie que tu viens d'accomplir, tu m'écouterais de tes deux oreilles. — A ce propos je ne saurai donc rien ? — As-tu donc si peu d'imagination que tu ne puisses t'inventer une vie passée? Mais le dernier manant est plus habile que toi. Dans le cabriolet de cette diligence, il y a un

certain M. de Mérin : c'est un homme de bonne maison qui a été surpris à Berlin volant au jeu de la cour, et qui, pour ce fait, a été enfermé pendant trois ans dans une prison de l'Etat; il s'y trouvait avec un ancien espion français, qui avait été dans l'Inde pour le compte de Napoléon; il a appris toutes les histoires de son camarade; il connaît, dans leurs moindres détails, l'aller, le séjour et le retour de son voyage dans l'Inde, et maintenant il va reparaître dans le monde parisien comme arrivant de Calcutta. En ce moment, il rumine un petit ouvrage en deux volumes in-8° qui aura pour titre : *Souvenirs de l'Inde.* J'offre de te parier ce que tu voudras que, de ce moment à quinze ans, cet homme deviendra membre de l'Académie des sciences (section de géographie) et qu'il sera décoré pour ses voyages. — Je comprends très-bien, dit Luizi; mais cet homme ne trouvera pas à tout moment un voyageur revenant de Calcutta pour lui dire qu'il en a menti, tandis que moi, je puis être mis à chaque instant en présence d'une personne qui me connaît. — C'est ce qui t'arrive en ce moment. — Comment cela ? — Ces gens avec qui tu voyages savent ton nom, et ce gros homme, près de toi, est même de tes amis. — Et sans doute ils vont me parler de ce que nous avons fait hier? — C'est assez l'histoire de votre vie humaine : parler beaucoup du passé pour en peupler le vide et en relever la nullité; parler beaucoup de l'avenir pour le supposer merveilleux, et ne s'occuper guère du présent. C'est ce que vous faites tous, c'est ce que vous appelez vivre; et la meilleure preuve que je t'en puisse donner, c'est que tu as vécu six semaines de la vie ordinaire et qu'il te semble que tu as été mort tout ce temps, parce que tu n'as pas souvenir de ce que tu as fait. — Mais que veux-tu que je réponde à ceux qui m'en parleront? dit Luizzi sérieusement alarmé. — En vérité, tu me fais pitié ! reprit le Diable. — Voyons, sois généreux, et, s'il le faut, je te donnerai encore quelques jours de ma vie future pour connaitre l'histoire de ma vie passée. — Pauvre sot ! dit Satan. — De qui parles-tu ? — De moi, qui n'ai pas calculé juste la portée de la sottise humaine, et qui m'aperçois, mon pauvre garçon, que, si je l'avais bien voulu, j'aurais eu ta vie pour rien.

Luizzi commençait à se dépiter. Il garda un moment le silence : le silence est un bon conseiller.

— Pardieu, se dit-il, si ces gens m'embarrassent avec ma

vie que je ne connais pas, ne puis-je pas les embarrasser avec la leur qu'ils croient bien cachée? Faisons vis-à-vis d'eux comme un homme intrépide vis-à-vis d'un spadassin : au lieu de parer les coups, montrons-leur toujours le bout de l'épée prêt à les percer s'ils avancent. J'en sais assez déjà sur le monsieur de Mérin pour qu'il ait besoin de ma discrétion : informons-nous des autres, et nous verrons.

Luizzi n'avait pas dit cela tout haut; cependant le Diable lui répondit :

— Assez bien raisonné pour un homme et pour un baron! Par qui veux-tu que je commence? — Par ce gros homme qui ronfle à côté de moi et que tu dis être de mes amis.

PORTRAITS.

XI

LE FARCEUR. — L'EX-NOTAIRE.

Et le Diable, ayant posé ses jambes sur la banquette de devant, répondit :

— Celui-ci s'appelle Ganguernet. C'est un de ces hommes comme chacun en a rencontré une fois dans sa vie, un de ces hommes petits, gros, rebondis, les cheveux portés droits et courts, le front bas, les yeux gris, le nez épanoui, les joues ventrues, le cou dans les épaules, les épaules dans l'estomac, l'estomac dans le ventre, le ventre sur les jambes, roulant, boulant, riant, criant; un de ces hommes qui vous prennent la tête par derrière en vous disant : Qui çà? qui vous ôtent votre chaise au moment où vous allez vous asseoir, qui vous tirent votre mouchoir quand vous allez vous moucher; un de ces hommes, enfin, qui, si vous les regardez d'un air courroucé, vous répondent avec un merveilleux aplomb : Histoire de rire!

Ce monsieur Ganguernet est de Pamiers, où, jusqu'à présent, il a toujours vécu. Il sait tous les tours de son métier

de farceur. Il est fort habile à attacher un morceau de viande à la chaîne des sonnettes de porte cochère, afin que tous les chiens errants de la ville viennent sauter après ce morceau de viande et éveillent les domestiques dix fois dans la nuit. Il est très-expert dans l'art de décrocher les enseignes et de les substituer les unes aux autres. Une fois, il enleva l'enseigne d'un coiffeur, la scia, et en ajouta la dernière partie à celle d'un voisin; il en résulta ceci : *M. Roblot loue des voitures et des faux toupets à l'instar de Paris*. Un autre jour, ou plutôt une autre nuit, il arracha l'affiche peinte sur bois d'un entrepreneur de marionnettes, la suspendit au-dessus d'une pharmacie, et tout Pamiers put lire le lendemain : *M. F..., apothicaire, théâtre de la Foire*. M. Ganguernet n'est pas moins aimable à la campagne qu'à la ville. Il sait comment on coupe adroitement les crins d'une brosse dans les draps d'un ami, de manière à ce qu'il devienne furieux de picotements, pour peu qu'il reste un quart d'heure dans son lit. Il perce à merveille une cloison pour y faire passer une ficelle qu'il a fort adroitement accrochée à votre couverture, puis, quand il vous sent dormir, il tire gentiment jusqu'à ce que la couverture soit toute ramassée au pied. On s'éveille transi, car Ganguernet choisit pour ce tour les nuits froides et humides; on remonte sa couverture, on s'enveloppe soigneusement, on se rendort innocemment, puis Ganguernet retire sa ficelle, vous remet à nu, vous regèle, et, quand on se laisse aller à jurer tout seul, il vous crie par un trou : Histoire de rire! Si Ganguernet rencontre un niais, une de ces figures qui appellent la mystification, il lui enlève, pendant son sommeil, son pantalon et son habit, rétrécit le tout en le cousant lui-même, puis il vient éveiller la victime, en l'invitant à s'habiller pour aller à la chasse. Le malheureux veut mettre son pantalon et n'y peut plus entrer.

— Bon Dieu! s'écrie Ganguernet, qu'avez-vous donc, mon cher? vous êtes tout enflé? — Moi? — C'est prodigieux! — Vous croyez? — Je ne sais si je me trompe; mais habillez-vous, nous allons descendre, et chacun vous le dira comme moi. Eh! sans doute, vous êtes enflé!... C'est une attaque d'hydropisie foudroyante.

Et cela dure tant que Ganguernet n'a pas dit son fameux mot : histoire de rire!

Au nombre de ses tours, il en est un qui me paraît abominable; il le fit à un homme qui passait pour brave et qui

éprouva une peur horrible. Après s'être couché, ce monsieur sent au bout de son lit quelque chose de froid et de gluant; il tâte avec son pied, c'est un corps rond allongé; il y porte la main, c'est un serpent roulé sur lui-même; il saute à terre en poussant un cri d'effroi et de dégoût, et Ganguernet paraît en s'écriant : « Histoire de rire! » Il a eu peur d'une peau d'anguille pleine de son mouillé. Ce monsieur, furieux, voulait rompre les os à Ganguernet. Ganguernet lui jeta un immense pot d'eau sur la tête, et s'échappa en criant : « Histoire de rire! » Les maîtres de la maison, accourus au bruit qui se faisait, calmèrent le mystifié en lui expliquant comment Ganguernet était un charmant garçon, un vaillant boute-en-train dont on ne pouvait se passer sous peine de périr d'ennui, surtout à la campagne.

Prends garde à lui, baron, c'est un de ces êtres insupportables qui passent dans l'existence des autres comme un chien dans un jeu de quilles, en dérangeant de leur patte tous les arrangements de votre joie ou de votre tristesse. Plus insupportables que le chien et plus difficiles à chasser, ils sont aux aguets de tous les sentiments que vous pouvez avoir, de tous les projets que vous pouvez faire, pour les déconcerter par un mot ou une plaisanterie. Ces êtres sont d'autant plus redoutables qu'ils vous exposent à rire de vos plus cruels ennemis et de vos meilleurs amis, ce qui est également délicieux, et que presque toujours ils vous rendent complices, par le plaisir que vous y prenez, des mystifications faites aux autres.

Il en résulte que, lorsqu'ils s'adressent à vous, vous ne trouvez nulle part la pitié que vous n'avez eue pour personne, et qu'on vous laisse seul avec le ridicule de vous en fâcher, s'il est toutefois possible de se fâcher. Parmi les hommes de ce caractère, il y en a quelques-uns que leur vulgarité finit par déconsidérer : ceux-là s'en tiennent au répertoire des farces connues. Passer la tête par le carreau de papier d'un savetier, pour lui demander l'adresse du ministre des finances ou de l'archevêque; tendre une corde dans un escalier, de façon à faire faire à ceux qui descendent *un voyage sur le rein* (c'est le mot propre); aller éveiller au milieu de la nuit un notaire pour l'envoyer faire un testament très-pressé chez un client qui se porte à merveille, et mille autres farces de cette espèce : c'est le fond du métier, et Ganguernet le sait mieux que personne. Mais il en a inventé

quelques-unes pour son compte, et celles-là lui ont fait une réputation colossale.

La seule véritablement spirituelle qu'il ait faite eut lieu dans une maison de campagne où l'on était en assez grand nombre. Parmi les femmes qui s'y trouvaient, Ganguernet avait remarqué une femme de trente ans, fort passionnée pour les élégances parisiennes, et qui préférait à la face empourprée de Ganguernet le pâle visage d'un beau jeune homme passablement niais. Ganguernet avait beau le mystifier aux yeux de la dame; celle-ci traduisait sa gaucherie en préoccupation poétique, sa crédulité en bonne foi respectable. Un certain soir, tout le monde se retire après une vive apologie du pâle jeune homme, toléré par Ganguernet avec une patience de mauvais augure. Au bout d'une demi-heure, la maison retentit des cris aigus : Au feu! au feu! partis du salon du rez-de-chaussée. Chacun s'y précipite, hommes et femmes, à moitié déshabillés ou à moitié rhabillés, comme tu voudras. On entre pêle-mêle, le bougeoir à la main, et l'on trouve Ganguernet étendu sur un fauteuil. Aux questions réitérées qu'on lui fait, il ne répond rien, mais il va prendre solennellement le pâle jeune homme par la main, et, le menant vers la belle dame, il lui dit gravement :

— Je vous présente le cœur le plus poétique de la société en bonnet de coton.

Tous éclatèrent de rire, et la dame ne l'a jamais pardonné à Ganguernet ni au bonnet de coton.

Cependant toutes les farces de cet homme n'ont pas eu pour but une vengeance. L'histoire de rire est le grand principe de ses tours. Avant d'arriver à l'anedote qui te montrera cet homme sous son véritable aspect, je vais encore te raconter quelques-uns des traits dont il s'enorgueillit le plus. Il demeurait à Pamiers, en face de deux vénérables bourgeois qui occupent seuls une petite maison, leur propriété. Ces graves personnages avaient l'habitude d'aller tous les dimanches dîner et faire une partie de piquet chez un de leurs parents, qui logeait à une assez grande distance; on y prenait quelque peu de punch, ou bien on y mangeait du millas frit, saupoudré de cassonade; on arrosait le tout de blanquette de Limoux, de façon que les deux époux rentraient vers onze heures en chantonnant et en trébuchant. Un certain fatal dimanche, ils revenaient cahin-caha chez eux. Ils arrivent devant la porte du voisin et continuent encore l'es-

pace de dix pas, juste la distance qui sépare leur porte de la porte qu'ils viennent de passer. Le mari cherche le passe-partout dans sa poche et le trouve ; il cherche la serrure, plus de serrure.

— Où est la serrure ! s'écria-t-il. — Tu as trop bu de blanquette, monsieur Larquet, lui dit sa femme (il s'appelait Larquet) ; tu cherches la serrure, et nous sommes encore devant le mur du voisin. — C'est vrai, répondit M. Larquet, avançons encore quelques pas.

Ils continuent, mais cette fois ils ont été trop loin ; car, après avoir reconnu la porte du voisin de droite, ils reconnaissent la porte du voisin de gauche. Leur porte est entre ces deux portes. Ils retournent en tâtant le mur, ils arrivent à une autre porte : c'est la porte du voisin de droite. Les deux bonnes gens s'alarment sur l'état de leur raison, ils se croient tout à fait ivres ; ils recommencent leur inspection, et de la porte du voisin de droite ils retombent sur celle du voisin de gauche ; ils trouvent toujours ces deux portes, excepté la leur : leur porte a disparu, qui a pu enlever leur porte? L'effroi les gagne : ils se demandent s'ils deviennent fous, et craignant le ridicule jeté sur d'honnêtes bourgeois qui ne peuvent retrouver leur porte, ils vont durant une heure, tâtant, inspectant, mesurant ; mais il n'y a pas de porte, il n'y a qu'un mur inconnu, un mur implacable, un mur désespérant. Alors la peur les prend tout à fait ; ils poussent des cris, ils appellent au secours, l'on finit par reconnaître que la porte a été exactement murée et recrépie ; et quand chacun s'informe qui a pu jouer ce tour à d'honnêtes bourgeois, Ganguernet, du haut de sa fenêtre de laquelle il assistait avec quelques fous au spectacle de la désolation de monsieur et de madame Larquet, Ganguernet jeta à la foule son infatigable refrain :

— Histoire de rire! — Mais ils en feront une maladie? — Bah! répète-t-il, histoire de rire !

On pria M. le procureur du roi de modérer l'envie de rire de Ganguernet ; il en eut pour quelques jours de prison, malgré son habile défense, qui consistait à répéter sans cesse : « Histoire de rire ! monsieur le président. »

Malgré sa vanité, Ganguernet ne se fait pas gloire de tous ses tours, et il en est un qu'il a toujours nié, attendu qu'il y a menace de couper les oreilles à son auteur si on parvient à le découvrir. Celui-ci lui avait été inspiré par le mépris qu'on

avait fait de sa personne, dans certain salon aristocratique. Il ne s'agissait pas moins que d'une antique dame fort noble qui recevait le plus beau monde de la ville. Entre autres habitudes de vieille race, elle avait conservé : 1° celle de ne point mélanger sa société d'hommes mal nés comme Ganguernet; 2° d'aller en chaise à porteurs. Elle était venue à un bal, chez le sous-préfet : Ganguernet y avait assisté. Elle en sort vers minuit, portée dans sa chaise et pendant une pluie battante. Au moment où elle arrivait sous une de ces gueules de loup qui versent les eaux du ciel dans la rue en longues cascades bruyantes, deux ou trois coups de sifflet partent à droite et à gauche, et quatre hommes se présentent. Les porteurs se sauvent et abandonnent la chaise; mais, au moment où la noble dame se croit sur le point d'être assassinée, elle sent une horrible fraîcheur sur sa tête. Le dessus de la chaise avait disparu comme par enchantement, et la gueule de loup versait des torrents de pluie dans l'intérieur de la chaise, dont la propriétaire essayait vainement d'ouvrir la portière. Elle se débat, monte sur le siége, et là, comme le Diable encagé dans une chaire, elle se met à appeler la colère divine sur les assassins qui lui faisaient prendre une douche si cruelle et qui ne répondaient à ses malédictions que par les salutations les plus humbles. Ce qui fut trouvé le plus infâme, c'est que la dame portait de la poudre et que les mystificateurs avaient des parapluies.

A Pamiers, au milieu de toutes les existences mortes ou brutes parmi lesquelles il vit, Ganguernet passe depuis dix ans pour le plus jovial, le plus aimable, le plus amusant de son monde; à peine en est-il quelques-uns à qui il inspire une sorte de mépris, il en est même qui ont peur de cet homme. Ce rire inamoviblement fixé sur ces lèvres rouges vous fait mal à voir; cette gaieté implacable mêlée à toutes les choses de la vie doit troubler, autant que peut le faire l'aspect incessant d'un hideux fantôme; ce mot rebutant qu'il jette comme moralité au bout de toutes ses actions : Histoire de rire! est souvent aussi sombre que le mot du trappiste : Frère, il faut mourir! Aussi il devait se trouver un malheur dans l'existence de cet homme; il s'est nécessairement rencontré une vie qui a péri, parce qu'il a voulu la faire passer sous le fatal niveau de son amusement. Il a fallu qu'il arrivât un jour où ce serait sur une tombe qu'il prononcerait son fameux mot : Histoire de rire!

Il y a trois semaines, M. Ernest de B... invita plusieurs amis à une grande partie de chasse. Ganguernet était du nombre. Au moment où les invités arrivèrent, Ernest achevait une lettre; il la cacheta et la posa sur la cheminée. Ganguernet, curieux, la prit et lut la suscription :

— Tiens, tu écris à ta belle-sœur? — Oui, répondit Ernest indifféremment; je la préviens que nous irons ce soir, vers sept heures, à son château, lui demander à dîner. Nous sommes quinze, je crois; et ce serait courir le risque d'un mauvais dîner, si elle n'était pas avertie de bonne heure.

Ernest sonna un domestique, lui remit la lettre, et personne ne s'aperçut que Ganguernet disparut avec le valet. L'on partit. Une fois en chasse, Ganguernet et l'un des chasseurs gagnèrent un côté de la plaine, tandis que les amis battaient l'autre :

— Il y aura de quoi rire ce soir, dit Ganguernet à son compagnon. — Et pourquoi? — Imaginez-vous que j'ai donné un louis au domestique pour qu'il ne portât pas la lettre à son adresse. — Est-ce que vous l'avez prise? — Non, pardieu! j'ai dit au messager qu'il s'agissait d'une bonne farce et qu'il fallait porter la lettre au mari. Il siége en ce moment comme juge au tribunal. Quand il va voir qu'il y aura ce soir quinze gaillards de bon appétit chez lui, il va se ronger la rate de colère. Il est avare comme Harpagon, et l'idée que nous allons mettre sa cave et sa basse-cour à feu et à sang va lui donner une telle humeur, qu'il est capable de faire condamner dix innocents pour arriver à temps à la campagne et prévenir le pillage. — Cela me semble un assez méchant tour. — Bah! histoire de rire! D'ailleurs, le plus drôle, ce sera quand nous arriverons. Les autres crèveront de faim et de soif, ils se rendront au château bien persuadés qu'ils vont trouver un excellent souper; mais rien, absolument rien! — Et vous croyez que cela me convient plus qu'à un autre? repartit le jeune homme que Ganguernet avait choisi pour confident. Vous-même, ne serez-vous pas la première dupe de votre plaisanterie? — Que non, que non! j'ai là un poulet froid et une bouteille de bordeaux, je vous en offre la moitié. — Merci! j'aime mieux retrouver Ernest et le prévenir. — Ah! mon Dieu! mon cher, s'écria Ganguernet, il n'y a pas moyen de rire avec vous.

Le jeune homme s'éloigna et chercha ses amis, pour leur demander où il pourrait trouver Ernest. Ils lui dirent qu'il

s'était dirigé du côté du château de sa belle-sœur. Il marcha vers cet endroit, décidé à aller prévenir madame de B... du tour de Ganguernet. Au détour d'un chemin, il aperçut Ernest qui allait vers le château ; il doubla le pas pour l'atteindre, et gagna assez de vitesse pour arriver presque au même instant que lui. Seulement Ernest avait déjà franchi la porte quand le jeune chasseur s'y présenta. Comme celui-ci allait entrer, elle se ferma violemment, et il entendit presque aussitôt l'explosion d'une arme à feu. Puis une voix s'écria :

— Eh bien ! puisque je t'ai manqué, défens-toi...

Le jeune homme se précipita vers une grille à hauteur d'appui qui ouvrait dans la cour, et là il vit le spectacle le plus affreux. Le mari, l'épée à la main, attaquait Ernest avec une rage désespérée.

— Ah ! tu l'aimes et elle t'aime ! s'écria-t-il d'une voix rauque et furieuse. Ah ! tu l'aimes et elle t'aime ! A toi d'abord, puis à elle !

La lettre remise au président lui avait appris un secret qui était resté caché depuis plus de quatre ans, et, avant de venger les injures de la société, le juge était accouru pour venger la sienne. Vainement l'ami d'Ernest, monté après la grille, criait et en appelait à leur nom de frères ; M. de B... poussait Ernest d'un coin de la cour à l'autre avec une fureur aveugle. Tout à coup une fenêtre s'ouvrit, et madame de B..., pâle, échevelée, parut à leurs yeux.

— Léonie ! s'écria Ernest, va-t'en ! — Non, qu'elle reste, dit le mari. Elle est enfermée : n'aie pas peur qu'elle vienne nous séparer.

Et il se précipita de nouveau sur son frère avec une si violente exaspération que le feu jaillit des épées.

— C'est moi qui dois mourir ! criait madame de B... ; c'est moi, tuez-moi, tuez-moi !

Le jeune homme, malheureux spectateur de cette horrible scène, mêle ses cris à ceux de madame de B... ; il appelle, il ébranle la grille ; il va escalader le mur, lorsque, poussée par son désespoir, égarée, folle, éperdue, Léonie se précipite par la fenêtre et tombe entre son amant et son mari. Celui-ci, à qui la rage a ôté toute raison, dirige son épée contre elle ; mais Ernest la détourne, et perdant à son tour toute crainte, il s'écrie :

— Ah ! tu veux la tuer ? Eh bien, défends-toi donc !

Et à son tour il attaque son frère avec une rage inouïe.

A ce moment, personne ne pouvait rien pour les séparer : ils étaient enfermés dans la cour, et la malheureuse Léonie s'était cassé la jambe en tombant. C'était un épouvantable combat. Déjà le sang des deux frères coulait; il semblait que ce ne fût que pour accroître leur fureur. Cependant le jeune chasseur était arrivé au sommet du mur, et il allait sauter dans la cour, quand il vit quelques-uns de ses amis accourir. Ganguernet était à leur tête ; il s'approche en lui disant :

— Vous criez comme un homme qu'on écorche, nous vous avons entendu d'un quart de lieue. Qu'est-ce qu'il y a donc?

A la vue de cet homme, le chasseur s'élança vers lui, le saisit à la gorge, et, le poussant avec fureur contre la grille, il lui cria à son tour :

— Regardez : histoire de rire, Monsieur, histoire de rire!

M. de B..., percé d'un coup d'épée, gisait à côté de sa femme.

— Et qu'est-il arrivé de cette fatale rencontre ? dit Luizzi.

— M. de B... est mort, Ernest a disparu, et madame de B... s'est empoisonnée le lendemain de cet horrible duel.

Comme le Diable finissait, Ganguernet se retourna en murmurant : Histoire de rire !

— Mais c'est un infâme misérable que cet homme! comment quelqu'un lui parle-t-il encore ? — Bah ! mon cher, qui sait cela? — Tout au moins ce jeune chasseur à qui Ganguernet a fait sa confidence. — Mais, repartit sèchement le Diable, si ce jeune chasseur a fait une action non moins abominable que celle de Ganguernet ; s'il a perdu une femme et en a tué une autre par un lâche mensonge, et si ce Ganguernet se trouve par hasard pouvoir ajouter à l'initiale d'un nom, cité dans un billet d'une certaine dame Dilois , les lettres qui diront quel est le gai calomniateur qui a commis ces crimes, le jeune chasseur se taira et tendra la main au misérable infâme. — Quoi ! dit Luizzi, ce spectateur?... — C'était toi, mons baron, toi qui n'as rien dit.

Armand oublia tout ce qu'il venait d'entendre ; une seule chose le frappa, et il s'écria tout joyeux :

— Tu vois bien que tu me racontes ma vie passée. — En tant qu'elle se mêle à celle des autres, très-volontiers. — Oh ! alors, dit le baron transporté ; car il espérait, en s'informant

ainsi des autres, se renseigner sur son propre compte : dis-moi quel est cet homme maigre et soucieux qui se retourne à tout propos en murmurant : « Oui, ma femme. » — Cet homme est une espèce de crétin qui ne te touche guère. — C'est ce que nous verrons, reprit Luizzi, qui se méfiait du Diable. — A ton aise, mais tant pis pour toi s'il t'en arrive malheur. — N'aie pas peur, je ne me jetterai pas par la portière comme à la forge par la croisée. — Pauvre niais, qui, parce qu'il prend des précautions contre une espèce de danger, s'imagine qu'il ne peut pas s'en présenter d'autres qui l'atteindront ! Tu es comme un homme qui, s'étant heurté la tête en marchant, regarde toujours en l'air et se croit en sûreté, et qui, dans cette sotte confiance, se jette dans un trou qu'il ne voit pas. — Eh bien ! j'en brave le péril. — Le premier de tous, mon cher baron, c'est de m'entendre faire des théories. — Ne peux-tu t'en dispenser? — Allons donc ! mon cher ami, ne m'as-tu pas menacé de me faire imprimer, et crois-tu que le Diable soit un assez honnête homme de lettres pour ne pas se prélasser comme les autres dans les considérations générales, la dissertation métaphysique et la digression moralisante ? — A toi permis, dit Luizzi, la nuit est noire, je suis éveillé comme un homme qui a dormi six semaines, et je t'écoute.

Et le Diable parla ainsi :

— C'était au temps où les bêtes parlaient, dit votre La Fontaine ; c'était dans un temps bien plus extraordinaire, le temps où les jeunes gens d'esprit se faisaient notaires. Ce temps est passé. Quelques-uns ont remarqué qu'un exercice modéré du notariat conduisait nécessairement à l'obésité et à l'atonie morale, et qu'une habitude trop assidue de ses fonctions menaient à l'imbécillité. Aussi, les hommes qui ont quelque désir d'échapper au suicide intellectuel ont fui cette périlleuse carrière. Comme on n'a pas encore soumis le notariat à une analyse chimique, je ne pourrais dire par quelle substance pernicieuse il arrive à ces fâcheux résultats, mais ces résultats n'en sont pas moins vrais. Si tu veux te donner la peine de regarder autour de toi, tu te convaincras que ce que j'avance ici n'est pas un paradoxe. Le notaire, une fois notaire, est un être à part. L'étude est un sol où il s'implante et pousse à la manière de ces végétaux animalisés que l'histoire naturelle classe indifféremment parmi les lichens et les crustacés. Il n'existe pas une carrière qui ne laisse à ceux

qui la suivent quelques facultés libres pour s'occuper des choses de la pensée : nous connaissons des avoués, des médecins, des boulangers et des rémouleurs qui ont quelques idées de style et de poésie ; on trouve des usuriers qui aiment les arts, et il n'y a pas jusqu'à des agents de change qui se connaissent en peinture, en musique, en littérature, et qui en parlent avec distinction. Mais je défie qu'on me produise un notaire de cinquante ans ayant une idée. Je ne veux pas aborder ici les questions intimes ; mais y a-t-il au monde une classe qui soit plus féconde en maris trompés que celle des notaires ? Cela tient à de hautes considérations morales sur l'état des femmes, qu'il est inutile de t'expliquer longuement. Mais il est facile de s'imaginer que dans une carrière qui donne presque toujours une opulence au moins relative, et qui met celui qui l'exerce en contact avec toutes les positions sociales, il est presque impossible qu'une femme ne trouve pas au-dessus ou au-dessous d'elle celui qui doit la distraire de l'ennui de son mari. Un homme enfermé depuis huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir dans son étude, qui laisse sa femme sans occupation et sans inquiétude de fortune, un homme pareil a toutes les chances d'être cocu ; car sa femme a toutes les chances de mal faire, l'oisiveté et l'ennui. La femme d'un spéculateur, qui joue sa fortune à chaque entreprise, peut s'intéresser à cette vie agitée, elle peut s'informer du succès d'une affaire d'où dépendent son bien-être et sa position ; mais la femme d'un notaire ! le bien lui vient en dormant comme à son mari, et il lui reste toutes ses longues journées à dévorer. Quand l'aliment devient lourd, elle le partage : c'est si naturel !

— Mons Satan tient plus qu'il ne promet, dit Luizzi ; il avait annoncé qu'il serait ennuyeux, et il me paraît assommant. — Cela te prouve seulement qu'il est impossible de guérir l'humanité. — Et pourquoi ? — Parce qu'elle fermo les yeux du moment qu'on veut lui montrer pourquoi elle se crétinise. — Et que me fait à moi le crétinisme du notaire ? — Tu verras. Tout homme riche, exposé à hériter ou à se marier, doit s'intéresser au notaire, cette machine à testaments et à contrats.

Luizzi crut deviner que le notaire dont il allait être parlé pouvait se trouver, comme Ganguernet, mêlé à sa vie. Il prit patience, et le Diable continua :

— Cette atrophie morale du notaire a besoin de temps pour

arriver à son dernier période. Ainsi le maître-clerc est presque toujours un homme assez chaud, vivant dans le monde des femmes galantes, de la bouillotte et des soupers bruyants; le nôtaire de trente à quarante ans ne manque pas d'une certaine allure du monde, il joue gros jeu, loue des loges aux spectacles, donne à dîner, dit des galanteries surannées aux très-jeunes femmes, et se permet quelques escapades avec les moins chères de ces belles filles dont l'esprit ou la beauté fait scandale. Passé quarante ans, le notaire se rabat sur le whist; il dîne pour lui, il est ennuyé du théâtre, il aime la campagne, sort à pied avec un parapluie pour prendre de l'exercice, donne des meubles à la fille de son portier, fait retaper ses vieux chapeaux, et demande la croix de la Légion d'honneur. A cinquante ans, le crétinisme arrive; à soixante, il est complet. Le notariat est un métier insalubre, contre lequel nos savants sont invités à trouver des préservatifs. C'est un article à joindre au programme qui propose un prix pour la découverte d'un procédé qui protége la santé des étameurs de glaces et des doreurs sur métaux.

Or, il existait autrefois à Toulouse un notaire appelé M. Litois. Cet homme n'est pas mort, mais il n'est plus, c'est-à-dire qu'il n'existe plus, quoiqu'il ait soixante-cinq ans, soixante mille livres de rente et trente ans de notariat. M. Litois est l'homme-contrat. Si on l'invite à dîner, il vous répond : « J'ai contracté un autre engagement. » S'il passe chez Herbola pour en apporter quelques friandises, il dit : « Je voudrais faire l'acquisition de cette bartavelle ou de ce coq de bruyère; je prends cette hure de sanglier avec ses dépendances; apportez-moi cette truite comme elle se comporte. » Du reste, il est tellement épris de sa carrière, que devenir notaire, être notaire, avoir été notaire, lui a toujours semblé devoir être toute l'ambition, tout le bonheur et toute la consolation d'un homme. Tu ne t'étonneras donc pas si, avec ces dispositions, M. Litois est resté longtemps notaire. Cependant des coliques néphrétiques, résultat d'une fidélité trop constante à son fauteuil de maroquin, l'avertirent qu'il était temps de se tenir debout, de marcher et de sortir du notariat. Il y a douze ans, il se décida à vendre sa charge. Il jeta les yeux sur son maître-clerc, M. Eugène Faynal, garçon de vingt-huit ans, spirituel, complaisant, gai, rieur et amoureux. M. Litois lui connaissait bien tous ces défauts; mais Eugène n'avait pas le sou, et c'est pour cela qu'il le

préféra. Vendre sa charge à un homme riche qui le payerait en beaux écus, c'était se séparer violemment de sa vie passée, c'était jeter aux bras d'un autre son amour de trente ans, sa charge, sa maîtresse toujours jeune et toujours fidèle. M. Litois de se sentit pas ce courage. Il calcula qu'un jeune homme qui lui devrait deux cent mille francs serait bien plus à sa merci, et que quelquefois encore il pourrait se glisser furtivement dans l'étude, butiner encore par ci par là comme l'abeille matinale, becqueter une vente comme le passereau un fruit mûr, effleurer de sa plume un contrat de mariage comme le papillon une rose, et veiller sur sa charge, créature inestimable et chérie, laquelle, comme le disait M. Litois, était devenue sa fille après avoir été sa femme.

Eugène Faynal accueillit avec joie les propositions de M. Litois. Celui-ci savait qu'avec un mariage Eugène payerait sa charge ; et, pour que le jeune homme ne fût pas inquiet, M. Litois annonça qu'il avait, daus une petite ville aux environs de Toulouse, une cliente dont il comptait gratifier son successeur avec trois cent mille livres de dot. C'était une si belle chance de fortune, qu'Eugène accepta les yeux fermés ; il se laissa même aller, dans ce premier mouvement d'enthousiasme, à certaines conditions dont il ne calcula pas toute la portée. Lorsque M. Litois avait fait une affaire, il aimait assez qu'elle fût conclue et qu'il n'eût plus de chances à courir. Comme Eugène pouvait mourir avant de s'être marié, son patron le fit assurer sur la vie pour une somme de deux cent mille francs, de manière à être payé de sa charge si Eugène mourait, et à laisser aux héritiers du jeune homme le soin de la vendre. Eugène était jeune, bouillant, il aimait le monde et les plaisirs, et c'était un peu pour satisfaire à ses penchants qu'il avait si inconsidérément tenté la fortune. Avant tout, cependant, Eugène était un honnête homme, et sa première pensée était de s'acquitter envers M. Litois. Celui-ci avait donné des termes, il avait compris qu'il fallait que le jeune notaire établit sa réputation avant d'être présenté comme un mari convenable à une belle dot.

Durant la première année, Eugène n'eut donc à souffrir que de l'importunité des visites de son ancien patron ; et ce qui est remarquable, c'est que M. Litois, qui, avant ce temps, ne faisait rien que par les conseils de son maître-clerc Eugène, prétendait le régenter dans tout ce qu'il faisait en sa qualité de notaire. Mais ces petits ennuis importaient peu à

Eugène, car il était riche, considéré et heureux. Heureux en effet! il aimait une femme belle, gracieuse dont il avait fait les affaires à propos d'une séparation de biens. Cette femme était du monde, elle avait été malheureuse avec son mari, et se servait très-habilement d'une pâleur habituelle pour faire croire à une profonde tristesse; elle grasseyait en minaudant faiblement; elle s'habillait à ravir, et adorait M. de Chateaubriand. C'était, en termes d'étude, une conquête charmante pour Eugène. Il n'en parlait à personne, mais tout le monde le savait. Cette publicité alla si loin que le mari finit par l'apprendre. Ce mari-là consentait à être séparé de biens d'avec sa femme; mais, comme on ne l'avait pas séparé de nom, il ne voulut pas que le sien fût l'objet de commentaires peu obligeants. Il attendit une occasion, et, un jour que sa femme et Eugène sortaient ensemble du spectacle, le mari souffleta le notaire aux yeux de deux cents personnes. Rendez-vous fut pris pour le lendemain.

A huit heures du matin, Eugène était chez lui avec ses témoins; il allait sortir pour se rendre à une demi-lieue de la ville, lorsque M. Litois entra impétueusement, avec l'air d'une profonde indignation. Avant que personne eût pu reconnaître l'homme qui s'introduisait ainsi sans se faire annoncer, M. Litois sauta à la gorge d'Eugène, et, le prenant au collet, s'écria :

— Vous n'irez pas, vous n'irez pas! — Mais, Monsieur, dit Eugène en se dégageant, que prétendez-vous? — Je prétends vous faire rester honnête homme. — Monsieur! que signifie? — Cela signifie que vous n'irez pas vous battre. — J'ai été insulté. — C'est possible. — J'ai moi-même insulté mon adversaire. — C'est possible. — Il m'attend, et je brûle de le rencontrer. — C'est possible. — Et l'un de nous deux restera sur la place. — Ce n'est plus possible. — C'est ce que nous allons voir. — Ah! vous n'irez pas, s'écria l'ex-notaire en se plaçant furieusement entre la porte et Eugène.

Celui-ci avait grande envie de prendre le vieillard par les épaules et de le jeter de côté, mais il se contint.

— Allons, monsieur Litois, lui dit-il, soyez plus raisonnable! votre intérêt pour moi vous emporte trop loin, je ne suis pas encore un homme mort. — Tant pis! — Comment, tant pis? — Oui, Monsieur, tant pis : car si vous étiez mort, vous ne me feriez pas la friponnerie d'aller vous battre. — Monsieur! — Pas de cris, mon cher Eugène, et lisez. —

Qu'est-ce? la police d'assurance sur ma vie? — Lisez : là, au bas de la page.

Eugène lut : « La compagnie ne sera pas tenue de payer le capital assuré si l'assuré meurt hors du territoire de l'Europe ou s'il est tué en duel. »

— Ou s'il est tué en duel! entendez-vous bien, monsieur Eugène? *ergo* vous ne vous battrez pas, à moins que vous n'ayez deux cent mille francs à me donner en espèces sonnantes et ayant cours.

Eugène, humilié, confondu, ne savait que répondre :

— Monsieur, dit-il à l'un des témoins, veuillez aller prier mon adversaire d'attendre à demain. — Pas plus demain qu'aujourd'hui; j'ai averti la police, reprit l'ex-notaire, et vous serez suivi. — Mais, Monsieur, vous me déshonorez! — Vous voulez me ruiner! — Mais, Monsieur, je n'emporterai pas votre charge dans la terre? — Je n'ai plus de charge, j'ai un débiteur de deux cent mille francs. Est-ce que je sais ce qu'est devenue l'étude dans vos mains? Un notaire qui a une maîtresse dans le monde, un notaire qui se bat, cela ne s'est jamais vu. Je ne donnerais pas trente mille francs de votre charge. Vous m'en devez deux cent mille, votre personne est mon garant; la risquer, c'est commettre un stellionat, une violation de dépôt, c'est une friponnerie, et j'en fais juges ces Messieurs. — Ma foi, dit l'un des témoins, nous reviendrons quand ce débat sera jugé.

Eugène ne put se débarrasser de Litois. L'heure du rendez-vous était passée. Vainement le jeune notaire avait écrit au mari pour lui demander une autre rencontre; celui-ci, qui avait appris la cause du retard d'Eugène, n'accepta pas, disant que celui qui manque à un pareil rendez-vous donne à penser qu'il manquerait à un second; puis, en homme d'esprit, bien sûr qu'il se vengerait mieux avec un ridicule qu'avec un pistolet, il raconta l'histoire du notaire marchandant sa liberté au vieux patron. Ce fut une scène fort drôle, où le jeune homme faisait ses offres au vieillard :

— A dix mille francs, et laissez-moi sortir... — Non! — Vingt mille... — Non! — Trente mille... — Trente mille fois non! Deux cent mille francs, ou rien.

Cela fit grand bruit dans Toulouse, et Eugène ne s'en releva pas comme homme du monde. Son crédit comme notaire en fut même très-sensiblement atteint. Un jeune homme qui n'avait su se battre ni pour lui ni pour la femme qui l'ai-

mait, c'était un homme sans dignité. La clientèle l'abandonna par les femmes, ostensiblement ou d'une manière cachée. M. Litois s'alarma sérieusement de ce discrédit et usa de tous ses moyens pour le relever; mais, avant tout, il songea à s'assurer le payement de sa charge, il annonça à son cessionnaire la cliente qu'il lui avait promise : elle devait arriver dans deux mois. Depuis sa mésaventure, Eugène, qui n'osait plus se montrer dans les salons un peu choisis, avait contracté l'habitude d'aller chez quelques clients modestes. Il rencontra chez l'un d'eux une fille d'une ravissante beauté, d'une modestie suprême, d'un caractère flexible et doux, un ange. Elle ne vit d'Eugène que les bonnes grâces du jeune homme, l'élégance des manières, la politesse de l'esprit, la bonté du cœur; elle l'aima, ils s'aimèrent, et Eugène, dans un transport d'amour où il oublia ses cruelles obligations, lui jura de l'épouser. Elle le crut, et la pauvre Sophie... Mais ceci est une histoire à part et qu'il ne me convient pas que tu saches encore. Je reviens à Eugène Faynal... Le lendemain de cette sainte promesse, Eugène reçut une invitation à dîner de M. Litois. Le malheureux s'y rendit sans défiance. A peine est-il arrivé, que l'ancien patron le fait entrer mystérieusement dans un cabinet de travail, et lui annonce qu'il va voir sa future. Eugène pâlit :

— Mais je ne le savais pas, dit-il. — Comment! vous ne le saviez pas? Voilà deux mois que vous êtes prévenu. — Mais... — Comment, mais!... Avez-vous oublié que le terme de votre premier payement de cent mille francs est échu, et que, si votre mariage n'est pas conclu d'ici à huit jours et le payement fait, je vous dénonce à la chambre des notaires? — Monsieur, c'est une barbarie! — Comment, une barbarie? Je vous donne une femme qui vous apporte trois cent mille francs de dot!... Mais, mon cher, vous êtes fou!

Eugène pensa que véritablement il était fou, selon les affaires, et il se laissa conduire au salon. Il entre, il regarde, il voit, ô surprise! une jeune fille, belle, charmante, gracieuse. Malgré son amour, il tremble d'un doux espoir.

— Où est votre tante? dit le vieux notaire. — Me voici! répond une voix aigre, sortant d'une face maigre. — Mademoiselle Dambon, je vous présente notre futur.

Eugène s'inclina avec respect.

— Mademoiselle, laissez-nous, dit le notaire à la belle enfant, nous avons à parler d'affaires.

Eugène la suit amoureusement des yeux ; elle lui rit au nez, et il se tourne vers la tante.

— Allons, Eugène, lui dit le notaire, baisez la main de votre future.

Eugène tomba moralement à la renverse, et, si ses jambes le soutinrent, ce fut par habitude, car il se crut au milieu d'un tremblement de terre. La vieille future comprit l'effet qu'elle avait produit, mais le mari lui avait plu, et elle pensa qu'une fois qu'il serait sien, elle en profiterait bon gré mal gré. Elle laissa donc à Eugène le temps de se remettre, et bientôt elle parla si vivement et si catégoriquement de ses terres, de ses vignes et de ses prairies, que le jeune praticien, que le notariat avait déjà gangrené par ci par là, la trouva moins couperosée, moins maigre et presque avenante. Cependant, ce fut un long combat entre ses promesses et la nécessité ; il en fut assez malheureux pour en parler à un ami, la veille du mariage. Beaucoup d'autres notaires ont épousé de vieilles filles fort laides pour leur dot, mais on sait qu'ils s'en sont donné la peine, et on les répute habiles. Ce mariage fut reproché à Eugène comme une lâcheté. D'une autre part, le ridicule l'avait entamé ; les blessures que fait cette arme dangereuse ne se ferment jamais, et, pour peu qu'on les écorche par un nouveau coup, elles s'enveniment mortellement.

Le jeune notaire et sa vieille fille de femme, comme on l'appelait, furent un objet de risée universelle. En effet, madame Eugène Faynal avait gardé sa roideur, sa pincerie et son air prude de vieille fille. A ce malheur, Eugène ajouta celui de devenir père de deux garçons jumeaux : on voit que, pour les femmes, le temps perdu se répare. Les deux jumeaux furent un nouveau ridicule. Bientôt la dame s'aperçut qu'elle était une curiosité qu'on invitait pour la faire parler de ses charmants jumeaux ; elle accusa son mari de ne pas savoir la faire respecter ; la vie d'Eugène devint une querelle sans fin, l'acrimonie de madame lui monta en érésipèle au visage, et, de laide qu'elle était, elle devint abominable ; son caractère suivit le progrès de sa laideur, et, au bout de dix-huit mois, la maison d'Eugène était un enfer.

Ce fut alors que, pour se distraire, il s'adonna exclusivement aux affaires ; mais il n'était plus temps, l'étude avai été désertée, les clients étaient casés ailleurs. Il porta u regard scrutateur sur les dépenses : il vit que, les deux cen

mille francs payés, plus les intérêts, il ne lui était resté que quatre-vingt mille francs sur la dot; les quatre-vingt mille francs étaient passés en partie dans les dépenses de la maison, auxquelles ne suffisaient pas les bénéfices de l'étude. Il fallait se réduire considérablement ou faire de mauvaises affaires. Eugène n'accepta ni cette humiliation ni cette honte. Il se décida à vendre sa charge. Le 1er mars 1815, il était près de conclure pour trois cent cinquante mille francs; il retarda de huit jours la signature de l'acte, et, un an après, il vendit pour cinquante mille francs.

Aujourd'hui, M. Faynal est un habitant de Saint-Gaudens, ayant une femme de quarante-huit ans, quatre enfants, deux mille deux cents livres de rentes; il s'est adonné à la culture des roses; il porte des souliers en veau d'Orléans, avec des guêtres de coutil; fait des parties de boston à un liard la fiche, et joue de la clarinette. Après avoir été notaire, il a encore du cœur et des idées; il sent son malheur et se trouve ridicule. C'est lui qui dort en face de toi.

— Et que me fait cet homme, pour que tu m'aies si longuement raconté les tribulations de sa vie? — Comment! tu ne comprends pas, repartit le Diable, comment un notaire peut se trouver mêlé à ta vie? — Quand on n'a fait ni ventes, ni acquisitions, ni mariage, contrat double où l'on vend son nom sans acheter le bonheur... — Mauvais, très-mauvais! dit le Diable. — Plaît-il? — Continue, je ne répète pas. — Eh bien! quand on n'a rien fait de tout cela, on n'a pas de grands intérêts à démêler avec un notaire. — N'en avais-tu aucun avec M. Barnet? — Assurément, mais M. Barnet était mon notaire. — Mais n'était-ce pas comme notaire d'un autre que tu as désiré le consulter? — En effet, dit Luizzi, comme notaire du marquis du Val. Eh bien? — Eh bien, pauvre garçon! tu ne comprends pas? et tu veux aller vivre à Paris, où il faut deviner à peu près tout! car c'est un pays où l'on ne dit presque rien des intérêts cachés, tant on a la conscience que chacun les apprécie. — Tu es trop fin pour moi, mons Satan. — Eh bien donc! monsieur le baron, il est presque inévitable que dans un contrat de mariage il se trouve deux notaires, celui de la famille du mari et celui de la famille de la mariée. — C'est probable. — Qu'était M. Barnet? — Le notaire du marquis du Val. — Et quel était le notaire de mademoiselle Lucy de Crancé, devenue marquise du Val? — Ce serait ce monsieur qui dort? — Très-

bien ! très-bien ! répondit le Diable en nasillant comme un frère ignorantin qui interroge un enfant sur l'existence coéternelle de Dieu le père et de Dieu le fils, et qui est satisfait de la réponse qu'il a reçue. — Et sans doute il assistait à cette scène extraordinaire dont Barnet a si bien gardé le secret ? — Encore très-bien, repartit le Diable du même ton nasal. — Et crois-tu qu'il veuille me la raconter ? — Tu sais que j'ai promis de te la dire ; mais, s'il veut m'épargner ce soin, il me rendra service, car j'ai affaire ici. — Dans cette diligence ? — Oui. — Quoi donc ? — Un tour de ma façon. — Lequel ? — Tu verras.

Sur ces paroles, le Diable disparut. Luizzi, grâce à la vision surnaturelle qui lui était accordée de temps en temps, vit le Diable se transformer en une mouche de petite dimension, de si petite dimension que personne autre que lui n'eût pu l'apercevoir. Elle voltigea un moment dans l'intérieur, et, tout en badinant, elle piqua le nez de l'ex-notaire, qui, machinalement, prit les genoux de la dame assise à côté de lui. La dame, que le Diable n'avait pas piquée, donna à M. Eugène Faynal un coup de ridicule sur les doigts : il y avait trois clefs dans le sac. Le notaire s'éveilla en sursaut, et Ganguernet lui sauta à la gorge en lui criant : La bourse ou la vie !

— Qu'est-ce? s'écria l'ex-notaire épouvanté. — Histoire de rire ! répondit Ganguernet ; et, tout le monde s'étant éveillé, la conversation devint générale.

Cependant Luizzi, plus curieux en ce moment de ce qui allait arriver dans la diligence que de connaître ses compagnons de voyage, ferma les yeux pour faire semblant de dormir : ce qui ne l'empêcha pas de pouvoir suivre dans son vol la mouche microscopique, qui n'était autre que le Diable. Elle sortit de l'intérieur et entra dans le cabriolet.

A côté de M. de Mérin, l'Indien des prisons de Berlin, se trouvait un jeune homme de vingt ans tout au plus. Il était beau garçon, mais il portait en lui un air de niaiserie ambitieuse que Luizzi n'eût point sans doute remarqué sans cette perspicacité subtile que le Diable lui avait communiquée. Cette faculté permit au baron de comprendre la nature de ce jeune homme, sans prévoir toutefois où elle pourrait le conduire. Il reconnut qu'il était doué d'une faculté impressive extraordinaire qui l'avait continuellement jeté dans les rêves d'une existence d'autant plus fantastique qu'elle s'était, pour

ainsi dire, accomplie en imagination. Étant encore au collége, où il avait lu *les Brigands de Schiller*, ce monsieur s'était pris d'amour pour les longues figures errantes des détrousseurs de grands chemins. Il se mirait, dans son imagination, en grandes moustaches, en culotte rouge, avec des bottes jaunes, des gants noirs à la Crispin, un sabre et trois pairs de pistolets. Son cours de droit, qu'il commença un an après, lui apprit le néant de ces vanités. Les gendarmes français lui parurent trop nombreux et les cavernes trop rares chez nous, et Fernand renonça à être un sujet de drame allemand. Bientôt, et comme à beaucoup d'autres jeunes gens, il lui tomba dans les mains le détestable roman de *Faublas*, et voici Fernand se créant, dans toutes les loges de l'Opéra, des marquises de B..., voyant dans toutes les petites femmes rieuses des jeunes dames de Lignolles, et pensant qu'il ferait des charades tout comme un autre. Ce fut une danseuse qui le guérit de cette folie, et son médecin qui le guérit de sa danseuse. Une autre fois, après avoir dévoré *Werther*, Fernand s'imagina qu'il devait se tuer d'amour : Potier, qui était allé donner quelques représentations à Toulouse, mit fin à cette prétention. L'histoire des guerres de la révolution faillit faire engager Fernand en temps de paix, et, s'il eût pu traverser la Garonne sans haut-de-cœur, il se serait fait marin pour rivaliser avec Améric Vespuce ou le capitaine Cook.

Au moment où Luizzi observait Fernand, ce jeune homme venait de faire la lecture de l'histoire des papes, et ce n'était pas sans quelque ravissement qu'il avait sondé les secrets du Vatican. Cette domination absolue, qui s'élève au-dessus de celle des rois, cette représentation immédiate de Dieu, cette pompe brillante des cérémonies chrétiennes, avaient étourdi sa facile imagination, et, soit qu'il enviât les lubricités de Borgia ou la gloire douce et artiste de Médicis, soit qu'il fût entraîné par la politique et la philosophie de Ganganelli, toujours est-il que la papauté le tenait à la gorge. Etre pape lui paraissait, à vingt ans, une plus belle destinée qu'aimer et être aimé. Cela tenait de la folie.

Enfin c'était dans cette disposition de cœur et d'esprit que Fernand parcourait la route de Paris à Toulouse. Luizzi voyait la mouche-Diable tournoyer au bout du nez du jeune homme, lorsqu'on arriva à un village appelé Boismandé. Rien de remarquable ne le recommanderait à l'attention du voyageur, si ce n'est qu'on y dîne, et il n'existe dans le monde que deux

individus qui sachent véritablement la valeur d'un dîner attendu: c'est l'homme qui voyage en diligence et le convalescent à sa première côtelette. L'énorme voiture aux armes de France s'arrêta donc à Boismandé, devant l'auberge accoutumée. Elle dégorgea ses nombreux voyageurs, les hommes coiffés de foulards et de bonnets de soie, les femmes de chapeaux cassés et de marmottes grasses, les uns et les autres emmaillotés de redingotes déformées, de pélisses flétries, de manteaux usés, etc., tous crottés à faire reculer la brosse la plus ardue dans la main la plus agile; la seule dame voilée n'entra pas dans l'auberge et continua sa route. Qui ne sait ce que c'est qu'une descente de diligence à l'auberge, ce premier mouvement si grotesque de tout ce monde qui se rajuste? Celui-ci secoue vivement la tête et les épaules, se frotte les mains et tousse avec vigueur pour se retirer un moment de l'état de hareng où il était, et se remettre en l'état d'homme ordinaire, en jouissance de toutes ses facultés; celui-là agite rudement sa jambe pour faire redescendre sur sa botte le pantalon trop étroit que le frottement d'une jambe voisine a replissé jusqu'au genoux; telle femme, encore fraîche, rebombe, à l'aide de son doigt et de sa chaude haleine, les plis empesés de son bonnet qui n'est pas sans coquetterie; telle autre rétablit la tournure trop affaissée d'une douillette feuille-morte. Après ce petit temps d'arrêt, tout le monde se précipite dans une immense cuisine où murmurent de toute éternité, dans de vastes casseroles, la gibelotte douteuse et l'implacable fricassée; tandis que la broche roule devant un foyer ardent le canard bourbeux de la mare voisine et la longe de veau, ressource des gens dégoûtés.

Lorsque les hommes, grâce à la fontaine de cuivre qui reluisait à l'un des angles de la cuisine, se furent légèrement rafraîchi le visage et les mains, et que les femmes, un moment disparues, revinrent plus aises et plus accortes, on s'assit à la longue table qui occupait la vaste salle à manger, et c'est alors que commença le repas à un petit écu par tête. D'abord la conversation s'engagea sur l'excellence des chevaux du dernier relais, sur l'habileté du postillon, la complaisance du conducteur, la commodité de la voiture, puis sur les villes où l'on avait passé, le département où l'on se trouvait, le village où l'on s'était arrêté, l'auberge où l'on dînait.

Luizzi écoutait avec d'autant plus d'attention, que cette

conversation lui apprenait l'histoire du commencement de son voyage. Mais il ne perdait pas de vue l'infernal insecte acharné sur le nez de Fernand. D'ordinaire il suffit d'avoir dix-huit ans, d'être garçon et d'avoir vu Toulouse et son Capitole, Paris et tous ses monuments, pour se croire le droit de tout mépriser; et Luizzi ne sut trop pourquoi le Diable se donnait la peine de quitter le nez de Fernand pour piquer un petit jeune homme à l'air assez impertinent, qui retournait à Paris pour y finir son droit commencé à Toulouse. Cela n'était pas nécessaire pour lui faire dire hautement qu'on était dans un misérable village, dans un misérable pays et dans une misérable auberge. A coup sûr l'amour de la patrie, celui de la contrée, celui même plus étroit du foyer domestique, sont de nobles sentiments, et pourtant ils inspirèrent bien mal la jolie Jeannette; car, si Jeannette n'avait pas voulu défendre sa pauvre auberge, que de malheurs son silence eût épargnés! Mais le Diable s'était mis de la partie, et Dieu sait si le Diable a jamais fait autre chose que de servir de bons sentiments pour faire commettre de mauvaises actions! Du nez de l'étudiant, la mouche sauta sur celui d'une jeune servante qui l'écoutait, et, à peine celui-ci avait-il laissé tomber de sa bouche le mot de misérable auberge, que la jeune fille, qui n'avait pas plus de seize ans, s'écria:

— Bah! Monsieur, de plus grands seigneurs que vous y ont logé sans en dire tant de mal.

Ces mots appelèrent l'attention des voyageurs sur cette jeune fille. Elle était grande et la grossièreté de ses vêtements ne pouvait dissimuler l'extrême élégance de sa taille. De petits pieds dans des sabots, des mains admirables, quoique gercées, annonçaient une nature distinguée, une origine qui mentait à la situation. Tenez-vous pour assuré que, toutes les fois que vous rencontrerez dans le peuple un de ces signes d'une vie non sujette aux pénibles travaux, c'est quelque oubli de la retenue de fille ou de la foi conjugale en faveur de quelque beau seigneur qui a créé cette anomalie. Le travail et la misère dégradent vite sans doute ces nobles proportions, apanage de la riche oisiveté; mais à seize ans elles sont encore fraîches et vivantes, et Jeannette avait à peine seize ans. Fernand y fit-il attention? nullement. Il rêvait pape, et rien ne l'atteignait au delà de cette sphère souveraine; à peine si la pourpre cardinale lui eût fait lever les yeux. Il n'avait donc rien remarqué, ni l'observation, ni la réponse

qu'elle avait fait naître, ni la voix frêle qui avait parlé, ni cette bouche étincelante de dents d'ivoire, ni ces longs cheveux d'un blond cuivré, ni ces grands yeux d'un bleu gris, dont la vague expression dénotait une âme facilement emportée au hasard des circonstances. Un vieillard seul, arrêtant ses yeux avec attention sur Jeannette, lui dit d'une voix polie et peu connue aux servantes d'auberges:

— Quels sont donc ces illustres voyageurs, Mademoiselle? — Eh! parbleu! reprit Ganguernet, qui interrompit une aile de poulet en l'honneur de la gloire française, presque tous les généraux qui ont fait la guerre d'Espagne. — Ce n'est pas de ceux-là que je veux parler, dit Jeannette. — Ah! je comprends, ajouta le Ganguernet, il s'agit du pape Pie. Pie a logé ici. Et il se prit à rire, du rire énorme qui le distinguait. — Qui? s'écria Fernand, que voulez-vous dire? — Oui, Monsieur, répondit Jeannette avec un accent de respect pour ce qu'elle allait dire, oui, notre saint-père le pape a logé dans notre auberge. — Lui! lui! le pape! s'écria soudainement Fernand en portant des yeux effarés sur les murs mal tapissés et les poutres noires de la salle à manger: lui! ce généreux martyr!

Cette exclamation appela sur Fernand l'attention qu'on avait d'abord donnée tout entière à la belle servante. Voyageur taciturne et résigné dans le cabriolet de la diligence entre le conducteur et l'Indien, Fernand était resté presque étranger, jusqu'à ce moment, au petit monde ambulant dont il faisait partie. Mais ce cri, si singulier de la part d'un jeune homme de dix-huit ans, le désigna vivement aux regards curieux de l'assemblée. Alors seulement on remarqua sa haute taille, son visage austère, ses grands yeux noirs cernés, et ce front large et méditatif qui révèle presque toujours une capacité puissante dans les grande choses ou une exagération folle dans les petites.

— Oui, vraiment! reprit Jeannette enchantée d'avoir trouvé un auditeur si ardent; et la chambre n'a plus jamais servi à personne, on n'y a rien changé, elle est fermée avec soin, et l'on n'y entre qu'avec respect et recueillement.

En ce moment la mouche diabolique entra dans le nez de Fernand et sembla lui vouloir monter dans le cerveau. Il s'écria :

— Ne peut-on la voir? Il faut que je la voie! — Je vais vous y conduire, répondit la jeune fille.

Ils sortirent ensemble.

Luizzi cependant cherchait à deviner ce que le Diable avait à faire de cette servante d'auberge et de ce jeune homme. Leur absence commençait à être remarquée, lorsqu'un bruit très-vif se fit entendre dans la cuisine qui précédait la salle à manger. Le nom de Jeannette, violemment prononcé, frappa plusieurs fois l'oreille des voyageurs; ils voulurent savoir quelle pouvait être la cause de ce tumulte, et ils entrèrent tous dans la cuisine au moment où Fernand rentrait dans la salle à manger par une autre porte.

Un jeune homme de vingt-cinq ans environ, décoré et en costume de chasse, tenait Jeannette par le bras, avec une violence que rien ne saurait exprimer.

— Donne-moi cette clef, s'écria-t-il, donne-la-moi !

La malheureuse fille, pâle et immobile, le regardait sans répondre et comme fascinée par un charme; cinq ou six pièces d'or tombées à ses pieds attiraient les regards avides de quelques paysans qui se parlaient chaudement; la maîtresse de l'auberge, le visage hagard et enflammé, s'écriait :

— La clef est dans la poche de son tablier, prenez-la, monsieur Henri, prenez-la.

Ce Henri, que la fureur avait d'abord rendu incapable d'aucune réflexion, finit par comprendre ce qu'on lui disait, et, fouillant brutalement dans les poches du tablier de la pauvre Jeannette, il se précipita comme un furieux vers l'escalier qui conduisait au premier étage. Les voyageurs s'avançaient pour demander l'explication de cette scène de violence, lorsque le baron, de la porte de la salle à manger près de laquelle il était demeuré, vit le jeune homme décoré s'élancer d'un seul bond du haut de l'escalier. Pendant quelques secondes il promena autour de lui des regards furieux. Un paysan s'approcha et lui dit :

— Eh bien? — C'est vrai. — Dans cette chambre? — Oui, dans cette chambre. — Sacrilége et infamie ! — Possible ! dit un autre.

A ce moment, Luizzi crut reconnaître ce petit rire aigre dont lui-même avait été poursuivi :

— Mais que diable y a-t-il? dit Ganguernet. — Là, dans cette chambre, répétait le paysan, dans cette chambre où est le lit du pape ! — Bon ! s'écria Ganguernet, qui comprit alors; fameux ! c'est une idée.

Mais toutes les voix des paysans répondirent par des cris de fureur et de malédiction. Ils s'élancèrent vers Jeannette,

qui, l'œil fixé devant elle, semblait avoir perdu tout sentiment de la raison. Enfin, elle s'écria tout à coup :

— Le lit du pape! Ah! je suis damnée!

Une voix que Luizzi seul entendit répondit en riant à cette exclamation, et Jeannette s'affaissa sur elle-même avec un soupir plaintif et doux; elle tomba comme si tous les muscles de son corps eussent été brisés. Au moment où elle avait prononcé ces mots : Je suis damnée! ses yeux s'étaient tournés du côté de la salle à manger, dont le baron occupait la porte. Ce regard, en passant devant lui pour aller jusqu'à Fernand, montra à Armand qu'il avait quelque chose de la sauvage expression qui animait l'œil de Satan, et quand Luizzi, en regardant Fernand, vit dans son œil immobile un reflet de ce feu sinistre qui semblait l'avoir brûlé, il comprit la menace du Diable. Mais, emporté par un sentiment de première pitié, il ferma violemment sur Fernand et sur lui la porte de la salle à manger.

— Fuyez! dit Armand à Fernand. — Oui, répondit-il sans s'émouvoir. — Fuyez, ou vous êtes perdu! — Moi? reprit-il avec un sourire mélancolique, ils ne peuvent pas me faire de mal, j'ai ma destinée; mais je fuirai pour eux. — Cachez-vous plutôt, montez sur l'impériale et jetez-vous sous la bâche.

Fernand ouvrit la fenêtre. A peine était-il au sommet de la voiture que la porte de la salle à manger s'ouvrit et que quelques paysans armés de faux, de pioches, de bâtons et de fléaux, se précipitèrent vers Luizzi.

— Ce n'est pas lui, ce n'est pas lui! crièrent plusieurs voix, et Luizzi fut aussitôt interpellé de dire où était Fernand.

Il n'avait pas achevé de leur répondre qu'il l'avait vu prendre de l'avance du côté de la grande route, qu'ils y coururent tous avec des imprécations et des menaces atroces. Pendant qu'on attelait les chevaux, Luizzi prévint le conducteur de l'endroit où Fernand était caché.

— C'est bien imaginé, lui dit-il; car, s'il était sur la route, ils le rattraperaient bientôt, et Dieu sait ce qu'ils feraient de lui! — Et Jeannette, qu'est-elle devenue? — On a cru d'abord qu'elle était morte, répondit-il, c'est pour cela qu'ils ne l'ont pas tuée. Mais M. Henri l'a fait porter dans une chambre où on l'a soignée. — Quel est ce M. Henri? — Le fils du maître de poste, ajouta le conducteur, un militaire d'avant

les Bourbons, mon ex-capitaine. — Est-ce qu'il connaissait Jeannette? — Lui!.. s'il connaissait Jeannette! tiens!

Le fouet du postillon se fit entendre. « En voiture! en voiture! » cria le conducteur; et chacun se hâta, triste et silencieux. Armand monta le dernier, il remarqua que le conducteur fit un mouvement de surprise en voyant le postillon se mettre en selle. Le conducteur reçut des mains du postillon une boîte enveloppée d'une couverture en cuir, et murmura entre ses dents :

— En voilà un de...

Les claquements du fouet empêchèrent d'entendre le reste. Au train dont on était mené, on eut bientôt rejoint les paysans; ils arrêtèrent la voiture et voulurent à toute force monter dessus pour rattraper Fernand, qu'ils croyaient être en avant. Mais le conducteur refusa formellement; et le postillon, aiguillonnant ses chevaux de la voix, du fouet et de l'éperon, eut bientôt laissé derrière lui cette troupe irritée. Aucun des voyageurs qui occupaient l'intérieur de la diligence n'avait jusque-là rompu le silence; mais, lorsqu'ils crurent être délivrés complétement de la poursuite des paysans, ils se demandèrent ce qu'avait pu devenir Fernand. Luizzi le leur apprit.

En ce moment, comme on était dans un lieu assez solitaire, la diligence s'arrêta tout à coup. Le postillon mit pied à terre, et, élevant la voix :

— Descends, misérable! s'écria-t-il, descends maintenant.

Le baron mit la tête à la portière, et sous la blouse du postillon reconnut l'ex-capitaine. Fernand descendit, et s'approchant de son adversaire :

— Que voulez-vous de moi? dit-il. — Ta vie! ta vie! s'écria Henri, et tout de suite, et ici même! — Je me battrai au prochain relais. — Ah! tu refuses, lâche!

Et en prononçant ces mots, Henri fit un geste de menace qui laissa Fernand tranquille. Mais, rapide comme la foudre, celui-ci saisit la main qui allait le frapper, et, forçant Henri à le suivre, il s'approcha de la diligence; puis, passant le bras qu'il avait libre sous le moyeu de l'une des roues, il souleva l'énorme machine à plus d'un pouce de terre. Abandonnant alors la main d'Henri :

— Vous le voyez, dit-il en souriant, à ce jeu vous seriez bien vite battu. Je vous ai dit qu'au prochain relais je serai à vos ordres. Comme sans doute c'est un combat à mort que

vous me proposez, vous trouverez bon que je fasse quelques dispositions avant d'y marcher.

Puis, sans écouter ce que son adversaire lui répondait, il adressa la parole à Luizzi d'un ton doux et poli :

— Serez-vous assez bon, lui dit-il, pour me servir de témoin ? Je désirerais vous parler un moment ; si vous vouliez prendre une place auprès de moi dans le cabriolet, vous m'obligeriez.

L'arrangement fut accepté, et, le conducteur s'étant retiré sur l'impériale, Armand se trouva avec Fernand et l'Indien de Berlin. Henri était remonté sur les chevaux et les pressait de toute sa fureur ; la lourde voiture courait comme la calèche la plus légère.

— Avant de vous apprendre, dit Fernand, le secret de ce qui vient de se passer, permettez-moi de vous demander quelques petits services et d'espérer que vous me les rendrez. J'ai à écrire plusieurs lettres... que vous voudrez bien remettre à Paris ?

Sur un signe de consentement, Fernand continua :

— Vous ferez décharger mes bagages pendant que j'écrirai, et, en arrivant au relais, vous serez assez bon pour me faire préparer des chevaux de poste. Après le combat, je veux changer de route, quitter celle de Paris, où je n'irai pas.

Le baron marqua quelque étonnement de cette résolution, et surtout de cette prévoyance tranquille.

— Vous vous étonnez, lui dit Fernand, de ce que je parle si résolûment d'une rencontre dont l'issue vous paraît douteuse ? Voyez cet homme ! ajouta-t-il en désignant Henri du doigt, cet homme est mort aussi infailliblement que s'il était déjà dans la tombe. — Lui ! s'écria Luizzi. — Oui, dit Fernand. Ils appellent courage l'ivresse de la colère ; je tuerai cet homme, vous dis-je ! Quand je l'ai regardé tout à l'heure, j'ai lu sa mort dans ses yeux. Voyez, il fait voler notre voiture ; cet homme est trop pressé de se battre, il a peur. Mais n'en parlons plus, c'est lui qui le veut... Maintenant, ajouta-t-il avec un accent presque moqueur, je veux me justifier à vos yeux de ce que tous sans doute vous appelez mon crime. Les circonstances seules m'en ont inspiré la pensée, et seules elles prêtent à mon action un caractère affreux de profanation. Au fond, je me crois moins coupable d'une demi-heure de délire que cet homme qui veut ma vie et qui depuis six mois marche avec persévérance dans une voie de séduction.

Dans le peu d'entretiens que vous avez eus avec moi, vous avez pu juger des pensées qui me tourmentaient, et vous avez dû être moins surpris de ma vive exclamation et de mon violent désir de visiter cette singulière chambre. J'y étais à peine arrivé, que, par une réflexion inouïe, moi qui ne vis guère que d'illusions, je me trouvai ramené soudainement à la réalité. Je levai les yeux sur Jeannette ; elle me considérait attentivement, et son âme était, à ce que je pus croire, bien loin du respect que demandait ce lieu révéré.

Luizzi écoutait cet homme qui s'attribuait l'honneur de sa mauvaise action, tandis qu'il savait, lui, qu'il n'avait été que le jouet d'un caprice du démon. La mouche riait sur le nez de Fernand ; cependant celui-ci passa sa main sur son front d'une manière très-dramatique, et, parlant d'une voix profonde, il continua :

— Jeannette n'est point une fille ordinaire ; aussi ne puis-je savoir laquelle de toutes les voix que je fis entendre à son âme y fut écoutée. Quoiqu'on ait trouvé l'or que je lui ai donné, je ne puis croire qu'elle se soit vendue. Il y avait en elle une pensée qui répondait à la mienne.

La mouche riait toujours.

— Je le saurai, dit Fernand violemment ; je la reverrai, car cette fille m'appartient ; je l'ai payée du repos de ma vie, je vais encore la payer de la vie d'un homme. La malheureuse ! s'écria Fernand en ricanant tragiquement ; savez-vous que ce mot qu'elle a dit en tombant, c'est moi qui l'ai jeté dans son âme ? c'est moi qui, pour adieu, et lorsqu'un tigre aurait eu pitié de ses sanglots, lui ai crié en la quittant : « Tu es damnée ! »

Luizzi tressaillit. Il regarda Fernand comme pour s'assurer si ce n'était pas Satan lui-même qui avait pris ce masque et ces traits. La mouche riait en le piquant avec acharnement. Il sembla à Luizzi que M. Fernand jouait la comédie, et qu'il faisait d'un grossier désir de jeune homme un épisode romanesque de poëme satanique. Il voulut s'en assurer, et repartit d'un ton plein de conviction :

— Ah ! c'est épouvantable ! — Que voulez-vous ? reprit Fernand sans s'émouvoir. La pensée de lutter avec le Seigneur, l'orgueil d'insulter à son sanctuaire et de flétrir à sa face, et sans qu'on pût la défendre, sa plus belle et plus douce créature, tout ce délire m'a brûlé comme un feu de l'enfer, et j'ai rêvé que le Satan de Milton n'était pas impossible.

Luizzi se troubla malgré lui à cette parole, et regarda l'Indien de Berlin, qui secoua paisiblement la cendre d'un cigare en disant : « La petite était assez jolie sans que le Diable se mît de la partie. »

La mouche regarda de Mérin de travers, comme pour prendre acte de cette incrédulité.

— Nous sommes arrivés ! cria Henri en ce moment, puis il jeta les rênes à un palefrenier, appela le conducteur et prit ses pistolets.

Qui de nous a été témoin d'un duel ? qui n'a senti dans son âme cette angoisse que donne la certitude d'une existence qui va s'éteindre ? A peine Luizzi connaissait-il Fernand, et cependant il obéit à toutes ses volontés comme à celles de l'ami le plus intime. Bientôt tout ce qui appartenait à Fernand fut remis au baron. Une chaise de poste fut attelée, et Armand se rendit auprès de Henri. Il était assis sur une pierre, la tête entre les mains. Luizzi regarda ce jeune homme, et il se prit de peur pour lui en se rappelant l'attitude bien différente de Fernand. Il appela le conducteur, et, cherchant à concilier l'affaire :

— Laisserons-nous ces jeunes gens se tuer, lui dit-il, pour une fille d'auberge ? — Une fille d'auberge ! répondit le conducteur; assurément c'est son état, quoiqu'on puisse dire qu'elle est faite pour être servie plutôt que pour servir les autres... Mais c'est toute une histoire. — Parlez ! s'écria le baron, parlez ! — Ce serait trop long, et puis le temps nous presse. Tout ce que je puis vous dire, c'est que mon capitaine a son idée, et que votre jeune homme ne l'aura pas volé. — Quoi donc ? — La balle qui lui cassera le crâne. — Prenez garde ! reprit Luizzi; si je crains pour quelqu'un, ce n'est pas pour Fernand. — Lui ! dit le conducteur avec un sourire de dédain, un blanc-bec qui n'a pas tiré à la conscription, se frotter à un vieux, à un de la garde, à un grognard de Moscou et de Waterloo, car il y était, M. Henri, avec ses vingt-cinq ans ! et adroit ! je lui tiendrais un verre de champagne dans mes dents à trente pas, avec ces pistolets-là.

Et il ouvrit la boîte d'Henri.

— Ils sont donc bien sûrs ? dit à côté des deux interlocuteurs la voix calme de Fernand.

Et, les prenant dans ses mains, il en fit jouer les batteries et les remit tranquillement au conducteur.

— Monsieur, dit-il à Luizzi, l'excellence de ces armes

m'afflige, elle me force à être impitoyable; je n'ai pas envie de jeter ma vie à ce furieux. Faites les préparatifs.

Henri s'aperçut de l'arrivée de Fernand, il fit un geste silencieux, et les témoins le suivirent. Luizzi comprit qu'entre ces deux hommes il n'y avait pas d'explication possible. Il reçut des mains de Fernand quelques lettres soigneusement pliées, et dont l'écriture était ferme et pure, puis tous arrivèrent dans un petit bois où se trouvait une clairière très-propre au combat. Les conditions furent que les adversaires se mettraient à trente pas l'un de l'autre, qu'ils marcheraient, à un signal donné, chacun l'espace de dix pas, et qu'ils tireraient à volonté pendant cette marche. Les pistolets, chargés avec soin et cachés sous un mouchoir, furent donnés par Luizzi aux combattants, qui se posèrent aussitôt à leur place. Un coup frappé dans la main les avertit, et à peine Fernand avait-il fait un pas que l'on entendit l'explosion d'un pistolet, et on le vit tressaillir et s'arrêter.

— Cet homme est adroit, mais il n'est pas brave, sans cela il m'aurait tué, dit Fernand en montrant son bras droit percé d'une balle.

Et il reprit son pistolet de la main gauche.

— Dépêchez-vous, cria Henri, nous recommencerons ! — Je ne le crois pas, dit sourdement Fernand.

Et soudain, sans profiter du terrain qu'il pouvait gagner, il tira, et Henri tomba frappé au cœur, sans qu'un souffle, une convulsion, vînt attester qu'il avait cessé d'exister.

Une heure après, Fernand était en chaise de poste, et le Diable avait repris sa place auprès du baron, qui l'avait appelé.

— Veux-tu me dire, maître Satan, pourquoi tu as soufflé dans l'âme de ce jeune homme ce désir infâme ? — Ceci est mon secret. D'ailleurs ce n'est pas une histoire que je puisse te raconter, puisque tu as vu tout ce qui en existe. — Oui, mais les acteurs de cette histoire ont des antécédents que je voudrais connaître. — Aucun. Fille d'auberge, orpheline et jeune ; étourdi et gâté par une mauvaise littérature : voilà tout. — Mais pourquoi les avoir choisis pour cette détestable action. — Parce que j'ai besoin de deux êtres merveilleusement beaux, afin qu'ils puissent devenir merveilleusement méchants sans qu'on s'en doute. — Ce qu'ils viennent de faire n'est donc que le commencement d'une vie de mauvaises actions ? — Ou de mauvaises idées, ce qui est bien

plus subversif de votre morale humaine et qui sert bien mieux mes intérêts de Diable. Je donnerais tous les crimes d'un siècle pour une mauvaise idée; aussi je viens de condamner deux êtres d'une nature puissante et active à mener une vie d'exception, une vie exilée du monde, une vie en guerre avec la religion, le mariage et le respect des inégalités sociales. L'un de ces êtres est une femme pleine de passions, de volonté et d'ambition, malgré l'obscurité de son origine. Déjà elle a plus de regrets de son avenir perdu que de remords de son crime. Encore huit jours de sagesse dans cette âme pleine de ressources vives et soudaines, et Henri le capitaine devenait son mari, et elle eût fait peut-être d'Henri un homme distingué, considérable, illustre, pour être avec lui une femme distinguée, considérable, illustre. Maintenant cela lui est impossible, car Jeannette n'est pas une de ces filles qui croient le repentir une force. Jetée dans une position perdue, elle voudra imposer cette position au monde. — Et pour cela sans doute elle poussera Fernand à commettre des fautes graves et peut-être des crimes? — Oui, vous devriez, selon votre morale, appeler cela des crimes. — Me les feras-tu connaître? — Tu n'auras pas besoin de moi. — Comment en serai-je informé? — Tu liras un jour les ouvrages de Fernand, et tu le retrouveras peut-être. — Comment? — Je le destine à être homme de lettres.

XII

COMMENCEMENT D'EXPLICATION.

Le voyage continua, et naturellement la conversation s'établit sur l'événement qui venait de s'accomplir. Chacun en prit occasion de raconter des aventures plus ou moins extraordinaires dans lesquelles il avait été témoin ou acteur. On comprend aisément que Ganguernet dut être plus fécond qu'un autre en récits de cette espèce. Parmi ceux dont il fatigua le petit cercle de ses auditeurs, il en est un que Luizzi écouta avec un vif intérêt de curiosité.

— C'est une bonne farce, une excellente farce, dit Ganguernet, et je n'ai jamais tant ri de ma vie. Vous devez avoi

entendu parler de cela, il y a trois ou quatre ans, vous, monsieur Faynal?... — Hum! hum! dit le notaire, il y a trois ou quatre ans, est-ce qu'il s'est passé quelque chose d'extraordinaire à Pamiers? — Est-ce qu'il se passe jamais quelque chose d'extraordinaire à Pamiers? dit Ganguernet; c'est à Toulouse, c'est l'histoire de l'abbé Sérac. Vous connaissez l'abbé Sérac? — Vous voulez dire M. de Sérac, Adrien-Anatole-Jules de Sérac, fils du marquis Sébastien-Louis de Sérac? Si je ne me trompe, je ne connais pas d'autre Sérac vivant encore. — Eh bien! c'est celui-là même; seulement il parait que vous le connaissez en sa qualité d'homme, et non en sa quatité de prêtre, ce qui est bien différent. — La dernière fois que je l'ai vu, dit l'ex-notaire en fronçant le sourcil et en clignant les yeux comme pour regarder au loin dans ses souvenirs, la dernière fois que je l'ai vu, il y a dix ans, c'était un beau jeune homme de vingt-cinq ans, fort amoureux, fort peu disposé à entrer dans les robes noires. Hé! ma foi, je crois que je pourrais bien préciser la date, ajouta le notaire en appuyant son index sur son front : c'était, pardieu! l'avant-veille du jour où fut signé le contrat de mariage de mademoiselle Lucy de Crancé, dont j'étais le notaire, avec M. le marquis du Val; et puisque vous m'y faites penser, je me rappelle, à propos de ce mariage, une scène bien extraordinaire que je vais vous raconter. — Chacun son tour, s'écria Ganguernet; si vous dites votre histoire, je garde la mienne. — Comme il vous plaira, reprit M. Faynal en se remettant dans son coin; seulement tâchez de ne pas m'endormir, parce que, lorsque je dors, je rêve à ma femme, et ce n'est pas la peine alors de l'avoir quittée. D'ailleurs, je ne tiens pas beaucoup à vous faire ce récit, cela me ramène à un temps qui a été si malheureux... si malheureux pour moi, le temps où j'étais notaire, que je ne suis pas plus pressé d'en parler ou d'en entendre parler qu'un galérien du bagne. — Pardon, Monsieur! dit Luizzi, je crois que votre histoire sera fort intéressante, et je serai, pour ma part, très-charmé de vous l'entendre raconter; cela n'empêchera pas monsieur Ganguernet de nous dire la sienne.

Or, Ganguernet commença ainsi :

« C'était il y a trois ans à peu pres ; je me trouvais à Toulouse, un jour de Fête-Dieu où il y avait grande procession. Moi et quelques autres farceurs nous nous étions postés, pour la voir passer, dans une maison dont je ne vous dirai

ni la rue, ni le numéro, ni le nom : une maison entre le ziste et le zeste, où il se vendait beaucoup de choses prohibées, mais que la douane n'a pas l'habitude de saisir; au rez-de-chaussée et à côté de l'allée, un café-estaminet; au premier, un magasin de bretelles, de cols et de cravates, tenu par les deux sœurs, de vingt à vingt-deux ans; au second, magasin de cols, de cravates et de bretelles, tenu par trois amies intimes, de vingt-cinq à trente, plus une vieille femme; au troisième, magasin de cravates, de bretelles et de cols, tenu par deux grisettes dont j'ignore absolument l'âge et la tournure, ce qui d'ailleurs serait fort inutile à vous narrer, puisqu'elles ne furent pas de notre farce. C'est seulement pour vous faire comprendre que la maison était bien habitée et que la marchandise n'y manquait pas. Seulement, plus le magasin montait, plus les marchandises baissaient... Vous comprenez le calembour? »

Ganguernet rit tout seul; la femme qui était dans le coin lui lança un regard qui perça le voile épais sous lequel elle se cachait. Cependant le farceur continua :

« Nous nous étions réunis quatre ou cinq bons vivants, et nous avions dit au second : Tu descendras au premier ; ou au premier : Tu monteras au second, parce qu'au premier ou au second, comme vous le voudrez, il y aura nopces et festins, jambons et pâtés, volailles et godiveaux, blanquette, vin de Roussillon et punch en abondance, ce qu'on appelle un beau gueuleton ! Bien que le premier et le second fussent en dispute éternelle, parce qu'on s'arrachait souvent les chalands sur les marches de l'escalier, du moment qu'il s'agit de manger, on s'entendit à merveille. J'en suis fâché pour le sexe de Madame, ajouta Ganguernet en s'inclinant vers la femme qui occupait un des coins de la voiture et qui n'avait pas levé son voile; j'en suis fâché pour le sexe de Madame, mais la femme est gourmande de sa nature. Je ne sais pas si les duchesses et les marquises aiment la bonne chère et le riquiqui, mais je ne connais rien de vorace comme une grisette devant une table bien servie; ça absorbe les ailes de poulet comme un conducteur de diligence, et ça boit sa goutte comme des invalides.

« Mais ce n'est pas là l'affaire. Il suffit de dire qu'à neuf heures du matin la table était servie, les vins à la glace, et que moi et mes camarades nous nous étions faufilés au premier de ladite maison en passant par l'estaminet, sous prétexte d'ache-

ter un cigare, parce que, tout en s'amusant, il faut encore garder les apparences.

« Or, la procession était en train de défiler. Les jeunes personnes à leurs fenêtres faisaient des mines aux officiers de la garnison, tandis que nous étions prudemment à une fenêtre à côté, regardant passer le bon Dieu à travers un rideau, lorsque tout à coup le ciel devient noir comme de l'encre, et en moins de rien voilà une pluie battante qui inonde et disperse la procession. Cela fut si rapide et la pluie tomba avec tant d'abondance, que chacun se réfugia au hasard dans la première porte ouverte qu'il trouva devant lui. Plusieurs personnes, parmi lesquelles un prêtre, entrèrent dans l'allée de notre maison; beaucoup d'autres les y suivirent, de façon que les premiers arrivés furent refoulés jusqu'au pied de l'escalier. En me penchant par-dessus la rampe, je vois le calotin qui était entré à la première goutte, et tout de suite il me pousse l'idée d'une farce excellente : Il faut que le curé déjeune avec nous! me dis-je aussitôt. Je fais part de mon projet aux camarades des deux sexes, et je suis applaudi avec transport. Je recommande à tous une tenue décente, et moi-même je donne à mon visage un air de sainte componction. Je descends auprès de notre abbé :

« — Mon Dieu! Monsieur, lui dis-je, cette place est bien peu convenable; si vous vouliez monter chez nous et y attendre que l'orage fût passé, nous serions très-honorés, ma femme et moi, d'avoir pu vous donner un asile. — Je vous remercie de votre obligeance, me répondit-il, j'attendrai fort bien où je suis. »

« J'insistai en lui disant que son refus nous ferait beaucoup de peine, et le pauvre homme finit par me suivre, rien que pour ne pas me désobliger. O prêtre, que tu es bête! Au moment où il passa la porte et entra dans l'atelier de nos demoiselles, j'étendis la main sur lui, et je me dis en moi même : Prêtre, mon ami, si tu n'es pas damné en sortant d'ici, je veux y perdre mon âme au lieu de la tienne! Sur ce, je prends ma vieille par la main, et je dis au curé : J'ai l'honneur de vous présenter madame Gribou, mon épouse. Gribou est un nom que je me suis fait pour éviter au mien le désagrément de certaines connaissances, et que je prends dans mes voyages grivois; quant à Mariette, c'était une épouse d'occasion à laquelle j'avoue qu'il ne manquait que le sacrement pour m'être unie par tous les liens possibles. C'était

dans ce temps-là une belle fille avec de grands yeux noirs, fendus en amande; des lèvres rouges, épaisses comme des cerises; des cheveux superbes; une taille de reine avec tous ses accessoires, et qui portait avec elle un entrain d'amour, de joie et de bombance que je ne puis vous dire. Je n'ai jamais pu toucher du bout du doigt la peau brune et veloutée de cette femme sans en être frappé comme d'un coup d'électricité amoureuse.

« Au premier regard qu'elle jeta sur l'abbé, je vis qu'elle entrait très-parfaitement dans les intentions du tour que je lui voulais jouer. L'abbé était un beau garçon, cuivré comme un mulâtre, avec une épaisse forêt de cheveux, et qui, pour une fille comme Mariette, valait bien la peine de lui apprendre autre chose que le mystère de l'Eucharistie. D'abord je fus un peu vexé, et j'aurais aimé autant que ce fût une des autres qui se fût chargée de la leçon; mais enfin, comme l'idée venait de moi, je ne pouvais pas demander à un de ces messieurs de se sacrifier à ma place. Seulement Mariette m'avait semblé accepter son emploi avec trop de facilité. Quoi qu'il en fût, la farce me paraissait trop bonne pour y renoncer, et nous commençâmes le feu. D'abord l'abbé avait très-chaud, attendu qu'il portait une chasuble où il y avait bien vingt livres d'or pesant; nous lui offrîmes de se rafraîchir, et, sous prétexte d'un verre d'eau et de vin, je lui arrangeai une petite boisson amalgamée de vin de Roussillon, de blanquette de Limoux et d'eau-de-vie. Il y avait de quoi griser un mulet. Le pauvre prêtre avala le tout sans y faire trop attention; mais, une minute après, je le vis devenir tout rouge de pâle qu'il était, et ses yeux me semblèrent papilloter légèrement.

« — Vous souffrez, monsieur l'abbé? lui dis-je d'un air doux et patelin. — Oui, me répondit-il, ce vin m'a fait mal. — Ce n'est pas étonnant, répliquai-je aussitôt, vous êtes peut-être à jeun, et le vin fait toujours cet effet-là sur un estomac vide. Si vous vouliez me faire l'honneur de prendre quelque chose, vous verriez que cela se passerait tout de suite.

« Il eût la bêtise de me croire et daigna prendre place à notre table; je n'en voulais pas davantagne. Je le mis entre Mariette et moi. La table était très-étroite, de manière que, pendant que du côté gauche je lui versais un peu de vin de ma façon, Mariette lui faisait du côté droit des agaceries de la sienne. Il y a une chose que je ne puis pas vous dire,

parce qu'il y a des choses qu'il faut voir, c'est la figure de ce pauvre homme entre ma bouteille préparée et les yeux de Mariette. Le diable tombé dans un bénitier n'aurait pas été plus embarrassé. Je voyais la tête qui s'en allait peu à peu, et enfin je compris que les choses étaient montées à un point satisfaisant, lorsque je m'aperçus qu'il avait oublié sa main dans la main de sa voisine. Au lieu de nous regarder, comme il faisait un moment auparavant, avec des yeux tout effarés, il considérait Mariette d'un air qui eût pu la faire devenir plus rouge qu'elle n'était, si c'eût été possible ; car je crois que la farceuse s'était grimpée aussi de bonne foi, et qu'outre la beauté de l'abbé, qui l'avait charmée de prime abord, elle avait un peu bu dans son verre de ce vin d'apothicaire que j'avais si bien arrangé. Sûr à peu près de mon affaire, je fais signe aux autres, et les voilà qui se lèvent, celui-ci pour aller regarder à la fenêtre, celui-là pour aller chercher une bouteille, tel du sucre, tel n'importe quoi, mais les uns après les autres pour n'avoir l'air de rien, jusqu'à moi, qui en sortant fermai la porte à double tour, quoique assurément la précaution fût inutile. L'abbé n'était pas dans des mains à le laisser échapper, et je connaissais trop Mariette pour n'être pas sûr qu'il sortirait de chez elle damné comme un juif... »

— Quoi ! dit Luizzi en interrompant le récit de Ganguernet, vous avez usé de pareils moyens pour commettre un crime si abominable ? — Allons donc ! dit Ganguernet, histoire de rire, mon cher Monsieur ! Est-ce que vous croyez à la vertu de tous ces farceurs de prêtres, qui ont des nièces et des petits-neveux dont ils font des enfants de chœur ? Celui-là était peut-être assez jeune pour croire encore à toutes les bêtises de la religion, mais ça ne lui aurait pas duré longtemps, et, si ce n'eût pas été Mariette, ç'aurait été quelque vieille dévote qui l'aurait déniaisé d'une manière moins agréable. D'ailleurs, moi, je ne cache pas mon opinion : je suis libéral et je déteste les jésuites, et je ne me repentirai jamais d'avoir fait une bonne charge à des gueux qui voudraient rétablir chez nous la dîme et les billets de confession. — Mais, dit Luizzi avec une vive impatience, car il sentait que lui moins qu'un autre pouvait répondre à l'inepte grossièreté de cet homme, qu'arriva-t-il de tout cela ? — Ah ! voici le drôle de l'affaire ! répondit Ganguernet ; je continue :

« Après avoir laissé passer une heure ou deux pour donner aux fumées du vin et autres le temps de s'évaporer, je

descendis dans l'estaminet, et là, tout en buvant un petit verre d'eau-de-vie et en jouant une partie de dominos, je me mis à raconter d'un air tout à fait détaché et sans prétention, qu'en descendant du second il m'avait semblé entendre chez Mariette une voix inconnue :

« — Je ne suis pas jaloux, ajoutai-je d'un air mortifié ; mais j'ai regardé par le trou de la serrure, et je parierais cent doubles pistoles en bon or d'Espagne contre deux pièces de six liards que j'ai vu une chasuble de prêtre sur une chaise en face de la porte. — C'est impossible ! C'est une farce ! C'est une craque ! C'est ci ! C'est l'autre, s'écriait-on de tous côtés. — Je ne sais pas, répondis-je ; mais je parie deux bols de punch qu'il y a du prêtre là-haut. — Je serais trop content de les payer, répondit un autre, pour ne pas les parier si j'étais sûr de les perdre. — Et moi aussi, lui dis-je, je les payerais bien volontiers pour que Mariette n'eût pas fait un coup comme celui-là. — Et moi, j'en payerais dix et je donnerais cent francs pour qu'elle l'eût fait. Oh ! si jamais je peux attrapper un de ces calotins qui ont fait donner l'héritage de ma tante à l'hôpital de la ville, il en recevra une suée, le gredin !... — Eh bien ! soit, parions, lui dis-je. — Parions.

« Qui fut dit fut fait. Pendant ce temps, tous les gens du café, il y en avait bien une trentaine, s'étaient amassés autour de notre table ; on avait fixé le pari à dix bols de punch pour toute la société.

« — Or, dis-je, puisque toute la société est du régal, il faut qu'elle soit témoin de la chose.

« Cela parut juste à tout le monde, et nous voilà gagnant l'escalier par l'arrière-boutique et montant tous à pas de loup jusqu'au premier. J'avais pris une bonne précaution. Après avoir fermé la porte, j'avais mis la clef sous le paillasson. En piétinant, me dis-je, ils la sentiront, ils la trouveront et ils s'en serviront. Bien m'en avait pris ; car, à vrai dire, on ne voyait rien à travers la serrure, et on allait décider que je m'étais trompé, quand celui qui avait autant envie de perdre que moi de gagner découvrit la fameuse clef. Il s'en empara et ouvrit la porte. La première chose que nous vîmes, en effet, fut le bonnet carré de l'abbé. Nous nous précipitâmes tous vers la chambre de Mariette ; mais il paraît qu'on nous avait entendus, car les verrous étaient tirés, et nous ne pûmes surprendre le couple *flagrante delicto*, comme on dit dans le *jus romanum*. Mon parieur voulait à toute force enfoncer

la porte; et, comme je voyais l'affaire en bon train, sans avoir besoin de m'en mêler plus longtemps, je redescendis dans l'estaminet. Tout le monde n'était pas monté avec nous, quelques-uns de ceux qui étaient dans le café étaient demeurés à causer sur la porte. Peu à peu ils en avaient amassé d'autres, des connaissances, des amis qui passaient, et déjà se formait un groupe assez nombreux, où l'on s'entretenait de ce qui arrivait en haut. Comme je n'aime pas à rester dans les bagarres quand je suppose que cela peut aller aux coups, j'allai me poster de l'autre côté de la rue pour voir l'effet de ma petite comédie. Ceux du premier criaient comme des enragés en frappant à la porte de Mariette, et ceux du rez-de-chaussée leur répondaient en criant : « Jetez-nous le prêtre !... »

— Mais, Monsieur, c'eût été un assassinat, interrompit Luizzi. — Bon ! dit Ganguernet, histoire de rire. D'ailleurs l'étage n'était pas haut, et puis, les prêtres c'est comme les chats, ça retombe toujours sur les jambes, et celui-là en est une fameuse preuve, car s'il ne sauta point par la fenêtre de la rue, il sauta par la fenêtre du jardin : si bien qu'au bout d'une demi-heure, et quand il y avait déjà plus de quatre ou cinq mille personnes dans la rue, la police étant arrivée et ayant forcé la porte de Mariette, on trouva l'oiseau déniché. Mais il avait laissé ses plumes dans la cage, et, si elles ne purent pas faire reconnaître l'individu, elles apprirent du moins de quelle espèce il était. — Ainsi, dit Luizzi, on ne trouva pas l'abbé de Sérac? Mais comment sut-on que c'était lui? — Pardieu ! répondit Ganguernet, on le sut parce que je le reconnus deux jours après à l'église de Saint-Sernin, où je le rencontrai dans un coin priant et pleurant comme un fou. Il me reconnut aussi, car il se leva, et peut-être, si nous eussions été dans un endroit écarté, aurait-il essayé de prendre sa revanche. — Et peut-être n'aurait-il pas eu tort, dit Luizzi. — C'est possible, repartit Ganguernet, mais je vous garantis que je l'aurais ramené à la raison après la lui avoir fait perdre. Après tout, ça ne lui a pas fait grand mal, ça ne l'a pas empêché d'être nommé grand vicaire, parce que sa famille a assoupi l'affaire, et surtout parce que les jésuites n'ont pas voulu donner aux libéraux la satisfaction de voir punir un prêtre. On ne l'a pas même envoyé un mois ou deux en retraite : c'eût été reconnaître le coupable et le désigner au mépris public, qu'il avait certes bien mérité. — Vous trouvez? dit Luizzi. — Enfin, dit Gan-

guernet, sans faire attention à l'interruption de Luizzi, il y a gagné de savoir ce qu'il ne savait peut-être pas et d'avoir eu pour maîtresse la plus belle fille de Toulouse. — Quoi! reprit Luizzi, l'abbé de Sérac a revu cette Mariette? — Si bien, repartit Ganguernet, que j'ai été obligé un soir de le mettre à la porte à grands coups de pied. — Si bien, repartit la femme voilée qui était remontée dans la voiture, qu'il vous a jeté au bas de l'escalier un jour que vous vouliez entrer chez Mariette.

Ganguernet et Luizzi tressaillirent à cette voix qu'il leur sembla reconnaître, et tous deux sans doute allaient interroger la femme voilée qui se cachait dans un coin, lorsque le notaire, à qui l'histoire de Ganguernet avait donné l'envie de raconter la sienne, dit d'un ton doctoral :

— Voilà qui est très-drôle ; mais ce que vous ne savez pas, assurément, c'est le motif pour lequel M. Sérac s'est fait prêtre? — Vous le savez? s'écria Luizzi, qui croyait voir s'éclaircir pour lui le mystère dont était entourée l'histoire de la malheureuse Lucy. — Hum! dit le notaire, je le sais n'est pas le mot; mais il me semble que je le devine, car voici ce qui se passa le jour même du mariage de mademoiselle Lucy de Crancé avec le marquis du Val.

XIII

COSI FAN TUTTE.

— Voyons, voyons! dit Armand.

Et l'ex-notaire commença ainsi :

« Comme vous le savez, ce mariage eut lieu durant les cent-jours. M. le comte de Crancé, père de mademoiselle Lucy, avait fait comme tant d'autres nobles, je suis bien fâché de le dire devant monsieur le baron : il s'était dévoué tout entier au service de ce gueux de *Bu-o-na-par-té* (nous écrivons ce nom de la manière qu'on vient de voir, pour montrer comment le prononçait M. Faynal). Or, quand il revint de l'armée, en 1814, après la chute de ce brigand de *Bu-o-na-par-té*, il trouva que sa femme, qu'il avait laissée à Toulouse pour faire les honneurs de sa maison pendant qu'il allait faire la guerre avec l'usurpateur, avait pour habitude de recevoir tous les

jours M. le marquis du Val. Le général Crancé, car il était devenu général au service de cet infâme *Bu-o-na-par-té*, demanda à sa femme ce que le marquis du Val venait faire si souvent chez elle. Madame de Crancé, une créole qui n'avait peur ni de Dieu ni du Diable quand il lui prenait fantaisie de quelque chose, mais qui avait une grande peur de M. de Crancé son mari, parce qu'il lui aurait rompu les jambes et les bras immédiatement et tout de suite, s'il s'était douté, pendant une seconde seulement, de ce que le marquis du Val venait faire chez lui, madame de Crancé répondit donc que M. du Val venait tous les jours dans sa maison pour faire la cour à mademoiselle Lucy. « Puisqu'il y est venu pour cela tous les jours, répondit le général, il y est venu trop souvent pour qu'il ne l'épouse pas. » Dans le premier moment, cela ne fit pas grand effet à madame de Crancé, parce qu'elle s'imagina qu'avec un peu de câlinage et de cajolerie elle ferait revenir son mari de cette résolution. Mais le mari était entêté comme un âne gris et méchant comme un âne rouge. Il avait dit : Le marquis du Val épousera ma fille, et il fallut bien qu'il l'épousât. Madame de Crancé n'y consentit qu'en apparence, parce qu'elle était encore très-amoureuse du marquis; mais celui-ci y consentit tout à fait, attendu qu'il n'était plus amoureux de madame de Crancé. Cependant il joua assez bien la comédie pour faire croire à la mère qu'il n'épousait sa fille que pour sauver son honneur. Tant que la comtesse fut dans cette croyance, elle laissa aller les choses, elle les aida même, car elle chassa de chez elle M. de Sérac à qui elle avait déjà promis la main de sa fille en l'absence du général ; et, malgré les désespoirs de mademoiselle Lucy, elle la força à accepter un mariage que la pauvre enfant détestait, sans toutefois prévoir combien il la rendrait malheureuse.

« Cependant les choses marchaient, et l'on arriva au jour de la signature du contrat. Il paraît que ce jour-là madame de Crancé s'était aperçue que ce qu'elle croyait un sacrifice de la part du marquis était un véritable bonheur pour lui ; il paraît qu'elle l'entendit parler à mademoiselle Lucy d'un ton où il y avait plus d'amour qu'elle n'en avait jamais inspiré à son amant. Et, pourtant, il n'y avait pas moyen de rompre : les parents, les témoins étaient invités des deux côtés, les contrats étaient passés, et le soir on devait en faire la lecture en présence des deux familles. Je vivrais cent ans

que je me rappellerais ce jour comme si c'était hier. C'était dans le grand salon de l'hôtel de M. de Crancé. Toute la famille était en cercle, le général au milieu, étendu sur une chaise longue ; car il avait été pris d'une violente attaque de goutte, et il lui fallut un grand courage pour quitter son lit et venir assister à la lecture du contrat. Mon confrère Barnet fit cette lecture, qui n'était que de pure forme, et aussitôt qu'elle fut achevée les mariés signèrent, le général, sa femme et ses parents après eux. A peine le général eut-il apposé sa signature au bas du contrat, qu'il s'excusa sur sa santé ; quatre domestiques le portèrent du rez-de-chaussée au premier étage, où était sa chambre à coucher. Immédiatement après, les parents se retirèrent, et nous restâmes seuls dans le salon, madame de Crancé, sa fille, le marquis, mon collègue Barnet et moi. Pendant toute la soirée, madame de Crancé n'avait pas prononcé un mot, mais j'avais remarqué que son regard semblait égaré comme celui d'une folle ; lorsqu'elle avait signé, elle était si troublée qu'elle ne voyait pas la place où elle devait écrire, et que sa main laissa deux fois tomber la plume avant de pouvoir s'en servir. Voici comment nous étions posés : j'étais assis devant la table, sur laquelle je rangeais les contrats ; le marquis était avec Lucy dans l'embrasure d'une croisée, et semblait s'excuser de devenir son mari, tandis que la pauvre fille ne pouvait s'empêcher de pleurer ; à l'autre coin du salon, Barnet expliquait à madame de Crancé les avantages énormes que ce contrat assurait à sa fille, tandis que celle-ci, au lieu de l'écouter, tenait ses yeux ardents fixés sur sa fille et son futur gendre. Comme j'observais l'expression sinistre de son visage, je la vois quitter soudainement M. Barnet et s'élancer vers le marquis, à qui elle arrache la main de sa fille, dont il s'était emparé, en lui disant :

« — Vous mentez, Monsieur, vous mentez ! vous n'aimez pas cette fille, vous ne pouvez pas l'aimer, ou vous êtes un infâme ! — Je l'aime ! repartit violemment le marquis. — Eh bien ! si tu l'aimes, reprit madame de Crancé, tu ne l'épouseras pas ! — Je vous jure que je l'épouserai ! — Tu ne l'épouseras pas ! repartit madame de Crancé, arrivée à un état d'exaspération qui tenait de la folie ! Ma fille, reprit-elle en s'adressant à la tremblante Lucy, regardez bien cet homme ! cet homme a été mon amant, cet homme a été l'amant de votre mère, voulez-vous en faire votre mari?

« Tout cela fut l'affaire d'un éclair, et nous nous regardions, Barnet et moi, épouvantés de ce que nous venions d'entendre, quand nous vîmes la malheureuse Lucy tomber aux genoux de sa mère :

« — Madame, Madame, ne dites pas cela ! s'écria-t-elle ; d'autres que moi pourraient vous entendre et vous croire. Mon père aussi pourrait vous entendre. — Eh bien ! qu'il m'entende, répondit madame de Crancé, qu'il vienne et qu'il me tue ! car si cet homme est assez infâme pour vous épouser, et vous, ma fille, assez infâme pour y consentir, eh bien ! lui, du moins, ne permettra pas cet abominable inceste.

« On eût dit que tout le sang de la créole était monté à la tête de cette femme ; elle paraissait ivre de colère et de jalousie. Elle se tourna vers le marquis et lui dit d'une voix pleine de rage :

« — Tu l'aimes, dis-tu, misérable et ingrat? tu l'aimes ; mais elle ne t'aime pas, elle, du moins ! elle en aime un autre auquel elle se donnera, comme je me suis donnée à toi ; elle en aime un autre qui te déshonorera, je l'espère, comme tu m'as fait déshonorer mon mari. Elle aime M. de Sérac. Prends garde, prends garde à lui !

« Et elle continuait ainsi à accabler le marquis de reproches furieux, tandis que celui-ci s'efforçait vainement de la calmer, et que sa fille, retombée à terre, poussait d'affreux sanglots et de sourds gémissements. Nous nous étions retirés, Barnet et moi, tout à fait à l'extrémité du salon, pour être le moins possible témoins de cette déplorable scène. Nous étions déjà même résolus à essayer de nous échapper, pour ne pas courir le danger de voir des gens si puissants rougir devant nous, lorsque madame de Crancé, qui, je puis l'attester, était véritablement devenue folle, saisit le bras du marquis et l'entraîna avec force en s'écriant :

« — Viens, viens, il faut que mon mari nous voie ensemble, il faut que je lui dise la vérité devant toi.

« A ce moment même, la porte du salon s'ouvrit et le général parut. Je ne sais si quelqu'un de vous l'a connu, mais il était impossible de supporter sans baisser les yeux ce regard terne et froid qu'il semblait appuyer sur vous lorsqu'il vous parlait. Enveloppé d'une longue robe de chambre rouge, avec ses longs cheveux tout blancs et ses longues moustaches blanches, il nous fit l'effet d'une apparition : c'é-

tait comme le fantôme de la mort, qui vient quand on l'appelle avec de certaines paroles. Il s'arrêta sur le seuil de la porte, et dit d'une voix basse, mais dont je n'oublierai jamais l'accent :

« — Que se passe-t-il donc ici?

« Il le demandait, et il avait son épée nue à la main, oubliant que c'était assez dire qu'il le savait. Sa fille courut à lui en criant :

« — Grâce, grâce, mon père!

« Le général se pencha vers elle, et, d'une voix dont rien ne peut vous faire comprendre la suppliante et cruelle expression, il répondit à la pauvre Lucy :

« — Grâce pour vous, n'est-ce pas, Lucy? grâce pour vous, n'est-ce pas, ma fille? parce que vous avez un autre amour dans le cœur, et que vous avez peur que votre père en soit irrité? mais je sais que cet amour est innocent, et je vous le pardonne ; car, s'il avait été coupable, si cet amour avait dû laisser planer le plus léger soupçon sur l'honneur d'une femme qui porte mon nom, j'aurais tué cette femme, je la tuerais à l'instant même.

« Et, en prononçant ces mots, le général fit quelques pas vers madame de Crancé. Lucy se jeta au-devant de lui en criant :

« — Mon père, mon père! grâce!

« Et son père lui répondit, en la recevant dans ses bras, et d'une voix douce, mais désolée :

« — Oui, ma fille, je vous aurais tuée si vous aviez déshonoré le nom de Crancé; et comme je ne veux pas que ce nom soit déshonoré... — J'épouserai le marquis du Val, répondit Lucy en tombant à genoux devant son père. — Merci, ma fille! dit le général en laissant échapper son épée. Puis, se tournant vers nous, il ajouta d'une voix calme : A demain, Messieurs, je vous invite a la cérémonie.

« Nous étions à peine à quelques pas de la porte du salon, que le général fut pris d'une douleur si violente à la poitrine qu'on fut obligé de le coucher en toute hâte sur des matelas, et qu'on ne put le remonter chez lui... »

— Et le mariage se fit le lendemain? dit Luizzi. — Le mariage se fit lendemain, repartit l'ex-notaire. Deux jours après, M. de Crancé était mort, sa femme avait quitté Toulouse, et le jeune Sérac était entré dans un séminaire pour se faire prêtre.

XIV

SUITE.

Luizzi avait écouté avec un vif intérêt cette lamentable histoire. La diligence venait de s'arrêter au pied d'une montée très-longue et très-roide. Tous les voyageurs étaient descendus, et Armand cheminait à côté du notaire en se laissant aller aux sombres réflexions que ce récit lui avait inspirées, quand Ganguernet, qui voulait prendre les devants pour aller boire quelques petits verres de rhum dans un bouchon qu'on apercevait en haut de la montée, lui dit en passant :

— Il paraît que l'histoire du notaire vous a touché au cœur, monsieur le baron? — En effet, reprit Faynal, elle paraît vous préoccuper beaucoup. — C'est qu'elle a commencé à me dévoiler le secret d'un malheur et d'un égarement que je ne pouvais comprendre. — Et que je puis vous expliquer tout à fait, dit la femme silencieuse et voilée de la diligence. — Vous? — Moi. Me reconnaissez-vous, monsieur le baron?

Et cette femme leva son voile. Luizzi se rappela l'avoir vue, mais il n'eût pu dire en quel temps ni en quel lieu, lorsque cette femme ajouta à voix basse :

— Je suis la servante qui vous ai introduit la nuit chez la marquise du Val. — Mariette! s'écria Luizzi. — Oui, Mariette, répondit-elle; c'est mon nom, je l'ai porté comme servante de la marquise, et je le portais aussi quand je fis évader l'abbé de Sérac de ma chambre. — Quoi! c'était vous? reprit Luizzi, qui allait de surprise en surprise. — Oui, c'était moi, qui, devenue folle d'amour pour ce prêtre, ne trouvai d'autres moyens de me l'attacher et de le ramener chez moi que de l'épouvanter de sa faute; puis, lorsque j'eus vaincu sa conscience, de lui faire peu à peu une habitude de la débauche, jusqu'au jour où, devenu plus débauché que moi, il me força à prix d'or et avec des menaces atroces de servir ses infâmes projets. — Contre qui? dit Luizzi. — Écoutez! reprit Mariette. Depuis sept ans que mademoiselle de Crancé était mariée, depuis sept ans qu'il était prêtre, il l'avait toujours

aimée, mais il l'avait aimée d'un amour où le désespoir avait mis presque de l'innocence. Lorsque l'abbé de Sérac fut devenu l'amant d'une fille publique, car j'étais une fille publique ou à peu près, lorsqu'il eut éteint en lui tout noble sentiment en continuant à se plonger dans des orgies que je ne partageais plus, l'abbé de Sérac aima encore la marquise du Val, mais ce fut d'un amour horrible, d'un amour encore plus sale que criminel. Hélas! je n'avais pas prévu jusqu'où pouvaient s'emporter l'esprit ardent et le caractère opiniâtre de cet homme, une fois qu'il serait lancé dans une mauvaise route. Je fus la première à porter la peine du vice où je l'avais poussé : il me maltraitait, il me faisait mourir tous les jours de ses frénétiques accès de jalousie, quoiqu'il ne m'aimât pas. Ce fut six mois après l'aventure que Ganguernet vient de vous raconter que l'idée de devenir l'amant de la marquise du Val s'empara de cet homme. Pour y parvenir, il me força à entrer comme servante chez elle. Depuis que j'étais à lui, il m'avait fait quitter mon quartier et m'avait logée dans une petite maison de l'autre côté de l'eau, où il venait tous les soirs, déguisé tantôt en bourgeois, tantôt en militaire, jamais avec le même habit ou le même uniforme, de façon que personne ne pouvait soupçonner que ce fût le même homme qui vînt tous les soirs chez moi. Il me tenait exactement enfermée; et il aurait pu me tuer que personne ne lui eût demandé ce que j'étais devenue. D'ailleurs il me faisait peur, et, s'il m'avait demandé d'aller commettre un crime où j'eusse dû périr, je ne sais si j'aurais osé refuser. Je fus donc obligée de consentir à ce qu'il voulait; je ne puis dire comment il s'y prit, par quelles vieilles dévotes il me fit recommander, mais, dès que je me présentai chez la marquise du Val, je fus acceptée. Lorsque j'entrai à son service, elle n'était pas heureuse, mais toute réfugiée en Dieu; elle passait son temps en pratiques religieuses, car la pauvre femme n'avait pas même, pour se consoler et se distraire, la plus douce et la plus sainte occupation des femmes, celle d'élever ses enfants.

Luizzi écoutait cette fille avec non moins d'étonnement que d'intérêt. Elle s'en aperçut, et continua :

— Mon langage vous étonne, Monsieur, mais pendant trois ans que j'ai vécu auprès de la marquise du Val, j'ai appris bien des choses et bien des sentiments que j'ignorais auparavant. Comme je vous le disais, elle était malheureuse;

elle n'avait pas d'enfant, car dès le premier jour de son mariage elle s'était séparée de son mari, et jamais il n'a franchi le seuil de la chambre où elle dormait... quand elle dormait. Oui, monsieur le baron, j'ai appris bien des choses, et celle qui m'a le plus étonnée, c'est de découvrir combien l'esprit et les manières peuvent garder de grâce et d'élégance quand l'âme et le corps sont jusqu'au fond gangrenés de vices. J'ai lu quelquefois les lettres que l'abbé de Sérac me forçait de porter à madame du Val, et jamais, je l'avoue, je n'ai vu amour plus pur et plus respectueux s'exprimer avec plus de douceur et de charme. Je remettais avec désespoir ces lettres à la marquise. Après avoir longtemps refusé de les recevoir, l'infortunée avait fini par se laisser persuader par moi, qui lui mentais parce que j'avais peur, et qui regrettais le succès de mes paroles à l'instant même où je venais de tout tenter pour réussir. Il se passa trois mois avant que la marquise voulût lire une des lettres de l'abbé; il se passa trois mois encore, quand elle eut consenti à les lire, avant que de permettre à l'abbé de se présenter dans sa maison. Je la poussais malgré moi vers un crime que mon affection pour elle redoutait bien plus que la morale dans laquelle j'avais été élevée : je n'étais pas épouvantée, moi, que la marquise prît un amant; je ne pensais pas à un sacrilége en croyant qu'elle pouvait se donner à un prêtre ; je pensais qu'elle allait être la proie d'un misérable qui avait tous les vices et toute la brutalité de ces vices. Une espérance me soutint cependant: j'espérais en la marquise elle-même. Il me semblait que le jour où cet homme voudrait lui parler un langage qu'elle ne voudrait pas entendre, elle saurait bien le faire taire. Puis je connaissais si bien la marquise, que je ne pouvais imaginer par quels moyens cet homme surprendrait la vertu d'une femme si pure et si forte à la fois. Hélas ! monsieur le baron, j'avais oublié que je lui avais donné moi-même une leçon bien hideuse... — Quoi ! s'écria Luizzi, ce fut... ? — Oui, Monsieur, reprit Mariette, ce fut en mêlant des substances pernicieuses dans le peu de vin qu'elle buvait, ce fut en l'enivrant, elle, cette sainte et noble créature, ce fut en l'abrutissant, comme moi j'avais enivré et abruti de Sérac, qu'il triompha de sa vertu de femme comme j'avais triomphé de sa vertu de prêtre. Il la prit vierge à son mari, comme je le pris vierge à son Dieu. C'est abominable, n'est-ce pas, monsieur le baron ?

Mariette s'arrêta, et Luizzi posa sa main sur ses yeux comme s'il eût été pris d'un éblouissement. Puis il marcha silencieusement près de Mariette qui se taisait. Ce silence fut long : on eût dit que le baron avait besoin de tout ce temps pour mesurer l'infamie de cette action. Enfin il reprit :

— Oh ! oui, c'est abominable ! — Mais, ajouta Mariette en baissant la voix et en se rapprochant de Luizzi, une chose que vous ne pourriez concevoir, si elle n'était vraie et si je ne vous l'attestais sur la vie, c'est que cette femme noble, élégante, jeune, entourée du monde le plus brillant, chercha dans le pouvoir qui l'avait livrée à l'abbé de Sérac l'oubli de la faute qu'il lui avait fait commettre. Elle fit un vice de ce qui avait été un malheur. Dès qu'elle était seule, elle se procurait des liqueurs fortes, elle les volait dans sa maison malgré ma surveillance, et elle en abusait jusqu'à ce qu'elle tombât sans force et sans raison ; car pour elle la force c'était le pouvoir de souffrir, la raison c'étaient le remords et ses déchirements. Elle a vécu deux ans ainsi, protégée par moi, qui la cachais aux yeux du monde et de sa maison, qui aurais voulu la cacher à vos yeux, monsieur le baron. Un jour, elle me dit dans un de ces mouvements de folie que ce vice faisait souvent naître en elle : « Oui, je me débarrasserai de ce bourreau qui me tue, et, puisque je n'ai ni un frère ni un mari qui puisse m'arracher à lui, je prendrai un autre amant. Ce matin Luizzi est venu me voir, Luizzi qui semblait m'aimer quand il était encore enfant et qui eut aussi sa part de douleur dans ma misère quand je me mariai ; Luizzi est venu me voir ; s'il veut m'aimer je l'aimerai ; je suis encore assez belle pour qu'il m'aime, n'est-ce pas? Oh ! oui, reprit-elle en levant les yeux au ciel et en invoquant Dieu, tant sa folie l'égarait dans ces horribles moments ! oui, je l'aimerai, et vous me pardonnerez cet amour, mon Dieu, vous le prendrez en pitié ; car, s'il ne veut pas m'aimer, je braverai tout à fait votre éternelle damnation, je me tuerai. » Et c'est parce qu'elle l'eût fait, Monsieur, que j'ai été vous attendre à la porte de son hôtel, que je vous ai introduit auprès d'elle, en vous faisant échapper à la surveillance de l'abbé de Sérac que j'avais vu debout en face de la porte où vous alliez vous présenter ; c'est parce qu'elle se fût tuée que je vous ai laissé pénétrer dans cet oratoire dont un prêtre avait fait un boudoir. D'ailleurs je l'avais laissée plus calme. J'espérai un moment qu'elle oserait tout vous dire, et que vous seriez

assez généreux pour la protéger sans la perdre davantage. Mais elle avait profité de mon absence pour s'affermir, comme elle disait, la malheureuse! dans la résolution qu'elle avait prise. Et lorsqu'elle entra dans l'oratoire où vous l'attendiez, monsieur le baron...

Mariette s'arrêta comme n'osant achever sa phrase, et Luizzi reprit lentement :

— Et lorsque l'infortunée se livra à moi au milieu de sanglots et de transports que je ne comprenais pas... — Elle était ivre, monsieur le baron, elle était ivre !

XV

A peine Mariette avait-elle prononcé ce mot, qu'une chaise de poste, passant rapidement près d'elle et de Luizzi, les força de s'écarter aux cris de gare ! que poussait le postillon. Luizzi jeta un regard rapide dans la chaise, et reconnut Fernand et Jeannette qui en occupaient le fond. Fernand se pencha à la portière et cria à Armand sans faire arrêter ses chevaux :

— N'oubliez pas ma lettre à M. de Mareuilles, je vous la recommande ; c'est un de mes bons amis.

Luizzi crut remarquer que la mouche qui avait piqué Fernand ne l'avait point abandonné, et qu'elle avait agité et fait frémir ses ailes au moment où ce jeune homme lui avait fait sa recommandation.

Luizzi était tellement préoccupé de tout ce qu'il venait d'entendre et de tout ce qu'il avait vu, il eût payé si cher un moment de repos et de solitude pour pouvoir réfléchir à son aise, qu'il n'entendit pas le cri de surprise que poussa Mariette en voyant Jeannette dans la chaise de poste. Cependant, tout en causant ainsi, Luizzi était arrivé au sommet de la montagne, et il fallait remonter dans la diligence. Luizzi commençait à croire que le Diable se mêlait de sa vie plus que par des récits ; déjà il soupçonnait que c'était lui qui, probablement fatigué de toujours raconter, l'avait mis dans cette diligence en compagnie de Ganguernet, de l'ex-notaire

et de Mariette, lorsqu'il en resta tout à fait persuadé en voyant accourir vers lui Ganguernet, qui lui dit :

— En voilà bien d'une autre ! le grand essieu de la diligence vient de se casser, et nous en avons pour dix ou douze heures avant que nous puissions repartir ; nous voilà enfermés pour tout ce temps dans une misérable auberge, où il y a tout au plus des œufs pour faire une omelette, de la piquette et de l'eau-de-vie de pomme de terre pour l'arroser. — Quoi ! s'écria Luizzi avec impatience, il n'y a pas moyen de réparer plus tôt ce malheur ? — Ma foi ! dit Ganguernet, il y en a un pour vous si vous avez de l'argent à perdre et de l'argent à dépenser, c'est-à-dire si vous voulez abandonner le prix de votre place à la diligence et prendre une berline de poste qui va à Paris et qui relaye là-haut. — Avec plaisir, dit Luizzi, je la prends, et tout de suite, et à tout prix. — Il paraît que le gousset est bien garni ? dit Ganguernet en frappant sur le ventre de Luizzi.

Cette observation rappela au baron qu'il n'avait point du tout pensé jusque-là à l'état pécuniaire où il se trouvait, et lui fit mettre la main dans sa poche : il en tira quelques poignées d'or. Il ne supposa donc point que ce fût pénurie d'argent, mais des circonstances qui lui restaient inconnues et que le Diable avait fait naître, qui l'avaient forcé à prendre la diligence.

Il imagina encore que cette berline de poste ne se trouvait si à propos sur sa route que parce que le Diable avait pris soin de l'y mettre ; et, bien décidé à se laisser guider par lui, il fit décharger ses effets, après avoir, au préalable, examiné sur la feuille du conducteur en quoi ils consistaient, car il l'ignorait absolument. Parmi ces effets se trouva un grand portefeuille enveloppé d'une chemise de cuir, que le baron ne savait pas posséder. Il se réserva de vérifier son contenu pendant qu'il serait seul dans la berline, et il se sépara de ses compagnons de voyage après avoir donné à Mariette son adresse à Paris. Une fois qu'il fut seul dans sa voiture, il s'empressa d'ouvrir le portefeuille, et s'aperçut qu'entre autres choses il renfermait des lettres à son adresse, dont il s'empressa de prendre connaissance, bien qu'elles fussent décachetées et qu'il parût qu'un autre ou bien lui-même les eût déjà lues. La première était signée du procureur du roi de l'arrondissement de..... et était ainsi conçue :

« Monsieur le baron,

« Les faits que vous nous annoncez sont d'une telle gravité que j'ai dû en référer à monsieur le procureur général près la cour royale de Toulouse. Une femme enfermée depuis sept ans dans une prison, sans que personne en ait jamais eu le moindre soupçon, est une chose qui passe toute croyance. Dès que j'aurai reçu de monsieur le procureur général une réponse pour savoir ce que je dois penser des avis que vous me donnez, je vous transmettrai sa réponse.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

— Oh! oh! fit Luizzi, il paraît que j'ai dénoncé le capitaine Félix ; allons, voyons ce qui est arrivé de cette affaire. Il chercha dans son portefeuille, et il ouvrit une lettre qui commençait ainsi :

« Monsieur, vous êtes un infâme... »

— C'est le capitaine Félix probablement, se dit Luizzi, et il m'accuse de ce que je n'ai pas voulu laisser son crime impuni...

« Vous m'avez fait tuer un jeune homme et déshonorer une femme qui portait mon nom ; si vous n'êtes pas un lâche, vous me rendrez raison de votre indigne conduite.

« *Signé :* Dilois. »

Cette seconde lettre rendit Luizzi beaucoup plus soucieux que la première, et il désira savoir comment il avait répondu à cette provocation. Pour cela, il chercha dans le portefeuille une lettre qui l'instruisît du résultat de cette affaire ; mais il n'y trouva autre chose que des comptes passés avec ses agents d'affaires et son intendant. Il lui sembla, en les examinant qu'il n'avait point du tout négligé ses intérêts et les avait assurés d'une manière qui l'étonna lui-même. Tout en parcourant, tout en triant ses nombreux papiers, il découvrit dans un coin un fragment de lettre brûlée au bord comme si elle avait été enlevée à la flamme d'un foyer au moment où elle allait être entièrement consumée :

«...... Avant de mourir, l'infortunée Lucy m'a appris le secret de ma naissance. Fallait-il que ce fût vous, Armand, qui fussiez l'agent de ma perte et de mon déshonneur ! Le ciel est juste ! « *Signé :* Sophie Dilois. »

Tout ce qu'Armand fit pour découvrir de nouveaux renseignements dans ses papiers ne servit qu'à l'embrouiller davantage dans cet inextricable dédale d'aventures où il était mêlé. Il lui restait la ressource d'appeler Satan pour lui demander l'explication de ce qu'il venait de lire, mais, outre qu'il n'était pas sûr de l'obtenir, il ne se sentait pas en humeur de recommencer cette vie incessamment agitée qui ne lui avait pas laissé un instant de réflexion. Il remit à son arrivée à Paris à apprendre ce qui était advenu de sa dénonciation contre la famille Buré, comment il avait répondu à la provocation de M. Dilois, et pourquoi madame Dilois l'appelait Armand comme s'il eût été son frère ou son amant.

— Ma foi, se dit-il en lui-même, ce serait une assez drôle de chose que, dans cette époque de ma vie dont je n'ai aucun souvenir, j'eusse été l'amant de madame Dilois! J'en suis bien capable. Probablement j'aurai cherché à me faire pardonner me sotte indiscrétion, et j'aurai obtenu plus que mon pardon. C'est qu'elle est belle et jolie comme un ange, madame Dilois, et j'ai dû être bien heureux! Comment diable cela s'est-il fait? En vérité, c'est une chose odieuse que ma situation! n'avoir pas même le souvenir d'un bonheur qui a dû être plein de charmes par l'immensité des torts que j'avais eus envers cette femme!

S'éprenant de cette idée, il ajouta :

— Pardieu, je veux un jour m'en donner la joie. Obtenir une femme dont on a blessé la vanité et l'amour ou perdu la position, ce doit être un triomphe adorable. Et si je retrouve certes jamais madame Dilois, je veux la ramener à moi, je veux... à moins que cela ne soit déjà fait.

Puis il s'écria avec impatience :

— Oui, vraiment, c'est déplorable, et je consens à ce que le diable m'emporte, si jamais je lui donne un seul jour de ma vie, eût-il à me raconter des histoires aussi effrayantes que celles du révérend Mathurin, ou aussi ennuyeuses que les contes du vénérable M. de Bouilly! — Je retiens ta parole, dit une voix qui sembla entrer par une portière et sortir par l'autre, et qui épouvanta tellement Luizzi qu'il n'osa plus, pendant près de deux heures, ni bouger, ni parler, ni penser.

Cependant il continua son voyage sans rencontre fâcheuse, et, le 25 février 182., il entra dans Paris, bien décidé à ne plus s'occuper de ce qui s'était passé à Toulouse, à vivre de sa vie passée, et à laisser au hasard le soin de lui découvrir

le mystère de tous les événements dont il avait été le témoin depuis qu'il avait fait connaissance avec Satan. Une résolution qu'il crut prendre aussi très-fermement, ce fut d'appeler le moins possible le Diable à son aide, et surtout de ne se servir, sous aucun prétexte, ni pour aucun usage, des renseignements qu'il pourrait en recevoir; et, pour tenir cette résolution, il convint avec lui-même de ne voir aucun des individus qui avaient eu des rapports avec lui durant le voyage qu'il venait de faire. Luizzi pensa donc à reprendre ses premières habitudes de jeune homme lorsqu'il était à Paris, et à revoir ses anciennes connaissances. Pour ne pas manquer à sa résolution, il se contenta, le soir de son arrivée, de faire remettre à leurs adresses les diverses lettres que Fernand lui avait données, même celle destinée à M. de Mareuilles, bien qu'elle lui eût été particulièrement recommandée.

Luizzi comptait s'être mis ainsi à l'abri de toutes recherches, lorsque, le lendemain même de son arrivée, son valet de chambre lui annonça M. de Mareuilles. Luizzi trouva que c'était un fort beau jeune homme, fort bien mis, et voilà tout. Il se contenta de lui raconter tout simplement comme quoi il avait servi de témoin à Fernand ; mais il était décidé quelque part que Luizzi ne se débarrasserait pas aussi aisément qu'il le pensait de ce qui tenait au Diable, même par un fil imperceptible. Ainsi, ce M. de Mareuilles, ami de ce Fernand dont le Diable s'était emparé, se prit d'une véritable passion pour Luizzi, et, comme le pauvre baron était l'homme du monde qui savait le moins se débarrasser d'un ennuyeux, il se laissa volontiers accompagner toute la journée par sa nouvelle connaissance au Café de Paris, aux Italiens, au bois, partout où vivent les hommes qui n'ont de monde que les hommes. En même temps il se laissa conduire dans une maison où M. de Mareuilles était reçu, et bientôt il pensa que le hasard l'avait parfaitement servi en le mettant en rapport avec un bon garçon fort riche, fort noble et fort niais, mais qui l'introduisait dans des salons où lui, Armand, était parfaitement inconnu, et dont la fréquentation ne pouvait que le faire considérer comme un homme d'une vie régulière et à l'abri de tout reproche. Il ne se doutait pas que dans ce monde, aussi bien que dans tout autre, il se présenterait à lui des occasions qui exciteraient sa curiosité et le remettraient aux griffes de Satan, et que dans sa position il valait encore mieux, pour lui, vivre avec le vice qui marche le front nu, qu'avec celui qui s'ha-

bille d'hypocrisie et de faux semblants de vertu. Il est à remarquer que Luizzi n'avait pas encore songé au vrai but de son marché avec le Diable, et que sa destinée exceptionnelle ne l'avait pas affranchi de la loi commune de l'humanité, qui est de subir la vie avant de la juger, et de marcher avant d'avoir choisi une route. L'aventure qui devait remettre Luizzi en entrevues réglées avec son mentor ne se fit pas attendre.

LES TROIS FAUTEUILS.

XVI

Deux jours après son arrivée, Luizzi aborda un monde assez peu connu dans Paris, ce fut celui de la finance retirée. Entendons-nous bien : il ne s'agit pas ici de la finance de la restauration, de la finance libérale, qui luttait d'argent avec les grandes fortunes nobiliaires, qui tapissait de soie et d'or ses appartements comblés de commis d'agents de change, au jour des grandes réceptions; qui, voulant se créer des galeries historiques, se faisait peindre dans une partie de chasse et admettait le visage de son cocher et celui de son piqueur parmi les portraits de famille; dont tous les diamants, gauchement étagés sur des femmes riches et criardes, n'ont jamais pu atteindre à la séduction d'un grand air de tête aristocratiquement porté ou d'un bout de ruban amoureusement lacé dans les cheveux d'une belle fille de l'Opéra. La finance dont il est question ici datait de plus loin que la restauration, elle avait commencé avec le directoire et s'était mêlée à ce pillage ravissant des fonds de l'État et des plaisirs de la vie. En effet, la France, arrivée au directoire après la république et la terreur, ressemblait volontiers à une armée qui, après avoir traversé un pays hérissé de précipices, d'ennemis, de coupe-gorges, d'embuscades où elle a laissé le meilleur de son avant-garde, atteint enfin une ville amie où il y a quelques heures abondance et sécurité. Alors, ma foi! c'est un charme de se revoir, de se fêter, de boire, de manger, de rire, de s'embrasser, de danser, bras dessus bras

dessous, pêle-mêle, tous à la fois, sans trop faire attention au rigorisme de la toilette, ni de la tenue, ni des actions, sans s'occuper ni des regards curieux, ni des propos méchants; car tout le monde est entraîné dans le même tourbillon. On va, on court, on se rue au bruit des orchestres, au bruit de l'or des tables de jeu, au bruit des verres qui se choquent : superbe carnaval, magnifique orgie, où les souvenirs servent d'excuse et de défense contre les souvenirs! car si un homme eût dit à un autre :

— Je vous ai rencontré hier, vous étiez gris!

Le dernier pouvait répondre :

— C'est vrai, je m'en souviens, vous étiez ivre.

Car si une femme eût dit à une autre :

— Vous étiez bien déshabillée hier à l'Opéra!

Celle-ci pouvait lui répondre :

— Vous étiez en chemise à Lonchamp.

Car si la première eût ajouté :

— Vous avez donc pris le petit Trénis pour amant?

La seconde pouvait répliquer :

— Je ne vous ai jamais rien volé, etc.

Et mille autres choses pleines de délire et d'ivresse, qui ont dû faire de singulières consciences à la plupart de ces femmes devenues vieilles, laides, prudes et dévotes. Et voici comment cela arriva.

A cette belle époque, si décolletée et si transparente, on vit revenir une foule d'émigrés. Beaucoup étaient très-jeunes quand ils avaient quitté la France, et la plupart avaient passé leurs belles années de dix-huit à vingt-cinq ans dans les privations, la misère et souvent la mauvaise compagnie. Ce fut donc avec un merveilleux entraînement qu'ils se précipitèrent dans ce monde féerique qui mettait les nudités lointaines de l'Opéra à la portée de la main. Ces nouveaux venus avaient peu d'argent; leurs fortunes, ébranlées ou ruinées par la confiscation, n'étaient pas encore rétablies ou refaites. Ils empruntaient donc aux maris, donnaient aux femmes et engageaient leur avenir pour dorer le présent. Plus tard, quand l'orgie fut passée, quand les classes commencèrent à se séparer, quand les fortunes se rassirent, la noblesse du faubourg Saint-Germain ne put rompre complétement avec cette finance à qui elle devait beaucoup en capital et intérêt. On dépense vite les millions, on les paye lentement. Cette liquidation dura plus longtemps que l'empire. Déjà la haute

finance du directoire s'était peu à peu retirée des affaires. Elle avait habilement cédé les siennes à des commis intelligents qui furent la source de cette finance de la restauration, dont il a été parlé tout à l'heure ; mais elle n'accepta ni leur monde mal-appris ni leurs mœurs de boutique. Habituée aux grands noms et aux grandes influences politiques, elle ne put se résoudre à n'admettre que des célébrités de bourse et d'écus dans ses salons, qui avaient été peuplés à la fois des hommes dont les ancêtres avaient fait l'histoire de l'ancienne France et des hommes qui venaient de faire l'histoire de la France nouvelle. Plus tard, quand la restauration arriva, cette finance princière se tourna complétement de son côté. De cette façon, elle garda ses intimes rapports avec le faubourg Saint-Germain et en copia assez adroitement les grands airs, les grandes prétentions et plus particulièrement la dévotion luxueuse et extérieure. On y rencontrait, à la vérité, peu de femmes de la très-haute aristocratie ; mais on y trouvait les hommes du monde le plus élevé. Beaucoup avaient gardé des relations d'affaires ou d'affection dans cette finance. Il y avait par ci par là de belles filles et de beaux garçons qui avaient des figures et des mains de vieilles races nobiliaires, bien que le titre de comte ou de baron de monsieur leur père ne datât que de l'empire, et les grands seigneurs qui prenaient intérêt à eux le faisaient avec une supériorité protectrice si bien entendue, que personne ne cherchait une raison à cette préférence.

Or, de tous les salons qui lui parurent propres à établir la saine réputation dont il avait besoin, Luizzi surtout préféra celui de madame Marignon ou de Marignon, selon que ceux qui en parlaient lui faisaient l'honneur d'aller chez elle ou avaient l'honneur d'y être reçus. Madame de Marignon était à cette époque (182.) une femme de cinquante à soixante ans, d'une taille très-élevée, assez élancée, passablement osseuse ; elle avait les dents magnifiquement conservées, le visage parcheminé, des bonnets très-élégamment montés, des cheveux gris tenus avec un soin extrême, des yeux étincelants, un nez pincé, des lèvres minces ; toujours lacée, serrée, elle n'avait d'autres parures que des douillettes de superbes étoffes toujours de la même forme ; du reste, ayant si franchement accepté son rôle de vieille femme, que les hommes lui en savaient un gré infini et que les femmes de son temps la détestaient cordialement. Elles prétendaient que cet abandon

de toute prétention n'était pas sincère; elles disaient que c'était une vengeance au moyen de laquelle madame Marignon (en ces circonstances on supprimait le *de*) sacrifiait, grâce à l'implacable épigramme des dates, des succès qui ne lui étaient plus permis, mais qui n'avaient pas encore déserté des charmes qui s'étaient mieux maintenus que les siens.

Madame de Marignon recevait beaucoup de monde, et Luizzi fit chez elle des connaissances assez précieuses pour acquérir le droit de saluer aux Italiens ou à l'Opéra ce qu'il y avait de mieux en fait d'hommes dans les meilleures loges. Du reste, les règles de la maison étaient fort sévères. On y faisait de la musique d'artiste; la musique d'amateurs paraissait trop dangereuse à madame de Marignon, qui avait une fille d'une beauté ravissante et d'un talent supérieur. Les chanteurs payés amusaient la compagnie, mais il était interdit à la compagnie de s'y amuser elle-même. On y jouait le whist à cinq cents francs la fiche, mais madame de Marignon n'eût pas toléré un écarté à cent sous; on y dînait beaucoup, on y dansait rarement, on n'y soupait jamais. Tout semblait si régulier, si ordonné, si tenu dans cette maison, que Luizzi n'avait pas encore était pris de l'envie de savoir lés histoires les plus secrètes de ce monde dans lequel son nom, sa fortune, son luxe l'avaient fait accueillir à merveille, quoiqu'il y fût inconnu. Voici le petit événement qui lui suggéra cette envie, et qui lui fit agiter la sonnette infernale qui avait mis le Diable à ses ordres.

Un soir qu'il y avait concert chez madame de Marignon, au milieu d'un morceau chanté par madame D...., une femme de trente ans arriva jusqu'à la porte du salon, après avoir imposé silence aux domestiques qui avaient voulu l'annoncer; les hommes qui encombraient la porte se rangèrent, et elle se trouva debout à l'entrée d'un cercle immense. Il restait en face du piano un fauteuil vide. Cette femme, que Luizzi ne connaissait pas, traversa le salon en faisant un signe d'excuse à madame de Marignon, qui la salua sans se lever et avec une humeur manifeste, et alla prendre la place inoccupée. Cette entrée fit effet, quoique cette femme fût pâle et d'une beauté presque fanée. Luizzi le remarqua, et il remarqua aussi qu'elle était parée avec une élégance parfaite. Mais ce qui produisit un bien autre effet, c'est que les deux femmes qui occupaient les fauteuils à droite et à gauche de celui dont la nouvelle arrivée venait de s'emparer se le-

vèrent aussitôt et disparurent dans le troisième salon, où les joueurs étaient relégués. Le morceau de chant durait toujours, par conséquent l'insulte était éclatante. Le scandale fut énorme, mais silencieux; les regards seuls s'interrogèrent et se répondirent; la chanteuse acheva son air au milieu de l'inattention universelle. Quand ce fut fini, madame de Marignon sortit pour rejoindre les deux personnes qui avaient si cruellement insulté la nouvelle venue. Comme maîtresse de maison, elle pouvait tout réparer en allant s'asseoir près de la victime, en causant cinq minutes avec elle; mais, bien qu'elle eût paru très-contrariée de ce qui venait de se passer, elle semblait même chez elle ne pas oser prendre la responsabilité de cette réparation.

Luizzi connaissait les deux femmes qui venaient de faire cette étrange algarade comme on connaît les gens qu'on rencontre dans un salon. Le fauteuil de droite était occupé par madame la baronne du Bergh, femme de quarante-cinq ans, renommée pour sa dévotion extrême et ses relations avec les hommes religieux le plus à la mode; on la citait pour sa bienfaisance, la protection qu'elle accordait aux écoles, et l'irréprochabilité de sa conduite. La seconde, celle qui occupait le fauteuil de gauche, était madame de Fantan. Madame de Fantan avait cinquante ans, et sa beauté était si surprenante à son âge qu'elle avait fait une coquetterie de sa vieillesse. On ne savait rien d'elle, si ce n'est qu'elle avait été fort malheureuse durant un premier mariage, et qu'elle avait dû se séparer de ses enfants. On disait aussi que son union avec M. de Fantan ne lui avait pas fait oublier ses premiers malheurs, et l'on s'étonnait que tant de *charmes* eussent résisté à tant de *larmes*. Du reste c'était pour elle, comme pour madame du Bergh, une admiration respectueuse pour la manière héroïque dont elles avaient supporté leurs infortunes et pour l'excellente éducation qu'elles donnaient à leurs enfants ; car madame de Fantan avait une fille comme la baronne avait un fils. Luizzi ne chercha donc pas à s'informer de ce côté, croyant n'avoir rien à apprendre, et il demanda le plus naturellement qu'il put à l'un de ses voisins quelle était cette femme qu'on laissait si honteusement isolée entre deux siéges vides.

— Pardieu! lui répondit-on, c'est la comtesse de Farkley. — Je ne la connais pas. — La fille naturelle du marquis d'Andeli. — Ah! fit Luizzi, de l'air d'un homme qui n'est pas

plus avancé après ce renseignement. — Eh oui! reprit l'interlocuteur avec impatience, Laura de Farkley, celle dont on a dit si spirituellement *qui la voudra l'aura.* Vous comprenez le calembour? — Oui, vraiment. Mais c'est son histoire qui me semble curieuse à connaître? — Son histoire, tout le monde vous la dira. — Vous avez bien raison de dire tout le monde, reprit un monsieur qui s'introduisit alors dans la conversation sans bouger du carcan de sa cravate blanche dressée à l'empois, élégant fort renommé à cette époque pour le cassé de ses plis et la régularité de ses nœuds ; vous avez bien raison de dire tout le monde, car personne ne peut la savoir complétement. — Mais, reprit celui auquel Luizzi s'était adressé, voilà Cosmes de Mareuilles, qui a été, dit-on, son amant, et qui doit avoir des renseignements exacts à donner à M. Luizzi. — Bah! fit l'autre, Cosmes est comme nous tous, il connaît celui qui l'a précédé et celui qui l'a suivi. — Et celui qui a partagé, peut-être. — C'est probable, mais il n'est pas homme à faire des recensements ; il faut être très-habile arithméticien pour faire des additions d'une certaine longueur, et ce n'est pas là le talent de Cosmes. — Je voudrais pourtant savoir, reprit Luizzi... — Ah! mon cher, s'écria l'un des deux fats, j'aimerais autant vous réciter *les Mille et une Nuits.* D'ailleurs, comme je vous le disais d'abord, personne ne peut vous raconter cette histoire, si ce n'est madame de Farkley elle-même ; et encore faudrait-il, pour qu'elle fût exacte, que tous les matins elle en publiât une nouvelle édition, revue, corrigée et surtout augmentée.

Luizzi n'entendit pas cette dernière charmante plaisanterie ; car, lorsqu'on lui avait dit que madame de Farkley pouvait seule raconter son histoire, il avait pensé sur-le-champ qu'il pouvait l'apprendre d'une manière complète de celui qui lui en avait déjà tant conté, et il se réserva de satisfaire sa curiosité. Mais afin de rendre cette nouvelle épreuve plus profitable que les autres, il voulut d'abord connaître madame de Farkley par elle-même. Il désira savoir quelle espèce de récit elle faisait sur son propre compte ; il supposa que jamais meilleure circonstance ne s'était présentée de mesurer le vice dans son plus haut développement, soit que cette femme portât son inconduite avec une impudence à braver tous les outrages, soit qu'elle prétendît la cacher sous une hypocrisie qui semblât ne pas les apercevoir.

Dès qu'il eut pris ce parti, il pénétra dans le salon envahi

alors par les hommes, il alla saluer quelques femmes, et se rapprochant insensiblement de madame de Farkley, il s'assit à côté d'elle. Celle-ci ne put s'empêcher de regarder l'homme qui prenait cette place abandonnée. Ce regard de feu, rapide et profond, pénétra Luizzi d'une sorte d'effroi; il lui sembla que ce n'était pas la première fois qu'il subissait le charme de ce regard, il eut même l'idée qu'il avait connu dans toute sa jeunesse et sa pureté ce visage pâle et fatigué. Toutefois, n'ayant rien trouvé dans ses souvenirs à quoi rattacher cette émotion, il se décida à entamer la conversation. La musique qu'on venait d'entendre était un texte assez naturel. Luizzi commençait une phrase assez insignifiante, lorsque madame de Marignon reparut tout à coup dans le salon. En voyant Luizzi à côté de madame de Farkley, la maîtresse de la maison parut éprouver contre lui un sentiment de vif mécontentement. Toutefois elle s'approcha de madame de Farkley et lui dit d'un ton parfaitement dégagé :

— Je viens vous chercher, ma chère madame de Farkley, pour vous demander votre avis sur un cachemire que je veux donner à ma nièce. Outre que vous avez un goût exquis, je sais que vous vous y connaissez à merveille. — Je suis à vos ordres. — J'abuse de votre obligeance. — Point du tout. — Et, à propós, comment se porte M. d'Andeli? — Toujours bien, comme un homme heureux. — Il ne vieillit pas? — Si peu, qu'il m'attend cette nuit au bal de l'Opéra. — Voilà ce qu'on appelle un bon père. — Oui, vraiment, excellent...

Ce petit dialogue avait lieu pendant que madame de Farkley prenait, sur son fauteuil, une écharpe, un éventail, un bouquet, tout l'élégant attirail d'une femme en habit de bal. Elle quitta le salon avec madame de Marignon. Aussitôt madame de Fantan et madame du Bergh reparurent, puis, un moment après, madame de Marignon rentra seule. On ne chasse pas une femme d'un salon plus manifestement qu'on venait de le faire de madame de Farkley. Luizzi était resté à sa place, il se leva quand les deux prudes rentrèrent. Mais on le remercia si sèchement de sa politesse, qu'il devina la haute inconvenance qu'il venait de commettre. Madame de Marignon lui dit beaucoup plus explicitement ce que les regards courroucés des autres lui faisaient supposer. Comme elle passait près de Luizzi, elle se détourna d'un air d'étonnement dédaigneux, et lui dit :

— Comment! vous êtes encore ici? je croyais que vous aviez un rendez-vous au bal de l'Opéra?

A ce mot, Luizzi tomba dans une de ces étranges perplexités qui font souvent de l'homme la plus méchante bête qui existe. Tout son cœur se révolta d'abord contre l'odieuse accusation que madame de Marignon venait de lancer contre madame de Farkley.

— Quoi! pensa-t-il, elle suppose que cette réponse fort indifférente, faite à une question indifférente, est un avertissement de madame de Farkley? cela veut me dire qu'on la trouvera cette nuit à l'Opéra, c'est un rendez-vous! Non, c'est impossible; il n'y a pas une femme capable d'une pareille impudeur. Madame de Marignon est aveuglée par une prévention qui lui fait donner un sens détestable aux paroles les plus innocentes. La conduite de madame de Farkley peut avoir été très-légère, très-coupable même, mais de là à se jeter à la tête du premier venu il y a très-loin. Madame de Farkley est assez jeune et assez élégante pour être sûre d'être au moins désirée et recherchée. On met cette femme plus bas qu'il ne convient, car enfin elle ne me connaît pas. Je ne suis pour elle qu'un étranger fort insignifiant...

Ce flot de bonnes pensées qui avait envahi l'esprit de Luizzi s'arrêta tout à coup, car il remarqua les chuchotements dont il était l'objet; et, par un retour soudain, il s'écria, toujours en lui-même:

— Ah çà, est-ce que je serais un niais? est-ce que je serais le seul à supposer dans cette femme une retenue qu'elle n'a pas? Cette fois-ci, comme tant d'autres, perdrais-je l'occasion de quelques heures de plaisir par une trop bonne opinion des autres et une trop mauvaise opinion de moi-même? Voilà assez souvent que j'ai été trompé par de faux semblants de vertu pour n'être pas encore abusé par des scrupules qui ne viennent que de moi. J'en veux avoir le cœur net; allons à l'Opéra.

Que de trahisons, que de lâchetés, que de vanteries cette crainte de passer pour niais a fait commettre à des hommes qui fussent restés sans cela passablement honnêtes! En quittant le salon de madame de Marignon, Luizzi fit une de ces lâchetés. Il prêta au méchant propos de cette femme toute l'authenticité d'une chose certaine. Le propos avait été entendu; Luizzi était observé, il fut suivi. Un des fats qui lui avaient si bien parlé de madame de Farkley fei-

gnit de sortir en même temps que lui, le laissa passer le premier, et entendit le valet de pied crier au cocher : A l'Opéra ! Il rentra aussitôt et vint raconter l'aventure à quatre ou cinq intimes. On en rit assez haut pour que chacun s'informât de cette gaieté presque inconvenante.

D'abord on répondit :

— Ce n'est rien, une plaisanterie ! Ce pauvre Luizzi ! il avait l'air d'un triomphateur... Un bon garçon au fond, mais qui ne mérite guère mieux. — Mais qu'est-ce donc ? dit madame de Marignon. — Cela ne vaut pas la peine d'être répété. — Vous parliez de M. de Luizzi ? — De lui comme d'un autre. — Est-ce qu'il est parti ?

Un monsieur fit un signe de tête affirmatif, accompagné d'un sourire si fin que tous les autres en rirent aux éclats.

— Mais qu'est-ce donc ? reprit madame de Marignon. — Il est au bal de l'Opéra, répondit le monsieur en appuyant sur chaque syllabe, pour leur donner un sens très-positif... — Quelle horreur ! s'écria madame de Marignon avec mépris, c'est scandaleux ! — Et surtout de mauvais goût, ajouta Cosmes de Mareuilles. — Oui, reprit madame de Marignon ; je sais que vous y avez mis plus de mystère. — Ah ! vous me calomniez, dit le fat en se dandinant. — Je vous calomnie ! Vous niez donc ? — Eh ! non, reprit un autre ; si vous le calomniez, c'est en l'accusant de mystère, il ne s'en est jamais caché. — Ah ! Messieurs, Messieurs ! reprit madame de Marignon de ce ton en partie composé de l'indignation extérieure et de la joie interne que procure à une prude une méchanceté bien articulée.

Puis elle s'éloigna et alla retrouver ses deux amies. Bientôt s'établit entre elles et quelques personnes qui vinrent se joindre à ce groupe un entretien où les étonnements affectaient les exclamations les plus cruelles, à mesure que madame de Marignon racontait les paroles imprudentes de madame de Farkley et le départ de M. de Luizzi. Les plus sévères arrivèrent, contre la malheureuse qu'on avait chassée, à des mots qui ne se trouvent guère qu'au coin des rues. Si Luizzi avait pu entendre cette conversation, il aurait appris un grand secret, c'est celui de la pruderie des termes dans un certain monde. Ainsi, telle femme qui refusera d'entendre raconter l'histoire la moins égrillarde voilée de mots élégants, acceptera et même dira au besoin les paroles les plus grossières, s'il s'agit d'insulter une autre femme et de stigmatiser le vice.

Dans cette circonstance, la vertu de madame de Fantan poussa ce droit aussi loin que possible.

— Oui, dit-elle à madame de Marignon, oui, elle est venue faire ici le métier que font certaines demoiselles sur les promenades publiques. — Oh! Madame, reprit un homme assez âgé pour avoir connu madame de Fantan dans sa jeunesse. — Oui, Monsieur, s'écria madame de Fantan irritée d'une ombre d'opposition à la justice de ses arrêts, oui, Monsieur, madame de Farkley est venue dans ce salon pour y... — Oh! oh! oh! ne dites pas cela, reprit encore le vieux monsieur en couvrant de ses oh! oh! oh! le mot fatal qui, s'il ne fut pas entendu, fut cependant prononcé.

L'émotion de cet événement fut telle dans le salon de madame de Marignon que tout le talent des chanteurs qui se succédèrent au piano ne put la dominer de longtemps. Quelle excellente musique, en effet, peut valoir un bonne médisance? Cependant il se passa une chose bien singulière. Au moment le plus animé des chuchotements et des commentaires, un homme vêtu de noir, le visage maigre et anguleux, le front élevé et étroit, les yeux enfoncés sous d'épais sourcils et brillants d'une lueur fauve, la bouche mince et moqueuse, un homme se mit au piano. Dès qu'il le toucha, tous les regards se tournèrent vers lui. On eût dit que la corde, au lieu d'être frappée par le marteau de buffle de l'instrument, était pincée par une griffe de fer. Le piano criait et grinçait sous ses doigts redoutables. L'aspect de cet homme captiva l'attention que son prélude avait appelée; bientôt l'accent sinistre et railleur de sa voix fit courir un léger frémissement dans tout le cercle de ses auditeurs, et il commença l'air de la calomnie du *Barbier*. Ce mot, la *calomnie*, retentit avec un tel accent de sarcasme, que, par un mouvement soudain, tout le monde se tut. Le chanteur continua avec un éclat sauvage d'organe et un mordant d'intonation qui glacèrent l'assemblée. Tout le temps qu'il chanta, il tint ses yeux fauves fixés sur le trio principal, composé de mesdames du Bergh et de Fantan, qui avaient repris leurs siéges, et de madame de Marignon, qui s'était mise à la place de madame de Farkley, comme pour réhabiliter cette place de la flétrissure qu'elle avait subie. C'est ainsi qu'on élève une croix à la place où a été commis un meurtre. Ce regard railleur, devenu insultant par sa ténacité, sembla épouvanter madame de Marignon, au point qu'elle tenait de ses mains

crispées les deux bras de son fauteuil et se rejetait au fond de son siége. On eût dit qu'elle craignait qu'il ne partît de cet œil tendu sur elle un trait brûlant qui vint l'atteindre à sa place. Enfin, quand le chanteur arriva à la péroraison de cet air dont la dernière phrase peint avec tant d'énergie le cri de douleur du calomnié et la joie du calomniateur, cet homme donna à son chant une expression si acerbe, à sa voix un éclat si puissant, que les cœurs tressaillirent et que les cristaux vibrèrent à la fois. C'était un sentiment d'attente et d'anxiété inouï qui s'était emparé de tout ce monde. Puis, quand le chanteur eut fini, un silence glacé régna pendant quelques secondes, le chanteur salua et disparut dans le premier salon. Aussitôt, et comme si le charme eût cessé, madame de Marignon se leva, et, s'adressant à celui des musiciens qui était chargé de l'organisation des concerts, lui demanda quel était cet homme : celui-ci ne le connaissait pas et pensait que c'était un amateur de la société de madame de Marignon. Elle s'informa si cet homme n'avait pas été amené par quelqu'un qui désirait produire un artiste encore ignoré : personne ne le connaissait. Alors on chercha cet homme lui-même, on ne put le retrouver; les domestiques interrogés déclarèrent n'avoir vu sortir personne depuis une demi-heure. On s'inquiéta, et, tandis que la salon s'entretenait en tumulte de ce singulier chanteur, les domestiques visitèrent l'appartement : on ne découvrit rien. Cependant madame de Marignon ne cessait de dire à tout le monde :

— Quel peut être cet homme ? — Ma foi ! dit un des fats dont nous avons déjà parlé, ce ne peut être qu'un voleur. — A moins que ce ne soit le Diable, s'écria gaiement le vieillard qui avait voulu arrêter l'élan des propos de madame de Fantan.

Ce vulgaire dicton, le plus souvent jeté et accueilli très-indifféremment dans la conversation, fit pâlir madame de Marignon, et, dans son trouble, elle laissa échapper ces paroles :

— Le Diable, quelle idée !...

Presque aussitôt elle se retira. Un moment après on vint annoncer qu'elle était indisposée. Les salons se dépeuplèrent rapidement, et chacun se retira avec un sentiment pénible dans le cœur.

Cependant Luizzi s'était rendu au bal de l'Opéra, ce champ de bataille des beautés de détail ; c'est là, en effet, que triom-

phent les tailles fines et souples, les mains petites et effilées, les pieds menus et cambrés. On a fait beaucoup de contes sur les passions nées de toutes ces perfections secondaires, et qui finissent par rencontrer un visage disgracieux, désenchantement de leurs beaux rêves. Mais il y a un autre sentiment qui n'est possible qu'au bal de l'Opéra, c'est celui qu'éprouve un homme lorsque, après avoir détourné son attention d'une femme médiocre de visage, il découvre en elle des charmes qu'il n'avait pas remarqués. Autant elle était au-dessous des autres femmes dans un salon où l'éclat de la fraîcheur et la perfection des traits éclipsaient un teint sans pureté et un visage peu régulier, autant elle leur est supérieure quand elle se trouve dans ce bal de l'Opéra, où le regard, qui ne peut percer le masque, ne cherche que des beautés dédaignées ailleurs. Ce sentiment, Luizzi l'éprouva un peu. D'abord il remarqua un domino femelle qui s'arrêta soudainement à son aspect, et le considéra un moment. Ce ne fut que quelques secondes : le domino reprit sa marche et suivit le flot des promeneurs. Luizzi était à l'entrée du foyer de l'Opéra, et ce masque se promenait dans le corridor des premières loges. Armand le suivit des yeux, et admira d'abord sa taille flottante et gracieuse. Le masque se retourna pour voir Luizzi, et ce corps élancé et flexible se tordit doucement comme une corde de soie. Luizzi attendit que ce masque repassât pour mieux l'examiner. Il regarda les pieds de cette femme : ils étaient minces et élancés; l'éclat de leur blancheur perçait le bas de soie noire dont ils étaient vêtus : ils se posaient, en marchant, avec une fermeté élégante; le pied était à l'aise dans un soulier de satin, et le ruban qui tournait autour de la cheville ne faisait que montrer la rondeur fuselée du bas de la jambe. Cette femme fit plusieurs tours sous l'inspection du regard avide de Luizzi. Le doux balancement de sa démarche, l'élégance de sa taille, la distinction de tout cet ensemble, le frappèrent si vivement qu'il fit un pas vers elle pour mieux la voir. Elle s'en aperçut, et, comme si elle avait craint d'être reconnue, elle pressa vivement de la main la barbe flottante de son masque contre son visage. Cette main était couverte d'un gant; mais ce gant, dont la blancheur se dessina sur le satin noir, révélait la main la plus élégante, la plus oisive, la plus distinguée. Luizzi s'écria en lui-même :

— Quelle est donc cette femme qui est si belle ?

Il restait immobile à sa place pendant qu'elle passait et repassait. Mais déjà il comprenait le ridicule de cette attention sans but, et il s'apprêtait à quitter sa place et à chercher madame de Farkley, lorsque cette femme quitta le bras de son promeneur et s'approcha vivement de Luizzi ; elle se pencha à son oreille, et lui dit tout bas :

— Vous êtes monsieur de Luizzi, n'est-ce pas ? — Oui. — A quatre heures, sous l'horloge du foyer, j'ai à vous parler.

Luizzi n'avait pas eu le temps de répondre, que cette femme s'était éloignée et que Cosmes de Mareuilles lui disait d'un air railleur :

— Eh bien ! à quelle heure votre bonheur ? — Quel bonheur ? — Eh pardieu ! celui que madame de Farkley compte vous donner. — Quoi ! c'est là madame de Farkley ? — Elle-même. — Mais elle m'a paru, chez madame de Marignon, d'une beauté plus que contestable, et ici... — Ici elle est ravissante, n'est-ce pas ? Elle le sait si bien, que c'est pour cela qu'elle donne ses rendez-vous au bal de l'Opéra ; et elle vous y a pris. — Moi ! — Allons, ne faites pas le modeste ; il paraît que les avances ont été même un peu vives. Madame de Marignon est furieuse ; mais enfin vous n'êtes plus dans son salon, et je vous conseille d'être exact avec Laura, elle n'aime pas à attendre. D'ailleurs elle en vaut la peine, parole d'honneur ! — Vous le savez ? — C'est un bruit public.

Cosmes s'éloigna, et Luizzi chercha madame de Farkley des yeux. Elle descendait un des escaliers qui conduisent dans la salle ; le lustre l'éclairait de toute sa splendeur. Quelques paroles lui furent adressées en passant. Elle se retourna pour répondre, et tout ce qu'elle avait de souplesse, d'élégance, de beau mouvement, se montra à cet instant. Luizzi s'écria encore :

— Mais cette femme est admirable !

Il regarda à sa montre : il était à peine une heure et demie, il avait deux heures et demie d'attente. Luizzi se sentit dans le cœur une impatience qui l'étonna lui-même.

— Ah çà ! se dit-il, est-ce que je me troublerais pour cette femme ? est-ce que je la désirerais assez pour m'en occuper ? est-ce que je l'aimerais ? une femme que tout le monde a possédée, qu'il est presque honteux d'avoir eue et de ne pas avoir eue ! c'est une folie. Cependant il me reste un trop long temps à attendre pour que je reste là comme un idiot à la suivre des yeux. Cherchons une occupation.

Madame de Farkley repassa et lui fit un signe d'intelligence. Il la trouva merveilleusement gracieuse, et le cœur lui battit.

— Allons! reprit-il, c'est un parti pris; je suis le préféré de la soirée. Eh bien, soit! Mais je ne veux pas être plus gauche que les autres, je veux même qu'elle me distingue dans ses souvenirs. Tous ceux qui m'ont précédé connaissent la plupart de ses aventures; mais il doit y en avoir dont elle seule a le secret, et ce sont celles-là que je veux révéler, après lui avoir laissé croire qu'elle avait trouvé une dupe.

Aussitôt il s'écarta de la foule, tira sa petite sonnette, l'agita, et un monsieur en habit noir passa près de lui...

— Me voici, lui dit Satan, que veux-tu? — Je veux savoir l'histoire de cette femme qui passe là-bas. — De celle qu'on a si ignominieusement chassée de chez madame de Marignon? — Oui. — Et dans quel but veux-tu la savoir? — Parce que, avant de la connaître par elle-même, je veux la connaître par toi, pour apprendre jusqu'à quel point une femme peut pousser l'audace dans son dessein de tromper un homme. — Tu as raison. Te voilà dans un monde tout nouveau, et dans lequel tu as mis à peine le pied; il est bon que tu le connaisses, pour ne pas être exposé à des chutes fréquentes. Mais l'expérience ne serait pas complète si je ne te racontais d'abord l'histoire des deux femmes qui ont fait chasser madame de Farkley. — Y aurait-il quelque chose à dire contre elles? — En ma qualité de Diable, je ne me permettrai pas de juger si cela leur fait honneur ou déshonneur; mais tu ne sauras ce qu'est véritablement madame de Farkley, qui est une femme perdue selon le monde, que lorsque tu sauras ce que valent mesdames de Fantan et du Bergh, qui sont des femmes honorables selon le monde. — Soit, dit Luizzi.

Ils entrèrent tous les deux dans une loge, et Cosmes de Mareuilles, qui passait en ce moment, dit à un jeune homme qui était avec lui:

— Pardieu! madame de Marignon voulait savoir quel était le singulier chanteur de son concert; Luizzi pourra le lui dire, car les voici ensemble dans une même loge. — C'est sans doute le baron qui l'avait amené? — Il en est bien capable, il est si inconvenant!

XVII

PREMIER FAUTEUIL.

Et le Diable commença en ces termes:

— Madame du Bergh s'appelait, il y a vingt-cinq ans, mademoiselle Nathalie Firion. Elle était la fille de monsieur Firion, fournisseur, riche d'une fortune princière, élégant, d'un parler distingué, et qui possédait au suprême degré l'art de faire accepter son argent. C'est l'homme que j'ai vu acheter le plus de femmes en leur laissant la liberté de croire qu'elles ne s'étaient pas vendues. Des magistrats, des généraux d'armée, des administrateurs, ont reçu de lui des millions qu'ils croyaient légitimement gagnés, et lui ont, en retour, rendu des services qu'ils disaient gratuits parce que le mode de payement n'avait pas été direct. C'est qu'il ne faut pas vous imaginer, mon cher Luizzi, que la corruption par l'argent soit une chose facile. On achète un laquais, un espion de police, une fille entretenue pour une somme dont on convient et qu'on accepte de quelque manière qu'elle soit offerte; mais un député, un écrivain, une femme du monde, il y faut des façons infinies, cela demande du tact, de l'adresse, et surtout une grande volonté. Si jamais vous allez dans le monde des princesses impériales, je vous raconterai l'histoire d'une tête couronnée qui s'est vendue à un marchand de modes. C'est ce que je connais de mieux en ce genre. — Plus tard, dit Luizzi, mais à cette heure je désire surtout savoir l'histoire de madame du Bergh. — Pour arriver plus vite à madame de Farkley? soit. Comme je vous le disais, M. Firion était l'homme de France qui savait le mieux faire accepter ses marchés; et de tous ceux qui prétendent qu'on a tout ce qu'on veut avec de l'argent, il était peut-être le seul qui eût le droit de le dire sans fatuité. Il en était résulté pour lui une étrange facilité à promettre et à donner ce qu'on lui demandait. Quelque chose que désirât sa fille unique Nathalie, elle n'éprouvait jamais de refus. A toutes ses demandes, M. Firion répondait: *Je te l'achèterai,* que ce fût une parure, une

robe, un tableau, une maison, ou même un objet appartenant à une personne étrangère. On avait souvent fait la guerre à M. Firion sur sa facilité, sans s'apercevoir que c'était une manie. A mesure qu'il s'était engagé dans cette espèce de lutte et qu'il avait trouvé plus de difficultés à tenir ses promesses, il s'y était intéressé. Il en était résulté que cet homme, qui n'avait presque jamais trouvé d'obstacles à l'accomplissement de ses désirs, s'était fait une occupation des peines que les caprices de sa fille lui suscitaient. Il aimait à raconter comment il les avait surmontées, à dire tout ce qu'il lui avait fallu d'habileté, d'esprit, de ruse, pour parvenir à se procurer tout ce qu'on avait exigé de lui. Il citait comme son chef-d'œuvre d'avoir enlevé à une vieille baronne allemande un carlin dont elle faisait ses délices. Un prince illustre, ayant appris cette négociation, lui offrit l'ambassade de Saint-Pétersbourg : Firion refusa. « Dites à Son Altesse, répondit-il, que je ne suis ni assez noble, ni assez pauvre, ni assez bête, pour faire un bon ambassadeur. » La carrière politique de Firion n'alla pas plus loin. Cependant, tandis qu'il s'endormait dans le ravissement que lui faisaient éprouver ses triomphes, Nathalie devenait pensive et triste. A la place de ces bizarres désirs qu'elle exprimait à tout propos comme pour mettre en jeu l'obéissance de son père, elle ne lui répondait plus que par de longs soupirs jetés au vent, de longs regards jetés au ciel, de longs hélas jetés au hasard: Nathalie avait seize ans. M. Firion s'alarmait et se réjouissait de cette préoccupation. Il s'en alarmait parce que sa fille s'allanguissait; on voyait dans ses yeux des traces de larmes, dans sa pâleur des traces d'insomnie. Pour la première fois il y avait un chagrin dans cette âme jusque-là si innocemment tyrannique et volontaire. Était-ce un désir de mariage? M. Firion l'espérait; il s'attendait à voir sortir de cette tristesse une exigence bien extraordinaire qu'il se faisait fête de satisfaire. Sa fille eût-elle été éprise d'un prince, il calculait qu'il possédait assez de millions pour le lui donner. Eût-elle jeté ses vues sur un homme marié, il arrangeait un divorce qui pût rendre libre l'homme qu'elle avait choisi. Je te l'ai dit, c'était une manie qui s'était emparée de Firion; et il en était venu à ce point de donner à sa fille ce qu'elle voulait, bien plus pour sa propre satisfaction que pour celle de Nathalie. Firion attendait donc et se préparait en silence. Il connaissait assez sa fille pour supposer qu'il n'aurait à vaincre que des

obstacles de position. Nathalie était belle, grande, distinguée; elle était faite pour exciter de l'amour et des désirs, mais elle n'était pas faite pour en éprouver. Une tête d'enfant sur un corps largement développé ne laissait aucune chance ni à ces pensées dévorantes qui égarent la raison et la vertu, ni à ces accès de fièvres nerveuses qui ont le même résultat. Un égoïsme profond la défendait contre ces tendresses de cœur qui fondent les natures les plus dures et font plier les volontés les plus absolues. Firion se croyait donc assuré de n'avoir à satisfaire que des désirs d'ambition et de vanité. Toutes les prévisions de ce bon père furent renversées par une chose à laquelle il n'avait pas du tout pensé, par l'influence littéraire de l'époque où il vivait. — Comment cela? dit Luizzi. — Tu vas voir! repartit le Diable en souriant joyeusement, car il venait d'apercevoir un filou qui enlevait la montre d'un dandy, pendant que celui-ci lorgnait un masque des secondes loges.

Il toussa, puis continua :

— Une des plus merveilleuses niaiseries de l'humanité est enfermée dans cette phrase : *Je veux être aimé pour moi-même!* Si l'on demande à ceux qui la prononcent d'un ton pénétré ce qu'ils entendent par *moi-même,* ils arrivent, pour peu qu'on les pousse, à une suite d'absurdités inouïes. Je ne voudrais pas, disent-ils, être aimé parce que je suis riche: c'est un amour intéressé. Je ne voudrais pas être aimé parce que je suis beau : c'est un sot amour. Je ne voudrais pas être aimé parce que j'ai de l'esprit : c'est un amour de tête. Oh! s'écrient-ils dans leur enthousiasme d'amour pur, je voudrais être aimé pour moi-même! Oui! fussé-je laid, bête et pauvre, je voudrais être aimé; car le seul amour véritable est celui qui ne s'adresse ni à la fortune, ni à la beauté, ni à l'esprit, mais seulement au cœur. Les hommes étaient, surtout à cette époque, empoisonnés de cette manie d'eux-mêmes; ce qui n'eût pas empêché que, si une femme se fût avisée de préférer à l'un de ces messieurs un malotru fait comme ils auraient voulu l'être, ils eussent souverainement méprisé cette femme. Cette manie avait produit, outre de sots propos de salons où être aimé pour soi-même était la prétention à la mode, cette manie, dis-je, avait produit une foule de romances, de contes et d'opéras-comiques avec force princes et princesses déguisés en bergers et bergères. Il en était résulté une action du monde sur la littérature, et

de la littérature sur le monde, qui avait fait de cette manie une rage, un délire, une fureur. Cependant la tristesse de Nathalie augmentait de jour en jour; elle devint même si alarmante, que M. Firion s'en occupa très-sérieusement. S'il s'était fait une loi de satisfaire les moindres désirs de Nathalie dès qu'elle les avait exprimés, il y avait mis la précaution de ne jamais les deviner. Cette fois, cependant, il s'écarta de son système. Un soir, dans une fête splendide où Nathalie étincelante de beauté et de parure était entourée des hommages les plus soumis et les plus flatteurs, elle se laissa aller à éclater subitement en larmes et en sanglots; puis elle se précipita dans les bras de son père en lui criant:

« Emmenez-moi d'ici; sortons, sortons! j'étouffe, je me meurs! »

Cette esclandre épouvanta M. Firion, il craignit un amour violent excité par la jalousie. Il enleva sa fille et la porta à moitié évanouie dans sa voiture. Mais à peine Nathalie fut-elle seule avec son père, qu'elle se mit à arracher violemment sa couronne de fleurs; elle détacha ses bijoux de jeune fille, déchira sa robe de mousseline de l'Inde, parure fort rare dans ce temps de blocus continental, et les foula aux pieds en répétant :

« — O malheureuse! malheureuse que je suis! — Mais qu'as-tu? que veux-tu? lui dit son père vivement alarmé. — Je veux ce que vous ne pouvez me donner. — Qu'est-ce donc? — Je veux être aimée pour moi-même! » s'écria Nathalie en regardant son père d'un air triomphant.

Cette réponse abasourdit M. Firion, elle dérangeait tous ses calculs. Il est difficile d'acheter un cœur qui aime sans intérêt. On ne paye pas ce qui n'existerait plus du moment que cela se serait vendu. La diplomatie financière de M. Firion demeura sans présence d'esprit, et il tomba dans les lieux communs les plus ordinaires.

« — Comment peux-tu croire qu'on ne t'aime pas pour toi-même? Tu es jeune et belle, tu as de l'esprit, de la fortune. — Et voilà ce qui fait que je suis si malheureuse! répliqua Nathalie. Le fils du duc de... m'accable de ses soins, mais il n'aime en moi que les millions avec lesquels il pourra redorer son blason moisi. Le colonel V... m'adore. Je le crois désintéressé, mais il promènera sa femme avec le même sentiment d'orgueil que son uniforme de hussard. Pourvu qu'elle soit plus belle que la femme du général B... qu'il dé-

teste, il sera satisfait. Mille autres me font une cour assidue dont je rougis pour moi et pour eux, car aucun n'éprouve ce véritable amour qui part du cœur pour s'adresser au cœur : il y a chez tous une raison honteuse ou frivole de m'aimer. Mais si j'étais une pauvre fille sans fortune, alors sans doute je rencontrerais un homme qui ne serait touché que de moi seule. Oh ! que les misérables sont heureux ! ils sont sûrs de l'affection qu'ils inspirent. »

Nathalie continua longtemps sur ce ton, et pour la première fois Firion, désarçonné par le caprice de sa fille, ne put pas lui répondre : Je te l'achèterai. Toutefois il espéra que ce caprice passerait comme la plupart de ceux qu'il avait satisfaits. Mais c'était une nouveauté pour Nathalie., que de désirer longtemps quelque chose : elle s'entêta donc dans sa manie, et bientôt elle fut sérieusement prise d'un véritable dégoût du monde. Sa santé s'altéra, sa vie fut un moment en danger. M. Firion, qui avait mis en elle toutes ses espérances, tout l'avenir de sa richesse, Firion, qui avait caressé pour sa fille des rêves de grande dame, oublia tout pour la sauver ; et, pour la sauver, il se prêta autant que possible à sa manie de se faire aimer pour elle-même. En conséquence, il la conduisit secrètement aux eaux de B..., et là, sous le nom de Bernard, il se logea dans une modeste maison. Ils n'avaient ni chevaux ni livrée. Une seule femme servait le père et la fille ; ils sortaient à pied, modestement vêtus, et, si quelque élégant de Paris les eût rencontrés, il eût hésité à les reconnaître. Du reste, personne ne les remarquait, et ce que Firion avait cru très-propre à guérir sa fille ne fit qu'aggraver son mal.

« — Voyez ! lui disait-elle ; vous avez sous les yeux la preuve de la fausseté de tous ceux qui me poursuivaient de leurs hommages. Je ne suis ni moins belle ni moins bonne que je l'étais à Paris, et personne ne me fait plus la cour parce que je ne suis plus riche. Oh ! que c'est un affreux malheur d'avoir un cœur fait pour aimer et de ne trouver personne pour le comprendre ! »

Firion ne savait trop que répondre ; car sa fille, cette fois, avait cruellement raison. Cependant il guettait toutes les occasions de la produire, et, dès qu'un homme jetait un regard sur Nathalie, il en éprouvait une vive reconnaissance, il le saluait, lui souriait, l'agaçait. A la fin, il joua ce rôle si maladroitement qu'il fit dire sur son compte les choses les plus

singulières. Cela alla si loin qu'on les évitait comme des intrigants de bas étage. Le père et la fille en étaient venus au point de douter d'eux-mêmes; Firion n'avait plus d'esprit, Nathalie devenait gauche et laide.

Il faut que tu saches, mon cher Luizzi, que le succès est comme l'ivresse : il donne une portée réelle à certains esprits et à certaines beautés. Il y a des hommes qui ne savent que réussir et des femmes qui ne savent qu'être heureuses; la moindre résistance annule les uns, et l'abandon enlaidit les autres. Il en est de ces gens-là comme des chevaux de course : du moment qu'ils ne peuvent plus faire le tour du Champ de Mars en moins de trois minutes, les meilleurs coureurs deviennent des rosses.

Cependant la saison se passait, et aucun homme n'avait encore adressé la parole à Nathalie, lorsque le baron du Bergh parut à B... Le baron du Bergh était un gentilhomme du Quercy, qui venait user aux eaux les restes d'une belle fortune et d'une pauvre santé. Orphelin, il avait livré aux émotions du jeu et de la débauche une nature frêle et délicate. Bien jeune encore, il avait à peine vingt-cinq ans, il en était arrivé à aborder une friponnerie et une femme sans émotions, le cœur ne lui battait plus ni de honte ni d'amour : c'était le vice dans sa perfection. C'était aussi un homme supérieur ; il le fut assez du moins pour distinguer Nathalie dès qu'il la rencontra. La connaissance n'était pas difficile à faire : il se présenta, il fut accueilli. Cette jeune belle fille, souffrante et pauvre, était la seule conquête qu'il pût espérer en sa qualité d'homme ruiné. Il s'attacha donc à elle avec assiduité; il l'entoura de soins, d'hommages, et bientôt Nathalie crut avoir trouvé ce qu'elle avait si longtemps espéré : elle se crut aimée pour elle-même, elle redevenait belle, joyeuse, sémillante, elle faisait peur à son père de son exaltation. Du Bergh était de toutes les promenades, de tous les projets, de toutes les conversations. Elle arrangeait à part son mariage avec lui, elle s'en faisait un bonheur, une gloire, un triomphe. Firion, qui connaissait la valeur morale, physique et pécuniaire de du Bergh, faisait la sourde oreille. Mais comme il n'était pas dans le secret de la sécheresse morale et physique de sa fille, il ne savait jusqu'où pouvait aller cette exaltation. Le bonhomme s'alarmait à tort. Avec un caractère comme celui de Nathalie, être aimée pour soi-même voulait dire être aimée pour rien. Elle prétendait inspirer une pas-

sion bien absolue, bien désintéressée; elle supportait à peine que du Bergh lui dît qu'elle était belle. Toutefois, ne se sentant aucune envie de se défigurer pour éprouver la sincérité de l'amour de du Bergh, elle se donnait tous les torts possibles de caractère pour bien établir cet empire excessif que les femmes prétendent plus ou moins exercer. Il est inutile de te dire que du Bergh ne se soumit pas longtemps à ce régime; bientôt il montra, par des absences fréquentes, qu'il aimait les femmes pour quelque chose. Cet abandon causa à Nathalie une véritable rechute; elle aimait du Bergh par vanité, et surtout comme expédient.

— Hein ! fit Luizzi à ce mot du Diable, elle l'aimait comme expédient ? — Assurément. Nathalie s'était fourvoyée dans une fausse route, et, grâce à l'entêtement particulier à tous les petits esprits, elle y persévérait comme un enfant mutin; mais elle avait été ravie de rencontrer un homme qui l'aidât à en sortir. Elle éprouva donc une rage indicible lorsque du Bergh parut s'éloigner d'elle. C'était une chute d'orgueil : rien n'est plus dangereux pour les femmes, et Nathalie en tomba sérieusement malade. Firion alla chercher un médecin... — Pour sa fille ? dit Luizzi en bâillant. — Non, pour du Bergh. — Pour du Bergh ? — Oui : il alla chez une espèce de bourreau très-connu pour les soins mortels qu'il donnait à ses malades. Firion aborda le médecin en lui racontant naïvement la vérité, en lui disant tout simplement combien il avait de millions et par quel caprice de sa fille il les dissimulait. Firion retrouva tout son esprit en cette circonstance, car c'est chose difficile de mentir avec la vérité. Puis, sans laisser au médecin le temps de se reconnaître, il lui apprit que sa fille avait rencontré enfin l'homme qu'elle désirait, et que cet homme était le baron du Bergh. « — Du Bergh ? dit le médecin stupéfait. — Oui, reprit Firion sans se déconcerter, et je donnerai cent mille francs à l'homme qui le guérira de la maladie mortelle dont il est atteint. — Comment, une maladie mortelle ? reprit le docteur, dont l'oreille et l'intelligence s'ouvrirent à la fois au mot de cent mille francs. Une légère irritation de poitrine, voilà tout. Mais, s'il veut écouter mes avis, en deux mois il sera aussi bien portant que vous et moi. — Eh bien ! dit Firion, voyez-le, guérissez-le, mais gardez-moi le secret. Je mets en vous toute ma confiance. — Elle ne sera point trompée. — Je l'espère. »

Firion avait eu raison : la confiance qu'il avait dans le doc-

teur ne fut pas trompée. A peine l'avait-il quitté que le discret médecin s'empressa de se rendre chez du Bergh et de lui raconter ce qu'il venait d'apprendre de ce prétendu M. Bernard.

..... A ce moment, le Diable s'arrêta, et, considérant Luizzi avec attention, il sembla tout à coup abandonner son récit; puis il reprit :

— Vous êtes un homme sensé, mon cher Luizzi; mais, ainsi que tous les hommes sensés, vous n'admettez comme chose possible que ce qui s'explique. Le grand secret des intuitions vous est inconnu; vous rejetez dans les rêves de la littérature fantastique les merveilleuses découvertes faites par un sens qui vous manque et qui ne peut s'appeler que l'instinct. Ainsi vous comprendrez difficilement la manière dont du Bergh reçut cette nouvelle. — Elle devait tout au moins lui sembler invraisemblable, dit Luizzi. Un millionnaire de plusieurs millions qui se cache, cela mérite explication, et du Bergh nia sans doute... — Pas le moins du monde, fit le Diable en interrompant Luizzi. — Il dut s'étonner cependant qu'un homme riche et puissant comme Firion consentît à lui donner sa fille. — Ceci n'est pas mal observé. Et puis? — Et puis il supposa sans doute que la tendresse paternelle l'aveuglait assez pour la sacrifier, et... — Mauvais! repartit le Diable, très-mauvais! — Après tout, repartit Luizzi, je t'ai appelé pour me raconter une histoire et non pour me proposer une énigme. Qu'est-ce que fit du Bergh? — Il devina tout de suite (je t'ai dit que l'instinct du vice était merveilleux en lui), il devina tout de suite que Firion ne cherchait à le faire guérir par le docteur en question que pour se défaire de lui plus sûrement. — Quelle horreur! s'écria Luizzi. — Du Bergh trouva la chose très-spirituelle, repartit le Diable, et il dressa ses batteries en conséquence. Il revint auprès de Nathalie, et, averti du rôle qu'il devait jouer, il finit par lui persuader aussi complétement que possible qu'il l'aimait pour elle-même. Nathalie, d'autant plus heureuse de ce triomphe qu'elle avait craint un moment de le perdre, voulut absolument récompenser cet amour si désintéressé, si puissant, si vrai : elle déclara donc à son père que M. du Bergh était le seul homme qu'elle consentît à épouser. Contre toute espèce de raison, Firion ne refusa point; seulement il remit à deux mois la célébration de ce mariage. Il avait calculé que du Bergh, grâce aux soins du médecin qu'il lui avait choisi, ne

pouvait aller plus loin. En effet, du Bergh devenait plus pâle et plus faible de jour en jour, et, malgré tous ses efforts, il ne put cacher à Nathalie le véritable état de sa santé. La pauvre fille s'en désespéra sincèrement ; elle accusa le sort, elle inventa une foule de phrases très-ridicules contre le destin qui semblait s'acharner à la poursuivre en lui enlevant la seule espérance qui lui restât en ce monde. Du reste, reprit le Diable en prenant une prise de tabac, vous autres hommes, vous avez une foule de mots inouïs qui n'ont aucune espèce de sens, et dont vous usez avec une confiance admirable. Tel est le mot destin, par exemple. Eh bien! moi, je déclare que, s'il existe dans l'univers quelqu'un qui puisse me dire ce que l'humanité entend par le destin, je m'engage à lui servir de domestique, n'en eût-il jamais eu ou l'eût-il été lui-même, deux chances immanquables d'être traité comme un nègre.

Le Diable devint pensif, et Luizzi, auquel ce récit n'avait pas jusque-là inspiré un grand intérêt, lui dit d'un air assez méprisant :

— Tu n'es pas en verve ce soir, maître Satan, et je ne sais quelle instruction je pourrai jamais tirer de la sotte histoire que tu me racontes.

Le Diable attacha sur Luizzi son plus cruel regard, puis reprit en ricanant :

— Crois-tu à la vertu de madame du Bergh? — Tu ne m'as rien dit, jusqu'à présent, qui puisse m'en faire douter. — Crois-tu qu'une femme qui a si insolemment traité ce soir une autre femme puisse être empoisonneuse et adultère? — C'est impossible! s'écria Luizzi, madame du Bergh empoisonneuse et adultère! — Oh! la chose ne s'est pas faite d'une façon ordinaire. C'est un secret entre elle et moi, et c'est pour cela que j'ai voulu te le raconter. — Mais il n'y a donc rien de vrai dans ce monde? — Il y a de vrai la vérité. — — Et qui la sait, mon Dieu? — Moi, s'écria le Diable, et je vais te la dire. Écoute-moi bien, et ne perds pas une parole de mon récit.

Or, Nathalie se désespérait, du Bergh se mourait, et Firion se félicitait; mais un nouveau caprice de Nathalie vint mettre le couteau sur la gorge de son père. Nathalie se trouva un sentiment tout fait dans une phrase de roman. Voici cette phrase de roman : « Oh! si je ne puis être à lui, je veux du moins porter son nom! Son nom, je ne l'entendrai jamais

prononcer sans qu'il résonne saintement à mon oreille. Toutes les fois que je m'en entendrai appeler, il me dira le cœur que j'ai perdu et le bonheur que j'aurais pu espérer. » Il n'en fallait point tant à Nathalie pour se fabriquer une volonté contre laquelle toutes les remontrances de son père ne purent rien. « S'il meurt sans que je l'épouse, je me tue sur sa tombe... Je veux son nom... Je le veux... Que ce soit le gage d'un amour digne de moi ! » Nathalie s'était tellement exaltée dans cette idée, qu'elle s'était procuré du poison pour la mettre à exécution. Firion se consulta d'abord, il consulta ensuite un médecin assez renommé et assez habile, un autre que celui auquel il avait confié du Bergh. Celui-ci, qui avait appris chez le pharmacien du lieu les ordonnances de son confrère, n'hésita pas à dire à Firion que du Bergh était un homme mort. Firion sortit la joie dans le cœur et les larmes dans les yeux, niaise perfidie dont il eût pu se dispenser ; et il courut annoncer à Nathalie qu'il consentait à tout.

— Pardieu ! s'était-il dit, une femme veuve deux jours après son mariage, une veuve vierge, ce sera assez extraordinaire pour donner à Nathalie cet attrait supérieur qui lui manque.

Le jour du mariage fut donc fixé, et du Bergh, qui avait été informé du vrai nom de Firion, mais qui était censé ignorer sa fortune, fut transporté à la chapelle dans une chaise à porteurs. Il en sortit mourant pour s'asseoir sur le fauteuil nuptial et reçut la bénédiction du prêtre au moment même où on le croyait près d'expirer. Il eut cependant assez de force pour être ramené chez Firion, et déposé sur *cette couche d'hyménée* (style de l'époque) qui devait être une couche de mort. Aux yeux de Nathalie, tout cela ne manquait pas d'une certaine poésie à laquelle elle se laissait aller d'assez bonne foi pour que son père crût devoir l'enlever de la chambre où du Bergh allait bientôt expirer. Il craignait sur l'esprit de sa fille l'effet de cette mort, quoiqu'elle fût certaine et prévue. Mais, dès que Nathalie s'aperçut de l'intentiou dans laquelle on venait de la faire sortir, elle se mit à pousser de tels cris qu'on jugea moins dangereux de la laisser retourner près de son mari malade. Dès que Nathalie fut libre, elle marcha gravement vers cette chambre fatale, où elle déclara vouloir entrer et veiller seule. La nuit était venue. C'était une belle scène que celle qui allait se passer ! Comprends-tu cette jeune fille en présence de ce premier et saint amour prêt à remonter vers le ciel ? La vois-tu à genoux à côté de ce moribond qui l'adore

et qui exhale son dernier soupir en lui disant : Nathalie, je t'aime ! Sens-tu quel beau et déchirant spectacle que la douleur de cet homme à côté de cette jeune et belle femme qui vient se donner à lui, et qui lui adoucira les derniers moments de sa vie en lui apprenant qu'elle était riche, que, s'il pouvait vivre, il aurait une vie de luxe et de délices ? Y a-t-il beaucoup de choses plus dramatiques que de faire lever de joyeuses espérances autour d'un mourant à mesure qu'il perd le pouvoir de les réaliser ? Par l'enfer dont je suis le roi, c'était une belle situation que celle où Nathalie allait se trouver ! Il y avait là de quoi faire un merveilleux effet à son retour à Paris ; et cette scène, elle était là, derrière la porte qui la séparait de du Bergh. Cette insatiable soif du cœur féminin, cette soif d'extraire d'une position tout ce qu'elle a d'émotions terribles et funestes, poussa Nathalie ; elle ouvrit la porte et la ferma derrière elle. Du Bergh...

— Du Bergh était mort ! s'écria Luizzi.

Le Diable le regarda d'un air de pitié.

— Du Bergh, reprit-il, était dans une bergère, un verre de vin de Bordeaux à la main, un cigare à la bouche, et fredonnant l'air *Enfant chéri des dames.* « — Quelle imprudence ! s'écria Nathalie à l'aspect du vin... — Excellent, ma chère, dit du Bergh en se levant et en jetant son cigare par la fenêtre, c'est, après vous et ses millions, ce que cher beau-père possède de mieux. »

A cet aspect de du Bergh leste et bien portant, Nathalie recula ; elle resta dans un état de stupéfaction indicible, pendant que du Bergh, lui prenant insolemment la taille, lui disait :

« — C'est une surprise que je te ménageais, cher ange. Allons ! ne sois donc pas bégueule, mon amour. Je ne suis pas ton mari pour être moins bien traité qu'un amant. Ne fais donc pas l'enfant. — Ah ! s'écria Nathalie, c'est une trahison de mon père... — Une trahison de votre père, chère amie ! qu'entendez-vous par là ? Est-ce que vous lui avez formellement demandé un mari défunt ? reprit du Bergh. Est-ce que vous étiez du complot ? — De quel complot ? — Ah ! voici, reprit du Bergh en se versant un second verre de vin ; je vais tout vous dire, afin que nous sachions à quoi nous en tenir sur notre compte respectif à tous les trois. D'abord, monsieur votre père, qui est un homme fort distingué, ne s'est pas décidé à donner sa fille à un homme comme moi sans une raison péremptoire. Or, qu'est-ce qu'un homme comme moi ? un *liber-*

tin, un joueur, un faussaire! — Un faussaire! s'écria Nathalie. — Pour une bagatelle de 2,000 guinées; et votre père tiendra trop à l'honneur de son gendre pour ne pas étouffer cette affaire. Nous avons le temps; la lettre de change ne se présentera chez E..... que dans un mois, et le papa Firion fera taire toutes les réclamations en la payant... — Un faussaire! répéta Nathalie, dont la pensée avait peine à rester droite sous le choc des étranges paroles qu'elle entendait. — Je ne pense pas que votre père fût précisément instruit de cette circonstance; mais, en tout cas, il en savait assez sur mon compte pour ne pas vouloir vous donner à moi s'il n'avait espéré que ma mort le débarrasserait bientôt de son gendre. — Mon père avait prévu votre mort? dit Nathalie toujours immobile. — Il avait mieux fait le vieux rusé! il y avait aidé. — Mon père a voulu vous assassiner? — Non, non, je ne dis pas cela. Il est trop du monde pour commettre de ces vilenies, mais il m'avait choisi un médecin qui devait s'en charger. J'ai encore chez moi l'assortiment complet que le drôle a voulu me faire prendre. Je crois même que le pharmacien m'a fait remettre son mémoire. J'espère que M. Firion a trop d'honneur pour refuser de l'acquitter. — Ainsi, dit Nathalie, cette maladie, cette faiblesse, ce dépérissement... — Bien joué! n'est-ce pas? ma Nathalie? — Ainsi vous saviez qui j'étais? — A peu près, mon ange. — Que j'étais riche? — Immensément riche, mon idole! — Et vous avez osé?... — Hein! fit du Bergh, madame ma femme? »

Nathalie se détourna et cacha sa tête dans ses mains. Du Bergh les écarta violemment et la regarda. Elle pleurait.

« — Vous pleurez parce que je ressuscite? Vous auriez donc ri si j'étais mort? »

Nathalie laissa échapper des sanglots étouffés.

« — Ah çà! reprit du Bergh brutalement, expliquons-nous un peu. Est-ce ainsi que vous entendez aimer les gens pour eux-mêmes? Vous qui demandez cet amour à cor et à cri, ne m'aimez-vous qu'en qualité de cadavre? Grâce au ciel! je ne le suis pas, madame la baronne du Bergh. Allons, réjouissez-vous : j'ai encore assez de force pour manger toute la fortune de monsieur votre père, s'il veut me la donner. Oh! le digne scélérat! quelle figure il va faire demain au matin, quand, au lieu de me trouver râlant et prêt à rendre l'âme, il me verra amoureusement couché dans les bras de sa fille! C'est une surprise que je veux lui donner. »

Et du Bergh embrassa Nathalie. Il était à moitié ivre, elle recula d'horreur et de dégoût. Du Bergh se mit en devoir de fermer les contrevents et les rideaux, en marmotant :

« — Ah! vieux Firion, tu voulais me faire tuer médico-légalement, mon doux père.... Nous verrons..... nous verrons.... »

Nathalie s'élança pour sortir.

« — Que nenni, ma colombe! dit du Bergh en l'arrêtant. — Monsieur, je vais appeler. — Pourquoi? pour dire que vous êtes désolée que votre mari adoré ne soit pas mort?... O bon père! ta fille est digne de toi!.... »

Ce mot passa comme une lueur infernale devant Nathalie; cependant elle frissonna en détournant la tête comme pour ne pas la voir.

« — Monsieur, dit-elle à du Bergh, il faut nous séparer. — Plaît il? Et pourquoi? — Parce que nous ne pouvons vivre ensemble. — C'est précisément le contraire que j'espère. — Jamais. — Il y a des lois qui assurent les femmes à leurs maris. — Eh bien! Monsieur, partons, fuyons la France... — — Mon enfant, dit du Bergh d'un ton outrageusement paternel, tout ce qui vous arrive vous a un peu bouleversé la tête. Nous partirons demain pour Paris. Je suis bon homme au fond; et, pourvu que le beau-père nous assure deux ou trois cent mille livres de rente, un hôtel, un château, etc., je le respecterai et ne lui parlerai même pas de ses projets à mon égard. — Est-ce donc un parti pris? — Parfaitement pris. Songez donc, Nathalie, que voilà deux mois je ne rêve pas autre chose. Allons, enfant, la nuit avance... Ma Nathalie, m'aimes-tu?... Viens. — Tout à l'heure, répondit Nathalie d'un air presque tendre. — Que fais-tu là? — Rien.... c'est une habitude que j'ai... Je renferme mes boucles d'oreilles dans ce secrétaire. — Avec son mari, on n'a plus peur des voleurs... — Sans doute, dit Nathalie en souriant et en présentant son front à du Bergh, tandis que sa main prenait dans le secrétaire un flacon imperceptible.—A la bonne heure, cher cœur, dit du Bergh voilà comme je t'aime. Et il porta la main sur le blanc fichu de Nathalie. — Oh! lui dit-elle, regarde si personne n'est à cette porte... — Enfant! — Je t'en prie! »

Il alla vers la porte, l'entr'ouvrit, et revint vers Nathalie. Elle était près de la table, pâle et tremblante...

« — Q'as-tu? — Je souffre, je voudrais un verre d'eau. — Prends ce verre de vin de Bordeaux, il te remettra. — Le vin

me fait mal, dit Nathalie ; mais comme il n'y a pas d'autre verre ici, je vais jeter ce vin, et puis... — Inutile, mon amour, dit du Bergh, je suis économe quand je m'en mêle, je ne gaspille rien qu'à mon profit. »

Il prit le verre de vin et l'avala d'un trait.

« — Et maintenant? — Maintenant je suis à toi, » dit Nathalie. — Quoi ! s'écria Luizzi, et elle se donna alors à cet homme, et ce jeune du Bergh qui existe, c'est le fils?... — Ce jeune du Bergh, dit le Diable, c'est une autre histoire ; car il y avait trois gouttes d'acide prussique dans le flacon de Nathalie, et du Bergh n'avait pas fait un pas qu'il tomba mort. — Mort ! reprit Luizzi... et après?... — Mon bon ami, dit le Diable, il est trois heures, et madame de Farkley vous attend. — Pourtant je veux savoir... — Ne savez-vous pas déjà quelque chose qui pourra vous guider dans votre amoureuse aventure? Je vous ai enseigné un peu ce qu'était la vertueuse madame du Bergh. Allez apprendre ce que c'est que la femme dépravée qui s'appelle Laura de Farkley.

Et le Diable disparut, laissant Luizzi seul dans sa loge...

XVIII

COMMENT LES FEMMES ONT DES AMANTS.

Lorsque Luizzi approcha de l'horloge où il devait retrouver Laura, il fut obligé de percer un groupe assez nombreux de jeunes élégants qui se pressaient autour de deux femmes qui les accablaient de railleries. L'une d'elles se tourna vers lui, c'était madame de Farkley. Elle s'empara rapidement du bras d'Armand et perça le cercle dont elle était entourée. On lui fit place avec cette courtoisie moqueuse qui respecte la femme parce qu'elle est femme, mais qui montre en même temps que le respect ne s'adresse qu'au sexe et non à la personne. Armand et madame de Farkley étaient à peine à quelques pas du groupe, que celle-ci lui dit d'un ton languissant :

— Vous êtes monsieur de Luizzi, n'est-ce pas? — Oui, Madame. — Vous arrivez de Toulouse? — Oui, Madame. —

C'est vous que j'ai eu le plaisir de voir chez madame de Marignon? — Oui, Madame. — Mais savez-vous bien, Monsieur, que vous avez été précédé ici par une réputation colossale? — Moi, Madame? et à quel titre, mon Dieu? Je suis l'homme le plus obscur de France. — Obscur, parce que vous êtes discret, Monsieur; car il vous est arrivé, dit-on, des aventures qui auraient suffi pour mettre un homme à la mode, si elles n'étaient datées de Toulouse. — En vérité, Madame, je n'ai aucune envie de me rappeler le passé quand je suis près de vous. — En vérité, Monsieur, vous êtes ingrat envers le passé; car on m'a assuré qu'il est difficile de rencontrer une personne plus complétement belle que cette pauvre marquise du Val, et une femme plus charmante que la petite marchande, Madame... Madame... comment l'appeliez-vous? — Je puis vous jurer que ces souvenirs n'ont rien de bien flatteur, et que, ne fussé-je pas près de vous, je voudrais encore les oublier. — Voilà qui est mal, Monsieur, et en quoi les hommes manquent tout à fait de justice et de générosité. Je ne pense pas qu'une liaison doive être éternelle; qu'un homme que des intérêts graves, une grande ambition, peuvent entraîner loin d'une femme qu'il a aimée, doive lui garder une inaltérable fidélité,d'amour. C'est impossible. Mais du moment qu'il ne l'aime plus ou qu'il en est séparé, qu'il se fasse son ennemi ou son détracteur, voilà ce qui me semble odieux et méprisable. — Ce sont des crimes dont je ne suis pas coupable, dit Luizzi, et je vous proteste que personne ne professe un plus profond respect pour les deux femmes dont vous venez de parler. — Ah! voici une autre sorte de ridicule, repartit madame de Farkley en se jetant doucement en arrière pour s'appuyer ensuite plus doucement sur le bras de Luizzi et lui faire sentir cette frêle élasticité de son corps qui se pliait et se tendait à chaque pas par un mouvement d'un abandon et d'une volupté indicibles. — Que voulez-vous dire, Madame? une autre sorte de ridicule? y en a-t-il donc à respecter des femmes qui méritent de l'être?

Madame de Farkley se pencha vers Luizzi de manière à ce que ses deux bras fussent passés dans le sien, et marchant ainsi, la poitrine appuyée à son épaule, elle lui dit presque dans l'oreille :

— Vous êtes un enfant, baron.

Cette parole fut prononcée de ce ton de supériorité séduisante qui, dans la bouche d'une femme comme madame de

Farkley, semble dire à un homme comme Luizzi : « Vous ne savez pas tout ce que vous valez, et vous perdrez mille chances de réussir parce que vous êtes trop modeste. » Le baron crut devoir le prendre ainsi ; cependant il répondit :

— Je ne comprends pas plus que je sois un enfant que je ne comprenais pourquoi j'étais ridicule. — Ni ridicule ni enfant, si vous le voulez : je vous demande pardon de l'expression. Vous n'êtes pas vrai, ou plutôt, vous n'êtes pas naturel. — Il y a une chose que je suis assurément ; c'est bien gauche, car je ne comprends pas davantage. — Eh bien! reprit madame de Farkley en continuant ce manége de coquetterie physique pour ainsi dire, qui consiste dans une attitude de corps, dans des inflexions de voix, dans une main ravissante habilement dégantée pour relever une barbe de masque qui découvre des lèvres pleines de volupté jouant sur des dents virginales, dans ces mille petites ruses qui détaillent une femme, beauté à beauté, aux yeux d'un homme qui l'examine ; eh bien! reprit-elle, je vais m'expliquer tout à fait. Vous avez de l'honneur dans le cœur, monsieur le baron, et personnellement j'aurais à vous remercier de l'intention d'une bonne façon à mon égard, si vous ne vous étiez trompé comme tout le monde sur ce qui est arrivé ce soir : c'est pour cela que j'oserai vous donner, à vous qui êtes encore un assez jeune homme, un conseil que vous ferez bien de suivre. Vous ne savez ni avouer ni nier une femme, et cependant c'est en cela que consiste tout l'art de savoir vivre avec nous. Je vous prends pour exemple. Je viens de vous parler de deux femmes. Je suppose, car je ne sais rien de ce qui est, je suppose que l'une des deux seulement vous ait appartenu; eh bien! vous m'avez répondu sur l'une et sur l'autre avec la même phrase insignifiante et banale. Si cette phrase a un sens, si elle est vraie, vous faites injure à l'une d'elles en protégeant du même mot celle qui a fait une faute et celle qui n'en a pas fait ; si cette phrase est, comme je le disais, insignifiante et banale, vous faites encore injure à celle qui n'a pas été coupable en ne la défendant pas mieux que celle qui l'a été. — Mais si aucune ne l'a été, Madame, que pouvais-je répondre ? — Oh ! reprit Laura vivement, ne changeons pas la question : j'ai supposé qu'il y en avait une de coupable ; en ce cas, croyez-vous m'avoir bien répondu? — Oui, Madame, car la discrétion est une vertu du monde tout au moins. — Et c'est cette vertu

avec laquelle on déshonore presque toutes les femmes. Tout se sait, tout se sait exactement dans de pareilles aventures, Monsieur; mais, lorsqu'on ne peut pas douter d'une intrigue et qu'on voit un homme la nier, les femmes lui en savent gré, et elles ont grand tort; en effet, le lendemain, si cet homme se trouve par hasard dans leurs relations habituelles, il est assez probable qu'on lui supposera une nouvelle intrigue, et, comme ces femmes n'ont pas cru pour une autre les protestations de cette vertu que vous appelez discrétion, on ne croira pas davantage pour elles les mêmes protestations discrètes. — Mais à ce compte, Madame, reprit Luizzi, il faudrait donc à la première question répondre la vérité? Puis, considérant madame de Farkley d'un air impertinent, il ajouta : Il y a des femmes pour qui cette théorie devrait être bien dangereuse. — Qui sait, Monsieur, répondit madame de Farkley sans paraître émue, qui sait quelles sont les femmes qui auraient à redouter cette exacte vérité? Un amant, Monsieur, c'est comme le chiffre 1 posé dans la vie d'une femme ; s'il arrive après lui un fat qui se vante de ce qu'il n'a pas obtenu, le monde pose ce zéro après le chiffre fatal, et le monde lit 10, répète 10. Soyez sûr, Monsieur, que, dans l'existence d'une femme et en bonne arithmétique galante, un amant et un fat équivalent à dix amants.

Luizzi trouva que madame de Farkley plaidait sa propre cause d'une manière assez directe. Comme il crut pouvoir lui répondre sans trop de détour, il reprit :

— Et sans doute, Madame, vous poussez ce système numérique dans toutes ses conséquences, et vous supposez qu'un second fat équivalant à un second 0, la renommée d'une femme va de 10 à 100, à 1,000 amants, ainsi de suite, selon le nombre des fats? — En vérité! Monsieur, reprit madame de Farkley, j'en connais qui n'auraient pas eu un jour à donner à ceux qu'on leur prête, si l'on en faisait une liste exacte; mais il y a encore des femmes plus malheureuses que celles dont je viens de vous parler. — Cela me paraît difficile, dit Luizzi. — J'espère vous le prouver. Il y a telle femme à qui l'on prête tous les amants du monde et qui n'en a pas eu un seul. — Pas un seul! dit Luizzi en finassant sur le mot et en regardant Laura d'un air plein de raillerie. — Pas un seul! monsieur le baron, répondit-elle, pas même vous.

Luizzi demeura assez embarrassé de cette apostrophe, et répondit assez gauchement :

— Je n'ai jamais eu cette présomption, Madame. — Et vous avez tort; car vous êtes peut-être le seul homme pour lequel on eût bien voulu laisser une fois à la calomnie le droit de n'être que la vérité.—Et sans doute j'ai fait évanouir maladroitement toute cette bonne volonté? — C'est ce que je ne puis vous dire ce soir, Monsieur, car j'aperçois mon père et il faut que j'aille le rejoindre. — Ne le saurai-je jamais? dit Luizzi. — C'est aujourd'hui samedi; lundi c'est le dernier bal de l'Opéra. Si vous voulez vous trouver ici à la même heure, peut-être aurai-je quelque chose de plus à vous apprendre, à moins que ce que j'ai à dire à mon père ne m'oblige à vous revoir plus tôt.

Madame de Farkley s'éloigna et laissa Luizzi fort embarrassé de ce qu'il venait d'entendre. Avant d'entrer chez lui, il fut l'objet des plaisanteries de tous les élégants dont il était connu. M. de Mareuilles, entre autres, lui dit d'un ton presque de mépris :

— Il paraît, mon cher Armand, que vous avez beaucoup de temps à perdre? — En quoi, s'il vous plaît? répondit le baron. — Deux bals masqués pour madame de Farkley, mon cher, car nous avons entendu votre rendez-vous pour lundi, c'est beaucoup trop en vérité, et vous me paraissez le plus grand niais de la terre si demain vous n'êtes pas chez elle à midi pour vous excuser de ne pas y être à présent.

Luizzi réfléchit un moment; puis, voulant se tirer de la perplexité où l'avait mis la conversation étrange de cette femme, il regarda Mareuilles d'un air sérieux, et lui dit :

— Êtes-vous bien sûr, monsieur de Mareuilles, de ne pas faire de fatuité pour mon compte, dans ce moment?

M. de Mareuilles se troubla vivement à ces mots de Luizzi; mais le baron ne put savoir si c'était la honte d'être véridiquement accusé de mensonge, ou l'indignation d'en être faussement accusé, qui fit pâlir le fat. Tous les amis de Mareuilles crurent, à ce qu'il paraît, à ce dernier sentiment; car ils éclatèrent tous de rire en disant à celui-ci :

— Ah! très-bien! très-bien! ne va pas te fâcher, au moins! Luizzi est superbe, parole d'honneur! il croit à la vertu de notre belle Laura, il est capable de l'épouser en troisièmes noces; car vous saurez, mon cher monsieur le baron de Luizzi, qu'elle est déjà veuve de deux maris.

De Mareuilles qui, dans le premier moment, avait paru prêt à répondre à Luizzi par une provocation, prit tout à

coup un air bon homme, et, tendant la main au baron, il lui dit :

— Voyons, mon cher Armand, pas d'enfantillage ! Cette femme a encore un plus grand tort que celui d'avoir beaucoup d'amants, c'est celui de les compromettre et de les exposer d'une manière indigne. Son premier mari a été tué en duel pour elle ; le second de même, et ce n'est point sa faute si beaucoup d'entre nous ne se sont pas coupé la gorge ensemble pour une vertu sur laquelle nous avons eu du moins le bon esprit de nous expliquer avant d'en venir à des extrémités. Du reste, madame de Farkley vous a donné un rendez-vous pour après-demain ; après-demain c'est le lundi gras ; eh bien ! si le mardi au matin il vous prend encore fantaisie de vous battre pour elle, ce jour-là je serai à votre disposition, ce jour-là seulement, entendons-nous bien ! car j'aime à faire les choses en leur temps, et je vous déclare que, le mercredi des cendres, les folies du carnaval sont finies pour moi. — Ma foi ! répondit Luizzi, mécontent de lui, mécontent de tout le monde, ne sachant véritablement ce qu'il devait penser, et impatient de cette perplexité perpétuelle où il passait sa vie, ma foi, dit-il, je ne vous réponds ni oui ni non : à mardi au matin. — A mardi au matin, dirent tous les jeunes fous en ricanant ; nous irons vous demander à déjeuner, baron, et nous espérons que madame de Farkley daignera nous faire les honneurs de la table.

Tant d'assurance laissa Luizzi confondu. Il reculait devant l'idée que le monde pût parler avec ce mépris d'une femme qui ne l'aurait pas mérité. Il rentra chez lui bien décidé encore une fois à ne s'en rapporter qu'à lui-même de l'opinion qu'il devait avoir des autres, et il s'endormit dans cette sage résolution. Mais il était écrit quelque part que de nouveaux incidents le forceraient d'en changer malgré lui. Le lendemain, au moment où il se levait, son valet de chambre lui remit plusieurs lettres. L'une d'elles était de madame de Marignon, et le style et le sujet étonnèrent grandement le baron. Voici quelle était cette lettre :

« Monsieur,

« Lorsque M. de Mareuilles vous présenta chez moi, il m'en demanda la permission. Le nom que vous portez et la considération qui devrait en être la suite, ne sont pas, je dois

vous le dire, une autorité suffisante pour que vous ayez cru pouvoir vous dispenser de ce devoir. Assurément, l'artiste que vous avez amené sans m'en prévenir est un homme d'un immense talent; mais il y a des convenances au-dessus de tous les mérites, il y en a aussi au-dessus de tous les noms, et, quoique le vôtre soit illustre, monsieur le baron, il ne l'est pas assez pour vous affranchir de celles que le monde impose à tous ceux qui cherchent à s'y faire respecter. Je ne m'explique pas davantage. Pardonnez à une femme, qui par son âge pourrait être votre mère, de vous donner des conseils dont votre jeunesse a besoin, et veuillez croire à la sincérité des regrets que j'éprouve de ne plus pouvoir vous compter au nombre des personnes qui veulent bien honorer mon salon de leur présence. »

Lorsque Luizzi lut cette lettre qui lui donnait un congé si formel, il bondit dans son lit, en poussant les exclamations les plus extravagantes.

— Ah çà, se disait-il, est-ce que je deviens fou ou stupide? qu'est-ce que c'est que ce chanteur que j'ai mené chez madame de Marignon? En quoi ai-je manqué aux convenances, de façon à me faire chasser (car on me chasse) de chez elle? Est-ce pour avoir été m'asseoir à côté de madame de Farkley? cette femme est donc une fille publique, et je suis son jouet? c'est se compromettre que de la regarder, que de lui parler? Ah! je veux avoir le cœur net de tout ceci.

Après cette réflexion, il chercha une plume pour répondre à madame de Marignon; mais, au moment où il commençait sa lettre, il se prit à penser que l'impertinence qu'on venait de lui faire méritait une sévère leçon :

— On me fait honte de m'être assis à côté de madame de Farkley, on la chasse et on me chasse; eh bien, pardieu! je veux apprendre à madame de Marignon que, lorsqu'on fait son amie intime d'une madame du Bergh et d'une madame de Fantan, on devrait être moins scrupuleuse sur le compte des gens qui se présentent chez vous.

Et se montant sur cette idée, il ajouta encore :

— Et madame de Marignon elle-même, quelle est-elle? d'où vient-elle? quelle est sa vie? Il faut que je le sache à l'instant même, et que ce soit elle qui me demande en grâce de lui faire l'honneur de rentrer chez elle.

Et sur ce, Luizzi fit sonner sa sonnette, et le Diable parut aussitôt.

— Mons Satan, lui dit le baron, point de préambule, point de réflexion, point de dissertation morale ou immorale; tu vas me raconter tout de suite la fin de l'histoire de madame du Bergh, puis celle de madame de Fantan, puis celle de madame de Marignon. — Cela fait trois histoires à t'apprendre, trois histoires de femmes! En voilà pour trois semaines au moins, il faut que tu m'accordes un délai. — Non, je veux, j'exige que tu commences tout de suite, et, puisque le bruit de cette clochette a le don de te faire sentir plus cruellement tes éternelles tortures, je les rendrai si épouvantables que tu obéiras sans délai. Commence donc! — Pour commencer tout de suite, c'est la moindre des choses, mais c'est finir qui est diabolique. Je suis tout prêt à commencer, si tu veux me dire quand tu veux que j'aie fini. Je t'ai demandé trois semaines. — Je ne te donnerai pas trois jours, repartit Luizzi. — Je n'en exige que deux, répondit le Diable. C'est aujourd'hui dimanche, il est midi. Eh bien! mardi, à pareille heure, quand tu sauras de madame Farkley ce qu'elle est, à l'heure où tous tes amis viendront ici te demander une explication, tu pourras leur répondre, tu pourras répondre aussi à madame de Marignon, car tu sauras tout ce que tu veux savoir. — Soit! dit Luizzi; et, puisque ce récit doit être si long, tâche de commencer tout de suite. — Je tâcherai surtout de l'abréger, repartit le Diable, et, si tu veux m'y aider, cela te sera facile. — Et comment? — En ne m'interrompant pas et en me laissant conter à ma guise. — Soit!

Luizzi était couché, le Diable se mit dans un vaste fauteuil, il tira la sonnette, et dit au valet de chambre de Luizzi :

— Le baron n'est chez lui pour personne, entendez-vous bien? pour personne.

Le valet de chambre se retira. Le Diable, ayant allumé un cigare, se tourna vers Luizzi et lui dit :

XIX

SUITE DU PREMIER FAUTEUIL : UNE AFFECTION.

— As-tu jamais lu Molière? — Satan, Satan! tu abuses de ma patience; je t'ai demandé la fin des aventures de ma-

dame du Bergh. — J'y viens, monsieur le baron, j'y viens. — Sans doute, mais par des détours qui m'ennuieront. — Et que tu allonges indéfiniment.

Luizzi contint son impatience, et répondit :

— Parle donc, parle comme tu l'entends ! — Eh bien! dit le Diable, as-tu jamais lu Molière? — Oui, je l'ai lu, lu et relu. — Eh bien! puisque tu l'as lu, lu et relu, as-tu jamais remarqué que ce poëte bouffon avait la pensée la plus grave de son époque? as-tu jamais remarqué que cet écrivain, qui a parlé de tout en termes si crus, a été l'âme la plus chaste de son temps? as-tu jamais remarqué que ce moqueur si plaisant a été le cœur le plus mélancolique de son siècle? — Oui, oui, oui, oui, dit Luizzi avec emportement et comme s'il eût compris une seule des questions que le Diable venait de lui faire; oui, oui, ajouta-t-il, j'ai remarqué tout cela; mais qu'en veux-tu conclure? — Rien du tout, repartit le Diable: mais je veux te demander encore si tu as remarqué que dans cet auteur à la pensée grave, à l'âme chaste, au cœur mélancolique, il y a cette phrase dans une pièce appelée *le Malade imaginaire* : « Monsieur Purgon m'a promis de me faire faire un enfant à ma femme. » — Oui, je connais cette phrase, répondit Luizzi ; mais je ne vois pas... — Tu ne vois rien, repartit le Diable en l'interrompant. Seulement, si jamais, comme tu en as l'intention, tu fais imprimer et publier ces souvenirs, n'oublie pas de mettre en épigraphe cette phrase à l'anecdote que je vais te raconter. — Sur madame du Bergh? dit Luizzi. — Sur madame du Bergh, repartit le Diable. — Enfin! s'écria Luizzi. — Nous y voilà! dit Satan... Or, quand du Bergh fut mort, Nathalie demeura quelque temps en face de ce cadavre, et la première chose qu'elle se demanda, ce fut si elle devait faire à son père la confidence de son crime. Nathalie était une fille beaucoup trop supérieure pour garder longtemps cette incertitude, elle savait le secret de son père, son père ne savait pas le sien; il fut décidé par elle qu'elle se tairait. Pour cela, il lui fallut un courage bien extraordinaire, celui de passer la nuit près de ce cadavre, de le déshabiller, de le mettre dans son lit, et de faire en sorte que, lorsqu'on entra le lendemain dans la chambre, on pût croire qu'elle avait dormi à ses côtés. D'après ce que je t'ai raconté cette nuit, il ne te paraîtra pas extraordinaire que la mort de du Bergh n'ait pas excité le moindre étonnement et qu'il ait été très-judiciairement en-

terré, sans qu'on se soit occupé autrement de la manière dont il était mort. Firion lui-même n'en eut pas le moindre soupçon et crut au désespoir très-réel de sa fille; cependant quelque chose l'intriguait, sur quoi il eût bien voulu être éclairé, c'était de savoir si du Bergh était mort seulement de son médecin, ou bien si une première nuit de noces, si imprudemment offerte à un moribond, n'avait pas contribué à l'achever. Firion eut bientôt l'explication la plus formelle de son doute.

Le lendemain de la mort de du Bergh, il pénétra dans la chambre de sa fille; celle-ci en avait fait fermer les rideaux, ne voulant point laisser pénétrer jusqu'à elle une lumière qui lui était devenue insupportable depuis qu'elle avait perdu le seul être qu'elle pût aimer. Ce fut avec de pareilles phrases qu'elle reçut monsieur son père, et le père les écoutait d'un air de contrition convaincue et y répondait de même, quand Nathalie laissa tomber, au milieu de ses sanglots, cette phrase au moins extraordinaire pour une jeune fille :

« — Si du moins il m'avait laissé un gage de sa tendresse! Si, après lui, je pouvais aimer dans ce monde un être qui me le rappelât!... »

Le père Firion crut avoir enveloppé de toutes les précautions oratoires possibles la question qu'il voulait faire à sa fille lorsqu'il lui dit doucement :

« — Pauvre enfant! n'as-tu donc pas quelque espérance de voir réaliser ce bonheur? »

Nathalie ne put s'empêcher de regarder son père en face et de lui répondre d'une voix dans laquelle il n'y avait plus ni sanglots, ni larmes, ni lamentations :

« — Non, mon père, non, je n'ai point cette espérance; mais j'en ai une autre que vous comprendrez mieux que personne, parce que mieux que personne vous savez ce que c'est qu'aimer son enfant. »

Firion était toujours sur ses gardes, car il ne savait jamais jusqu'où pouvaient aller les caprices de la charmante Nathalie. Le ton qu'elle venait de prendre lui causa un véritable effroi; cependant il cacha ses sentiments et lui répondit le plus paternellement qu'il put :

« — Je suis heureux de savoir qu'il te reste encore une espérance, et je suis persuadé que celle-ci est digne de toi, qu'elle est raisonnable et qu'elle ne repose pas sur des utopies de sentiment, qui seraient le bonheur si elles existaient,

mais qui n'existent pas. — Vous avez raison, mon père, reprit Nathalie en redonnant à ses paroles et à son visage toute la sentimentalité possible, oh ! vous avez raison ; je sais maintenant que l'amour est un rêve impossible ; je sais que c'est une passion égoïste, cruelle, et dont les infâmes calculs du monde ont altéré la divine essence. Aussi je vous le jure, mon père, j'ai fermé mon cœur à ce vain sentiment. Non, je ne veux plus aimer ni espérer d'être aimée ; mais il est une affection, plus grande, plus sainte, plus profonde que l'amour, à laquelle je veux vouer ma vie. Mon père, mon père ! ajouta-t-elle avec des larmes, votre tendresse pour moi m'a éclairée sur la plus puissante des affections : mon père, je veux être mère. »

Cette déclaration fit bondir Firion sur sa chaise, plutôt pour ce qu'elle avait d'extravagant dans la manière dont elle était dite que dans le désir lui-même. Il se remit un peu de son trouble, puis répondit à sa fille :

« — Eh bien ! mon enfant, quand le temps de ton deuil sera écoulé, ou, si tu le veux absolument, après les dix mois que la loi impose aux veuves avant de leur permettre de se remarier, je te donnerai un nouvel époux ; et d'ici là je te chercherai un parti convenable. »

A cette réponse, Nathalie considéra son père d'un air à la fois plein de curiosité et de réflexion, et, du ton d'un client qui demande à son avocat le sens d'un texte de loi qu'il s'imagine avoir découvert le moyen d'éluder, elle dit à Firion :

« — Mais pourquoi, mon père, impose-t-on ce délai aux femmes avant de leur permettre de se remarier? »

Firion parut fort embarrassé de la question. Mais il était de ces hommes qui pensent qu'une femme peut et doit savoir la vie et les obligations que lui impose la loi écrite. Ainsi, après avoir entendu sa fille répondre si nettement à la question qu'il lui avait faite, il crut pouvoir répondre aussi clairement que possible à la question qu'elle venait de lui poser :

« — Dans les dix mois qui suivent la mort d'un mari il peut naître un enfant, quoique ordinairement la grossesse d'une femme ne dure pas plus de neuf mois ; cet enfant appartenant au mari décédé, la prévoyance de la loi n'a pas voulu que la femme contractât de nouveaux liens avant qu'elle fût bien sûre de sa position vis-à-vis de la famille qu'elle quitte et de la famille dans laquelle elle va entrer. »

Nathalie devint toute pensive, pendant que Firion continuait d'un air dégagé :

« — Mais ceci tient à des considérations de fortune, de droits de succession, à des questions d'état qui seraient beaucoup trop longues à te bien expliquer. — Je vous crois, mon père, dit Nathalie, je vous crois ; de sorte que si je devenais mère d'ici à dix mois, mon enfant serait celui de M. du Bergh ? — Sans doute, dit le père redevenu fort embarrassé. — Légalement parlant ? veux-je dire, repartit Nathalie. »

Firion commençait à ne plus comprendre, ou plutôt il commençait à avoir peur de comprendre. Il chercha donc à détourner la conversation, et dit à Nathalie :

« — Demain nous partons, nous retournons à Paris ; là tu trouveras des hommes dignes de toi, de ta fortune, des hommes qui te mettront dans une position si élevée, que les bonheurs de la vanité remplaceront ceux de l'amour auxquels tu veux renoncer. — Mon père, je ne porterai pas d'autre nom que celui du seul homme que j'aie aimé. — Mais alors, dit Firion poussé dans ses derniers retranchements, que veux-tu dire, Nathalie ? — Mon père ! répondit l'intéressante veuve vierge en tombant aux genoux de son père avec des larmes et des sanglots, mon père, je vous l'ai dit, je veux être mère ! » — Un inceste ! s'écria Luizzi. — Mon cher, vous êtes stupide ! dit le Diable avec emportement, vous n'avez pas la moindre idée des ressources de la vie ; vous êtes de la littérature de notre époque d'une manière effrénée, vous faites tout de suite un drame abominable d'une chose qui me paraît très-divertissante. Il n'y a pas le moindre inceste dans tout ceci. — Eh bien ! voyons, dit Luizzi avec impatience, dis-moi le reste de cette conversation. — Le reste de cette conversation, repartit Satan, dura juste les deux minutes que tu viens de me faire perdre par ta sotte interruption, et, comme tu sais qu'entre nous les instants sont précieux, je ne te raconterai pas la fin de cette conversation, je t'en dirai le résultat. — Je t'écoute, repartit le baron, qui cette fois se promit bien de ne pas interrompre, quelque extravagance qu'il plût au Diable de lui raconter.

Et le Diable reprit :

— Le lendemain de ce jour, le père Firion s'en allait dans les environs de B..., marchant à travers champs, abordant les paysans qu'il rencontrait et causant amicalement avec eux. Le premier était un homme de quarante-cinq ans, laid

et rachitique ; Firion s'éloigna immédiatement ; le second était gros, court, robuste, mais ignoblement sale et pauvre ; le troisième était un vieillard de soixante ans. Firion passa rapidement. Il allait se diriger d'un autre côté, lorsqu'il aperçut un superbe jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, qui travaillait avec une ardeur qui annonçait une vigueur peu commune et qui chantait ; sa voix promettait une poitrine largement développée. Après l'avoir considéré en silence, Firion, qui venait de quitter sa fille, s'approcha de lui et lui dit... — Comment ! s'écria Luizzi, pris à la gorge par l'outrecuidance de la position, comment ! il lui dit... — Vous êtes un imbécile ! reprit le Diable. Vous oubliez que Firion était un homme d'esprit. Firion dit au beau goujat : « — Mon bon ami, voulez-vous être remplaçant ? — Remplaçant de qui ? dit le jeune homme. — Remplaçant d'un de mes neveux qui est frappé par la conscription. — Merci, merci ! répondit l'autre ; je me trouve exempt comme fils de femme veuve, et je n'ai pas envie d'aller faire pour un autre le métier qui m'aurait déplu pour mon propre compte. D'ailleurs, vous trouverez assez de jeunes gens dans le pays disposés à faire votre affaire. — Pardieu ! dit Firion, ce sera difficile, parce que mon neveu est un très-beau garçon, et que le gouvernement veut absolument qu'on lui rende des hommes d'une qualité égale à celle des hommes qu'on lui enlève. — Ma foi, dit le goujat en se rengorgeant et en se posant sur la hanche, ce sera difficile comme vous dites, et je crois que ça vous coûtera cher. — Oh ! dit Firion, le prix n'y fait rien ; je payerais bien un garçon comme toi mille écus. — Je crois bien ! dit le paysan en prenant sa bêche et en se remettant au travail : excellente précaution pour écouter sans avoir l'air de vouloir entendre. Je crois bien ; il y a une vieille veuve dans le pays qui me reconnaîtrait plus que ça en mariage, si je voulais devenir le remplaçant du défunt. — Bon ! dit Firion, je me suis trompé, ce n'est pas mille écus que je voulais dire, c'est deux mille écus. — Votre neveu a un bon oncle, dit le paysan en se baissant jusqu'à terre et en sifflotant un petit air qui semblait ne pas être de la circonstance. — Trois mille écus ! dit Firion. — Ça pourrait bien aller à ce grand rouge qui est de l'autre côté du chemin. — Quatre mille écus ! » dit Firion.

Le paysan se releva sur sa bêche, et dit alors d'un air dont il ne fut plus le maître :

« — Qu'est-ce que ça fait quatre mille écus? — Cela fait douze mille francs. — Douze mille francs! c'est un beau denier. Et combien qu'on a de rentes avec douze mille francs? — Six cents francs. — Six cents francs! dit le paysan en réfléchissant et en ayant l'air de calculer. Ça fait-il trois francs cinq sous de rente par jour? — Non. Trois francs cinq sous de rente par jour font à peu près douze cents francs de rente par an, repartit Firion, qui n'avait pas gagné tous ses millions sans avoir une certaine habitude des calculs. — Eh bien! dit le paysan, trois francs cinq sous de rente par jour, douze cents livres par an, combien faut-il d'argent pour cela? — Vingt-quatre mille francs. — Si vous avez vingt-quatre mille francs, je suis votre homme. — Est-ce dit? — C'est dit. — Alors suis-moi tout de suite chez le médecin. — Qu'est-ce que vous voulez dire avec votre médecin? — Mon bon ami, je ne veux pas acheter chat en poche, et, comme tu seras obligé de passer à la visite du conseil de recrutement, je ne veux pas qu'on te refuse pour quelque vice de conformation que je ne connais pas. — C'est pour ça, dit le manant. Allons, allons, je suis un honnête homme, de cœur et de corps, entendez vous? et je n'ai rien à cacher, rien du tout. — J'en suis enchanté, dit Firion; allons, viens. »

Et, sans autre explication, Firion emmena le manant devant le médecin le plus célèbre des eaux.

A ce moment, le Diable s'arrêta et dit à Luizzi:

— Tu ne m'interromps plus. — C'est qu'il me semble que je comprends, dit Luizzi, et que je n'ai pas besoin de supplément d'explication. — Eh bien! que comprends-tu? — Mons Satan, répondit Luizzi, il y a de ces choses que le Diable peut raconter ou penser, mais qu'un homme du monde serait fort embarrassé de dire en bons termes. Toutes les choses que tu me racontes sont d'ailleurs si extraordinaires! — Extraordinaires! En quoi? dit le Diable. La seule chose extraordinaire, c'est que cela ne se passe pas toujours ainsi; c'est qu'un père de famille ne prenne pas pour sa fille les précautions que l'État prend pour ses régiments. Tu me rappelles à ce propos une pièce du plus honnête homme de votre littérature, jouée il y a quelques mois *. Il a voulu mettre une scène pareille au théâtre; tous les bégueules du parterre ont outrageusement sifflé la scène comme immorale. J'ai dit tous, car,

* *Le Faux Bonhomme*, de M. Lemercier.

en fait de bégueulisme, les femmes ne passent qu'après les hommes. Eh bien! sur les trois ou quatre cents imbéciles qui ont été révoltés de ce qu'un père s'occupait de tout ce qu'était son futur gendre, il y en avait assurément cent cinquante qui ne se fussent pas tirés avec autant d'honneur que le beau goujat de Firion de la visite médicale qu'on lui fit subir. — Tout cela, dit Luizzi, me paraît très-joli; mais le dénoûment me semble difficile à amener, surtout avec mademoiselle Nathalie. — C'est surtout avec mademoiselle Nathalie que le dénoûment était la chose du monde la plus facile. Il n'y a rien de tel que de bien s'entendre avec soi-même sur ce qu'on veut. Je t'ai déjà dit que les femmes ont le tort de ne pas être franches avec les hommes; elles ont, de plus, le tort de ne pas être franches avec elles-mêmes. Elles poussent la prétention de la finesse jusqu'à vouloir se tromper, et il y en a qui, après avoir fait tous les préparatifs de leur chute, finissent par se persuader qu'elles ont été surprises. — Je suis assez de ton avis, dit le baron, mais je ne comprends pas davantage comment, en pareille circonstance, une fille comme Nathalie pouvait faire les préparatifs de sa chute. — Mon bon ami, dit le Diable d'un air de mépris, tu n'es pas même capable de faire un opéra-comique. Il y a mille moyens très-simples et mille moyens très-ingénieux d'arriver à un pareil but. — Peut-être, dit Luizzi; mais, si les obstacles ne venaient point de la pudeur de la femme, ils pouvaient naître de la retenue du paysan. Il s'agissait, ce me semble, de faire comprendre à ce malotru qu'il pouvait plaire à une femme dont le père l'achetait vingt-quatre mille francs, et pouvait consoler une veuve qui avait perdu son mari la veille. Crois-tu cela très-aisé? — La question posée dans ces termes, reprit le Diable, eût été une question difficile à résoudre, je le conçois. Les gens de bas étage ont pour les femmes d'un certain rang un mépris et un respect également bêtes; ils croient volontiers qu'elles ont pour amants tous les hommes de leur monde qui ont le droit d'entrer chez elles, et, en conséquence, il n'est mauvais propos qu'ils ne tiennent sur leur compte. Mais, d'un autre côté, ils ne sauraient s'imaginer que les faiblesses de ces femmes puissent descendre jusqu'à des gens de leur espèce, et, sous ce rapport, il faut qu'elles se donnent ou plutôt qu'elles s'offrent de la manière la plus formelle, pour qu'ils osent comprendre qu'elles veulent leur appartenir. Sous ce point de vue donc,

la chose eût été fort difficile à conclure. Mais il se trouva, dans une petite habitation isolée où Firion conduisit le manant en sortant de chez le médecin, une jolie servante, vive, accorte, qui fit les honneurs de la maison au nouveau venu, et qui lui laissa voir assez adroitement que la chambre où elle demeurait n'était pas loin de celle qu'on avait destinée au remplaçant. — Quoi ! dit Luizzi, Nathalie joua un pareil rôle ! cette femme se dégrada au point d'exciter par des coquetteries l'amour d'un goujat ? — Mon cher baron, reprit le Diable, vous avez la rage des sottes explications. Je vous préviens que c'est un énorme ridicule que celui de saisir au passage une phrase ou un récit pour les faire finir d'une façon toute contraire à la vérité. Il y a beaucoup de gens dans le monde qui ont cette funeste habitude. Je ne sais comment les autres s'en arrangent ; mais ils me font l'effet de ces goujats qui mettent les doigts dans votre plat et qui mordent dans votre pain ou dans votre pêche, et qui enlèvent ensuite le morceau entamé en disant : « Ah ! ce n'était pas à moi, reprenez votre bien, ce qui en reste est bon, vous pouvez l'achever. » Défie-toi de ce penchant, il peut être mortel. Il y a tel homme qui ne te pardonnera jamais de lui avoir ravi l'effet d'un bon mot. Du reste, s'il y a quelque chose de piquant ou plutôt d'inusité dans le fait de mademoiselle Firion, ce n'est pas d'avoir eu un amant le lendemain de la mort de son mari : l'histoire de la matrone d'Éphèse est contemporaine des livres saints, et l'humanité est faite de la même chair depuis qu'elle existe. Ce qui rend l'aventure de mademoiselle Firion assez exceptionnelle, c'est qu'elle ne connaît pas, c'est qu'elle n'a jamais vu, c'est qu'elle n'a jamais voulu ni voir ni connaître celui qui devait lui donner la plus sainte et la plus forte des affections, l'amour d'une mère pour son enfant. — Hein? fit Luizzi. — Oui, mon cher, repartit le Diable. Quand la jeune servante eut suffisamment fait comprendre au paysan que les beaux garçons étaient faits pour les belles filles, Firion trouva moyen, quand la nuit fut venue, de le faire promener durant une heure loin de la maison. Pendant ce temps, une voiture en partit et une autre y arriva ; puis, quand le paysan revint, Firion veillait seul, la petite était rentrée chez elle. Puis Firion se retira en recommandant au grand gaillard d'aller dormir dans sa chambre. Ce ne fut point dans sa chambre qu'il alla : il ne se trompa point de porte, il retrouva

celle de la jolie servante, et pénétra dans sa chambre au milieu d'une obscurité profonde. — Et Nathalie était là? dit Luizzi avec une manière d'étonnement et d'indignation très-respectables. — Qui peut dire que c'était Nathalie? repartit le Diable. Ce n'est pas le goujat, assurément, qui sortit avant le jour de la chambre, et qui fut envoyé le lendemain matin à vingt lieues de là par Firion. — Si ce n'est le goujat, dit Luizzi, c'est du moins Firion? — Il est mort. — C'est Nathalie elle-même, n'est-ce pas? — Il y a encore autre chose, dit le Diable, c'est l'inscription faite, neuf mois et deux jours après la mort du baron du Bergh, sur les registres de l'état civil du troisième arrondissement de la ville de Paris, et constatant la naissance légale de M. Anatole-Isidore du Bergh, ce charmant petit jeune homme que les imbéciles qui ont eu l'avantage de connaître feu le baron du Bergh disent ressembler prodigieusement à monsieur son père. — Ainsi, dit Luizzi, cette femme a été... — Cette femme, répondit le Diable, a été ce que j'avais dit, empoisonneuse et adultère; car l'adultère consiste surtout à introduire des enfants étrangers dans la famille de son mari vivant, mais il me semble encore plus original de les introduire dans la famille de son mari mort. C'est de l'adultère posthume, quelque chose de neuf. — Et personne au monde ne peut lui jeter ses crimes au visage et lui en faire reproche? dit Luizzi. — Personne, si ce n'est toi, et je te laisse à juger si tu es en mesure de le faire! — Et... dit Luizzi, elle n'a pas eu d'autres caprices? — Pas d'autres. — Mais c'est une aventure imppossible! — Un cœur froid, un esprit froid et un corps froid suffiront à te l'expliquer. Si Nathalie fût née à une autre époque, ou si elle eût été sérieusement élevée, il est probable qu'elle eût fait ou l'une de ces abbesses sèches et rigides qui ont poussé jusqu'à un despotisme barbare le respect d'une vertu que la nature leur avait rendue très-facile, ou une de ces vieilles filles vertueuses qui appartiennent à la classe des femmes comme les sourds et muets à l'humanité : elles n'ont pas plus l'idée de l'amour que les sourds n'ont l'idée du son. Seulement, comme ceux-ci, elles voient qu'il existe; les intelligences qu'il établit entre deux amants leur apparaissent comme les intelligences établies par la voix apparaissent aux sourds; et, comme rien ne peut faire comprendre ni aux uns ni aux autres ce sens qui leur manque, ils deviennent envieux de ceux qui le possèdent. C'est ce qui fait que les

vieilles filles et les sourds et muets sont presque toujours soupçonneux, médisants et impitoyables. Dans toute ta vie, baron, méfie-toi des êtres incomplets : il n'y a que ceux-là de véritablement méchants.

XX

PETITE INFAMIE.

Comme Luizzi allait répondre à cette nouvelle théorie du Diable, son valet de chambre entra et lui remit un billet en même temps qu'il lui annonça M. de Mareuilles. Avant que Luizzi eût pu rappeler au valet de chambre l'ordre qu'il lui avait donné de ne laisser entrer personne, le dandy parut sur le seuil de la porte de la chambre à coucher, et, montrant du bout de sa canne le billet que Luizzi n'avait pas encore ouvert, il s'écria en riant :

— Je parie que c'est de Laura? — Je ne le crois pas, dit Luizzi avec humeur, car il me semble que je connais cette écriture, et jamais je n'ai reçu de lettre de madame de Farkley.

En ramenant son regard de la porte de sa chambre à son lit, Luizzi s'aperçut que le fauteuil occupé un instant auparavant par le Diable était vide.

— Eh bien! où est-il? s'écria le baron dans un premier mouvement de surprise. — Qui ça? dit Mareuilles. — Mais, repartit Luizzi, à qui un nom propre ne venait pas suffisamment vite pour remplacer celui qu'il n'osait prononcer ; mais ce monsieur qui était là tout à l'heure. — Ah çà! vous devenez fou, repartit le dandy, je n'ai vu personne. Du reste, je vous demande pardon de vous déranger si matin; mais hier, après votre départ de l'Opéra, j'ai été informé de la résolution de madame de Marignon à votre égard, et je viens vous en parler. Je ne veux pas vous faire de sermon, mon cher ami, parce qu'entre jeunes gens cela n'a pas le sens commun; mais, en vérité, vous m'avez compromis d'une façon très-peu obligeante. Vous savez à quel titre je suis reçu chez madame de Marignon; vous savez que sa fille est un parti très-considérable, et auquel ma famille a songé depuis

longtemps pour moi : je mets toute la discrétion possible dans mes folies de jeune homme, pour que tout cela ne me nuise pas : vous avouerez donc qu'il est insupportable d'être compromis pour celles des autres. — Ma foi ! mon cher monsieur de Mareuilles, reprit Luizzi, je suis charmé que cela vous ait déplu ; car j'ai reçu de madame de Marignon un billet qu'une femme sans mari et sans fils pouvait seule écrire. Si, en votre qualité de futur gendre, il vous plaît de prendre la responsabilité de son insolence, vous me rendrez un véritable service. — Qu'à cela ne tienne, répondit M. de Mareuilles, sans préjudice de ce que nous nous sommes promis pour mardi ! — C'est trop juste, reprit Luizzi ; et, comme je crois qu'il y a autant de folie à se battre pour le respect qu'on doit au monde de madame de Marignon que pour la foi que je puis avoir en madame de Farkley, vous trouverez bon que ce soit demain un jour de carnaval. — Vous faites de l'esprit, monsieur Luizzi ! repartit M. de Mareuilles d'un ton de dédain. — Et vous de la fatuité, repartit le baron. — Pas tant que vous, dit Mareuilles en riant ; car vous avez celle de croire qu'une femme qui vous écrit le lendemain du jour où elle vous a vu pour la première fois n'a pas pu en faire autant pour moi et beaucoup d'autres. — Mais ce billet n'est pas de madame de Farkley, répondit Luizzi, qui croyait de plus en plus en reconnaître l'écriture. — Eh bien ! dit Mareuilles, si cela n'est pas, j'aurai eu tort une fois par hasard. Pourtant je suis tellement sûr du contraire, que je m'engage à lui en faire des excuses si je me suis trompé. Mais, s'il est de madame de Farkley, je vous donnerai un conseil d'ami, c'est de ne pas faire de tout ceci un scandale sérieux et sanglant, de venir chez madame de Marignon lui témoigner vos regrets de tout ce qui est arrivé, et de ne pas vous exposer à vous faire montrer au doigt pour une femme qui n'en vaut pas la peine.

Luizzi ne répondit pas, mais il brisa le cachet avec impatience et courut à la signature : c'était celle de madame de Farkley.

Il est difficile d'exprimer le sentiment de dépit et de douleur qui s'empara de Luizzi à cette vue. S'il eût mieux connu les sentiments intimes du cœur d'un homme, il eût compris que cette femme ne lui était pas indifférente, par le chagrin qu'il éprouva de lui voir justifier la mauvaise opinion qu'on avait d'elle. Il lut le billet, qui était ainsi conçu :

« Monsieur,

« Je crains de ne pouvoir me rendre au rendez-vous que je vous ai donné pour demain au bal de l'Opéra ; si vous tenez à l'explication des derniers mots que je vous ai dits, je puis maintenant vous la donner ; veuillez m'attendre ce soir chez vous, j'y serai ce soir à dix heures.

Luizzi demeura confondu, et, dans l'étonnement où le plongea l'impudeur de cette femme, il passa silencieusement le billet à de Mareuilles, qui partit aussitôt d'un grand éclat de rire.

— Ceci passe toute croyance ! s'écria-t-il. Mais tenez, si vous voulez m'en croire, vous ne resterez pas chez vous, vous viendrez ce soir chez madame de Marignon. Je saurai bien lui apprendre tout doucement le sacrifice que vous lui faites : elle vous saura bon gré, et tout vous sera pardonné. — Vous avez raison, dit Luizzi, quoiqu'il m'en coûte de ne pas apprendre à madame de Farkley que je ne suis point sa dupe, et quoique je regrette de ne pas lui donner la leçon qu'elle mérite. — La meilleure et la plus cruelle, repartit de Mareuilles, c'est de lui répondre que vous l'attendez, et de ne pas l'attendre.

Luizzi crut devoir suivre la moitié de ce conseil, en se réservant, suivant ses idées du soir, de suivre ou de ne pas suivre l'autre moitié ; c'est-à-dire qu'il commença par répondre qu'il attendrait madame de Farkley chez lui. Le soir venu, Luizzi avait oublié son ressentiment. Il se rappelait cette femme de l'Opéra, si suave et si gracieuse ; il se faisait un reproche de sacrifier à de vaines considérations du monde quelques heures d'un plaisir qu'il supposait devoir être très-piquant. Luizzi était un de ces êtres destinés à avoir une vie très-agitée au milieu des aventures les plus ordinaires. Ces gens-là font de la moindre décision une matière à combats intérieurs. Ils balancent aussi longtemps à passer le ruisseau de la rue que César à franchir le Rubicon, et, parce qu'ils se sont fort intéressés à ce débat avec eux-mêmes, ils pensent avoir fait une chose très-intéressante. Ainsi le baron passa deux heures à plaider devant lui-même la cause de son plaisir contre la considération.

Quant à la réputation de madame de Farkley, il n'y pensa pas le moins du monde. Ajouter une aventure scandaleuse de plus à toutes les aventures scandaleuses de Laura ne lui sem-

blait pas un grand crime. La seule chose qu'il regretta d'elle, c'était l'amusement de sa défaite. Dans tous les combats qu'il eut à supporter en ce grand jour, il n'y eut que l'égoïsme d'engagé contre la vanité. Cependant il triompha de ses regrets, mais seulement parce qu'il imagina qu'il y avait bien plus de *fanfare à faire* à n'avoir pas eu cette femme qu'à l'avoir eue. A neuf heures trois quarts il sortit de chez lui; et, comme dix heures sonnaient, on annonça monsieur le baron Luizzi chez madame de Marignon.

Il est impossible de rendre l'effet que produisit son entrée à cette heure : tous les regards se portèrent d'abord sur la pendule, et saluèrent ensuite Luizzi de l'applaudissement le plus flatteur. Toutes les femmes l'accueillirent avec une grâce et des prévenances inouïes. Madame du Bergh poussa l'admiration pour ce trait d'héroïsme jusqu'à lui présenter son fils, M. Anatole du Bergh. Madame de Marignon tendit la main au baron, et lui demanda presque pardon de la lettre qu'elle lui avait écrite. Mademoiselle de Marignon, qui jamais n'avait adressé la parole à Luizzi, le consulta avec une familiarité charmante sur de nouveaux albums qu'on lui avait envoyés. Quant à madame de Fantan, elle engagea Luizzi à vouloir bien l'honorer de ses visites. Cette invitation calma un peu l'humeur de M. de Mareuilles, épouvanté du succès qu'il avait ménagé à son ami Luizzi; il en prit occasion pour lui dire tout bas :

— Mademoiselle de Fantan est une très-jeune personne qui est fort belle et qui sera fort riche; prenez bonne note de ceci.

L'enivrement de Luizzi fut tel, que deux heures s'écoulèrent pour lui sans qu'il sentît autre chose que la joie de son succès; jamais il ne porta plus haut la tête et la parole. Durant ces deux heures, il fut véritablement le roi de la conversation chez madame de Marignon; il eut de la verve, de l'esprit, des mots heureux, et à minuit il quitta, superbe, triomphant, et plein de bonne opinion de lui-même, ce salon dont la veille il était sorti presque furtivement et avec un remords. C'est que la veille il avait tenté de lutter avec le monde pour une femme que le monde avait réprouvée, et que ce soir-là il venait de livrer cette femme au monde avec une honte de plus. Ceci explique peut-être pourquoi l'homme est un méchant animal, comme dit Molière. Les quelques minutes qui séparaient la demeure de Luizzi de celle de madame de Mari-

gnon ne suffirent pas pour dégriser le baron de son délire, et jamais il n'avait jeté ses gants, son chapeau et son manteau avec plus d'aisance et de bonne grâce que ce soir-là. Luizzi n'était pas un homme à faire de la fatuité vis-à-vis d'un valet; mais il était tellement gonflé de lui-même en ce moment, que ce fut d'un ton tout à fait particulier et extravagant qu'il s'écria :

— Est-ce qu'il est venu quelqu'un ce soir? — Oui, monsieur le baron, répondit le valet de chambre; une dame. — C'est vrai, dit Luizzi, d'un air étonné, je l'avais oubliée, je ne comprends pas comment je l'ai oubliée. Et qu'est-ce qu'elle a dit? — Elle a dit qu'elle attendrait le retour de monsieur le baron. — Ah! fit Luizzi, dont cette nouvelle changea subitement le ton et l'assurance. Et combien de temps a-t-elle attendu?— Mais, monsieur le baron, elle a attendu jusqu'à présent, dit le domestique; elle est dans votre chambre. — Dans ma chambre? reprit Luizzi. — Oui, monsieur le baron; je vais aller la prévenir que vous êtes rentré. — C'est inutile, dit Luizzi avec humeur; laissez-moi, et vous ne viendrez que lorsque je vous sonnerai.

Aussitôt Luizzi entra dans sa chambre.

XXI

SECOND FAUTEUIL : QUI LA VOUDRA, L'AURA.

Le sentiment qui dominait le cœur du baron, quand il ouvrit la porte, était un mélange assez incohérent de colère, de surprise et de dépit. Cette femme venait de lui gâter le succès qu'il avait obtenu chez madame de Marignon, et il était probable qu'elle n'était pas restée pour la même raison qui l'avait fait venir. Luizzi s'attendait tout au moins à une scène; il fut donc bien étonné lorsqu'au lieu d'une femme irritée, comme il avait supposé que devait être madame de Farkley, il trouva une femme toute en pleurs, et qui, lorsqu'il s'approcha d'elle, joignit les mains et lui dit d'un ton désespéré :

— Oh! Monsieur! Monsieur! il vous était réservé de me frapper de mon dernier malheur! — Moi! Madame? reprit

Luizzi d'un air fort dégagé, je ne sais en vérité ce que vous voulez dire ni de quel malheur vous voulez me parler.

Madame de Farkley considéra Luizzi d'un air de stupéfaction, et lui dit plus paisiblement :

— Regardez-moi bien, Monsieur. Me reconnaissez-vous ? — Je vous reconnais, Madame, pour une femme fort belle, que j'ai vue hier chez madame de Marignon, que j'ai retrouvée à l'Opéra, et que je n'espérais pas avoir le bonheur de recevoir chez moi ce soir. — Alors, reprit Laura, quel a été le motif qui vous a fait asseoir près de moi chez madame de Marignon ?

Luizzi baissa les yeux modestement, et répondit avec l'humble impertinence d'un homme qui craint de se vanter d'un succès :

— Mais, Madame, il ne doit pas vous sembler extraordinaire de voir.... qui que ce soit, chercher à vous connaître.

A cette réponse, la figure de madame de Farkley se décomposa, une pâleur subite la couvrit. Elle répondit d'une voix altérée :

— Je vous comprends, Monsieur, il ne doit pas me paraître extraordinaire que... qui que ce soit prétende devenir mon amant... — Oh ! Madame ! — C'était votre pensée, Monsieur, reprit madame de Farkley, qui contenait mal au fond de ses yeux les larmes prêtes à couler, et au fond de sa voix les sanglots prêts à éclater.

Et tout aussitôt, par un violent mouvement nerveux, il sembla que Laura se rendît maîtresse de cette émotion. Elle reprit d'une voix qui affectait une gaieté pénible :

—C'était votre pensée, Monsieur ; mais je ne crois pas que vous en ayez mesuré toute l'audace. Devenir l'amant d'une femme comme moi, savez-vous que c'est bien dangereux ? — Je ne suis pas moins brave qu'un autre, répondit Luizzi avec un sourire plein d'une suprême impertinence.—Vous croyez ? reprit madame de Farkley. Eh bien ! moi, je vous jure, Monsieur, que vous auriez peur si j'acceptais vos hommages. — Veuillez essayer mon courage, dit Luizzi, et vous verrez ce dont il est capable. — Eh bien ! dit madame de Farkley en se levant, je serai votre maîtresse, Monsieur : mais auparavant, il faut que vous sachiez bien ce que vous soupçonnez déjà sans doute, c'est que je suis une femme perdue. — Qui dit cela ? reprit Luizzi en essayant de calmer l'agitation de

madame de Farkley. — Moi, Monsieur, qui ne m'abuse pas; moi, Monsieur, qui souffre depuis de longues années pour toutes les calomnies dont je suis la victime; moi, Monsieur, qui veux les mériter une bonne fois, qui vous ai choisi pour cela, et qui suis à vous... si vous osez me prendre.

Cette déclaration si brusque et si formelle prit le baron à l'improviste, et pendant quelques instants il fut très-embarrassé de sa personne. Madame de Farkley se rassit et lui dit avec un triste sourire :

— Je vous disais bien, Monsieur, que vous auriez peur. — Ce n'est pas le mot, reprit Luizzi cherchant à se remettre; mais j'avoue qu'un bonheur si grand et si subit me confond, et que j'étais loin de m'attendre... — Vous mentez, Monsieur, reprit madame de Farkley; seulement vous le croyiez encore moins facile, et vous comptiez sur les honneurs d'une défense dont vous voyez que je sais m'affranchir.

Luizzi était hors des gonds; il n'avait imaginé rien de pareil à tant d'impudence, ou bien il ne supposait pas que, si madame de Farkley eût voulu se jouer de lui, elle l'eût fait dans sa maison et à pareille heure. Il resta un moment silencieux, et finit par lui dire :

— En vérité, Madame, je ne vous comprends pas... — Alors, dit madame de Farkley, il ne me reste plus qu'à me retirer; seulement, reprit-elle en posant la main sur ses gants, je vous suppose assez d'honneur pour affirmer, de manière à vous faire croire, que la femme qui est entrée chez vous à dix heures du soir, et qui en est sortie à une heure du matin, ne vous a pas cédé, comme on dit qu'elle a cédé à tant d'autres.

Laura se leva comme pour sortir, et dans ce moment Luizzi comprit tout l'immense ridicule dont il allait se couvrir vis-à-vis de cette femme. Il devina aussi que l'impertinence qui avait fait son succès chez madame de Marignon passerait pour une niaiserie parmi ses amis. D'ailleurs, ce qui avait été une impertinence de bon goût à dix heures du soir devenait une brutale grossièreté à minuit. On peut ne pas accepter le rendez-vous d'une jolie femme, mais on ne l'en chasse pas quand on l'y trouve. Il prit donc les mains de madame de Farkley, et, la forçant a se rasseoir au moment où elle allait se lever, il lui dit avec plus de politesse qu'il n'en avait montré jusque-là :

— Je ne sais vraiment quelles folies nous disons-là tous

les deux. Vous avez le droit d'être irritée de la grossièreté de mon absence, mais est-il des fautes qui ne puissent se racheter ? Une heure ou deux de mauvaises façons, ou plutôt de véritable délire, ne peuvent-elles être pardonnées en faveur d'un dévouement ou d'un amour que vous savez si bien inspirer?

Madame de Farkley reprit sa place, et d'un ton encore très-sérieux elle répondit à Luizzi :

— Je serais curieuse de voir, Monsieur, comment vous expliquerez ces mauvaises façons ou ce délire, ainsi qu'il vous plaît de les appeler.

A ce moment une idée étrange vint à Luizzi : celle qu'il s'était promis de réaliser s'il retrouvait madame Dilois. Avoir eu madame de Farkley à dix heures quand elle s'était présentée chez lui, l'avoir eue comme tant d'autres à qui elle avait cédé ou auxquels elle s'était donnée, cela n'avait rien de bien attrayant ; mais avoir cette femme après lui avoir montré qu'il n'en voulait pas, l'amener à croire sérieusement à une passion sincère et presque folle après l'avoir insultée du dédain le plus complet, cela parut à Luizzi quelque chose de neuf, d'original et qui méritait la peine d'être tenté, surtout vis-à-vis d'une femme aussi habile que madame de Farkley. Dès ce moment, il la désira comme s'il l'avait aimée. Ces réflexions passèrent comme un éclair dans la tête du baron, et il reprit en se penchant doucement vers Laura :

— Non, Madame, non, il n'est pas si difficile de vous expliquer ces mauvaises façons et ce délire. Vous avez été assez franche avec moi pour que je puisse vous donner cette explication; mais, si vous ne l'aviez pas été si complétement, j'avoue qu'il m'eût été impossible de me justifier. — Je serai charmée de voir, reprit madame de Farkley, qu'une fois dans ma vie ma franchise m'aura servi à quelque chose ; car elle m'aura servi, Monsieur, si grâce à elle vous parvenez à me prouver que votre absence n'a pas été un outrage et que tout ce que vous m'avez dit depuis votre retour n'était pas une nouvelle insulte. — Je ne me servirai pas de votre franchise pour en manquer avec vous. Oui, Madame, mon absence était un outrage et mes paroles une insulte. — Et vous prétendez les excuser? dit amèrement madame de Farkley. — Je ne sais à quoi j'arriverai, dit Luizzi ; en tous cas, je vous dirai la vérité, puis vous me jugerez. — Je vous écoute. — Vous m'avez dit un mot bien grave, Madame, et je vous

demande pardon du fond de mon cœur de vous le répéter... Vous m'avez dit : Je suis une femme perdue...

Ce mot que madame de Farkley avait prononcé dans l'amertume de sa colère, ce mot, lui venant par la bouche de Luizzi, la fit pâlir. Il s'en aperçut, et en fut touché ; il se rapprocha d'elle, mais elle l'arrêta d'un léger signe de la main et lui dit d'une voix étouffée :

— Ce n'est rien, continuez. — Eh bien! Madame, reprit Luizzi comme un homme qui se fait violence pour parler, ce mot vous explique ma conduite. — Oui, dit Laura tristement, je comprends votre mépris, et cependant il est rare qu'un homme en frappe si cruellement une femme, quelle qu'elle soit, surtout quand cette femme ne lui a fait aucun mal. — Oh! ce n'est pas cela, Madame, reprit Luizzi.

Et à ce moment, s'éprenant de la pensée qui le guidait au point de parler avec un accent plein d'émotion, il continua :

— Ce n'est pas cela, Madame, qui m'a fait vous outrager ; ce qui m'a rendu si grossier, si indigne, si cruel, c'est que j'ai senti que j'allais vous aimer.—Vous, s'écria Laura, qui ne put contenir l'expression d'une anxiété pleine d'espérance, vous! m'aimer? — Oui, Madame, reprit Luizzi s'exaltant dans l'action de sa comédie, oui, et vous devez comprendre qu'au moment où j'ai senti naître en moi cet amour, j'ai dû avoir peur, comme vous l'avez dit ; car, comme vous l'avez dit aussi, vous êtes perdue! Et cependant vous êtes belle, Madame, d'une de ces beautés puissantes qui égarent l'imagination ; vous portez en vous un de ces attraits inexplicables qui font que les hommes se couchent à vos pieds comme des esclaves ; vous êtes une de ces femmes pour qui il me semble qu'on doit pouvoir perdre sa vie, plus encore, son honneur et sa réputation. Voilà comme vous m'êtes entrée à la fois dans le cœur et dans la pensée, comme une femme perdue et comme une femme que je pourrais adorer jusqu'à l'oubli de tout. Eh bien! Madame, à l'heure où je me suis senti encore le pouvoir de le faire, j'ai reculé devant cet amour, il m'a épouvanté. La seule atteinte que j'en ai éprouvée m'a donné par avance l'idée des souffrances qu'il me ferait endurer lorsque je lui aurais donné toute ma vie à éteindre. Un pareil amour, Madame, doit être odieusement jaloux ; car je sens qu'il l'a déjà été : non pas jaloux de l'avenir et du présent, mais jaloux du passé, jaloux de ce qu'aucun pouvoir au monde, pas même celui de Dieu, ne peut empêcher d'avoir

été. On tue l'amant d'une femme qui nous trompe, on peut tuer l'amant dont le souvenir nous est odieux; mais ce que l'on ne tue pas, Madame, c'est une réputation perdue, c'est une vie que je ne dirai pas coupable, mais égarée. Comprenez-vous l'horreur d'un amour absolu et qui s'est donné tout entier, en face d'un amour que le passé vous dispute par lambeaux, et dont celui-ci, celui-là, dix, vingt, trente amants, peuvent réclamer chacun une part? Ce serait un supplice de l'enfer, Madame, un supplice devant lequel j'ai préféré votre haine.

Madame de Farkley était pâle et tremblante pendant que Luizzi parlait ainsi; il s'en aperçut et reprit plus doucement :

— Je vous semble bien brutal, n'est-ce pas? et certes je l'eusse été moins si je vous avais aussi peu estimée que le font tant d'autres, si je n'avais vu en vous qu'une femme qui ne mérite qu'un amour de quelques jours, si je n'avais été dominé par ce charme inouï qui vous entoure et qui dans ce moment m'égare au point de me faire dire des choses que vous ne devriez pas entendre.

Tandis qu'il parlait ainsi, madame de Farkley regardait Luizzi avec une joie craintive et un ravissement auxquels elle semblait ne pouvoir échapper. Enfin elle fit un violent effort et répondit au baron :

— Armand, ne me trompez-vous pas? Armand, songez que vous tenez dans vos mains la dernière espérance d'une vie qui a été toute de malheurs; Armand, songez que me tromper c'est m'assassiner; Armand, répondez-moi comme vous répondriez à Dieu, m'aimez-vous comme vous le dites?

Le baron, qui venait de jouer assez passionnément sa comédie, ne fut pas fâché de savoir au juste comment Laura jouerait la sienne. Il lui répondit avec une sublime exaltation:

— Oui, Laura, oui, c'est ainsi que je vous aime, c'est une passion d'insensé! une passion de l'enfer! — Non! s'écria Laura, c'est le ciel qui vous l'a inspirée, Armand. Cet amour, c'est une expiation; et cet amour sera un bonheur, car vous n'aurez pas à en rougir.

A cette parole, Luizzi eut toutes les peines du monde à ne pas faire la grimace; il se remit dans son fauteuil, s'attendant à une histoire bien romanesque d'où madame de Farkley sortirait blanche comme une colombe. Mais, au lieu de continuer, madame de Farkley s'arrêta soudainement :

— Pas ce soir, Armand, pas ce soir! dit-elle avec un doux

accent, triste et heureux. Demain je vous dirai l'histoire de ma vie : un seul mot suffirait cependant à vous l'expliquer, mais ce mot je n'ai pas le droit de le prononcer encore. A demain !

Luizzi ne la retint pas, il se contenta de répondre avec empressement :

— A demain ! Dans quel endroit ? — Pas ici, répondit Laura ; mais je vous le ferai dire, car maintenant je ne peux plus rentrer chez vous que baronne de Luizzi.

Armand eut la bonne grâce de ne pas éclater de rire à ce dernier mot, et se contint jusqu'à ce qu'il eût reconduit Laura ; mais, en rentrant dans sa chambre, il ne put s'empêcher de parler tout seul :

— Voici qui est par trop fort, se dit-il, et ma ruse a obtenu un trop beau succès. Madame de Farkley baronne de Luizzi ! Il faut que je sois un bien grand comédien, ou que cette femme me prenne pour un grand imbécile !

Luizzi en était là de son monologue, lorsqu'il vit le Diable assis dans le fauteuil d'où il avait disparu le matin même, et achevant tranquillement son cigare commencé.

— Ah ! te voilà ! lui dit le baron en riant ; pourquoi t'es-tu donc enfui ce matin comme si tu t'étais emporté toi-même ? — Crois-tu que je ne sois pas assez ennuyé d'être obligé de perdre mon temps avec toi, pour consentir encore à être en tiers dans une conversation avec un M. de Mareuilles ? — Au fait, tu as raison, dit Luizzi, j'oubliais que c'était lui qui t'avait mis en fuite. Et que viens-tu faire ici ? — Te dire l'histoire de madame de Fantan, que tu m'as demandée. — Oh ! ma foi, dit Luizzi, je n'ai aucune envie de la savoir. Encore des aventures scandaleuses, sans doute ? Je m'aperçois que la vie des femmes ne se compose pas d'autre chose ; je t'avoue que je commence à en être rassasié. — Baron, reprit le Diable, tu as fait de grandes sottises pour m'avoir forcé à parler quand je ne le voulais pas ; prends garde d'en faire une plus grande encore en refusant de m'entendre quand je veux bien être confiant ! Regarde, il est une heure : tu as encore une heure pour m'entendre, et une heure pour... — Mons Satan, dit Luizzi en interrompant le Diable, j'ai envie de dormir. D'ailleurs, je n'ai plus besoin d'être désobligeant envers madame de Marignon ; je me soucie fort peu de ce qu'a pu être madame de Fantan ; je te prie en conséquence de me laisser en paix.

Satan obéit, et Luizzi se coucha l'âme satisfaite comme un négociant qui a payé ses échéances, ou comme un aumônier de régiment qui a fait faire la première communion à une douzaine de vieux soldats.

XXII

SUITE DU SECOND FAUTEUIL : CORRESPONDANCE.

Le lundi au matin, Luizzi, en s'éveillant, reçut la lettre suivante :

« Armand,

« Je suis heureuse d'un bonheur que vous ne pouvez imaginer, heureuse d'avoir retrouvé enfin celui à qui je puis tout dire et qui peut tout s'expliquer de ma vie. Ce bonheur m'emporte, car j'avais juré de ne pas révéler ce secret avant que celui qu'il intéresse autant que moi l'eût permis. Mais, en sortant de chez vous, je me suis senti le cœur si plein d'une douce espérance que je n'ai pu attendre. Je vous écris. Je vous écris une étrange confidence, car je n'y mettrai pas les noms de ceux qu'elle concerne; mais votre cœur, vos souvenirs, vos regrets, je ne veux pas dire vos remords, les devineront. Écoutez-moi donc, Armand, écoutez-moi, vous qui m'avez dit que vous m'aimiez. Vous souvient-il de cette conversation presque folle que nous avons eue hier au bal de l'Opéra, et dans laquelle je vous disais comment une femme qui a une fois oublié ses devoirs peut passer pour les avoir mille fois oubliés? Eh bien! aujourd'hui je vais vous apprendre comment une femme qui n'a jamais fait une faute peut être perdue par un concours inouï de circonstances. »

— Hum! hum! fit Luizzi à cette phrase, voilà qui me semble un assez joli tour d'adresse. Je voudrais seulement que l'histoire que je vais lire ne fût pas une cinquantième édition des œuvres de madame de Farkley, et qu'elle se fût donné la peine d'en composer une inédite à mon intention.

Après cette observation, Luizzi se posa commodément dans son fauteuil, comme un abonné de cabinet de lecture à qui l'on a envoyé la nouvelle, le conte ou le roman à la mode.

Cette nouvelle, ce conte ou ce roman commençait ainsi :

« Vous savez que je suis la fille naturelle de M. le marquis d'Andeli ; je ne l'ai su, moi, que le jour où le malheur m'avait déjà flétrie. Vous ignorez quelle est ma mère, et moi-même je ne sais que son nom. Ma mère était d'une grande famille du Languedoc : elle se maria fort jeune à un homme qui, forcé de suivre les armées, l'abandonna à elle-même. Elle avait une fille ; mais l'amour de cette enfant ne pouvait suffire à cette âme ardente. Elle rencontra le marquis d'Andeli. Le marquis d'Andeli l'aima ; elle aima le marquis d'Andeli. A cette époque il occupait une position administrative très-brillante dans la ville qu'habitait ma mère. Il perdit cette position et fut forcé de se séparer d'elle six mois avant ma naissance. Ma mère accoucha dans une cabane de paysan, où elle s'était cachée. La femme qui la servait m'emporta et me confia à une autre vieille femme qui m'éleva jusqu'à l'âge de quinze ans, sans rien me révéler de ma naissance. On disait qu'elle m'avait trouvée sur le seuil de sa porte et qu'elle m'avait recueillie par charité. Je le croyais, et je ne voyais rien qui pût me faire soupçonner que ce n'était pas la vérité. Ainsi j'avais déjà quinze ans lorsque la première fille de ma mère se maria. Il est inutile que je vous dise comment elle apprit mon existence ; mais un jour je vis arriver dans ma misérable maison une des plus belles et des plus riches personnes de notre ville. Dans un entretien où je n'appris malheureusement qu'une partie de la vérité, elle me dit que j'étais la fille d'une personne très-haut placée, qui était de sa famille et dont elle déplorait les erreurs sans pouvoir les condamner. Je ne savais alors ce que c'était qu'une mère et le respect qu'inspire ce nom. Je croyais que l'orgueil seul de son rang empêchait cette femme de me faire connaître la mienne. Jugez quel fut mon étonnement lorsqu'elle ajouta :

« Les égarements de votre mère n'ont pas cessé. Devenue « veuve, elle a déshonoré son veuvage comme son union. « Une autre enfant a été abandonnée par elle ; une autre en-« fant va vivre dans la misère ; une autre enfant va être « livrée à un malheur qui ne trouvera peut-être pas une « pitié pareille à celle qui vous a protégée ; il faut que vous « vous chargiez de cette enfant. C'est votre sœur, donnez-« lui la mère qui lui manque ; je vous fournirai à toutes deux « la fortune que vous n'avez pas. »

« J'acceptai, Armand. La première bonne action de ma vie que j'aie pu faire me valut mon premier malheur. J'avais quinze ans, j'étais belle; on ne me supposa pas à quinze ans la charité qu'avait eue pour moi une femme de soixante, et parce qu'on ne voulut pas me reconnaître un peu de vertu, on m'accusa d'un crime. J'avais dit que je serais la mère de cette enfant, on m'en fit véritablement la mère.

« Heureusement, un honnête homme qui demeurait dans la maison où j'étais logée savait mieux que personne que la vie que j'avais menée rendait cette faute impossible. Il brava tous les propos tenus sur mon compte et m'honora de son nom. Mon père, qui avait appris enfin mon existence, le paya de ce service, autant qu'un pareil service peut se payer, en m'assurant une dot très-considérable. Je vécus ainsi pendant quelque temps, heureuse et presque considérée, ou plutôt oubliée par la calomnie.

« Un autre événement bien extraordinaire amena ou plutôt prépara mon malheur. Le père de ma jeune sœur, dont j'ignorais le nom, le père de cette enfant que j'aimais comme ma fille, malgré tout ce qu'elle m'avait apporté de chagrins, son père avait jeté autrefois le désordre dans une autre famille que celle de ma mère; et la noble étrangère qui m'avait déjà confié une orpheline m'apprit qu'un jeune homme, abandonné comme j'avais été abandonnée, comme ma sœur l'avait été, languissait presque dans la misère. Moi, qui savais ce qu'il y a d'horreur dans cette vie isolée qui ne s'appuie à aucune affection, je voulus venir aussi à son secours; je lui ouvris la maison de mon mari, je lui fis une position honorable, je lui donnai une famille. Cette seconde bonne action fut la cause de mon second malheur. Un homme qui eût dû me remercier de ce que j'avais fait, un homme qui eût dû me dire : Merci pour moi de ce que vous avez fait pour cet infortuné ! cet homme jeta inconsidérément des propos trop cruels sur le murmure public, qui déjà me reprochait mon protégé. Une affreuse plaisanterie lui échappa, et l'orphelin que j'avais sauvé me fut donné pour amant. Mon mari l'apprit; son honneur outragé, sa colère ne demanda aucune explication; il provoqua ce jeune homme et le tua; quelques jours après il était détrompé, et demandait compte au calomniateur de l'honneur de sa femme et du sang qu'il avait versé..... »

A ce passage de la lettre de madame de Farkley, Luizzi

demeura confondu. Cela ressemblait si singulièrement à ce qui s'était passé à Toulouse, qu'il sentit un effroi soudain s'emparer de lui. Mais en rapprochant les dates, en se rappelant qu'il n'y avait pas deux mois qu'il avait très-imprudemment joué l'honneur de madame Dilois, il se rassura. Puis, comme les méchantes actions ont un art infini pour se trouver des excuses et un art infini pour condamner celles des autres, il se dit à part soi : « Madame de Farkley aura su l'aventure qui m'est arrivée à Toulouse, et la voilà qui se l'attribue et qui l'encadre dans sa vie passée pour mieux me la faire croire : mais la ruse est trop grossière, et je ne m'y laisserai point prendre. » Délivré de ce petit mouvement d'anxiété, il reprit la lettre et lut ce qui suit :

« Cependant, avant ce fatal duel et dans un premier mouvement d'épouvante, je m'étais retirée vers celle qui m'avait fait connaître ma naissance et le nom de mon père. Dans un premier mouvement de désespoir, j'étais allée lui reprocher de m'avoir amené cette enfant qui m'avait valu toutes mes douleurs ; mais je n'eus rien à lui répondre que des larmes, lorsqu'elle me dit :

« — Cette enfant, c'est votre sœur ! cette enfant, c'est... notre sœur ! — Notre sœur ! lui dis-je. — Oui, reprit-elle, nous sommes toutes trois les enfants d'une mère bien coupable. »

« Sainte et noble martyre, misérable sœur qui n'est plus, ai-je à me plaindre de ce que j'ai souffert, moi, à qui tu dis alors le secret de ta vie? Mais à ce moment je l'ignorais, et je m'écriai :

« — Et qu'est-elle devenue, celle qui nous a ainsi livrées au malheur? — Elle a quitté la France. Je n'ai pas voulu savoir ce qu'elle est devenue. J'ignore sous quel nom elle a caché sa vie, et que Dieu nous garde de l'apprendre jamais ! Mais, reprit-elle, ce que tu ne sais pas, ce qu'il y a de plus affreux encore, c'est que l'homme qui veut te perdre est le frère de cet orphelin que tu as sauvé... »

« Je ne rentrai chez moi que pour savoir qu'il était mort. C'est alors qu'imprudente j'écrivis à ma sœur cette fatale lettre que l'on rendit publique. Je m'étais enfuie de la maison de mon mari, et j'appris qu'il avait trouvé la mort dans son second duel, en apprenant qu'il savait que j'étais innocente.

« Vous me comprenez maintenant, Armand, vous comprenez cette lettre que je vous ai écrite et que vous n'avez

pas reçue, sans doute, puisque vous n'y avez jamais répondu... car maintenant cette histoire n'a plus pour vous de mystère, n'est-ce pas? vous devinez tout. Je ne vous rappellerai pas les confidences de ma pauvre sœur; hélas! elle m'avoua tout, l'infortunée ! Je ne vous en dirai pas davantage. De trop douloureux souvenirs se mêleraient à mon récit, et aujourd'hui, Armand, je ne veux pas m'abandonner à d'inutiles récriminations... »

Luizzi se frotta les yeux; il n'était pas bien sûr qu'il fût éveillé; il sentait comme une espèce de déraison qui s'emparait de lui; il était dans l'état d'un homme qui rêve et qui poursuit des ombres qui lui échappent sans cesse; il se leva, se promena dans sa chambre, cherchant une explication à ce qu'il venait de lire, et obligé de croire ou à sa folie ou à la folie de la femme qui lui avait écrit. Enfin, pour s'arracher à cet horrible état où sa tête se perdait, il reprit la lecture de cette lettre; elle continuait ainsi :

« Je passe à une autre époque de ma vie. Mon père, informé de tous mes malheurs, m'appela près de lui; il m'emmena en Italie et me fit épouser M. de Farkley; il me fit changer jusqu'à mon nom de baptême, pour que rien ne rappelât au monde ce que j'avais été et les calomnies dont j'avais été l'objet. Mais à Milan, un homme de notre pays, qui s'appelait Ganguernet, me reconnut : deux jours après on savait, non pas l'histoire vraie de ma vie, mais l'histoire que les apparences en avaient faite. On m'insulta, on me chassa du monde. Mon mari voulut me défendre, il y périt aussi. Comprenez-vous maintenant qu'une femme dont on peut dire qu'un amant et deux maris ont péri en duel pour sa mauvaise conduite, ait pu passer pour une femme perdue et être traitée comme telle? Je m'arrête. Ce soir, ce soir, vous viendrez me voir, n'est-ce pas? Mon père sera là. J'obtiendrai votre pardon, et peut-être consentira-t-il à vous apprendre ce qu'est devenue ma mère. Il m'a dit qu'elle existait et qu'il saurait bien la forcer à protéger désormais la fille qu'elle a perdue.

« Aimez-moi, Luizzi, aimez-moi; il y a bien des larmes entre nous, et, malgré la promesse de mon père, vous êtes encore ma seule espérance.

« LAURA. »

La tête de Luizzi s'égarait de plus en plus; il sentait ses idées errer dans son cerveau comme une foule prise de ver-

tige; il ne pouvait ni les calmer ni les réunir, et, dans un mouvement de désespoir, il s'écria :

— Oh ! attendre jusque-là, c'est impossible ; j'en deviendrais fou !

Aussitôt et avec un mouvement de rage convulsive il agita l'infernale sonnette. Le Diable ne parut pas, mais la sonnette de l'appartement de Luizzi sembla lui répondre comme un écho sinistre. Ce bruit le glaça, et il était resté immobile à sa place, quand madame de Farkley entra dans sa chambre.

— Laura, Laura ! s'écria-t-il, au nom du ciel ! expliquez-moi cette lettre, je sens ma raison qui s'en va... Laura, Laura, qui êtes-vous ? et quel nom avez-vous donc porté d'abord ? — Vous me le demandez ? répondit madame de Farkley d'un ton de moquerie élégante ; ah ! c'est pousser trop loin l'oubli de ses torts. — Laura, par grâce ! qui êtes-vous ? comment vous appeliez-vous quand cet enfant vous a été remis ? — Je me nommais Sophie. Les enfants de l'adultère n'ont pas deux noms. — Mais quand vous avez été mariée ? — Je m'appelais Sophie Dilois. — Vous ! Mais il y a deux mois à peine... s'écria-t-il. Puis il reprit : Ah ! c'est impossible... c'est...

— La porte de la chambre de Luizzi s'ouvrit, et son valet de chambre lui remit une lettre. Par un mouvement plus fort que lui, il l'ouvrit, et voici ce qu'il lut : VOUS ÊTES PRIÉ D'ASSISTER AUX CONVOI, SERVICE ET ENTERREMENT DE MADAME DE FARKLEY, QUI AURONT LIEU LUNDI MATIN... FÉVRIER 182... Luizzi laissa échapper cette lettre, et se retourna froid et anéanti vers cette femme qui était à côté de lui. Il lui sembla qu'elle se fondait dans l'air comme une légère vapeur, et il rencontra sous son regard le visage de Satan armé de ce sourire de feu qui lui avait déjà fait tant de mal. Luizzi dans sa fureur voulut s'élancer vers lui, une force surhumaine le tint cloué à sa place.

— M'expliqueras-tu cet horrible mystère, Satan? s'écria Armand, suffoquant de rage et de désespoir. — L'explication est bien facile, car c'est une affaire de dates et de chiffres, dit le Diable en ricanant. En 1795, à l'âge de seize ans, madame de Crancé eut une fille légitime qui s'appelait Lucy. En 1800, elle eut une fille adultérine qui s'appelait Sophie. En 1815, devenue veuve, elle eut une fille naturelle, celle que tu as vue chez Sophie, et à qui tu peux donner toi-même un nom,

car elle est la fille de ton père, le noble baron de Luizzi.... — Cette enfant était ma sœur? — Et Charles était ton frère, autre enfant adultérin abandonné par ton père, le vertueux baron de Luizzi. — Mais moi, j'ai rencontré tous ces êtres vivants il y a deux mois à peine, j'ai vu Sophie il y a deux mois, et je la retrouve aujourd'hui remariée et méconnaissable. Oh! c'est impossible, te dis-je, tu me trompes. — Mon maître, je ne te trompe pas aujourd'hui, mais je t'ai trompé. — Toi? — Tu te souviens du premier jour où nous nous sommes vus et où tu te disais si bon ménager de ta vie : pauvre fou qui me l'as livrée une fois! — Tu en a pris six semaines, m'as-tu dit. — J'en ai pris sept ans. — Sept ans? — Il y a sept ans que Lucy est morte, sept ans que Dilois est mort, sept ans que Charles, ton frère, est mort; il y a sept ans que tu les as assassinés tous les trois avec une plaisanterie. — Et Laura, Laura? s'écria Luizzi, dont la tête suffisait à peine à comprendre coup sur coup ces horribles événements. — Laura, repartit le Diable, il n'y a que douze heures qu'elle est morte, assez martyre dans cette vie pour que Dieu même ne puisse pas la poursuivre au delà du tombeau. L'outrage que tu lui as fait hier a porté le dernier coup à ce courage fatigué; elle venait ici te raconter cette vie que tu n'aurais pas comprise; elle a su pourquoi tu n'étais pas chez toi, et chez qui tu étais allé la sacrifier. Il y a douze heures que tu l'as tuée. — Mais hier au soir, cette femme que j'ai vue là... — C'était moi, reprit le Diable en riant. Une sorte de pitié m'avait pris pour cette femme, et je suis venu jouer la scène qui aurait eu lieu si elle t'eût attendu. Je m'en suis assez bien tiré, ce me semble? — Et cette lettre? — C'est un autographe de ma main. Tu pourras en mettre un fac-simile dans tes mémoires. — Misérable! misérable que je suis! s'écria Luizzi. Que de crimes! que de crimes! et je ne puis les réparer! — Tu le peux, repartit le Diable, en caressant Luizzi de la flamme de ses regards, comme une coquette qui veut persuader un niais; tu le peux, car il te reste encore deux devoirs d'honnête homme à remplir : le premier, de veiller sur l'enfant de ton père, que la malheureuse Sophie a placée dans un couvent; juge de ce que le monde peut lui réserver de souffrance, par ce qu'ont souffert ses deux sœurs! Le second, de venger Sophie de l'injure que lui ont faite les amies de madame de Marignon, injure qui a été la cause de tout ce qui arrive; mais l'oseras-tu, mon maître? — Oh! donne-moi ce pouvoir! s'écria Luizzi parmi

des sanglots et des cris de rage, et je réparerai le mal par le mal; car je vois enfin que le bien m'est défendu. Dis-moi ce que sont ces femmes qui ont si cruellement insulté la malheureuse que j'ai tuée. — Je t'ai dit l'histoire de l'une d'elles. — Mais l'autre, l'autre? — L'autre? dit le Diable en se dandinant, celle dont je voulais te raconter l'histoire à une heure de la nuit lorsque Laura vivait encore, et que je croyais t'avoir intéressé à son sort? — Celle-là, s'écria le baron. — Celle-là, repartit le Diable, dont l'histoire t'eût fait courir chez Laura pour lui demander grâce, te vouer à la défendre, et la sauver peut-être de son désespoir, si tu avais voulu m'écouter? — Oui! oui! répondit le baron éperdu; parle... parle...

XXIII

TROISIÈME FAUTEUIL.

Le Diable se posa comme s'il allait commencer un long récit, puis il répondit d'un ton dégagé :

— Madame de Fantan s'appelait, en 1815, Madame de Crancé. — Sa mère! sa mère! Horreur! dit Armand saisi d'un tremblement convulsif à l'idée de tant de perversité.

Le Diable se prit à rire, et Luizzi, brisé et anéanti, sentit sa tête s'égarer, son cœur faillir, et il tomba évanoui.

XXIV

LES BONS DOMESTIQUES.

Luizzi resta évanoui pendant trente-six jours. C'était beaucoup, sans manger. Aussi le premier sentiment qu'il éprouva, quand il revint à lui, fut un terrible appétit. Il voulut sonner, mais il ne put remuer ni bras ni jambes. « Allons, se dit-il, encore une chute; il me semble cependant que je ne me suis pas jeté par la fenêtre comme la première fois; ce ne doit

être qu'un engourdissement général. » Le baron tenta un nouveau mouvement et s'aperçut alors qu'on l'avait solidement attaché dans son lit. Il appela d'une voix faible, mais personne ne parut. Seulement une femme assise à son chevet, et qui trempait une belle croûte de pain dans un grand verre de vin sucré, se leva doucement, le regarda, avala une bouchée de son pain, une gorgée de son vin, et se rassit tranquillement; elle posa son verre à côté d'elle, prit un volume de roman, et se mit à lire en marmotant chaque phrase. Armand se serait bien frotté les yeux pour s'assurer qu'il était complétement éveillé, mais, selon l'expression de la bonne femme au pain et au vin, il était *hermétiquement* lié.

— Pierre! Louis! s'écria le baron; Louis! Pierre!

Quelques éclats de rire, accompagnés d'un bruit de verres, répondirent seuls au baron.

— Louis! Pierre!... canaille! quelqu'un! hé! reprit Luizzi avec une nouvelle violence. — Dieu, qu'il est embêtant! murmura la femme.

Et sans se déranger elle prit une énorme éponge qui trempait dans un seau d'eau glacée, et l'appliqua vigoureusement sur la figure d'Armand. Le remède opéra; il fit réfléchir le baron. « Bon, se dit-il, j'ai été malade, j'ai eu sans doute une fièvre cérébrale; mais je dois être complétement guéri, car je ne me sens qu'un peu de lassitude dans le corps, et point de gêne dans les idées. Je me rappelle parfaitement tout ce qui m'est arrivé, je le raconterais d'un bout à l'autre. » Et comptant ses souvenirs en lui-même, comme un mendiant qui compte sa fortune sur ses doigts, il se laissa aller à parler tout haut.

— Je me souviens très-bien : madame de Fantan, c'est madame de Crancé; Laura, madame Dilois; elle est morte, la malheureuse, je l'ai tuée!... Oh! Satan! Satan! — Allons, marmota la garde, voilà que ça lui reprend; est-il tannant!

Elle appela à son tour :

— Monsieur Pierre! monsieur Pierre!

Pierre parut enveloppé dans la robe de chambre de son maître, et trempant un biscuit de Reims dans un verre de vin de Champagne.

— Qu'est-ce qu'il y a, madame Humbert? répondit-il en chancelant et en balbutiant. — Il y a qu'il faut envoyer chercher des sangsues. M. Crostencoupe m'a bien recommandé, si le délire revenait, d'en appliquer soixante-dix sur l'esto-

mac, et en même temps de renouveler le *sinapise* aux intérieurs des cuisses et sur la plante des pieds. — En fait-il, le docteur, en fait-il des consommations de sangsues et de graine de moutarde! dit le valet de chambre. Le baron fait bien d'avoir de la monnaie, le docteur Crostencoupe est homme à lui manger son héritage en mémoires d'apothicaire. — La santé ne peut pas se payer trop cher, monsieur Pierre, c'est le premier des biens de la terre, reprit madame Humbert. — C'est égal, j'aimerais mieux être malade toute ma vie que de payer trente sous une méchante sangsue. — On voit bien que c'est M. Crostencoupe qui fait les mémoires. A ma dernière maladie d'homme seul, je ne les ai comptées que treize sous pièce. C'est vrai que le défunt n'était qu'un courtier marron qui n'avait fait que trois faillites. — Il paraît qu'il y a eu du beurre? — Pas si gras, monsieur Pierre! il n'y avait pas de quoi se relicher tant les babouines. — Il me semble que le baron est plus tranquille. Est-ce que vous ne pourriez pas lui épargner les sangsues? — De quoi! Je vous dis qu'il a le délire; il a recommencé ses contes sur ces dames, vous savez? D'ailleurs, ce qui est acheté est acheté. Je ne peux pas priver le pharmacien de sa vente. — C'est pas la bourse du baron que je vous dis d'épargner, c'est sa peau. Il a le ventre et l'estomac grêlés comme une vieille écumoire. On dirait qu'il a eu une petite vérole de sangsues. Mettez-les sur le compte, mais ne les lui mettez pas sur le ventre. — On va vous suivre votre ordonnance tout de suite, monsieur Pierre. Avec ça que M. Crostencoupe ne s'en apercevrait pas demain! il chercherait les trous, il lui faut son compte de trous à cet homme. A propos de ça, prenez une centaine de sangsues au lieu de soixante-dix, parce qu'il y en a toujours quelques-unes qui ne mordent pas... — Et que vous emportez chez vous, madame Humbert, pour les repasser aux pratiques? — Tiens? est-ce que vous voulez que je les laisse se promener ici la canne à la main? — Dites donc, madame Humbert, une idée! — Qu'est-ce qu'il y a? — Vous qui avez beaucoup pratiqué le malade, avez-vous jamais vu des sangsues se faire l'amour? — Voulez-vous vous taire, grosse bête! dit madame Humbert en prudifiant sa voix. Allez me chercher ce que je vous demande, et envoyez-moi, avec, un petit verre de vin et un biscuit : je me sens l'estomac dans le dos et dans les talons. — Voulez-vous du champagne? — Merci, je hais la mousse, ça m'acidule l'es-

tomac. Donnez-moi toujours du même. — Du bordeaux ? — Oui, du bordeaux. — Vous avez là un drôle de goût ! c'est un vin de coco qui endort. — A propos de ça, n'oubliez pas mon café. Je me sens tout endormaillée. — C'est bon, c'est bon ; on va vous donner ce qu'il vous faut. Je vas vous apporter tout ça ici moi-même. Louis ira chez le pharmacien. — Le cocher? il n'a pas dégrisé depuis à ce matin. — Bon, c'est comme ça qu'il faut le prendre ; puisqu'il ne conduit jamais si bien que quand il est ivre-mort, il se mènera bien lui-même quand il n'a qu'une petite pointe. — Le vin ne vous fait pas de tort non plus ; vous êtes aimable tout de même — Moi, est-ce que je suis gris? — Pas du tout ; vous avez des yeux qui brillent comme des portes cochères. — C'est pour mieux vous voir, madame Humbert, dit le valet de chambre en s'approchant de la garde-malade, qui, contre la coutume, n'était ni trop vieille ni trop laide, qui avait trente ans et de l'embonpoint. C'était mieux que ne méritait M. Pierre. — Hé bien ! hé bien ! monsieur Pierre, vous avez le vin trop tendre. — Ah ! si vous vouliez l'être un peu ! — Et M. Humbert, qu'est-ce qu'il dirait? — Tiens ! il y a donc un M. Humbert ? — Plait-il, s'il vous plaît? s'il y en a un ! où croyez-vous donc que j'ai pris mon nom de madame Humbert? dans l'almanach, peut-être, ou dans la hotte d'un chiffonnier? — Ne vous fâchez pas : il y a tant de madames sans monsieur ! — C'est possible, mais je ne suis pas de la *catéorie* : entendez-vous, monsieur Pierre? — Est-ce que ça empêche quelque chose, madame Humbert ? s'écria Pierre. — Voulez-vous m'aller chercher mes sangsues, vilain rougeot ! que si vous recommencez à me prendre comme ça, je vous en mets une sur le bout du nez. — Au fait, ça les changerait et vous aussi. — Ne dites donc pas de bêtises. — J'aimerais mieux en faire. — Drôle ! s'écria Luizzi d'une voix irritée.

Ce mot arrêta soudainement les entreprises amoureuses du valet de chambre. Il resta tout interdit, puis il se mit à rire en disant :

— Suis-je bête ! j'oublie qu'il est fou. — Il a plus de bon sens que vous. Tenez, voilà minuit qui sonne, le pharmacien sera fermé, et je n'aurai pas mes sangsues. — On y va et on revient, répondit Pierre.

Et il sortit en envoyant des doigts un tendre baiser à madame Humbert.

— Hum ! grand landore, murmura la garde-malade ; si je

voulais un amoureux, il serait un peu plus actif que toi.

Cette réflexion n'empêcha point madame Humbert d'arranger la table qui était près du lit du baron et d'en approcher deux bons fauteuils, signe non équivoque de l'espérance qu'elle avait de passer encore quelques moments avec le galant valet de chambre.

Nos lecteurs s'étonneront peut-être du silence de Luizzi durant tout cet entretien ; mais nos lecteurs n'oublieront pas que ce n'est point la première fois que Luizzi se trouve en pareille position, ayant derrière lui une lacune de son existence vide de souvenirs. L'éponge glacée qu'on lui avait appliquée sur la face et la menace immédiate de soixante-dix sangsues l'avaient suffisamment averti que, pour peu qu'il s'emportât, il serait traité comme fou. Il comprit également que, dans l'ignorance où il était de ce qui lui était arrivé depuis sa dernière entrevue avec le Diable, il pouvait dire de telles choses qu'il parût véritablement avoir perdu la raison. Il préféra donc garder le silence, et, moitié réfléchissant, moitié écoutant ce qui se disait, il chercha le moyen de sortir de la position gênante où on l'avait placé. Il crut le moment favorable quand il se trouva seul avec madame Humbert, et, pour lui prouver qu'il avait toute sa raison, il se mit à lui parler d'un ton languissant.

— Madame Humbert, j'ai soif. — Dieu, quelle éponge d'homme ! repartit la garde-malade : il n'y a pas cinq minutes que je vous ai donné à boire. — Pardon, madame Humbert, reprit doucement Luizzi ; il y a plus de cinq minutes, car voilà une demi-heure que vous causez avec Pierre. — Tiens ! reprit madame Humbert en prenant une bougie pour mieux voir le baron ; tiens ! si on ne dirait pas qu'il a sa raison, quand il parle comme ça ! — C'est que j'ai toute ma raison, madame Humbert ; et une preuve, c'est que je vous prie de vouloir bien détacher un de mes bras pour m'aider à boire moi-même. — Bon ! reprit madame Humbert, la même histoire que l'autre jour ; pour me jeter la tisane au nez, et m'arracher un bonnet de seize francs, tout neuf, de l'année dernière ? Tenez, buvez et taisez-vous. — Je vous jure, madame Humbert, reprit Luizzi, que je ne vous ferai aucun mal et que je suis dans mon bon sens. — C'est bon, c'est bon, repartit la garde-malade ; buvez d'abord, et puis dormez. — Qu'est-ce qu'il y a ? dit Pierre en entrant avec une bouteille sous chaque bras, un saladier plein de sucre d'une

main et une assiette de biscuits de l'autre. — Il y a, dit madame Humbert en se retournant au moment où elle présentait une tasse de tisane au malade ; il y a qu'il est dans un de ses moments lucides et qu'il me demande de le détacher. — Ne faites pas ça, reprit Pierre ; vous devez vous rappeler la dernière fois ? il nous a donné assez de peine pour le remettre au lit ; si bien que j'y ai attrapé, pour ma part, une bonne douzaine de coups de pieds.—Et tu ne peux pas les manquer, drôle, reprit Luizzi avec colère, lorsque je serai debout.

Le valet de chambre se plaça au pied du lit de son maître, ayant toujours ses bouteilles sous le bras, son saladier et son assiette à la main ; il regarda le baron en lui faisant une grimace un tant soit peu avinée, et dit gracieusement :

— Plus que ça de pourboire ! merci. — Misérable ! s'écria le baron en faisant un violent effort pour se soulever.

Dans ce mouvement, il heurta la tasse que lui présentait madame Humbert, et la renversa. La garde-malade s'écria avec colère :

— Faut-il être enragé de taquiner comme ça un homme fou ! C'était la dernière tasse de tisane, et je la ménageais pour que ça lui fît toute sa nuit ; maintenant il faut que j'en fasse d'autre, ou bien qu'il s'en passe. — Tiens ! pardieu ! il s'en passera, reprit Pierre. — Ça vous est bien facile à dire ; il va hurler la soif toute la nuit, et je ne pourrai pas dormir une pauvre miette. Du reste, ça ne sera pas long ; il y a une bouilloire au feu, et je vas mettre ma ciguë dedans. — Un moment, reprit Pierre, votre eau chaude doit d'abord nous servir à faire fondre ce léger morceau de sucre. — Pourquoi faire ? repartit madame Humbert. — C'est que, outre la bouteille de bordeaux, j'ai apporté là un cognac soigné, avec quoi nous allons faire un petit saladier d'eau-de-vie brûlée que nous avalerons sans fourchette. — Avez-vous une rage d'eau-de-vie brûlée ! dit madame Humbert ; c'est tous les soirs à recommencer avec vous ; ça finira par vous brûler le corps et l'âme, si bien qu'un jour vous prendrez eu comme un vieux paquet d'étoupes. — Le feu est tout pris, repartit le valet de chambre en faisant une mine agaçante à madame Humbert. — Allez-vous recommencer vos bêtises ? reprit celle-ci. — Je parle du feu du punch, repartit Pierre d'un air malin, voyez quelle belle flamme bleue ça fait ! — C'est vrai, ça vous rend tout vert, vous avez l'air d'un mort...

Tout à coup madame Humbert poussa un cri, et reprit avec un effroi véritable :

— Dieu ! que vous êtes bête, Pierre ! n'éteignez donc pas la lumière comme ça, ça me fait des peurs atroces.

Le valet de chambre, qui avait voulu faire une aimable farce, avait en effet soufflé sur les bougies et s'était posé derrière la flamme du punch. Son visage, éclairé par cette lueur sinistre, avait pris une teinte verdâtre, et l'horrible grimace qu'il faisait pour donner plus de charme à sa plaisanterie lui prêtait un aspect effrayant. Il laissa échapper un son rauque et prolongé de sa poitrine, et madame Humbert, tout épouvantée se prit à dire :

— Voyons, Pierre, en voilà assez, rallumez les bougies.— Heu, heu, heu!... fit Pierre d'une voix sépulcrale. — C'est une horreur ! s'écria madame Humbert, peut-on faire des bêtises comme ça !—Heu, heu, heu!... fit Pierre d'une voix encore plus formidable. — Tenez, si vous ne finissez pas, je vais appeler, dit madame Humbert véritablement tremblante, et en se dirigeant du côté de la porte. —Vous ne sortirez pas d'ici, repartit Pierre d'une voix caverneuse; je suis venu de l'enfer pour vous emporter, toi et ton malade. — Voulez-vous vous taire? criait madame Humbert ; Pierre, Pierre, taisez-vous donc ! — Je ne suis pas Pierre, je suis le Diable. — Satan, est-ce toi ? s'écria Luizzi dont l'imagination ébranlée par une longue maladie devait se laisser prendre facilement à une scène qui, pour lui, pouvait n'avoir rien de surnaturel.

A cette interpellation du baron, le valet de chambre et la garde-malade poussèrent un grand cri et se jetèrent l'un contre l'autre, tandis que Luizzi, dans son délire, continuait de s'écrier :

— Satan, viens à moi, Satan, je t'appelle. — Vous en avez fait une belle, dit madame Humbert toute tremblante, voilà que vous l'avez remis dans un pire état qu'il y a huit jours; il recommence à invoquer le Diable comme un enragé. — Ce serait tout de même drôle, dit Pierre d'une voix qu'il s'efforçait vainement de rendre rassurée, ce serait tout de même drôle si le Diable avait paru. — Voyons, finissez, reprit madame Humbert avec impatience, ou je vais appeler quelqu'un.

Elle ralluma les bougies, pendant que Pierre versait de eau-de-vie brûlée dans les verres.

— Tenez, lui dit-il, prenez-moi ça, ça vous remettra un peu,

car vous avez une fière peur. — Ne faites donc pas tant le fier, reprit la garde-malade, vous êtes blanc comme un linge. Donnez-m'en donc encore un petit verre : ça m'a porté un coup si terrible quand il s'est mis à appeler le Diable, que mes jambes tremblent encore dessous moi.

En parlant ainsi, elle s'assit devant la table. Pierre se plaça près d'elle, et, tout en lui versant un verre de punch, il lui dit :

— C'est pourtant pas la première fois que vous entendez le baron appeler le Diable. — Pardi, non ! repartit madame Humbert en buvant son verre à petits coups, il n'a pas fait autre chose dans tout le commencement de sa maladie.

L'espèce d'hallucination qui avait saisi le baron s'était dissipée devant l'effroi de la garde-malade et du valet de chambre ; et, bien persuadé qu'il n'obtiendrait rien d'eux en leur parlant raisonnablement, il se résigna au silence, décidé à écouter tranquillement leur conversation, quoi qu'ils pussent dire.

— C'est tout de même une drôle de folie, dit Pierre, que de s'imaginer qu'on a le Diable à ses ordres. — Il y en a de bien plus extraordinaires que celle-là, et, moi qui vous parle, j'en ai vu de bien étonnantes ; j'ai servi pendant un an entier une jeune fille de la Gascogne qui s'imaginait avoir fait un enfant, et avoir été enfermée pendant sept ans dans un souterrain.

Malgré sa résolution de se taire, Luizzi fut tellement surpris par cette nouvelle, qu'il s'écria tout à coup :

— N'est-ce pas Henriette Buré?

La garde-malade sursauta, et Pierre lui dit :

— Qu'avez-vous donc? — C'est son nom, repartit la garde-malade; d'où donc votre maître sait-il ça? — Bon! il est Gascon aussi, il aura connu ça dans son pays. Laissez-le jaboter tout seul, et racontez-moi cette histoire-là. — Je n'en sais pas autre chose, si ce n'est qu'elle a été amenée ici par un monsieur de sa famille. Du reste, elle n'est pas méchante du tout, et elle ne fait pas autre chose que d'écrire son histoire depuis le matin jusqu'au soir.

Ce que Luizzi venait d'entendre lui causa un véritable effroi. Il comprit comment, avec cette accusation de folie, on pouvait séquestrer jusqu'à la tombe la révélation de certains crimes. Il songea que lui-même était considéré comme insensé et que peut-être il y avait autour de lui des gens in-

téressés à accréditer cette opinion. Il venait de reconnaître qu'il sortait d'une maladie où le délire avait longtemps régné. Pendant ce temps il avait pu raconter les aventures de madame du Bergh et de madame de Fantan, et si le bruit en était arrivé jusqu'à ces deux femmes, il n'était pas douteux qu'elles avaient dû plus que personne prétendre qu'il était fou. Il pensa aussi que ce n'était pas seulement durant quelques jours qu'elles avaient besoin de cette opinion sur son compte, et Luizzi dut craindre qu'elles ne tentassent tous les moyens de faire disparaître du monde un homme qui avait montré qu'il connaissait le secret de toutes leurs infamies. Le silence qui avait suivi la réponse de madame Humbert avait donné à Luizzi le temps de faire toutes ces réflexions. Le silence avait été occupé par l'absorption de quelques biscuits légèrement arrosés de punch, et Pierre reprit :

— C'est tout de même singulier qu'un être perde comme ça sa raison tout d'un coup et sans dire gare. — Est-ce que votre maître n'avait jamais donné des signes de folie avant ces dernières six semaines ? — Non, dit Pierre. D'ailleurs, il n'y avait guère que quinze jours que j'étais à son service, et il était à peu près comme tout le monde, si ce n'est que, quand il était enfermé, il avait l'habitude de parler tout seul. — Et ça ne vous a pas averti ? dit madame Humbert. — Ma foi non, répondit le valet de chambre, parce que je sortais précisément de chez un député qui passait toute sa journée à déclamer devant une grande glace posée en face d'une petite tribune qu'il avait fait faire dans son salon pour s'exercer à avoir de l'éloquence. — Il devait avoir l'air d'un fameux bobèche ? reprit la garde-malade. — Bien au contraire, repartit le valet de chambre, c'est un avocat en grande réputation, et qui passe pour avoir plus d'esprit qu'il n'est gros. — C'est égal, ça doit être bien bête un homme qui est là en face d'un miroir et qui se fait des discours à lui-même.

Luizzi, qui voyait la conversation s'égarer loin de ce qui l'intéressait, voulut la ramener sur lui-même, et demanda encore une fois à boire.

— Est-il altéré ce soir, dit madame Humbert avec humeur. — Avec ça que la tisane que vous lui avez donnée a dû joliment le rafraîchir : elle est toute tombée dans les draps. — Tiens, c'est vrai, et j'ai oublié d'en faire d'autre ; et maintenant voilà qu'il n'y a plus d'eau dans la bouilloire et qu'il faut que je rallume le feu. — Ne vous donnez pas la peine, ma-

dame Humbert, je m'en vais arranger cela. Où est le paquet qu'il faut mettre dedans ?— A gauche, là, sur la cheminée, près de cette petite sonnette d'argent qui a une si drôle de forme.

Luizzi, à ce mot, souleva sa tête et aperçut son talisman. Le premier sentiment qu'il éprouva fut une vive satisfaction; mais peu à peu, en réfléchissant à la position où l'avaient conduit les confidences du Diable, il se promit bien de ne plus avoir recours à lui. Pendant que Pierre préparait la tisane et que madame Humbert continuait la dégustation de l'eau-de-vie brûlée, le cocher entra, portant d'une main un bocal de sangsues et de l'autre un énorme paquet de farine de graine de moutarde. Cette vue, mieux que toutes ses réflexions, inspira à Luizzi l'idée de se tenir en repos. Il frémit de penser qu'on allait lui appliquer de pareils topiques, et, pour que le désir de lui porter secours ne vînt pas à ces deux excellents serviteurs, il feignit de dormir. Pour rendre la comédie plus complète, il essaya même d'un léger ronflement.

— Hein! dit Pierre en se retournant. Dieu me damne! je crois qu'il râle. — Sûr, dit le cocher en s'avançant vers le lit. — Pas possible! dit Madame Humbert en se soulevant à peine de son fauteuil. — Ça ne m'étonnerait pas, reprit Pierre qui vint à son tour examiner le malade, il y a plus de huit jours qu'il nous lanterne comme ça : tâtez-y donc un peu le pouls.

Madame Humbert se leva à son tour, mais l'eau-de-vie brûlée ayant agi plus qu'elle ne pensait, elle arriva en trébuchant, et, au lieu de prendre le poignet du malade pour y chercher le pouls qui battait encore vigoureusement, elle promena son doigt sur le dos de la main. Ne sentant point les pulsations de l'artère, elle répondit doctoralement :

— Ma foi, je crois que c'est fait. — *Requiescat in pace,* dit Pierre en lui jetant le drap sur le visage, j'ai mon beurre fait. — *De Profundis,* répondit le cocher en nasillant, les chevaux ont mangé tout le foin et toute l'avoine. — Un moment, dit madame Humbert, je suis responsable, ne touchez pas aux effets, ça se reconnaît : l'argent comptant, je ne dis pas.— Y en a pas d'argent comptant, dit Pierre.— D'où le sais-tu ? repartit le cocher, t'as donc visité les commodes et les secrétaires.—Je te dis que je sais qu'il n'y en a pas. — Bon, bon, fit le cocher, compte là-dessus, les commissaires de police ne sont pas faits rien que pour les chiens : tu vas me donner tout de suite ma part, ou je vais chez le magistrat et je babille. — Avise-t'en, et je te ferai demander si depuis six semaines les che-

vaux ont mangé six cents bottes de foin et vingt sacs d'avoine. — Pierre a raison, dit madame Humbert, il ne se mêle pas des affaires de l'écurie, ne vous mêlez pas des affaires de la chambre. — Combien qu'il vous donne donc de remise pour prendre ainsi son parti ? — Rien du tout, entendez-vous bien ; je suis une honnête femme, et je n'ai rien pris que ce que les malades m'ont donné, et monsieur Pierre est témoin que tout à l'heure le défunt m'a offert une demi-douzaine de couverts d'argent pour me récompenser des bons soins que je n'ai cessé de lui prodiguer. — C'est-il écrit quelque part? dit Louis. — Non, puisqu'il est toujours *hermétiquement* lié dans son lit. — Eh bien, repartit le cocher si vous ne mangez jamais que dans cette argenterie-là, vous courez grand risque de vous servir votre soupe avec vos doigts. — C'est vrai tout de même, reprit Pierre ; c'est bien fâcheux qu'on n'ait pas pu lui donner l'idée d'un testament à cet homme ; je parie qu'il nous aurait fait des rentes à tous. — C'est possible, repartit Louis, il était un peu bête ; mais ce qui est fait est fait, n'y pensons plus, et tâchons de nous arranger entre nous comme d'honnêtes gens que nous sommes. — Soit, dit Pierre, asseyons-nous là et parlons bas, il ne faut pas que le groom puisse nous entendre. — Ouiche ! je l'ai laissé qui ronflait sur le canapé du salon, et, s'il s'éveille, ce ne sera pas pour venir nous déranger, mais pour aller se fourrer dans son lit. — Ferme toujours la double porte, reprit le valet de chambre, et assemblons-nous un peu en conseil.

Luizzi entendit, au mouvement des chaises, que les trois nobles interlocuteurs avaient pris place autour de la table, et le choc des verres lui apprit que l'exercice de l'eau-de-vie brûlée avait recommencé.

— Voyons, dit Louis, sois franc, Pierre : qu'est-ce que tu as trouvé dans le secrétaire ? — Dix mille cinq cents francs, répondit le valet de chambre, et pas un sou de plus. — Parole d'honneur ? — Parole d'honneur ! Et toi, combien as-tu eu de l'avoine et du foin ? — Onze cent vingt-deux francs. — Ce n'est pas lourd, dit madame Humbert. — Dame ! fit le cocher, chacun apporte ce qu'il a. — Ma foi, pour un homme riche à millions, reprit madame Humbert, vous ne ferez pas là un bien riche héritage. — Il est vrai de dire, répartit Louis, qu'un bon testament nous aurait mieux été. Est-ce qu'il n'y a pas moyen d'en avoir un ? — Je ne sais pas assez bien écrire, reprit Pierre ; d'ailleurs, Monsieur avait une

écriture de pieds de mouche tout à fait drôle. — Est-ce que vous en avez par là? dit madame Humbert. — Je ne sais pas, répondit le valet de chambre; je n'ai jamais vu l'écriture de Monsieur que quand il me donnait des petits billets à porter. — Cré mâtin! dit Louis en frappant sur la table, que les gens instruits sont heureux! Penser que j'ai des gueux de parents qui ne m'ont pas seulement appris à écrire et que je manque peut-être ma fortune à cause de cela!

Malgré l'horreur que Luizzi éprouvait à entendre un pareil entretien, l'idée de ce testament lui donna une espérance. Au moment où le cocher frappa sur la table avec violence, il laissa échapper un long soupir, et les trois interlocuteurs épouvantés écoutèrent attentivement.

— Louis, Pierre! murmura doucement le baron. — Il n'est pas mort, se dirent tout bas les trois interlocuteurs; et Pierre, qui était le mieux assuré sur ses jambes, alla tirer le drap du lit de dessus le visage de son maître. — Ah! c'est toi, mon bon Pierre? dit Luizzi comme s'il revenait à lui; où suis-je donc, et que m'est-il arrivé? — Tiens! dit tout bas madame Humbert, on dirait que la raison lui est revenue. — Quelle est cette dame? demanda le baron en s'adressant à Pierre. — Je suis votre garde-malade, répondit madame Humbert en saluant. — Il y a donc bien longtemps que je suis en danger? repartit le baron.

Les domestiques se regardèrent entre eux, n'étant pas très-assurés que ce fût un véritable retour à la raison. Cependant Louis reprit :

— Voilà six semaines que vous êtes au lit, monsieur le baron. — Et depuis ce temps-là vous me veillez chaque nuit, mes enfants? — Ça, c'est vrai, dit Pierre, nous ne nous sommes guère couchés que le jour depuis votre maladie. — Vous recevrez la récompense de ce zèle, repartit Luizzi, soit que je guérisse, soit que je succombe, car je me sens bien faible. — J'ai été chercher des sangsues; si Monsieur en veut, ça le remettra peut-être? — Je crois que c'est inutile, dit Luizzi. Je voudrais avant toutes choses pouvoir écrire un mot à mon notaire.

Les domestiques se regardèrent.

— Je ne crains pas la mort, reprit Luizzi; mais enfin on ne sait pas ce qui peut arriver, et il est nécessaire que je mette un peu d'ordre dans mes affaires. Je ne vous oublierai pas, mes enfants, je ne vous oublierai pas.

La ruse de Luizzi eut tout le succès possible, quelque grossière qu'elle fût. C'est qu'elle s'adressait directement à la cupidité, et il faut reconnaître que, si cette passion est l'une des plus ingénieuses à se créer des moyens d'arriver quand elle agit de son seul mouvement, elle est aussi la plus facile à se laisser prendre aux appâts les moins déguisés : c'est le propre de tous les instincts voraces, physiques et moraux. Le désir que le baron venait de témoigner fut rapidement accompli. Cependant il remarqua que Pierre et madame Humbert tenaient un conciliabule à voix basse, tandis que Louis lui donnait l'encre et le papier nécessaires. Une nouvelle frayeur saisit le baron. En effet, s'il faisait venir un notaire et lui confiait un testament, ne devait-il pas craindre qu'une fois persuadés qu'il renfermait des dispositions favorables pour eux, les misérables qui l'entouraient ne voulussent hâter le moment où ils pourraient en profiter? Et il s'arrêta pour chercher un moyen de prévenir ce nouveau danger.

— Monsieur le baron n'écrit pas ? lui dit Louis en l'examinant. — Hé! comment veux-tu qu'il écrive ? dit Pierre; tu sais bien qu'il n'a pas les mains libres.

Et aussitôt, s'étant approché, il écarta les couvertures et défit les liens qui attachaient les bras du baron. Luizzi tira ses mains de son lit avec une joie d'enfant; mais cette joie se calma aussitôt à l'aspect de l'horrible maigreur de ses bras. Le malade dont le visage dépérit de jour en jour et qui suit, dans un miroir, les ravages de sa maladie, se rend difficilement un compte exact de l'altération graduelle de ses traits; mais celui qui se voit tout à coup après un long espace de temps, et qui découvre l'état où le mal l'a réduit, celui-là éprouve le plus souvent une terreur qui lui est plus fatale que le mal même. Il en fut ainsi pour Luizzi. A peine eut-il vu ses bras, qu'il s'écria d'une voix épouvantée :

— Un miroir! donnez-moi un miroir!

La servilité obséquieuse qui avait fait place dans l'âme des domestiques à l'ignoble indifférence qu'ils montraient auparavant, ne résista pas à ce désir du baron : madame Humbert remit un miroir à Luizzi, et le posa sur son séant. Quand il se vit alors avec son visage pâle, sa barbe longue, ses cheveux en désordre, ses yeux hagards et brillants de fièvre, le nez pincé, les lèvres blanches, il resta un moment immobile à se contempler. Ce prétendu courage, dont notre héros

se croyait si bien pourvu, s'évanouit soudainement, et il s'écria en larmoyant :

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

Puis, laissant échapper le miroir, il retomba sur son lit dans un état d'affaissement et de désespoir véritables, laissant couler de ses yeux de grosses larmes qu'il ne cachait pas à la curiosité avide de ses domestiques ; car en ce moment sa lâcheté avait vaincu sa vanité, ce courage de la plupart des hommes. Il semble que les bons serviteurs de Luizzi furent véritablement alarmés de ce spasme de faiblesse, car madame Humbert lui dit de la voix la plus douce possible :

— Est-ce que monsieur le baron ne veut pas écrire à son notaire? — Je suis donc bien mal? dit Luizzi en regardant la garde-malade d'un œil inquiet. — Non, Monsieur, non; mais les bonnes précautions sont excellentes à prendre, et toujours est-il qu'il vaut mieux mourir après s'être mis en règle avec les hommes et avec Dieu. — Avec Dieu ! repartit Luizzi en éclatant en larmes, avec Dieu ! moi, me réconcilier avec Dieu ! jamais, jamais ! l'enfer s'est emparé de moi, et... — Put ! voilà que ça le reprend, dit Pierre ; c'était une fausse joie. Voyons, il faut le rattacher. — Oh ! reprit Luizzi presque en pleurant, ne me liez pas, je vous en prie : je ne dirai rien, je me tairai, mais ne me liez pas. Je vais écrire; je vais écrire à mon notaire.

Cette nouvelle assurance fit encore son effet, et Luizzi prit la plume qu'on lui présentait. Mais il ne voyait pas le papier ; sa main ne savait plus conduire sa plume ; il put à peine tracer quelques mots, et, épuisé par ce dernier effort, il retomba sur son lit.

— Dépêche-toi, Louis, dit Pierre à voix basse; il n'y a pas de temps à perdre.

Le cocher sortit rapidement et ferma la porte avec bruit.

— Ne me laissez pas seul, dit Luizzi tremblant; ne me laissez pas seul.

Pierre et madame Humbert s'assirent en silence à côté du lit, observant les moindres mouvements du malade, et s'empressant d'arranger son oreiller et de le placer le plus commodément possible. Tout le désordre de la chambre avait disparu, enlevé par Pierre, pendant que Luizzi écrivait; de façon que, lorsqu'il regarda de nouveau autour de lui, il ne vit plus les traces de cette orgie nocturne dont il avait été le témoin. La tête affaiblie par la maladie et par le choc

des vives impressions que lui avait causées la scène honteuse qui venait de se passer, il eut peine à garder une conscience exacte de tous ses souvenirs, et bientôt il en arriva à se demander si ce n'était pas encore un des rêves de son délire. Rassuré par ce doute, il se laissa aller à une somnolence fiévreuse, qui lui représentait tantôt sa maison au pillage, tantôt des myriades de sangsues le poursuivant de tous côtés. Enfin la lassitude l'emporta ; il s'endormit tout à fait et ne s'éveilla le lendemain que lorsque le jour commençait à se lever. Ce fut le bruit de la sonnette de son appartement, violemment agitée, qui l'arracha à son sommeil. Puis il vit entrer Pierre qui dit tout bas à madame Humbert d'un ton affairé :

— Voici le notaire.

Louis entra un moment après, et madame Humbert leur dit à voix basse :

— Il dort.

Le baron résolut de profiter de l'erreur de ses domestiques pour s'assurer de la vérité de ce qui s'était passé durant la nuit. Il écouta donc ce qu'ils se disaient entre eux.

— Tu as été bien longtemps? dit Pierre à Louis.—C'est que je n'ai pas trouvé le notaire chez lui; on m'a dit qu'il était allé au concert dans le faubourg Saint-Germain, et il m'a fallu courir du boulevard à la rue de Babylone. Arrivé là, je l'ai fait demander; mais un valet de pied m'a déclaré n'avoir pu le trouver dans les salons, et j'allais revenir, lorsqu'un cocher de mes amis, qui me demandait ce que j'étais venu chercher, m'a appris qu'il venait de voir partir la voiture du notaire et qu'il avait entendu donner l'ordre de le mener Place-Royale chez un de ses clients qui donnait un grand bal. J'ai couru jusque-là et je n'ai pas eu de peine à le faire demander, attendu qu'ils n'étaient plus que quatre ou cinq attablés à une partie d'écarté. Il m'a fallu attendre encore une grande heure et demie, parce que la partie était un peu chaude; enfin je l'ai attrapé au passage et je vous l'amène en bas de soie et en claque. — C'est bon, dit Pierre; pourvu que le baron ne soit pas retombé, c'est tout ce qu'il faut. — S'est-il aperçu de quelque chose? reprit Louis. — De rien, repartit le valet de chambre; il a cru que nous étions en train de le veiller.

A ce moment un bruit de voix se fit entendre dans le salon, et le docteur Crostencoupe entra, suivi du notaire Bachelin.

— Je vous dis que c'est impossible, disait le docteur d'un ton impératif ; ces imbéciles auront pris un moment de folie tranquille pour un retour à la raison, il y a encéphalite aiguë et persistante, nous sommes bien loin d'une guérison. — Diable! répondit alors le notaire, ce n'était pas la peine de me déranger et de me faire lever à une pareille heure. Quand on a veillé une partie de la nuit pour ses affaires, il n'est pas agréable de se lever au point du jour. — Vous avez parfaitement raison, repartit le médecin; mais votre présence ici est, je le crois, très-inutile. — J'en serais désolé, dit le notaire; voyons cependant M. de Luizzi, et assurons-nous de son état.

Ils s'approchèrent tous deux, et Luizzi ouvrit les yeux pour voir le médecin à qui il était confié. C'était un homme d'une taille très-élevée, le front chauve quoiqu'il ne parût pas d'un âge très-avancé, mis avec une élégance particulière, et portant sa tête d'une façon toute théâtrale. Il se posa au pied du lit du baron, et, le regardant fixement avec un léger froncement de sourcils, il tendit le doigt vers lui et dit d'une façon toute doctorale :

— Voyez ! les traits sont saillants, la face est pourpre et vultueuse, les yeux sont rouges et animés ; le globe de l'œil est en rotation, le mouvement respiratoire est irrégulier et tremblotant, la peau est halitueuse, la maladie n'a pas diminué d'intensité. — Je crois que vous vous trompez, docteur, reprit doucement le baron. — Voyez, repartit M. Crostencoupe en souriant, il y a encore délire; il dit que je me trompe. — Je vous jure, docteur, reprit Luizzi, que j'ai toutes mes facultés ; et la meilleure preuve que je puisse vous en donner, c'est que voici les raisons qui m'ont fait appeler mon notaire.

Aussitôt le baron se mit à raconter au médecin la manière dont il était soigné par ses domestiques et leurs projets en cas de mort.

— Dieu de Dieu! s'écria madame Humbert, en voilà-t-il une lubie! j'ai passé la nuit tranquillement toute seule à côté de lui, et j'ai été obligée d'aller éveiller Louis qui dormait dans l'antichambre. — Une preuve, reprit Pierre d'un air courroucé, c'est qu'on n'a qu'à voir dans le secrétaire et dan les armoires s'il manque quelque chose. — C'est bon, c'est bon, dit M. Crostencoupe, vous n'avez pas besoin de vous défendre : il est bien certain que la folie continue. — Mais

c'est vous qui êtes fou ! s'écria Luizzi furieux en se levant sur son séant. — Comment, vous l'avez détaché ? reprit vivement le docteur en voyant ce mouvement violent. — Dame! il a bien fallu pour qu'il pût écrire à M. le notaire, repartit madame Humbert. — Allons, remettez-lui ses liens, dit le docteur. — Ne vous en avisez pas, misérables! cria Luizzi avec une fureur croissante. — Dépêchons, dépêchons, reprit le médecin, ne faites nulle attention à ses cris. — Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'il y a? dit le notaire en s'éveillant en sursaut; car, fatigué de la nuit qu'il venait de passer à ce qu'il appelait ses affaires, il s'était assis sur un fauteuil et s'était laissé gagner par le sommeil pendant le récit de Luizzi. — Mon Dieu ! repartit le médecin, le délire le reprend avec plus de violence que jamais. — Monsieur Bachelin, criait Luizzi, venez à mon aide : c'est un assassinat prémédité. — Vous l'entendez, reprit le docteur, la folie est complète. — Envoyez-moi un autre médecin, disait Luizzi, je ne connais pas celui-là ; c'est un intrigant, un misérable ; je suis dans les mains de gens qui spéculent sur ma mort. — Attachez-le plus solidement que jamais, disait le docteur, tandis que le baron se défendait le mieux qu'il pouvait.

Enfin, épuisé de forces, suffoquant de rage, il tomba affaissé et haletant sur son lit.

— Pauvre homme! dit le notaire en le regardant, lui que j'ai vu si fort et si gaillard! Ce sera un bel héritage pour les Crancé. — Jamais, reprit Luizzi, ma fortune n'ira à une famille à laquelle appartient l'infâme madame de Fantan. — Bon! le voilà tout à fait reparti, dit le médecin. Éloignez-vous, Monsieur; l'idée d'un testament ne peut que l'exaspérer encore plus.

Le notaire jeta en partant un regard de pitié sur le malheureux Luizzi et emporta sa dernière espérance. Dès que le médecin fut seul, il reprit en s'adressant à madame Humbert :

— Voyons, quel a été cette nuit l'effet des sangsues et des sinapismes? — Je ne les ai pas appliqués, la nuit ayant été très-calme. — C'est peu probable, jamais le pouls n'a été si agité. Vous allez les lui appliquer immédiatement. Vous pourrez en mettre cent. — Très-bien, dit madame Humbert. — Je reviendrai ce soir, reprit le docteur, voir où nous en sommes.

Et il sortit aussitôt. Dès qu'il ne fut plus dans la chambre, les trois domestiques se regardèrent en face et semblèrent

s'interroger; mais, sur un signe de Pierre, ils sortirent à leur tour et laissèrent Luizzi seul. Le malheureux baron resta donc en présence de ses réflexions. Il était entre les mains d'un bourreau ignorant qui devait le tuer de toute nécessité par ses remèdes, et au pouvoir de domestiques dont il avait dévoilé les coupables projets sans persuader personne, et qui avaient un intérêt certain à ce qu'il ne se rétablît point pour éviter le châtiment qu'il pourrait vouloir leur infliger. Luizzi se sentit perdu. Il n'avait nul moyen de prévenir ses amis, et d'ailleurs pouvait-il dire qu'il eût des amis? C'en était fait de lui, sans doute. Ses domestiques tenaient un conciliabule dans l'antichambre pour consommer un crime devenu nécessaire. Que faire, que devenir, à qui s'adresser? au Diable? Luizzi recula encore devant l'idée de se remettre en rapport avec cet agent infernal : n'était-ce pas lui qui l'avait mis dans l'épouvantable position où il se trouvait? Peut-être Satan ne l'en retirerait-il que pour le plonger dans une position plus abominable? Cependant c'était sa seule ressource, et, dans l'abandon où il se trouvait de tout secours humain, le baron appela Satan. Mais Satan ne parut pas, et Luizzi reconnut que cette espérance encore lui était enlevée. En effet, la sonnette souveraine était hors de sa portée, et il n'avait pas plus de moyen de faire obéir son esclave infernal que ses domestiques humains. Grâce à cette impossibilité, l'espoir que Luizzi avait mis dans Satan en désespoir de tout autre lui parut un moyen assuré de salut qui lui était enlevé, et il le désira d'autant plus ardemment qu'il ne pouvait plus en user; il déplora amèrement de n'avoir pas profité des moments où ses domestiques lui obéissaient pour demander son talisman, et il s'écria dans un mouvement de rage :

— Oh! je donnerais dix ans de ma vie pour avoir cette sonnette! — Vrai? dit le Diable en paraissant soudainement au pied de son lit. — Ah! c'est toi, Satan? lui dit Luizzi, délivre-moi, sauve-moi. — Et tu me donneras dix ans de ta vie? — Ne m'en as-tu pas déjà assez pris? — Pas assez, puisque tu as fait tant de sottises. — C'est toi, infâme, qui m'y as poussé. — En t'obéissant. — En me cachant la vérité. — En te la disant. Seulement, baron, sache bien une chose, c'est que celui qui a fait ce monde est un habile ouvrier; quand il a mis aux yeux des hommes des paupières, ç'a été pour qu'ils ne devinssent pas aveugles sous l'éblouissante clarté du soleil; quand il leur a donné l'ignorance, l'erreur, la cré-

dulité, ç'a été pour qu'ils ne devinssent pas idiots et fous devant la foudroyante lueur de la vérité. — S'il en est ainsi, je n'ai donc plus rien à te demander? — Cela te regarde. — Puis-je me sauver de la position où je suis? — Tu le peux. — Eh bien! rends-moi seulement cette sonnette. — Non, parbleu! c'est du bon temps que je prends, je suis libre. — Pourquoi donc es-tu venu? — Parce que tu m'offrais un marché avantageux. — Je ne veux pas l'accomplir. — Tu en es le maître. — Dix ans de ma vie! dit Luizzi douloureusement, jamais! — A quoi donc t'a-t-elle servi, pour que tu y tiennes tant? — C'est précisément parce qu'elle ne m'a servi à rien que je veux ménager ce qui m'en reste. — Eh bien! reprit le Diable, en échange de ce mot-là, je te donnerai un conseil. Tu viens de dire la plus haute des vérités : l'homme ne tient tant à sa vie que parce qu'il en a fait un mauvais ou un ennuyeux emploi ; il croit sans cesse que le lendemain lui donnera ce qu'il a laissé échapper la veille, et il court toujours après une chose qu'il a toujours laissée derrière lui. — Tu n'es pas changé, maître Satan, et tu fais toujours de la morale. Quel est ce conseil que tu veux me donner? — Marie-toi, lui dit le Diable. — Moi? s'écria Luizzi. — Vois, mon maître; si tu n'étais pas seul en ce moment, rien ne serait de tout ce qu t'arrive. — C'est un piége que tu me tends. — C'est un marché que je te propose. Prends une femme, je te tire de ton lit sans te demander rien. — Une femme de ta main, ce serait un triste présent. — Tu choisiras, je ne m'en mêlerai pas le moins du monde. — Tu sais que je choisirai mal. — Foi de Satan, je n'y ai pas regardé, mais j'ai la chance pour moi. Tu es vain, tu es faible, tu es riche, tu tomberas sur quelque intrigante. — Et quel est le délai que tu m'imposes? — Six mois. — Et si au bout de ce temps je n'ai pas choisi? — J'aurai dix ans de ta vie. — Mais si je me marie, quel profit en retireras-tu ? — C'est ma liberté que j'achète, dit Satan en riant; ta femme te donnera assez à faire pour que tu ne t'occupes plus de moi. Tu es vain, tu la prendras jolie, par conséquent tu seras jaloux : énorme occupation. Tu es faible, c'est-à-dire que tu seras le serviteur de tous ses caprices; tu es riche, cela lui donnera le droit d'en avoir assez pour que tu n'aies pas de temps à perdre avec moi. — Tu profites de tes avantages, Satan; tu n'oserais me parler ainsi si j'avais ma sonnette. — Tu vois bien que je ne suis pas si diable qu'on le dit, puisque j'agis comme un homme. — Ton conseil,

j'en suis sûr, est une perfidie. — Saint Paul a dit : *Melius est nubere quàm uri,* il vaut mieux se marier qu'être brûlé. — Mais enfin, dois-je périr ici? — Qui sait? — Tu veux être trop fin, Satan, reprit Luizzi en riant; je t'ai pris à ton propre piége; tu m'as demandé dix ans de ma vie, c'est que j'ai encore dix ans à vivre. — Oui! mais de quelle manière? Tu es entre les mains d'un médecin qui te croit fou. — Il faudra bien qu'il reconnaisse le contraire. — Crois-tu qu'Henriette Buré soit folle?—Plaît-il! s'écria Luizzi; et tu penses que je pourrais aller finir mes jours dans une maison d'aliénés? — Il y en a de plus raisonnables que toi qui y sont morts. — Tu calomnies la société, Satan. — Je t'en ferai juge un jour. — Quand cela? — Peut-être demain, peut-être dans dix ans : cela va dépendre de la résolution que tu prendras. — Mais enfin ne peux-tu me dire une seule chose? La honteuse scène que j'ai vue cette nuit était-elle vraie, ou bien était-ce l'effet de mon délire? — Tu as bien vu, tu as bien entendu. — Cela fait lever le cœur, dit Luizzi. — C'est que tu es malade, baron, et que tu as le goût dépravé. — Prêcheur de vice, oserais-tu le défendre même sous cette ignoble forme? reprit le baron. — Bon! fit le Diable, je laisse faire à la bonne compagnie. — A la bonne compagnie? — A la meilleure et à la plus bégueule, mon cher, reprit le Diable en soufflant du bout des lèvres comme s'il eût été assailli par une mauvaise odeur; seulement tu as eu en action l'avant-goût d'une littérature qui fera fureur dans quelques années. — En France? demanda Luizzi, chez le peuple le plus élégant et le plus spirituel du monde? — Oui, mon maître, chez le peuple le plus élégant et le plus spirirituel. Il se créera bientôt une littérature consacrée à l'histoire de la loge, de la mansarde, du cabaret; les héros en seront des portiers, des marchands d'habits, des revendeuses à la toilette; la langue sera un argot honteux, les mœurs des vices de bas étage, les portraits des caricatures stupides... — Et tu crois qu'on lira de pareils ouvrages? — On les dévorera, grandes dames et grisettes, magistrats et commis d'agent de change. — Et l'on estimera de pareilles productions? — Je n'ai pas dit cette bêtise. Il en sera de cette littérature comme d'une femme galante, on la méprise et on court après elle. — C'est bien différent. — C'est absolument la même chose, baron; c'est le privilége des plaisirs faciles. Pour se plaire à l'amour d'une femme distinguée, il faut de la hau-

teur dans le cœur et dans les idées ; il faut savoir trouver son bonheur dans un mot, dans un regard, dans un geste, dans quelque chose de délicat et de voilé, de saint et de grave. Avec une fille de joie, au contraire, le plaisir vient au galop, bien franc, bien ouvert, bien débraillé ; on n'a aucune peine à le poursuivre, il se jette à votre cou, il vous excite, il vous entraîne, il vous égare. Le lendemain au matin on en rougit, le soir on recommence. Il en est de même en littérature : on ne racontera pas à tout venant qu'on a été dans un mauvais livre, mais on y va. — Et des scènes pareilles à celles que j'ai vues pourront y prendre place ? — Ne dois-tu pas écrire mes mémoires ?—Et tu veux qu'un pareil tableau s'y trouve? — Pourquoi non ? Crois-tu qu'à la distance où je suis de l'humanité je fasse beaucoup de différence entre les vices d'un grand seigneur et ceux d'un manant? Crois-tu que, pour celui qui voit l'homme à nu, l'habit qui recouvre ses difformités soit une chose importante? Tu as vu la cupidité dans sa plus basse expression, veux-tu la voir dans ce qu'on appelle le monde? — Qu'entends-tu par le monde? — Oh! il y en a de bien des étages; mais je n'y ai jamais vu de différence que dans la tenue et le mystère. — C'est-à-dire qu'il y a plus d'hypocrisie en haut qu'en bas : ce n'est qu'un vice de plus. — Mon bon ami, dit Satan, l'hypocrisie, à la bien prendre, est le grand lien social de l'humanité. — Plaît-il? fit Luizzi. — Écoute, baron ! Dans une ville où règne la peste, si une administration imprévoyante laissait encombrer les rues de malades et de cadavres, si elle laissait l'air se corrompre et les imaginations s'épouvanter, il n'est pas douteux qu'en peu de temps le fléau gagnerait les trois quarts de la population : mais si, au contraire, elle fait disparaître toutes les traces de la maladie, si les moribonds sont cachés dans des hôpitaux et les victimes enlevées rapidement, l'épidémie se réduit à ses propres forces. Il en est du vice comme de la peste. Il a ses miasmes qui corrompent l'air moral ; c'est ce que vous appelez le mauvais exemple. Ne blâme donc pas l'hypocrisie qui recouvre les plaies de l'humanité : c'est la salubrité morale de la société. — Et qu'est-ce donc que la vertu? — La vertu, mon maître, c'est la santé. — Où est-elle ? -- Cherche. — Et comment puis-je la découvrir d'après ce que tu viens de me dire ? qui m'assurera que l'hypocrisie, cet habit trompeur, ne cache pas d'affreuses maladies ? — Regarde sous les vêtements. — C'est-à-dire qu'il faut que

j'écoute les histoires que tu me raconteras? Je n'y ai vu que des crimes. — Ce n'est pas moi qui ai choisi les sujets. — Mais si par hasard je rencontrais un être pur, ne le salirais-tu pas par tes récits? — Je ne mens ni ne calomnie, c'est l'arme des faibles et des lâches. — Puisqu'il en est ainsi, maître Satan, puisque j'ai la certitude de savoir la vérité sur toute femme que je rencontrerai, j'accepte le marché que tu m'as proposé, mais à une condition, c'est que j'aurai deux ans pour faire un choix. — Deux ans, soit, repartit le Diable. — C'est convenu? — Convenu. — Alors guéris-moi. — Je n'y puis rien, repartit Satan. Je ne touche point aux choses matérielles de ce monde, tu le sais bien. — Alors tu m'as donc trompé? — Tu es toujours le même : défiant, parce que tu es faux. Va, dans trois semaines tu seras aussi bien portant que tu peux l'être. — Et comment? dit Luizzi.

Le Diable n'y était plus.

XXV

UNE BELLE CURE.

Luizzi se trouva fort désappointé de la subite disparition de Satan; mais, rassuré par ses promesses, il considéra sa position d'un esprit plus calme et finit par comprendre qu'elle n'était pas aussi désespérée qu'il se l'était imaginé. C'est que l'effroi lui avait fait voir des monstres dans les obstacles qu'il avait à vaincre. Un moment après, madame Humbert rentra; mais, au lieu de l'énorme bocal de sangsues, de la provision de farine de graine de moutarde qu'il s'attendait à voir entre les mains de la matrone, il s'aperçut qu'elle portait un petit plateau sur lequel se trouvaient une tasse de bouillon et un verre d'excellent vin. Nous avons dit que Luizzi s'était réveillé avec un terrible appétit. L'aspect du bouillon irrita vivement cet appétit, et la faim suggéra au baron l'idée de séduire en secret madame Humbert et de la détacher du complot de ses domestiques : tant il est vrai que l'estomac est le siége du génie dans la plupart des hommes! Il appela madame Humbert et lui dit :

— Est-ce pour moi que vous apportez cet excellent dé-

jeuner? — Pour vous, Monsieur? oh! non, vous êtes trop malade pour rien prendre. — Allez-vous recommencer à me traiter comme si j'étais fou? — Seigneur Dieu! reprit madame Humbert; je sais bien que monsieur le baron a toute sa raison, mais il n'en est pas moins vrai que je ne puis pas me permettre de lui donner à manger. Mon devoir est d'accomplir les ordres du médecin. — Sans doute, dit Luizzi, mais ce n'est pas votre intérêt. — Ce n'est pas l'intérêt qui me dirige, monsieur le baron. — Tant pis! parce que si vous aviez voulu me donner ce bouillon, je vous l'aurais payé comme de l'or potable. — Et si le docteur Crostencoupe venait à le savoir? — Je le mettrais à la porte s'il se fâchait. — C'est-à-dire qu'il me mettrait à la porte, moi, et qu'il placerait auprès de vous quelque vieille méchante garde-malade qui ferait tout ce qu'il veut. — Vous avez raison, madame Humbert, je ne lui dirai rien. Voyons ce bouillon.

Madame Humbert le remua dans la tasse et dit encore :

— C'est qu'il faudrait lui dire aussi que vous avez pris tous les remèdes. — Je le lui dirai, madame Humbert. Donnez-moi ce bouillon.

Elle prit la tasse et s'approcha du lit.

— Il y a aussi Pierre et Louis qui pourraient lui rapporter que vous ne suivez pas les ordonnances, repartit madame Humbert d'un air embarrassé; et elle replaça le bouillon sur le plateau. — Je pardonne à Pierre et à Louis s'ils veulent me garder le secret; mais donnez-moi ce bouillon. — Buvez doucement, au moins. — C'est bien, c'est bien. — Attendez que je défasse les courroies qui vous attachent. — A la bonne heure, madame Humbert, vous êtes une brave femme.

Luizzi avala le bouillon, et se trouva si reconforté que l'espérance lui revint au cœur en même temps que la chaleur à l'estomac. Vers le soir le docteur Crostencoupe arriva, et demanda si on avait exactement suivi ses ordonnances.

— Ah! docteur, reprit Luizzi, que j'ai éprouvé une étrange chose aujourd'hui! Imaginez-vous qu'il m'a semblé qu'un voile descendait de mes yeux. Je souffrais d'horribles piqûres sur la poitrine et des cuissons brûlantes aux cuisses. — Bon! dit le docteur en fronçant le sourcil, les sangsues et les sinapismes. Après? — Après, docteur? à mesure que cette douleur augmentait, je sentais ma tête se dégager, et bientôt il m'a semblé sortir d'une nuit profonde. — Enfin, s'écria le docteur Crostencoupe, vous êtes sauvé, monsieur le

baron! Il ne s'agit plus que de persévérer dans les mêmes voies; encore deux cents sangsues et quinze applications sinapisées, et vous serez en état de monter à cheval. — Je l'espère, docteur, dit Luizzi. — Mais ce que je vous recommande surtout, c'est la diète la plus exacte. — Comment, docteur, pas le moindre aliment? — Pas un verre d'eau sucrée. La plus légère nourriture, c'est la mort. — La mort? dit Luizzi alarmé. — La mort immédiate et foudroyante. — Bah! fit le baron d'un air railleur. — Nouvelle congestion au cerveau, délire, frénésie, ramollissement du cervelet, coma et mort. — O Molière! pensa Luizzi. — Vous m'entendez bien, madame Humbert, dit le docteur Crostencoupe. — Sans doute, sans doute, monsieur le docteur. — A demain.

Et il sortit. Le lendemain il arriva, apportant une énorme boîte de pastilles et une bouteille cachetée qu'il déposa sur le lit du malade.

— Voici, dit-il, qui doit compléter votre guérison. Vous prendrez une de ces pastilles d'heure en heure, et dans l'intervalle, vous ne manquerez pas de boire une cuillerée à café de cette liqueur. — Je le ferai, docteur, je vous assure.

M. Crostencoupe sortit, et immédiatement après madame Humbert apporta un bouillon à Luizzi, qui le prit avec la joie d'un enfant.

Huit jours se passèrent ainsi, pendant lesquels le docteur ne manquait pas de faire une visite tous les matins et une visite tous les soirs, et recommandait l'usage exact de ses pilules et de son julep, qu'on jetait exactement d'heure en heure par la fenêtre. Le baron assurait qu'il se trouvait trop bien de ce régime pour y manquer. Toutefois, au bout d'une semaine, il se hasarda à demander au docteur la permission de prendre un peu de bouillon.

— Du bouillon! repartit le docteur, du bouillon! vous voulez donc détruire l'effet de tous mes soins? du bouillon! prenez de l'arsenic, ce sera plus tôt fait. — C'est que, voyez-vous, docteur? reprit Luizzi en souriant, voilà huit jours que j'en prends. — Bah! fit le docteur sans trop d'étonnement.

Il réfléchit et reprit :

— Je comprends, les pilules et le sirop ont prévenu l'effet de cette détestable nourriture. Je suis ravi de ce que vous me dites, cela me prouve qu'elles sont encore plus souveraines que je ne le croyais. — Ainsi, je puis continuer le bouillon? — Oui, mais en le coupant de beaucoup d'eau et

en doublant la dose des pilules et du sirop. — Je ne l'oublierai pas, dit Luizzi.

A peine le médecin fut-il sorti, que le baron cria d'une voix triomphante :

— Madame Humbert, faites-moi cuire une côtelette et jetez toutes les heures deux pilules et deux cuillerées de sirop par la fenêtre. Il faut que le docteur ait son compte.

M. le docteur Crostencoupe revint le lendemain, et, sur l'assurance qu'on avait avalé double ration de pilules et de sirop, il admira combien le malade revenait à vue d'œil.

Au bout d'une semaine, Luizzi recommença la même comédie.

— Docteur, lui dit-il, il me semble qu'il serait peut-être temps de me permettre une côtelette ou une aile de volaille? —Ah! ah! pour cette fois, non, monsieur le baron. Soumettre l'estomac à une digestion pénible, porter le désordre dans les papilles nerveuses de l'estomac, qui ont un rapport si direct avec le cerveau, ce serait vouloir ramener toutes les fureurs de la maladie. — Vous croyez? — J'en suis sûr. Ceci, voyez-vous, est à la portée du praticien le plus vulgaire; c'est le pont aux ânes de la médecine. — Eh bien! je vous dirai, docteur, que depuis huit jours je mange ma côtelette tous les matins. — Prodigieux! s'écria Crostencoupe en se reculant. Et vous n'avez rien éprouvé? — Rien qu'un bien-être charmant. — Admirable! Pas de gène dans les idées? — Non. — Point de tintements d'oreilles? — Non. — Point de vertiges? — Non, rien, absolument rien. — Ah! je n'aurais pu y croire. — A quoi? — A l'invincible puissance de mon sirop et de mes pastilles. Voyez, baron! malgré les imprudences que vous avez commises, vous voilà presque guéri. Doublez la dose : quatre pastilles par heure, et deux larges cuillerées à bouche de sirop. — Et je pourrai continuer ma côtelette? — Hum! pour ceci, je ne sais pas. — Les pastilles sont si puissantes! — Une demi-côtelette. — Le sirop est si souverain! — Eh bien! la côtelette, va pour la côtelette.

Puis il appela :

— Madame Humbert, écoutez : je vous rends responsable de la vie de monsieur le baron. Je lui ai permis une côtelette, une côtelette maigre s'entend, et bien cuite; veillez à ce qu'on ne passe pas l'ordonnance d'une bouchée de pain. Pas de crudité, surtout, pas de crudité! — Certainement, monsieur le docteur.

Crostencoupe sortit, et Luizzi, rejetant ses couvertures et se levant, s'écria :

— Madame Humbert, il me faut un dîner à trois services, et surtout une salade et des artichauts à la poivrade. — Ah! monsieur le baron! faites donc attention! dit la garde-malade en baissant les yeux et en rougissant. — Bon, dit Luizzi, est-ce la simplicité de ma toilette qui vous épouvante? Il me semble que cela n'a rien de nouveau pour vous. — Rien de nouveau, monsieur le baron, fit madame Humbert avec un sourire, un hochement de tête et un regard de satisfaction inouïs.

Le baron embrassa madame Humbert. Pierre entra. Cela fit penser au baron que, dans son délire de bonne santé, il se faisait le rival de son valet de chambre. Il en fut humilié, et redevint impérieux vis-à-vis de lui.

— Il paraît que monsieur est tout à fait guéri? dit Pierre.

On lui servit à dîner, et il mangea admirablement. Huit jours encore se passèrent ainsi. Un matin que le docteur le trouva levé, il lui dit en souriant :

— Hé! hé! monsieur le baron, je pense que vous reconnaissez le bon effet de la précaution que j'ai prise en vous interdisant de manger autre chose qu'une petite côtelette? — Allons donc, docteur! voilà huit jours que je me bourre d'excellents ragoûts et de toutes sortes de crudités. — Inouï! inouï! inouï! s'écria le docteur en parcourant la chambre à grands pas; c'est une conclusion admirable à ajouter à mon mémoire. Oui, reprit-il en tirant un manuscrit de sa poche, voici un mémoire qui fera ma gloire et ma fortune : c'est l'historique de votre maladie et de votre guérison. Je l'envoie demain à l'Académie des sciences; il est impossible qu'elle ne soit pas frappée des prodigieux résultats de mon traitement au milieu des dangers que le malade semblait créer à plaisir. Car vous avoir guéri si vous aviez exactement suivi mes ordonnances, c'était tout simple ; mais vous avoir guéri malgré cette infraction incessante au régime prescrit, c'est la preuve la plus manifeste de l'excellentissime effet de mes pilules et de mon julep. Ils passeront à la postérité, monsieur le baron! pilules de Crostencoupe! sirop de Crostencoupe! demain je les fais annoncer dans tous les journaux. Vous me permettrez de citer votre nom, monsieur le baron, c'est le seul salaire que je vous demande. — Faites, docteur, dit le baron en riant; je serai ravi de savoir l'opinion de l'Académie des

sciences sur ce médicament. — Alors, monsieur le baron, je vais mettre la dernière main à ce mémoire. J'aurai l'honneur de vous le lire. Je suis sûr de vous trouver chez vous, car vous ne sortez pas encore. — Comment ! dit le baron, je ne puis pas sortir ? Cependant, si je prenais huit pilules ? — Vous pouvez en prendre huit, mais je vous défends de sortir.

Aussitôt que le docteur fut sorti, le baron ouvrit sa fenêtre, jeta la boîte aux pilules et toutes les bouteilles de sirop par la fenêtre, et cria d'une voix de stentor :

— Louis, mettez les chevaux.

Puis dans sa joie, il prit sa sonnette pour sonner son valet de chambre. Le Diable parut.

— Qui t'appelle ? dit le baron. — C'est toi. — En effet, reprit Luizzi, tu as raison : dans mon empressement, je me suis trompé de sonnette. — Et bien ! dit le Diable, que penses-tu de ton médecin ? — Je n'aurais pas cru, dit Luizzi, que la médecine fût une si sotte chose. — Ton valet de chambre a raison, tu es tout à fait guéri, te voilà redevenu suffisant. — En quoi ? — Je t'ai demandé ce que tu pensais de ton médecin, et non pas de la médecine. Du reste, la sottise humaine est partout la même ; elle étend toujours aux choses les torts des individus, à la religion les fautes des prêtres, à la loi l'erreur des magistrats, à la science l'ignorance de ses adeptes. — C'est possible, dit Luizzi avec impatience ; mais je n'ai nulle envie d'un sermon. — Aimes-tu mieux une histoire ? — Encore moins, pour le moment s'entend ; car tu sais ce que tu m'as promis, et, si par hasard je rencontrais une femme pure et noble, tu sais que tu dois me dire la vérité sur son compte. — Je le ferai. — Es-tu bien sûr de le pouvoir ? — Enfant ! dit le Diable avec une rage jalouse et mélancolique, crois-tu que je ne connaisse pas les anges ? Oublies-tu que j'ai habité le ciel ? — Ainsi, à ton compte, une femme noble et pure c'est le ciel ? Où la trouverai-je ? — Cherche, reprit le Diable en ricanant ; cherche, mon maître, et n'oublie pas que tu n'as plus que deux ans. — N'oublie pas non plus que j'ai ressaisi mon talisman. — J'ai meilleure mémoire que toi, repartit Satan, car j'ai tenu ma porole, je t'ai rendu la santé. — Toi ? ne m'as-tu pas refusé de te mêler de ma guérison ? — Matériellement oui, mais moralement... — Et comment cela ? — Avec une mauvaise pensée. J'ai inspiré à madame Humbert le projet de te rendre ton délire en te donnant à manger, et je t'ai laissé le désir de désobéir à ton

médecin. — Tu donnes à toutes choses une horrible explication : j'avais oublié l'infamie de ces valets. — Les crois-tu beaucoup au-dessous de toi pour t'avoir voulu perdre dans leur intérêt, toi qui pour une seconde de rire vas laisser un empirique s'appuyer de ton nom pour vendre un poison public? — Je les chasserai. — Baron, baron! fit Satan, tu feras bien; car tu as pleuré devant eux, tu as fait avec eux des niches d'écolier à ton médecin, tu as joué au plus habile avec eux, et ils te méprisent. — Le mépris de mes valets! s'écria Luizzi furieux. — Baron, reprit le Diable en riant, c'est celui qu'on a toujours le premier, il ne précède que de peu celui du monde. — Ainsi...?

Le Diable sortit en jetant un regard moqueur sur le baron. Un quart d'heure après, Luizzi parut en brillant équipage dans les Champs-Élysées. Il faisait un jour de printemps chaud et languissant : il trouva tous ses amis, les uns en voiture, les autres à cheval, mais aucun ne voulut le reconnaître. Madame de Marignon, entre autres, qui passa en calèche découverte avec M. de Mareuilles, détourna visiblement la tête. Le baron rentra chez lui furieux et décidé à se venger. Alors la pensée lui vint pour la première fois de demander la liste des personnes qui étaient venues s'informer de lui. Il ne trouva que deux noms, ceux de Ganguernet et de madame de Marignon.

AMOUR PLATONIQUE.

XXVI

UN MARQUIS.

Quand Luizzi vit ces deux noms, il demeura étourdi de ce qu'ils se trouvaient sur sa liste et de ce que tant d'autres y manquaient; l'absence de celui de M. de Mareuilles ne lui permit pas de douter qu'il ne fût de moitié dans l'insolence de madame de Marignon, et il chercha un moyen de les en

punir. L'homme livré à lui-même ne manque pas de mauvaises pensées, celui qui se trouve en commerce avec Satan doit en être gorgé. M. de Mareuilles devait épouser mademoiselle de Marignon : n'y avait-il pas moyen de lui voler sa femme? Luizzi y pensa longtemps, mais il n'avait guère d'autre moyen d'opérer cet enlèvement qu'en se mettant lui-même sur les rangs pour épouser; et, malgré la nécessité où il se trouvait de prendre femme dans le délai de deux ans, il n'était nullement tenté de tourner ses vues du côté d'un monde où il avait découvert tant de crimes. L'imagination n'était pas le côté brillant du baron, et probablement il en serait resté sur son projet de méchanceté sans trouver aucun moyen de l'accomplir, lorsqu'on lui annonça la visite de M. Ganguernet.

— Eh bonjour! baron, fit le farceur du bout du salon. Que m'a-t-on dit? que vous aviez été malade? vous voilà rose et frais comme une pomme d'api? — Oui, je suis tout à fait rétabli. — Eh bien! que dites-vous de Paris, mon cher? quelle ville, quel peuple dans les rues, quel brouhaha! C'est un pays de dieux. — Et de déesses aussi, n'est-ce pas, monsieur Ganguernet? — Ah! baron, les femmes y sont froidasses en diable. Elles n'ont pas cet œil noir, cette tournure qui dit suis-moi! de nos grisettes de Toulouse. — Et qu'êtes-vous venu faire dans la capitale? — Comment! fit Ganguernet, je ne vous l'ai pas dit? je viens pour un mariage. — Vous aussi! reprit Luizzi imprudemment. — Bon! vous vous mariez, et avec qui? — Avec une femme accomplie. Et vous? — Moi, je ne vous ai pas dit que je venais pour me marier. Je viens pour un mariage, mais c'est pour celui de monsieur mon fils. — Votre fils, à vous? je n'ai jamais entendu parler de madame Ganguernet.

Le farceur sourit et répondit :

— Je ne pouvais pas épouser une femme en puissance de mari. — Encore! s'écria le baron avec dégoût; de façon que votre fils porte un nom qui ne lui appartient pas? — Je vous demande bien pardon, il lui appartient; car il l'a payé. — Comment! il a acheté un nom? — Pas très-cher; c'est un rusé compère, je vous jure. Connaissez-vous une pièce de M. Picard appelée *l'Enfant Trouvé?* — Oui. Je crois l'avoir vu représenter, il y a peu de temps. — Eh bien! monsieur mon fils a mis la pièce en action. C'est un beau gaillard, qui a assez longtemps joué les Ellévious en province. Il a fait fu-

reur parmi les femmes. Se trouvant sans engagement, il est venu à Paris après avoir passé par Toulouse, où nous avons fait de fameuses bombances ensemble. Il était à peine parti que je reçois une lettre d'un vieux farceur d'ami, un ancien militaire de l'empire, qui était à Toulouse avec le maréchal Soult. Il m'invitait à venir me regoberger dans son château du Taillis, près de Caen, en m'annonçant qu'il avait une nièce et une petite-nièce à marier avec deux millions de dot. — Deux millions de dot! reprit Luizzi. — C'est une drôle d'histoire, allez! reprit Ganguernet en riant. — Je le crois, mais n'embrouillons pas la première. — Voici. J'ai écrit sur-le-champ à monsieur mon fils pour lui faire part de l'aventure. «En nous entendant bien, lui ai-je dit, tu auras une des donzelles; c'est une excellente farce à jouer à mon ami Rigot.» Il n'y avait qu'une difficulté, c'est que monsieur mon fils s'appelait Gustave tout court, et que Rigot est un trop vieux chenapan et d'une famille trop peuple pour ne pas vouloir un homme comme il faut et d'un grand nom pour sa nièce ou sa petite-nièce. — Voilà qui m'étonne! repartit le baron. — Bah! fit Ganguernet; chacun veut sortir de sa crasse par lui ou par les siens. Il en est de cela comme des femmes galantes, elles élèvent presque toujours bien leurs filles. — Vous croyez? dit Luizzi en riant.

Ganguernet boursoufla ses joues et repartit d'un ton mélodramatique :

— Connaissant les écueils, elles savent sauver les autres du naufrage. — C'est possible; mais où votre fils a-t-il pris son nom ! — Voici. Quand il reçut ma lettre, il était en train d'engagement avec le théâtre de l'Opéra-Comique. Il y a dans ce théâtre un individu bien extraordinaire, un chef de claqueurs. — Il y en a partout. — C'est que celui-là est à part, c'est tout simplement le marquis de Bridely. — Le marquis de Bridely, de Toulouse ? — Le dernier des quatre fils de ce marquis de Bridely dont vous venez de parler. A l'époque de la révolution il était dans un séminaire. Il jeta la soutane aux orties; et, tandis que son père et ses trois frères allaient à l'armée de Condé, il s'engageait bravement dans les armées républicaines. Son père et ses trois frères ayant été tués, il est devenu marquis de Bridely, mais pas autre chose. Il est resté simple soldat tant que ça peut s'étendre. Brave comme un lion, il a gagné la croix à Austerlitz; mais il n'a jamais pu attraper le grade de caporal, attendu qu'il se grisait qua-

torze fois par semaine, excepté en temps de bataille. Licencié à Toulouse en 1815, il a fait le métier de vieux soldat. — Qu'est-ce que c'est que ça? — Vous ne savez pas? dit Ganguernet prenant un air de grognard, se posant militairement et faisant une grosse voix : « Vieux soldat de l'empire, qui a vu toutes les capitales de l'Europe, sacredieu! vive Napoléon! brave Français, patriote jusqu'à la mort! la croix gagnée sur le champ de bataille, vingt blessures! vive l'empereur! » Avec ça et un état de services un peu propre, il a attrapé pendant deux ou trois ans des pièces de cent sous à l'effigie de l'empereur à tous les bonapartistes, officiers, généraux, etc., chez qui il se présentait. — C'est un drôle de métier! — Très-connu, dit Ganguernet. Mais la concurrence l'a gâté, et il a fallu en chercher un nouveau. Alors il a pris le métier opposé : grande famille ruinée. — Qu'est-ce que cela encore? fit Luizzi.

Ganguernet prit une figure longue, dédaigneuse, une pose impertinente et souple à la fois, puis reprit, en parlant légèrement du nez et du bout des lèvres :

— Le marquis de Bridely! Un dévouement qu'on croit récompensé par une stérile décoration (en ce cas le ruban rouge de la Légion d'honneur devient le ruban rouge de Saint-Louis)! Une fidélité inviolable aux Bourbons, malgré leur ingratitude! Et avec ça on attrape aux royalistes des napoléons à l'effigie de Louis XVIII. — Et ce métier-là s'est usé comme l'autre, par la concurrence? — Non, par l'usage. Notre marquis allait vite : il épuisa Paris en trois ou quatre ans. Il eût bien pu continuer en province, mais Paris lui était nécessaire; et, après avoir vendu des contre-marques en sous-ordre, il est devenu chef de claque au théâtre où monsieur mon fils voulait s'engager. — Enfin! dit Luizzi, nous voici arrivés; et qu'a fait monsieur votre fils? — Au reçu de ma lettre, il a été trouver M. le marquis et lui a offert mille écus s'il voulait épouser sa portière, le reconnaître et le légitimer. Le marquis a accepté, et le fils de M. Aimé-Zéphirin Ganguernet et de Marie-Anne Gargablou, fille Libert, est maintenant le comte de Bridely gros comme le bras. — Est-il beau garçon, votre fils? — Elléviou, pur Elléviou. — A-t-il de bonnes manières? — Elléviou tout craché, baron. — Cela demande réflexion, monsieur Ganguernet. — Quoi? dit celui-ci. — Rien, oh! rien. Et quand partez-vous pour aller chez votre ami... monsieur?... — Rigot?

Dans sept ou huit jours, le temps de faire faire des costumes de père au marquis. Nous l'emmenons; il va boire avec Rigot et le charmer. La mère est censée malade... J'espère qu'en voilà une bonne farce ! — Très-drôle, en effet, dit Armand réfléchi.

Puis il reprit en voyant M. Ganguernet se lever :

— Comment! vous me quittez déjà? — Il se fait tard, et je dois retrouver Gustave au restaurant pour aller ensuite voir *les Deux Forçats* à la Porte Saint-Martin. Le marquis nous a donné des billets. — Si je n'étais malade, dit Luizzi, peut-être irais-je vous y retrouver. J'ai beaucoup entendu parler de cette pièce. — On dit que c'est très-bien. Il s'agit d'un forçat qui, sachant le secret d'un autre de ses camarades, l'oblige... — A lui donner sa fille en mariage, dit rapidement Luizzi. — Non, puisque c'est le jour de ses noces. Ce n'est pas qu'on ne puisse faire une pièce avec ce que vous venez de me dire. — Peut-être mieux qu'une pièce, repartit Luizzi toujours occupé de son idée de vengeance. — Au fait, quand on a le secret de quelqu'un, on le fait passer par tous les chemins qu'on veut. — Vous avez raison, s'écria Luizzi. Revenez me voir demain au matin. — A demain donc. — Excusez-moi, je vous prie, si je ne vais pas chez vous; mais je ne sors qu'avec les plus grandes précautions.

Ganguernet se retira.

Et à peine Luizzi fut-il seul, qu'il agita la sonnette et que le Diable parut : il était en habit noir avec un énorme portefeuille sous le bras.

— D'où viens-tu? lui dit Luizzi. — Je viens de préparer un contrat de mariage dont peut-être un jour tu sauras le résultat. — Est-ce le mien ? — Je t'ai dit que je ne me mêlerais pas de cette affaire, si ce n'est pour te raconter ce que tu me demanderais. — Tu sais sans doute pourquoi je t'ai appelé ? — Je le sais, lui dit Satan, et t'approuve. Tu comprends enfin le monde, tu lui rends le mal pour le mal. — Trêve de leçons! dit Luizzi, je fais ce que je veux.

Le Diable sourit avec mépris.

— Esclave! s'écria le baron.

Satan rit aux éclats. Le baron agita la sonnette. Le Diable se tut.

— Il me faut l'histoire de madame de Marignon. — Tout de suite? — Tout de suite, et sans commentaires. — Es-tu bien sûr de n'en pas faire? Le monde est petit, mon maître,

pour qui le voit de haut, et tu ne prévois pas ce que tu vas apprendre. — Sans doute encore des horreurs? — Peut-être. — Des crimes? — Me prends-tu pour un mélodramaturge? — Tu dois être pourtant l'Apollon de ces messieurs? — Je suis le roi du mal, baron; je laisse le mauvais à l'esprit humain. — Tu ferais pourtant un véritable homme de lettres, car tu as la plus haute de leurs qualités : la vanité. — Je n'ai que celle de mal faire. Qu'ils la prennent, et ils la justifieront aussi bien que moi. — Tu fais toujours de l'esprit, mons Satan. — Tu vois bien que je ne suis pas un faiseur de mélodrames. — Assez, s'il vous plaît, reprit le baron, et commençons. — Voici, reprit Satan.

Et il commença :

XXVII

MADAME DE MARIGNON.

Elle est la fille d'une certaine madame Béru. Pour comprendre la fille, il faut connaître la mère. Madame Béru était la femme de M. Béru. Pour bien comprendre la femme, il faut connaître le mari. M. Béru était violon à l'Opéra; c'était un homme d'un immense talent. Cependant il n'était pas artiste, l'artiste n'existait pas encore à cette époque. Quand le musicien ne dînait pas en 1772, c'est qu'il n'avait pas le sou. Quelquefois il riait de sa misère, souvent il en enrageait; mais il ne s'en drapait jamais pour se poser en victime hautaine. L'art, ce dieu voilé que tous vos grands hommes font à leur image, n'avait pas encore une religion et des martyrs. Béru était un grand violon, et il s'était longtemps crotté à courir le cachet, sans s'inventer un génie aux ailes de flamme qui portât sa pensée au-dessus de la boue des ruisseaux où il pataugeait avec des souliers percés. Il avait un habit troué, et non un magnifique haillon. Son violon était son violon et son gagne-pain, et non la voix divine par laquelle il confiait son âme à la foule, ni l'aliment immortel qui le nourrissait d'un rayon d'harmonie dérobé au concert des anges. Si la perruque de Béru était en désordre, ce n'était pas que le délire l'eût échevelée, c'est que le perruquier du

coin avait refusé de la retaper convenablement. Béru disait franchement : « Je suis le premier violon de mon temps; » mais il eût regardé avec des yeux d'idiot quiconque lui aurait dit : « Tu es un de ces êtres passionnés, à qui Dieu a confié un des mots du grand mystère! Et quand ce mot harmonieux chante et pleure sur ta corde obéissante et esclave, les hommes t'écoutent avec étonnement et les femmes rêvent dans leurs cœurs, car tu éveilles alors un de ces échos éternels qui murmurent en nous toutes les fois que le génie, cette voix du ciel exilée sur la terre, nous parle un langage qui nous ravit sans que nous puissions le comprendre. » Si on eût dit cela à Béru, il n'eût point compris du tout. Cependant, pour n'avoir pas fait de son talent le Pilade métaphysique et imaginaire d'un Oreste vivant et ennuyé, comme nos jeunes artistes sont aujourd'hui, Béru n'avait pas moins une grande conscience de son mérite. Dès qu'on parlait musique, il devenait chaud parleur, éloquent, colère, tranchant, impitoyable. Béru, grand Glukiste, traitait Piccini de drôle, de malhonnête homme, de gredin, de voleur : il avait toutes les extravagances de la passion musicale. C'était un véritable et grand musicien, et la plus grande preuve que je puisse en donner, c'est que son talent avait résisté au succès après avoir résisté à la misère.

Vers 1770, Béru s'était marié. Il avait épousé mademoiselle Finon, la maîtresse d'une maison où les jeunes seigneurs de la cour avaient l'habitude d'aller souper et jouer. La Finon était, à cette époque, une femme de trente ans, pour qui avoir grand monde, table ouverte et riche toilette, était la vie par excellence : *in principio,* elle avait fait servir sa beauté personnelle à se procurer tous ces agréments. Puis, en femme d'esprit qui sait se résigner, elle avait spéculé sur la beauté des autres pour continuer un état de maison dont sa personne ne pouvait plus faire la dépense. Cependant elle avait cru prudent, afin que sa maison n'attirât point trop les regards de M. le lieutenant de police, de prendre un mari qui lui donnât un état avoué. Le choix était difficile. Il fallait un homme qui non-seulement acceptât la position gênante de la maison, mais encore qui ne s'effarouchât poin des galanteries personnelles de la maîtresse du lieu; car, si la Finon n'était plus la déesse des vieux traitants et des jeunes marquis, elle savait encore se ménager par ci par là quelques bons gros sous-fermiers qui payaient les mémoires

des fournisseurs, ou quelques chevaliers de Saint-Louis, aussi nobles que râpés, qui l'accompagnaient au spectacle et lui donnaient le bras dans les promenades. Elle entendit parler de Béru, violon à douze cents francs d'appointements, que tous les grands seigneurs connaissaient de longue date parce qu'il allait faire quelquefois sa partie dans les orchestres de leurs petites maisons. La Finon pensa que cet homme n'apporterait pas dans la sienne une figure avec laquelle il fallût faire connaissance et qui pût déplaire, et que, pour peu qu'il eût le caractère bien fait, on pouvait s'entendre avec lui. Elle fit avertir M. Béru de venir chez elle. Dès la première entrevue, elle jugea que cet homme lui convenait sous tous les rapports. Il reçut avec une indifférence sublime toutes les plaisanteries qu'on voulut bien faire sur sa personne et sur sa figure. Il mangea et but avec une intrépidité que rien ne put détourner, et, à la fin du souper, il était assez ivre pour qu'on fût obligé de le coucher.

Un jour après, M. Béru était marié. Ce grand événement ne toucha guère qu'à son extérieur. Sa femme lui donna un tailleur et un perruquier, et lui laissa ses douze cents francs d'appointements pour en faire tel usage qu'il voudrait. Une fois l'hymen conclu, les choses continuèrent comme devant: la maison resta le rendez-vous des femmes à la mode et des hommes les plus riches et les mieux nés, et M. Béru alla jouer du violon à l'Opéra les jours d'Opéra, et passer sa soirée au café Procope quand il y avait relâche. Jamais il ne répondit à aucune des plaisanteries que ses camarades lui adressèrent à propos de sa femme ; jamais il ne donna à ses envieux la joie d'avoir l'air de les comprendre, et il continua avec un flegme sublime à s'enivrer et à jouer du violon. Au bout de quelques mois, son inertie avait usé la verve des plus moqueurs, et c'est tout au plus s'ils retrouvèrent quelques épigrammes lorsque, un an après son mariage, Béru fut déclaré le père légal d'une petite fille qui venait de naître. A ce propos, on afficha sur le tuyau du poêle du café Procope une épigramme ainsi conçue :

Hier la Béru dit, d'un air triomphant,
A son mari : « Vous avez un enfant !
« — Un enfant, moi! lui repart le bonhomme,
« Et pourrait-on savoir comme il se nomme ?
« — Béru, Monsieur, comme vous, c'est la loi.

« — Mais, sera-t-il bourgeois ou gentilhomme?
« — Bourgeois, Monsieur, vous l'êtes, je le croi.
« — Soit, pour bourgeois, Madame; mais, en somme,
« Ce bel enfant, qui me l'a fait? — C'est moi. »

Quand Béru entra dans le café, il fit comme tout le monde et alla droit au poêle : il lut l'épigramme d'un bout à l'autre, tout en caressant de la main le tuyau brûlant sur lequel était collée la feuille de papier. Rien ne parut sur son visage qui pût annoncer la moindre émotion. Il reprit son chapeau qu'il avait posé sur le marbre du poêle, sa canne qu'il avait appuyée contre une chaise, et gagna en chantonnant la table à laquelle il avait l'habitude de prendre place. Un des habitués, outré de cette cynique apathie, se mit à lui crier tout haut :

« — Eh! monsieur Béru, n'avez-vous rien lu sur le poêle qui vous intéresse? — Monsieur, je ne sais pas lire, répondit Béru avec un calme admirable. — En tout cas, vous savez entendre, reprit l'habitué; et je vais vous dire ce qui s'y trouve écrit. »

Béru s'accouda comme pour mieux écouter, et l'habitué déclama, le plus pompeusement qu'il put, les huit méchants vers que je viens de te citer.

« — Ah! c'est sur le poêle? dit Béru en mesurant l'habitué d'un regard presque menaçant. — Oui, Monsieur, reprit l'habitué en se posant comme un homme qui s'attend à une querelle. — Eh bien! dit Béru en achevant un verre de liqueur commencé, puisque ça y est, que ça y reste. »

— Il y a donc de ces maris? dit Luizzi en interrompant le Diable. — Il y en a, mon maître, et des plus huppés, crois-moi. Si j'étais député, je ferais insérer tout de suite dans les lois qui régissent l'avancement des fonctionnaires : « Un tiers des places sera accordé à l'ancienneté (c'est-à-dire à l'incapacité); un autre tiers à la faveur (c'est-à-dire à la corruption); et le dernier tiers aux femmes (c'est-à-dire aux cocus). » — Tu ferais là un joli gouvernement! — Vous n'en avez pas d'autre, monsieur le baron; et c'est parce que ce qui n'est pas écrit dans les lois est dans les mœurs que tout marche si bien. — Voyons, voyons, revenons à Béru.

Le Diable reprit :

Il n'y avait rien à faire contre un pareil courage; aussi toutes les plaisanteries et toutes les épigrammes cessèrent-

elles à partir de cette solennelle épreuve. Tout continua sur le même pied, si ce n'est qu'il y avait une enfant en plus dans la maison. On avait nommé cette enfant Olivia. Elle grandit sans que personne fît attention à elle, oubliée à l'office comme dans le salon, écoutant à la fois les théories de friponnerie domestique émises en argot de valets, et les théories de corruption galante déduites en terme d'un libertinage précieux. Olivia avait dix ans qu'elle ne savait ni lire ni écrire ; mais en revanche, cajolée sans cesse par des hommes du meilleur ton, jouant dans un salon où se réunissaient les notabilités du vice élégant, elle avait un babil délicat et parlait de toutes choses avec une bonne grâce parfaite. Puis, tout d'un coup, elle trouvait aussi les reparties les plus saugrenues, réminiscence de l'office, qui avaient un succès de fou rire dans le salon.

A cette époque, il arriva deux grands événements dans la maison de madame Béru : son mari mourut d'une indigestion mêlée d'apoplexie, et elle fut attaquée de la petite vérole. Elle se releva de cette maladie après y avoir laissé les restes d'une beauté qui avait occupé tout Paris, ou plutôt qui avait été occupée de tout Paris. Ce fut alors que madame Béru se retourna vers sa fille et s'aperçut que ce serait une enfant d'une ravissante beauté. Alors elle songea à son éducation. Olivia n'apprit que deux choses, l'orthographe et la musique : la musique qui lui permit de faire entendre la plus belle voix du monde ; l'orthographe qui lui permit de mettre sur le papier les phrases délicatement travaillées qu'elle avait apprises dans les conversations du salon de sa mère. A mon sens, Olivia savait tout ce qu'une femme doit savoir ; car à ces deux distinctions dont nous venons de parler elle joignait celle de s'habiller à ravir et de marcher divinement. Un des plus grands vices des femmes élégantes de votre temps, c'est de ne pas savoir marcher : la plupart se traînent mollement, s'imaginant que c'est une attestation d'oisiveté, et par conséquent de richesse, que de poser douloureusement à terre des pieds qui ne sont habitués qu'aux tapis des appartements et aux voitures. Les femmes ont tort : une de leurs grâces les plus vives ne se trouve que dans une marche nette, droite et légèrement rapide. Il n'y a que dans une pareille marche que peuvent se montrer ces airs de tête soudains et décidés à une rencontre imprévue, ces saluts doucement inclinés du haut du corps et que la rapidité du pas

ne donne point le temps de faire plus profonds, et par conséquent gauches et cérémonieux. C'est dans une pareille marche que peuvent éclater sans effronterie ces regards bien articulés qui partent et brillent comme l'éclair et qui, comme l'éclair, ne durent qu'un moment; ces regards à plein œil qui vous éblouissent et vous font retourner comme si quelqu'un vous eût heurté le cœur. Aujourd'hui les femmes ignorent tout cela : la mode est pour les inflexions molles de la tête, les balancements fatigués de la taille, et le regard à demi voilé qui s'appuie de loin sur un autre regard. Aussi n'avez-vous plus que des histoires de passions jaunes, effeuillées et languissantes, et presque plus de ces vertes histoires d'aventures amoureuses qui s'accomplissaient dans vingt-quatre heures, comme les comédies classiques. La tournure des femmes est-elle une cause ou un résultat de votre littérature? c'est ce que je ne puis dire; mais ce qu'il faut reconnaître, c'est qu'il y a entre elles une concomitance très-remarquable.

Or Olivia, femme d'esprit, grande musicienne, s'habillant à ravir, marchant délicieusement, était une femme parfaite. La seule chose que la nature lui eût refusée, c'était un type d'originalité nécessaire à une grande fortune : heureusement pour elle, sa mauvaise éducation y avait suppléé. Ainsi Olivia, vive, bonne, spirituelle, n'ayant guère que les vices de la faiblesse, eût manqué de cet attrait piquant et inattendu qui aiguillonne une passion et la pousse au délire, sans ces soudains revirements du ton le plus précieux aux expressions les plus grotesques. Cela lui avait donné un cachet particulier, qui, aux yeux d'un observateur consciencieux, explique bien mieux que sa parfaite beauté et ses talents réels le succès prodigieux qu'elle obtenait.

Le 1er mars 1785, Olivia atteignit quinze ans. C'était une personne d'une taille élevée, peut-être un peu maigre; sa poitrine était large, bien effacée, et encore d'un enfant; ses bras étaient minces, sa main petite, mais très-effilée; ses pieds étroits, la cheville grêle, son visage long, à peine coloré. On comprenait que c'était une de ces femmes destinées à une haute beauté, mais qui ne se développent que tardivement dans toute leur splendeur, parce qu'il faut du temps à la nature, comme à l'homme, pour produire quelque chose de complet.

Ce jour-là, il y eut grand souper chez la Béru, qui avait

fait des frais extraordinaires pour célébrer l'anniversaire de la naissance de sa fille. Les convives hommes étaient au nombre de douze : c'était l'élite des habitués de la maison. Ce fut un beau souper, de dignes libertins. On y raconta les aventures, fausses ou vraies, des femmes les plus éminentes de la cour et de la finance, et on immola aux pieds d'une jeune fille de quinze ans, destinée à être courtisane, les plus hautes réputations et les noms les plus vénérés; on lui apprit comment on trompait un mari, et, ce qui est bien plus amusant, comment on aimait deux amants. On lui donna enfin un assez grand mépris de ce qu'on appelait les honnêtes gens pour qu'il y eût presque bénéfice moral à ne pas être de la compagnie. Puis, quand on eut vidé jusqu'à l'ivresse le fond des bouteilles et le fond des cœurs, le marquis de Billanville, mestre de camp du roi, qu'il avait servi avec distinction dans plusieurs ambassades, fit signe à la Béru de faire retirer sa fille. La Béru emmena Olivia, malgré les instances et les protestations des autres convives, et un moment après elle reparut seule. A ce moment le marquis se leva, se posa en orateur qui va haranguer l'assemblée, et prononça le petit discours suivant :

« — Messieurs, je viens vous proposer un traité. Si vous êtes raisonnables, vous l'accepterez... — Voyons... voyons ! répondit-on de tous côtés. — Vous venez tous d'admirer la fille de madame Béru, de l'excellente madame Béru, que je prie de m'écouter avec attention; car c'est surtout à sa tendresse maternelle que je m'adresse en cette circonstance, pour m'aider à vous faire goûter mon projet. Olivia a quinze ans : bel âge, Messieurs, celui où les femmes se doivent à l'amour ! Et cependant, si vous m'en croyez, nous ne lui ferons pas encore payer cette dette; nous lui donnerons un délai d'un an... — Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria-t-on de tous côtés. — Cela veut dire que, plus la fleur sera épanouie, plus elle sera belle à cueillir. »

— Mais c'est abominable, dit Luizzi, c'est le vice sans masque ! — Voilà tout son vice, repartit le Diable. Je le disais bien, que l'hypocrisie est le grand lien social. — C'est bon, fit Luizzi en haussant les épaules, tu me fais l'effet d'une outre bien remplie. Lorsqu'on y ouvre le moindre passage, l'eau s'en échappe avec fureur. Je ne te croyais pas si plein de pédanterie, tu pars à la moindre interruption. C'est pour toi que La Fontaine a fait sa fable du *Pédant et de l'Écolier*.

Luizzi s'arrêta, le Diable ne continua pas son récit.

— Eh bien! lui dit Luizzi, que fais-tu ? — Je t'écoute mettant cette fable en action.

Luizzi se mordit les lèvres, et reprit avec humeur :

— Continue. — Or, reprit Satan, le marquis ajouta : « Cela veut dire, Messieurs, qu'avant un an écoulé, aucun de nous ne cherchera à obtenir Olivia. D'ici là, chacun pourra tenter de lui plaire; mais il n'ira pas au delà. Engageons-nous d'honneur à la respecter pendant un an. Au bout de ce temps, la lice sera ouverte, et heureux celui qui alors emportera le prix! car il obtiendra la beauté la plus parfaite et la plus achevée. — Et qui sait, marquis! s'écria le vicomte d'Assimbret, qui sait où je serai dans un an? Dieu seul en a le secret, et pour ma part je ne suis pas de votre avis. D'ailleurs, pendant que nous resterons à passader devant Olivia, il peut se trouver quelqu'un qui ne sera pas de la société et qui nous la soufflera. J'entre en campagne dès demain. — Messieurs, Messieurs, dit la Béru avec la dignité d'une femme laide, vous oubliez devant qui vous parlez. — Au contraire! s'écria le marquis de Billanville, et c'est parce que je vous sais très-raisonnable que je pense que vous serez de mon avis. — Eh non! reprit le vicomte, ma Béru ne veut pas attendre, elle n'attendra pas, elle n'a pas le sou; je sais l'état de sa bourse, et j'offre cent mille livres comptant. — Oh! oh! oh! fit alors un gros homme qui n'avait pas parlé; cent mille livres, voilà un fameux denier! J'en offre cinq cent mille. — Comptant ? » s'écria la Béru, emportée par l'offre.

Le gros homme, qui était sous-fermier de la gabelle, se tut.

« — Je les offre dans un an, reprit-il, car je suis de l'avis du marquis : il faut attendre. — Toi, mons Libert, gros sac d'écus, tu veux attendre? » dit le vicomte.

— Libert! s'écria Luizzi. Je connais ce nom, n'est-ce pas?

Mais le Diable ne prit pas garde à l'interruption du baron, ou plutôt il ne voulut pas l'entendre, et il continua à dire l'apostrophe du vicomte au sous-fermier. Elle finissait ainsi :

« — Tais-toi donc, mons Libert! dit le vicomte; tu n'as d'autre envie que d'attendre la mort de ta femme qui t'arracherait les yeux si elle te savait une maîtresse un peu du monde. Tu lui as donc choisi un bon médecin, que tu es sûr d'être libre dans un an ? — Nous sommes deux de l'avis d'ajourner, reprit le marquis; vous devez être avec nous, l'abbé? vous ne pouvez pas avoir Olivia avant d'être sûr de votre

évêché. — C'est vrai; je suis pour l'ajournement, reprit l'abbé. — Eh bien! soit, dit le vicomte, j'accepte, mais à une condition. Écoutez : ce gros Libert nous enlèvera Olivia, c'est sûr. Pas vrai, la Béru? car il t'a achetée six fois ce que tu vaux. Il n'y a ni qualité, ni nom, ni avantage, ni esprit, qui puisse lutter contre les écus de ce ventre d'or. Je propose donc que chacun de nous dépose cent mille livres chez un notaire. Cela fera douze cent mille livres, puisque nous sommes douze. Eh bien! à la condition, pour Olivia, de choisir un de nous, ces douze cent mille livres lui appartiendront. Nous avons tous de cette façon douze cent mille livres à lui offrir. Cela va-t-il? — Oui! oui! s'écria-t-on de tous côtés. — Oui! oui, dit le fermier d'un gros air fier. — Très-bien! mons de la sacoche, dit le vicomte; mais avec engagement d'honneur pour nous qu'aucun n'ajoutera un écu à cette somme, et menace pour toi de cent coups de bâton si tu offres un rouge liard de plus. — Alors je me retire, dit Libert. — Non! non! reprit le conseiller, cela augmenterait la mise de fonds, sans nous donner plus de chances! car, qu'il y soit ou non, cela ne fera rien. — Excepté pour l'argent, n'est-ce pas? dit le sous-fermier avec colère. Eh bien! j'en suis, et je jure de ne rien faire de plus que vous, et c'est moi qui aurai la fille. — Et j'en suis ravi, si ce n'est pas moi, dit le vicomte, parce qu'elle te fera cornard le lendemain. — C'est ce que nous verrons, dit le fermier. — Je n'en doute pas, dit le vicomte, et à la santé d'Olivia! Et comme il ne faut pas que tu en souffres, madame Béru, les soixante mille livres d'intérêt, produit des douze cent mille, te seront comptés mois par mois. »

La Béru, que ce marché ravissait, accepta par un signe de tête, et le fermier reprit :

« — Mais si l'un de nous meurt? — Cela profitera aux survivants, l'homme aux chiffres. — Alors c'est une manière de tontine? — Tu l'as dit. Béru, amène ici Olivia. »

Comme la Béru se levait, Olivia entra et dit d'un air tout mutin :

« — Vous me traitez comme une petite fille, maman; j'ai quinze ans, et je ne vois pas pourquoi je ne serais pas du souper jusqu'au bout! — Pardon, Mademoiselle, dit le conseiller d'un ton doctoral; nous avions à parler d'une affaire très-grave, et cela vous eût ennuyée. Vous êtes si spirituelle! — Bravo! dit le vicomte, la guerre commence. Olivia, si tu

prends jamais un amant, ma fille, méfie-toi des gens de robe. — Et ne croyez pas aux gens d'épée, dit le conseiller. — Pourquoi cela ? reprit Olivia. — Parce que si une jolie fille veut avoir deux amants, repartit le gros fermier en riant, les gens d'épée tuent leur rival et les gens de robe les font enfermer au Châtelet. — Tandis que les bons fermiers partagent, n'est-ce pas ? reprit le conseiller. — J'aime mieux cinquante pour cent d'une bonne affaire que de n'en avoir rien. — C'est donc pour ça, cria le vicomte, que tu n'as jamais eu qu'un pour cent de ta femme ? — C'est vrai, dit Libert. Je me réduis autant que je peux dans les mauvaises opérations. — Jour de Dieu ! s'écria le vicomte, tu me rappelles ce pauvre Béru. Seulement il avait de l'esprit. »

Le souper continua de ce style, pendant qu'Olivia considérait les convives avec une curiosité qui devait assurément avoir un intérêt caché, tant elle était à la fois alerte et attentionnée. C'est qu'Olivia avait entendu la conversation des bons amis de sa mère. Olivia était beaucoup plus avancée qu'ils ne le croyaient : c'était déjà une fille faite, et la meilleure preuve que je puisse t'en donner, c'est qu'elle rêva tout de suite au moyen de tromper ses prétendants. Entourée comme elle l'était par les soins jaloux des douze associés, cela lui eût été difficile si elle eût voulu s'adresser à un homme de leur monde ; mais, tandis qu'ils s'observaient les uns les autres, Olivia regarda en dehors de leur cercle et rencontra l'occasion sous la forme de son maître de clavecin.

C'était un garçon d'une trentaine d'années, bien taillé, la jambe belle, les dents propres, et qui représentait assez bien un amant. Olivia se décida à l'aimer. Mais il y avait au fond de cet homme une si grossière nature, il sentait si bien son rustre endimanché, qu'Olivia n'y serait jamais parvenue sans l'aide de sa mère. En effet, madame Béru avait remarqué le soin qu'Olivia mettait dans sa toilette toutes les fois que son maître devait venir, et aussitôt elle se posa en sentinelle auprès de sa fille. M. Bricoin eut tout l'attrait du fruit défendu. Le sang d'Ève, ma première maîtresse, parla dans Olivia.

— Eh quoi? Ève !... dit Luizzi. — A fait son mari cornard comme les autres. Caïn était de moi !... repartit le Diable. Puis il reprit :

Olivia, qui était depuis quelques jours très en peine de ne pas trouver Bricoin insupportable, le vit aussitôt sous l'aspect le plus séduisant. Mons Bricoin n'eût pas été un énorme

fat qu'il se fût aperçu de l'attention de la jeune fille ; il se sentit adoré, et, malgré la beauté d'Olivia, le drôle eut l'impudence de se faire désirer, car elle le désira. Sa tête était partie, et bientôt elle se sentit véritablement folle du maître de clavecin. Un tendre aveu fut échangé, et la surveillance de madame Béru fut trompée. Huit jours après, les illusions d'Olivia n'existaient plus. Tenant cercle tous les soirs, au milieu d'hommes qui prêtaient à leurs vices des formes élégantes, dont l'esprit rieur avait toujours pour elle cette adoration flatteuse vouée par le libertinage à la beauté, elle établit une fâcheuse comparaison entre ceux qu'elle avait voulu tromper et celui pour qui elle les avait trompés. Bricoin était le véritable amant de la femme perdue : despote, brutal, injurieux, menaçant à tout propos de découvrir le secret d'Olivia quand elle n'obéissait pas à toutes ses volontés. Il lui fit bientôt un supplice perpétuel de la vie, et la pauvre fille, innocente de cœur et dépravée d'esprit, ne cessait de se répéter :

« — Certes, j'aurai des amants, mais je n'aimerai plus. »

La fatale année s'écoula ainsi, et lorsque, dans un souper pareil à celui que nous venons de rappeler, il fallut qu'Olivia se prononçât entre les douze concurrents, la belle fille se leva et dit d'une voix assurée :

« — Je choisis le sous-fermier. — Dans deux jours, s'écria le financier, dans deux jours, ma reine, tu seras dans le plus bel hôtel de Paris. »

L'assemblée resta stupéfaite ; le vicomte seul se tut, et dans la soirée il s'approcha d'Olivia :

« — Cela n'est pas clair, lui dit-il ; tu as choisi cette boule dorée, ce n'est pas par avarice : on n'en est pas là à ton âge. Il y a quelque chose là-dessous. Si tu as besoin d'avoir pour amant en titre un imbécile, c'est qu'il y a un autre amant à cacher. »

Olivia, pressée par le vicomte, lui avoua tout. Huit jours après quand Bricoin vint pour donner la leçon à la jeune Olivia, à son nouvel hôtel, au lieu de trouver le financier établi le matin chez elle, il y trouva le vicomte. Bricoin voulut faire du bruit et menaça de tout dire au Mondor. Le vicomte prit une canne et la cassa jusqu'à la poignée sur le dos du drôle, puis il lui dit :

« — Ceci, c'est pour t'avertir de ne plus reparaître ici. Quant au rapport dont tu nous menaces, si tu dis un mot, je te couperai exactement les deux oreilles. »

Quelque temps après, le vicomte, rencontrant le financier, lui dit :

« — Eh bien ! veau d'or, êtes-vous content de la petite Olivia ? — Hum ! hum ! j'ai bien peur que la Béru ne se soit moquée de nous. — Et moi, je te le jure, dit le vicomte en tournant sur la pointe du pied et en flanquant son épée dans les jambes du financier, je te jure qu'Olivia se moque de toi. »

XXVIII

UN ELLÉVIOU.

Satan en était là de son récit, lorsque Luizzi entendit frapper à sa porte.

— Qui est là ? s'écria-t-il avec impatience. — Monsieur, répondit Pierre, c'est M. Ganguernet avec M. le comte de Bridely.

Luizzi demeura quelque temps incertain, puis il répondit à travers la porte : « Priez-les d'attendre un moment. Je vais les recevoir. »

— Tu étais si pressé de savoir l'histoire de madame de Marignon ? lui dit Satan. — C'est qu'il me semble, repartit Luizzi, que je la saurai encore mieux quand j'aurai causé un instant avec Ganguernet. Il y a certaine interruption à laquelle tu n'as pas répondu et que cet homme pourra peut-être m'expliquer. Cependant, ne t'éloigne pas.

En disant ces mots, Luizzi regarda le Diable. Son habit noir et son portefeuille avaient disparu. Il était vêtu d'une longue robe de soie avec des babouches, une seule mèche de cheveux pendait du sommet de sa tête, et il se curait les dents avec l'ongle de son petit doigt.

— Est-ce que tu vas au bal masqué ? lui dit le baron. — Non, je vais en Chine, et je reviens à l'instant. — En Chine ! s'écria Luizzi stupéfait, et qu'y vas-tu faire ? — Arranger encore un mariage. Ne sommes-nous pas un vendredi ? — Jour de malheur, dit Luizzi. — C'est-à-dire jour de Vénus, repartit le Diable. — Et quelle espèce de mariage vas-tu faire ? — Je vais persuader à un mandarin d'épouser la fille de son ennemi mortel, afin de faire cesser des haines de fa-

mille. — Voilà qui est admirable de ta part, reprit le baron ; mais réussiras-tu?— Je l'espère parbleu bien! Cela doit avoir de trop beaux résultats. — C'est presque une vertu que l'oubli de la haine, et tu comptes y arriver? — C'est-à-dire je compte arriver à son plus actif développement. Il naîtra dix enfants du mariage : cinq qui prendront le parti de leur père, cinq le parti de leur mère. De là, querelles, troubles, fratricides. — Infâme! dit le baron. — Tu me trouvais si bon tout à l'heure? — Tu ne réussiras pas, je l'espère. — Bon! fit le Diable, déjà le mari a envoyé à la femme les présents d'usage. — Plaît-il? dit le baron; il me semble avoir lu dans le livre d'un de nos plus savants géographes que c'était la famille de la femme qui envoyait les présents au mari. — Eh bien! pour un savant, il ne s'est pas trop trompé : il y a au moins des présents dans l'affaire, c'est quelque chose. Vous avez tant d'académiciens qui mettent des villes où il y a des marais, et des déserts où il y a des villes, que celui dont tu parles mérite bien la réputation dont il jouit. — Tu oublies que je vais te rappeler. — Je t'ai dit que je courais à Pékin et que je revenais à l'instant.

Le Diable disparut, et Luizzi donna l'ordre qu'on introduisît M. Ganguernet et le comte de Bridely. Ce nouveau monsieur était véritablement un très-beau jeune homme, les doigts passés dans les entournures de son gilet, et qui eût paru assez distingué sans l'énorme frisure qui le couronnait, les boutons de diamant et les chaînes d'or qui obstruaient sa chemise, les bagues qui cerclaient ses gros doigts. Après les salutations d'usage, le baron se trouva assez embarrassé d'entamer le sujet de conversation pour lequel il avait reçu Ganguernet, car il ignorait si M. Gustave le savait instruit de son secret. Cependant il n'y avait pas à reculer; il se jeta donc franchement en avant, et dit à Gustave :

— Vous êtes donc décidé à quitter le théâtre, Monsieur? — Eh! monsieur le baron, repartit celui-ci en passant ses mains pommadées dans le fourré de ses tire-bouchons, que voulez-vous qu'un homme de quelque talent fasse encore au théâtre? — Mais il me semble qu'il y a place pour tout le monde? — Je le crois bien, fit l'Elléviou en se dandinant, car il n'y a personne. Mais les médiocrités sont à la mode, et je ne suis pas assez intrigant pour les chasser. — Il me semble encore, reprit Luizzi, que le public est un juge qui classe mieux les vrais talents que l'intrigue? — Pour cela, monsieur le baron,

il faudrait que le public connût les vrais talents. — Les directeurs sont intéressés à les engager. — Est-ce qu'ils s'y connaissent? Le talent qu'ils estiment, c'est celui de la flatterie. D'ailleurs, les jalousies de certains individus qui tiennent les premiers emplois sont insurmontables. Tenez, il y a huit jours, avant d'avoir retrouvé mon père... car vous savez que j'ai eu le bonheur de retrouver mon père, le comte de Bridely? — Oui... oui... fit Luizzi en regardant Ganguernet, qui se mit à rire de son gros rire. — Eh bien! comme je vous le disais, Monsieur, il y a quinze jours j'étais chez le directeur de l'Opéra-Comique. Il était fort embarrassé, car son premier ténor refusait de jouer le soir, un dimanche : c'était quatre mille francs de recette perdus. Pendant que nous discutions les clauses de notre engagement, il envoya le médecin dans la loge du ténor pour constater le bon état de sa santé... je ne dis pas de sa voix... elle est aux incurables depuis longtemps. Nous étions sur le point de conclure, lorsque le régisseur vint dire que le premier ténor consentait à jouer une petite pièce en un acte.

« — Bon! m'écriai-je, il sait que je suis ici. — Il est possible, Monsieur, me dit le régisseur, qu'il vous ait vu entrer. — Eh bien! repris-je, voulez-vous que je le fasse jouer? — Pardieu! vous me rendriez un grand service, me dit le directeur. — Alors priez-le de descendre, lui répondis-je. »

En effet, le ténor arriva d'un air d'humeur. Je me tenais dans un coin.

« — Je ne puis jouer, s'écria-t-il en arrivant, je suis fatigué et malade. »

Je ne fis pas la moindre observation, mais je commençai une gamme ascendante de l'*ut* d'en bas à l'*ut* aigu, *do ré mi fa sol la si do ré mi fa sol la si do do do,* avec une tenue assez soignée. Le ténor me regarda, et dit au directeur :

« — Je jouerai demain dans deux grandes pièces. »

— Cela me semble merveilleux, repartit Luizzi. — Eh bien! monsieur le baron, croiriez-vous qu'un moment après, lorsque je venais de lui donner quatre mille francs de recette avec une gamme, ce drôle de directeur me refusa un engagement de mille écus? — Je le comprends très-bien, reprit le baron, qui avait encore l'oreille écorchée de la double gamme de l'Ellévìou. — C'est tout simple, fit celui-ci en saluant, il est l'esclave de ce misérable ténor. — C'est probable, repartit Luizzi; mais j'ai oublié de demander à M. Ganguernet ce

qui me valait sa nouvelle visite à cette heure? — D'abord, reprit Ganguernet, je suis venu pour vous présenter M. le comte de Bridely : en passant sous vos croisées j'ai vu de la lumière chez vous, et j'ai pensé que vous n'étiez pas encore couché. Ensuite je voulais vous prier de garder le plus profond secret sur l'histoire de ce matin : je sais que vous êtes amateur de scandale... — Moi? je vous jure que je n'en dirai mot à personne, pas même à M. le comte de Bridely. — Qu'est-ce donc? fit le comte. — Cela vous amuserait fort peu, je crois, Monsieur, lui répondit le baron avec hauteur.

Puis, s'adressant à Ganguernet :

— Pour que je vous garde le secret, il faut que vous répondiez à une question. Avez-vous jamais entendu parler d'un certain M. Libert, financier? — Tiens! s'écria Ganguernet, si je connais mon beau-frère? — J'en avais le pressentiment, dit Luizzi; alors c'était le frère de cette madame...? — Marianne Gargablou, fille Libert; Antoine Libert, un gros homme de Tarascon, Provençal enté sur Normand; l'avarice et l'ostentation greffées sur la friponnerie et la rapacité. — Vrai Turcaret, à ce qu'il me semble? — Pur Turcaret, car il abandonna sa femme dans un coin pour entretenir des maîtresses, et laissa sa sœur mourir de faim. — Eh bien! j'espère, reprit Luizzi, pouvoir vous donner de ses nouvelles. — Il est mort. — J'espère du moins pouvoir vous donner des nouvelles de sa fortune, et il n'est pas impossible qu'elle retourne aux vrais héritiers de M. Libert. — A moi! s'écria Gustave emporté par le souvenir des nombreux millions de monsieur son oncle. — Est-ce que cela vous regarde, monsieur le comte? fit Luizzi d'un ton dédaigneux. — Vous le savez bien, baron, dit Ganguernet. Allons, reprit-il en s'adressant au comte de Bridely, ne me fais pas tant de signes; M. Luizzi sait tout. — Et j'entre dans la conspiration. — D'ailleurs, reprit Ganguernet, l'affaire du vieux Rigot est bien chanceuse : il donne deux millions de dot, mais à qui? — A sa nièce, m'avez-vous dit? — Hé non! Rigot est un bien autre original! Il a fait une donation de deux millions, sans qu'on sache si c'est à la mère ou à la fille. Il a décidé qu'elles se marieraient le même jour; mais ce ne sera qu'en sortant de l'église que le notaire décachetera la donation bien scellée que Rigot lui a remise. — Pardieu! reprit Luizzi, voilà qui est singulier! — Sans doute, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Comment retrouverons-nous les millions de l'oncle

Libert? — Je vous le dirai demain. Allez voir *les Deux Forçats*, et étudiez cette pièce aussi bien que *l'Enfant Trouvé*. — Je comprends! il s'agit d'un secret avec lequel on peut forcer le détenteur à rembourser. — C'est quelque chose comme cela. Bonsoir! j'attends la personne qui doit me donner les derniers renseignements. — Adieu donc et à demain! dirent les deux Ganguernet, dont un comte, et ils sortirent.

Luizzi sonna le Diable.

— Ah çà! mon cher, tu me parais devenir un peu plus qu'impertinent, dit Satan en entrant. — Moi? répondit Luizzi tout étourdi de l'apostrophe. — Toi. Comment, voilà vingt minutes que tu me fais faire antichambre! — Tu es leste, répondit Luizzi avec dédain; tu en as sans doute fini avec ton mandarin? — Comme toi avec les Ganguernet. — Tu as semé le mal pour récolter le crime. — C'est bon pour un niais comme toi! J'ai semé le bien pour faire croître des forfaits, j'ai prêché la réconciliation pour fomenter la haine. — Cela me paraît un chef-d'œuvre dont je t'envie peu la gloire. — Tu travailles assez bien à la tienne dans ce genre pour n'avoir rien à m'envier. — Prétends-tu parler de mon projet de faire épouser mademoiselle de Marignon à M. Gustave Ganguernet? — Il me semble que c'est une assez jolie infamie. — Bon! fit Luizzi, une vengeance, ou plutôt une mystification. — Je sais que, vous autres hommes, vous avez des noms sonores et pompeux, et des noms plaisants et sans conséquence à donner à vos crimes. Tu t'y entends déjà assez bien; un peu plus et tu ferais le Ganguernet, tu appellerais cela une bonne farce. — Prétends-tu me détourner de mon projet? — Ni t'en détourner ni t'y servir. — C'est cependant ce que tu vas faire en me disant la fin de l'histoire de madame de Marignon. — Pauvre femme! dit le Diable d'un air de pitié qui fit rire Luizzi. — Il est certain qu'elle est bien digne que tu la plaignes! — Pauvre femme! pauvre femme! répondit le Diable en secouant la tête. — Tu deviens ridicule, Satan, tu t'attendris. — Tu as raison, je m'attendris et toi tu fais le méchant: nous sortons tous deux de notre rôle. — Reprends donc le tien, et surtout reprends ton récit. — M'y voilà.

XXIX

SUITE DU RÉCIT.

Avant de te montrer Olivia dans le monde, il est nécessaire que j'entre dans quelques considérations particulières sur l'état de son esprit. Elle commença sa vie de femme à la mode avec une singulière erreur dans le cœur. Olivia s'imagina avoir connu l'amour : le caprice d'enfant qui l'avait jetée à Bricoin avait eu des anxiétés, des espérances, des scènes de violence, quelques moments de plaisir, si faciles à confondre avec le bonheur quand on ne s'y connaît pas ; puis étaient venus les regrets, les larmes, la terreur. Cette aventure enfin avait traîné après elle tout l'attirail de l'amour. Olivia, qui n'avait pas d'expérience, s'y était laissée tromper, et elle conçut de cette passion une très-mauvaise idée. Or, en fille sage et spirituelle, elle se jura, comme je te l'ai déjà dit, qu'on ne l'y prendrait plus. On pourrait justement s'étonner qu'un cœur de seize ans n'ait pas gardé en lui assez de fraîches illusions, de vagues désirs, de languissantes pensées, pour retrouver par instants le vrai sens de l'amour : cependant il n'en fut pas ainsi. Dans une autre position et surtout à une autre époque, Olivia eût sans doute reconnu son erreur : mais que pouvait s'imaginer de l'amour la fille de madame Béru ? Quelle signification pouvait avoir pour elle le titre d'amant ? En partant du point de vue de madame Béru, l'amour était un commerce dont la maîtrise appartenait à la beauté. En le considérant du côté du monde qu'elle voyait, l'amour n'était encore qu'un échange de plaisirs où il était convenu que la fortune et la flatterie pouvaient tenir lieu de passion à l'amant, et la fidélité du lit de tendresse de cœur à la maîtresse. Il ne faut pas oublier non plus que la société corrompue où vivait Olivia était l'expression la plus naïve des mœurs courantes de la fin du dix-huitième siècle. Le sensualisme, la négation de toute règle et de tout lien moral, gouvernaient souverainement cette société décrépite, et Olivia fût-elle sortie de la sphère spéciale de corruption où elle était enfermée, il lui eût été encore très-difficile de

trouver un abri contre la démoralisation qui lui arrachait, si jeune, cette fleur de l'âme, la foi en l'amour !

Elle trouva cependant une compensation à la perte de toutes les émotions amoureuses qui font de la jeunesse une vie qui souffre presque toujours tant qu'elle dure, et qu'on regrette toujours quand elle est passée. Ces compensations furent l'habitude d'un monde brillant, le goût des choses exquises, une appréciation rapide et tranchée des hommes et des événements, une espèce de passion pour les grandes causes de l'humanité, passion due à cette philosophie dont l'Encyclopédie tenait école permanente, et, au milieu de cette galanterie dissolue où l'on prenait un nouvel amant comme une robe nouvelle, une préférence singulière pour les plaisirs de l'esprit, les succès de conversation, l'empire du bon mot et la réputation de femme supérieure. Ce n'est pas qu'Olivia, arrivée à l'éclat de toute sa beauté, ne fût aussi l'esclave d'une nature ardente et impérieuse; mais, il faut le dire, elle ne réunit jamais sur le même homme le choix de son esprit et celui de ses yeux. Elle eut presque toujours ensemble un amant en qui elle voulait un nom, de la réputation, du succès, et dont elle était fière, et un amant à qui elle ne demandait rien de tout cela et qu'elle cachait soigneusement. Elle se donnait à tous deux, mais avec cette différence qu'elle se laissait longtemps désirer par le premier et qu'elle cédait facilement au second. C'est qu'entre ces deux hommes il y avait aussi cette différence qu'elle était au premier et que le second était à elle.

Les plus jeunes années de la vie d'Olivia se passèrent dans ce double dévergondage. Le financier avait grossi la fortune que lui avait procurée l'association des douze, et bientôt les princes, les ambassadeurs, les traitants se succédant rapidement dans les bonnes grâces d'Olivia, elle arriva à une de ces fortunes scandaleuses qui font honte à la société où on peut les acquérir. Quand la révolution arriva, Olivia était en Angleterre avec un membre de la chambre des lords, qui dépensait pour elle plus que les revenus d'une fortune formidable. Elle était prête à revenir en France pour sauver ses biens de la confiscation, lorsque l'émigration lui envoya à Londres tous ses amis de Paris. Olivia se montra, en cette circonstance, bonne, noble et spirituelle. Elle diminua le train de sa maison pour pouvoir y accueillir plus facilement tous ces grands seigneurs ruinés, sans qu'on pût les accuser

de s'attacher au char d'une courtisane princière ; puis, des économies prises sur sa dépense, elle aida secrètement les plus pauvres. Elle mit assez de délicatesse dans ses bienfaits pour exiger d'eux des engagements en règle ; et, sûre qu'elle leur donnait, elle prenait toutes les précautions possibles pour leur faire croire qu'elle n'entendait que prêter.

Pendant ce temps, les amants se succédaient comme par le passé, d'autant plus qu'Olivia, toujours précieuse dans le choix de ses amis patents, s'était depuis longtemps dégradée dans le choix de ses amants cachés ; et peut-être eût-elle fini par se perdre tout à fait dans ces honteuses habitudes, si une maladie de langueur, occasionnée par le climat de Londres, n'eût mis sa vie en danger. Tous les soins des médecins ayant été inutiles pour vaincre cette disposition mélancolique qui avait presque anéanti les forces de son corps, et qui déjà voilait les grâces de son esprit, il fut décidé qu'Olivia devait quitter l'Angleterre sous peine de mort. Tous ses amis de l'émigration lui conseillaient d'aller en Italie : il y avait dans ce conseil un singulier sentiment de jalousie. Forcés d'abandonner aux manants parvenus qui les avaient chassés de France leur fortune, leur rang, leur patrie, ils se sentaient pris de dépit à la pensée que ces hommes de sang, comme ils disaient, pourraient aussi usurper leurs plaisirs. Et certes ils avaient droit de le craindre, car la vertu d'Olivia était encore plus fragile que la vieille monarchie. Olivia ne les écouta pas : elle voulut revoir Paris, un autre Paris que celui qu'elle avait connu, gouverné par d'autres hommes, agité par d'autres idées, se ruant à d'autres fêtes ; car, à l'époque dont je te parle, le directoire siégeait déjà au Luxembourg. Olivia obtint facilement sa radiation de la liste des émigrés, et les débris de la fortune qu'elle emportait d'Angleterre lui procurèrent une aisance qui lui permit de disposer de sa personne en faisant les conditions de son marché.

Quoiqu'elle eût alors plus de trente ans, Olivia était d'une beauté si élevée et si pure, qu'elle fut bientôt entourée des assiduités des merveilleux les plus renommés de Paris. Femme de luxe et de plaisir, elle se fit remarquer dans les pompes si peu gazées de Longchamp et dans les bals si mystérieux de l'Opéra et de Frascati. Cependant elle ne retrouvait ni sa santé ni l'indépendance légère de son esprit. Ses accès de mélancolie et de découragement devenaient de jour en jour plus fréquents, et ce n'avait été qu'à grand'peine

qu'un soir de l'hiver de 1798 on l'avait déterminée à assister à une fête intime, donnée par un des plus riches fournisseurs de l'armée. Olivia y tint mal sa place : de toutes les femmes, elle fut la seule qui y fut sans esprit, sans coquetterie, sans délire. De tous les hommes, un seul aussi demeura froid, insouciant et comme fatigué de cette joie qui l'entourait.

Cet homme pouvait avoir trente-cinq ans. Il s'appelait M. de Mère. On citait de lui de grands traits de passion. Bien jeune encore, il avait quitté sa famille et laissé à un cadet tous les avantages d'une brillante fortune pour suivre en Hollande une femme qu'il aimait. Après l'avoir aimée assez pour la respecter pendant trois ans, il la vit se livrer légèrement à un autre. Cette première déception le poussa à un libertinage honteux, et cet homme, si distingué par son nom, son rang, son caractère et son esprit, se plongea dans les excès de toutes sortes. Revenu en France et rentré dans la bonne compagnie, il s'éprit encore d'une femme à laquelle il voua sa vie ; cette seconde passion fut plus violente et moins respectueuse que la première, mais elle fut encore trompée. M. de Mère avait vingt-sept ans quand cela lui arriva. Comme la première fois, il en conçut assez de désespoir pour s'en vouloir venger ; mais, cette fois, ce ne fut pas lui-même qu'il choisit pour victime. Il voulut faire payer à toutes les femmes les torts de deux d'entre elles ; il donna à sa vie la singulière occupation de séduire celles qu'on disait les plus vertueuses, et de les abandonner le lendemain du jour où il les avait perdues. Cette misérable vengeance fatigua bientôt celui qui y avait mis tout son bonheur, et au bout de deux ans de cette vie il se trouva en face de lui-même, jeune encore, mais flétri par le mépris qu'il s'était donné pour toutes les femmes. Les événements de la révolution l'arrachèrent à ce dégoût profond et tournèrent les facultés de son esprit vers les intérêts publics : en 92, il partit parmi les volontaires de sa province, heureux de sentir battre son cœur au bruit du tambour, et de tressaillir encore à une émotion quelconque. A cette époque, la fortune s'empara avec trop d'avidité de tous ceux à qui elle put jeter ses faveurs pour que M. de Mère n'en fût pas comblé. En 1798, il était déjà général de brigade, et si, dans ce moment, il n'était pas présent à l'armée avec un grade plus élevé, c'est qu'une blessure dangereuse avait rendu nécessaire sa présence à Paris.

Comme Olivia était la femme la moins jeune de toutes celles qui avaient été invitées pour cette fête, de même M. de Mêre était le plus âgé des hommes qui y assistaient. Tous deux avaient été placés à table loin l'un de l'autre, car Olivia était l'objet des désirs des plus jeunes et des plus ardents, et M. de Mêre le but des coquetteries des plus folles et des plus agaçantes. Ni les uns ni les autres n'obtinrent le moindre succès. Olivia et le général regardèrent en pitié ces joies fiévreuses, ces délires amoureux qu'ils avaient épuisés l'un et l'autre jusqu'à la lie. Olivia était trop belle pour accepter l'amour d'un jeune homme dont la passion l'eût mise au rang des vieilles femmes qui font des éducations, et M. de Mêre n'aimait plus assez le plaisir pour risquer encore une désillusion. Le soir venu, le hasard, ou plutôt la solitude que tous deux cherchèrent dans un salon écarté, les fit se rencontrer ensemble. M. de Mêre savait ce qu'était Olivia, mais Olivia ne connaissait pas M. de Mêre. Il entama la conversation avec elle, non pas avec ce respect qu'appelle une réputation intacte, mais avec cette retenue qu'un homme distingué accorde à toute femme habituée à un monde élégant. Ils échangèrent d'abord quelques mots sur le peu de part qu'ils prenaient aux plaisirs de la soirée, et tous deux l'attribuèrent au fâcheux état de leur santé, car tous deux croyaient être assez une exception dans ce monde pour ne pas parler de l'état fâcheux de leur âme. S'intéressant fort peu l'un à l'autre et à eux-mêmes, ils abandonnèrent bientôt cette conversation pour parler de choses d'un intérêt général. Les guerres de la république et les succès de Bonaparte étaient alors dans toute leur splendeur, et M. de Mêre en parla avec une chaleur et un enthousiasme qui attestaient qu'il y avait encore en lui bien plus de feu et de jeunesse qu'il ne le supposait. D'un autre côté, la littérature, les théâtres, les arts, la musique recommençaient à se montrer, et Olivia en parla avec un tact, une supériorité et un intérêt qui montraient aussi que son cœur était plus susceptible de douces émotions qu'elle n'eût voulu le croire. Ils passèrent ainsi les longues heures de cette soirée, s'écoutant tour à tour avec plaisir, mais sans réflexion; puis tous deux, avertis par le silence de la fête qu'elle était finie, se trouvèrent avoir de beaucoup dépassé le moment où leurs habitudes plus rangées les rappelaient chez eux. Il fallut se séparer. M. de Mêre, qui avait encore quelques semaines à perdre à Paris, ne voulut pas

laisser échapper l'occasion de diminuer les ennuis de son séjour par le commerce d'une femme qu'il avait trouvée pleine d'esprit et de convenance ; il demanda donc à Olivia la faveur d'être reçu chez elle. Il le fit dans les termes les plus flatteurs, et elle lui répondit sans s'en étonner et sans le repousser :

« — Je n'ai pas besoin de savoir votre nom, Monsieur, pour être charmée de recevoir un homme aussi distingué que vous; mais encore faut-il que je le connaisse pour ne pas m'étonner de la visite que je recevrai, si par hasard vous ne mettez pas en oubli la demande que vous venez de me faire? — Eh bien ! Madame, si on vous annonçait M. de Mêre demain au soir, le recevriez-vous ? — M. de Mêre ! reprit Olivia en le regardant, voilà un nom qui pouvait se passer de la recommandation de ce soir pour faire accueillir avec plaisir celui qui le porte. »

Tous deux, on le voit, se disaient sans embarras le plaisir qu'ils avaient éprouvé à se rencontrer ; tous deux se croyaient tellement à l'abri d'une coquetterie ou d'une séduction, que ce fut sans embarras aussi qu'ils reçurent cette assurance. Ni l'un ni l'autre n'emportèrent aucun trouble de cette soirée. Olivia passa toute la journée sans se rappeler que M. de Mêre devait venir le soir, et celui-ci ne se souvint qu'il devait aller chez Olivia, que comme d'un emploi de son temps plus amusant qu'une représentation à l'Opéra ou une bouillote dans le salon d'un directeur.

Il était neuf heures du soir, et Olivia était chez elle avec Libert, le gros financier qu'elle avait jadis choisi à seize ans, et qu'elle avait repris pour amant en titre parce qu'il était le plus esclave de ceux qui avaient régné comme lui. Une immense fortune, gagnée dans les dilapidations de la monarchie, s'était encore accrue dans les dilapidations de la république, et Olivia s'en servait pour satisfaire des caprices peut-être plus exigeants et plus impérieux que ceux de la vanité et de l'amour des plaisirs, car ils venaient de l'ennui. En ce moment, le financier, devenu fournisseur, lui racontait les chances d'une nouvelle opération, et Olivia, n'ayant rien de mieux à faire, s'amusait à lui démontrer que son entreprise était stupide, quoique au fond elle fut très-persuadée que l'instinct cupide de Libert était supérieur à tout ce qu'elle pouvait avoir de bonnes raisons. Ils en étaient presque venus à se quereller, lorsqu'on annonça M. de Mêre.

Olivia éprouva un violent mouvement de dépit ; et, bien que tout Paris sût qu'elle était la maîtresse de Libert, elle fut singulièrement contrariée d'être trouvée avec lui par un homme comme M. de Mère. Elle le reçut cependant avec cette aisance qui tient plus à l'habitude qu'à la bonne disposition, et la conversation s'établit sur la fête où ils s'étaient rencontrés. Elle fut railleuse et embarrassée de la part d'Olivia, dédaigneuse de la part du général sur le compte de leurs convives de la veille. Tous deux étaient gênés et humiliés de la présence du financier, car elle disait trop ce qu'était Olivia. Libert quitta le salon avant M. de Mère. Dès qu'il fut parti, Olivia dit à celui-ci :

« — Vous vous êtes trompé, général. Vous croyiez sans doute venir dans un salon où vous trouveriez une nombreuse réunion, une conversation brillante, et vous voilà tombé chez une pauvre femme toute seule, et qui passe ainsi la plus grande partie de ses soirées. — Je ne venais chez vous, Madame, chercher que vous, répondit le général. — Et ce n'est pas moi seule que vous avez trouvée : est-ce là ce que vous voulez dire ? — Non, en vérité ; mais je dois vous avouer que je n'imaginais pas troubler un entretien aussi intime. — Je ne sais comment je dois prendre votre réponse. — Comme l'expression de l'étonnement que j'éprouve à voir la belle Olivia seule. — Seule ! — Oui, vraiment ; il me semblait avoir découvert en elle une supériorité d'esprit qui ne devait pas se satisfaire du commerce de certaine vulgarité. »

Olivia regarda le général avec un sourire moitié triste, moitié railleur, et reprit :

« — Si j'étais la franche coquette que vous croyez, je vous répondrais peut-être que je n'étais si seule que parce que je vous attendais ; mais, en vérité, ce serait mentir, et il y a bien longtemps que je ne prends plus cette peine-là.— Vous ne m'attendiez donc pas, Madame ? répondit M. de Mère. — Je vous jure, Monsieur, que je vous avais complétement oublié. — Je vous remercie de votre franchise, quoiqu'elle soit peu flatteuse. — Elle l'est plus que vous ne pensez, peut-être ; car je pense beaucoup à fuir les importuns. — Tenez, dit le général avec plus de gaieté qu'il n'en avait éprouvé depuis longtemps, vous faites de l'esprit avec moi ; vous n'êtes pas naturelle comme hier, et j'en suis fâché. — C'est que je suis peut-être fâchée aussi. — Et de quoi ? —

De ce que vous êtes venu. — Vraiment ? et pouvez-vous me dire pourquoi ? — Si je vous le dis, vous ne serez pas trop fat ? — Oh ! mon Dieu ! je vous jure qu'il y a bien longtemps aussi que je ne me donne plus cette peine-là. — En ce cas, je vais vous avouer la cause de mon humeur. Je vous ai rencontré hier dans un monde insupportable, vous ennuyant comme moi au milieu de gens qui s'amusaient ; vous m'avez fait passer une bonne et douce soirée ; je n'ai pas compté le temps, croyez que c'est beaucoup pour moi ; vous ne vous êtes pas aperçu que vous perdiez le vôtre, et c'est sans doute aussi quelque chose pour vous. Plus tard, ce souvenir me serait revenu et à vous aussi. Il est sans doute bien pâle à côté de tous ceux de votre vie, et il eût été bien effacé pour moi, si j'avais été forcée d'aller le rechercher dans les souvenirs bruyants de mes premières années ; mais, dans l'existence déserte que je mène et vous aussi, il eût pris une heureuse place. — Et pourquoi voulez-vous qu'il l'ait perdue ? repartit le général, en interrompant Olivia. — Oh ! dit-elle, ne faites pas de la vieille galanterie avec moi ; je vaux mieux ou moins que cela. Le souvenir a perdu sa bonne place, parce que vous êtes venu ici, parce que vous y avez rencontré M. Libert, parce que j'ai senti que vous me jugiez selon ma position, et parce que véritablement vous m'avez jugée comme je vous le dis. »

Pendant qu'Olivia parlait ainsi, le général la regardait : il s'aperçut alors de sa beauté souveraine, plus touchante depuis qu'elle était alanguie par la douleur physique et la tristesse. Il reprit, après un moment de silence :

« — De tout ce que vous venez de me dire, la seule chose que je ne comprenne pas, c'est cette vie déserte dont vous me parlez. — Et voilà qui m'étonne tout à fait, dit Olivia, non pas que je ne puisse avoir autour de moi un cercle de brillants adorateurs : le succès de certaines femmes doit me faire croire qu'il ne me manquerait pas si je daignais l'appeler. Mais, dites-moi, quel intérêt voulez-vous que j'y prenne ? celui d'un entretien aimable ? Je vous avoue que j'ai été bien gâtée de ce côté. Serait-ce le besoin d'hommages... amoureux ? Je vous avoue encore que ces hommages ayant perdu, dans le monde que je pourrais voir, la séduction que leur prêtaient jadis un grand nom et de grandes manières, je suis peu tentée de les accueillir et de faire un nouvel apprentissage de l'amour. — L'amour ! dit M. de Mère. Mais voilà ce

dont vous ne parlez pas et ce qu'il me semble étrange de ne pas trouver ici. — Comment ! dit Olivia d'un air tout étonné ; il me semble que je viens de vous dire à l'instant même que j'y avais renoncé. — Pardon ! dit M. de Mère en souriant doucement, il me semble, à moi, que vous avez parlé de toute autre chose que de l'amour. — De quoi donc ? — Je ne sais trop comment vous le dire. — Oh ! soyez franc, reprit Olivia avec vivacité. Parlez, je sais tout entendre, je suis une bonne femme ; et, si vous voulez que je vous mette plus à votre aise, parlez, parlez, je suis une vieille femme. »

M. de Mère hocha la tête, et, souriant encore, il repartit :

« — Je parlerai parce que vous le voulez, voilà tout. Il me semble que ce n'est pas à l'amour que vous avez renoncé, d'après ce que vous disiez vous-même, mais à ce que nous autres, soldats assez grossiers, nous appelons des aventures galantes. — Oh ! je vous comprends, reprit Olivia en riant; mais je vous dirai que je suis encore plus jalouse de repousser ce que vous appelez sans doute l'amour, que de renoncer à ce que vous appelez des aventures galantes. — Il vous a donc bien fait souffrir? dit le général. — Oui, reprit Olivia avec une expression de honte et presque de dégoût, il m'a fait mal, un mal ignoble, repoussant, honteux ; je n'ai aimé d'amour qu'une fois, et je voudrais l'oublier. — Eh bien ! moi aussi, répondit le général, j'ai horriblement souffert de l'amour. J'ai été trompé dans les sentiments les plus saints, trahi dans le dévouement le plus complet, joué dans ma confiance et ma vénération pour celle que j'aimais, et cependant je ne donnerais pas pour beaucoup le souvenir de ces tourments passés. — Vraiment? dit Olivia, en s'appuyant sur le bras de sont fauteuil et en regardant le général avec une surprise étrange. — Et ne le comprenez-vous pas comme moi? reprit le général en s'exaltant ; ne comprenez-vous pas que, lorsque le cœur est pauvre et épuisé, il se rappelle avec bonheur le temps où il était riche et abondant en douces ambitions et en nobles espérances? Aimer ! aimer, avec cette pensée qu'il y a une âme à côté de vous qui épie tout ce que vous faites de bon et de beau pour en être heureuse, un être faible qui a foi en vous, qui vous donne son bonheur en garde, qui s'endort et s'éveille tranquille à l'abri de votre protection, ou qui, s'il se trouve enchaîné par des devoirs plus impérieux, mêle votre pensée à toute attente, à tout regret, qui vit en vous comme vous vivez en lui, qui vous

comprend dans un regard si vous êtes muet, qui sait ce que vous pensez mieux que vous-même, dont le bonheur vous est plus cher que votre vie, qui tient enfin votre cœur dans cette perpétuelle émotion de joie et de désir qui élargit l'existence, et lui donne une étendue immense pour être heureux ou pour souffrir! oh! vous me trompez, Madame, ou vous ne rejetez pas de pareils souvenirs ou vous n'avez jamais aimé ! »

A ces mots, Olivia porta la main sur son cœur; quelque chose de douloureux et d'inconnu semblait y avoir retenti. Elle regarda M. de Mère dans une muette contemplation, comme si ses yeux étaient illuminés d'un nouveau jour à travers lequel elle ne voyait pas encore distinctement, et elle finit par lui dire d'une voix lente et basse :

« — Et vous avez aimé ainsi, vous! — Et vous avez dû être aimée ainsi, repartit le général, ou du moins vous avez dû éprouver pour quelqu'un un sentiment pareil à celui que je viens de vous dire ? »

Olivia baissa les yeux et rougit. En ce moment elle fut honteuse d'elle-même, elle éprouva le regret de sa vie perdue dans les plaisirs. Pour échapper à cette pensée, elle reprit la conversation presque interrompue par son silence et dit à M. de Mère :

« — Et vous en êtes aux souvenirs, vous, si jeune encore! et vous croyez que cette passion que vous connaissez si bien ne vous maîtrisera plus! — J'espère que non, dit le général en souriant, et cependant je ne voudrais pas m'y fier. Il ne faudrait pas qu'une femme comme vous se donnât la peine de me rendre amoureux. — Oh! s'écria Olivia avec une vraie joie d'enfant, que je voudrais que vous fussiez amoureux de moi ! — Est ce que cela vous amuserait beaucoup? — Oh! ne dites pas cela, reprit Olivia avec prière, je vous jure que je serais fort maladroite à jouer avec de pareils sentiments. J'ai été bien folle, bien rieuse ; mais j'avoue que je n'aurais jamais voulu blesser une passion aussi sincère. — Alors, vous devez avoir eu bien des pitiés, dit le général, si vous n'avez jamais rendu malheureux ceux à qui vous l'avez inspirée ?—Si je l'ai inspirée, reprit Olivia, je ne l'ai jamais comprise. — En ce cas vous ne l'avez donc jamais partagée? — Jamais! » répondit Olivia.

L'accent ingénu avec lequel cette femme de trente-deux ans prononça ce mot, étonna à son tour M. de Mère. Il la re-

garda, comme pour s'assurer qu'elle ne jouait pas une comédie ; mais il y avait tant de sincérité dans l'attitude et dans l'étonnement d'Olivia, qu'il ne put pas douter de la vérité de ce qu'elle lui disait. Il demeura longtemps en silence devant elle, admirant sur ce beau visage, qui semblait avoir été éprouvé par les passions, la surprise naïve d'une jeune fille à qui l'on vient de découvrir son cœur et qui s'étonne des nouvelles émotions qu'elle ressent. Olivia se taisait toujours, et toujours M. de Mère la regardait. Enfin elle leva les yeux sur lui et s'écria douloureusement :

« — En vérité, vous venez de me faire bien du mal ! — Et comment ? — Je ne puis vous le dire ; mais cette vie que je mène, et qui m'était déjà insupportable, va me devenir impossible ; mais la présence de cet homme qui me déplaisait va maintenant me faire honte ; mais tous ces plaisirs qui ne me semblaient que frivoles vont me paraître odieux ; ce que je croyais la satiété n'est plus que le vide de mon cœur. — Avez-vous donc renoncé à l'occuper ? — A mon âge, reprit Olivia en souriant, à mon âge aimer, et aimer comme une enfant, ce serait une folie ; ce serait pis encore, ce serait ridicule. — On n'est jamais ridicule, Madame, dit le général, lorsqu'on est belle comme vous l'êtes et qu'on a un sentiment vrai dans le cœur. — C'est comme si on vous disait, à vous, reprit Olivia, de vous exposer encore à ces tumultueuses émotions dont vous me parliez tout à l'heure ; assurément vous ne voudriez pas y consentir. — Moi, Madame, je bénirais l'heure, le moment où je pourrais sentir ce que j'ai éprouvé autrefois ; et je dois vous dire toute la vérité. Il me semble que, depuis si longtemps que mon cœur est muet, il a retrouvé dans son repos toute sa jeunesse, toute sa force, tout son délire. »

En parlant ainsi, le général regardait Olivia de façon à lui faire croire que c'était à elle que s'adressait l'espérance de cette passion. Elle en fut troublée et lui dit en riant :

« — Allons ! ne faisons pas d'enfantillage. Vous oubliez que pour l'amour nous sommes des vieillards, et que les jeunes fous avec qui nous avons passé la soirée étaient plus maîtres d'eux que nous ne le sommes nous-mêmes. Voyons, ajouta-t-elle, parlons de vous qui avez des espérances... des espérances de gloire, j'entends. — Pourquoi me donner la préférence ? reprit le général. — Oh ! répondit Olivia, parce qu'il n'y a plus rien à dire de moi, parce que j'ai

jeté un voile sur mon passé et que je ne veux pas regarder dans mon avenir. Une vie ennuyeuse et dépourvue de tout intérêt, voilà ce qui me reste. J'y suis résignée ou je m'y résignerai. Mais vous, vous avez une belle carrière : vous y avez déjà fait de grands pas, et il vous en reste de plus grands à faire encore. C'est si beau de penser qu'on peut arriver à occuper de son nom la France, le monde, la postérité ! et vous avez tout cela, vous autres hommes. Quand les passions de l'amour sont éteintes, l'ambition vous reste : vous êtes bien heureux ! — Croyez cependant, reprit le général, que cette ambition serait encore plus puissante si on savait qu'un autre cœur s'intéresse à ce succès. — Allons ! allons, dit Olivia en souriant, vous voilà tout à fait redevenu jeune homme. Vous avez repris la folle ardeur de vos premières années, vous continuez vos belles illusions. — Pourquoi n'en pas faire autant de votre côté ? repartit le général. — C'est que, si on continue à votre âge, on ne commence pas au mien. »

Elle dit cette dernière parole avec un trouble et un chagrin évidents, et, avant que le général ait eu le temps de répondre, elle sonna vivement et lui dit :

« — Je vous chasse... je vous chasse ce soir, entendez bien. Je ne vous dis pas de revenir, mais je suis toujours chez moi. J'ai besoin d'être seule, je suis souffrante. Cette soirée d'hier m'a fatiguée. Adieu, et à bientôt. »

Elle mentait, ce n'était pas la soirée de la veille qui l'avait fatiguée, ou plutôt troublée si profondément. Puisqu'elle mentait, qu'éprouvait-elle? Le général sortit après lui avoir baisé la main qu'elle voulut retirer dans un premier moment d'émotion. Olivia demeura seule avec ses nouvelles pensées...

Luizzi écoutait ce récit avec une grande attention, et remarquait l'intérêt avec lequel le Diable racontait l'histoire d'Olivia.

— Je comprends, lui dit-il, pourquoi tu veux me rendre cette femme moins odieuse qu'elle ne l'est véritablement ; mais tu auras beau faire, je ne verrai jamais dans cette histoire que beaucoup de dévergondage finissant par une ridicule passion de femme usée. — Sot et méchant ! s'écria Satan avec un éclat qui fit trembler Luizzi, ne jugeras-tu jamais les choses que sur la stupide apparence que leur prêtent vos idées? Ne vois-tu pas que cette femme était arrivée au plus misérable des malheurs? — Plait-il ? fit Luizzi. — Oui ! à ce

malheur suprême de n'avoir plus d'illusion sur le passé, à ce malheur horrible de savoir, autant que le cœur humain peut le savoir, que toute faute est irréparable. Et encore cette terrible science resta-t-elle pour elle dans le doute, tandis que, moi, je la possède dans toute sa foudroyante étendue. Ne comprends-tu pas, pauvre, sec et froid misérable, ce que c'est que d'avoir pu habiter les cieux, et que de se voir condamné à la fange des enfers ? Et, pour ne parler que d'Olivia, comprends-tu ce désespoir qui la saisit, lorsqu'elle découvrit qu'elle avait pu aimer et être aimée, ce qui est votre ciel, et qu'elle n'avait jamais été qu'une marchandise d'amour, ce qui est votre dernier avilissement? — Je comprends un peu ta prédilection pour cette femme, dit Luizzi avec dédain, elle est un écho lointain des regrets qui te dévorent. — Avec cette différence, reprit Satan, que j'ai fait ma destinée et qu'on lui a fait la sienne. — Et ce fut là sans doute, reprit Luizzi, l'objet des pensées d'Olivia? — Et peut-être un jour ce sera l'objet des tiennes. — Dis-moi celles de ta protégée, cela m'épargnera peut-être les mêmes regrets. — Écoute donc, reprit Satan, et tâche de me comprendre si tu peux :

Olivia était donc restée seule, étonnée d'un trouble qu'elle n'avait jamais ressenti, la main posée sur son cœur qui se serrait dans sa poitrine ou se dilatait avec violence, éprouvant à la fois quelque chose d'heureux et d'inquiet, ayant peur de son émotion et s'y abandonnant avec joie, livrée enfin à ce combat instinctif du cœur pris d'un premier amour, et qui se défend avec effroi, comprenant qu'il va devenir l'esclave d'une passion plus violente que sa volonté. Cette agitation, qui dure si longtemps dans l'âme d'une jeune fille, dut bientôt faire place à d'autres sentiments chez une femme comme Olivia. Chez la vierge, en qui l'amour a soufflé ce premier désir dont le feu fait bouillonner tout son être, il n'y a pas plus d'étonnement que dans Olivia; mais il y a une ignorance de l'avenir de cette grande passion, qui la lui rend moins suspecte. Aimer est pour la jeune fille une ivresse dont elle ne comprend pas le réveil ; pour Olivia, au contraire, cette ivresse lui semblait devoir arriver, comme les autres, au dégoût. Malheur aux lèvres d'un homme qui touchent une coupe avec la certitude qu'une fois le vin épuisé il ne restera plus dans sa bouche qu'une saveur fétide et nauséabonde ! malheur à la femme dont les lèvres ne peuvent toucher à un baiser sans être sûre qu'il lui répugnera

avant d'être fini ! C'était la position d'Olivia. Aimer, pour elle, ne pouvait plus être espérer le bonheur ; couronner cet amour en devenant la maîtresse de M. de Mère n'était encore pour elle que donner sans doute et recevoir assurément une désillusion. Cette nuit d'Olivia se passa tout entière, tantôt dans ces effrois, tantôt dans le charme inouï de la douce sensation que trouvait son âme à se reposer sur le souvenir de son entretien avec M. de Mère, comme un voyageur tourmenté de spleen et de fièvre qui rencontre une couche fraîche, blanche et odorante, où, pour la première fois depuis longtemps, il trouve un délassement à sa constante lassitude.

Toutefois, l'esprit du monde se mêla bientôt à ces sensations du cœur et dicta à Olivia une résolution qui lui parut raisonnable. Ce qu'Olivia craignait, avant tout, c'était le ridicule. Pour l'éviter, elle voulut fuir une passion qui pourrait lui en donner un aux yeux de tous ceux qui la connaissaient ; mais elle ne voulut pas fuir cette passion en femme qui a l'air d'avoir peur, et, ne voulant ni éviter M. de Mère ni subir encore une fois le trouble qu'il lui avait donné, elle se décida à reprendre, pour quelque temps, une vie assez occupée de plaisirs pour que l'obsession de la pensée de M. de Mère ne pût y trouver place. Ainsi, lorsqu'il vint le lendemain, au lieu de rencontrer Olivia seule, comme il l'avait peut-être espéré, il entra dans un salon où étaient réunis le peu d'hommes de bonne compagnie que Paris possédait alors, et les quelques femmes splendidement galantes qui faisaient les frais de tous les scandales. Parmi celles-là, une entre autres avait été l'objet des attentions du général. Séduite en quelques jours et abandonnée en quelques heures par lui, elle en avait gardé une vive rancune. Avec tout autre homme que le général, elle eût peut-être tenté la vengeance la plus raffinée des femmes en pareille circonstance : c'était d'inspirer de l'amour à celui qui l'avait humiliée, afin de l'humilier à son tour par les refus les plus insultants ; mais cette femme croyait trop bien connaître le général pour espérer qu'un pareil manége pût réussir vis-à-vis de lui, et, en franche ennemie, ce fut en l'attaquant de front qu'elle voulut se venger. Il est toujours facile d'amener la conversation d'un salon sur l'inépuisable sujet de l'amour. Madame de Cauny, c'était son nom, s'en chargea, et, après quelques thèmes généraux, elle commença une diatribe cruelle contre ces hommes en qui la débauche a usé tout noble sentiment,

tout respect, toute pitié, et à qui elle a donné le dernier des vices, la lâcheté. Le général, qui avait écouté avec assez de dédain les furieuses déclamations de madame de Cauny, ne put cependant s'empêcher de tressaillir à ce dernier mot. Elle s'en aperçut, et, s'adressant directement à lui, elle continua avec un ton plein de sarcasme :

« — Oui, général, c'est la dernière des lâchetés que celle qui s'adresse à une femme, et en vérité je ne veux pas dire que la plus infâme soit celle qui consiste à flétrir sa réputation par des paroles. Car, si cette femme est pure, elle a le témoignage de son honneur pour se défendre, et il y a encore des gens dans ce monde dignes de l'écouter et de la comprendre ; si cette femme ne mérite aucun respect, le mal qu'on lui fait n'est pas bien grand, et il lui reste la chance de trouver dans un nouvel amant, sinon un cœur assez haut, du moins un courage assez déterminé pour punir l'infâme qui l'a outragée. »

Quoi qu'il en eût, le général se trouva si inopinément et si violemment attaqué qu'il ne fut pas le maître de cacher son trouble. Il écoutait madame de Cauny, la pâleur sur le front, les dents serrées, prêt à éclater, car Olivia écoutait aussi cette femme en regardant le général. Madame de Cauny, suffoquée par la rage, s'était arrêtée. Il ne faut pas croire cependant qu'en me servant de ce terme je veuille te dire que ces reproches avaient été adressés au général avec l'expression haletante d'une femme emportée, dont la voix crie dans la gorge et dont les yeux étincellent dans leur orbite. Tout cela avait été dit d'une voix fine et moqueuse, avec des yeux à moitié cachés sous de longues paupières. Seulement un imperceptible tremblement des lèvres, une altération presque insaisissable de la voix, montraient assez que la colère qui s'échappait par cette issue si étroitement contenue aurait éclaté avec fureur, si elle n'eût obéi à ce frein puissant qu'on appelle le respect du monde. C'est en cela que la plupart de vos faiseurs de romans modernes me semblent ignorants à représenter les passions. Dans quelque monde et à quelque époque qu'ils les fassent vivre, ils les poussent toujours jusqu'à leur expression la plus énergique ; ils font à tout propos éclater le volcan, oubliant que, sous le poids de vos mœurs policées, il brûle intérieurement et gronde plus souvent qu'il ne lance ses flammes et ses scories. Olivia était trop femme de votre monde pour ne pas avoir com

pris, sous la nonchalante raillerie de madame de Cauny, tout ce qu'il y avait de fureur rugissante en elle; mais peu soucieuse de la modérer, pourvu qu'elle apprît jusqu'à quel point allait cette fureur, elle lui dit :

« — Et quelle est donc cette lâcheté plus grande encore que toutes celles dont vous venez de faire le tableau? — Cette lâcheté, la voici, répondit madame de Cauny en s'accoudant sur les bras de son fauteuil pour regarder de bas en haut le général qui était debout appuyé à la cheminée; cette lâcheté, c'est de profiter d'un beau nom, de quelques avantages personnels, d'un esprit qui a le don de parler le langage du cœur, et de s'approcher d'une femme, d'une femme, entendez-moi bien, qu'on ne connaît pas, qu'on n'a jamais rencontrée, qui, par conséquent, ne vous a jamais blessé dans vos intérêts, dans votre vanité, dans vos affections, d'une femme à côté de qui l'on pouvait passer sans la regarder, mais qu'on désigne du doigt, en se disant : « Je ferai du mal à cette femme. » Comme je vous le disais tout à l'heure, on s'approche d'elle; on la flatte d'abord en la rendant fière des soins d'un homme distingué; on la prend dans son repos pour l'occuper d'un amour qu'elle ne cherchait pas; on l'arrache à sa vie paisible pour lui donner les inquiétudes d'une passion qu'elle avait résolu de fuir; on lui offre un dévouement sans bornes, on la persuade de la sincérité de ce dévouement; on lui donne la joie d'être aimée, et on lui demande après de se laisser aller aussi à la joie d'aimer; on l'émeut, on l'enivre, on l'égare, on obtient tout de cette femme; et, le lendemain, on ne la revoit plus, sans prétexte, sans querelle, sans reproche, sans raison, sans nécessité; on la laisse d'abord avec l'amour qu'elle a, puis avec la honte qui lui vient, avec une attente horrible et une perplexité que rien ne peut éclairer, car elle ignore ses torts, et enfin avec une certitude d'abandon ignoble qu'on ne se donne pas même la peine de rendre complète. Puis l'on court à une autre femme pour recommencer la même lâcheté; car, voilà ce que j'appelle une lâcheté, une basse et lâche lâcheté, et je suis sûre, général, que vous êtes de mon avis. »

C'était pour la première fois peut-être que les suites d'une aventure galante avaient été traitées dans ce monde sur un ton aussi sérieux. En toute autre circonstance, des quolibets et des plaisanteries auraient pu répondre à la cruelle plainte de madame de Cauny; Olivia peut-être en eût donné l'exemple;

peut-être le général y eût-il trouvé une excuse contre cette terrible accusation. Mais l'accent de madame de Cauny domina toutes les dispositions railleuses de ce salon. Olivia avait continué de l'écouter, les yeux toujours fixés sur M. de Mère; et, quoiqu'elle n'eût plus dit un seul mot, celui-ci avait bien vu qu'elle s'était épouvantée à la prévision d'un pareil malheur. Cependant le général ne pouvait pas rester sans essayer au moins une réponse, quelque futile qu'elle fût. Il reprit donc :

« — Que voulez-vous, Madame? Le cœur est facile à se tromper : on croit aimer et il se trouve qu'on n'aime pas, le désir qu'inspire toute femme belle et spirituelle peut abuser et apparaître comme un amour véritable, puis, quand ce désir est éteint, on s'aperçoit qu'après lui il n'y avait rien. — Pas même l'homme d'honneur? dit madame de Cauny; pas même l'homme qui, dépouillé de son illusion, ménage à une femme les douleurs qu'il va lui causer? Il ne reste rien, dites-vous, général, pas même l'homme de bonne compagnie qui enveloppe au moins de politesse la plus honteuse et la plus basse des injures? Oh! vous avez raison, il ne reste rien, absolument rien, que le méchant qui frappe le faible, et le manant qui insulte à toute distinction. — Madame, s'écria le général emporté par sa colère, pour aussi bien connaître ces hommes, il faut en avoir rencontré. Oseriez-vous les nommer? — Peut-être, reprit madame de Cauny en regardant Olivia, serait-ce un service rendre à d'autres femmes; mais je ne puis pas pousser l'obligeance jusque-là. »

Cette conversation s'arrêta, car aussitôt madame de Cauny se leva et se retira. A peine fut-elle partie, que la frivolité reprit l'empire de la conversation, et quelques personnes se mirent à railler madame de Cauny sur sa fureur. Olivia seule, Olivia, qui la veille encore aurait été la plus ardente à jeter de joyeux propos sur ce désespoir, demeura sérieuse, et plus que sérieuse, triste. Tout en se félicitant de la résolution qu'elle avait prise, elle éprouvait la terreur du danger auquel elle avait pu être exposée et le regret de voir si complétement dépoétisé un homme par qui elle ne voulait pas se laisser persuader, mais dont les paroles l'avaient si vivement émue. Le général s'aperçut, de son côté, qu'il avait été profondément atteint dans la considération qu'Olivia semblait avoir pour lui, et il en conçut une sorte d'impatience douloureuse dont il ne voulait pas se rendre compte. Elle fut

assez vive pour qu'il crût devoir tenter de se justifier d'une de ces roueries dont jadis il avait fait sa gloire, et, pendant que le salon se divisait en petits groupes, il s'approcha d'Olivia demeurée seule, et lui dit :

« — La philippique de madame de Cauny vous a donné une bien odieuse opinion de moi? — Non, repartit Olivia d'un air de franchise, non, ce n'est pas ce qu'elle a dit : beaucoup de légèreté peut expliquer une conduite si cruelle. Mais ce qui m'a étonnée, c'est que vous ayez répondu... — Quoi donc? — Qu'on peut se tromper sur ce qu'on appelle amour; qu'un désir peut vous en donner toutes les émotions, tout le trouble, tout l'enivrement, et qu'une fois ce désir éteint, il n'en reste plus rien. Est-ce vrai, cela? »

M. de Mère réfléchit longtemps, puis répondit :

« — Non, cela n'est pas vrai, cela ne doit pas être vrai, quoiqu'il me semble que je l'aie éprouvé; c'est qu'on manque de franchise avec soi-même, c'est qu'on s'interroge mal, ou plutôt c'est qu'on y met de la négligence. »

A ce mot, Olivia regarda le général d'un air tout surpris, et répéta :

« — De la négligence? — Oui, je ne saurais m'exprimer autrement. On ne prend pas garde à ce qu'on éprouve malgré la violence des émotions, parce qu'il leur manque un sens intime qui n'appartient qu'à l'amour, un sens qui parle quand c'est véritablement de l'amour qu'on éprouve, un sens qui vous avertit et qui vous dit : « Prends garde! » Oh! non, Olivia, non, quand on aime ou qu'on est menacé d'aimer véritablement, on ne se trompe pas. — En êtes-vous sûr? reprit Olivia. — Écoutez, reprit le général, et ne vous moquez pas de moi. Vous avez remarqué tout à l'heure mon embarras, ma colère, disons plus, mon humiliation. Il y a peu de jours, ce qui m'arrive ce soir me fût arrivé qu'en vérité j'en aurais été ravi. J'aurais été fier, moi qui ai beaucoup souffert, d'avoir rendu à quelqu'un une partie du mal qu'on m'avait fait; j'aurais peut-être retrouvé assez de cet esprit caustique que j'avais autrefois pour tourner à mon avantage les invectives de madame de Cauny et lui renvoyer l'humiliation et le ridicule de cette sortie. Eh bien! aujourd'hui j'ai été honteux, pris au dépourvu, blessé, malheureux. — Qu'en voulez-vous conclure? dit Olivia, cherchant dans les paroles de M. de Mère l'explication de ce qu'elle éprouvait, car en toute autre circonstance elle aussi n'eût pas été triste et blessée

de ce qui venait de se passer. — Le voici, repartit le général. C'est que j'ai besoin de l'estime de quelqu'un devant qui on me ravalait, besoin de la foi de cette personne en ma sincérité; c'est que j'ai dans le cœur le désespoir d'avoir perdu sa confiance; c'est que je viens de découvrir que je l'aimais, car, si je ne l'aimais pas, rien de tout cela ne m'arriverait. — C'est étrange! dit Olivia émue. — Voilà un de ces symptômes auxquels on ne se trompe pas, un de ces avertissements souverains qui vous disent : « Tu n'es plus maître de ton âme, elle ne t'appartient plus, elle t'appartient si peu que, si elle fait peur à celle à qui tu veux l'offrir, tu en seras honteux et désespéré. » — Est-ce ainsi, dit Olivia avec effort, mais sans pouvoir donner à l'accent de sa voix ni à l'expression de son regard la raillerie qu'elle voulait mettre dans ses paroles, est-ce ainsi que vous avez joué la comédie vis-à-vis de madame de Cauny ? »

Le général se mordit les lèvres, puis lui répondit en se levant et en la saluant :

« — Peut-être. »

Il quitta le salon. Olivia rentra chez elle pour être seule un moment, et, en franchissant le seuil de sa chambre, Olivia faible, épouvantée, s'appuya sur un meuble, pressa son cœur de sa main fermée avec colère, et s'écria tout haut comme pour chasser le poids qui pesait sur sa poitrine :

« — Mon Dieu! mon Dieu! je crois que j'aime cet homme. »

— Olivia, aimer! reprit Luizzi en interrompant le Diable et en ricanant, et de quel amour? — De l'amour le plus jeune, le plus saint, le plus pur, reprit Satan; car cette femme impudique avait oublié sous son opprobre la virginité de son âme, cette virginité qu'on ne perd pas sans joie, qu'on ne perd pas sans douleur, et elle la retrouva à ce moment, et il arriva que la courtisane devint amoureuse, non pas comme celle qui aime pour la dixième fois, mais comme la jeune fille au lever de son âme, comme Henriette Buré, heureuse comme elle, rêveuse et pleine de longues contemplations comme elle. Et cependant cet amour fut encore plus pnr chez la femme perdue que chez la jeune fille égarée. — Cela me semble étrange, dit le baron. — Écoute, repartit le Diable, dont la voix était presque descendue à une émotion humaine, écoute! Olivia aimait en effet cet homme; et M. de Mère l'aimait aussi, cette femme. Mais tous deux, confus et surpris de cette passion, s'évitèrent soigneusement. M. de Mère alla

rejoindre l'armée, et ils furent près de six mois sans se voir. Ce fut à l'Opéra qu'ils se retrouvèrent. Ils se reconnurent d'un bout de la salle à l'autre au premier regard. Le général, confiant dans sa longue absence, alla se présenter dans la loge d'Olivia : il croyait la retrouver telle qu'elle était avant qu'il la connût. Effectivement, elle était belle de toute sa parfaite beauté, parée de tout ce que son goût exquis avait d'élégance, elle était souriante, presque gaie ; et, quand le général entra dans sa loge, elle lui tendit la main et serra les siennes avec une bonhomie charmante : grâce adorable, que la coquetterie ne peut jamais imiter!

« — Bonjour ! lui dit-elle avec un beau et doux sourire ; que je suis heureuse de vous voir ! Que j'ai de choses à vous dire ! Comme vous avez fait de belles choses dans cette immortelle campagne de Bonaparte ! Je vous le disais bien, que vous aviez une noble et belle carrière devant vous ! Que je me sais gré d'avoir deviné que vous la suivriez glorieusement. »

Et, en parlant au général avec cette joie, Olivia avait presque des larmes dans la voix. Et lui, tout ému, tout surpris, lui répondit :

« — Merci ! vous venez de mieux me récompenser que je ne l'ai été sur le champ de bataille. Votre approbation, c'est plus qu'une approbation, c'est la réalisation d'une espérance que j'avais emportée de Paris; cette espérance, c'était que vous ne m'oublieriez pas. — Vous oublier? dit Olivia ; vous vous rappelez trop haut et trop bien au souvenir des gens qui vous connaissent. — Il y en a tant d'autres qui ont plus fait que moi ! — Oh ! mais ceux-là, on n'y pense pas. »

L'orchestre commença, le général dut se retirer.

« — Quand vous voit-on? dit-il à Olivia. — Toujours, toujours seule. — Et toujours ennuyée? — Moins ennuyée, reprit-elle doucement, mais peut-être plus malheureuse. Venez, nous causerons de tout cela. »

Le lendemain le général trouva Olivia complétement seule ; mais déjà tous deux s'étaient mis en garde contre l'émotion inattendue de la veille. La conversation fut d'abord plus calme. Olivia s'informa du général ; elle se plut à lui demander le récit de toutes ses heures, de tous ses dangers, des grands combats auxquels il avait assisté. Puis enfin le général lui dit :

« — Parlez-moi donc de vous. Qu'avez-vous fait? Qu'êtes-

vous devenue? — C'est mal de m'interroger, moi, pauvre femme, heureux que vous êtes! Ce que je suis devenue? Au dehors, je suis restée ce que j'étais, fuyant le monde ou ne le cherchant que là où il est assez nombreux pour ne pas être importun, fatiguée de cette exclusion qui me relègue dans une société qui me semble méprisable maintenant et que je n'ai pourtant pas le droit de mépriser, pensant beaucoup à vous, qui m'avez fait tant de mal, et ne trouvant que là la consolation du mal que vous m'avez fait. — Olivia, est-vrai? reprit M. de Mère. — Oui, c'est vrai, je vous aime. Oh! je puis bien vous le dire sans danger. Mais à quoi cela me mènera-t-il? A être votre femme? c'est impossible, je le sais... Croyez que bien sincèrement je n'ai pas cette prétention. A être votre maîtresse? jamais, Victor, jamais. — Vous savez mon nom! lui dit le général tout surpris. — Oui, je l'ai demandé à madame de Cauny. — Vous m'aimez, reprit M. de Mère, vous m'aimez! et vous croyez que je ne vous mériterai pas, moi, qui n'ai plus d'intérêt que votre pensée! car vous m'aviez compris hier, quand je vous ai remerciée; vous m'avez compris tout à l'heure, quand je vous racontais avec quel soin je cherchais à vous faire parvenir, par la voix publique, le peu de gloire que je n'osais vous dédier. Et vous croyez que je ne voudrai pas obtenir tout votre amour? — Non, dit Olivia en détournant la tête, non, car vous avez de cet amour tout ce qui en est bon et saint. Ne demandez rien à la femme, rien, entendez-vous? Ne me faites pas rougir; pour moi, ce ne serait pas de la pudeur, ce serait de la honte. Restons où nous en sommes. Ne m'ôtez pas le bonheur que vous m'avez donné.—Folie! dit le général en souriant; n'êtes-vous pas plus belle qu'aucune femme au monde? — Vous me trouvez belle? reprit Olivia en souriant et en caressant Victor du regard; tant mieux! vous aussi, reprit-elle en riant, je vous trouve beau, très-beau, en vérité! ce grand front bruni par le soleil d'Italie, cette cicatrice qui le pare d'une si noble couronne... Oui... oui, je vous trouve beau, et je vous aime. »

Le général prit les mains d'Olivia et s'approcha. Elle lui dit:

« — Demeurez-vous longtemps à Paris? — Deux mois. — Deux mois! c'est beaucoup, quand on a de si belles choses à faire ailleurs. — Ne m'aiderez-vous pas à les trouver courts? — Pas souvent. Je ne suis pas libre comme autrefois. Je suis très-entourée maintenant. J'ai retrouvé des pa-

rents de mon père qui étaient dans la misère. Il y avait là deux jeunes filles, je les ai prises près de moi, je m'en occupe, je les élève. »

Puis elle ajouta avec un soupir et une larme :

« — J'en ferai d'honnêtes femmes. Ainsi, vous voyez! je vous verrai quelquefois, pas souvent, et nous causerons comme aujourd'hui. »

Olivia avait laissé ses mains dans celles du général, qu'elle pressait doucement en parlant ainsi. Victor, qui la regardait et l'écoutait avec avidité, l'attira doucement dans ses bras. Mais elle se dégagea avec vivacité, et lui dit :

« — Non, Victor, non! que vous importe une femme de plus? Ne jouez pas une amie contre un moment de triomphe. Je pourrais vous haïr, Victor; je pourrais plus peut-être, je pourrais ne plus vous aimer... »

Et alors, le regardant avec amour, elle se pencha rapidement vers lui, lui donna un baiser sur le front, et lui dit avec une joie charmante :

« — Et je vous aime! »

Puis elle ouvrit la porte de sa chambre et se réfugia vers ses jeunes élèves qui étudiaient le piano.

« — Adieu, dit-elle au général. Voici l'heure de notre leçon. Il n'y a plus ici qu'une mère de famille, qui reçoit ses vieux amis en famille. »

M. de Mère sortit. Je ne saurais mieux t'expliquer les sentiments qu'il éprouva qu'en rapportant ici la lettre qu'il écrivit en rentrant chez lui :

« Olivia, je vous remercie de m'aimer, et je vous remercie de ce que je vous aime. Vous ne pouvez savoir ce que j'ai de reconnaissance pour vous. Vous m'avez rendu ma vie, mon âme, mon avenir; je suis fier, j'ai espérance en tout foi en tout; je suis redevenu jeune, je suis redevenu jaloux. Oui, jaloux; car en sortant de chez vous j'ai vu s'arrêter à votre porte l'équipage d'un de ces brillants jeunes gens qui avaient place dans votre loge, à l'Opéra, où moi je suis entré comme un étranger. Olivia, ne me trompez pas, je vous le demande à genoux. Je savais qu'on recommence sa vie, sa fortune, sa gloire; j'ignorais qu'on pût recommencer son cœur, et vous me l'avez appris. Mon cœur bat, ma tête brûle, je pleure et je ris. J'aime, j'aime. Oh! ne me trompez pas, Olivia; ne faites pas une dernière dérision de ce dernier bonheur. Je vous remercie, je vous remercie à genoux. Ai-

mez-moi! aimez-moi!... Je vous aime jusqu'à avoir peur de vous. »

Cette lettre resta sans réponse; quelques jours après, le général alla la chercher. Olivia n'était pas seule; un des merveilleux du temps était avec elle. Le général eut toutes les impatiences, toutes les excitations d'un amour jaloux, et Olivia toutes les soumissions d'un amour vrai. Elle renvoya le merveilleux; elle le renvoya très-maladroitement, assez maladroitement pour que, le lendemain, tout Paris fût informé que M. de Mère était son amant en titre. Il l'apprit, et il accourut furieux et désolé chez Olivia. Elle le savait aussi, et répondit en souriant à la colère du général :

« — Je vous sais gré de vous être ainsi emporté pour moi. Vous venez de me faire plus de bien que je n'en ai éprouvé de ma vie. Mais je vous avoue que cette calomnie ne m'a point blessée. J'ai le droit de dire que c'est une calomnie, non point au monde, mais à moi qui n'ai pas voulu être à vous et qui ne vous appartiendrai jamais. »

Et ce mot : Jamais! fut vrai; et cela doit te paraître d'autant plus surprenant qu'Olivia eut à combattre non-seulement le penchant de son cœur, mais encore l'attrait de cet homme ardent, dont la parole vibrait, dont le regard rayonnait d'amour, et qu'elle ne pouvait entendre ni regarder sans être troublée comme une enfant et palpitante de désirs. Ce ne fut pas le combat d'un jour, ce fut un combat long et douloureux dont elle sortit vingt fois triomphante, ce fut un combat contre tous les délires de la passion; car M. de Mère la poursuivit partout, à toute heure. Obligé de la quitter pour rejoindre l'armée, il profitait d'un congé de quinze jours, d'un repos de quelques semaines, pour revenir à Paris de deux cents lieues de distance; il arrivait chez elle tout à coup, quand elle rêvait à lui, le croyant bien loin, et il lui disait en entrant :

« — Je viens de Rome pour passer une heure avec vous.»

Alors Olivia lui tendait les bras, le serrait sur ce cœur qui bondissait d'un bonheur ineffable; puis, c'était un long regard qui ne le quittait pas, qui le dévorait, qui lui envoyait son âme et s'enivrait à la sienne, et c'était tout. Car elle fuyait, s'il voulait enfreindre la résolution inébranlable qu'elle avait prise. C'est qu'Olivia amait l'amour si nouveau qu'elle éprouvait; elle aimait ce sentiment fier, absolu, exclusif, qui la dominait et qu'elle inspirait, et elle n'eût pas voulu le ris-

quer dans un abandon d'elle-même qu'elle savait mieux que personne suivi de tant de déceptions. Cela dura deux ans entiers.

— Deux ans! s'écria Luizzi, deux ans! Et au bout de ce temps sans doute...? — Au bout de ce temps, repartit Satan, M. de Mère fut tué. Olivia le pleura saintement, comme elle l'avait aimé saintement; elle garda de lui les moindres souvenirs qu'elle put s'en procurer. Puis, au bout d'un an, s'étant donné par l'amour la nécessité d'une vie plus honorablement posée, elle épousa le seul homme dont elle fût assez maîtresse pour lui faire faire la plus grande des folies, elle épousa le financier Libert, qui acheta la terre de Marignon et qui devint M. de Marignon. — Ah! s'écria Luizzi, l'instinct de ma vengeance ne m'avait pas trompé! Olivia, la courtisane, la prostituée, devait être cette insolente madame de Marignon, qui a chassé la malheureuse Laura! et elle a fini par épouser ce misérable Libert, le parvenu gorgé d'or et de vols! digne association du libertinage et de la rapine, qui a enfanté probablement l'impudente vanité et la soif de briller! Ah! madame de Marignon, vous méritez un gendre comme M. de Bridely, et vous l'aurez, je vous le jure!... Eh bien! Satan, tu ne dis rien? — J'attends, pour achever l'histoire de madame de Marignon. — N'est-elle pas achevée?— Pas encore. Après son mariage, elle profita de la fortune de son mari et de ses anciennes relations pour se faire ce monde dont tu as vu les restes. Elle le paya cher, elle devint l'esclave de ses moindres exigences. Vulnérable par tant de côtés, il lui fallut accepter servilement les plus cruelles humiliations. Mais elle les souffrit patiemment, car elle était mère, elle avait une fille, et le besoin de ne pas rougir devant elle lui fit accepter le voile de pruderie qu'on la força de jeter sur son passé.—Et c'est pour l'honneur de son passé qu'elle a chassé madame de Farkley? — Oui, mon maître; et ce qu'il y a d'admirable en ceci, c'est que le vice et le crime, poussés à leur plus honteuse dépravation, ont pris le malheur et la faiblesse à la gorge, pour la forcer à servir leurs infâmes proscriptions; c'est que mesdames de Fantan et du Bergh ont obligé madame de Marignon à exclure Laura de son salon. Mais si tu avais vu, si tu avais su voir, tu aurais reconnu que cette femme avait adouci l'insulte autant qu'elle le pouvait, tu aurais vu que, seule de tout ce monde, elle s'est informée de la santé du misérable gisant sur son

lit. — Oh! fit Luizzi, qui se promenait activement dans la chambre, tu me décides. Je craignais de rencontrer dans un caractère inflexible un obstacle insurmontable à mes projets; mais Olivia est la femme qu'il me faut, tremblante devant un scandale, faible devant un souvenir. — Celle-là qui est ainsi, dit Satan, n'est pourtant pas la plus méchante de celles qui t'ont blessé. Et mesdames du Bergh et de Fantan? — Ah! assez, maître Satan, dit Luizzi : tu ne me peasuaderas pas. Je te connais. En m'irritant contre ces deux autres femmes, tu veux me faire croire que ta prédilection pour madame de Marignon est désintéressée ; je ne me laisserai point prendre à ce piége, et je te jure que, si je ne frappe que la moins coupable, c'est que je n'ai aucun moyen d'arriver aux autres. — Eh bien! dit Satan, veux-tu que je te nomme le plus coupable de tous les acteurs de cette histoire, celui dont tu peux au moins flétrir la mémoire sans remords? car c'est lui qui a mené Olivia par la main à son premier désordre. — Quel est-il? — Ne te souviens-tu pas de ce joyeux marquis de Billanville qui avait inventé ce honteux marché qui devait livrer Olivia à l'un des douze? — Oui. Eh bien? — Quand tu sauras son véritable nom, tu sauras toute la vérité de cette histoire, tu sauras celui qu'il faut livrer au mépris des hommes. Cet homme, tu le connais. Il s'appelait le baron de Luizzi. — Mon père! — Ton père. — Toujours! toujours! répéta Luizzi furieux.

Le Diable n'était plus là.

Comme nos lecteurs ont dû le remarquer, Luizzi n'était déjà plus le jeune homme vaniteux et confiant qui s'aventurait gaiement dans le monde, n'y regardant pas de trop près, se laissant aller à son émotion du moment, tout disposé à faire le bien et à y croire, ayant les défauts de sa position sans en avoir les vices, un peu fat, un peu railleur, aussi oublieux du service que de la haine de la veille, s'imaginant que chacun est à sa place et n'enviant celle de personne. Mais le Diable était venu, le Diable qui avait soufflé sur les apparences et arraché les masques; et alors Luizzi s'était révolté contre ce qu'il croyait être le véritable état du monde. La colère lui avait donné ses mauvais conseils, et il les écoutait. Après avoir fait comme la plupart des hommes le mal sans réflexion, sans calcul, un mal pour ainsi dire innocent, il rêvait le mal bien calculé, le mal préparé de longue main, le mal coupable. C'est que Luizzi, il faut le dire en-

core, était comme sont presque tous les hommes obéissant par vanité à de fausses idées, prenant de mauvaises voies qu'il croyait justes, sinon bonnes. Luizzi, c'est le vulgaire, et il suivit la route vulgaire parce qu'il n'y avait en lui ni une vertu ni une raison assez supérieures pour le retenir ou pour l'éclairer. Il ne comprenait pas l'homme fort qui voit le mal et choisit le bien parce qu'il sait que le bien mène au bien, parce qu'il sait que la société accepte le vice et le crime, mais ne les accueille pas comme l'humanité accepte les infirmités, mais ne leur ouvre pas volontairement ses portes. Il était fort au-dessous de ces hommes à qui la Providence a donné ce guide absolu qu'on appelle foi, et qui, voyant un phare au bout de l'horizon, y marchent sans s'inquiéter de la tourbe qui s'égare et qu'ils ne regardent pas. Il n'était point de ces âmes privilégiées, qui vont, qui vont sans cesse, et qui, si elles n'arrivent pas seules à la vertu, arrivent presque toujours seules au bonheur.

Voilà où en était Luizzi quelques jours après cette entrevue avec Satan : bien décidé à poursuivre son projet contre madame de Marignon, se croyant une grande expérience parce qu'il avait écouté le Diable raconter de méchantes actions. Puis, comme il était en train de vengeance, il s'ingénia à en inventer une contre M. Ganguernet : il trouva plaisant de le punir à sa façon, c'est-à-dire de le mystifier. Cette idée se développa rapidement en lui, et bientôt, la façonnant à sa guise comme un auteur fait d'un drame, il lui trouva toutes les conditions nécessaires pour réussir. Il se résolut à laisser Ganguernet et monsieur son fils poursuivre madame de Marignon, tandis qu'il irait lui-même chez M. Rigot qui avait deux nièces à marier. Le hasard lui avait appris cette circonstance, et Luizzi l'accueillit d'autant plus favorablement que c'était un hasard.

— J'ai voulu trouver dans un monde élégant, disait-il, un monde honnête et vertueux, et je me suis trompé. En cherchant une femme pure et noble dans ce monde, je me tromperais probablement encore. Laissons-nous aller au chemin qui s'ouvre devant nous. Les îles Fortunées ont été la découverte de gens qui ne savaient où ils allaient. Voilà qui est décidé. Je vais tenter le mariage auprès de M. Rigot. Je me crois assez noble pour épouser une femme de rien, assez riche pour me soucier peu de me tromper dans le choix que je ferai. Et, s'il faut que je m'adresse à celle qui est sans dot,

je serai d'autant plus en droit d'exiger d'elle le respect du nom que je lui donnerai et une vive reconnaissance pour la fortune qui remplacera sa misère.

C'est ainsi que se parlait le baron de Luizzi, allant à la recherche d'une honnête femme, et ne comptant que sur des calculs d'égoïsme et de devoir de position pour la rencontrer, ne se confiant plus déjà ni au frein de la morale ni à ce saint amour du bien qui est le partage de certaines âmes.

Quelque prévention qu'il eût contre Satan, il le gardait cependant comme extrême ressource pour se sauver du danger d'être trompé. Luizzi, à moitié dépouillé de ses bons sentiments, était à l'égard du Diable dans la position d'un joueur en face de la roulette, lorsqu'il a laissé le meilleur et le plus liquide de sa fortune aux mains dévorantes du banquier : il ramasse les débris de ses capitaux et se résout à tenter une spéculation commerciale bien hasardeuse, mais au bout de laquelle il entrevoit encore le non-succès et la ruine. Alors il place une dernière espérance à côté de cette mauvaise chance ; il se réserve une petite somme avec laquelle il retournera au jeu et réparera peut-être les pertes qu'il a subies et celles qu'il prévoit. Luizzi était ce joueur, ou plutôt, selon sa pensée, il était le navigateur qui s'embarque avec un fort vaisseau pour aller chercher une nouvelle terre, qui s'approvisionne largement, arme son navire de toutes les précautions possibles, et qui, malgré tout cela, emporte avec lui une chaloupe et un canot pour leur demander un asile après le naufrage, et tenter sur une frêle embarcation le salut que son puissant vaisseau lui aura refusé. Luizzi, une fois qu'il fut bien décidé, mit à l'exécution de ses projets la rapidité d'un homme à qui l'argent donne toutes les facultés, l'activité et surtout la résolution. Deux jours après les confidences du Diable sur madame de Marignon, le baron courait en poste sur la grande route de Caen. Toutefois, avant de partir, il avait instruit Ganguernet et monsieur son fils de tout ce qu'il savait sur le compte d'Olivia, et avait donné à celui-ci une lettre d'introduction auprès de madame de Marignon. Elle ne manquait pas d'une certaine habileté, et madame de Marignon devait nécessairement s'y laisser prendre. La voici :

« Madame,

« Votre nom est le seul que j'aie trouvé inscrit chez moi

durant ma longue maladie. Si je ne vais pas vous remercier personnellement, c'est que je craindrais de manquer de reconnaissance en faisant connaître au monde une bonté et une indulgence si rares. Toutefois, comme je ne saurais mettre dans un billet tout ce que j'éprouve de gratitude, j'ai chargé l'un de mes amis d'aller vous la témoigner. Cet ami est le comte de Bridely. Il porte un des plus beaux noms de France ; si vous voulez lui permettre de se présenter chez vous, il apprendra à le bien porter. Le besoin d'un air plus pur me force à quitter Paris, et je pars avec le regret de ne pouvoir vous dire moi-même quels sentiments, quel respect et quelle reconnaissance vous m'avez inspirés.

« ARMAND DE LUIZZI. »

DEUX MILLIONS DE DOT.

XXX

LA DERNIÈRE POSTE.

Il était sept heures du soir lorsque Luizzi arriva à Mourt, petit village à quelques lieues de Caen et le dernier relais de poste de la route de Paris à cette capitale de la Basse-Normandie. A peine fut-il devant la porte de l'hôtel de la poste, qu'il fit appeler l'un des postillons, et lui demanda si avant la nuit close il avait le temps de se faire conduire au Taillis, propriété de M. Rigot. Celui à qui il adressa cette question était un homme déjà vieux, maigre, qui avait laissé sur la selle de son cheval tout ce que le nature avait pu lui accorder de chair à l'endroit des cuisses et des jambes ; mais qui n'avait pas laissé de même au fond de son pichet de cidre ce que sa qualité de Normand lui avait transmis de ruse et de malice. Au lieu de répondre à Luizzi directement, il appela un garçon d'écurie et lui dit :

— Sais-tu, toi, ce qu'il y a de chemin d'ici au Taillis ? — Ma foi ! non, répondit le garçon en rentrant dans l'hôtel et en échangeant un imperceptible sourire avec le postillon. — Comment ! s'écria le baron, vous autres gens du pays, vous

ne savez pas au juste la distance qu'il y a de votre village à un château voisin ? — Vrai ! non, je ne sais pas, répondit le postillon ; nous autres, bons Normands, nous sommes de braves gens qui allons tout droit notre chemin ; et mon droit chemin, à moi, c'est la grande route. Quant à ce qui se passe à droite et à gauche, je m'en soucie comme d'un verre de cidre. — Peut-être vous vous soucierez un peu plus d'une pièce de cent sous, reprit Luizzi, et elle vous rendra la mémoire !

Le postillon guigna l'écu d'un air goguenard, et repartit :

— Hai ! vous m'en donneriez dix fois autant que je ne pourrais pas vous dire ce que je ne sais pas. — En ce cas, repartit Luizzi, qu'on me donne des chevaux ! Probablement le postillon qui sera chargé de me conduire saura mieux sa route que vous. — Vous n'avez point de chance, reprit le Normand : pour le moment il n'y a ici ni d'autres postillons que moi ni d'autres chevaux que les miens, et nous revenons de Caen il n'y a pas cinq minutes. — Eh bien ! donne-moi ces chevaux et demande ton chemin. — Vous croyez comme ça, dit le Normand en s'en allant, que je vais tuer mes bêtes pour une méchante poste à trente sous et quinze sous de guides ? Il faudra que vous attendiez comme les autres. — Est-ce qu'il y a des voyageurs, dit le baron, qui comme moi ne peuvent continuer leur route ? — De vrai, il y en a trois ou quatre dans la grande salle qui sont tout aussi pressés que vous, et qui attendent en jabotant les uns avec les autres. — Puisqu'il en est ainsi, dit Luizzi, faites remiser ma voiture ; je passerai la nuit dans cette auberge, et je partirai demain au grand jour. Il se fait déjà tard, et je n'ai pas envie d'aller patauger dans des chemins de traverse pour arriver au milieu de la nuit chez un homme que je ne connais pas.

Le postillon s'arrêta à cette dernière parole de Luizzi ; et, parlant toujours avec un sourire équivoque et avec cet œil normand qui regarde d'autant mieux qu'il fait semblant de ne pas voir, il lui dit :

— Vous ne connaissez pas M. Rigot ? — Pas le moins du monde. Est-ce que vous le connaissez, mon garçon ? — Que oui, que je le connais ! c'est moi qu'il préfère toujours pour le conduire. — Diable ! fit Luizzi. Et vous ne savez pas où est son château ?

Tout l'air de ruse du bas Normand fit place aussitôt à une

expression de complète stupidité, et le postillon répartit :
— C'est bien simple. M. Rigot vient ici avec ses chevaux, et je le mène à Caen ou à Estrées ; mais je n'ai jamais été chez lui. — Pourtant, pour le connaître aussi bien, tu as dû le voir ailleurs que sur la grande route, car ce n'est pas quand tu es sur ton cheval et lui dans sa voiture que vous avez pu faire connaissance. — Et les cabarets donc? dit le postillon. C'est que M. Rigot est un brave homme qui a pitié des gens et des bêtes; il ne peut pas voir un bouchon sur la route sans me crier du fond de sa calèche : « Eh! Petit-Pierre, tu vas laisser un peu souffler tes chevaux, mon garçon. » Alors il descend, et ne boit pas un verre d'eau-de-vie ou une chopine de cidre, qu'il ne m'en offre généreusement la moitié ; c'est un vrai bas Normand, qui a le cœur sur la main. Et tout en trinquant, nous causons. — Et de quoi causez-vous? dit Luizzi, charmé de prendre des renseignements positifs sur M. Rigot. — Oh! ma foi, dit le postillon, nous causons de ci et de ça, des uns et des autres; puis je remonte à cheval et je reprends tout droit mon chemin, parce que moi, voyez-vous, je ne m'occupe pas des affaires du tiers et du quart. — Ainsi vous ne connaissez pas les nièces de M. Rigot? — Que si, que je les connais, la mère et la fille, et la grand'mère aussi. — Et, reprit Luizzi en regardant le postillon, sont-elles jolies? — Oh! fit le Normand, la grand'mère a été une bien belle femme dans son temps. — Mais la fille et la petite fille? — Quant à ça, dit le postillon, ça dépend des goûts ; mais la grand'mère, voyez-vous, elle a été, je puis le dire, une perfection de beauté. — Vous l'avez donc connue dans sa jeunesse? — Dame! dit le Normand, ce sont des enfants du pays. J'ai été élevé avec le père Rigot et sa sœur ; il y a de ça quarante-cinq ans, quand elle était petite servante dans cette auberge, et lui postillon comme moi. Ils ont quitté le pays et ont été s'établir à Paris, où la petite Rigot s'est mariée. Quant à son frère, il s'est engagé dans la cavalerie où ses connaissances dans les chevaux l'ont poussé rapidement au grade de maréchal-ferrant. Du reste, de braves gens, d'honnêtes gens, de vrais Normands, le cœur sur la main, comme moi, marchant droit leur chemin, comme j'ai pu le faire toute ma vie ! voilà tout le mal que j'en peux dire.

A ce moment une servante s'approcha de Luizzi, qui était demeuré avec le postillon dans la cour de l'auberge, lui ap-

prit qu'on allait servir un souper pour les voyageurs qui attendaient le retour des chevaux, et lui demanda s'il voulait en être ou s'il préférait être servi à part. Luizzi, qui n'avait rien de mieux à faire qu'à ne pas rester seul, répondit qu'il souperait avec les voyageurs. Il se préparait à suivre la servante, lorsque le postillon lui fit un petit signe d'intelligence.

— Quoique vous soyiez arrivé le dernier, lui dit le Normand, vous partirez le premier si vous voulez. Au milieu du souper, je passerai dans la salle, vous direz que vous allez vous coucher, vous trouverez votre voiture attelée, là, derrière la grande grange, et nous filerons rapidement sans que personne s'en doute. — Mais vous ne savez pas le chemin? lui dit Luizzi. — Je viens de m'en informer, répondit l'imperturbable postillon, que Luizzi n'avait pas perdu de l'œil. — Ma foi, non! reprit le baron, je ne suis pas si pressé d'arriver. — Tiens! dit le postillon d'un air véritablement stupéfait, vous n'allez donc pas pour épouser?

Luizzi resta un moment silencieux, tant il fut surpris à son tour de ce qu'il venait d'entendre, et à tout hasard il répondit :

— Non, non, je viens pour d'autres affaires. — A la bonne heure! dit le postillon, en reculant et en examinant le baron d'un air peu persuadé.

Il entra dans une grange où Luizzi crut entendre un bruit de chevaux et un murmure de voix. Il s'approcha de la porte pour vérifier un soupçon qui venait de naître tout à coup en lui, et il entendit le postillon dire tout bas :

— En voilà encore un pour le Taillis, mais ce n'est pas le plus malin de la bande.

La cloche, qui annonça que le souper était servi, empêcha Luizzi d'en entendre davantage; mais le peu que nous venons de rapporter avait suffi pour lui apprendre que les voyageurs avec lesquels il allait souper avaient sans doute le même but que lui. En conséquence, il entra dans la salle à manger avec l'intention d'observer ses convives et de se tenir en garde contre leur curiosité.

A la tête de toute comédie, il y a une page ignorée du romancier et qui lui serait d'un grand secours s'il l'introduisait dans son œuvre. Cette page s'appelle « *liste des personnages.* » Je déclare m'emparer de ce moyen rapide et rationnel de mettre mes acteurs en scène, sans cependant demander

un brevet d'invention et de perfectionnement, comme je le ferais si j'avais découvert la pommade du lion ou le racahout des Arabes. J'abandonne au contraire mon invention à qui voudra la prendre, à moins que les faiseurs de pièces, qui n'ont pas d'autre métier que de voler les idées des romanciers et de s'en nourrir, ne me fassent un procès comme ayant attenté à leur propriété littéraire.

Liste des personnages :

Monsieur Rigot, riche propriétaire des environs de Caen : cinquante-huit ans, habit bleu, boutons brillants, pantalon gris-clair en entonnoir, gilet de satin broché d'or, cheveux gris et taillés en brosse, mains noires et sans gants, ongles nullement taillés.

Madame Turniquel, sa sœur : soixante-cinq ans, grosse, courte, voix rauque, poings sur la hanche.

Monsieur Bador, avoué : trente-six ans, costume exactement noir de la tête aux pieds, remarquable par le lustre de ses bottes et celui de ses cheveux.

Monsieur Furnichon, commis d'agent de change : vingt-sept ans, très-bel homme, barbe en collier, chapeau de Bandoni, habit de Chevreuil, pantalon de Renard, gilet de Blanc, chemise de Lami-Housset, bottes de Guerrier, gants de Boivin, cravate de Pouillet, n'ôtant jamais son chapeau.

Monsieur Marcoine, premier clerc de notaire : joli pied, jolies mains, joli visage, jolie tournure, jolie mise, jolie voix, jolie écriture, jolis cheveux, joli, joli, joli.

La comtesse de Lémée, voisine de M. Rigot, dont la propriété touche à la sienne, veuve d'un pair de France : quarante-cinq ans, maigre, longue, plate, grands airs et grandes dents, nez aquilin, faisant venir ses robes de Paris et faisant faire ses chapeaux à Caen, gants tricotés, les yeux légèrement chassieux, le fond du visage couperosé, écumant légèrement des coins de la bouche en parlant.

Le comte de Lémée, son fils : vingt-deux ans, moins bien mis que l'agent de change et beaucoup plus élégant, moins joli que le clerc de notaire et beaucoup plus agréable, fumant des cigares de la Havane, portant de grandes moustaches et de longs éperons, dinant avec ses gants.

Madame Eugénie Peyrol, nièce de M. Rigot : trente-deux ans, grande et blonde, robe de mousseline blanche, souliers aile de mouche, bas de fil d'écosse unis, cheveux en ban-

deaux, pieds et mains d'une rare finesse, belles dents, grands yeux languissants et légèrement incertains, vue basse.

Ernestine, sa fille : quinze ans et demi, grande et déjà formée.

Akabila, roi d'une race de Malais, le visage tatoué et la tête rasée, bottes à retroussis, culotte de peau, veste de jockey.

La première scène se passe dans la salle à manger de l'auberge de Mourt. Les personnages en scène sont l'avoué, le clerc de notaire et le commis d'agent de change. Au moment où Luizzi entre dans la pièce où ils sont réunis tous les trois, chacun d'eux est occupé à lire des papiers qu'il remet aussitôt dans un portefeuille; tous trois regardent Luizzi d'un air mécontent et étonné, puis se regardent entre eux, comme pour se demander si quelqu'un connaît ce nouveau venu.

— Messieurs, dit Luizzi en saluant, je suis honteux de venir m'emparer d'une part de votre bien, car je crains que le souper qu'on n'avait préparé que pour un n'ait paru au maître de cette auberge suffisant pour deux, puis pour trois, puis pour quatre. — Qui que vous soyez, répondit l'avoué en saluant gracieusement, soyez le bienvenu! Si je me permets de vous recevoir comme si j'étais le maître de la maison, continua-t-il en regardant alternativement ses deux compagnons, c'est que j'y ai des droits incontestables...

M. Bador suspendit sa phrase débitée avec art pour voir l'effet qu'elle avait produit, et reprit après un moment de silence :

— Ces titres, cependant, se réduisent à deux : l'un, c'est d'être arrivé le premier dans cette auberge; l'autre, c'est d'être pour ainsi dire du pays.— Monsieur est un habitant de Mourt? dit le baron. — J'y ai quelques clients, répondit l'avoué. Je suis de Caen, toute ma famille est de Caen, j'y exerce quelque influence; mon étude, sans être la première de la ville, n'en est pas la plus mauvaise. — Monsieur est notaire? dit M. Marcoine. — Avoué, répondit M. Bador, autrefois avocat-avoué, quand on voulait bien nous permettre de plaider devant les tribunaux. Je n'ai pas été comme mes confrères, j'ai accueilli avec joie l'ordonnance qui nous a interdit la parole. J'aime peu à parler, je ne suis pas bavard, ça me fatigue la poitrine; et, malgré le chagrin de mes clients et leurs supplications, je ne signai pas la protestation de tous mes confrères contre l'ordonnance du roi. J'ai

attaché à mon étude quelques jeunes avocats dont je fais la fortune, les plaidoyers et la réputation. Grâce à moi, le jeune barreau de Caen donne de grandes espérances; ces bons jeunes gens en profitent, j'y mets de la discrétion, et tout va le mieux du monde.— En ce cas, reprit Marcoine, vos clercs doivent être bien heureux, Monsieur. Ils doivent trouver la besogne toute mâchée; ce n'est pas comme chez nos patrons de Paris, dont nous faisons les affaires et qui perçoivent les bénéfices. — Ah! monsieur est dans la cléricature? dit M. Bador en regardant le jeune homme par-dessus l'épaule. — Et dans le notariat, repartit le jeune homme en mesurant M. Bador d'un air très-dédaigneux. — Ma foi! Messieurs, dit le baron, puisque chacun de vous veut bien dire ce qu'il est, je crois devoir vous montrer la même confiance: je m'appelle Armand de Luizzi, et je ne fais rien. — Voilà un bel état! dit M. Furnichon, en se levant de toute sa belle taille et en se cambrant devant un petit miroir; mais il faut espérer que cela nous viendra, car j'ai assez de la bourse et du trois pour cent. — Eh! fit le petit clerc de notaire, il me semble, en effet, que je vous ai vu à Paris. — Eh! Eh! je vous connais bien aussi, répondit M. Furnichon en lâchant sa grosse voix par ses grosses lèvres roses; nous avons fait un écarté ensemble au Veau-qui-Tète, à la noce d'un de mes camarades qui a épousé la fille d'un ex-cordonnier. — Laquelle lui a apporté quatre cent mille francs de dot, repartit le clerc de notaire, avec quoi il a acheté, six mois après, la charge de M. P...: ça été une belle affaire pour lui. — On peut en faire de meilleures, dit le commis en caressant sa cravate. — Ce n'est pas dans notre pays, fit l'avoué. — Qui est-ce qui vous parle de votre pays? repartit le clerc de notaire. — Au fait, reprit M. Furnichon, qui est-ce qui vous parle de votre pays?— On dit cependant qu'il y a de grandes fortunes dans le Calvados, dit Luizzi, pendant qu'il s'asseyait avec ses convives devant le souper qui venait de leur être servi. — Oui, oui, dit M. Bador en mangeant si nonchalamment son potage qu'il se brûla abominablement, quelques fortunes foncières, de l'argent placé à deux et demi, mais du reste, point de capitaux disponibles, point de dot en argent comptant, des pensions hypothéquées sur des propriétés, voilà tout ce qu'on trouve chez nous. — Il y a peut-être des exceptions? dit M. Furnichon d'un gros air fin. — Vous en connaissez? fit le clerc d'un ton indifférent, en se servant du

petit bout des doigts une mauviette. — Peut-être, reprit somptueusement le commis d'agent de change en s'emparant d'une énorme côtelette de veau en papillote. — Et monsieur vient leur rendre visite? dit M. Bador en examinant attentivement le visage du commis. — Non, je viens chasser dans les environs. — Au mois de mai? reprit Luizzi. — Probablement, repartit M. Bador en guignant le commis, le gibier que Monsieur poursuit est de toutes les saisons? — En effet, répondit le clerc de notaire en avertissant ses convives de l'œil, Monsieur doit aimer la grosse bête.

Mais le commis ne comprit pas, et reprit :

— Et vous, monsieur Marcoine, que diable venez-vous faire ici? — Je ne suis pas si heureux que vous, je n'y suis pas pour mon plaisir; je suis venu visiter une propriété pour un de nos clients. — Si vous voulez me la nommer, je vous donnerai tous les renseignements que vous pouvez désirer, dit l'avoué; car je connais toutes les propriétés un peu considérables du pays. — Oui-da! fit le clerc, pour nous mettre une surenchère? — Vous me croyez de Paris, reprit M. Bador d'un petit air moqueur. — Non, dit le clerc de notaire; mais je ne vous crois pas de votre village.

Cette accusation de mauvaise foi passa dans la conversation comme le mot le plus indifférent, et l'avoué normand, se croyant rassuré sur les motifs de la présence à Mourt des deux Parisiens, se mit à observer Luizzi. Celui-ci lui paraissait plus dangereux que les autres. En effet, l'un avait quitté la diligence et l'autre la malle-poste pour s'arrêter au dernier relais, tandis que ce dernier venu était arrivé en magnifique berline attelée de quatre chevaux.

— Et vous, Monsieur, lui dit-il, peut-on savoir sans indiscrétion, ce qui vous appelle dans notre pays? — Moi, reprit Luizzi, j'y viens à peu près pour les mêmes motifs que vous tous; j'y viens chasser sur les mêmes terres que Monsieur, et visiter la même propriété que Monsieur.

Le clerc et le commis d'agent de change se regardèrent, et l'avoué parut fort étonné de la réponse.

— Bah! fit le commis d'agent de change, vous venez chasser sur les terres de...? — Bah! dit le clerc en même temps, vous venez voir la propriété de...? — Oui, répondit le baron en ayant l'air de chercher ses mots; je viens chasser sur les terres de... et voir la propriété de... C'est drôle! je suis comme vous, j'ai oublié les noms : aidez-moi donc un

peu à les retrouver.—Eh bien! sur les terres de... de... de... M. Rupin, dit d'un côté le commis. — Eh bien! vous allez voir la propriété de... de... Valainville, dit le clerc.

Tous deux parlaient au hasard et pour ne pas avoir l'air d'être pris au dépourvu.

— Je ne connais pas de M. Rupin ni de propriété de Valainville dans le pays, repartit l'avoué. — C'est un nom à peu près comme ça, dirent ensemble le commis et le clerc. — Oui, fit Luizzi en continuant à se donner l'air de chercher, Rupin, Ripon, Ripeau, Rigot; c'est ça, ce doit être ça.

Les trois interlocuteurs regardèrent Luizzi en face pendant qu'il continuait.

— Et votre propriété de Valainville doit être quelque chose comme Valainvilli, le Vailli, le Taillis, c'est ça, le Taillis. — Ah! fit l'avoué, pendant que le clerc et le commis restaient tout stupéfaits de la plaisanterie de Luizzi, vous allez au Taillis, chez M. Rigot? — Oui, Monsieur, répondit le baron; et si ces Messieurs n'ont pas de moyens de transport, je leur offrirai des places dans ma voiture. Nous partirons demain de bonne heure. — Ah! vous partez demain au matin? dit l'avoué; vers dix heures, n'est-ce pas? Il ne faut pas arriver trop tôt au Taillis : on ne se lève pas de bonne heure au château.— Nous partirons quand ces Messieurs le voudront, dit le baron. Voilà un bon souper, nous allons y ajouter quelques bouteilles de champagne, si c'est possible, et nous attendrons gaiement l'heure de nous mettre en route. — A votre aise, Messieurs, dit l'avoué, c'est un régime parisien auquel vous êtes sans doute faits, mais qui n'irait pas à nos habitudes de province. Je vais donc vous demander la permission d'aller me coucher, en vous souhaitant une bonne nuit.

Sur ce, l'avoué se leva et se retira.

— A nous donc, Messieurs! dit le baron en débouchant une bouteille de vin et en servant le commis d'agent de change qui lui tendit bravement son verre, et le clerc de notaire qui semblait écouter ce qui se passait dans la cour.

Un moment après, en effet, on entendit le bruit d'un cabriolet qui sortait de l'auberge. M. Marcoine se leva de table, ouvrit la fenêtre qui donnait sur la grande route, et regarda le cabriolet s'éloigner.

— Qu'avez-vous donc, dit M. Furnichon, et qu'est-ce qu'il vous prend? — Oh! ce n'est rien, dit le clerc, un éblouisse-

ment... La route m'a fait porter le sang à la tête. — C'est drôle, dit le commis; c'est comme moi, j'ai les jambes tout enflées. — Je me sens vraiment indisposé, reprit M. Marcoine, en tirant sa montre (il n'est que dix heures, murmura-t-il tout bas), et je vous demanderai la permission de me retirer comme M. Bador. — Faites, faites, comme M. Bador, dit Luizzi; j'espère que Monsieur ne m'abandonnera pas ainsi que vous.

Le clerc sortit, et le commis d'agent de change, demeuré seul avec Luizzi, reprit :

— Quelle idée leur a poussé de s'aller coucher! J'aime mieux passer la nuit à boire que de m'étendre dans un mauvais lit d'auberge entre des draps humides.— Pour ma part, dit Luizzi, je ne crois pas que ce soit l'humidité des draps qui enrhume ces messieurs. — Pourquoi ça? dit le commis d'agent de change. — Vous allez le voir tout à l'heure.

En effet, un moment après, ils virent le clerc de notaire qui passait précédé d'un postillon et juché sur un grand cheval à la selle duquel il était accroché de ses deux mains.

— Eh! dites donc, farceur, où allez-vous donc comme ça? lui cria le commis d'agent de change.

Mais le clerc de notaire ne répondit pas. M. Furnichon se retourna vers Luizzi et répéta sa question :

— Où va-t-il donc, ce farceur-là? — Probablement visiter la propriété sur laquelle vous venez chasser.

Le commis lâcha un juron épouvantable et reprit :

— Où a-t-il donc trouvé un cheval ? — Je crois que si vous en demandiez un d'une manière un peu absolue, on vous le procurerait.

Le commis sortit à son tour de la salle à manger, et Luizzi l'entendit tempêter et crier dans la cour. Un moment après, une vieille guimbarde, attelée de deux rosses, sortit encore de l'auberge, chargée du commis et de son immense bagage: et, comme Luizzi se laissait aller à rire, il fut interrompu par quelqu'un qui lui frappa doucement sur l'épaule. Il se retourna et reconnut le vieux postillon.

— Eh bien ! dit-il au baron d'un air de confidence, ils sont partis tous les trois, l'avoué dans son cabriolet, le petit notaire à franc étrier, et le grand godelureau en carriole. Est-ce que vous ne vous mettez pas en route aussi, vous ? — Tes chevaux sont donc reposés ? lui dit Luizzi. — Il n'y a

plus qu'à atteler, repartit le postillon. Je leur ai donné triple ration d'avoine. — Triple ration fait marcher bêtes et gens en Normandie, dit Luizzi. — En Normandie comme partout. — Oui, mais pour cela il ne faut pas s'y prendre trop tard. — Bon, dit le postillon, je sais un chemin qui nous raccourcira de moitié ; vous arriverez avant eux, je vous en donne ma parole d'honneur !

Luizzi réfléchit quelque temps, assez peu empressé de faire partie de cette course à la dot. Mais l'idée d'assister à l'entrée successive des concurrents l'emporta, et il répondit au postillon :

— Écoute, deux louis pour toi si j'arrive le premier au Taillis; quinze sous de guide si je n'arrive que le second. — En ce cas, dit celui-ci, rien de fait. Cet avoué est un finot, et il a pris la petite traverse : il sera au château avant nous. — Trois louis si nous arrivons, dit Luizzi. — Il n'y a pas moyen, dit le postillon en secouant la tête ; il est trop tard, comme vous le disiez tout à l'heure. Et c'est pour une méchante pièce de six livres que ce méchant procureur m'a donnée tout à l'heure que je perds ce pourboire-là ! Il me le payera. — Quoi ! dit Luizzi, la pièce de six livres qu'il t'a donnée pour m'empêcher de partir ? — Et aussi vous êtes bête ! vous ne dites rien, dit le postillon en s'en allant. — Un moment, drôle, dit Luizzi ; n'oublie pas que je veux être au Taillis demain au matin avant que personne ne soit levé. — C'est bon, dit le postillon, on sera prêt.

En effet, le jour ne commençait pas encore à poindre, que le baron, qui s'était jeté tout habillé sur son lit, entendit qu'on attelait les chevaux à sa voiture ; il se leva, paya la dépense et partit immédiatement.

La rencontre des trois individus qui avaient soupé avec lui rappela à Luizzi une certaine phrase du Diable : « Tu as vu la cupidité dans sa plus basse expression, veux-tu la voir dans le monde ? » Il réfléchit que le hasard qui le mettait en présence de ces trois coureurs de femmes n'était peut-être que l'accomplissement de la proposition de Satan, et il résolut de bien profiter de la leçon sans être obligé d'en appeler aux confidences du Diable. Ce fut en faisant ces beaux projets qu'il arriva à la grille du parc du Taillis, qui était fermée et derrière laquelle il entendait gronder depuis très-longtemps les voix formidables de deux ou trois chiens. Il pensait que son arrivée avait éveillé l'attention de ces animaux,

lorsque, à droite et à gauche de la grille et le long du mur d'enceinte, il aperçut de chaque côté une ombre qui allait et venait.

Luizzi n'était pas peureux; mais la présence de deux hommes à cette porte, et quand le jour paraissait à peine, la rage des chiens surtout, lui firent craindre d'avoir affaire à des gens malintentionnés, et il se hâta de sonner à la grille du parc. A peine la cloche avait-elle retenti, qu'immédiatement il vit accourir les deux ombres. Luizzi n'eut que le temps de s'appuyer à la grille en tirant un petit poignard engaîné dans sa canne, et il fit face à M. Furnichon et à M. Marcoine. Tous deux étaient gelés, transis, grelottants : ils avaient le visage violet, les cheveux pendants d'humidité. Luizzi les regardait alternativement d'un air stupéfait, lorsque M. Marcoine s'écria :

— Sonnez ! sonnez tant que vous voudrez ; du diable si on vous ouvre ! — Mille sacré mille !... voilà huit heures que nous sommes là, dit le commis dans un état de rage qui aurait dû le réchauffer un peu ; nous avons fait un carillon d'enfer, et, si ce n'avait été ces grandes bêtes de chiens, je vous donne ma parole d'honneur que j'aurais escaladé le mur. — Le château était donc fermé quand vous êtes arrivés, Messieurs ? dit Luizzi, à qui prenait peu à peu une envie de rire. Pourquoi donc n'êtes-vous pas revenus à l'auberge ? — Et de quelle manière ? dit le clerc. J'arrive, et le postillon me défait mes deux porte-manteaux, en me disant : « Vous n'avez qu'à sonner un peu fort, on va vous ouvrir. » Sur ce, je le paye ; mais, pendant que j'étais en train de lui donner son argent, ce qui a duré assez longtemps, vu que j'avais l'onglée, voilà Monsieur qui arrive en carriole. Il avait été encore plus adroit que moi : il avait payé d'avance. Sitôt qu'il me voit, il saute à terre, et il s'écrie : « Déchargez mes malles... Ah ! ah ! monsieur Marcoine, j'ai été aussi fin que vous. Vous ne serez pas le premier à voir M. Rigot, etc., etc. » Et mille autres sottises. — Plaît-il ? fit le commis. — Eh! oui, des sottises. Monsieur s'imagine que je viens ici pour... Mais laissons cela. Enfin, Monsieur, pendant que nous nous disputions, voilà la carriole qui s'en retourne et qui laisse Monsieur, comme moi, à la porte. Je me mets à sonner... une fois... deux fois... rien. Je resonne... nous resonnons... rien. Enfin, au bout d'une heure, nous nous apercevons qu'on nous a joués, qu'on nous a conduits à un château inhabité.

— Ou seulement habité par des chiens, dit Luizzi en riant — Et nous voilà tous deux forcés de rester là, forcés de monter la garde à côté de nos paquets, et ne pouvant les emporter. — Tonnerre d'enfer ! s'écria le commis, je veux être pendu si je ne casse pas ma canne sur le dos du gredin qui m'a conduit. — Oh ! certes, je ferai un procès, dit le clerc, à celui qui m'a joué ce tour. — Ah! pourquoi ça? dit Petit-Pierre en s'approchant. Vous leur avez demandé de vous conduire au château du Taillis, chez M. Rigot : vous y êtes. — C'est impossible, on nous aurait ouvert. Nous avons sonné à briser la sonnette. — Laquelle ? dit le postillon. — Pardieu ! celle-là, dit M. Furnichon en tirant la chaîne avec rage et en faisant aller la cloche à grande volée, tandis que les chiens hurlaient de plus belle. — C'est que ce n'est pas celle-là, dit le postillon ; on ne l'entend pas du château qui est à plus d'un quart de lieue à l'autre bout du parc. En voici une qui aurait fait votre affaire.

Petit-Pierre tira alors un petit bouton caché dans un retrait du mur à une grande hauteur.

— Dieu ! que vous êtes gauche ! s'écria Furnichon en s'adressant au petit clerc de notaire, vous avez passé plus d'une heure à chercher s'il n'y avait pas une autre sonnette. — Et comment voulez-vous que je la trouve ? je ne peux pas y atteindre, dit le petit bonhomme avec colère. Vous êtes bien plus gauche, vous qui êtes grand comme un Goliath et qui êtes resté à jurer comme un portefaix au lieu de chercher aussi ; vous l'auriez trouvée, vous, rien qu'en allongeant le bras. — Aussi, comment est-on petit comme vous ? répondit le commis furieux. — Aussi, comment est-on bête comme vous ? repartit le clerc plus furieux encore. — Messieurs, Messieurs ! dit Luizzi en cherchant à les calmer et en riant aux éclats. — Allez vous promener, dit le commis, avec vos rires, monsieur de la berline ! voilà un habit déformé, un chapeau perdu, et des bottes impossibles à remettre ! Et il se laissa aller à donner un grand coup de poing à son chapeau, en s'écriant : Oh ! petit imbécile de notaire ! — Je vous trouve drôle, dit le clerc ; je suis percé jusqu'aux os, j'y attraperai peut-être une fluxion de poitrine par votre faute. — Par ma faute ? dit le commis. — Laissez-moi donc tranquille, repartit le clerc hors de lui, occupez-vous de votre chapeau. — En voiture, monsieur le baron, dit le postillon, voilà qu'on vient ouvrir la grille. — Messieurs, dit Luizzi en montant dans la

berline et en riant à se tordre, je vais vous envoyer quelqu'un et dire qu'on vous allume du feu.

Aussitôt il remonta dans la berline, et le postillon entra triomphalement dans le parc, en passant devant le commis et le clerc qui restèrent à la grille gardant leurs malles et leurs paquets. Une demi-heure après, de la fenêtre de la chambre où une vieille femme l'avait conduit, Luizzi vit arriver les deux prétendants embarrassés de paquets, les tirant après eux le mieux qu'ils pouvaient, et maladroitement aidés par une espèce de jockey à figure étrange, moitié rouge, moitié bleue, qui piqua vivement la curiosité de Luizzi.

XXXI

LES QUATRE ÉPOUSEURS.

Déjà Luizzi était au Taillis depuis deux heures, et rien ne lui annonçait qu'il dût être présenté au maître de la maison pour lequel Ganguernet lui avait remis une lettre d'introduction, lorsqu'il entendit frapper légèrement à sa porte. Presque aussitôt il vit entrer une grosse femme de soixante ans au moins, ridée comme une mare où barbottent des canards, vêtue d'une robe de soie d'un rouge feu terrible, et surmontée d'un bonnet hérissé de nœuds de satin jaune. Elle fit à Luizzi une révérence profonde, à laquelle elle s'appliqua beaucoup, tandis qu'elle relevait par un sourire gracieux les deux coins de sa bouche édentée. Le baron rendit la salutation.

— Monsieur, lui dit cette honorable personne, je suis venue voir s'il ne vous manque de rien. Mon frère est M. Rigot : je suis mademoiselle Rigot, femme Turniquel. J'ai eu le malheur de perdre mon mari en 1808 d'un coup de sang qui lui est provenu d'une chute qu'il a faite en tombant d'un quatrième, d'un échafaudage où il portait du mortier. — Ah! fit Luizzi, monsieur votre mari était... — Architecte, Monsieur; mais c'était pour montrer l'exemple à ses ouvriers, parce qu'il était architecte du gouvernement, et que l'empereur aimait que les chefs fussent toujours les premiers à l'ouvrage. Un bel homme, Monsieur! Ma fille, qui est de lui, lui ressemble comme deux gouttes d'eau ; elle a aussi tous mes

traits. Nous la verrez, Monsieur. Ah! si elle n'avait pas eu des malheurs... Enfin, ce n'est pas sa faute ni la mienne, car je l'ai élevée comme uue duchesse, toujours dans du coton. J'étais donc venue pour voir s'il ne vous manquait de rien, parce que mon frère est un excellent homme, mais qui n'entend pas les égards qu'on doit à un étranger tel que vous êtes. — J'ai été parfaitement reçu, dit Luizzi ; rien ne m'a manqué. — C'est que les domestiques, reprit madame Turniquel en prenant une serviette et en époussetant les meubles, ce sont des fainéants; pourvu que ça mange, que ça boive et que ça dorme, ils ne s'inquiètent pas du tout si l'ouvrage est FAITE. Par exemple, voilà une chambre : c'est balayé tout juste au milieu, les côtés s'approchent s'ils en veulent. C'est pas étonnant : quand on arrive comme mon frère de chez les sauvages, on ne peut pas avoir idée de la société comme moi qui l'ai toujours habitée. — Cela se conçoit, dit Luizzi en ouvrant la fenêtre pour échapper au nuage de poussière que les soins de madame Turniquel élevaient autour de lui. — Faites attention, lui dit la bonne dame, n'ouvrez pas la fenêtre; ce n'est pas sain pour les fraîcheurs qu'il fait dans cette saison. Je puis vous dire ça, parce que j'en ai l'expérience, ayant étudié en médecine pour être sage-femme. — J'ai un excellent moyen de combattre cette fâcheuse influence : j'ai l'habitude de fumer un cigare tous les matins. — Et vous avez raison, Monsieur, c'est excellent pour l'estomac. J'en ai fait l'épreuve quand j'étais en mer, où je fumais beaucoup à cause de l'*escorbut* qui avait pris tout l'équipage. — Ah ! dit Luizzi, Madame a beaucoup voyagé ? — J'ai été deux fois en Angleterre pour y rejoindre Génie et lui porter son enfant. Génie, c'est ma fille, Monsieur... Tenez, la voilà qui passe dans la cour, là-bas !

En ce moment, Luizzi vit en effet une grande et belle femme passer rapidement sous ses fenêtres. Madame Turniquel lui cria de toutes ses forces :

— Bonjour, Génie, bonjour.

La personne ainsi interpellée leva la tête et parut fort surprise d'apercevoir le visage de Luizzi à côté de celui de sa mère. Elle salua avec un peu de confusion et fit un petit signe à cette espèce de jockey que Luizzi avait déjà remarqué. Il s'approcha d'un air craintif et soumis, écouta avec une attention profonde ce que sa maîtresse lui dit, puis partit aussitôt comme un trait et entra dans le château. A peine

Luizzi l'avait-il perdu de vue qu'il entendit ouvrir sa porte et vit le jockey qui s'avança jusqu'à la fenêtre où était madame Turniquel en lui criant :

— Ha-haa, mama à la bas, ha-haa. — Qu'est-ce que me veut cette figure de tapisserie? dit madame Turniquel en se retournant. — Ha-haa, fit le jockey, ha-haa, mama à la bas... Génie, Génie. — Ah! ma fille me demande, n'est-ce pas?

Le jockey fit de la tête un signe affirmatif, et montra la porte à madame Turniquel.

— C'est bon, c'est bon. A l'honneur, Monsieur, on va déjeuner dans une petite demi-heure, vous entendrez la cloche. — Je vous remercie de votre bonne visite.

Et il reconduisit la bonne femme pendant qu'elle se confondait en révérences magnifiques. A peine eut-il fermé la porte qu'il se laissa aller à rire tout haut, et presque aussitôt il entendit un petit rire aigre répondre au sien. Il se retourna et vit le jockey qui se mit à contrefaire la grosse et pesante tournure de madame Turniquel en riant aux éclats. Ce jockey était un être bien remarquable : il avait le visage tout tatoué, des cheveux noirs et lisses, des yeux brillants et pleins d'astuce, les dents longues, étroites et étincelantes; il paraissait âgé de vingt-cinq ans. Son aspect arrêta le rire de Luizzi, qui se mit à le considérer avec une certaine curiosité. A peine le jockey se vit-il ainsi regardé, qu'il se tut, baissa la tête et se rangea le long de la muraille en lançant de côté sur le baron des regards pleins de défiance. Luizzi, continuant à le regarder avec la même attention, le jockey commença à porter autour de lui des regards de plus en plus inquiets ; puis, ayant aperçu dans un coin de la chambre une paire de bottes, il s'en empara en poussant un cri de joie et l'emporta avec rapidité avant que Luizzi eût tenté d'adresser une question à cet être singulier. A peine fut-il sorti que le baron commença à se demander s'il n'était pas dans une maison de fous, et il réfléchissait aux deux singulières visites qu'il venait de recevoir, lorsqu'il entendit s'arrêter une voiture dans la cour du château. Il se mit à la fenêtre pour voir quelle nouvelle caricature venait s'ajouter à celles qu'il avait déjà vues. Il était dans la destinée de Luizzi de se tromper presque toujours. Une femme mise avec une certaine élégance et un beau jeune homme descendirent de cette voiture. A peine les nouveaux venus avaient-ils mis pied à terre, que madame Turniquel courut au-devant d'eux et s'écria :

— Comment vous va, madame la comtesse? — Assez mal, lui répondit la belle dame en embrassant la vieille. Ce vent d'ouest m'a donné un mal de nerfs épouvantable. — Oh! que je connais ça, répondit madame Turniquel, j'en suis toujours prise par ces temps-là; ça me donne des crampes terribles dans les jambes.

Puis elle se retourna vers le beau jeune homme, et reprit:

— Et vous, monsieur le fils, comment que cela va ce matin? — Très-bien, très-bien, répondit le jeune homme en donnant une poignée de main à la sœur de M. Rigot, si ce n'est que les chemins sont si mauvais pour arriver chez vous que je suis tout brisé. — Oh! oh! je connais ça, reprit la vieille. Quand je conduisais les bêtes aux champs, il y avait des fondrières où l'on enfonçait jusqu'aux genoux. — Ah! madame Turniquel, dit l'élégant, vous avez dû faire une charmante bergère; vous étiez Estelle, et il devait y avoir plus d'un Némorin.

La belle dame fit un signe de mécontentement au jeune homme, tandis que madame Turniquel disait:

— Qu'est-ce que c'est, Estelle et Némorin? — Ah! mon Dieu, dit la dame, c'est un roman de M. de Florian. — M. de Florian! dit madame Turniquel, je l'ai beaucoup connu; il avait beaucoup d'estime et de considération pour moi, et il me lisait tous ses livres.

Probablement la conversation eût continué longtemps sur ce ton, si madame Peyrol n'était encore venue interrompre les récits de madame sa mère. Tout le monde rentra dans la maison, et Luizzi entendit un moment après sonner la cloche qui annonçait le déjeuner. Il descendit, et, grâce au bruit de la conversation de madame Turniquel, il arriva dans un assez beau salon où étaient réunies déjà une douzaine de personnes. Luizzi y retrouva l'avoué, le clerc et le commis; il y avait en outre la dame et le jeune homme qu'il avait vus descendre de voiture, plus une jeune personne d'une rare beauté, qu'à sa ressemblance avec madame Peyrol le baron jugea devoir être la petite-nièce de M. Rigot. Celui-ci était dans un coin du salon, causant avec l'avoué et jetant des regards interrogateurs sur toutes les personnes qui étaient présentes. Lorsqu'on annonça le baron, il se retourna et vint à lui.

— Mille pardons, lui dit-il avec un ton de franchise, je suis un vieux soldat très-mal élevé. Nous autres, nés dans le

ruisseau, comme on dit, nous ne savons pas les bonnes manières. Je n'ignore pas que j'aurais dû vous faire une visite en ma qualité de maître de maison; mais nous autres gens du peuple nous ne connaissons pas les usages. Pas vrai, dit-il en se retournant vers la dame qui était arrivée en voiture, pas vrai, madame la comtesse de Lémée?

Il revint ensuite à Luizzi, et dit :

— J'ai reçu la lettre de mon ami Ganguernet qui m'annonce votre arrivée, c'est-à-dire que je me la suis fait lire, parce que nous autres paysans, voyez-vous, nous sommes des ignorants, nous ne savons rien; mais je vous déclare que je suis enchanté de recevoir chez moi M. le baron Armand de Luizzi, qui a deux cent mille livres de rentes, à ce que dit M. Ganguernet. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

M. Rigot quitta Luizzi que tous les regards examinèrent avec curiosité, particulièrement ceux du jeune comte de Lémée, et il alla vers les deux convives parisiens du souper du baron.

— Qui de vous, Messieurs, est le notaire? demanda M. Rigot. — C'est moi, dit M. Marcoine d'un air charmant, en tirant des papiers de sa poche. L'acquisition de votre hôtel du faubourg Saint-Germain est terminée, en voici le contrat; j'ai été spécialement chargé de cette affaire, et je crois qu'elle a été menée avec quelque habileté; j'ai obtenu l'hôtel à plus de cent mille francs au-dessous de l'estimation. — Je vous en remercie, dit M. Rigot, parce que, voyez-vous, nous autres petit monde, c'est bon à gruger. — J'ai voulu moi-même vous apporter ce contrat, reprit le clerc d'un ton précieux, afin de vous en mieux faire apprécier les avantages. — Vous êtes bien aimable, repartit M. Rigot, parce que voyez-vous, nous autres gros Normands, nous n'entendons rien du tout aux affaires.

Puis il se tourna vers le commis d'agent de change et lui dit :

— Et vous, Monsieur, à quoi dois-je l'honneur de votre visite? — Monsieur, répondit le commis, je suis venu pour le placement des fonds que vous avez laissés chez votre banquier. — Est-ce que je n'avais pas dit à votre maître de m'acheter du trois pour cent? — Le placement lui a paru peu avantageux, reprit le commis. — Je veux du trois pour cent, dit M. Rigot, je veux des fonds de nobles et d'émigrés; j'ai déjà une terre de marquis, j'ai un hôtel de duc, je veux

de l'indemnité des émigrés. — Nous avions pourtant mieux que cela à vous offrir. — Je veux ce que je veux, dit M. Rigot avec emportement; c'est possible que nous autres, petites gens, nous soyons des imbéciles, mais c'est comme ça.

Presque aussitôt, un domestique vint annoncer que le déjeuner était servi, et le petit clerc, s'approchant du baron, lui dit d'un air fin :

—Je ne crois pas que M. Furnichon ait de grandes chances de succès.

Les honneurs du déjeuner furent faits par madame Peyrol et sa fille Ernestine avec une bonne grâce et une élégance qui tranchait singulièrement sur les façons de M. Rigot et de sa sœur. Luizzi et M. de Lémée étaient à côté de madame Peyrol, et le clerc et le commis à côté d'Ernestine. L'avoué tenait un des bouts de la table entre M. Rigot et madame de Lémée, et madame Turniquel était assise à l'autre bout entre deux personnages dont nous n'avons pas encore parlé, et dont l'un était le curé de l'endroit et l'autre le percepteur des contributions de la commune. Le premier voué au célibat, le second déjà marié, étaient chargés de jouer dans cette scène le rôle de personnages muets, attendu le peu d'intérêt qu'ils avaient à son dénoûment. A peine fut-on à table que madame Turniquel, ayant compté le nombre des convives, s'écria :

— Nous sommes juste douze, c'est bien heureux! car si nous avions été treize, moi, je n'aurais pas déjeuner d'abord. —Comment une femme aussi distinguée que vous, dit l'avoué, peut-elle avoir de ces préjugés?— Qu'appelez-vous préjugés? dit M. le comte de Lémée; je suis tout à fait de l'avis de madame Turniquel, j'ai vu des exemples de grands malheurs arrivés parce qu'on avait bravé cette croyance populaire. — Allons donc! fit le commis d'agent de change, c'est bon pour les frères ignorantins d'avoir des idées comme celle-là. — N'y mettez pas tant de dédain, reprit madame de Lémée; les gens du plus haut rang ont eu de ces opinions qui vous paraissent des préjugés, et la reine Marie-Antoinette, que j'avais l'honneur de servir avant la révolution, était très-épouvantée de ce nombre treize.—Je le sais bien, moi, dit madame Turniquel; la reine me l'a dit elle-même, un jour que j'étais allée chez elle en députation avec les dames de la Halle à propos de la naissance de la duchesse d'Angoulême.—Maman, dit rapidement madame Peyrol en couvrant les derniers mots

de la phrase de sa mère, voulez-vous un peu de ce poulet? — Merci, je finis mon hareng saur, puis je mangerai un peu de crème, et ce sera tout. — Quant à moi, dit M. Rigot, je suis fataliste; le grand Napoléon était fataliste, tous les grands hommes sont fatalistes. — Je le sais bien, dit madame Turniquel, je l'ai entendu dire cent fois à l'empereur, moi qui vous parle. — Ah! ah! fit Luizzi, vous avez connu l'empereur, Madame? — Comme je vous connais...

Et pendant qu'Ernestine interrompait sa grand'mère en lui offrant de la crème, madame Peyrol disait tout bas à Luizzi d'un air de prière plein de charme et de dignité :

— Épargnez ma mère, Monsieur, je vous en prie.

Pour changer la conversation, elle s'adressa alors au jeune clerc de notaire qui avait gardé un prudent silence, et lui dit :

— Eh bien! Monsieur, quelles nouvelles intéressantes nous donnerez-vous de Paris? — J'en sais fort peu, Madame, répondit-il d'un air modeste; je m'occupe beaucoup en ce moment des affaires de l'étude, et j'en instruis à fond le second clerc qui va me remplacer. — Ah! ah! dit M. Rigot, vous quittez le notariat, jeune homme? — Non, Monsieur, non, fit le clerc de notaire d'un air d'indifférence, j'achète une charge, la meilleure charge de Paris, assurément. — Alors vous vous mariez! reprit le commis d'agent de change. — Mais oui, fit le clerc, je trouve de très-beaux partis. Le notariat, voyez-vous, c'est une carrière qui plaît aux parents, c'est un placement sûr et honorable de l'argent, une fonction solide et estimée dans le monde, des rapports avec tout ce qu'il y a de mieux dans la capitale, et, au bout d'un certain temps, une fortune considérable, un nom bien posé qui ouvre la porte à toutes les ambitions, si l'on en a. — Moins que la charge d'agent de change, dit le commis. En fait de fortune, s'il faut la chercher quelque part, c'est là; en fait de monde, celui de la banque est un peu plus élégant que celui du notariat, et, quant à l'ambition, il me semble qu'elle arrive plus vite par la bourse que par l'étude. — Nous avons trois notaires de Paris députés, et quatre qui sont maires de leur arrondissement ou membres du conseil général, repartit le clerc avec vivacité. — C'est possible, reprit le commis, mais il y deux agents de change colonels de la garde nationale. Le comte P..... qui a été banquier, et qui est maintenant pair de France, a commencé par être agent de change. Le change est

une bien autre carrière que le notariat. — Et sans doute vous comptez la parcourir jusqu'au bout? dit M. Rigot. — Et, pour y entrer, vous voulez aussi acheter une charge? reprit Luizzi. — Oui, Monsieur, répondit le commis d'agent de change. — Et, pour payer cette charge, repartit M. Rigot, vous épouseriez sans doute une femme dont la dot... — Oh! non, fit le commis d'un air sentimental et avec un regard plein d'exaltation, qu'il partagea également entre madame Peyrol et Ernestine. Oh ! moi, je n'épouserai jamais que la femme que j'aimerai. Je ne cours pas après la fortune, je ne demande qu'un cœur qui m'aime. — Ma foi, reprit M. de Lémée d'un ton assez fat, je suis parfaitement de votre avis, Monsieur, et j'avoue, pour ma part, que je regrette quelquefois d'être dans la brillante position que le hasard m'a donnée. J'ai vingt-deux ans, la mort de mon père m'a rendu pair de France, j'ai un nom qui a quelque éclat... — Et vous êtes fâché de posséder tous ces avantages? dit le baron. — Oui vraiment, Monsieur, répondit M. de Lémée. J'ai lieu de craindre que, si jamais je me marie, ce que vous appelez des avantages ne soit la seule chose qui charme la femme à laquelle je m'adresserai. Il y en a beaucoup qui cherchent plutôt dans le monde une haute position qu'une tendresse sincère et un homme de cœur; et peut-être, si je n'étais ce que je suis, me verrais-je préférer un petit monstre bien laid, bien bête, bien égoïste, à qui le hasard aurait donné tous ces biens que je possède. — Comment, mon fils, dit madame de Lémée d'un ton doctoral, pouvez-vous si mal parler d'une position qui doit être l'ambition de toute femme bien née ? — Oh! pour ça, vous avez raison, fit madame Turniquel; si je me remarie jamais, moi, je serai bien heureuse d'être la femme d'un pair de France, d'abord. — Pas la mienne, n'est-ce pas, madame Turniquel? dit M. de Lémée en souriant gracieusement, car je suis pauvre, moi. — Mon fils ! fit madame de Lémée.—Pourquoi se cacher d'une chose que tout le monde sait? repartit le comte; c'est là ce qui me console; car si jamais je rencontre une femme digne de me comprendre, je pourrai croire que ce ne sera ni mon nom ni mon rang qui l'auront séduite, si elle ose partager ma pauvreté.

Toutes les intentions de ce discours furent adressées à madame Peyrol d'une façon si directe, que Luizzi s'imagina que M. de Lémée, en sa qualité de voisin et d'habitué du

château du Taillis, avait des données assez exactes sur celle des deux futures à qui les deux millions de dot avaient été donnés. Pour s'assurer de la vérité, Luizzi s'adressa à M. Bador, qu'il supposait aussi dans les confidences intimes de M. Rigot.

— Vous devez sans doute peu estimer, lui dit-il, la profession de notaire et d'agent de change, et je suppose que vous ne conseilleriez pas à une femme de choisir entre elles.

A cette question, assez grossièrement directe pour que tout le monde en fût embarrassé, madame Peyrol regarda le baron d'un air tout à fait étonné, comme si elle ne s'attendait pas à pareille chose de sa part. L'avoué seul resta calme, et répondit avec une négligence assez dédaigneuse :

— Pour ma part, Monsieur, je crois que la profession d'un homme est une chose assez indifférente. Seulement il me semble qu'il faut que sa position soit faite, assise, régulière, et qu'elle ne repose pas sur des espérances presque toujours illusoires; je crois enfin qu'il faut qu'un homme ait fait ses preuves avant de penser à se marier. — Voilà qui est bien raisonné, dit le baron, et c'est parler comme un homme établi. — Oui, Monsieur, reprit l'avoué, comme un homme qui connaît le monde et qui l'a expérimenté; comme un homme qui sait que le bonheur n'est pas dans ce luxe de fêtes et de bals au sein desquels une femme d'agent de change ou de notaire passe sa vie; comme un homme qui sait que le bonheur n'est pas pour une femme dans ce que vous appelez une position élevée, où on lui rend souvent en impertinence la fortune qu'elle a apportée. Enfin, j'en parle comme un homme qui croit que le bonheur est dans une vie douce, honnête, retirée, au milieu d'une famille honorable, avec un mari qui s'occupe avant toute chose de prévenir les moindres désirs de sa femme, de les accomplir, et de n'avoir d'autre pensée qu'elle.

L'avoué débita tout ce petit discours avec une grande affectation et en tenant les yeux sans cesse fixés sur Ernestine, qui sembla l'écouter avec un véritable intérêt. Tandis que Luizzi observait ce nouveau manége, ne sachant plus laquelle des deux, de la mère ou de la fille, était destinée à la dot, le clerc de notaire ne voulut pas laisser sans réponse la touchante théorie de l'avoué :

— C'est un bonheur de province dont vous nous parlez là; et, en tout cas, croyez-vous qu'il ne se trouve pas, à

Paris aussi, des hommes empressés de prévenir et d'accomplir les désirs de leur femme? — Sans doute, dit le gros commis d'agent de change, qui crut devoir un moment s'unir au clerc de notaire pour venir en secours à la félicité parisienne vivement ébranlée par la harangue de l'avoué, sans doute à Paris aussi il y a des maris qui font le bonheur de leur femme. — Seulement, reprit le clerc, ce bonheur a quelque chose d'un peu plus élégant. Au lieu de vos gros plaisirs de province, ce sont les plaisirs les plus délicats; au lieu de vos tristes et froides réunions, ce sont les bals les plus brillants. — Avec Collinet et Dufresne, dit le commis d'agent de change. — Au lieu de vos soirées ennuyeuses, occupées à faire de la tapisserie, ce sont les Italiens et l'Opéra. — Avec M. Tulou et Rossini, dit l'agent de change... — Au lieu de vos plaisirs champêtres, reprit le clerc, ce sont... — Ce sont, dit l'agent de change en l'interrompant, des courses au Champ de Mars, des chevaux superbes, des toilettes magnifiques. — Et tout cela est bien misérable encore! dit M. de Lémée. Parlez-moi d'un homme qui peut ouvrir à sa femme tous les salons, non-seulement ceux de la France, mais ceux de l'Europe, qui lui donne accès dans les cours de tous les grands États, qui la voit recherchée, considérée partout où il la présente, et qui peut la présenter partout.

En ce moment, l'avoué, le clerc et le commis, attaqués dans leur roture, se mirent en devoir de répondre à M. de Lémée, et déjà ils parlaient tous ensemble, lorsque M. Rigot prit la parole, et immédiatement un profond silence s'établit.

— Mais vous, monsieur le baron, dit-il en s'adressant à Luizzi, que pensez-vous de tout cela?

Armand allait répondre, et chacun se penchait pour l'écouter; car il avait acquis par son silence l'autorité de l'homme qui n'a encore rien dit, auquel on suppose des idées de réserve et dont il semble que les paroles vont clore toute discussion.

— Je pense, dit Luizzi.....

Il n'alla pas plus loin, car il fut interrompu par une paire de bottes admirablement cirées, que le jockey dont nous avons parlé posa sur son assiette en laissant échapper un petit rire satisfait. A cet aspect, M. Rigot éclata de son côté. Tout le monde l'imita, jusqu'à madame Peyrol, qui ne put s'empêcher de céder au rire homérique de toute la table.

Pendant ce temps, Akabila sautait autour de la salle à manger comme un chat sauvage, et on se leva de table avant qu'on pût connaître l'opinion de Luizzi sur l'importante question qu'on venait d'agiter.

XXXII

HONNÊTE TRANSACTION.

Quelques heures s'étaient passées depuis ce mémorable déjeuner, si singulièrement interrompu par l'assiette de bottes qu'Akabila avait servie à Luizzi. Le baron voulut en demander l'explication à Rigot, qui ne répondit qu'en riant comme un possédé. Madame Turniquel se contenta de dire :

— Cette bête de sauvage n'en fait pas d'autres, mais c'est une manie de Rigot; ça l'amuse, il faut le laisser faire.

Quant à Ernestine, ce n'était pas une fille à qui l'on pût demander quelque chose qui ne l'intéressât point personnellement. Occupée de sa personne, de sa figure, de sa toilette, elle semblait avoir pris pour les façons aisées et peu prétentieuses de Luizzi le mépris le plus profond; c'est à peine si elle daignait écouter le peu de mots qu'il lui adressait de temps en temps. Il avait eu recours à madame Peyrol, qui lui avait excusé la folie du jokey d'une manière assez plausible.

— Mon oncle, avait-elle dit, a ramené ce Malais de Bornéo, et il a voulu le rendre utile. Il a tenté d'en faire un groom, un cocher, un valet de chambre, que sais-je? Mais, n'ayant pu y réussir, il lui a assigné pour tout emploi celui de cirer les bottes. A vrai dire, mon oncle le traite un peu comme un singe, et, quand Akabila a bien fait son devoir, il lui donne un verre de rhum dont le malheureux est très-friand. Aujourd'hui on aura oublié de lui donner sa ration, et, pour l'obtenir, il a pris les premières bottes qu'il a trouvées, les a cirées, et les a triomphalement apportées pour recevoir sa récompense.

Luizzi se contenta de cette explication, quoique la présence de ce Malais dans cette maison l'étonnât malgré lui, et que la circonstance des bottes l'inquiétât sans qu'il pût dire

pourquoi. Cependant il se remit à observer ce qui se passait autour de lui, et il se donna le spectacle réjouissant des tourments du maître clerc et du commis promenant leurs hommages de la fille à la mère et de la mère à la fille, tandis que le comte de Lémée tenait bon auprès de madame Peyrol et l'avoué auprès d'Ernestine. Le peu d'attention que celle-ci fit aux premières paroles de Luizzi engagea Armand à s'occuper plus particulièrement d'Eugénie, et il crut remarquer en elle un esprit droit, élevé, sérieux, une haute intelligence de ses devoirs envers sa mère et sa fille, et une résignation pleine de dignité au rôle ridicule que son oncle lui avait imposé. Cependant le parti de Luizzi était pris à peu près; il comprit qu'eût-il rencontré un ange, il était presque impossible que lui, jeune, beau, élégant et riche, s'associât à une pareille famille, et il se décida à quitter le lendemain cette maison. Il était assez embarrassé de s'expliquer avec M. Rigot, mais le soir même celui-ci lui en offrit l'occasion. Après le dîner, le maître de la maison pria les hommes de vouloir bien lui tenir compagnie pour vider ensemble quelques bouteilles. Lorsque les dames furent retirées et qu'ils furent seuls, M. Rigot prit la parole et leur dit :

— Messieurs, je sais pourquoi vous êtes tous venus ici ; il y a deux millions à gagner, et vous en avez tous envie.

Chacun se récria, excepté Luizzi, qui, fort de sa résolution, se garda le droit de répondre avec hauteur à cette impertinente proposition.

— Je vous dis qu'il y a deux millions à gagner et que vous en avez envie ; ne faites donc pas les bégueules et écoutez-moi. — Vous êtes toujours plaisant, mon cher Rigot, repartit l'avoué en lui versant à boire. — Et nous entendons la plaisanterie, dirent les autres en trinquant avec l'ex-maréchal-ferrant. — Eh bien ! Messieurs, je dois vous dire une chose, c'est que je commence à être fatigué de la visite de tous les épouseurs qui, s'ils n'attrapent pas les dots, attrapent les dîners. Je dois donc vous avertir que j'ai signifié à mes nièces de faire leur choix dans les vingt-quatre heures. Vous voilà cinq beaux jeunes gens de tout âge et de toutes professions. J'ai d'excellents renseignements sur votre compte, et vous me convenez tous. Arrangez-vous donc pour faire aussi votre choix et vous décider. Tâchez de deviner juste ; car, je vous le déclare, la dot de deux mil-

lions est donnée, et celui qui ne l'aura pas n'aura pas un sou.

Le jeune pair et l'avoué échangèrent un regard d'intelligence, et le commis et le clerc semblèrent fort désappointés. M. Rigot continua :

— Demain au soir le choix sera fait, après-demain les bans seront publiés, et dans huit jours nous célébrons le mariage, à moins qu'il ne faille plus de temps à ces Messieurs de Paris pour faire venir leurs papiers de famille.

Le commis et le clerc de notaire se regardèrent d'un air encore plus embarrassé. Mais le beau M. Furnichon, prenant de l'audace dans sa sottise, osa répondre :

— Ma foi ! ce n'est pas moi qui vous ferai attendre. J'ai mes papiers en poche.

M. Rigot se mit à rire, et, s'adressant au clerc, il lui dit :

— Et vous, jeune homme? — Je ne suis pas plus bête que M. Furnichon, répondit-il effrontément. — Quant à ces Messieurs, dit M. Rigot, ils sont prêts depuis longtemps, il ne nous reste plus qu'à savoir les intentions de M. le baron.

Armand venait de recevoir une de ces rares leçons auxquelles peu d'hommes sont admis. Il venait de voir jusqu'à quel point la cupidité poussée à bout pouvait supporter d'humiliation ; il se sentit révolté de tant de bassesse, et prenant en main la cause de la dignité humaine, il répondit :

— Je ne ferai jamais un marché honteux du lien le plus sacré, de l'engagement le plus solennel, et ces Messieurs peuvent courir la chance des deux millions sans que je leur fasse concurrence.

M. Rigot devint rouge de colère à cette réponse du baron ; mais il se calma presque aussitôt en jetant sur Luizzi un regard d'une méchanceté telle, qu'elle eût alarmé le baron s'il avait pensé que cet homme pût quelque chose contre lui. En même temps les quatre épouseurs se récrièrent sur ce que le baron les insultait et ils voulurent lui en demander raison.

— Silence ! cria M. Rigot. S'il y a insulte, elle est pour moi ; et si j'ai envie de la venger, cela me regarde. N'en parlons plus, monsieur le baron. A vous le champ libre, Messieurs ! nous allons rejoindre ces dames.

Il sortit aussitôt pour gagner le salon. L'avoué et M. de Lémée suivirent M. Rigot ; mais, au moment où ils passaient la porte, M. Bador tira son mouchoir de sa poche et laissa

tomber un papier que Luizzi ramassa. Il allait appeler l'avoué pour le lui remettre, lorsqu'il vit le clerc faire un petit signe au commis qui revint sur ses pas. Luizzi s'arrêta pour les écouter.

— Ah çà, voyons, dit Marcoine, parlons peu et parlons bien. Nous faisons ici un métier de dupe. Vous n'avez pas remarqué, vous, comme l'avoué et le pair de France s'entendent? — Je ne vois pas trop en quoi ils pourraient s'entendre, reprit Furnichon. Madame ou mademoiselle Peyrol aura la dot, tant mieux pour celui qui choisira bien! — Et tant pis pour celui qui choisira mal, n'est-ce pas? — C'est tout simple. — C'est vous qui êtes simple, mon cher, reprit le clerc en ricanant. — Plaît-il? reprit le commis. — Oui, et nous serions deux imbéciles si nous ne connaissions pas un peu mieux les affaires. Liguons-nous, et nous aurons les deux millions. — Comment ça? — Écoutez-moi bien, voici la manière de procéder. Je suppose que la fille me choisisse et qu'elle ait les deux millions, vous voilà avec la mère sur les bras et zéro. — C'est vrai, et j'avoue que cela me fait peur. — Et cela ne m'épouvante pas moins; mais il y a un moyen de prévenir ce malheur, ou du moins de l'adoucir. — Lequel? — Supposons encore que l'une des deux futures ait quinze cent mille francs de dot, et l'autre cinq cents, cela ne vous encouragerait-il pas? — Tiens! je le crois bien. — Alors vous devez me comprendre? — Pas le moins du monde. — Mon Dieu! que vous êtes peu fort en affaires d'argent, pour un homme de bourse! — Expliquez-vous plus clairement. — Il faut absolument vous mettre les points sur les *i*. Eh bien! fixons un dédit par lequel celui qui aura la femme aux deux millions s'engagera à donner cinq cent mille francs à celui qui aura la femme et zéro.

Furnichon resta ébahi et ne répondit pas d'abord. Enfin il dit :

— Lâcher cinq cent mille francs comme cela, c'est cher. — Mais si vous n'avez rien. — C'est possible, au fait. — Eh bien! consentez-vous? — Ça va. — Mettez-vous là, je vais rédiger au crayon un petit bout d'acte; nous en conviendrons, puis je monterai le copier au galop dans ma chambre; je redescendrai, nous signerons et ce sera fini. — Dépêchez-vous, les autres gagnent du terrain pendant ce temps-là. — Avez-vous un peu de papier blanc? — Ma foi, non.

A ce moment Luizzi entra, et leur dit :

— Que cherchez-vous donc? — Oh! rien, un bout de papier. — En voici un, dit Luizzi d'un ton indifférent; mais il est écrit d'un côté. — C'est bon, dit le clerc, je vais écrire au dos.

Pendant que le clerc griffonnait, l'avoua rentra suivi de M. de Lémée. Il avait l'air de chercher quelque chose. Il tourna et retourna tout dans la salle à manger. Puis, ayant aperçu Luizzi qui, retiré dans un coin, faisait semblant de lire un journal, il lui dit :

— N'auriez-vous pas aperçu par là un petit chiffon de papier? — Je crois que ces Messieurs le tiennent, répondit Luizzi. — Comment! c'est vous qui avez trouvé ce papier, Monsieur, s'écria l'avoué en s'adressant au clerc, et vous avez eu l'indiscrétion...? — Pas le moins du monde, dit le clerc d'un air indifférent, c'est Monsieur qui nous l'a remis, et je vous assure que je n'en ai pas lu une syllabe. — En ce cas, vous allez me le rendre, je vous prie, reprit l'avoué.

Puis il se pencha, et dit tout bas à l'oreille de M. de Lemée :

— C'est notre projet d'acte. — Quelle imprudence! dit le pair. — Eh bien! reprit l'avoué presque aussitôt, avez-vous fini? — Un moment, dit le clerc, je ne savais pas que ce papier vous appartînt et j'ai écrit au crayon des choses que je vous prie de me donner le temps d'effacer.

Comme il allait commencer, Luizzi s'approcha des quatre interlocuteurs, et, leur faisant signe d'approcher, il dit au clerc de notaire.

— Pourquoi effacer, monsieur Marcoine? Il est très-probable que ce qui est écrit à l'encre au recto est la même chose que ce qui est écrit au crayon au verso. — Plaît-il? firent les quatre épouseurs.— Comment donc! reprit Luizzi, un projet d'acte rédigé par un avoué et revu par un notaire! c'est ce qu'il y a en général de mieux conditionné. Lisez, lisez; je suis sûr que vous serez charmés de la science l'un de l'autre.

Le clerc qui tenait le papier le retourna par un mouvement de curiosité plus fort que lui. Il en lut les premières phrases écrites par l'avoué : « Entre les soussignés le comte de Lémée et M. Bador, etc., etc., il a été convenu qu'en cas de mariage de l'un d'eux avec madame ou mademoiselle Peyrol, etc..., etc... »

— Continuez, reprit Luizzi.

Marcoine retourna le papier et lut : « Entre les soussignés M. Marcoine et M. Furnichon, etc., etc., il a été convenu qu'en cas de mariage, etc., etc. »

— Allez donc ! dit Luizzi.

Le clerc marmotta encore quelques phrases tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; puis, arrivé à un certain endroit, du côté de l'écriture à l'encre, il s'écria en lisant : « Celui qui aura touché la dot ci-dessus énoncée s'engage à donner cinq cent mille francs à... » Il retourna le papier et lut, du côté de l'écriture au crayon : « S'engage à donner cinq cent mille francs à... »

— Hein ! fit le commis toujours ébahi. — Ma foi ! on ne fait pas mieux un acte à Paris, dit le clerc. — Mais il paraît qu'on le fait aussi bien qu'en province, repartit l'avoué en prenant le papier. Puis il s'écria, après avoir lu : C'est mot pour mot la même chose. — En effet, dit le pair, il semble que c'est copié. — C'est calqué, reprit le commis. — Il y a un proverbe qui dit que les beaux esprits se rencontrent, repartit Luizzi. — Eh bien! soit, dit l'avoué; ligue contre ligue, deux contre deux. — Et pourquoi la guerre et non pas l'alliance? reprit le clerc rapidement, pourquoi ne pas faire l'acte en quatre expéditions? car enfin vous pouvez ne pas être choisis tous les deux, ni nous non plus, et alors vous n'auriez rien. On peut choisir l'avoué et moi, ou bien le comte et moi, ou bien le commis et le comte. ou bien encore le commis et l'avoué : voilà quatre combinaisons où nous sommes tous pris au dépourvu. — Il a raison, dit l'avoué, ceci est très-fort. Faisons l'acte à quatre : celui qui aura la dot et la femme payera cinq cent mille francs à celui qui n'aura que la femme, quel qu'il soit. — Et celui qui n'aura rien? — Eh bien! répondit le clerc, il n'aura rien. — Ah si! ah si! fit le commis, il faut au moins faire ses frais. Je propose dix mille francs d'épingles pour les deux évincés. — Va comme il est dit, reprit l'avoué, et dépêchons. Mais comme on peut nous surprendre, faisons chacun notre copie, ça ira plus vite. Voici du papier timbré, des plumes et de l'encre.

L'avoué tira un portefeuille armé de tous ses ustensiles; chacun s'assit devant la table, et, l'avoué dictant, tous les quatre se mirent à écrire.

— Entre les soussignés Messieurs...

Et chacun répondit au regard de l'avoué par l'énon-

ciation de ses noms, prénoms et qualités. Le comte commença.

— Alfred Henri, comte de Lémée, pair de France.—Louis-Jérôme Marcoine, maître clerc de notaire. — Désiré-Anténor Furnichon, commis d'agent de change. — Et François-Paulin Bador, avoué à Caen, il a été convenu, etc., etc., etc.

Et durant dix minutes l'avoué dicta, chacun répétant la fin de la phrase pour avertir qu'il avait écrit.

C'était un spectacle honteux devant lequel Luizzi restait en contemplation, ne sachant s'il devait rire ou s'indigner, lorsqu'il se sentit légèrement frappé sur l'épaule et reconnut le vieux Rigot, qui lui dit :

— Que font-ils donc là ?

Luizzi ne voulut pas dire la vérité, soit qu'il ne vît aucun intérêt à dénoncer ces quatre requins de dot, soit qu'il voulût se ménager le plaisir de cette comédie jusqu'au bout, et il répondit :

— Je crois qu'ils écrivent chacun un billet doux à l'une de ces dames. — Très-bien, très-bien ! fit le père Rigot, j'ai seulement une petite confidence à faire à ces Messieurs. — C'est qu'il est vraiment fâcheux, dit Luizzi, de les déranger ; l'inspiration amoureuse est si prompte à s'envoler ! — Cependant, reprit Rigot, je ne peux pas leur laisser ignorer le fait. — Qu'est-ce donc de si important? — Cela vous intéresse fort peu, dit Rigot, puisque vous n'êtes pas parmi les concurrents. Quoique je n'aie rien dit de votre refus, songez-y, je vous laisse vingt-quatre heures pour réfléchir. — C'est tout décidé. — Bon ! c'est ce que nous verrons, fit le bonhomme en hochant la tête. En attendant, je vais leur annoncer la nouvelle. — Faites, repartit le baron; je me retire. — Vous pouvez rester, cela vous amusera peut-être.

En disant ces mots, Rigot entra tout à fait dans la salle à manger à la porte de laquelle il était resté avec Luizzi. Les quatre amoureux venaient de signer et d'échanger leur transaction, et ils se retournèrent fort troublés en entendant la voix du maître de la maison.

— Pardon, Messieurs ! leur dit M. Rigot, je ne vous ai pas fait part de tous mes projets, parce que j'ai pensé que cela ne pouvait pas vous regarder ; cependant ma sœur vient de me faire comprendre qu'elle ne devait pas être moins favorisée que sa fille et sa petite-fille, et je viens vous dire ce que je compte faire pour elle. — Quoi? s'écrièrent ensemble

les quatre associés épouvantés, est-ce qu'elle est des deux millions ? — Non, non, Messieurs, reprit M. Rigot, je tiendrai ma parole ; les deux millions appartiendront à madame Peyrol ou à sa fille, mais j'ai décidé qu'il y aurait aussi un million pour madame Turniquel. Et ce million-là n'a pas de mauvaise chance ; car je le donnerai bien certainement à ma charmante sœur. Par conséquent, celui de vous qui réussira à lui plaire est sûr de son affaire ; vous n'avez qu'à voir si cela vous tente, vous avez jusqu'à demain au soir.

M. Rigot quitta la salle à manger sans ajouter un mot à cette nouvelle proposition, et laissa les concurrents dans une étrange perplexité.

— Diable ! fit l'avoué, voilà qui change étrangement les choses. — Est-ce que vous auriez le courage d'affronter la grand'mère ? dit M. de Lémée. — Je crois que c'est au-dessus des forces humaines, repartit le clerc de notaire. — Bah ! dit M. Furnichon, on a vu des choses plus extraordinaires que cela, et si pour ma part j'étais sûr de réussir... — Oui ; mais je vous préviens que vous ne réussirez pas, dit M. Bador. Il y a de par le monde un certain Petit-Pierre, postillon à Mourt, qui a été dans les bonnes grâces de mademoiselle Rigot avant qu'elle fût madame Turniquel, et celui-là, je crois, aura la préférence. — Est-ce sûr ? demanda encore Furnichon.

Le cœur levait à Luizzi ; mais, M. Bador ayant déclaré la vieille imprenable, tous se récrièrent à l'envi contre l'idée de se sacrifier à une femme comme madame Turniquel, et Furnichon plus haut que les autres.

— Allons, allons, se dit tout bas le baron, la cupidité ne va pas encore si loin que je le croyais.

Ils en étaient là, lorsque le clerc reprit la parole :

— Mais en quoi donc trouvez-vous que cela change la face des choses, monsieur Bador ? — En ce que la fortune qui n'était que de deux millions arrive à trois ; car enfin quelqu'un héritera de ce million, et c'est autant d'assuré, tandis qu'au train dont va le vieux Rigot, il sera ruiné dans un an. — C'est vrai, dit M. Furnichon, cet homme finira par nous retomber sur les bras. — Ce sera encore une charge, ajouta le clerc, à laquelle il faut penser. — Mais où diable M. Rigot a-t-il pris tous ses millions ? dit le commis. — Oh ! ça, Dieu le sait, répondit l'avoué. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'ils existent en bonnes propriétés bien et dûment soldées, et en dépôts de fonds à la banque de France. — Ma foi ! re-

prit Furnichon, cela ne nous regarde pas, c'est son affaire.

Immédiatement après ils rentrèrent tous dans le salon où ils trouvèrent ces dames assemblées. Ernestine était rayonnante, et la mère Turniquel avait arboré un bonnet encore plus lardé de nœuds roses et bleus que celui du matin. En ce moment madame de Lémée lui faisait des compliments sur l'excellent goût de sa toilette, et la grande dame s'humiliait devant l'imperturbable sottise de la vieille femme. Quant à madame Peyrol, elle était seule dans un coin. On voyait qu'elle avait pleuré, et ce ne fut qu'avec peine qu'elle parvint à surmonter sa douleur pour répondre aux hommages empressés de ces Messieurs. Luizzi trouva la comédie si drôle qu'il voulut y ajouter : il alla se placer à côté de madame Turniquel, et commença un éloge de sa beauté et de sa parure, auquel la vieille femme répondit avec une foule de sourires édentés et de grâces enfantines à faire reculer un régiment de cuirassiers. La plaisanterie fut poussée si loin, que madame Peyrol en devint toute rouge. Elle s'approcha de M. Rigot et lui dit :

— Mon oncle, par grâce, faites cesser cette cruelle inconvenance ; si ce n'est pas pour moi, qui souffre tant de voir ma mère si ridicule, que ce soit pour ma fille qui n'est déjà que trop portée à manquer de respect à sa grand'mère. C'est une bien misérable méchanceté de la part d'un homme comme M. de Luizzi ! — Bah ! bah ! qui sait ? dit le vieux Rigot, on a vu des choses plus impossibles que ça.

Madame Peyrol haussa les épaules et s'approcha du baron, qui disait en ce moment à madame Turniquel :

— Oui, Madame, heureux l'homme qui, revenu des folles illusions de la jeunesse, saura préférer un cœur mûr et une âme éprouvée à toutes ces vaines séductions d'un âge plus tendre ! — Plaît-il ? dit madame Turniquel d'un ton très-supérieur, qu'appelez-vous illusion ? Je ne suis pas si décrépite, je vous prie de le croire ; j'ai un corps superbe et une jambe...

Elle allait montrer sa jambe, lorsque madame Peyrol l'interrompit et regarda Luizzi d'un air à le rendre honteux, puis elle lui dit tout bas :

— C'est de la barbarie, Monsieur !

Luizzi devint confus de ce qu'il avait fait, et suivit madame Peyrol pour s'excuser. Il y réussit assez bien, en avouant franchement comment il avait voulu donner une

leçon à ces quatre limiers acharnés après les deux millions et qui la poursuivaient ainsi que sa fille. Madame Peyrol écouta Luizzi attentivement ; puis, faisant un violent effort sur elle-même, elle lui dit :

— Eh bien ! Monsieur, je voudrais avoir un entretien d'un moment avec vous. — Je suis à vos ordres, Madame, dit Luizzi.

Mais il aurait fallu, pour qu'il fût permis à madame Peyrol et à Armand d'avoir cet entretien, que la société des épouseurs n'eût pas été alarmée du petit *aparté*, qui venait d'avoir lieu ; et malgré la déclaration de Luizzi qu'il se retirait du concours, ils s'approchèrent en masse de madame Peyrol et forcèrent le baron à la retraite. Bientôt l'heure de se retirer arriva pour tous, et Eugénie sortit du salon en suivant Luizzi des yeux et en lui donnant ainsi une espèce de rendez-vous.

XXXIII

UNE NUIT BIEN OCCUPÉE.

Lorsque Luizzi fut rentré dans son appartement, il fut très-étonné d'y rencontrer Akabila tenant à la main les fameuses bottes qu'il avait servies au déjeuner. D'après l'explication que madame Peyrol avait donnée au baron, il s'imagina que le jockey était venu pour chercher le verre de rhum qui était d'ordinaire le prix de son bon travail. Luizzi, curieux d'examiner de près cet être extraordinaire, lui fit signe de la tête qu'il allait satisfaire son désir ; mais, n'ayant point de rhum dans sa chambre, il s'apprêta à sonner un domestique pour s'en faire apporter. Au moment où il allait saisir le cordon, le Malais l'arrêta par le bras en secouant vivement la tête et en disant avec un son guttural :

— No ! no ! no ! — Quoi ! reprit le baron en accompagnant ses paroles d'un geste imitatif pour les mieux faire comprendre, quoi ! tu ne veux pas boire du rhum que tu aimes tant ?

Le Malais répondit encore négativement ; puis, s'approchant de la porte, il écouta s'il n'y avait personne de l'autre côté et revint près de Luizzi. Alors il commença une scène

de pantomime dont il nous serait difficile de donner une description exacte ; il contrefit avec une perfection merveilleuse l'arrivée de l'avoué en cabriolet, celle du commis et du clerc traînant après eux leurs paquets, et, après chacune de ces caricatures, il secouait la tête avec mépris. Ensuite il vint à Luizzi et le représenta largement assis au fond de sa berline, entrant au galop de ses quatre chevaux dans la cour du Taillis. Il continua ses démonstrations en se boursouflant et en se grandissant, et il finit par faire comprendre à Luizzi qu'il le prenait pour un grand seigneur, puis il dit d'un air superbe en désignant toujours le baron : roi ! roi ! Luizzi, qui voulait voir cette confidence jusqu'au bout, fit signe au Malais qu'il ne s'était pas trompé. Aussitôt le jockey se jeta aux genoux de Luizzi, comme pour implorer sa protection ; puis, se relevant, se grandissant encore et se plaçant à côté de Luizzi comme pour montrer qu'il était son égal, il sembla désigner du geste quelque chose de bien lointain, et répéta ce mot : roi ! roi ! Luizzi suivait cette pantomime avec un vif intérêt : il fit signe au Malais de continuer. Alors celui-ci parcourut la chambre, et, désignant du doigt les flambeaux dorés, montrant les boutons de chemise de Luizzi, puis un bouchon de carafe taillé à facettes comme un diamant, il lui dit, car son geste était si expressif que la parole n'eût pu rien y ajouter, qu'il avait possédé une immense quantité de tous ces objets. Jusque-là le baron avait parfaitement compris tout ce que le Malais avait voulu lui dire. Celui-ci continua. Il représenta un orage, en imitant avec la voix et le geste le sifflement des vents et les roulements de la foudre, puis un vaisseau qui flotte à l'aventure, un coup de vent qui le lance sur un récif, un homme qui nage avec désespoir parmi les vagues furieuses, et qui, arrivé au rivage, y tombe à bout de forces. Luizzi ne savait pas bien quel était l'homme que le Malais voulait ainsi désigner, lorsque celui-ci, montrant le pauvre naufragé qui se relevait avec effort, lui fit voir qu'il s'agissait de M. Rigot, par l'imitation exacte des gestes et de la tournure du vieux richard ; puis il le contrefit exténué de fatigue, se traînant avec désespoir sur le rivage, rencontré par des habitants qui voulaient le massacrer, délivré par un vieillard qui était venu à son secours et qui l'avait emmené dans sa demeure. A ce moment la pantomime d'Akabila cessa d'être aussi claire. Seulement Armand devina qu'il s'agissait d'un homme assassiné, de trésors enlevés ;

mais les détails de ce singulier récit se perdirent dans les contorsions et les larmes du Malais. Le baron allait essayer de le faire mieux s'expliquer, lorsque tout à coup la voix retentissante de M. Rigot se fit entendre dans le corridor, appelant Akabila de toutes ses forces. Le Malais devint tout tremblant, et il allait se cacher derrière un rideau, lorsque M. Rigot ouvrit brusquement la porte et l'aperçut.

— Que fais-tu là ? lui dit-il d'un air furieux.

Le jockey prit son plus gracieux sourire, et, montrant les bottes qu'il avait déposées sur une chaise, il lui dit d'un ton de voix plein de douceur :

— Rhum, rhum.

M. Rigot commença par lui donner un grand coup de pied où il est reçu de donner des coups de pied, en lui disant :

— Animal, est-ce qu'on met des bottes pour se coucher ?

Le Malais ne poussa pas la moindre plainte, mais il jeta à Luizzi un regard qui voulait dire qu'il comptait sur lui. Un moment après M. Rigot quitta la chambre du baron, non sans s'être excusé de la petite scène qui venait d'avoir lieu.

— Nous autres manants, dit-il, nous avons le pied et la main un peu lestes ; mais, avec des brutes pareilles, il n'y a pas de meilleurs moyens de se faire comprendre.

Luizzi, demeuré seul, réfléchit à l'étrange confidence qu'il venait de recevoir, et se demanda s'il n'était pas de sa probité d'avertir les magistrats de ce qu'il soupçonnait. Cependant il craignit de se laisser aller encore à une démarche inconsidérée comme il avait fait pour Henriette : démarche dont les résultats lui étaient restés à peu près inconnus, à l'exception de la présence de cette malheureuse victime dans une maison de fous. En conséquence le baron voulut savoir toute la vérité sur cette aventure dont il croyait avoir deviné les principales circonstances, et il s'apprêtait à appeler le Diable lorsqu'il entendit frapper légèrement à sa porte. On entra chez lui immédiatement, et il vit madame Peyrol, qui resta un moment immobile et confuse, et comme épouvantée de l'action qu'elle venait de faire. Cependant Luizzi s'avança vers elle, et, lui présentant un siége, il lui dit :

— Pourrais-je savoir, Madame, ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

Rien ne saurait peindre l'embarras et le trouble de cette malheureuse femme. Elle chercha à s'excuser en balbutiant, puis enfin, pressée par les questions de Luizzi, elle sembla

reprendre courage, et lui répondit en tenant les yeux baissés :

— Vous savez ma position, Monsieur; je suis sans fortune. La mort de M. Peyrol m'a laissée dans la misère; car, comme il est mort sans enfants, sa famille a réclamé et repris tous les biens qu'il possédait... — Quoi ! dit Luizzi étonné, mademoiselle Ernestine... — N'est pas la fille de M. Peyrol, répondit Eugénie en relevant la tête; c'est une triste histoire, Monsieur... — Qui vous coûterait peut-être trop à raconter, reprit le baron d'un air froid ; je ne veux pas vous imposer cette obligation, mais je suis prêt à entendre le motif qui vous a amenée chez moi. — Non ! reprit tristement madame Peyrol, blessée du ton de Luizzi.

Alors elle se leva, et elle ajouta en secouant la tête :

— Non, c'est impossible ! pardonnez-moi mon imprudente démarche, Monsieur, et oubliez-la. — Comme il vous plaira, Madame, dit Luizzi en s'apprêtant à la reconduire.

Mais, au moment où madame Peyrol allait ouvrir la porte, elle s'arrêta et se retourna vivement vers Luizzi :

— Cependant, s'écria-t-elle avec résolution, votre présence dans ce château m'autorise à vous parler. Le choix de ma fille est fait. M. Bador, en s'adressant à elle, a montré qu'il la connaissait bien et qu'il me connaissait bien aussi ; il sait que, si la fortune que mon oncle nous destine me tombe en partage, ma fille sera aussi riche que moi ; il sait que, si Ernestine a été favorisée par mon oncle, elle ne détournera rien de sa fortune au profit de sa mère. — Quoi ! vous croyez, Madame... ! dit Luizzi. — J'en suis sûr, Monsieur. Ce malheur peut encore m'arriver, mais enfin il peut arriver aussi que cette fortune m'appartienne, et alors je vous annonce que je suis encore plus épouvantée de la partager avec l'un des hommes que vous avez vus dans cette maison, que de garder ma misère. Vous seul, Monsieur, n'avez montré ni cupidité ni lâche empressement. Je n'ai eu qu'un jour pour vous juger, et je n'ai qu'une heure pour vous dire qui je suis ; mais, puisque vous êtes venu dans ce château pour le même motif qui y amène tous ceux que j'y vois, je puis vous parler franchement et vous dire que j'ai fixé mon choix sur vous. Je vous le dis, Monsieur, parce que j'ai à vous demander votre engagement d'honneur de me permettre de disposer de la moitié de cette dot, si la volonté de mon oncle a été de me la donner.

Luizzi fut très-embarrassé de cette étrange déclaration ;

mais il résolut de couper court à cette nouvelle proposition, en répondant à Eugénie :

— Si monsieur votre oncle avait été plus franc avec vous, Madame, il vous eût épargné une démarche qui vous a sans doute été bien pénible et qui était inutile : j'ai déclaré à M. Rigot que je ne me mettais pas sur les rangs pour obtenir une faveur que je ne crois pas mériter.

A cette réponse, madame Peyrol devint pâle, et, saluant profondément le baron, elle se retira sans lui dire un mot. A peine Luizzi fut-il seul, qu'il ferma sa porte au verrou pour éviter de nouvelles visites; et, plus décidé que jamais à consulter le Diable sur les secrets de cette maison, il tira sa sonnette et l'agita avec rapidité. Comme à l'ordinaire, le Diable parut aussitôt; mais, contre son habitude, il n'avait ni l'air goguenard ni la malice cruelle qu'il semblait se donner à plaisir. Son regard avait repris toute sa sinistre splendeur, son sourire toute son amère fierté, et il aborda Luizzi avec une impatience visible. Sa voix était stridente et grave.

— Tu as l'air bien soucieux, maître Satan! lui dit Luizzi. — Que me veux-tu? — Ne le sais-tu pas? — A peu près; mais enfin parle, que me veux-tu? — Tu es bien laconique, toi d'ordinaire si bavard! — C'est que ce ne sont plus les intérêts d'un homme qui m'occupent, ce sont ceux d'un peuple. — Que tu vas pousser aux révoltes et aux séditions?

Le Diable se tut, et Luizzi reprit :

— Allons, puisque tu es si pressé, réponds : Quelle est l'histoire de ce Malais? — Il te l'a dite. — C'est-à-dire que j'ai cru la deviner! — Tu as montré de l'intelligence une fois en ta vie, c'est beaucoup. — Tes airs impertinents deviennent de l'insolence. — Je grandis avec les circonstances. Adieu! — Un moment! Ce n'est pas tout. J'ai compris l'histoire d'Akabila jusqu'au moment où Rigot fut sauvé par un vieillard. Après? — Ce vieillard, repartit le Diable, était le père d'Akâbila. Il avait un immense trésor, amassé depuis cent ans dans sa famille. Je suppose que tu sais que l'île de Bornéo est riche en diamants et en pierreries. L'Européen civilisé arriva chez cette race de Malais que vous appelez exécrable parce qu'ils massacrent sans pitié les hommes qui viennent s'emparer de leurs terres; la civilisation apporta ses crimes parmi les crimes de la barbarie.

Rigot, d'abord l'esclave, et ensuite l'ami et le confident d'Akabila, lui persuada d'assassiner son père et de s'emparer de ses immenses trésors. Il lui promit de le mener dans un pays où il trouverait des jouissances inconnues à sa nation. Une fois le crime accompli, tous deux s'échappèrent et abordèrent un navire portugais qui les débarqua à Lisbonne. Mais une fois sur la noble terre de la civilisation, les rôles changèrent : Akabila devint le domestique de son ancien esclave, et tu as vu comment lui a profité son parricide ! — Mais comment se fait-il que Rigot garde auprès de lui un pareil confident de son crime ? — Oh ! ceci passe ton intelligence, mon maître. Pour comprendre ce que fait Rigot, il faut avoir son âge, être de sa race et avoir été esclave. — Que veux-tu dire ? — Il faut avoir vécu manant sur une terre de gentillâtre qui ruina la famille de Rigot pour un délit de braconnage, il faut avoir reçu la bastonnade pour n'avoir pas apprêté assez vite la pipe de son maître. — Ainsi, c'est une vengeance ? — Et un plaisir. Tu ne peux t'imaginer la volupté que cet homme éprouve à donner des coups de pied au cul à un fils de roi ; tu ne te fais aucune idée de sa joie à voir ramper autour de lui ces basses cupidités qui encombrent sa maison. — Il est certain, dit Luizzi, qu'elles sont ignobles. — De quel droit les juges-tu si sévèrement ? — Il me semble qu'elles ne peuvent guère être plus honteuses. — Il y en a de plus honteuses encore. — Et quels hommes peuvent pousser plus loin l'abandon de toute pudeur ? — Toi peut-être, dit le Diable. — Moi? s'écria Luizzi. — Toi, maître, si jamais la misère t'arrive, si jamais tu es sevré de ces plaisirs que tu crois dédaigner parce qu'ils abondent dans ta vie ; toi, qui te crois un cœur sans ambition parce que tes désirs n'en voient pas de difficile ; toi, qui serais peut-être le plus plat de ces coureurs de dot si tu avais auprès de toi un luxe qui t'enivrât et auquel tu ne pourrais pas atteindre par d'autres moyens ; toi, qui méprises si souverainement des gens qui n'ont que le tort d'être pauvres. — Tu te trompes, Satan, reprit Luizzi avec dédain. Je puis aimer la fortune, je puis être ambitieux, mais jamais je ne me ravalerai à épouser une femme aux conditions qu'y a mises ce misérable qui est le maître ici. Jamais je ne donnerai mon nom à une femme dont la vie a commencé, sans doute, en se donnant a quelque manant qui est le père de mademoiselle Ernestine. — Tu es bien dur, mon maître, dit Satan. Tu oublies que

pareille faute a été commise par Henriette Buré. — Oh! ceci est bien différent : c'était une jeune fille bien élevée qui avait reçu une éducation honorable, et dont les nobles sentiments ont été surpris par un entraînement auquel la rigueur de sa famille l'a poussée. — La faute n'en est que moins excusable; car Henriette avait pour se défendre l'exemple des bonnes mœurs, l'autorité d'une saine éducation. Mais la pauvre fille du peuple, qui succombe, n'a pas autour d'elle les mille protections qui défendent une fille du monde. — Tu vas encore plaider la cause du vice. — Peut-être celle du malheur. — En ce cas, fais-toi romancier et laisse-moi tranquille. — Ainsi, dit le Diable, tu es bien décidé à ne pas épouser madame Peyrol? — Très-décidé. — Que Dieu te garde! dit le Diable.

Le bruit d'un courrier qui entrait avec fracas dans la cour interrompit la conversation de Satan et de Luizzi, et le Diable reprit aussitôt :

— C'est toi qu'on demande, baron, je te laisse à tes affaires.

XXXIV

RUINE.

A peine le Diable avait-il disparu que Luizzi vit entrer son valet de chambre Pierre, qu'il avait laissé à Paris.

— Quelles grandes nouvelles y a-t-il donc, lui dit-il, pour que tu sois venu ainsi à franc étrier? — Des lettres très-pressées venues de Toulouse, de Paris, de partout, des huissiers qui se sont présentés pour saisir dans votre appartement. — Chez moi? dit Luizzi. — Chez vous, monsieur le baron.

A ces paroles, Luizzi devint pâle et glacé. L'idée d'une ruine ne lui paraissait pas possible, mais la menace insolente que lui avait faite le Diable, l'adieu moqueur qu'il lui avait lancé en disparaissant, l'épouvantèrent. Il fit signe à Pierre de le laisser seul et décacheta les lettres qu'il venait de recevoir. La première lui annonçait la disparition de son banquier. Le coup fut terrible, mais enfin Luizzi avait des propriétés qui lui laissaient encore une fortune considérable. Il ouvrit ses lettres de Toulouse; elles lui apprenaient que tout

ce qu'il croyait posséder ne lui appartenait pas. Un homme avait paru dans le pays, un homme armé d'actes authentiques qui prouvaient que les propriétés de M. le baron de Luizzi père lui avaient été vendues par acte sous seing privé, à la condition par l'acquéreur d'en laisser jouir le baron tant qu'il vivrait. Si cet homme ne s'était pas présenté à l'époque de l'ouverture de la succession, c'est qu'il était alors en Portugal, où il avait transmis ses droits à un certain M. Rigot qui faisait poursuivre l'expropriation.

Il est inutile de chercher à peindre la rage et l'épouvante de Luizzi à la lecture de ces fatales lettres. Un moment il crut rêver, et il s'agita comme pour repousser l'horrible cauchemar dont il était poursuivi ; il ouvrit sa fenêtre comme si la fraîcheur de l'air devait chasser le délire qui battait dans sa tête; puis il s'imagina un moment que Satan avait voulu lui donner cet effroi pour le punir de son jugement sur le compte des autres, et, dans un violent accès de rage, il agita de nouveau son infernale sonnette. Le Diable reparut, toujours triste, toujours calme, toujours sérieux.

— Est-ce vrai? s'écria Luizzi. — C'est vrai, répondit le Diable. — Ruiné? — Ruiné. — C'est ton œuvre, Satan! c'est ton œuvre! s'écria le baron.

Et, dans un moment d'égarement indicible, il s'élança vers le Diable; mais sa main ne put saisir ce corps puissant qui était devant lui et qui lui glissait entre les doigts comme un serpent. Luizzi, emporté jusqu'à la folie par son impuissance, s'acharna à poursuivre cet être insaisissable jusqu'à ce que, épuisé de rage et de lassitude, il tombât sur le sol avec des cris, des larmes et des sanglots furieux. Sa douleur s'abattit plutôt qu'elle ne se calma, et il n'avait pas encore rassemblé ses idées, qu'il revit Satan debout devant lui, le regardant avec son triste et cruel sourire. En ce moment Luizzi, soulagé par ses larmes, pressa sa tête dans ses mains en s'écriant :

— Que faire, que faire? — Te marier, lui répondit le Diable.

Quand le baron fut revenu tout à fait de ce furieux désespoir, il se trouva seul et reconnut que le château était plongé dans le plus profond silence. Alors il se mit à réfléchir sur sa position, et peu à peu il se laissa aller à murmurer en lui-même ce honteux monologue :

— Me marier, a dit Satan, et avec qui? avec l'une de ces

deux femmes que j'ai repoussées ? m'unir à cette famille où la bassesse des mœurs est égale à celle des manières? Et qui sait encore si, en choisissant l'une de ces deux femmes, je ne prendrai pas précisément celle qui sera pauvre? car, moi, j'ai eu l'imprudence de ne pas prendre part au contrat que ces hommes ont passé entre eux. Oh ! si je le pouvais encore ! Il n'y a que les fripons d'heureux.

Il sembla qu'un éclair passât devant les yeux de Luizzi à ce moment et qu'il lui montrât les pensées où il était descendu, comme durant un orage nocturne un éclair fait voir à un homme dans quel précipice fangeux il est tombé. Luizzi eut horreur de lui-même, et, revenu un instant à des idées plus saines et plus calmes :

— Non, dit-il, je ne ferai pas cette infamie; d'ailleurs à quoi cela me servirait-il? Le choix d'Ernestine est fixé, sa mère me l'a dit. Elle, je l'ai repoussée; cependant il est peut-être encore temps.

Il s'arrêta encore devant cette idée; il en était déjà moins épouvanté. Pourtant il voulut chercher une distraction à sa douleur dans sa douleur même; et, pour cela, il reprit les lettres qu'il avait foulées aux pieds dans son accès de rage. Elles ne firent que lui confirmer sa ruine, et bientôt un abattement profond succéda au tumulte de ses premières émotions. Alors il mesura la vie qu'il avait devant lui, une vie de misère, de privations, et par-dessus tout une vie en butte à la raillerie et au mépris de tous ceux qu'il avait connus. La vanité, le plus détestable des conseillers après la misère, la vanité se fit entendre; et Luizzi, courant au mal comme un furieux à la mort sans vouloir regarder devant lui, se décida à tenter la fortune par un mariage. Il ne prit pas le temps de faire la moindre réflexion, et rappela encore une fois Satan, qui lui apparut avec la même tristesse et le même calme.

— Esclave, dit Luizzi avec un courage pour accomplir sa mauvaise action qu'il ne s'était jamais trouvé pour faire le bien; esclave, peux-tu une fois en ma vie me dire une vérité qui me soit utile? — Je t'en ai dit vingt que tu n'as pas voulu croire. — Eh bien! repartit Luizzi, dis-moi à laquelle de ces deux femmes appartiendra la dot que leur oncle doit donner à l'une d'elles? — Tu es donc décidé à faire ce que tu trouvais si méprisable? — Trêve de morale, Satan! lui dit Luizzi avec emportement; je n'ai pas la prétention d'être

meilleur que les autres hommes, car je commence à croire que c'est un rôle de dupe. — Tu n'as jamais valu mieux que les autres, reprit Satan. Tu as été, tu es même à cette heure plus vil et plus bas qu'aucun de ceux que tu as si cruellement blâmés, car ils ont eu de longues années pour arriver pas à pas à l'oubli de toute générosité et de tout bon sentiment, ils ont eu l'humiliation imposée par de plus riches qu'eux, ils ont eu la misère, le malheur, le mépris ; et toi, qui n'as rien subi de tout cela, tu as perdu comme eux toute générosité, toute grandeur, à la menace seulement des douleurs qu'ils ont souffertes. — Mais qu'est-ce donc que ma vie? s'écria Luizzi, en qui s'agitaient encore des restes d'honneur et de fierté. — C'est la vie humaine, la vie que les autres mettent douze ou quinze ans à accomplir et qui pour toi n'a duré qu'un quart d'heure. Je t'avais volé sept ans de ton existence, mais tu as rattrapé le temps perdu, tu n'as pas à te plaindre. — Implacable et froid railleur, repartit Luizzi, achève ton exécrable mission, arrache-moi la dernière de mes illusions, apprends-moi que cette femme que je vais épouser est une fille perdue, dis-moi toutes ses infamies, ne m'en cache aucune, afin que je boive jusqu'à la lie la coupe amère de mes propres bassesses. — Tu es donc bien décidé à épouser cette femme? Ne préfères-tu pas me donner dix ans de ta vie? — Pour me retrouver vieux dans la misère? non, reprit le baron, non. Quelle que soit cette femme, je l'épouserai. — Tu as encore près de deux ans pour tenter la fortune par des moyens honorables, reprit le Diable. — Non, repartit Luizzi avec une espèce d'acharnement sans raison; que ferais-je? et que sais-je faire? irais-je demander un emploi misérable à tous ces hommes que j'ai écrasés de mon luxe? me faudra-t-il mendier un travail que je ne saurais pas accomplir, et montrer une incapacité qui doublerait ma honte et mon désespoir? non, je veux épouser cette femme, je l'épouserai. — Tu es bien décidé? repartit Satan. — Oui, répondit le baron en montrant un siége au Diable et en lui faisant signe de s'asseoir. — Eh bien donc! reprit celui-ci, apprends ce qu'elle est.

EUGÉNIE.

XXXV

PAUVRE ENFANT.

Eugénie naquit le 17 février 1797, ou plutôt, le 20 février 1797, une enfant fut portée à la mairie du deuxième arrondissement, et inscrite sous le nom d'Eugénie Turniquel, fille de Jeanne Rigot, femme Turniquel, et de Jérôme Turniquel, son mari, ladite fille étant née le 17 du même mois.

— Pourquoi cette restriction? La déclaration était-elle fausse ? demanda Luizzi en interrompant le Diable. — Je ne t'ai pas dit cela. — Cette enfant n'était-elle pas bien celle qu'on désignait sous ces noms? — Je ne t'ai pas dit cela non plus, je t'ai dit un fait ; et ce que je puis t'assurer, c'est que la femme que tu connais, madame Peyrol, dont je vais te raconter la vie, est celle qui fut présentée à la mairie du deuxième arrondissement, le 20 février 1797. — Continue donc, repartit Luizzi; car, au point où tu prends ton récit, j'ai bien peur qu'il ne dure jusqu'à demain au soir. — Ne m'interromps donc plus, reprit le Diable, et il continua :

Tu n'as aucune idée de la vie du peuple, mon maître, et peu de personnes ont idée de la vie du peuple parisien à cette époque. Aujourd'hui c'est une chose rare, même parmi les pauvres, que d'habiter longtemps la même maison. On change volontiers d'appartements comme d'habits, et, de même que la provincialité est détruite en France, ainsi le voisinage a disparu de Paris. A l'époque dont je te parle, au contraire, chaque quartier avait une communauté d'existence qui faisait dire à ses habitants : « Je tiens à mon quartier, j'y suis né, j'y suis connu, j'y mourrai. » Cette confraternité, qui attachait les habitants d'une rue les uns aux autres, liait encore plus intimement entre eux les locataires d'une maison. Celle qu'habitaient les parents d'Eugénie était située rue Saint-Honoré, à l'endroit où l'on a ouvert depuis la rue qui mène au marché des Jacobins. C'était une immense mai-

son, dont le premier était occupé par M. de La Chesnaie, sa femme, sa fille et son fils. Tous les étages supérieurs étaient divisés en petits logements, dont Jérôme Turniquel occupait le moindre. Ce que tu connais de madame Turniquel ne doit guère te faire comprendre ce qu'était son mari. Jérôme était maçon. Il avait vingt ans lorsque Jeanne Rigot en avait trente. Dans l'état misérable où Jérôme était né, il avait commencé sa vie par le travail; il était orphelin, et, à peine âgé de huit ans, il servait les maçons pour gagner son pain. Des principes de probité qui semblaient innés en lui, car il n'avait reçu aucune espèce d'éducation, l'avaient toujours préservé de l'entraînement des mauvais exemples. Aussi, à vingt ans, Jérôme était-il déjà sorti de sa position de manœuvre; ses maîtres lui confiaient la direction de travaux importants et le montraient en exemple à tous leurs ouvriers. Cette fermeté que Jérôme avait contre lui, il ne l'avait que rarement contre les autres, à moins qu'il ne s'agît de l'exécution rigoureuse de ses devoirs. Jérôme était une de ces natures bonnes, simples, candides, qui se blessent elles-mêmes quand il leur faut frapper sur les autres ; peut-être aussi se mêlait-il à cette bonté de Jérôme, je ne dirai pas du dédain pour sa profession, à laquelle il se livrait avec ardeur, mais une sorte de dégoût à se trouver incessamment en contact avec des êtres brutes, grossiers et insolents, et qu'on ne peut souvent dominer que par les brutalités et l'insolence. Toute l'espérance de Jérôme était donc d'arriver assez vite à la fortune, ou plutôt à l'aisance, pour que ce contact ne fût plus si immédiat. Ce n'était pas fierté, c'était délicatesse : il ne méprisait pas ses camarades. Ses camarades le blessaient. C'était comme une main fine et blanche forcée de presser une main rude et calleuse dont l'étreinte la faisait souffrir. Aussi, dans tout le quartier Saint-Honoré, les femmes ne l'appelaient-elles pas autrement que le beau Jérôme. En effet, Jérôme était véritablement beau, et son caractère retiré, triste et mélancolique, ajoutait à cette beauté une distinction dont les gens de sa classe se défendaient de ressentir l'influence par jalousie, mais qui avait son expression la plus complète dans un seul mot des petits enfants du quartier : ils appelaient Jérôme *monsieur* Jérôme. Il avait vingt ans, et, le front courbé vers le sillon de travail qu'il traçait devant lui, il n'avait pas encore levé la tête pour regarder la belle espérance qu'il se faisait de l'avenir ; car il avait peur de la

voir trop loin de lui et de perdre courage. Il n'avait encore ni aimé, ni rêvé. C'était un homme enfant, un homme par le caractère, un enfant par le cœur.

Tout à coup il fut arraché à la préoccupation de son labeur par une lettre du maire de son arrondissement, qui l'avertissait qu'il serait bientôt atteint par la réquisition. Jérôme fut anéanti. Il savait mieux que personne, lui qui avait avancé pas à pas vers une moindre misère, que les fortunes n'arrivent vite à personne. Il ne pouvait se faire illusion sur son avenir militaire, car il ne savait ni lire ni écrire; puis il y avait derrière lui un point d'où il était parti et qui était déjà bien loin. C'était un long chemin qu'il avait mis douze ans à parcourir; il tenait toute la distance qui sépare l'aide du contre-maître, et voilà qu'il le fallait quitter tout à coup pour en reprendre un autre. Tout ce qu'il avait eu de courage et de persévérance le mettait dans la position où se trouvaient les mauvais sujets qui avaient passé leur vie dans les cabarets et la fainéantise. Il lui fallait être soldat comme eux; Jérôme ne trouvait pas cela juste. Et, de même qu'il y a des natures hardies et aventureuses qui savent quitter une carrière et en aborder une autre, qui réédifient courageusement et rapidement une nouvelle fortune sur les ruines de l'ancienne, ainsi il y en a d'autres, puissantes seulement par la patience, qui se sentent l'incapacité de regagner ce qu'un désastre leur enlève. Jérôme avait cette dernière nature, et l'obligation de devenir soldat lui causa un véritable désespoir. Ce désespoir fut, selon son caractère, profond et taciturne; il ne déborda pas en imprécations comme celui des esprits légers. Aussi ne se calma-t-il point en quelques jours, dévoré par sa propre violence. Aucun de ses camarades ne le devina, car il ne le confia à aucun d'eux. Il sentait trop bien qu'il ne serait pas compris. Une seule femme s'aperçut que la mélancolie habituelle de Jérôme s'était changée en découragement. Cette femme était Jeanne Rigot, revendeuse rue Saint-Honoré, qui demeurait dans la même maison que Jérôme. Son logement était en face de celui du contre-maître, et le soir, quand il rentrait de l'ouvrage, il causait quelquefois avec Jeanne, qui lui racontait les bénéfices de la journée. Souvent le maçon avait prêté de petites sommes à la revendeuse pour l'aider dans son commerce de tous les jours; souvent Jeanne avait préparé un peu de bouillon à Jérôme, quand sa santé, assez faible, succombait

à la persévérance qu'il mettait dans ses rudes travaux. Il faut te dire d'abord que la vieille femme que tu as vue ici a été une très-belle fille.

— Je le sais, dit Luizzi, le postillon Petit-Pierre, qui doit la connaître, m'en a dit quelque chose. — Le postillon Petit-Pierre en a menti ! La fatuité, mon maître, n'est pas le privilége des grands seigneurs, quoique de tous leurs vices ce soit celui que le menu peuple leur a pris le dernier. Jeanne était une belle fille, et elle était sage, quoique intéressée ; d'ailleurs, crois-moi, autant les mauvaises mœurs ont une large place dans l'existence de la fainéantise, autant elles ont peu d'endroits où se glisser dans une vie de labeur. Ces gens-là se levaient à quatre heures du matin, restaient toute la journée absents de chez eux, et n'y rentraient guère le soir que pour le repos. Les désirs s'épuisent dans les fatigues du corps, et jamais, entre le laborieux Jérôme et l'active Jeanne, il n'y avait eu ce trouble des sens qui égare tant de gens du monde. Je ne te parle pas des rêves d'amour : Jérôme en était seul capable, et, s'il les eût ressentis, ce n'eût pas été à une grosse fille bien gaie, bien alerte, bien réjouie, qu'il les eût adressés. Cependant ces deux êtres s'aimaient ; il y avait entre eux un lien commun. Ce lien était une probité incorruptible ; Jeanne était pour Jérôme la plus honnête femme qu'il connût, Jérôme était pour Jeanne l'ouvrier le plus rangé, le plus probe, le plus exact, le plus digne d'une bonne fortune. Si la tristesse de Jérôme n'avait été que dans ses paroles, peut-être Jeanne ne s'en fût-elle pas aperçue, mais pendant plusieurs jours, au lieu de s'arrêter un moment chez elle, au lieu de dire un bonsoir amical à tous ses voisins dont les portes, incessamment ouvertes sur le long corridor, laissaient voir la vie de chacun et regardaient dans la vie des autres ; au lieu de cela, Jérôme rentra dans sa chambre sans prononcer une parole, sans répondre aux bienvenues qui l'accueillaient de tous côtés.

Un soir qu'il avait paru plus triste que de coutume, Jeanne prit une grande résolution : elle attendit que tout le monde fût couché, puis elle alla frapper à la porte de Jérôme. Il ouvrit, étonné qu'on vînt chez lui à pareille heure ; il fut encore plus étonné quand il aperçut Jeanne qu'il croyait endormie depuis longtemps. La pauvre fille ne fut pas longue à expliquer le motif de sa visite : elle dit à Jérôme comment elle soupçonnait qu'il avait perdu le peu d'argent qu'il pos-

sédait, et elle lui offrit ses misérables économies pour le tirer de l'embarras où il était. C'était la première marque d'intérêt désintéressé que Jérôme recevait, car la prédilection de ses maîtres tenait surtout à la supériorité de Jérôme sur ses camarades. Le pauvre garçon en fut touché jusqu'aux larmes; mais il désabusa Jeanne, et, lui accordant une confiance toute nouvelle pour lui, il lui raconta le véritable sujet de ses chagrins. A son tour la pauvre fille demeura découragée et triste : le malheur qui arrivait à Jérôme dépassait de beaucoup ce qu'elle pouvait pour le sauver, et tous deux se séparèrent sans aucune espérance de parer un coup si terrible. Le lendemain, tout le corridor, toute la maison, tout le quartier savait la cause de la tristesse de Jérôme : les uns se moquaient de ce grand garçon qui avait peur de se faire soldat, les autres plaignaient ce bon ouvrier forcé de perdre son état. Jeanne, attentive à tout ce qui se disait, n'y trouvait pas une grande consolation, lorsqu'un propos d'un de ses voisins la mena à réfléchir plus profondément qu'elle ne l'avait encore fait. « Dame! dit-il, il n'y aurait que deux chances pour Jérôme de n'être pas soldat, ce serait d'être marié et il ne l'est pas, ou ce serait qu'une fille déclarât qu'il la rendne grosse et qu'elle demandât à épouser son séducteur. » Ces mots étaient à peine achevés que le parti de Jeanne fût pris: elle décida qu'elle irait devant le magistrat déclarer qu'elle était grosse du fait de Jérôme. Te dire que Jeanne comprit son dévouement dans toute sa portée, qu'elle mesura le sacrifice qu'elle faisait de son honneur, de sa bonne réputation, ce serait lui supposer des sentiments qu'elle n'avait pas. Pour Jeanne, faire l'action qu'elle allait tenter, c'était aller mentir au gouvernement, et pour le peuple, le gouvernement est un ennemi naturel qu'il se croit toujours en droit de tromper; puis c'était venir dire à ses voisins le tour qu'elle avait joué à la municipalité, sans douter un instant qu'elle pût trouver un seul incrédule quand elle dirait que cette grossesse était une supposition.

Elle sortit donc un matin de bonne heure, alla chez le maire, et là, devant le conseil municipal assemblé, elle fit cette déclaration, sans honte, sans embarras, et rentra chez elle toute joyeuse de ce qu'elle avait fait. Elle se réservait d'en donner la surprise à Jérôme comme d'une bonne nouvelle. Quelques jours s'étaient passés lorsque celui-ci reçut une lettre de la mairie, et, comme de coutume, il se la fit

lire par un voisin. L'étonnement de l'un et de l'autre fut immense lorsqu'ils apprirent que le maire demandait à Jérôme s'il reconnaissait la véracité de la déclaration de Jeanne Rigot, l'invitant, en ce cas, à ce préparer à épouser sa victime. Jérôme jura ses grands dieux que tout cela était faux, et dix minutes n'étaient pas écoulées que tout le corridor savait la grande nouvelle. On parlait de chasser Jeanne et Jérôme de la maison, et de descendre en masse chez le propriétaire pour le prier de donner congé à ces deux mauvais garnements hypocrites. C'est que tous ces ouvriers avaient des jeunes filles à qui l'exemple de l'inconduite de Jeanne pouvait être fatal. Ce jour-là toutes les portes restèrent fermées, le corridor était en deuil. Le soir venu, Jeanne rentra toujours joyeuse, fredonnant de sa grosse voix une chanson populaire; puis s'écria et s'étonna à l'aspect de ce voisinage clos et fermé un jour ouvrable, comme si c'eût été un jour de fête. Elle appelait déjà les uns et les autres, lorsque Jérôme entr'ouvrit sa porte et lui fit signe d'entrer. Plus d'un œil collé à un judas vit cette visite, et l'indignation générale ne fit que grandir. On ouvrit doucement, on échangea quelques paroles furtives d'un coin à un autre; il fut décidé que la démarche près du propriétaire serait faite immédiatement. Un vieux cordonnier et un tisseur de bas ôtèrent leur tablier, donnèrent une rincée d'eau à leurs mains et descendirent au nom de la communauté.

Pendant ce temps, Jérôme interrogeait Jeanne sur les raisons qui l'avaient poussée à faire ce qu'elle avait fait, et Jeanne lui contait tout naïvement comment elle avait voulu le sauver de la réquisition en se moquant de M. le maire. Alors Jérôme lui apprit les terribles résultats de son imprudence. Ce ne furent ni le désespoir ni la douleur qui entrèrent dans l'âme de la grosse fille, ce furent la colère et l'indignation. Elle ne parlait pas moins que de faire taire les mauvaises langues en leur arrachant les yeux, lorsqu'un grand murmure se fit entendre dans le corridor. On distingua la voix du cordonnier qui s'écriait :

« — Oui! Monsieur, ils sont enfermés ensemble ! »

Aussitôt on frappa à la porte de Jérôme, qui, craignant encore plus l'exaltation de Jeanne que l'irritation de ses voisins, se plaça sur le seuil pour empêcher l'une de sortir et les autres d'entrer. Mille accusations s'élevèrent alors, et tous, hommes, femmes, enfants, crièrent au propriétaire :

« — Jeanne est dans la chambre! Jeanne est dans la chambre! — Oui, elle y est, dit Jérôme. — En ce cas, répondit le propriétaire, vous comprenez que je ne puis vous garder plus longtemps, je ne puis permettre un tel scandale dans ma maison. — C'est sa maîtresse! c'est une coquine! c'est un vaurien! Il lui a fait un enfant! s'écriait-on de tous côtés. Qu'on le chasse, s'il ne veut pas l'épouser! — Eh bien! je l'épouserai, répondit Jérôme, et malheur à qui osera lui adresser une injure à présent! »

Puis il se tourna vers Jeanne et lui dit :

« — Venez, Jeanne, et ne craignez plus que personne vous fasse le moindre reproche, car vous êtes ma femme maintenant. »

Ce fut ainsi que Jérôme, le beau jeune homme au cœur doux et mélancolique, épousa la grosse fille réjouie et brutale dont tu vois aujourd'hui les restes. Huit mois après ce mariage, Eugénie, comme je te l'ai dit, fut portée à la mairie et inscrite sur le registre de l'état civil, comme étant la fille de monsieur et madame Turniquel. Eugénie fut longtemps une pauvre et chétive créature, bien mièvre, bien pâle, bien maladive. Joueuse comme un papillon, elle échappait le plus qu'elle pouvait à la surveillance de sa mère, qui la punissait brutalement de ses moindres défauts d'enfant. A vrai dire, elle bravait ses châtiments avec une résolution qui irritait surtout cette femme brusque et violente, dont la grossière nature ne pouvait comprendre tant de courage dans un corps si frêle; mais, lorsque le soir venait et que Jérôme rentrait de l'ouvrage, s'il voyait sa fille en pénitence dans un coin, et s'il lui disait doucement, en tournant vers elle ses beaux yeux si doux et si tristes : « Eugénie, tu n'as pas été sage, » l'enfant fondait en larmes et demandait humblement pardon à son père, non pas d'avoir mal fait, mais de lui avoir causé du chagrin.

Jeanne ne voyait pas sans haine contre son enfant cette soumission à Jérôme et cette révolte contre elle : c'était en la battant cruellement qu'elle se vengeait de la préférence de sa fille pour son père. Il était souvent obligé de s'entremettre pour que l'enfant ne succombât pas aux mauvais traitements qu'elle recevait. Pour laisser à Jeanne moins d'occasions d'être irritée contre sa fille, il l'envoya à l'école, et l'enfant fit de si rapides progrès que son père en était ravi. Mais madame Turniquel ne pouvait estimer une instruction

qu'elle ne connaissait pas et dont elle n'avait jamais senti le besoin. Pour elle, une enfant pâle, chétive, sauvage, frêle, n'était qu'une charge insupportable; et, lorsqu'un des riches locataires de la maison, la rencontrant par hasard sur un palier, s'informait à Jeanne de sa fille Eugénie, cette enfant si mièvre et si distinguée, elle répondait brutalement : « Je ne sais pas comment m'est venu ce petit laideron rachitique. » Jérôme au contraire adorait sa fille; et, toute petite qu'elle était, Eugénie devint pour lui une consolation. Tous deux, sans que le père osât le dire à l'enfant, sans que l'enfant pût s'en rendre compte, souffraient silencieusement de cette tyrannie brutale qui marchait à côté d'eux, la parole en main et le poing levé. Eugénie était une enfant bizarre, faisant retentir la maison de ses cris et de ses rires tant que son père était absent, fuyant sa mère et se faisant poursuivre par elle d'étage en étage. Souvent elle avait trouvé un refuge chez le marquis de La Chesnaie, qu'elle amusait par son babil. Ce fut une des plus graves circonstances de sa vie; car, lorsque les filles de la maison découvraient Eugénie dans l'antichambre, se cachant derrière un domestique pendant que sa mère tempêtait sur l'escalier, elles s'emparaient d'elle et s'amusaient à l'habiller de mille façons qui lui seyaient toutes à merveille, tant il y avait de grâce particulière dans ce jeune corps et dans cette douce et naïve figure! Eugénie se plaisait à cette occupation et aimait surtout, non pas à s'entendre dire qu'elle était jolie, mais qu'elle avait l'air d'une demoiselle; et ce n'était qu'avec peine qu'elle reprenait ses habits grossiers et taillés sans grâce. C'était en elle un besoin d'élégance inné que ce badinage développa encore. Cependant, dès que son père paraissait, elle quittait tout pour lui. Elle rentrait dans sa pauvre mansarde, et les petites filles de son âge passaient vainement devant sa porte en lui criant : « Eugénie! nous allons jouer dans le jardin; » elle demeurait à côté de son père, lui lisant un livre grave, un chapitre de l'histoire romaine qu'elle ne comprenait pas, mais heureuse parce qu'elle voyait son père satisfait. Et lui, prenant alors son enfant sur ses genoux, serrait doucement ses petits pieds délicats et ses petites mains, et lui disait tout bas : « Oh! va, tu ne seras jamais la femme d'un ouvrier, la femme d'un brutal; tu y mourrais, pauvre petite. » C'est qu'il y mourait, lui, le malheureux jeune homme, pauvre âme poétique et ignorante qui ne savait où répandre ses douleurs et

qui s'en accusait quelquefois! D'autres jours il s'en allait avec son enfant, l'emmenant à travers la campagne, la portant dans ses bras jusqu'à de beaux sites qu'il aimait, et là il lui montrait la nature. Saintement inspiré, il lui disait : « Vois comme c'est beau! comme il fait bon respirer et dormir ici! » Et il berçait son enfant sur ses genoux: et, l'enfant bientôt endormi, s'éveillait quelquefois au bruit des sanglots étouffés de Jérôme, et elle lui jetait ses bras autour du cou, lui disant : « Pauvre père! pauvre père! » Et il lui répondait : « Pauvre enfant! pauvre enfant! » Puis ils revenaient bien lentement ensemble, le plus lentement qu'ils pouvaient, et Jérôme disait à Eugénie : « Tu ne diras pas à ta mère que nous avons pleuré. »

Il fallut cependant que Jérôme cédât à la volonté formelle de sa femme et qu'il permît d'utiliser le peu de force de cette enfant inutile. Jeanne la trouvait assez savante, mais pas assez productive. On mit Eugénie en apprentissage chez une couturière. Là encore elle montra une adresse rare et une vive intelligence. Mais, là encore, l'habitude de voir sans cesse de brillantes étoffes et d'élégantes toilettes lui rendit de plus en plus odieux le lourd accoutrement dont sa mère l'affublait. Le malaise de sa nature, dans la vie misérable qu'elle menait, se révélait par les seules choses dont elle pût se rendre compte, par un soin excessif de sa personne, par le désir des délicatesses matérielles, en attendant que celles de l'âme fussent intelligibles pour elle. Ne crois pas cependant, baron, que cette enfant, si maltraitée par sa mère, eût été instruite à la révolte contre elle. Tant que ce ne fut qu'une toute petite enfant, l'antipathie de sa nature résista instinctivement à l'autorité maternelle, parce qu'elle était grossière; mais, dès que sa jeune intelligence put comprendre l'idée du devoir, Jérôme lui apprit combien était sacré le titre de mère, il lui apprit tout ce qu'il demandait de soumission et d'obéissance; et Eugénie, confiante en la parole de son père, accepta sans murmurer cette obéissance et cette soumission. Elle avait onze ans, et rien n'annonçait encore qu'elle dût devenir un jour la femme grande et belle que tu connais. Le terme de son apprentissage approchait, tant elle avait d'amour pour un travail où elle touchait sans cesse de la soie, de la mousseline, de fines batistes, des choses douces, frêles, élégantes comme elle. Un jour, une autre enfant de la maison, appelée Thérèse, vint chercher Eugénie en pleurant et en criant qu'on

venait de rapporter son père blessé. L'enfant ne fit qu'un bond du magasin chez elle. En entrant dans la chambre où ils logeaient, elle vit Jérôme étendu sur son lit, évanoui et couvert de sang. Jeanne criait et pleurait, les voisins s'empressaient; mais personne ne portait de secours utiles au pauvre blessé. Eugénie qui ne pleurait pas, elle qui pleurait si souvent, s'écria :

« — Qu'est-ce qu'a ordonné le médecin ? — On n'en a pas trouvé dans le voisinage, lui dit-on. — Je vais en chercher un, » répondit-elle résolûment.

Et tout aussitôt la voilà qui sort, et qui va de maison en maison demandant un médecin ; et, lorsqu'elle en découvrait un, elle montait, sonnait, demandait le médecin, et lui disait d'une voix brève et impérative :

« — Allez tout de suite rue Saint-Honoré, n°..., il y a mon père qui se meurt. »

Elle alla ainsi chez trois ou quatre médecins, et ne rentra que lorsqu'elle fut assurée qu'ils viendraient. Ce fut le premier acte de ce caractère ferme, décidé, rapide, qui a régi toute la destinée de cette femme et dont tu as eu toi-même à juger ce soir lorsqu'elle est venue te dire en face ce qu'elle espérait de toi et ce qu'elle en pensait. Eugénie ne revint près de son père que pour l'entendre condamner par les médecins. On tenta cependant une saignée. L'enfant tenait la cuvette où tombait le sang de son père. Cette opération ne réussit qu'à rendre un moment de connaissance à Jérôme. Il chercha sa fille des yeux, et, l'ayant aperçue près de son lit, il lui tendit la main en murmurant doucement :

« — Pauvre enfant ! »

Puis le délire de l'agonie le saisit, et il mourut en balbutiant jusqu'à son dernier soupir :

« — Pauvre enfant ! pauvre enfant ! »

Jeanne avait aimé son mari comme elle pouvait aimer, sans comprendre qu'il ne fût pas le plus heureux des hommes ; car elle valait bien pour le moins les femmes des autres ouvriers qui se trouvaient heureux. Elle éprouva donc un violent désespoir quand fut prononcé le mot fatal : « Il est mort ! » et ce désespoir fut tel que des voisins furent obligés de l'emporter et de la retenir chez eux. On oublia Eugénie, qui n'avait point poussé de cris et qui était restée à genoux au pied du lit du mort; et, la nuit venue, l'enfant veilla auprès du cadavre de son père, sans que personne s'oc-

cupât d'elle. Tu n'as jamais vu mourir personne, baron; tu n'as jamais passé les douze heures d'une longue nuit à côté du lit d'un mort; tu ne sais pas ce que c'est que de contempler à la lueur d'une lampe vacillante un visage qui, quelques heures auparavant, vous souriait avec amour, de regarder des lèvres immobiles et froides qui vous disaient : « Enfant, je t'aime! » de tenir dans sa main brûlante une main glacée qui, quelques heures auparavant, se posait sur votre tête et vous couvrait de sa protection; tu ne sais pas l'immense enseignement qui se résume dans ces quelques heures, ce qu'elles apportent de réflexion et de maturité à la pensée, ce qu'elles donnent de résignation à l'âme. Oh! s'il m'était permis à moi, Satan, de vouloir rendre les hommes bons et saints, je les enverrais souvent regarder mourir et je les enverrais souvent s'entretenir avec la mort. Ce n'est pas à onze ans qu'on se rend compte de la vie; mais à tout âge on comprend quand on souffre, et Eugénie souffrait. Ce mot : Pauvre enfant! que son père lui disait dans toutes ses douleurs et qu'il lui avait laissé comme un dernier adieu, ce mot résonnait sans cesse à son oreille. Toute petite, elle se levait sur la pointe des pieds pour voir ce visage doux et calme de son père, espérant que ce triste mot : Pauvre enfant! qu'elle demandait autrefois avec un sourire, viendrait encore une fois lui dire d'espérer; mais rien ne répondait. Oh! c'était pour elle un effroyable désespoir que cette immobilité de la mort contre laquelle on frappe vainement sans l'agiter, que ce silence de la mort qui dit sans voix : « Rien, rien, plus rien! » Puis, à travers l'étroit espace qui la séparait de la chambre où on avait emporté Jeanne, elle entendait les gémissements de sa mère et les consolations empressées qu'on lui prodiguait; et, se voyant ainsi abandonnée, elle sentit que la vie, comme la mort, lui répondait : « Rien, rien, plus rien! » Alors elle voila la figure de son père, se mit à genoux et pria Dieu.

Luizzi écoutait le Diable avec un singulier et muet étonnement depuis le commencement de son récit, mais il ne put s'empêcher de se récrier au ton solennel et triste avec lequel l'archange déchu prononça cette dernière parole. Satan regarda Luizzi de son œil fauve et brûlant, et reprit :

— Elle pria Dieu, mon maître, elle pria Dieu et reprit espérance ; car Dieu, vois-tu, Dieu a gardé l'espérance dans sa main pour la répandre sur les hommes qui le prient. Elle

pria Dieu, l'enfant, et il lui envoya une goutte de cette rosée céleste dont je suis sevré depuis l'éternité jusqu'à l'éternité ; car, moi, je ne prie pas Dieu. Non, non, j'ai trop d'orgueil, maître, je ne le prie pas : il me pardonnerait!

Si les intentions humaines peuvent faire comprendre ce que Satan paraissait éprouver, on eût dit qu'il semblait dédaigner le blasphème contre l'Éternel en parlant de l'appui qu'il donna à une si faible et si petite créature ; on eût dit qu'il cherchait à se grandir en attestant que la persistance de sa révolte n'était pas une nécessité imposée par Dieu, mais un effet de son implacable volonté de roi du mal ; on eût dit enfin qu'il ne glorifiait si haut l'inépuisable bonté de l'Éternel que pour mieux se vanter de l'inépuisable offense qu'il lui opposait. Puis il continua :

— Ainsi l'enfant était entrée bien insoucieuse et légère dans cette chambre de mort ; ainsi elle en sortit prévoyante et sérieuse. Du reste, aucun des enseignements de cette grande leçon qu'on appelle la mort ne lui manqua. Après avoir vu la vie s'en aller de ce corps, elle vit ce corps s'en aller de cette chambre ; et, après être restée seule avec un cadavre, elle resta seule avec rien. On ne voulait pas laisser rentrer Jeanne dans son logement avant quelques jours écoulés, et Jeanne ne demandait pas sa fille. Quand Eugénie fut seule, tout à fait seule, elle eut peur, elle pleura, elle sortit. Quel accueil elle reçut? des regards qui la suivaient avec plus de curiosité que d'intérêt, des chuchotements à son passage, sans qu'on lui adressât une parole ; puis des enfants, plus cruels ou plus pitoyables que leurs parents, et qui lui dirent :

« — Est-ce vrai, pauvre Eugénie, qu'on va te renvoyer aux Enfants-Trouvés ? »

Ce mot épouvanta Eugénie et lui rappela une circonstance à laquelle jusqu'à ce moment elle avait fait peu d'attention. Son père avait une cassette dont il gardait la clef, et souvent il avait dit à sa fille : « Tiens, vois-tu cette cassette? il y a là un secret qui te regarde et que je te dirai un jour. » Dans un moment de terreur, elle voulut s'emparer de ce petit meuble comme si tout ce qui avait été de son père devait la protéger. Elle rentra dans la chambre qu'elle venait de quitter ; sa mère y était revenue et tenait en main la cassette qu'elle avait ouverte et dont elle avait jeté au feu le contenu, une liasse de papiers. Par une espèce d'intuition inouïe, Eu-

génie comprit qu'on lui enlevait quelque chose, qu'on lui enlevait une dernière espérance, et elle s'écria en courant vers sa mère :

« — Cette cassette est à moi, ce qui est dedans est à moi. — Il n'y a rien ici à toi, lui répondit sa mère en la repoussant violemment ; il n'y a rien ici à toi, pas même le pain que tu manges, car tu ne le gagnes pas. — Je n'ai pas mangé depuis que mon père est mort, répondit intrépidement l'enfant, et ce n'est pas votre pain que je mangerai, ma mère ! »

Voilà comment se retrouvèrent cette mère et cette fille, après la mort du mari de l'une et du père de l'autre ! Un moment après, Jeanne sortit ; car il fallait songer aux besoins du jour et du lendemain. Les pauvres ont cela de malheureux, qu'ils n'ont pas même le loisir de se repaître de leur malheur. Jeanne laissa à sa fille le soin d'arranger cette chambre où son père était mort.

Si jamais Eugénie t'appartient, dit le Diable en s'interrompant, et si tu vois suspendu à son cou, par un brin de soie, un petit sachet, ne le lui arrache pas comme le souvenir impie d'un premier amant : il renferme un petit morceau de linge sur lequel il y a une goutte du sang de Jérôme, c'est le seul débris de cette noble vie, c'est le seul auquel elle puisse adresser son adoration pour son père, c'est son culte à elle, c'est le plus saint après celui que j'ai renié.

Cependant l'orgueilleuse réponse de l'enfant à sa mère n'avait pas été une vaine parole. Eugénie sortit à son tour ; elle alla chez la couturière qui la faisait travailler et lui demanda un salaire pour ce qu'elle pourrait faire en dehors des heures qu'elle lui devait. L'enfant, dont les jours étaient engagés, vendit ses nuits, et elle rentra à la maison pouvant dire à sa mère : « Je gagne mon pain ! » Mais ce ne fut bientôt plus le pain de l'enfant qu'il lui fallut gagner, ce fut celui de sa mère, à qui Jérôme avait fait abandonner son commerce de revendeuse, et qui trouva la place prise et les habitudes changées lorsqu'elle voulut le recommencer. Ne crois pas qu'Eugénie disposât de l'argent qu'elle gagnait : elle le remettait à sa mère, et sa mère, tous les matins, lui coupait un morceau de pain, lui donnait un sou et lui disait : « Va travailler. » Ne ris pas, maître ! ne ris pas, orgueilleux possesseur de millions qui touches à la misère ! tu peux apprendre bientôt le prix d'un sou. Un sou, pour le plaisir, ce

n'est rien ; un sou, pour le besoin, c'est un trésor. Le soir venu, la pauvre enfant, presque toujours rentrée la première, préparait la table et le frugal repas du soir ; et, après le repas, le travail encore, les nuits passées à la lueur d'une pauvre chandelle! Les premières furent cruelles, crois-moi ; il lui fallut faire l'habillement de deuil de sa mère et le sien. Cependant ceci fut une grave circonstance pour elle, et voici pourquoi :

Pour la première fois elle disposa de l'étoffe qui devait la vêtir, et, pour la première fois, son instinct de haine contre les formes disgracieuses eut le champ libre : elle donna à sa robe grossière la mode la plus nouvelle et la plus distinguée. Ne pense pas qu'elle le fit étourdiment, par une vanité imprévoyante. Elle savait bien que les rustiques façons de Jeanne s'en irriteraient. Elle prévit qu'elle serait battue, et elle fut battue; mais elle fut belle ainsi. On murmura autour d'elle qu'elle ne semblait pas faite pour être une ouvrière; elle eut dans sa mise la tournure de son cœur, et elle fut contente.

— Ah ! je comprends que tu aimes cette femme, dit Luizzi ; cette femme, c'est l'orgueil au plus bas de son échelle. — L'orgueil n'est jamais bas, mon maître; il n'y a que la vanité qui, si haute qu'elle soit, rampe toujours dans la fange.

Luizzi accepta sans répondre l'injure de Satan et lui fit signe de continuer. Le Diable reprit :

XXXVI

PAUVRE FILLE.

Je te l'ai dit, baron : l'enfant n'était plus, la jeune fille avait commencé. Maintenant laisse-moi te dire ce que c'est que la vie d'une pareille jeune fille. C'est le travail sans doute, mais c'est aussi la liberté. A six heures du matin, Jeanne et Eugénie quittaient la maison : la mère pour ressaisir tant bien que mal un peu des profits qu'elle faisait autrefois, femme du peuple, toujours dure et grossière, mais toujours honnête et laborieuse ; la fille pour aller à son atelier, puisant dans cet orgueil que tu blâmes la force d'accom-

plir ses devoirs. Comprends-tu maintenant qu'il faut quelque vertu à cette vie confiée à elle-même pour résister à toutes les séductions qui peuvent l'entourer, et à laquelle l'occasion ne manque pas pour faillir? Car, à défaut de sagesse, il n'y a pas autour d'elle, comme autour de l'existence de vos jeunes filles, la vigilance toujours présente d'une mère et les obstacles matériels de votre monde, qui ne laissent pas à ce qu'on appelle une demoiselle une heure où elle ait à subir l'entraînement d'un entretien que personne n'entend et ne surveille. Comprends-tu que cette vertu doit être bien grande, non-seulement pour résister à cette liberté, mais encore à l'immense étendue qu'a la séduction pour se déployer devant elle? Car vos femmes, baron, quand vous les séduisez, ou plutôt quand elles se laissent séduire, vous n'avez pas à leur montrer cet infernal paradis de la richesse et du luxe qu'elles habitent comme vous. Lorsqu'elles s'y égarent, elles n'ont d'excuse que la soif de l'amour. Mais ces malheureuses filles qui sont à la porte de ce beau jardin aux fruits d'or, qu'elles voient et qu'elles ne peuvent goûter, celles-là ont de bien plus dures tentations à repousser. Vos femmes se perdent dans les palais et les frais bocages où elles traînent leur oisiveté; les filles pauvres se perdent aussi quelquefois, mais c'est parce que la route qu'elles parcourent leur brise les pieds et que le fardeau de leur misère les écrase. Vous vous croyez riches en jeunesse et en espérances, vous, gens gorgés d'or, et vous êtes les vrais pauvres en cette seule et véritable richesse de l'homme, car vos rêves ne peuvent aller qu'à un pas devant vous, et les rêves de ceux qui n'ont rien ont d'immenses espaces à parcourir. Ce n'est pas dans les beaux salons que se font les plus beaux contes d'avenir dont la jeunesse s'amuse, ce n'est pas sous sa robe de soie qu'une noble fille est en proie à tous les désirs; c'est sous une robe de toile que battent tous les entraînements, c'est dans un atelier de pauvres belles filles que s'enfantent les plus grandes et les plus joyeuses espérances, les beaux amants, les riches atours, les plaisirs dorés, les triomphes inattendus; c'est là qu'est presque tout le bonheur de la jeunesse, l'espérance. Comprends-tu enfin que, lorsqu'il se trouve dans cette position commune de toutes les filles du peuple une fille à qui la nature a donné plus que le désir d'une vie de distinction, à qui elle en a donné le besoin; comprends-tu que, lorsque cette jeune fille ajoute à la vul-

garité de ces rêves le rêve des entretiens nobles, des occupations élevées, des plaisirs délicats de l'esprit, des succès du talent, il lui faut une grande vertu pour ne pas acheter tout cela par une faute qu'on lui dit être, à elle seule, le bonheur? Et je ne te parle pas de l'amour, mon maître, car vous l'avez aussi pour excuse aux égarements de vos femmes, qui sans cela n'en auraient aucune. Eugénie était cette fille dont je viens de te parler. Elle avait déjà dix-sept ans lorsque l'événement que je vais te raconter changea en malheur actif la souffrance passive et résignée de son âme. Elle était belle alors. Cette frêle et chétive nature s'était développée soudainement; sa taille s'était rapidement élancée, elle était flexible et menue comme le jeune arbre planté à l'ombre, qui se hâte de gagner le soleil. Une blancheur éclatante répandue sur son visage prouvait cependant que les forces vives de ce beau corps ne s'étaient pas développées aussi vite que sa taille, et Eugénie, après avoir été une chétive petite enfant, était une grande et faible jeune fille.

A l'époque dont je te parle, elle était chez madame Gilet, l'une des plus célèbres couturières de Paris, qui demeurait aussi dans la rue Saint-Honoré. Ses ateliers occupaient le côté d'une cour dont l'autre côté était habité par M. de Souvray, évêque sans évêché, qui, après avoir longtemps végété en Angleterre, était revenu vivre en France de la pension accordée par Napoléon aux prêtres sans emploi. Dans les ateliers de madame Gilet, Eugénie avait choisi une amie: c'était cette Thérèse avec qui elle avait été enfant dans ses jours de bonheur, et qui lui plaisait par un air de distinction et une coquetterie de parure qui faisait douter du peu qu'elle était. C'était, dis-je, par là qu'elle plaisait à Eugénie, plus que jamais en proie à ce besoin d'élégance inné en elle, et leur amitié n'avait guère que ce lien frivole d'être les deux plus belles et les deux mieux mises de leur magasin. Les habitudes du voisinage avaient introduit ces deux jeunes filles chez M. de Souvray. Cette liaison d'un homme comme l'ancien évêque et de deux enfants placées si loin de lui s'était faite par l'intermédiaire d'une certaine madame Bodin, qui tenait la maison du vieil évêque. Madame Bodin était une femme de trente ans à peu près, dont la beauté avait excité des soupçons qu'à ton sourire je vois que tu partages. Cependant il n'en était rien, et, si M. de Souvray était attaché à cette femme, c'est qu'elle le servait avec zèle et dévouement,

et, s'il aimait à faire causer les deux jeunes amies, c'est qu'il y a un charme infini pour les vieillards à laisser effeuiller sur leurs jours fanés les paroles roses de la jeunesse. Quelques vieux gentilshommes faisaient toute la société de M. de Souvray, et jamais Eugénie n'y avait trouvé d'autre jeune homme qu'un M. de Mednitz, lieutenant de vaisseau et neveu de l'évêque, lequel avait habité sa maison durant quelques mois, vers le commencement de 1813.

Un jour, ce fut un terrible jour pour tout un peuple et un bien plus terrible jour pour Eugénie, ce jour, le 30 mars 1814, le canon grondait autour de Paris ; la ville haletante s'épouvantait à l'idée de voir se précipiter tout à coup dans ses rues ces nuées d'ennemis amassés depuis tant d'années de tous les bouts de l'Europe contre la France. Elle s'effrayait surtout de ces hordes barbares de cosaques dont elle savait que la férocité avait si cruellement sillonné la Champagne. Tout tremblait, et cependant, au centre de Paris, les jeunes ouvrières de madame Gilet, assemblées comme de coutume, bâtissaient d'élégants canezous de mousseline, de légers fichus de gaze, s'épouvantant et riant en même temps à côté de cet empire qui tombait. Il était dix heures, lorsque tout à coup madame Bodin entra dans l'atelier et dit à Eugénie de lui venir parler. Celle-ci la suivit, et madame Bodin, les dents serrées, le visage pâle, contenant à grand'peine des douleurs atroces, lui dit :

« — Eugénie, mène-moi chez toi à l'instant; ta mère est absente, n'est-ce pas ? — Oui, dit Eugénie; mais pourquoi ? — Je te le dirai, Eugénie; viens, mais viens vite. »

La pauvre fille, tout étonnée, emmena madame Bodin, qui ne pouvait que se traîner et qui, à peine arrivée dans la chambre d'Eugénie, tomba sur une chaise en s'écriant :

« — Sauve-moi, ma fille ! sauve-moi ! je vais accoucher. — Ici ? s'écria Eugénie en reculant. — Oui, ici ou dans la rue; car M. de Souvray m'a chassée, quand ce matin je lui ai avoué que j'étais grosse. — Grosse? reprit Eugénie. — Oui, c'est son neveu qui m'a trompée, son neveu qui devait revenir à Paris et qui m'a abandonnée. »

Avant qu'Eugénie eût eu le temps de faire une réponse, les douleurs de l'enfantement devinrent si vives et si atroces, que madame Bodin coupait avec ses dents les draps du lit sur lequel elle était couchée. Eugénie courait par la chambre en criant :

« — Que faire? mon Dieu! que faire? — Oh! tais-toi, lui dit madame Bodin, ne me perds-pas; j'aurai le courage de ne pas crier, moi qui souffre des douleurs de l'enfer. Va chercher mon médecin, il est prévenu; va! »

Eugénie ne vit plus qu'une femme qui allait mourir, elle alla et revint avec l'accoucheur.....

Ah! mon maître, fit le Diable en s'interrompant et en regardant Luizzi d'un air tristement railleur, vos sœurs et vos filles n'ont pas de ces horribles spectacles, elles ne sont pas admises à de pareils secrets; la vie a pour elles un voile qui ne se lève ou qui du moins ne devrait se lever qu'au jour du mariage. Il n'en est pas ainsi du pauvre; il a toute occasion d'apprendre tout, et la première fois qu'Eugénie sortit de son ignorance de jeune fille, ce fut pour assister à un accouchement, pour recevoir un enfant illégitime et cacher la honte d'une femme qu'elle connaissait à peine. La délivrance de madame Bodin fut heureuse et rapide. Pendant que le médecin lui donnait les derniers soins, Eugénie alla chez M. de Souvray et dit au vieillard ce qu'elle avait été forcée de faire. Il l'écouta sans comprendre ou sans vouloir comprendre l'héroïque dévouement de cette enfant, et lui répondit froidement :

« — C'est tout ce que je voulais. Cet accouchement ne pouvait avoir lieu chez moi; il m'eût trop compromis, vous devez sentir cela, Eugénie, surtout à un moment où le retour des Bourbons me donne l'espoir de reprendre la place qu'on m'a enlevée. Il n'eût fallu pour me perdre que les mauvais propos que cela eût pu faire naître. »

N'admires-tu pas, baron, le flegme de cet homme qui calculait sa fortune sur la chute d'un empire et qui avait peur des méchants propos de quelques voisins? et cela, à soixante-dix ans, quand il n'avait déjà plus la force de coiffer la mitre et de porter la bâton pastoral? Puis, quand il eut bien mis à nu tout l'égoïsme de sa sécurité, oubliant que ce qui pouvait lui enlever tout au plus un reste d'ambition de vieillard pouvait perdre le vaste avenir d'une jeune existence, il promit de prendre les dernières précautions pour cacher l'enfant.

Dès que le jour fut assez sombre pour que l'on pût sortir de la maison d'Eugénie sans être vu, la fille innocente et le médecin sortirent ensemble; elle emportait sous son châle le nouveau-né dont elle étouffait les cris, et, quand elle rencon-

tra sa mère sur l'escalier obscur, elle lui dit, pour excuser sa sortie :

« — Madame Bodin est venue à la maison, elle a été prise d'un coup de sang, il a fallu la saigner ; maintenant je vais avertir M. de Souvray et chercher un fiacre pour ramener cette dame chez elle. »

A la porte de la maison, l'évêque attendait le médecin et Eugénie, et tous trois allèrent à Saint-Roch présenter à Dieu l'enfant d'un crime, et lui demander charité et espérance pour lui. Ils eussent mieux fait de le demander pour eux, Eugénie surtout, Eugénie qui ne savait pas qu'elle venait de salir sa vie de la faute d'une autre.

Quelques jours se passèrent, durant lesquels Eugénie s'aperçut que les voisins jetaient sur elle d'étranges regards, interrogeant sa tournure, sa marche, son visage. Mais elle courait si légère, elle rangeait son misérable ménage en chantant si joyeusement, que le soupçon disparut ou plutôt ne se montra plus. Le soupçon, mon maître, est comme un corps qu'on lance dans un bassin ; il est rare que l'onde le rejette ; il coule quelquefois jusqu'au fond et se cache dans la boue, mais il reste toujours sous l'eau. Qu'il vienne un mauvais vent qui agite cette eau : il reparaît à la surface, imprégné de vase et de fange. Eugénie ne savait pas cela, et, parce que les voisins reprirent vis-à-vis d'elle leurs manières accoutumées, elle s'imagina que l'explication qu'elle avait donnée du bruit entendu chez elle avait été admise. Thérèse seule comprit et devina la vérité. Mais elle pressa vainement Eugénie de lui donner le droit de railler cette madame Bodin, dont les airs d'honnête femme lui déplaisaient. Eugénie avait juré de se taire, et elle avait toutes les probités, même celle du serment.

Quelques jours après ce que je viens de te dire, et durant ces belles heures de midi que la fin d'avril donne quelquefois à la terre, Eugénie, Thérèse, et une autre jeune fille étaient allées se promener aux Tuileries, au sortir de la messe.

Après un tour de jardin, elles s'aperçurent qu'elles étaient suivies par deux Anglais, de ceux que l'invasion avait fait accourir en France à cette époque. C'est te dire suffisamment combien ils devaient être odieux à ces enfants du peuple, habitués à aimer l'empire par cette sympathie instinctive pour le grand qui tient les masses, parce que les

masses sont grandes. Ces deux hommes leur parurent plus qu'odieux, ils leur semblèrent ridicules.

Vous autres hommes, et particulièrement vous autres Français, vous avez d'abord la faculté la plus misérable que je sache au monde : c'est celle de vous passionner pour la mode, de vous engouer pour la moindre chose nouvelle ou rajeunie qu'un impertinent propose à votre admiration. Puis, après cette faculté misérable, vous avez la plus déshonorante de toutes pour l'humanité : celle de mépriser, et du plus profond mépris, ce que vous avez aimé, et de l'amour le plus excessif ; et cela en quelques années, en quelques mois, en quelques semaines ! A ces deux facultés, vous ajoutez cependant une disposition qui semble inconciliable avec elles : c'est l'inintelligence de tout ce qui ne part pas de vous-même, et un dédain superbe qui vous conduit à une moquerie stupide de ce que vous ne connaissez pas. On dirait que vous avez deux grands vices dans l'esprit ; on dirait qu'il est à la fois trop étroit pour garder deux adorations à côté l'une de l'autre, et trop obtus pour entrer rapidement dans le vif des choses. Cependant vous passez pour le peuple le plus spirituel, et c'est vrai. Explique cela, si tu peux ; un jour peut-être je t'en dirai le secret.

Or, à l'époque dont je te parle, rien ne semblait plus ridicule à vos yeux qu'un Anglais, par la seule raison qu'il n'était pas rasé comme vous, habillé comme vous, chaussé comme vous. On pourrait encore comprendre cela d'un peuple comme les Orientaux, à qui la magnificence de leur costume doit aisément rendre méprisable le costume européen qui affecte une recherche de pauvreté ; mais vous autres qui sortiez de l'habit carré des incroyables, du frac en queue de poisson des muscadins, et des cravates à lance de mousseline des merveilleux, il vous fallait les furieuses vanités dont vous êtes doués pour mépriser le frac étriqué et la tenue régulière de l'Anglais.

Toujours est-il que nos trois jeunes filles, se voyant ainsi suivies, laissèrent ces Anglais s'attacher à leurs pas au lieu de les avertir par une tenue sévère, comme elles l'eussent fait pour des Français, que leur poursuite s'adressait mal. C'était en effet, pendant toute une longue promenade, une occasion de se moquer d'eux, de les examiner, puis d'échanger des rires sans fin sur ces odieux *insulaires*, si laids et si ridicules, qui avaient la grossière et sotte prétention de croire

qu'ils n'avaient qu'à se présenter pour frapper des Françaises d'une subite passion.

Ce que je te raconte là est arrivé à mille femmes peut-être. Mais pour elles une pareille rencontre et une telle plaisanterie sont restées sans conséquences. Il a fallu un bien étrange concours de circonstances pour que cette rencontre eût des suites si graves pour l'une de ces jeunes filles! Écoute, et comprends bien qu'il m'est permis, à moi, Diable, de te dire de l'invraisemblable, parce que je te dis du vrai. A part les circonstances que j'ai à te raconter, il faut que tu saches que l'un des hommes à qui s'adressaient ces moqueries, était un de ces êtres qui mettent un intérêt sérieux, ou plutôt ardent, à tout ce qu'ils veulent: c'était une nature vaniteuse, égoïste et corrompue; c'était un de ces oisifs qui apprennent dans un mauvais livre une vie à suivre et qui s'y attèlent de toutes leurs facultés. Arthur Ludney, à vingt ans, s'était proposé Lovelace pour modèle. Mais ne t'imagine pas que ce fut le Lovelace qui, passé de l'original en traduction, de traduction en imitation, est arrivé à être une espèce de sot bellâtre qui se fait adorer en dandinant sa fatuité devant les femmes. Arthur avait remonté à la source. C'était le vrai Lovelace anglais, c'est-à-dire le désir ardent, altéré, persévérant, puis le mépris complet, sec, froid, implacable, lorsque le désir est satisfait; et cela, non pas avec de la frivolité, des grâces légères, du papillonnage, comme font vos séducteurs, mais avec calme et persévérance, sérieusement et l'esprit tendu vers un but de séduction comme vers l'ambition et vers la fortune.

Tu connais ce beau D......., de l'ambassade anglaise, qui aborde un diplomate et un tailleur avec le même esprit sérieux, qui discute le bouton d'un gilet avec le même soin qu'un article de traité, et qui, ne se fiant qu'à lui seul pour ce qui est difficile, rédige de sa main les dépêches diplomatiques les plus importantes et coupe ses pantalons? Puisque tu as vu jusqu'où peut aller, dans un esprit distingué, l'amour du dandysme, tu dois comprendre aisément jusqu'où peut aller, chez un homme d'un caractère encore plus persévérant, la prétention au Lovelace. D'ailleurs, le Lovelace est un type anglais que vous n'avez pas; il est trop absolu pour vous, et surtout trop patient et trop méchant. Tel était l'un des hommes qui s'étaient attachés à la poursuite des jeunes filles, et qui, irrité comme *Lovelace*, comme Anglais, comme

grand seigneur, que des enfants, des Françaises et des filles du peuple n'eussent pas été frappées de sa beauté, se jura de les punir, non pas une des trois, mais toutes trois. Il sembla cependant qu'Eugénie dût être préservée de la poursuite et de la vengeance de cet homme. Au sortir des Tuileries, elle quitta Thérèse et Désirée pour rentrer chez elle ; et, après un moment d'hésitation, les deux Anglais s'attachèrent aux pas de ses deux jeunes amies. Le lendemain l'atelier de madame Gilet riait de l'aventure arrivée la veille et du récit grotesque de Thérèse contrefaisant l'Anglais, raide, empesé, gauche, et murmurant derrière elles :

« — Hooh ! les belles mademoiselles ! Hooh ! qué châmant touniure ! Hooh ! biaucoup, biaucoup châmant !

Eugénie était félicitée d'avoir été dédaignée par ces vilains englishman, quand Thérèse s'écria :

« — Oh ! pour vilains, on ne peut pas dire ça. Il y en a un des deux qui est beau comme un amour : un petit jeune homme qui a vingt ans tout au plus, avec de grands yeux noirs, de grands cheveux noirs, et des dents comme des perles ! — Alors ce n'est pas un Anglais, lui dit-on de tous côtés ; les Anglais sont tous rouges. — C'est un Anglais, il me l'a dit. — Tiens ! s'écria-t-on encore ; vous lui avez donc parlé ? — Oui, reprit Thérèse, quand Eugénie nous eut quittées, parce qu'elle, vous savez, elle est bégueule : lorsqu'un homme la regarde, il semble qu'il lui vole quelque chose. Nous leur avons parlé pour nous amuser. Il y en a un qui s'appelle Back, comme la rue du Bac, je m'en souviens très-bien : celui-là c'est le laid, le rousseau. L'autre s'appelle Arthur... Arthur, puis un nom anglais, je ne sais pas. C'est le fils d'un lord qui est très-riche. — Et qu'est-ce qu'ils vous ont dit ? — Bah ! fit Thérèse en se posant devant les volants d'une robe qu'elle achevait pour voir s'ils avaient bonne grâce ; bah ! des bêtises d'Anglais ! qu'ils nous donneraient des cachemires et des voitures si nous voulions les adorer. C'est-à-dire, c'était le laid qui disait ça ; l'autre est bien plus sentimental, et il répétait toujours : « Hooh ! hooh ?... J'aimerai biaucoup vous, biaucoup, si voo volez aémer un petit peu moi. » — Et ils vous ont suivies toujours ? dit Eugénie. — Oui, jusqu'à la porte de Désirée. — Et lorsque tu as été seule et que tu es rentrée ?... »

Thérèse devint rouge et répondit en emportant la robe :

« — Ils n'y étaient plus. »

Cette rencontre n'avait laissé aucun souvenir dans l'esprit d'Eugénie, et le dimanche suivant elle n'y pensait plus. Elle alla à la messe comme de coutume, et elle s'apprêtait à quitter la nef lorsqu'à l'angle d'un pilier elle aperçut le bel Anglais qui semblait l'observer depuis longtemps. L'audace du regard de cet homme l'aurait blessée en tout autre endroit ; elle lui parut un insolent sacrilége dans une église, et elle s'éloigna rapidement. Comme elle descendait les marches de Saint-Roch, elle s'aperçut qu'elle était suivie ; et, poussée par un premier mouvement d'effroi, elle courut vers sa maison. Cependant, au moment d'y arriver, elle pensa que ce serait apprendre sa demeure à cet inconnu, et elle retourna vivement sur ses pas, puis entra dans un magasin de parfumerie.

Écoute bien toutes ces circonstances puériles, maître ; elles te feront comprendre ce que j'ai à te raconter. Le parfumeur, en voyant entrer Eugénie tout alarmée, Eugénie qu'il connaissait comme une enfant du quartier, lui demanda ce qu'elle avait. Elle lui raconta ainsi qu'à sa femme les poursuites de l'Anglais, et le parfumeur irrité lui dit d'un ton fanfaron :

« —Bon ! bon ! je m'en vais vous en délivrer ; mais... montrez-le-moi.— C'est lui, dit Eugénie, qui regarde à travers les carreaux de la boutique. »

Le parfumeur ouvrit la porte, et l'Anglais le regarda. Il y avait dans ce regard une menace et un mépris qui arrêtèrent le bonhomme ; et, au lieu d'aller vers Arthur, il se mit à chantonner d'un air indifférent sur le seuil de sa porte, puis un moment après il rentra.

« — Eh bien ! lui dit sa femme, c'est tout ce que tu dis à ce godelureau d'englishman ?—Dame ! fit le mari, je ne peux pas aller dire à cet homme : Passez votre chemin. Il regarde l'étalage, c'est son droit ; la rue est à tout le monde. — Allons donc, vieux capon ! reprit la marchande ; il t'a fait peur. Nous sommes chez nous, et il n'est pas dit que des canailles viendront nous insulter dans notre rue et à notre porte. Je m'en vas te le rembarrer comme il faut.— Laissez, laissez, dit Eugénie, j'attendrai qu'il soit parti. — Ah bien oui ! il va se planter là comme un piquet. Ne crains rien, ma fille, ça ne sera pas long. »

A son tour la maîtresse sortit, et aussitôt l'Anglais s'approcha d'elle. Avant qu'elle eût eu le temps d'ouvrir la bou-

che, il la salua, et, lui montrant un petit flacon du doigt, il lui dit :

« Combien cela? »

C'était un objet d'un petit écu. Mais la marchande irritée lui répondit avec humeur :

« — Quarante francs, Monsieur ! — Donnez-le-moi, dit l'Anglais en entrant dans la boutique et en tirant sa bourse. »

La marchande, tout ébahie, ouvrit la montre, en tira le flacon et le remit à Arthur, qui le paya sans cesser de regarder Eugénie, retirée dans le fond du magasin.

« — C'est bien, c'est bien, dit l'Anglais tout haut, je reviendrai acheter beaucoup. »

Il sortit, et Eugénie comprit, au peu d'empressement qu'on mit à lui continuer une protection si efficace, que l'on ne voulait pas risquer pour elle une si excellente pratique. Une pensée l'occupa surtout, c'est que le regard de cet homme qui lui avait fait peur avait aussi fait peur à un homme, et alors elle s'effraya de l'idée de le rencontrer. Cet inconnu devint pour elle un être redoutable. Elle pensa aussi à l'abandon dans lequel elle vivait, n'ayant ni père, ni frère, ni parents qui s'occupassent d'elle. Ce fut à cette époque qu'elle revit son oncle Rigot, qui, ne voulant pas rester en France après la déchéance de son empereur, commença à lui parler de son intention de s'embarquer pour tenter la fortune. Ce ne fut toutefois qu'après les événements de 1815 qu'il accomplit ce projet.

Cependant Eugénie avait quitté la boutique du parfumeur, bien décidée à tromper les poursuites de l'Anglais, si elle le retrouvait; et, pour cela, au lieu de rentrer chez sa mère, elle alla chez madame Gilet. Arthur la suivit encore et ne quitta la rue qu'après deux ou trois heures d'attente. Eugénie rentra chez elle.

Il y a longtemps que je ne te parle plus de madame Turniquel, et tu t'imagines peut-être que cette femme, touchée du courage d'Eugénie, lui laissait au moins le repos de son existence laborieuse. Voici ce qu'il en était. A peine Eugénie eut-elle atteint l'entrée du corridor où elle logeait, que sa mère courut à elle en lui criant :

« D'où viens-tu, coquine, coureuse? etc., etc. »

Je ne te dis pas les vrais mots, baron ; car si, comme tu m'en as menacé, tu publies jamais ces confidences, ils te se-

raient inutiles, tu n'oserais pas les faire imprimer. Eugénie voulut répondre pour se justifier. Elle avait à peine prononcé quelques mots, qu'elle reçut une paire de soufflets. J'appelle les choses par leurs noms. Et ce n'était pas la première fois que cela arrivait, ce n'était pas la seule torture qu'eût à souffrir la pauvre fille. Pour te le prouver, il faut que je te dise une circonstance bien misérable de cette misérable vie.

Eugénie donnait à sa mère tout le fruit du travail de sa journée : on savait quel en était le prix, il n'y avait donc pas moyen d'en rien distraire. Rentrée chez elle, elle travaillait encore jusqu'à l'heure où l'on se couchait. Jeanne avait calculé ce que cela pouvait rapporter, et elle avait dit : puisque tu peux encore gagner dix sous dans ta soirée, il faut me les donner. Mais l'amour de la toilette tenait Eugénie, et, lorsque sa mère dormait de son rude sommeil, elle se relevait, travaillait encore, et amassait lentement le salaire de ses nuits après avoir donné à Jeanne celui de ses jours : et tout cela pour une fantaisie, pour avoir un beau spencer de soie. Après bien des nuits passées, elle put l'acheter et le faire. Puis un jour elle le prit dans sa main, et entra dans la chambre de sa mère pour être punie de ce qu'elle avait osé faire. C'était entre la fille et la mère une lutte que tu ne dois guère comprendre, parce qu'elle se manifeste par des détails trop vulgaires pour ce que tu sais de la vie. C'était la lutte de la haine jalouse du peuple contre tout ce qui paraît dédaigner ses grossières habitudes, et du dégoût insurmontable qu'éprouve une nature délicate pour ses habitudes grossières. La rage que Jeanne en éprouvait était d'autant plus vive, que c'était sa fille qui l'insultait incessamment par le mépris qu'elle semblait faire de la vie où elle était née. Et, je dois le dire, toutes deux y mettaient une singulière obstination. Ainsi, lorsqu'Eugénie parut son spencer à la main, et qu'elle eût avoué à sa mère qu'il lui appartenait, Jeanne resta stupéfaite de tant d'audace ; elle voulut arracher ce vêtement à Eugénie, et comme celle-ci le jeta dans la chambre, Jeanne la frappa, et Eugénie se laissa frapper, car elle avait calculé que cette parure lui coûterait trente nuits passées et les violences de sa mère. Mais, lorsque Jeanne parla de déchirer ce spencer, Eugénie le défendit; elle se plaça devant la porte, disant qu'il faudrait la tuer pour le lui arracher. Ces violences, baron, étaient de tous les jours, et jusqu'à la

dernière que je viens de te dire, elle n'avait produit que des pleurs que la jeunesse essuyait bien vite. Ce jour-là Eugénie, alarmée de la poursuite de l'inconnu, rentrait avec une pensée pieuse et bonne; elle venait près de sa mère pour lui confier ses craintes, pour lui demander de la conduire à son atelier et de la ramener durant quelques jours ; elle revenait avec cette confiance que sa mère lui saurait gré de cette précaution, et voilà que tout aussitôt elle est accueillie par l'injure et la violence. Elle en fut si indignée qu'elle repoussa sa mère et qu'elle lui cria :

« — Prenez garde! ma mère, prenez garde! vous me pousserez au mal. — Elle me menace, la malheureuse! elle me menace! »

Et, irritée par une résistance qu'elle n'avait jamais éprouvée, elle se jeta sur Eugénie que des voisins lui arrachèrent des mains, tandis que Jeanne faisait retentir le corridor d'invectives honteuses contre sa fille.

« — Elle a fait mourir Jérôme de chagrin, elle tuera son enfant! » dit quelqu'un à l'oreille d'Eugénie.

Et pour la première fois l'enfant se demanda si elle devait, après le labeur de sa vie, sa vie elle-même à la femme qui s'appelait sa mère.

— Mais cette femme était un monstre! s'écria Luizzi. — Non, mon maître, non. Si Jeanne eût eu une fille comme elle, Jeanne ne l'aurait pas battue si souvent, parce que cette fille eût été de la nature de ses habitudes. Mais votre monde est si bien moralisé que ce qui est une qualité en haut est un défaut en bas; que le soin que vous demandez à vos enfants, le peuple le reproche aux siens; qu'enfin on est honteux chez vous de la femme qui se néglige, et chez lui de la femme qui se pare. D'un autre côté, lorsque Jeanne aurait battu la fille qui lui eût ressemblé, celle-ci aurait moins souffert, le corps seul eût pâti. Jeanne avait été élevée ainsi : cela avait produit une honnête femme, car elle était une honnête femme, et cela ne lui avait cassé ni bras ni jambes. Elle trouvait donc qu'il était juste de traiter sa fille comme elle avait été traitée. Ce jour-là, quand on l'eut bien sermonée, elle jura à ses voisins de ne rien faire à Eugénie lorsque celle-ci rentrerait dans leur logement. Elle y revint en effet, et sa mère l'accueillit par de nouvelles injures. Après l'en avoir rassasiée, elle lui dit :

« — Demande-moi pardon! — De quoi? de ce que vous

m'avez battue? — Demande-moi pardon! — De ce que je ne pourrai pas travailler de huit jours? — Demande-moi pardon! — De ce que je ne veux pas être une mauvaise fille? — Demande-moi pardon! demande-moi pardon! criait Jeanne, pour qui c'était un motif de rage furieuse que son impuissance à vaincre ce courage passif qui se couchait par terre et qui disait: « Battez-moi, tuez-moi... je ne céderai pas! »

Jeanne avait promis de ne pas battre sa fille, elle ne la toucha pas, mais elle lui dit avec un ton de menace :

« — Oh! tu me payeras ce que tu viens de me faire! »

Voilà ce qu'était la vie d'Eugénie! Cependant quelques jours se passèrent sans de nouveaux troubles dans la maison. Seulement Eugénie retrouva à la porte de madame Gilet cet homme qui lui avait valu sa dernière souffrance. Elle recula dans un premier mouvement d'effroi, et, comme il voulut l'approcher, elle s'enfuit en lui disant avec terreur :

« — Laissez-moi! laissez-moi! »

En te racontant tout cela, baron, il est une chose que je veux surtout te faire comprendre, c'est comment Arthur ne resta point un être indifférent pour Eugénie, ainsi qu'il eût pu arriver à tout autre. Que ce fut de la terreur et presque de l'aversion qu'il lui inspira, c'est possible; mais il occupa sa pensée, il prit place dans sa vie, il s'y établit. Elle n'eut pas un jour où le souvenir de cet homme ne vint la troubler. Le dimanche suivant, Thérèse voulut entraîner Eugénie aux Tuileries. Mais c'était aux Tuileries qu'elle avait rencontré cet Anglais, et elle refusa d'y aller. Elle pleurait cependant d'être obligée de sacrifier ainsi son beau dimanche, le seul jour où elle pût aller respirer l'air à pleine poitrine, où elle pût redresser son corps frêle, courbé toute la semaine sur son travail; elle pleurait amèrement. Quant à Arthur, oh! c'était bien l'homme comme vous êtes tous, impertinents petits grands seigneurs: il s'étonnait, dans sa vanité de dandy, de fils de lord et de riche Anglais, qu'une petite fille, à laquelle il avait daigné montrer qu'il la trouvait belle, n'en eût pas été immédiatement ravie et reconnaissante.

— Tu exagères toujours, dit Luizzi en interrompant le Diable; et, puisque tu as l'air de m'adresser tes observations, je te dirai qu'à part quelques sots très-vaniteux je n'ai jamais rencontré parmi nous l'homme que tu me peins, et que, surtout, je ne l'ai jamais rencontré dans un âge si peu avancé. — Voilà ce qui te trompe, baron, répondit le Diable;

il n'y a de pire égoïsme, de pire fatuité, que ceux de l'extrême jeunesse. Lorsqu'à vingt ans on n'a plus l'innocence de son cœur et qu'on n'a pas encore l'expérience de la vie, on est sans frein et sans pitié, parce qu'on ignore le châtiment des mauvaises actions et les regrets qu'elles peuvent donner. Aussi Arthur poursuivait-il Eugénie sans s'occuper, ou plutôt sans savoir le mal qu'il lui faisait ; et, s'il l'avait su, peut-être eût-il ricané avec dédain de la douleur qu'elle ressentait. C'est parbleu si peu de chose pour un homme à qui son oisiveté pèse que d'enlever à une pauvre fille le seul jour de loisir que sa mère lui permette ! D'ailleurs n'était-il pas là pour tout compenser ? et le bonheur de lui avoir plu ne valait-il pas tous les pauvres plaisirs qu'elle perdait ? Cependant, ce jour-là, Eugénie ne voulut point aller aux Tuileries; mais, pressée par Thérèse, elle consentit à la suivre à l'exposition des tableaux. C'était un dimanche, un jour du peuple, et l'on n'avait pas de chance de rencontrer le bel Anglais. On l'y rencontra cependant, soit que cet homme fût servi par ce que vous appelez le hasard, soit qu'il fût conduit par la main souveraine qui l'avait désigné du doigt pour être un agent de malheur. L'orgueil d'Eugénie se révolta de la présence de cet homme et de l'effroi qu'il lui inspirait ; elle eut honte d'avoir encore l'air de le fuir, et elle voulut lui montrer que, si petite qu'elle fût, elle avait pour lui un mépris assez grand pour être plus grande que lui. Elle osa le regarder en face pour bien lui témoigner son dédain ; mais encore une fois elle baissa les yeux devant le regard implacable et absolu de ce jeune homme. Cependant elle parvint à se perdre dans la foule et à rentrer chez elle sans avoir été suivie. Là seulement elle se croyait en sûreté. Puis, restée seule chez elle, regardant avec désespoir la misérable chambre dont on lui faisait une prison et qui n'avait pour elle qu'un grand souvenir, celui de la mort de son père, et que de misérables souvenirs, ceux des mauvais traitements de sa mère, elle se mit à pleurer, à pleurer, à pleurer de ce malheur qui n'a pas de nom quand vous ne le calomniez pas et que vous ne l'appelez pas envie, de ce malheur qui regarde toujours au-dessus de lui, et qui ne cesse même pas lorsqu'il baisse les yeux et qu'il se nomme résignation ; elle se mit à pleurer de ce malheur que les gens de sa classe n'eussent pas compris, parce qu'ils étaient au-dessous des sentiments qu'elle avait dans le cœur ; de ce malheur que les gens

du monde n'eussent pas compris non plus, parce qu'ils n'auraient pas voulu reconnaître qu'elle avait des sentiments aussi haut placés que les leurs. Exilée d'en bas par sa nature, exilée d'en haut par sa misère, elle pleura toute seule. Toutefois elle voulut encore espérer que la poursuite d'Arthur se fatiguerait devant son infatigable résistance, et depuis quelques jours elle croyait avoir prouvé à cet inconnu que toutes ses tentatives étaient inutiles, lorsqu'un soir, au moment où elle sortait de chez madame Gilet, sa voisine, madame Bodin lui dit en l'arrêtant un moment sur l'escalier :

« — Entrez donc un moment voir M. de Souvray, voilà plus de trois semaines que vous n'êtes pas venue lui faire une visite. »

Eugénie, qui trouvait là un motif de dépasser l'heure ordinaire de ses sorties et de tromper ainsi l'attente d'Arthur, entra chez le vieil évêque.

« — Va, va, ma fille, lui dit madame Bodin ; Monsieur est dans le salon. »

Le jour commençait à baisser, et Eugénie s'aperçut, en entrant chez M. de Souvray, qu'il n'était pas seul, sans pouvoir distinguer la personne qui l'écoutait et qui était levée pour se retirer. Le vieil évêque lui disait en ce moment :

« — Oui, monsieur de Ludney, je suis charmé que monsieur votre père se soit souvenu du bon accueil qu'il m'a fait autrefois en Angleterre et qu'il ait assez compté sur moi pour être sûr que je le rendrais en France à son fils. Venez me voir souvent ; vous ne trouverez pas seulement chez moi des vieillards dont la société ne pourrait vous convenir, vous y trouverez aussi quelques jeunes gens de votre âge avec lesquels je veux vous faire faire connaissance. Ce sont les fils de mes vieux amis de province, que j'ai eu le crédit de faire entrer dans la maison du roi, de braves et loyaux royalistes, qui savent tous ce que la cause des Bourbons doit de reconnaissance à l'appui de l'Angleterre. Soyez sûr qu'ils s'estimeront heureux d'offrir leur amitié à l'héritier d'un des plus beaux noms de cette généreuse nation. »

Monseigneur l'évêque, qui avait la promesse de ressaisir sa crosse et sa mitre, avait débité tout cela d'un petit ton de prêche, comme un homme qui veut reprendre l'habitude d'une parole facile et onctueuse. Eugénie s'en était aperçue, et un sourire muet égayait l'habituelle mélancolie de son visage lorsqu'elle entendit répondre ces seuls mots :

« — Oui, Monseigneur, j'aurai l'honneur de vous voir souvent, et j'espère trouver dans ces visites plus de bonheur que vous ne croyez. »

Cette voix et ces paroles arrêtèrent le sourire d'Eugénie et frappèrent son cœur comme une menace : c'était la voix d'Arthur qu'elle connaissait bien, quoiqu'elle l'eût à peine entendue dans les mots rapides qu'il lui glissait en la poursuivant. L'émotion qu'elle éprouvait fut si vive que, dans un premier mouvement d'effroi et de doute, elle s'écria :

« — Qui est là ? — Celui qui vous aime et qui vous obtiendra, répondit Arthur à voix basse et en passant rapidement devant elle pour sortir. — Eh bien ! ma fille, dit alors l'évêque qui était resté sur sa chaise longue, qu'est-ce que m'a dit madame Bodin ? tu deviens triste, mélancolique, tu pleures sans cesse? Est-ce que ta mère te maltraite toujours ? — J'y suis habituée, répondit Eugénie. — Il y a donc du nouveau ?... Est-ce que madame Gilet est mécontente de toi et voudrait te renvoyer ? — Non, repartit tristement Eugénie ; elle m'a augmentée depuis huit jours. — Ah çà ! ce que l'on m'a dit serait donc vrai? est-ce que tu serais une petite ambitieuse qui n'es contente de rien et qui élèverais tes désirs plus haut que tu ne le dois ? — Non, mon Dieu ! non, dit Eugénie. Qu'on me laisse tranquille où je suis, je ne demande pas autre chose. — Voyons, voyons, repartit l'évêque en faisant signe à Eugénie d'approcher ; est-ce qu'il y aurait de l'amour sous jeu ? Prends garde, Eugénie, prends garde, cela mène à mal ; souviens-toi de madame Bodin ! — Mais moi, je ne l'aime pas, reprit Eugénie en pleurant. — Ah ! ah ! fit le vieil évêque, il y a donc quelqu'un ? — Oui, dit Eugénie résolûment, oui, et c'est ce jeune homme qui sort d'ici qui me poursuit partout, qui m'obsède partout, et qui n'est entré chez vous, Monseigneur, j'en suis sûre, que pour me voir et me parler. — Paste ! fit l'évêque d'un ton rogue ; votre petite vanité me garde là un joli rôle, Mademoiselle ! Défiez-vous, s'il vous plaît, de cette confiance très-sotte qui vous fait croire qu'un homme du rang et de la fortune de sir Arthur s'occupe d'une petite fille comme vous : c'est un conseil que je vous donne, quoique je sache que vous avez de très-grandes prétentions et que vous vous croyez une demoiselle bien superbe, parce que vous suivez dans vos habits les modes des femmes du monde. »

L'enfant du peuple était venue au prêtre de la religion éta-

blie pour affranchir le peuple, la jeune fille abandonnée avait confié ses craintes au vieillard puissant, et voilà comme elle fut reçue, voilà comment elle fut rejetée dans son inexpérience et son abandon! Je ne te dirai pas que ce fut par méchanceté ni corruption, car je vois encore à ton sourire, mon maître, que tu t'imagines que moi, Satan, je me plais à calomnier un vieux prêtre inutile : non, baron, ce ne fut ni corruption ni méchanceté dans cet homme, ce fut cette large et dédaigneuse indifférence du grand pour le petit, ce fut cette haute opinion du grand seigneur et du gentilhomme, qui n'admet pas qu'un gentilhomme et un grand seigneur puisse avoir un tort vis-à-vis de ces misérables créatures dont la société fait litière pour tenir chaud aux pieds de l'orgueil et de la luxure.

Après cette scène, Eugénie, rentrée chez elle, résolut de ne plus sortir de longtemps; elle fit dire à sa maîtresse qu'elle la priait de vouloir bien lui envoyer du travail dans sa chambre, et elle s'y enferma, espérant qu'elle avait enfin trouvé un asile où n'oserait pénétrer son persécuteur. Huit jours se passèrent encore ainsi. Puis un autre dimanche étant venu, Thérèse alla voir Eugénie et lui proposa d'aller se promener loin, bien loin, à la campagne.

« — Ta mère, lui dit-elle, ne rentrera pas aujourd'hui; car tu sais que madame Bodin lui a trouvé une bonne occupation. — Oui, reprit Eugénie, voilà deux jours qu'elle est allée veiller une vieille Anglaise, et voilà deux jours que je suis seule ici.

Si madame Bodin avait procuré à Jeanne la vieille Anglaise à veiller, tu dois soupçonner, toi, qui avait enseigné la vieille Anglaise à madame Bodin.

« — Mais tu dois t'ennuyer à périr, ma pauvre fille? reprit Thérèse.— Il est vrai que je ne m'amuse guère, repartit Eugénie qui commençait à regretter sa pauvre vie insouciante, alors que l'effroi de la rencontre d'Arthur était un peu calmé, depuis huit jours qu'elle ne l'avait vu. — Eh bien! viens donc. »

Eugénie hésita un moment, puis elle répondit :

« — Non, bien décidément, non. Dimanche prochain ou dans quinze jours je sortirai, mais pas aujourd'hui. — Eh bien! je ne veux pas te laisser seule, je passerai la soirée avec toi; je vais aller prévenir à la maison que je suis ici. »

Elle sortit en effet et rentra bientôt. Toutes deux s'établirent alors près d'une petite table, et le chagrin d'Eugénie devint naturellement le sujet de la conversation ; mais celle-ci avait vu sa confiance trop mal accueillie par un homme qui eût dû la comprendre, pour la donner à une femme qu'elle savait légère, folle, inconséquente, et qui quelquefois lui avait fait entendre des conseils qui l'avaient épouvantée. Ce n'est pas que Thérèse fût une bien habile maîtresse en fait de corruption, ce n'est pas qu'elle vantât avec un art infini tout ce qu'une belle fille peut gagner à se perdre; c'est que Thérèse avait de puissants auxiliaires dans le malheur d'Eugénie et dans le dégoût qu'elle éprouvait pour la vie misérablement honteuse qui lui était imposée. Vainement Thérèse pressait son amie des questions les plus directes, elle n'en pouvait rien obtenir, lorsqu'on frappa légèrement à la porte de la chambre, et presque aussitôt un homme entra. C'était Arthur. Eugénie poussa un cri, et Thérèse dit d'un air dégagé :

« — Eh bien! oui, c'est lui. — Tu le connais, toi? tu as osé l'introduire ici? — Voyons, voyons! dit Thérèse, ne sois pas mauvaise camarade. Oui, je le connais ; je ne peux pas le voir à la maison à cause de mes parents qui ne le veulent pas. Toi, tu es plus heureuse, tu es libre, ta mère ne rentrera pas, tous les voisins sont à la promenade, tu peux bien nous laisser causer un instant ensemble. »

Il se passa en ce moment quelque chose de bien étrange dans l'âme d'Eugénie, et il fallut tout le trouble que la découverte de l'intelligence de Thérèse et d'Arthur lui fit éprouver, pour qu'elle ne chassât pas ensemble Arthur et Thérèse.

D'après ce qu'elle venait d'entendre, Arthur poursuivait Thérèse ; c'est Thérèse qu'il venait voir. Qu'avait-elle donc craint, elle, Eugénie? quel rêve avait-elle fait? son orgueil s'était-il égaré jusqu'à croire qu'elle inspirait un amour auquel on n'avait même pas pensé? tout ce qu'elle s'imaginait de sa beauté et de sa distinction avait-il été placé par un homme comme Arthur au-dessous de la beauté et de la bonne grâce de Thérèse? Eugénie fut cruellement humiliée à ses propres yeux. En se rappelant les paroles du vieil évêque, elle se demanda si elle n'était pas véritablement une folle impertinente, égarée par sa vanité. Elle ignorait que, s'il en eût été ainsi, elle ne se serait pas fait cette question.

à aucune époque, devant aucune déception, la vanité ne doute d'elle.

—Tu détestes bien la vanité, Satan ! dit Luizzi.—Parce que votre sottise humaine la met quelquefois à côté de l'orgueil et que l'orgueil n'est qu'à moi, entends-tu, maître? — A toi et à Eugénie. — A elle aussi, à la pauvre enfant qui voulut se punir d'avoir même espéré une injure, et qui, honteuse de la place où cette découverte la rejetait, laissa à côté d'elle cet homme parler d'amour à Thérèse et lui bien enfoncer dans le cœur cette vérité qu'elle n'était ni désirable, ni belle, ni recherchée, que c'était par hasard qu'on avait joué avec son effroi ; car Thérèse lui avait dit :

« — Maintenant que tu sais tout, tu n'auras plus de ces sottes frayeurs ; et vous, monsieur Arthur, ne vous amusez plus à la tourmenter : elle est si enfant que vous lui feriez perdre la tête. »

Tu ne peux te faire une idée de l'anéantissement d'Eugénie. Une seule espérance avait fait vivre cette femme : c'est qu'un jour ce qu'elle avait de haut et de supérieur en elle se ferait reconnaître. La poursuite d'Arthur l'avait blessée parce qu'elle était insolente, et qu'elle voulait à la fois l'amour et le respect. Mais l'assurance qu'on avait joué avec elle la brisa dans son espoir et dans sa confiance, et elle resta immobile et muette, oubliant ce qui se passait à côté d'elle, n'ayant qu'une pensée, c'est qu'elle n'était rien, absolument rien, moins que Thérèse. Celle-ci, il faut le dire, était la vraie fille vulgaire du peuple. Elle aimait le plaisir, la joie, les rires, les folles ivresses, et, sur un mot d'Arthur, elle sortit en s'écriant :

« — Ah ! nous allons passer une bonne soirée. Nous souperons à trois, ce sera très-amusant. »

Et elle sortit pour se procurer tout ce qui était nécessaire. Cet homme avait-il préparé cette scène, ou bien avait-il cette destinée du mal qui arrive toujours juste au moment où il y a une brèche dans l'âme par laquelle il peut pénétrer? c'est son secret ou le mien. Mais une seule circonstance pouvait le faire écouter par Eugénie, et cette circonstance, il la tenait. La pauvre fille était là, désespérée, son orgueil ployé et couché à terre, doutant d'elle, comme l'homme de génie qui se voit préférer la médiocrité et qui se demande dans son désespoir s'il n'est pas au-dessous de la médiocrité. Ce fut à ce moment qu'il osa lui dire la vérité.

« — J'ai trompé Thérèse, s'écria-t-il; c'est vous que j'aime, c'est vous que j'ai voulu voir. Dans la colère où me mettaient vos refus, j'ai écrit à Londres pour avoir des lettres et pénétrer chez ce vieillard où vous alliez quelquefois. »

Eugénie écoutait, elle écoutait avec son orgueil qui se releva un peu à l'idée de n'avoir pas été une sotte vaniteuse comme tant d'autres qu'elle méprisait. Arthur continua :

« — Vous m'avez fui encore; mais j'ai juré que je vous reverrais, et j'ai persuadé à cette fille que je l'aimais pour pouvoir vous dire que je vous aime. »

Oh! comme l'orgueil d'Eugénie écoutait toujours, et comme il se relevait, voyant redescendre bien au-dessous d'elle cette fille qui un moment avait paru la dominer!

« — Oui, reprit Arthur, je l'ai trompée, je l'ai sacrifiée au besoin de vous voir un moment, une minute, pour vous dire qu'il n'est aucun moyen que je ne sois décidé à employer pour arriver jusqu'à vous. »

Elle ne se trompait donc pas! elle était aimée avec excès, avec fureur par un homme qu'on avait jugé trop au-dessus d'elle pour l'avoir regardée; elle était aimée par un homme que la fille au-dessous de laquelle elle s'était placée aimait jusqu'à oublier ses devoirs, et qu'elle, Eugénie, n'aimait pas. Oui, baron, oui, Eugénie écouta avec joie cette déclaration d'amour, et Arthur n'avait pas fini, que l'orgueil de la pauvre fille s'était relevé et qu'elle en était presque à remercier celui qui l'avait fait douter d'elle, mais qui lui avait rendu si soudainement sa confiance, une plus haute confiance que jamais.

Thérèse rentra au moment où Eugénie eût dû s'apercevoir que la présence d'Arthur chez elle était une faute qu'elle laissait commettre pour son compte. Mais elle éprouva le besoin de voir comment cet homme soutiendrait, entre ces deux femmes, le rôle qu'il s'était imposé. Tout jeune encore, il était habile, ou plutôt il avait ce don infernal de parler avec art le langage de l'amour; et, tandis qu'il charmait Thérèse par la fatuité de ses aveux, il relevait l'orgueil d'Eugénie par le respect de ses soins que la vaniteuse Thérèse prenait pour l'indifférence, tandis que l'orgueilleuse Eugénie mesurait avec bonheur la distance qu'on mettait pour la première fois entre elle et celle qu'on appelait sa ca-

marade. C'en était assez pour Arthur : il savait qu'à certaines heures de certains jours il pouvait entrer impunément dans cette chambre; et, quoique Eugénie lui eût assigné de ne plus reparaître, il revint. Il revint une fois, dix fois. Après avoir trouvé un moyen pour entrer chez M. de Souvray, après avoir forcé madame Bodin à y amener Eugénie, après avoir séduit Thérèse pour pénétrer dans l'asile de celle qu'il poursuivait, il trouva mieux que cela; il trouva sa mère pour lui enseigner madame Gilet comme couturière, puis madame Gilet pour lui enseigner Eugénie comme la plus habile ouvrière de cette femme; et il amena sa mère, lady Ludney, à monter à ce cinquième étage et à commander à Eugénie un travail qu'elle ne put pas refuser, car il lui fut offert devant Jeanne, et le prix en fut réglé à un taux si élevé que la cupidité de la femme du peuple eût fait payer un refus à Eugénie par les plus odieux traitements.

Il arrive une heure aussi, mon maître, continua joyeusement Satan, une heure qui est mon domaine, une heure où la vertu est lasse de lutter contre la mauvaise fortune, contre l'abandon, contre toutes les tentations. Cette heure commença pour Eugénie, lorsqu'ayant dit à sa mère le secret d'Arthur, celle-ci lui répondit :

« — Pardieu! il ne te mangera pas; tu n'as qu'à te défendre, ça n'est pas difficile. Crois-tu qu'on ne te dira jamais rien? Une fois Petit-Pierre a voulu m'aborder, je l'ai reçu si bien qu'il en a eu le visage en sang pendant un mois. »

Voilà ce que Jeanne entendait par se défendre! Sa fille, toute rouge d'une pudeur nouvelle, eût voulu vainement lui faire comprendre qu'il y avait dans ces visites d'autres dangers que ceux d'une brutalité. Peut-être Eugénie n'eût-elle su comment lui expliquer, comment lui dire qu'un homme d'un caractère aussi absolu, aussi persévérant, n'entre pas impunément dans la vie d'une jeune fille avec tant d'autorité et de menace. En effet, l'effroi qu'Eugénie éprouvait auprès de ce jeune homme ne pouvait l'empêcher d'écouter Arthur, qui venait tous les jours au nom de sa mère et qui lui parlait sans cesse d'amour, étourdissant cette jeune tête de toutes les idées de grandeur et de domination qu'elle avait rêvées ; car il s'était fait esclave jusqu'au point, lui, grand seigneur aux mains blanches, de s'immiscer dans les soins matériels de ce grossier ménage. Et il ne le faisait pas avec cette gaieté française qui joue avec tout, qui s'assouplit de si bonne

grâce à toutes choses qu'elle les rend sans conséquence ; on voyait qu'il souffrait à faire ce qu'il faisait, c'était du fer qui ployait. Enfin cet homme, aux pieds duquel rampait la pauvre Thérèse qui le voyait lui échapper, rampait à son tour devant tous les caprices de l'orgueilleuse Eugénie.

« — Voulez-vous que j'abandonne Thérèse, lui disait-il, que je la reçoive mal ? — Qu'est-ce que cela me fait ? «

Alors, quand Thérèse arrivait le soir chez Eugénie, sûre d'y trouver celui qui l'avait tant poursuivie et qu'elle poursuivait à son tour, Arthur la maltraitait parce qu'elle ne pouvait même exciter la jalousie de sa rivale. Cependant le temps se passait et Arthur n'avançait point dans le cœur d'Eugénie; car, tout en flattant son orgueil par sa servilité, il le blessait par l'offre d'un amour qui ne parlait que d'amour. Dans un cœur aussi endurci et aussi absolu que celui d'Arthur, un tel état de choses ne pouvait durer longtemps ; et, sentant son impuissance à dominer cette fille par la séduction, il employa la menace.

Un soir, un dimanche, note bien ce jour, il a sa place marquée dans presque toutes les fautes des peuples catholiques, Arthur vint le soir. Comme à l'ordinaire tout le monde était absent, et il avait donné à Thérèse un rendez-vous assez lointain pour qu'elle n'eût pas le temps de revenir assez tôt et le surprendre. Il entra chez Eugénie, et là il osa vouloir arracher par la violence une victoire qui échappait à son infernale séduction. Elle lui échappa encore; mais ce fut après un combat long, douloureux, atroce, combat où une jeune fille ne laisse pas sans doute son honneur, mais où elle laisse sa pureté, où elle voit déchirer des voiles sacrés, où elle arrache tout meurtri des bras d'un misérable le corps blanc et vierge dont son regard seul savait la beauté. Ainsi, lorsqu'Arthur, fatigué de son infâme poursuite, s'arrêtait debout, haletant et furieux devant elle, Eugénie était sur sa misérable chaise, innocente encore, mais pleurant la fleur de sa pureté; c'est le duvet si doux qui enveloppe le fruit mûr et qu'une main grossière lui enlève, sans que pour cela le fruit soit tombé ou cueilli. Et comme elle pleurait ainsi à grands sanglots et à grandes larmes, Thérèse parut, Thérèse jalouse, qui avait deviné qu'Arthur lui avait trop promis de venir pour qu'il tînt sa parole. Et Thérèse, voyant alors le désordre de l'un et de l'autre, osa accuser Eugénie ; elle lui reprocha d'être la complice d'Arthur et de l'avoir trompée avec

lui. C'était trop pour la malheureuse ; elle se releva, elle les chassa tous deux, et le soir même elle écrivit à lady Ludney qu'elle ne pouvait continuer à travailler pour elle.

Il y a une chose que tu ne sais pas, mon maître, c'est jusqu'où peut descendre l'amour quand il a brisé les liens de l'honneur : je vais te l'apprendre. Thérèse jalouse d'Eugénie, Thérèse qui se savait abandonnée pour elle, Thérèse qui la haïssait, Thérèse revint le lendemain lui demander son pardon et le pardon d'Arthur. Arthur l'avait voulu, et elle avait obéi. A ce prix, il lui avait promis de l'aimer encore, et elle l'avait cru, et elle était allée vers sa rivale s'humilier pour obtenir la grâce de son amant. Ah ! c'est que vous êtes de cruels tyrans, mon maître, quand vous tenez dans vos mains une pauvre fille dont vous avez rendu le cœur fou ou la tête folle, quand vous pouvez, après l'avoir perdue devant elle, la perdre encore devant sa famille, la faire chasser, la livrer au mépris. Arthur savait qu'il pouvait tout cela, et il en usait. Engénie eut pitié de tant d'humiliation ; elle aurait tant souffert d'être descendue si bas, qu'elle ne voulut pas ajouter à une souffrance qui lui semblait si atroce. Elle pardonna à Thérèse de l'avoir soupçonnée et la laissa rentrer dans sa maison. Arthur osa y revenir en plein jour devant Jeanne, et il vint de la part de sa mère s'étonner de ce que la pauvre fille qui avait promis son travail contre un riche salaire refusât de tenir sa parole. Elle voulut s'excuser, mais Jeanne devint pâle de colère à la nouvelle de cette décision de sa fille, décision prise sans sa volonté, et elle se contenta de répondre :

« — Laissez, Monsieur, laissez ; je me charge de lui faire finir son ouvrage. »

Arthur se retira, soit qu'il ignorât par quels moyens Jeanne comptait arriver à vaincre la résistance de sa fille, soit que la férocité de son désir ne reculât pas devant l'idée de la livrer aux mauvais traitements de sa mère, pour qu'ils la lui livrassent brisée dans son cœur et dans son corps. Mais Eugénie osa tout dire à sa mère, et il fallut bien que celle-ci consentît à ce que l'honneur de sa fille avait décidé. Mais, obligée de céder sur ce point, elle attribua à Eugénie l'insolence qu'elle avait subie.

« — Si tu ne faisais pas ainsi la grande dame, lui dit-elle, si tu n'attirais pas les regards de tout le monde en te parant comme si tu avais des rentes, on ne courrait pas après toi.

Mais cela finira. Je jetterai au feu toutes ces robes de mousseline et ces fichus brodés, et, quand on verra que tu n'es qu'une honnête et pauvre ouvrière, on te respectera. On ne méprise que ceux qui ont l'air de mépriser leur état; et, si ce jeune homme ne t'avait pas méprisée, il ne t'aurait pas traitée ainsi. »

Crois-tu qu'il y ait beaucoup de cœurs assez puissants pour résiter à une pareille interprétation de leurs malheurs? crois-tu qu'il n'y a pas des heures où l'on voudrait avoir commis toutes les fautes qu'on vous reproche, pour ne pas en être réduit à maudire son innocence ou sa vertu, le pire des désespoirs? Cette heure venait pour Eugénie. Elle sentit qu'elle en avait assez de ces injures grossières, assez de ces mauvais traitements, assez de sa résistance méconnue, assez de ses larmes cachées et de son supplice de tous les jours. Elle sentit qu'elle en était venue au point de réaliser le mot qu'elle avait dit à sa mère :

« — Prenez garde! vous me pousserez au mal. »

Et, dans l'effroi de ce désespoir qui pouvait la livrer à une faute, elle préféra un crime. Voilà ce que j'appelle de l'orgueil, mon maître! De peur de succomber faiblement à son malheur, elle voulut le briser avec elle. Eugénie, égarée, éperdue, courut vers la fenêtre et s'élança... Sa mère la retint par sa longue chevelure, dénouée dans les mouvements désespérés qui avaient précédé cette résolution; elle la retint et la tira de toute sa force vers l'intérieur de la chambre sur le carreau, où elle demeura comme morte, une épaule démise et la tête sanglante.

Tu vois, mon maître, que ces petites grisettes dont vous parlez du bout des lèvres sont bien heureuses d'être aimées par vous, et que l'honneur que vous leur faites doit suffire à la joie de toute leur vie!

— Trêve de leçons! dit Luizzi, tu les adresses à un homme qui du moins n'a pas de pareils torts à se reprocher. — Je les adresse, repartit Satan, à l'homme qui tout à l'heure m'a dit pompeusement du haut de son titre de baron : « Raconte-moi toutes les infamies de cette femme. » Ah! tu veux savoir des infamies, je vais t'en dire.

Quelques jours après, et lorsque Jeanne avait été forcée de quitter sa fille malade pour retourner à ses occupations, Arthur revint. C'était un soir. Il était en grande toilette et sans chapeau. Il entra rapidement. Eugénie poussa un cri

en le voyant, et se serra dans son lit autant qu'elle le pouvait avec son bras attaché.

« — Eugénie ! s'écria Arthur, il y a une heure, j'ai appris que vous étiez malade, et me voici. Ma mère sait pourquoi je l'ai amenée ici, et ma mère m'a défendu de sortir. Elle a ordonné aux domestiques de me surveiller, en me menaçant de me faire repartir pour l'Angleterre si je vous revoyais. Mais ce soir il y a bal chez elle, et je me suis échappé. Je suis venu sans chapeau; je suis venu, toujours courant, vous demander pardon. »

Cet homme qui parlait ainsi n'avait que vingt ans. Crois-tu qu'on doive se défier, à dix-sept ans, d'un enfant de vingt ans qui parle haletant, la voix entrecoupée, les larmes dans les yeux? Eugénie, la pauvre fille isolée, souffrant dans son lit, eut pitié de la souffrance de cet homme qui avait quitté un bal pour elle.

Eugénie crut à la folie d'un amour qu'elle ne partageait pas, et elle répondit doucement :

« — Eh bien, je vous pardonne; mais laissez-moi, ne revenez plus, vous me tueriez. »

Il promit de ne plus revenir, et revint tous les soirs, durant un instant qu'il savait dérober à la surveillance de sa mère, surveillance à vrai dire assez insouciante et endormie par l'apparence d'une entière soumission à ses ordres. Pendant ce temps, un médecin que le hasard semblait avoir conduit chez Jeanne, et qui, disait-il, avait appris d'un voisin la maladie d'Eugénie, un médecin envoyé par Arthur était venu la soigner. Lui-même, chaque soir, apportait furtivement les médicaments ordonnés. C'était un dévouement, un repentir, un respect, qui touchèrent Eugénie. Au bout de quelques jours elle ne lui dit plus de ne plus revenir, et quelques jours encore après, et lorsque Eugénie commençait à reprendre espérance en la vie et foi en la sincérité d'une vraie affection, l'implacable coureur de femmes, qui s'était dit : « cette fille sera à moi, » recommença avec cette femme, étendue sur un lit, désarmée de ses vêtements, faible de sa blessure, la lutte épouvantable où il avait été vaincu la première fois. Je ne te dirai pas ce qu'elle eut d'horrible et de désespéré du côté de la victime, ce qu'elle eut de féroce et d'acharné du côté du bourreau; mais ce fut en tombant de ce lit sur le carreau qu'Eugénie, brisée de douleur et de désespoir, perdit les forces de son corps et de son âme, et ce

fut sur ce carreau qu'elle ferma les yeux et se dit : « Il n'y a pas de Dieu ! » Elle m'appartenait.

— Elle t'appartenait ! s'écria Luizzi, elle t'appartenait parce que la force lui avait manqué, à la pauvre fille, parce qu'elle était la proie d'un monstre à qui tu avais soufflé ta rage ! Ah ! non, mons Satan, non, elle ne t'appartenait pas. — Pauvre fou, reprit le Diable, qui me crois presque aussi méchant et aussi stupide que les hommes ! elle ne m'appartenait pas parce qu'un misérable l'avait possédée, mais parce que son orgueil avait une flétrissure à cacher, parce qu'elle était assez perdue pour avoir douté de Dieu. Écoute-moi bien, et ne me demande pas compte de ce que je vais te dire. Ce que je vais te dire est vrai ; tu l'expliqueras si tu le peux, si ton intelligence arrive à comprendre l'inflexibilité de ces caractères trempés dans l'orgueil. Eugénie était tombée, tombée innocente ; elle se releva coupable. Elle n'aimait pas cet homme, elle le haïssait, et quand cet homme lui dit qu'il reviendrait, elle lui dit :

« — Revenez, revenez, et je serai votre esclave, et je vous appartiendrai jusqu'à ce que vous soyez las de moi ; mais vous ne direz pas que vous m'avez perdue. Pour vous garder le secret de votre crime, j'en prendrai la complicité, si vous voulez m'en sauver la honte. »

— Ah ! ah ! ajouta Satan, tu vois bien qu'elle m'appartenait. — Elle t'a échappé depuis? — Tu verras. Mais ce que tu peux déjà voir, mon maître, c'est que tous les vices mènent au même but. La faiblesse de Thérèse, la soif d'un amour désordonné l'avaient faite l'esclave de cet Arthur, et l'orgueil d'Eugénie, la soif de cette supériorité qui avait été le rêve de sa vie, la jetèrent un instant au rang de la rivale qu'elle méprisait. Qu'Arthur la menaçât de divulguer sa honte, et Eugénie trompait sa mère pour le recevoir ; qu'il la menaçât de dire qu'elle était sa maîtresse, et elle allait chez lui en secret, déguisée en homme. Thérèse n'en eût pas fait davantage. Cependant, de tous les regards éclairés dont Eugénie s'épouvantait, ceux de Thérèse l'eussent humiliée plus que tous les autres, et elle fit jurer à Arthur qu'il avait complétement et pour jamais abandonné cette fille. Il faut te dire aussi que ce n'était pas vainement que cet homme, si fort qu'il fût, avait lutté contre cette femme. Tout vainqueur qu'il était, il était sorti du combat avec de graves atteintes. Le triple bronze de sa vanité, de son égoïsme et de son liberti-

nage s'était brisé contre ce cœur d'acier et avait laissé de larges ouvertures à la crainte et à l'amour. A son tour, Arthur avait peur d'Eugénie, et il en avait peur, le misérable, parce qu'il n'avait pu la mépriser. Il la tyrannisait d'autant plus qu'il sentait qu'elle lui était supérieure; il n'avait eu de cette femme que son corps, il le comprenait, et il voulait avoir son âme. C'est pour cela qu'il la trompait. Voici comment :

Thérèse était revenue chez Eugénie, Thérèse plus calme et ne parlant plus d'Arthur. Écoute bien, mon maître. Ce que je vais te dire est une scène bien vulgaire, mais elle a décidé de l'existence d'Eugénie; il faut donc que tu la connaisses dans tous ses détails pour connaître toute cette femme. Un jour, Thérèse demanda à son amie de lui prêter quelques objets de toilette, dont elle avait besoin pour le lendemain. Elle avait, disait-elle, à se présenter chez une grande dame qui voulait l'établir, et elle voulait s'y présenter convenablement. Eugénie lui donna tout ce qu'elle avait de plus beau. N'oublie pas que c'est l'histoire d'une ouvrière que je te raconte : en t'expliquant les sentiments d'élite qui vivaient avec elle, je t'ai fait perdre de vue peut-être l'aspect extérieur de cette histoire, tant vous êtes peu habitués à comprendre les supériorités de cœur, si elles ne sont pas vêtues de grands noms et si elles ne marchent pas dans de hautes sphères. Je reviens donc aux misères matérielles de cette vie si poétique. Eugénie prêta à Thérèse, comme je te l'ai dit, tout ce qu'elle avait de plus beau. Ce ne fut ni par indifférence ni par crainte qu'elle agit ainsi, ce fut par pitié pour cette pauvre fille à qui elle avait enlevé, sans le vouloir, l'amant qu'elle adorait, et à l'égard de laquelle elle n'avait pas même cette excuse, d'aimer cet amant. Elle voulut l'aider autant que possible à trouver ailleurs une compensation à son désespoir, et elle s'offrit à la parer elle-même pour la faire mieux venir des personnes chez qui elle devait se présenter. Mais Thérèse refusa, et bientôt après elle quitta Eugénie, en promettant de lui apprendre le lendemain le résultat de sa visite. Le soir de ce lendemain, Arthur devait venir chez Eugénie; mais depuis longtemps ses visites avaient été remarquées, et Jeanne, avertie par le murmure des voisins, déclara à sa fille que, si elle osait croire ce qu'on lui avait raconté, elle la chasserait de sa maison. Quinze jours auparavant, si Jeanne eût fait une pareille menace à sa fille, celle-ci l'aurait bravée et en eut peut-être prévenu l'ac-

complissement en quittant la maison de sa mère. Ce n'eût été alors qu'un malheur de plus, et un malheur immérité; mais, à ce moment. c'était devenu une dégradation publique, un juste châtiment, du moins aux yeux des étrangers ; elle courba donc la tête sans répondre et sans que sa mère reconnût sa faute dans sa soumission. Cependant, le lendemain venu, au lieu de se rendre directement à l'atelier de madame Gilet, chez qui elle était rentrée, elle voulut aller prévenir Arthur de ne pas venir dans sa maison, où elle savait qu'elle serait espionnée. Elle gagna rapidement son hôtel, passa devant le concierge en lui jetant le nom de lady Ludney, mais, au lieu de s'arrêter au premier étage, elle monta jusqu'au petit appartement qu'Arthur occupait au second. Cet appartement se composait d'une petite antichambre, d'un salon et d'une chambre à coucher qui se suivaient en enfilade. Par un singulier hasard, Eugénie trouva ouverte la porte qui donnait sur l'escalier ; elle traversa rapidement l'antichambre et le salon, et arriva jusqu'à la porte de la chambre d'Arthur. Elle était fermée au verrou, et celui-ci, entendant l'effort qu'on faisait pour l'ouvrir, demanda :

« — Qui est là? — C'est moi, c'est Eugénie, » répondit la pauvre fille toute tremblante : et presque aussitôt elle crut entendre dans la chambre une autre voix que celle d'Arthur.

Il était sept heures du matin, et Eugénie ne s'étonna pas quand Arthur lui répondit à travers la porte :

« — Attendez un moment, je me lève, je suis à vous. »

Elle s'assit dans un coin du salon, écoutant si le murmure qu'elle avait cru entendre se renouvellerait. Elle allait s'approcher de la porte, lorsqu'elle aperçut un bout de ruban rose passant sous les plis d'un rideau fermé. A cet aspect, comme si elle eût été frappée d'un coup terrible et soudain, elle se leva et marcha, pâle et tremblante, vers ce ruban. Elle hésita un moment à y toucher, comme si elle allait mettre la main sur un fer rouge ; enfin elle écarta le rideau, et reconnut le bonnet qu'elle avait prêté la veille à Thérèse ; elle regarda alors autour d'elle avec une indignation et une épouvante indicibles, et, sous le coussin d'un canapé, elle reconnut le beau fichu qu'elle avait prêté la veille à Thérèse. Elle continua sa recherche et elle trouva, jetés dans un coin, les beaux bas qu'elle avait prêtés la veille à Thérèse : tout cela souillé, tout cela jeté honteusement à travers la chambre, tout cela attestant le désordre du moment où cette fille s'é-

tait dépouillée de cette parure si soigneusement et si virginalement conservée par Eugénie. Cette misérable circonstance fut grande pour la pauvre fille; elle lui offrit une image parlante de ce qu'était devenue Thérèse, l'ouvrière si coquette, si élégante, si rangée! Elle s'épouvanta et se demanda si elle-même, livrée au même séducteur, n'en viendrait pas à jeter ainsi autour d'elle tout sentiment de retenue, comme étaient jetés ces habits ; et l'effroi du vice était si fort dans l'âme d'Eugénie, que cette première pensée domina la colère et l'indignation que toute autre femme eût éprouvées à sa place. Arthur entra dans la chambre au moment où Eugénie tenait dans ses mains ce bonnet, ces bas, ce fichu. Il s'en aperçut et s'approcha d'elle, ne sachant s'il devait prévenir par la menace ou par les larmes une scène scandaleuse et violente. Eugénie ne lui donna pas le temps de se tromper sur la voie qu'il devait suivre; elle le regarda avec un froid mépris, et lui dit avec le dernier dédain :

« — Milord, lorsqu'on est le fils d'un pair d'Angleterre et qu'on a une maîtresse pauvre, on ne la laisse pas aller mendier de quoi se vêtir, pour qu'elle ne vienne pas avec des haillons dans le riche hôtel de son amant. Dites à la vôtre, milord, que je lui fais l'aumône de ce qu'elle m'a emprunté. »

Aussitôt elle jeta à Arthur tout ce qu'elle tenait dans ses mains, et se disposa à sortir. Il voulut la retenir par la force et se plaça rapidement devant la porte. Mais elle ne lutta pas, elle le couvrit encore une fois du même regard méprisant qu'elle lui avait lancé, et alla s'asseoir sur un fauteuil.

« — Eugénie, lui dit-il en s'approchant d'elle, Eugénie, écoute-moi et pardonne-moi. »

La pauvre fille le regarda en face, et pour la première fois le regard fauve et ardent d'Arthur se baissa devant le regard froid et résolu d'une femme.

« — Eugénie, reprit-il en se mettant à genoux, ne veux-tu pas m'écouter? c'est toi seule que j'aime, toi seule que je veux aimer. Et, en parlant ainsi, il lui prenait les mains et voulait l'attirer dans ses bras. — Prenez garde! lui dit-elle, vous allez blesser votre enfant. — Grand Dieu! s'écria-t-il, tu serais mère? Oh! si c'est vrai, Eugénie, compte sur moi. Je le prendrai, cet enfant; je l'élèverai, je lui donnerai mon nom. — Ce ne sera que justice, milord; car vous savez s'il vous appartient. «.

Elle se leva et sortit. Alors les larmes éclatèrent, les sanglots rompirent la barrière que leur avait opposée l'orgueil de la fille humiliée, et un moment elle fut prise de cet abandon de soi-même qui mène droit au suicide. Mais ce désespoir ne fut que d'un moment, car ce qui faisait la faiblesse de cette femme faisait aussi sa force, et elle s'imagina que sa mort serait un trop beau triomphe pour le misérable qui l'aurait ainsi vaincue jusqu'à la tombe. Elle résolut de vivre, mais elle ne voulut pas vivre entourée de tout ce qui pouvait deviner son malheur et l'en humilier. Avant d'être rentrée chez elle, son parti était pris ; avant d'avoir revu sa mère, elle avait vendu sa vie pour pouvoir quitter la France.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

Lagny. — Typographie de Vialat.

